Bibliothèque nationale de France
département de la Reproduction

AVERTISSEMENT

Pour des raisons de conservation du document original,
le recours à un microfilm a été privilégié pour réaliser cette reproduction.

Nous veillons à garantir la lisibilité du texte mais des défauts inhérents au microfilm peuvent subsister : défauts d'aspect et qualité des illustrations, notamment.

Nous vous remercions de votre compréhension.

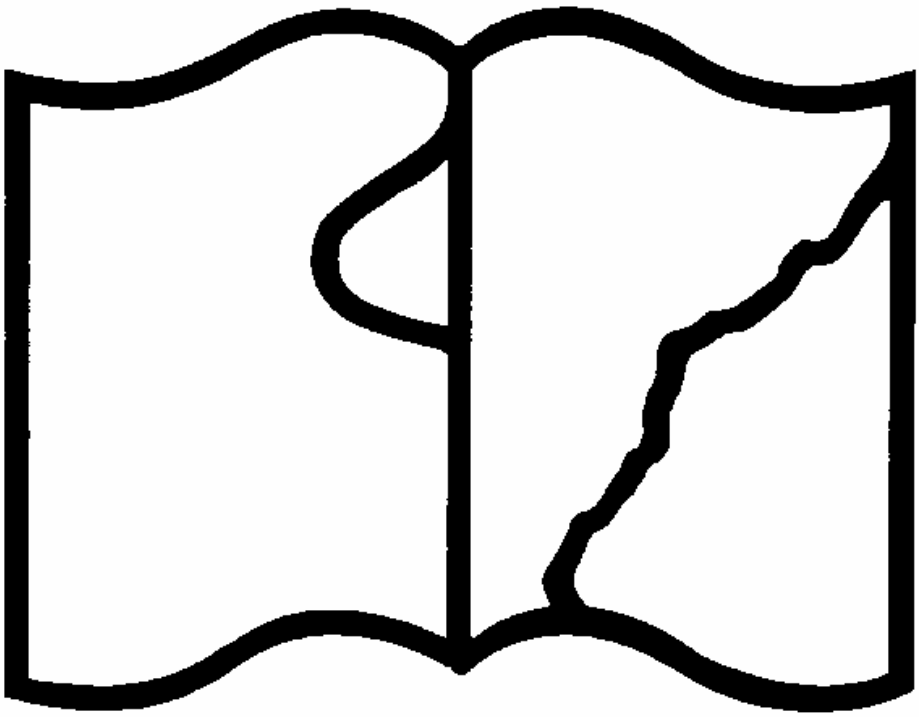
=

WARNING

In order to preserve the original document,
we favored the use of a microfilm to make this reproduction.

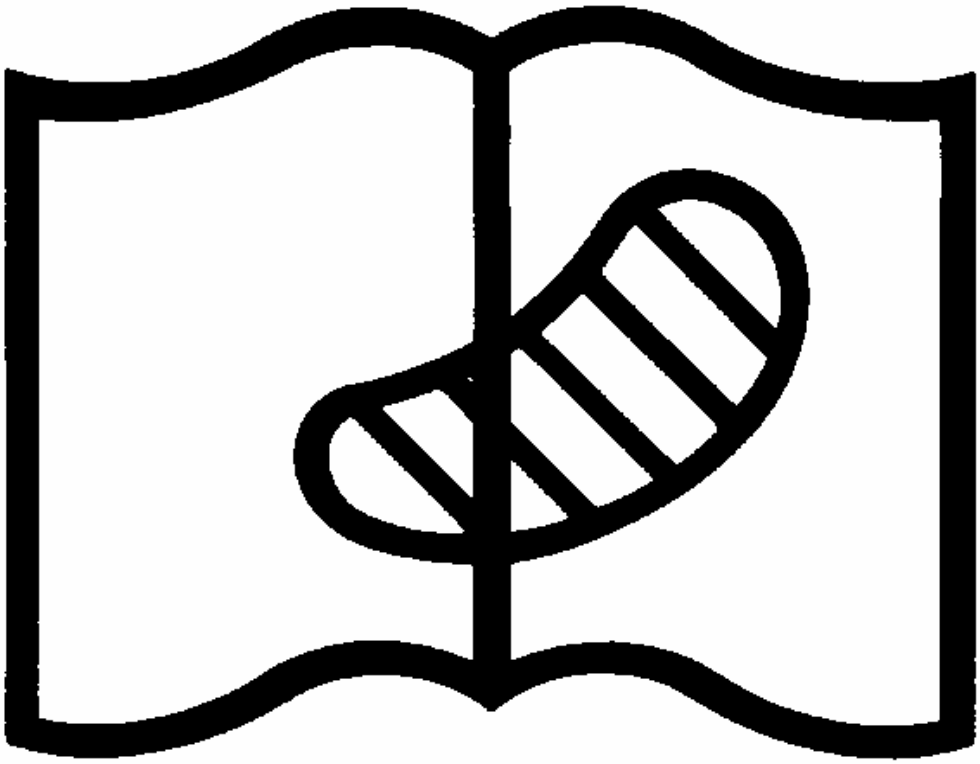
We ensure to provide the best readability of the text but some defects inherent to the microfilm may remain: especially visual defects and quality of illustrations.

Thank you for your understanding



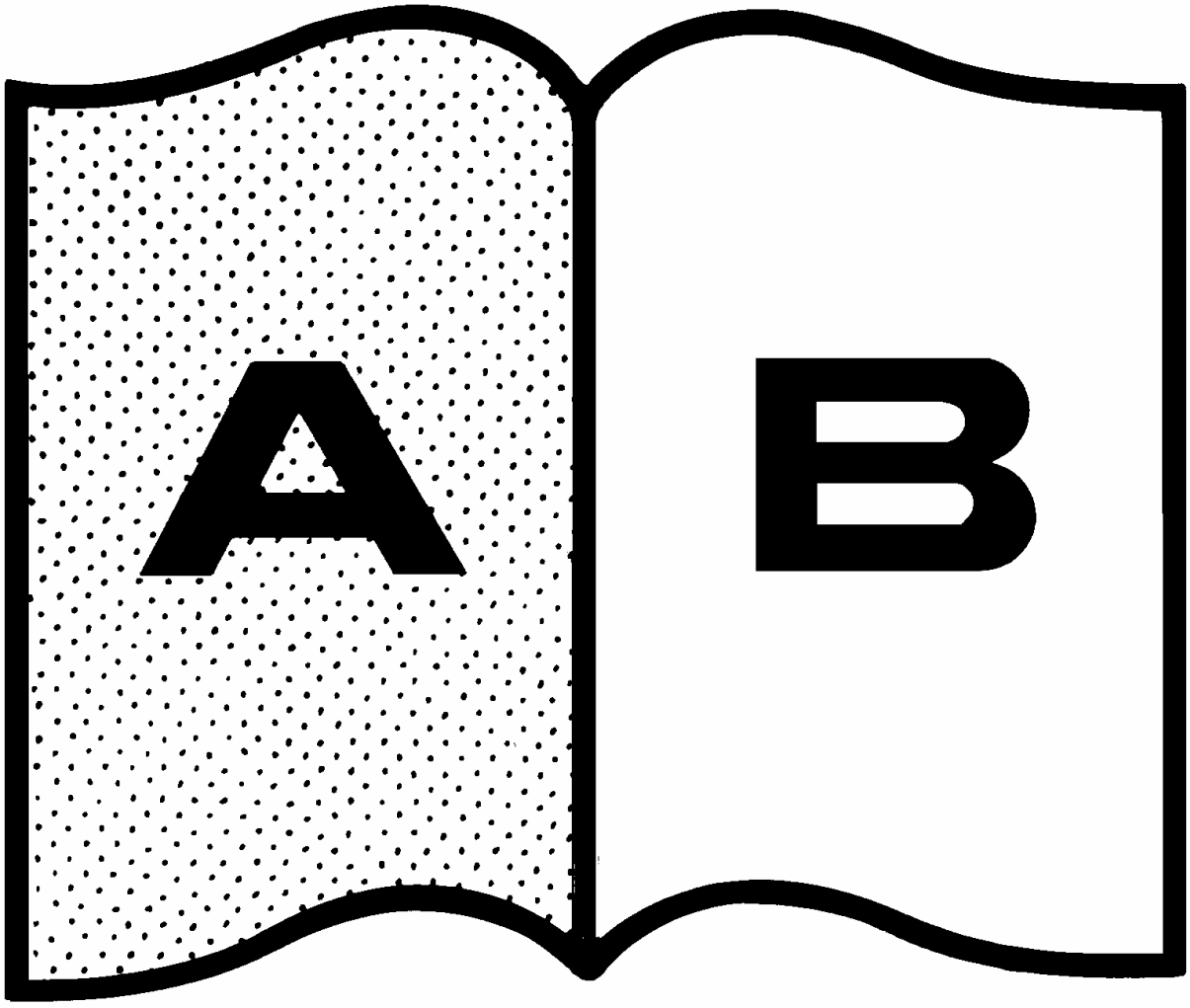
Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Original illisible

NF Z 43-120-10



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Nouv acq. franç.
9590 1

Papiers Auguste Blanqui

Liasse VII

(I)



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

473 feuillets

~~Extrait pour~~

~~Extrait pour~~

~~Capital et Travail~~

~~Cette note copié~~

Chemise I

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

~~Extrait pour~~

~~Capital et travail~~

~~Texte copie~~

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

1ere sous chasse de la chasse 1.

[illegible] un moment sous la dent. — On [illegible] l'impôt [illegible] du revenu et on pourrait bien dire au cinquième. La France éco-nomise un autre sixième et ne consomme dès lors que les deux tiers de son revenu. un tiers est prélevé comme impot et comme économie si l'impôt représente un cinquième, il ne reste que les 3/5 pour la consom-mation. — L'économie annuelle de l'angleterre est évaluée à 1500 millions tous ces débitants de statistiques financières sont des Saltimbanques.

6/ 18 Avril 1863 G 140 2e série 3 1

140 Journal de l'Europe, à Francfort, Février 1863.

Ressources de l'Epargne en France depuis 1852 et leur emploi, d'après une brochure de Mr F. Blanc. La somme des titres créés et par conséquent des placements correspondants est de 12 milliards, savoir :

Chemins de fer Français	= 4,500 millions
Chemins de fer étrangers, émis en France	= 2,000 millions
Emprunts d'états.	= 2,500 millions
Emprunts de villes et de départements	= 1,200 millions
Entreprises de Commandites	= 1,300 millions
Banques	= 0,500 millions
Total,	12 milliards.

Il faut y ajouter les valeurs non négociables : livrets de caisses d'épargne, comptes courants, capitaux de la dette flottante, &c.

En portant en compte les améliorations faites à la terre : desséchements, mises en culture, plantations, constructions, on arrive à un capital de 20 milliards, représenté par un accroissement de production correspondant. Tout cela s'est fait en onze ans, ce qui suppose une économie annuelle de 1800 millions sur la production.

L'impôt est de 1800 millions aussi. Ce serait donc un prélèvement de 3 milliards et demi sur la production annuelle, avant de mettre un morceau sous la dent. — On évalue l'impôt au sixième du revenu et on pourrait bien dire au cinquième. La France économise un autre sixième et ne consomme dès lors que les deux tiers de son revenu. Un tiers est prélevé comme impot et comme économie si l'impôt représente un cinquième, il ne reste que les 3/5 pour la consommation. — L'économie annuelle de l'Angleterre est évaluée à 1500 millions.

Tous ces débitants de statistiques financières sont des saltimbanques.

2/ 141 Presse du 8 Mars 1863. — Société du Crédit intellectuel, proposée aux Saints-Simoniens par Enfantin pour embrigader tous les ouvriers de la pensée sous les ordres et au service de la féodalité financière. Coupons d'action délivrés aux savants, écrivains, artistes, avances et prêts faits aux mêmes sur évaluation de leur mérite pris pour hypothèque. Par ce moyen, on fera disparaître le chômage intellectuel, on enrôlera la pensée sous les drapeaux de la Bourse et on convertira des démons en anges. L'intelligence deviendra une auxiliaire, une servante du monde financier, au lieu d'en être l'ennemie la plus redoutable.

Les Saints-Simoniens ne trouvent pas l'idée pratique et refusent de tenter l'expérience. Ils se doutent bien qu'il y aurait quelques réfractaires, ce qui suffirait pour que le but fût manqué. Ceux-là deviendraient tout et les embrigadés rien.

142 Le Mexique ancien et moderne, par Michel Chevalier, in-18, 622 pages, chez Hachette. — tableau des efforts rétrogrades de Rome et du Catholicisme, reproduction des encycliques papales, des mandements, discours, adresses, bulles de l'état-major clérical pour la résurrection du moyen-âge et la propagation des ténèbres.

Histoire du Peuple Américain et de ses rapports avec les indiens, depuis la fondation des Colonies Anglaises jusqu'à la Révolution de 1776, chez Michel Lévy, 2 vol. in 8°, xxviii-458, 514 pages. tableau de la lutte des blancs contre les indiens, des institutions politiques, sociales et religieuses des colonies. Histoire de chaque colonie. fanatisme, superstitions, intolérance farouche, barbarie religieuse, atrocités de tous ces petits états. démenti donné aux récits optimistes, aux tableaux menteurs de Tocqueville et de Laboulaye.

3 143 9 Mai 1864. — Globe du 8 Mai 1864 — Discours de Thiers sur le budget. 4

„ ..... on donna des uniformes à une jeunesse
„ inoccupée, et avec l'uniforme on lui donna la vertu du
„ soldat. Car elle sauva Paris dans les journées de juin

144 Presse du 17 juin 1863. — Citations des ouvrages de Louis Bonaparte en faveur de la liberté de réunion, de la liberté d'association, de la liberté de la presse. — Citation du discours du 26 janvier 1863 en l'honneur de la liberté Anglaise. — Panégyrique pompeux, mais équivoque du penseur Couronné, auteur de ces belles phrases qui sont le contrepied de tous ses actes.

„ non! non! s'exclame le panégyriste, l'histoire,
„ cette implacable vengeresse de l'humanité outragée et de la
„ liberté violée, n'aura pas la cruelle joie de dire que la main qui
„ a écrit ces belles et sages pensées, les a oubliées le jour où elle a
„ déposé la plume pour le sceptre „!

Oui dà! Bon. en comme Cambacérès. il se f... de l'histoire. il a fait des livres socialistes pour appâter la plèbe crédule. elle a mordu à l'hameçon. Le pêcheur a tiré la ligne et enlevé le poisson. le tour est fait, le gonjon est frit et on le mange. d'histoire est libre d'analyser les résidus de la digestion.

145 Le Parlement Anglais vient de rétablir la peine du fouet en matière criminelle. — Une association s'est formée à Londres pour l'application d'un règlement qui date du règne de George II au siècle dernier et qui punit les blasphémateurs. Dernièrement un habitant de Hull, nommé Scott, a été condamné à 40 Shillings d'amende, pour avoir proféré 20 jurons.

146 Presse du 17 juin 1863. — Continuation de la Série d'articles intitulés : Mr Prévost-Paradol et l'impunité de la presse, qui se suivent depuis le 1er juin. C'est une revue assez plaisante de tous les jongleurs politiques qui ont chanté la liberté absolue de la presse dans leurs livres et leurs discours, et qui l'ont étranglée dans leurs actes. C'est aujourd'hui le tour de Bignon, Casimir-Périer, Humann, Guizot, Odilon-Barrot.

La Presse a l'érudition maligne. Elle s'en va bouquinant la défroque politico-littéraire de tous les personnages du Siècle et déterre leurs vieilles flouerie libérales que le monde oublieux n'aurait pas soupçonnées. Le Girardin est un enfant terrible. Le meilleur de l'affaire, c'est que nul ne le paie de sa monnaie qui ne manque pas pourtant. Si on voulait fouiller son répertoire, où trouverait-on un habit d'Arlequin mieux conditionné ? il n'y a pas de mosaïque aussi riche de pièces et de morceaux.

147

147 Temps du 6 juin 1863. — Feuilleton Marc-Bayeux, Les Enfants du Siècle. Prétendues Scènes de juin.

"..... Saunier amentait les misérables ses amis au "pillage, au sac de la fonderie. Ce fut la douleur des insurgés, vrais "et braves combattants, de savoir, pendant ces journées, qu'ils avaient "dans leurs rangs, derrière eux, d'odieux coquins, de lâches échap-"pés du bagne, capables de tout, vol, massacre, incendie....."

"ils y étaient à l'œuvre, les bandits ! des gens recrutés "dans les maisons de filles, des braves qui gardaient dans leurs gi-"bernes des balles mâchées et empoisonnées, des combattants qui venaient "là, sachant qu'il n'y avait que des femmes, et qui prenaient ainsi

5 "patience, en attendant l'heure de fusiller un Général ou un prêtre, "d'Egorger Bréa ou d'assassiner Affre....."

Temps des 7, 8, 9 juin 1863. — Continuation des repas d'anthropophage du Sieur Marc Bayeux, mangeant avec frénésie du prolétaire insurgé.

148 Opinion nationale du 6 juin 1863. — article sur les Couvents de femmes. 8000 Couvents féminins en France

Quelques détails de la liste civile Turque. 5,350,000 fr. par mois, pour l'entretien des 36 femmes principales du Sultan, les 1780 femmes de seconde catégorie et les dames en retrait d'emploi : 64,200,000 fr. par an, rien que pour les femmes du sérail

149 Phare du 5 juin 1863. — En Espagne, les articles 128, 129, 130, 136, 137 du code pénal. Condamnent aux travaux forcés et au bannissement les Espagnols qui abandonnent la religion Catholique.

150

150 Phare de la Loire du Lundi 14 Xbre 1863. Discours de Dufaure à Nantes, dans un banquet d'avocats, le 12 ou 13 Xbre 1863.

Parlant de Bedeau et Lamoricière, deux Nantais, il dit : "... ils sont venus prendre dignement part aux événements "orageux qui ont suivi la chûte de la Monarchie.... je les ai vus "aux funestes journées de juin, et mon voisin et ami Mr Waldeck-"Rousseau les a vus, comme moi, mettre avec empressement leur épée "aux ordres d'un grand citoyen, leur illustre compagnon d'armes, "l'un pour tomber mourant, frappé d'une balle dès le commence-"ment de cette douloureuse bataille, l'autre, pour avoir la bonne "fortune, après trois jours et trois nuits d'infatigable activité, de "contribuer plus que personne à dompter l'insurrection."

6/ 151 Sauvestre, l'Ex-mangeur de prêtres, devient l'admirateur exalté de cette grande religion chrétienne, à laquelle nous devons la civilisation, la liberté, la Démocratie (opinion nationale du 15 8bre 1863

152 Phare de la Loire du 13 8bre 1863. — Extrait d'un mémoire présenté en 1862 au Conseil-général par le Préfet de la Seine, Mr Haussmann.

" ..... il est constaté qu'à Paris, où l'on compte " en moyenne trois personnes par logement, il y a 357,687 " logements contenant 1,073,061 personnes qui auraient droit " incontestablement à des bons de pain, si l'administration se " résignait à en donner. Il y a, en outre, 145,000 logements " d'un loyer de 250 à 500 fr., dont les occupants sont exonérés " par la ville de la majeure partie de leur cotisation mobilière, et " 47,045 logements de 500 à 1500, dont les locataires sont dégrevés de " la même façon, mais dans une moindre mesure. Les premiers renferment " 435,210 personnes et les seconds 141,135. Quelque disposé qu'on " fût à restreindre les secours, il faudrait cependant y admettre une " partie quelconque de ces deux catégories. On voit combien c'est peu " dire que de porter à 1200 mille le nombre des bouches à nourrir " pendant les années de disette! "

Luxe... Pauvreté. — Prospérité publique ..... misère publique. — Palais ..... Bouges. — Diamants ..... haillons — Orgies ..... Pain noir. — Partout et toujours ces deux termes sont le complément l'un de l'autre.

7/ 153/ 22 7bre 1863 — Extrait du livre intitulé : " Ces bons Messieurs " de St Vincent de Paule, par Cayla, page 159 6

" ..... des Etudiants fondateurs de la Société de " St Vincent de Paule, nous ne connaissons que Frédéric Ozanam, " dont le nom figure seul dans les premières pages de cette étrange " histoire. Les uns disent que les premières réunions eurent lieu dans un hôtel garni de la Place Sorbonne. Les autres prétendent que ce fut dans la maison du Baron Rendu, très connu pour ses opinions ultramontaines et protecteur des frères dits ignorantins.

Voici quelques détails que nous tenons d'un des premiers initiés :

" Mr Bailly, dont nous avons déjà parlé, " avait établi vers 1831, dans la Rue des Fossés St Jacques, " une maison qui tenait à la fois du pensionnat, de l'hôtel " garni et du Restaurant. On y comptait une trentaine de " chambres occupées par de jeunes Etudiants de province, qui " trouvaient chez Mr Bailly Professeurs, répétiteurs, tables d'hôte, " chambres assez propres à des prix modérés.

" Tous les soirs, Mr Bailly réunissait dans un salon " assez vaste, mais très-simplement meublé, presque tous ses pen- " sionnaires qu'il tenait ainsi en charte privée, sous prétexte de " les préserver des nombreux périls de la Babylone moderne. " L'ancien fondateur de la Société des Bonnes études leur donnait " des conférences littéraires et religieuses.

" Dans une de ces réunions, il fut décidé que les " jeunes étudiants visiteraient les pauvres et les malades du quartier

8

« à tour de rôle, et Frédéric Ozanam qui s'était fait remarquer
« par son zèle autant que par son éloquence précoce, fut reconnu
« comme chef par ses camarades, sur présentation de Mr Bailly
« qui, avec son expérience et sa perspicacité d'ancien Congréganiste,
« avait pu remarquer chez l'ardent Lyonnais de rares aptitudes
« de sectaire. On assure que Mr Cornudet, aujourd'hui Conseiller
« d'état, et Mr L..... président du tribunal de Valenciennes,
« firent partie de cette première exhibition de la Société de
« St Vincent de Paule, dont le modeste berceau fut, selon toutes les
« probabilités, la maison-restaurant de Mr Bailly.

Les Bons messieurs de Saint-Vincent de Paule, par Cayla, ancien rédacteur de la Réforme. — page 196

« .... (Après la Révolution de 1848) Les jésuites ou
« du moins leurs agents se firent les promoteurs de doctrines So-
« -cialistes les plus exagérées (infâme calomnie, bien digne de
toutes les autres turpitudes du sale parti qui a perdu la
Révolution de Février par ses trahisons et son ineptie). ils
« n'auraient pas été fâchés d'établir en France leur domination,
« comme ils avaient fait au Paraguay, si long-temps abruti et
« séquestré par les plus habiles de leurs missionnaires. »

Ainsi la France, dans l'esprit de ces dignes gens, est mise à la hauteur des peuples sauvages du Paraguay embrigadés par les jésuites dans les solitudes de l'amérique méridionale. Même ouvrage, page 200:

« Voici ce que nous lisons dans la monographie d'Ozanam par le Sr Lacordaire:

9

« Pendant les journées de juin, où la guerre civile n'avait
« plus de cri de ralliement, où tant de vœux étaient obscurs et
« les repentirs profonds, Ozanam songeait avec angoisse à
« ce que la religion pourrait tenter pour la paix de la patrie et
« pour son propre honneur.

« La pensée lui vint d'aller trouver l'Archevêque
« de Paris et de l'engager à une démarche conciliatrice près
« des insurgés. Deux camarades s'associèrent à sa pensée, et ils se
« rendirent tous trois près de l'archevêque, en habit de garde
« national. « Monseigneur Affre, après les avoir écoutés, leur
« dit tranquillement: « je me sens pressé de cette pensée depuis
« hier. mais comment la réaliser? Comment parvenir aux insurgés,
« et le général Cavaignac permettra-t-il cette démarche? — oui,
« répliqua Ozanam. »

Sur cette réponse, il s'habilla, mit sa croix d'or sur
« sa poitrine et gagna l'hôtel du Général Cavaignac, accompa-
« -gné outre quelques ecclésiastiques de sa maison, d'Ozanam et
« de ses 2 amis. au retour, il les congédia, malgré leurs instances,
« sous prétexte qu'il ne voulait point paraître avec une apparence
« d'escorte militaire. Le monde fait le reste et la postérité n'a pas
« besoin que je lui apprenne. »

« Le Sr Lacordaire se trompait dans cette appréci-
« -ation. la postérité aura besoin et elle éprouvera le désir de connaître
« à fond le drame mystérieux de la mort de Mr Affre. Elle saura
« tout, lorsque le moment des révélations sera venu. »

charlatan! ne dirait-on pas qu'il possède le secret de
ce prétendu drame mystérieux et qu'il tient en réserve des secrets

formidable! En attendant ces révélations, on peut toujours constater que les jésuites, ces prétendus socialistes, se sont ligués avec Cavaignac et l'armée de l'ordre pour en finir avec l'insurrection Socialiste, et lui tendre ce guet-à-pens dont l'Archevêque allant en habits sacerdotaux arracher les armes des mains des insurgés pour les briser au milieu de leurs cris et aux bagnes. En remerciement de quoi, les gardes mobiles lui ont envoyé une balle dans les Reins.

Page 202 de l'ouvrage - Caylx

« Les Cléricaux trouvèrent moyen de circonvenir la vieille
« mère du Général Cavaignac, et la femme du jacobin tomba
« dans des excès de dévotion qui furent très habilement exploités. »

Page 204 et 205

« Le clergé ingrat envers le gouvernt Républicain qui
« l'avait si courtoisement protégé contre les colères du peuple, aidait
« à l'avènement à l'Empire... »

Page 228

« ..... chaque frère ignorantin reçoit 600 fr. d'ap-
« -pointements par an. Les municipalités leur accordent le loge-
« -ment gratis, et ils font un commerce très lucratif de livres,
« de plumes de papier. Le Frère Philippe de Pasy, supérieur de la
« Congrégation, peut disposer de plusieurs millions.

Page 246

« ..... Le Conseil-général de la Société de St Vincent de
« Paule publie un bulletin mensuel de la société. Le 1er numéro
« porte la date du 14 juin 1848. il contient année par année,
« la liste des Conférences nouvellement agrégées, les procès-verbaux
« des assemblées, les rapports des Conseils principaux, &c. »

Page 258 8

« ... En 1853, Frédéric Ozanam avait dit à Florence :
« « Nous sommes seulement nous fommes deux mille et nous visitons
« cinq mille familles, c'est-à-dire Vingt mille individus »

Page 262

Extraits du rapport de Dupin aîné sur les Communautés religieuses. — Le Rapport a été lu au Sénat le 25 mai 1860.

associations religieuses autorisées en France = 4,932
id id non autorisées — = 2,870
total = 7,802

La valeur vénale des propriétés appartenant aux congrégations autorisées d'homme et de femmes, s'élevait au 1er janvier 1856, à 81,475,000 fr. elles montent aujourd'hui à 100 millions. on ignore absolument le chiffre des valeurs mobilières, et de titre, au porteur.

Quant aux associations religieuses non-autorisées, qui sont au nombre de 2,870, on ne fait rien de leurs fonctions immobilières, ou mobilières. Les Communautés convertissent en des valeurs au porteur les dons et legs des donateurs.

Les Sociétés laïques de bienfaisance, autorisées, sont au nombre de mille cent trois. il y en a 1493 non autorisées.

Page 306

« La société de St Vincent de Saule Comptait en France 40,000
« membres actifs ou affiliés en 1861. D'après une statistique
« publiée en 1860, voici le nombre approximatif des Chefs-lieux
« de Conférences.

France	Belgique	Allemagne	Etats Sards	Etats de l'Eglise		Algérie								Suisse	Grèce	Turquie	Espagne	Irlande
847	361	102	97	27		189								52				
Pays-Bas	Ecosse	Etats de l'Eglise	Algérie	Colonies	Toscane	Parme	Modène	Malte	Etats-unis									
97	19	30		61														

total = 1882

On suppose que le nombre réel des Conférences est triple.
Le chiffre moyen de chaque Conférence est de 40 membres actifs

Page 291

Charles Dupin dit dans son rapport : « Les dépenses de l'administration centrale de 3,406 Conférences ne s'élèvent qu'à 10,525 fr.,

Page 293

Mr Billault dit : « On apprenait que la Société de St Vincent « de Paule comptait en France 1600 Conférences et 17 ou 1800 à « l'Etranger.

---

154 Phare de la Loire du 7 8bre 1863. – article Duvivier

« ..... Des fous comme le déclamateur Lasalle qui prêche « le progrès par l'état, des brutaux comme ses adhérents qui ont essayé « dernièrement de jouer du couteau contre ceux qui professent des « doctrines éclairées de Mr Schulze-Delitzsch, les ignorants et les « violents passent presqu'inaperçus au sein de la masse pacifique des « bons esprits d'Outre-Rhin. »

Il est bien entendu que les violents, les brutaux, les ignorants, les fous, sont les révolutionnaires assez criminels pour n'être pas à genoux et en extase devant MMrs les Libéraux, surtout si les dits libéraux sont des millionnaires comme Mr Schulze-Delitzsch.

Il est bien entendu aussi que Messieurs les Libéraux, les champions de la liberté pour tout le monde, ne comptent point comme fesant partie de tout le monde, ceux qui ne sont pas de leur avis. Cependant ils pourraient admettre encore les réactionnaires au bénéfice de la formule : liberté pour tout le monde, mais les socialistes jamais. Les socialistes n'ont droit qu'aux coups de fourches, de baïonnettes et de fusil, au bagne ou à la potence.

Le fou Mr Lasalle, un Socialiste Allemand, avait convoqué une réunion d'ouvriers pour exposer ses doctrines. MMrs les libéraux indignés se sont rendus à l'assemblée coupable pour empêcher la manifestation de doctrines impies, subversives et anarchiques. ils ont couvert de huées la voix de l'orateur et rempli la salle de tumulte. Le Bourgmestre, un libéral, un progressiste, avait envoyé les gendarmes et les agents de police qui se tenaient derrière l'orateur, tout prêts à l'empoigner. Prétextant du désordre suscité par les libéraux, les dits agents et gendarmes, sabre au poing, ont dispersé l'assemblée par la force et jeté l'orateur à la porte. Maintenant, MMrs les Libéraux jettent les hauts cris dans tous les journaux de l'Europe contre Mr Lasalle et ses doctrines. ils l'accusent de connivence avec la Réaction. C'est un mouchard, l'épithète ordinaire de quiconque ne prend pas leur consigne. Et voilà la liberté pour tout le monde, comme l'entendent MMrs les libéraux, comme ils l'entendaient en France de 1848 à 1852, comme ils l'entendront toujours, quand il s'agira d'autre chose que des intérêts et des passions de la Bourgeoisie.

---

155 Presse du 26 8bre 1863 – Article Darimon sur les associations d'ouvriers en Angleterre et en Allemagne.

« ..... L'allemagne répugne moins au Communisme « que l'Angleterre ..... un moment, l'Icarie de Cabet était de- « venue l'évangile des Ouvriers. Aujourd'hui même, l'Allemagne « n'est pas encore délivrée du Cauchemar de la Communauté. « Un publiciste, Mr Lasalle, s'en fait le promoteur ardent de ce

système. agitant les esprits au profit d'idées que en France; les ouvriers ont condamnées depuis long-temps, Mr Lasalle traine derrière lui un grand nombre de chauds partisans. Tout récemment, à Solingen, une lutte sanglante s'est engagée entr'eux et les adhérents de l'idée opposée. Pourtant l'Allemagne cherche, elle aussi, à secouer le joug Communautaire . . . .

« il y a quelques jours, une députation a remis « à Mr Schulze-Delitzsch une somme de 200 mille francs, au « nom de la Démocratie reconnaissante. »

Mr Schulze-Delitzsch est le chef des progressistes prussiens, l'organisateur des banques du peuple pour la mutualité du Crédit. Comme de raison, ces banques du peuple ne s'occupent que de la bourgeoisie, n'associent et ne créditent que les marchands et les industriels, nullement les ouvriers. c'est pour cela que toutes les grosses caisses de l'Europe font tant de tapage en l'honneur des banques du peuple organisées par Mr Schulze-Delitzsch. Cela n'est point anarchique ni menaçant pour l'exploitation, d'autant que les dites banques du peuple prêtent à 8 p%, plus 1/4 de Commission par mois, en tout 11 p%, intérêt modeste et point usuraire.

En récompense de ces magnifiques services, l'Allemagne qui n'est point ingrate ni sotte, s'est empressée d'offrir à Mr Schulze-Delitzsch un cadeau de 200 mille fr. que son désintéressement respectueux s'est empressé d'empêcher. Mr Schulze-Delitzsch avait rendu à l'allemagne démocratique un autre service encore plus méritant. Ses adhérents ont fait disperser par la force armée à Solingen une réunion de prolétaires anarchistes convoqués par le publiciste Lasalle à fin d'entendre

15 des déclamations communistes sur le progrès par l'intervention de l'état. Les Anti-autoritaires sont arrivés avec le bourgmestre en tête, la police et la gendarmerie en queue, et après avoir rempli la salle de huées, ils ont fait dissoudre l'assemblée par la force, sous prétexte de tumulte. L'idée est ingénieuse: troubler violemment une réunion et la disperser pour cause de trouble, par la gendarmerie, il n'y a que les anti-autoritaires, les libéraux même, pour avoir de ces imaginations. à ce procédé de discussion ils enjoignent un autre, c'est de qualifier simplement Lasalle de voleur, d'assassin et de Mouchard. Ce procédé du reste n'est pas neuf, et les bons bourgeois Allemands n'en ont pas l'invention. il est renouvelé des bourgeois Parisiens de 48. (Voir le Temps, Nos de 7bre et 1er 8bre 1863

156

156 St Christodule et la Réforme des Couvents au XIe siècle, par Ed. Lebarbier. tableau de l'abrutissement sacerdotal de l'Empire Grec au moyen âge. Expulsion et exclusion de l'île de Patmos de toutes les femmes, des enfants, garçons, Eunuques, de tous les visages lisses.

157

157 Globe du 15bre 1864. — La Gazette de Feldkirch publie un ordre signé par le curé et le bourgmestre de Raggal (Tyrol), et adressé à l'agent de police de la localité. il est ainsi conçu. « Comme il est notoire « que le sieur Nxxx de Raggal, ne fréquente plus « l'Eglise depuis plusieurs années, vous êtes chargé de vous « rendre à son domicile et de le conduire à l'Eglise. Là, « ~~vous placerez~~ vous placerez à côté de lui. s'il fait semblant

« S'il refuse d'obéir, vous vous ferez assister de deux adjoints, et
« vous le traînerez de force à l'église. Là, vous vous placerez à
« côté de lui. S'il fait semblant de tomber sans connaissance,
« vous le laisserez couché sur le parquet. Mais s'il fait du bruit,
« vous lui administrerez, à titre de remède, dix à quinze coups
« de verge. » Voilà la liberté Catholique du bon temps,
la liberté du bien, telle qu'on la rêvait aux futures généra-
-tions, ramenées au bercail avec l'aide du bras séculier.

158 — 12 Mai 1863 — 158

Révolution de Février. — Séance de la Chambre des Députés du 24 Février. La Duchesse d'Orléans et le Comte de Paris dans la Salle.

Mr Marie : "Messieurs, vous n'avez pas un moment
« à perdre pour prendre des mesures qui puissent avoir autorité
« sur la population. Depuis ce matin, le mal a fait d'immenses
« progrès, et si vous tardez encore, vous ne savez pas jusqu'à
« quel point le désordre peut aller. »

Discours de Lamartine. Chef-d'œuvre de Duplicité. Assouvissement de ses rancunes contre Louis-Philippe, et préparation du Croc-en-jambe qu'il méditait contre la Révolution ...

« Je demande un gouvt provisoire qui ne pré-
« juge rien, ni de nos droits, ni de nos ressentiments, ni de nos
« sympathies, ni de nos colères, sur le gouvt définitif qu'il
« plaira au pays de se donner, quand il aura été consulté.
« ..... Ce gouvt provisoire aura pour mission, 1° d'établir la
« trêve de la paix publique entre les citoyens ; 2° de

« préparer à l'instant les mesures nécessaires, pour convoquer le
« pays tout entier et pour le consulter, pour consulter tout ce
« qui porte dans son titre d'homme les droits du citoyen. »

Ledru-Rollin venait de dire un instant auparavant : « Je demande un gouvt provisoire et un appel
« immédiat à une Convention qui régularise les droits du
« peuple. » Déjà apparaissait dans tous ces discours la pensée d'arracher la décision suprême au peuple de Paris, pour la remettre aux mains des provinces, non pas des provinces éclairées par la discussion libre de tous les partis, mais des provinces telles que les avait faites le long monopole et le lendemain contre-Révolutionnaire

« appel immédiat, sans délai », voilà ce que voulaient les ennemis hypocrites de la liberté. Ils voulaient une surprise du suffrage universel. Ils savaient bien que, presque partout les masses, dans le premier moment, prendraient leurs bulletins des mains du Curé, du grand propriétaire, du grand industriel, du gros négociant, des maîtres enfin en un mot. Faire voter à la hâte, avant que la parole des Démocrates, devenue libre, n'eût arraché le peuple aux influences et à la pression de l'oligarchie. C'était le plan de salut de la Contre-Révolution. Il n'a que trop réussi.

Quelle chose curieuse que ce plan machiavélique ait éclaté au milieu même des derniers coups de fusil, avant la chûte du gouvt ! C'était le premier mot des réacteurs, ce mot prenait le masque révolutionnaire

C'était aussi, aux derniers bruits du combat, que

Lamartine a ouvert les écluses de sa faconde, écluses qui ne devaient plus se fermer avant d'avoir submergé la République et la liberté.

Le 25 Février, deux proclamations du Gouvt provisoire. L'une, aux citoyens de Paris, ne respire que l'inquiétude, la crainte de l'agitation. La seule émotion de ce gouvt, c'est la peur. Ses paroles évidemment ne s'adressent qu'aux classes bourgeoises dont il partage et cherche à calmer les terreurs. Pas une idée généreuse, pas un mot d'enthousiasme pour cette Révolution qui vient de donner la liberté. L'Egoïsme est le seul sentiment qu'il invoque et qu'il ressente.

" . . . . . L'Emotion, qui agite Paris, compromettrait
" non la victoire, mais la prospérité du peuple . . . . La circulation
" se rétablit . . . Les subsistances sont assurées. Les boulangers
" que nous avons entendus, sont pourvus de farines pour 35 jours.
" une seule chose retarde encore le sentiment de la sécurité
" publique, c'est l'agitation du peuple qui manque d'ouvrage,
" et la défiance mal fondée qui fait fermer les boutiques
" et arrête les transactions. . . .

Demain, l'agitation inquiète d'une partie
" souffrante de la population se calmera sous l'impression
" des travaux qui vont reprendre et des enrôlements soldés
" que le gouvt provisoire a décrétés aujourd'hui. & & —

Ces citoyens de Paris auxquels on tient un pareil langage, ne sont point ceux qui avaient renversé la monarchie, mais bien les riches bourgeois qui la regrettaient et voyaient une catastrophe dans la victoire populaire.

C'est d'eux seuls qu'on s'inquiète et qu'on s'occupe. Dans cette éloquence de pot-au-feu le peuple ne figure que comme un élément étranger, objet commun d'antipathie et d'effroi. Déjà les vainqueurs sont proscrits implicitement par la phraséologie qui les signale (aux riches) comme une cause de trouble et de mal. " L'émotion qui agite
" Paris ; . . l'agitation du peuple manquant d'ouvrage qui
" retarde le sentiment de la sécurité publique, ... l'agitation
" inquiète d'une partie souffrante de la population . . "

Eh ! quoi ! Est-il donc si étrange que les vainqueurs jouissent 24 heures de leur victoire ? Ce n'est ni pas le manque d'ouvrage ni le souci de l'avenir qui retient cette foule émue sur la place publique. C'est la joie l'enthousiasme, la fierté, toutes les nobles émotions passions de l'âme, et le gouvernt ne sait que lui prêter les vilenies de son propre égoïsme. L'indécence même de ce langage en prouve l'injustice. Car on ne daignait même pas gazer l'insulte l'outrage. Moins débonnaires, les masses eussent commandé inspiré un peu plus de retenue, et on n'aurait pas dit si crûment aux bourgeois éperdus : Rassurez-vous, les enrôlements soldés vont transformer (en satellites) ces perturbateurs en satellites.

Un tel langage révélait assez nettement la pensée du nouveau pouvoir, ses craintes, ses projets réactionnaires. C'était bien le style de la Contre-Révolution. Mais le peuple a l'ouïe dure et l'esprit obtus. On peut parler par dessus sa tête, sans qu'il entende (ou qu'il comprenne.) Il ne devinait rien dans ces paroles pourtant si claires.

Lamartine a ouvert les écluses de sa faconde, écluses qui ne devaient plus se fermer avant d'avoir submergé la République et la liberté.

Le 25 Février, deux proclamations du Gouvt provisoire. L'une, aux citoyens de Paris, ne respire que l'inquiétude, la crainte de l'agitation. La seule émotion de ce gouvt, c'est la peur. Ses paroles évidemment ne s'adressent qu'aux classes bourgeoises dont il partage et cherche à calmer les terreurs. Pas une idée généreuse, pas un mot d'enthousiasme pour cette Révolution qui vient de donner la liberté. L'Egoïsme est le seul sentiment qu'il invoque et qu'il ressente.

« ..... L'Emotion, qui agite Paris, compromettrait « non la victoire, mais la prospérité du peuple ..... La circulation « se rétablit ... Les subsistances sont assurées. Les boulangers « que nous avons entendus, sont pourvus de farines pour 35 jours. « une seule chose retarde encore le sentiment de la sécurité « publique, c'est l'agitation du peuple qui manque d'ouvrage, « et la défiance mal fondée qui fait fermer les boutiques « et arrête les transactions.....

Demain, l'agitation inquiète d'une partie « souffrante de la population se calmera sous l'impression « des travaux qui vont reprendre et des enrôlements soldés « que le gouvt provisoire a décrétés aujourd'hui. & & —

Ces citoyens de Paris auxquels on tient un pareil langage, ne sont point ceux qui avaient renversé la monarchie, mais bien les riches bourgeois qui la regrettaient et voyaient une catastrophe dans la victoire populaire.

C'est d'eux seuls qu'on s'inquiète et qu'on s'occupe. Dans cette éloquence de pot-au-feu le peuple ne figure que comme un élément étranger, objet commun d'antipathie et d'effroi. Déjà les vainqueurs sont proscrits implicitement par la phraséologie qui les signale (aux riches) comme une cause de trouble et de mal. « L'émotion qui agite « Paris ;.. l'agitation du peuple manquant d'ouvrage qui « retarde le sentiment de la sécurité publique, ... l'agitation « inquiète d'une partie souffrante de la population ... »

Eh! quoi! Est-il donc si étrange que les vainqueurs jouissent 24 heures de leur victoire? Ce n'est ni pas le manque d'ouvrage ni le souci de l'avenir qui retient cette foule émue sur la place publique. C'est la joie l'enthousiasme, la fierté, toutes les nobles émotions passions de l'âme, et le gouvernt ne sait que lui prêter les vilenies de son propre égoïsme. L'indécence même de ce discours langage en prouve l'injustice. Car on ne daignait même pas gazer l'insulte l'outrage. Moins débonnaires, les masses eussent commandé un peu plus de retenue, et on n'aurait pas dit si crûment aux bourgeois éperdus : Rassurez-vous, les enrôlements soldés vont transformer (en satellites) ces perturbateurs en satellites.

Un tel langage révélait assez nettement la pensée du nouveau pouvoir, ses craintes, ses projets réactionnaires. C'était bien le style de la Contre-Révolution. Mais le peuple a l'ouïe dure et l'esprit obtus. On peut parler par dessus sa tête, sans qu'il entende (ou qu'il comprenne.) Il ne devinait rien dans ces paroles pourtant si claires.

En revanche, la Bourgeoisie comprenait trop. On lui demandait grâce, on se mettait à sa discrétion, (merci). elle allait durement user de ses avantages.

La proclamation à l'armée, ramas de lieux communs, n'a de remarquable qu'une phrase, sanglant outrage au peuple de Paris : « un gouvt provisoire a été « créé. il est sorti de l'impérieuse nécessité de préserver la « capitale, de rétablir l'ordre. »

« Préserver la capitale ? » Et de quoi ? du pillage, de l'incendie, de la dévastation, sans doute. C'est le vocabulaire bien connu des conservateurs. mais qui donc aurait pillé, dévasté, incendié ? qui, sinon cette multitude en armes dont les barricades et les coups de fusils troublaient l'ordre depuis trois jours ? il fallait mettre un terme aux violences de la populace, et voilà pourquoi la populace avait acclamé un gouvt provisoire.

Un double manifeste de contre révolution, tel est donc le début du pouvoir élevé sur le pavois populaire.

La pensée des nouveaux maîtres se traduit avec plus de naïveté encore dans l'arrêté suivant, toujours du 25 février.

Le gouvt & informé que quelques militaires « ont déserté et remis leurs armes, donne les ordres les plus « sévères dans les dépts, pour que les militaires qui abandonnent « ainsi leurs corps soient arrêtés et punis selon la rigueur « des lois. . . . . jamais le pays n'eut plus besoin de son « armée pour assurer au dehors son indépendance, et au dedans sa liberté.

L'armée pour assurer au dedans la liberté ! 13

C'était beaucoup d'audace, le lendemain d'une bataille gagnée par la liberté, suivant l'expression même du gouvt provisoire, et gagnée sur l'armée apparemment ! ~~[illegible]~~ Quatre mois plus tard ~~[illegible]~~ Paris devait avoir le sens de ~~cette~~ ces proclamations. mais pour les yeux clairvoyants elles renfermaient les journées de juin.

Voici ~~[illegible]~~ ensuite les menues aumônes de joyeux avènement.

« Les objets engagés au Mont-de-piété depuis « le 1er Février, et consistant en linges, vêtements, hardes, « &c, dont le prêt ne dépassera pas 10 fr., seront rendus « aux déposants. »

Ces trois lignes auraient dû suffire pour démasquer le nouveau pouvoir. Rien ne donnait mieux sa mesure, rien ne pouvait mettre plus en relief son arrogance aristocratique. Un son et une soupe à la porte du couvent, voilà le gain du peuple dans la Révolution. il y a des choses qui ont une signification écrasante. — oui ! mais il faut les comprendre.

maintenant autour de l'hypocrisie

Le Gouv. prov. décrète : Les Tuileries serviront désormais « d'asile aux invalides du travail »

Et les badauds de s'essuyer le coin de l'œil. L'hospice

non! l'hôtel des invalides des Tuileries sur la rive droite pour faire pendant ou pour faire la nique à l'hospice des invalides de la guerre sur la Rive Gauche. Ouidà! Les Tuileries en feront des invalides, mais, pour en héberger, c'est ~~une~~ autre ~~ch~~ chose.

Décret du 25 Février, portant diverses nominations, entr'autres celles-ci: "Mr Recurt, adjoint au maire de Paris, " est délégué du maire de Paris près la préfecture de police."

Ce logogriphe signifie que Mr Recurt était nommé Préfet de police en remplacement de Caussidière. C'est le prologue de la délicieuse comédie qui allait se jouer Rue de Jérusalem.

Du 24 au 25, le gouvt provisoire avait renouvelé sa physionomie. Les quatre secrétaires non-députés étaient devenus membres, et le gouvt avait enfin découvert le ~~[illegible]~~ vrai sobriquet de son 4e secrétaire. ~~Aubert se changeait en Albert~~ Albert au lieu d'Aubert, mais il n'était pas parvenu à mettre la main sur son nom. La cause de ~~cette~~ ces métamorphoses mérite d'être expliquée.

159 Globe du 13 Xbre 1864. Ouvrière à Londres, traduite en justice pour avoir engagé des chemises qu'on lui avait données à coudre. il résulte des débats que le prix de façon d'une chemise est de 18 Centim.

La patronne soutient qu'une bonne travailleuse doit faire 6 chemises par jour, avec les doigts le fil et les aiguilles sans machine à coudre. Dix-sept heures de travail pour gagner 1f,08 Cent

160 Globe du 22 Xbre 1864. — Procès de Sorcière à Bressuire

Avenir National du 10 avril 1865 — Discours de Guéroult et du Comte de Latour sur le clergé, les jésuites et l'enseignement

Journal des Villes et Campagnes. des 24 et 26 Mars 1865. Lettres de Bastide et La Guerronière, sur l'Expédition projetée en faveur du Pape, en 9bre 1848

Avenir National du 30 Mars 1865 — Discours de Mr Thuillier sur la presse, les journées de juin, le Gouvt parlementaire. — Citation de Marie contre la presse.

161 Avenir National du 19 Mars 1865 — Discours du Cardinal de Bonnechose dans la séance du 18 Mars.

"... La France a été prospère, toutes les fois " que ses rapports avec le Saint-Siège ont été bons, et dans " un état de dépérissement et de décadence, lorsque ces bons " rapports ont été altérés."

"Lisez l'histoire, et vous verrez encore que par une " sorte de récompense accordée à la France, le ciel a fait des " miracles en sa faveur, lorsqu'elle a été envahie par l'étran- " -ger.... Vous avez nommé Jeanne d'Arc. Vous ne trouverez " pas un fait semblable dans l'histoire d'un autre peuple."

Avenir National du 31 janvier 1865 — Bulletin — Paragraphe sur l'élection de Bethmont, dont le principal titre était le nom de son père.

24

26 Mars 1865 — Avenir National du 26 Mars 1865.
article Lagrat sur l'expédition de Rome projetée par Cavaignac
il nie les projets papistes du dit Cavaignac

162 Même numéro. — Procès à Anône contre trois Sœurs Françaises du Couvent de notre-Dame du refuge de Loreto, le médecin, l'aumônier du Couvent pour avoir fait venir chez elles une de leurs anciennes élèves, l'avoir exorcisée 7 heures et dépouillée de ses vêtements pour chercher sous l'aisselle la marque du pacte avec le diable qu'elle avait dû faire pour ensorceler une de ses compagnes qui rendait des aiguilles de toutes les parties de son corps. — Deux d'entr'elles et les deux hommes, condamnés à un mois de prison, puis acquittés le 21 Mars par la Cour d'Appel.

163 Globe du 15 xbre 1864 — Citation du Monde sur la St Barthélemi. il répond par 93 où, d'après Crudhomme, la Révolution a égorgé 991,383 victimes, fort fraction, et dans ce nombre ne comptent ni le massacre de 7bre, ni la Glacière d'Avignon, ni la prise de Marseille et de Toulon, ni les fusillés de Quiberon.

Ces gens-là ont un toupet admirable! 991,383 victimes! Et chacun de crier: oh! Sans un doute. On accepte de confiance. Or, Crudhomme, spéculateur en librairie, devenu réactionnaire après le 9 thermidor, par esprit de lucre, comme il était révolutionnaire de 89 à 93, fesait du Royalisme et de la calomnie à dissaition. il s'était ainsi fait faire le compte de tous les hommes tués sur le champ de bataille ou morts de leurs blessures, depuis le commencement de la guerre, tant

25 Français qu'ennemis. il était arrivé au chiffre absurde de 991,000 hommes, et il donnait 6 millions de morts comme autant de victimes de la Révolution. 15

164 Globe du 16 xbre 1864 — Citation d'un article du Journal des Débats sur l'économie politique, dont l'enseignement est le meilleur antidote contre-révolutionnaire, le meilleur instrumentum pacis, le plus puissant narcotique des masses, et l'agent le plus efficace de résignation

« il est grand temps, dit-il, de nous l'assimiler, (l'économie politique), si nous ne voulons pas courir le risque de retomber dans les désastreuses expériences de 1848 — ligne. Chemin — Dupontès.

165 28 janvier 1865 — Journal des Débats du 25 article Baudrillart sur Crudhon, remarquable échantillon d'arrogance, de grossièreté, de mépris insolent et bas, les injures d'un Cuistre et d'un laquais de grande maison

166 Presse du 17 Février 1865 — Conférence Laboulaye sur la Constitution et le pouvoir judiciaire, interprète de la Constitution.

« ainsi, dit-il, en 1848, la question de savoir si on « avait, ou on non, le droit de faire des banquets, devait se « terminer par un procès, et c'est ainsi que les choses se seraient « passées en Amérique. Mais en France on a mieux aimé « résoudre la difficulté par une Révolution. C'est un peu « plus cher qu'un procès, et c'est la liberté qui en paie les frais.

« En Angleterre, comme en Amérique, tout finit
« par un procès. Dans ce pays l'on se dit : « nous avons des
« juges et nous verrons bien. Malheureusement, nous n'avons
« pas cette patience civique. Ainsi, en 1848, 88

167 Progrès du 17 Février 1865 — Canonisation des Martyrs de Gorcum, Soldats du duc D'Albe. — Protestation du Ministre de Hollande.

Journal des Villes et des Campagnes, 14 mars 1865 — affaires religieuses du Mexique — Lettre du Pape et lettre de Maximilien.

Fin de 1864, Madrid renfermait 282,000 habitants, logés dans 8,468 maisons. — 82 églises ou Chapelles

168 Globe du 3 8bre 1864 — Lettre de Mazzini au Directeur du journal italien Libero Pensiero, pour refuser sa collaboration audit journal qui l'avait sollicitée.

Mazzini déclare qu'il croit à Dieu, « par
« nécessité logique, tradition de l'humanité, intuition
« de l'âme et conscience d'une vie individuelle qui ne
« mourra pas. « il croit à la religion » dont les religions
« sont les formes nécessaires. C'est pourquoi il refuse sa
collaboration au libero Pensiero, qui ne croit ni à Dieu, ni à la religion, et qui proclame le culte de la raison. Mazzini se prononce contre les doctrines

de Hégel aussi bien que contre le Voltairianisme, et il 16 déclare que « les pauvres esprits qui reçoivent par haine
« de la papauté, les négations Françaises du siècle dernier,
« n'ont ni foi, ni philosophie, ni science, ni intelligence
« de la mission de notre époque. " nous ne renverserons,
« ajoute-t-il, la religion aujourd'hui mensongère du
« pape, que du haut d'une conception religieuse supé-
« rieure à celle que les treize premiers siècles de l'Eglise
« représentèrent. »

Le Globe ajoute : nous nous bornons ici au rôle de reproducteur.

169 Journal des Villes et des Campagnes, du 16 Février 1865
« Le Saint-Père, dit la Civiltà Cattolica, ne condamne
« pas la nécessité dans laquelle peut se trouver un état de tolérer,
« de laisser libres des cultes hétérodoxes, de donner à tous
« indistinctement, catholiques ou non, égalité de droits et
« faculté de publique profession religieuse, vû la profession
« invétérée dans le domaine de la foi qui divise les âmes
« des citoyens. Une semblable société, placée dans une condition
« d'existence anormale par rapport à la révélation,
« exige que le souverain et les lois s'adaptent à son infirmité,
« afin d'éviter de plus grands maux et garantir la paix.
« Le St Père proscrit seulement la maxime qui veut que ce régime
« soit le plus excellent, le plus conforme au vrai progrès, qui lui con-
« vienne non-seulement à la société précitée, mais encore universelle-
« ment à toutes les sociétés, quand même elles ne seraient composées que de Catholiques

28

Avenir National du 9 Mars 1865 — Pétition au Sénat des Saumiers de l'Ouest dont l'industrie va être absorbée par une grande Compagnie financière qui s'emparera du pain de 200 mille personnes.

170 Avenir National du 8 Mars 1865 — Rapport Duruy sur l'instruction primaire.

171 Phare de la Loire du 29 7bre 1863 — Lettre Grotesque de Mr Varigaud, Président du Consistoire protestant de ~~Nantes~~ Nîmes à propos de la Vie de Jésus par Renan. Ce pieux adorateur du Christ considère la vogue du livre impie comme la preuve de l'immense notoriété de Jésus. Si Jésus n'était pas si Connu et n'occupait pas une si grande place dans le monde, on s'occuperait moins d'un ouvrage qui le concerne. Une nouveauté quelconque sur Homère ou Socrate par exemple, (il aurait pu ajouter Jupiter ou Vénus) serait loin d'exciter le même intérêt. Donc tout le bruit qui se fait autour du livre de Mr Renan est un simple hommage à la renommée du Christ, &c.

172 Population Scandinave en 1863.

A Suède = 4,200,000 — Norwège = 1,500 000 = 5,700,000
Danemark = 2,000,000

Globe du 13 8bre 1864 — Le nombre des Carrossiers à Paris ayant plus de 10 ouvriers, dépasse 200 — il y a plus de 4000 ouvriers Carrossiers. — 20 million d'affaires par an

216 — La Presse du 23 7bre 1865 (chronique du jour par Jules Richard) emprunte à la Sténographie de la Gironde le passage suivant d'un Sermon du Père Hyacinthe, prêché à Notre-Dame pendant l'avent de 1865.

" Un homme qui a fait de fautes, et même de grandes
" fautes, j'en conviens, mais qui n'en restera pas moins une des plus
" hautes gloires de la France, de ce siècle et de tous les siècles; — un
" homme qui n'a pas été seulement un conquérant comme Alexandre
" et César, mais qui a été un organisateur puissant; — un homme
" qui a pris dans ses mains le chaos de la France révolutionnaire, le
" chaos que lui avaient légué ceux qu'il appelait les idéologues, les sophistes,
" qui avaient fait le sang de la terreur et la boue du Directoire; — un homme
" qui a pris ce chaos de la France et qui a organisé nos institutions modernes;
" cet homme qui avait nom Napoléon, qui avait organisé l'école qu'on veut
" désorganiser aujourd'hui, avait devant lui tous les hommes éminents,
" les hommes capables de comprendre la hauteur et la profondeur de la question
" — cet homme se parlant à lui-même et parlant à tous, et parfois semblant
" parler à un adversaire invisible, Napoléon disait: " Faites-moi de élèves qui
" sachent être des hommes. Mais est-ce qu'on peut être un homme si l'on n'a
" pas Dieu avec soi? Est-ce qu'on peut être un homme et n'être pas chrétien?
il avait raison. Est-ce qu'on peut être un homme si l'on n'a pas Dieu avec soi? " Cet homme (qui n'a pas Dieu avec soi), je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793. On ne le gouverne pas, on le mitraille." L'Empereur avait raison. On ne gouverne pas, cet homme-là, on est forcé malgré soi, fatalement de le mitrailler, parce qu'il est le mal, parce qu'il mène la société à l'abyme!"

2/ 217 (217)

217 Comité pour un monument à Lamoricière

Le Temps du mardi 26 9bre 1865 insère l'appel suivant du Comité formé pour élever un monument au Général Lamoricière. Il est précédé d'une lettre au Rédacteur pour l'inviter à publier la pièce.

Paris, 25 novembre 1865

Monsieur le Rédacteur en chef, nous avons l'honneur de vous adresser, en vous priant de la rendre publique, la circulaire du Comité formé entre les amis du Général Lamoricière, dans le but de lui élever un monument.

Nous serions aussi très-reconnaissants, si vous vouliez bien consentir à recevoir les souscriptions dans vos bureaux.

Recevez, Mr le Rédacteur en chef, l'assurance de notre haute considération,

Le Président du Comité, Changarnier.

Le Secrétaire, Rainneville
114, Rue de l'université.

Circulaire.

Paris, 20 novembre 1865.

Monsieur, un Comité a été formé à Nantes, au moment des obsèques du Général de la Moricière, et par les soins de ses amis, dans le but d'élever un monument en son honneur, au moyen d'une souscription publique.

Ce Comité s'est constitué de la manière suivante :

Président : Le Général Changarnier
Vice-Présidents : MM[rs] Dufaure, Le Comte Benoist d'Azy
Secrétaire : Le Vicomte J. de Rainneville.
Membres : MM[rs] Gustave de Beaumont, Comte de Carné, de Corcelles, Cochin, Vicomte de Cumont, Comte Daru, Comte de Falloux, Général Le Flô, Keller, de Kerdrel, Vicomte Lanjuinais, Comte Lemercier, Comte de Montalembert, Comte de Quatrebarbes, de la Rochette.

3 18 3

La souscription, spontanément ouverte dans le département auquel le Général de la Moricière appartenait par sa naissance, et déjà presqu'assurée par leur générosité toujours prête, mérite d'être accueillie partout avec le même empressement.

Il est juste, il est patriotique d'élever un monument à la mémoire de la Moricière, qui fut l'un de nos chefs illustres de l'armée Française en Afrique, le défenseur intrépide de l'ordre et de la liberté dans les rues de Paris en 1848, le champion généreux de l'indépendance du Souverain Pontife en Italie, citoyen héroïque, soldat brillant, orateur, représentant, Ministre, un de nos meilleurs serviteurs, un des plus dignes enfants de la France, à notre époque.

Devant une tombe si glorieuse, toutes les passions s'apaisent, et nous croyons que toutes les sympathies voudront se réunir.

Sans que l'emploi des ressources puisse être encore déterminé, le désir de tous les souscripteurs doit être que ces ressources soient assez abondantes pour permettre de consacrer à une si noble mémoire autre chose qu'un monument banal, et de la perpétuer en la plaçant en quelque sorte sous la garde de quelque grande fondation religieuse ou populaire.

La souscription est ouverte chez tous les membres du Comité, dans les bureaux des journaux qui ont déjà publié des listes ou voudront bien y consentir en insérant cette lettre, et à Paris, chez Mr Douniol, libraire, Rue de Tournon, 29.

Nous prenons la liberté de faire appel à votre généreux concours, en vous priant de recommander cette souscription, qui sera très-prochainement close.

Veuillez Agréer,

Le Président du Comité, Général Changarnier.

Le Secrétaire
Vicomte J. de Rainneville
114, Rue de l'Université.

4 Et voilà les Coalitions! Le Temps s'est coalisé avec la faction Clérico-Bourbonnienne et il est tenu maintenant de lui prêter ses colonnes, de se faire son porte-voix. Il balbutie seulement quelques réserves, embarrassées, et se croit quitte envers l'idée moderne et ses propres sentiments, par un refus de concours matériel à la souscription. « Je « vous donne l'appui de ma publicité, dit-il à ses alliés, mais je ne veux « me faire votre percepteur. » Qu'il essaie donc de la réciproque, quand il s'agira d'une œuvre hostile aux intérêts et aux passions de ses alliés-là, et il verra comment ils entendent les coalitions.

218

218 La Presse du 1er janvier 1866 donne des extraits d'un mémoire publié par le Progrès de Lyon. Ce mémoire est adressé par les associations coopératives de Lyon aux membres de la chambre de Commerce, à la suite de l'enquête sur les sociétés coopératives. En voici un passage significatif.

« ..... nous savons bien les objections qui nous attendent: "l'ordre sera troublé", nous dira-t-on. "Vos discussions seront la trompette « du désordre." Que les troubleurs se rassurent. Plus la société en général, créera de liens sérieux et solides entre les membres qui la composent, et moins il se trouvera de ces membres intéressés à troubler l'ordre établi.

Lorsque des milliers de travailleurs, tous probes, laborieux, économes, persévérants, auront réussi, à force de peine, et de privations, à réunir un capital et à créer une société, du succès, de la conservation de laquelle dépendra leur avenir et celui de leur famille, croit-on que ces hommes iront de gaité de cœur sacrifier cette œuvre, cette association de laquelle ils attendront tout et qu'ils aimeront en créateurs, pour se jeter sans motifs dans les incertitudes du désordre? Ces hommes ne seront-ils pas les plus fervents amis de la stabilité sociale, et les meilleurs appuis d'un ordre de choses auquel

5 ils devront et duquel ils attendront tout? Que, grâce à la coopération la richesse créée soit mieux répartie; qu'une plus grande part dans les bénéfices soit faite au travail; que le travailleur soit intéressé à produire bien et beaucoup, et ce jour-là le désordre ne sera plus à craindre. »

219

219 Siècle du 7 janvier 1866 — "Une Cour d'appel de la loi sur les Coalitions", article par Charles Floquet.

Il résulte de cet article que en matière de Coalition, d'après la nouvelle loi, si des ouvriers agissent au nom de leurs camarades, sans les consulter, comme ont fait quelques cochers dans la grève de ce corps d'état, ils sont condamnés pour usurpation de fonctions, comme ayant agi sans titre, or que si, au contraire, les ouvriers se réunissent pour donner des pouvoirs réguliers à des délégués, ceux-ci sont condamnés pour associations illicites, ainsi qu'il vient d'arriver aux ouvriers voituriers de Saint-Etienne. Ces tribunaux, c'est à dire le pouvoir, sont donc maître de frapper à volonté ou de laisser agir les ouvriers coalisés. C'est une affaire de bon plaisir.

220

220 Le Siècle du 4 janvier 1866 donne une description digne des mille et une nuits des caves construites sous l'annexe récemment construite de la Banque de France. Ces caves sont destinées à conserver et à protéger les trésors métalliques de la Banque et les dépôts volontaires des particuliers. Les bâtiments annexes qui viennent d'être construits embrassent l'emplacement du jardin de l'ancien hôtel de Toulouse et de l'ancienne rue Baillif. Les caves doivent couvrir avec les anciennes pour emmagasiner la réserve de l'encaisse métallique. Voici quelques détails sur ces constructions.

D'abord le gros œuvre qui sert d'enveloppe à ce trésor est d'une puissance et d'une solidité qui défient toutes tentatives. Quant aux

6/ dispositions intérieures, en voici un échantillon. Lorsqu'on a descendu les premières marches qui conduisent à l'entrée des caves, on se trouve devant une porte en fer à trois clés, dont l'une est dans les mains du gouverneur, une autre dans celles du Caissier, et la troisième dans les mains du Censeur. Cette porte ne peut donc être ouverte que par la coopération de ces trois fonctionnaires.

Cette entrée donne accès à un compartiment souterrain où se trouve la caisse du service ordinaire, celle qui suffit aux opérations courantes de chaque jour. Cette caisse est une sorte de meuble fantastique, machiné de telle manière que, si vous n'êtes pas au courant de son mécanisme, il vous suffit de la toucher pour entendre tout-à-coup un carillon de sonneries discordantes qui sont un signal d'alarme.

Après ce compartiment il en existe un autre où l'on ne peut entrer qu'avec les mêmes formalités que dans le précédent. Celui-ci porte le nom de la serre. Cette serre est un emplacement circulaire où l'on enferme dans des compartiments séparés et construits de façon à dévier les ravages du feu, les titres, les traites importantes, les dépôts et même les pierres précieuses. Car la Banque reçoit aussi, à titre de dépôt volontaire, des lingots des monnaies d'or et d'argent, diamants et autres objets précieux. C'est là que le Duc de Brunswick déposait sa riche collection de pierreries, quand il allait en voyage. C'est là que Mlle Mars déposait ses magnifiques diamants. C'est là enfin que la loterie du lingot d'or avait déposé son gros lot de 400,000 francs, dont le fac-simile en plâtre était déposé au passage Jouffroy, pour affriander les naïfs.

Après la serre, viennent les caves, dont l'entrée est close par une porte toute bardée de fer et dissimulée dans un mur. Cette porte est à secret et à combinaisons. Elle pivote sur elle-même à la façon des portes italiennes.

Celle-ci ouverte, on se trouve devant une sorte de puits garni d'un escalier en spirale, praticable seulement pour une personne à la fois et défendu par trois portes de fer, fermées chacune par trois clés. Une fois celles-ci franchies, on arrive dans les souterrains dont la longueur est de 420 mètres. C'est le trésor de la Banque, c'est le plus riche dépôt de

7 numéraire qui soit au monde. Les lingots et les monnaies sont placés de chaque côté dans des espèces de barils en fer dont le couvercle à anses est doublé de plomb. Tous ces barils sont garnis d'étiquettes sur lesquelles sont notées la nature et la valeur du dépôt qui y est renfermé.

Pour surcroît de précaution, l'escalier de service pourrait, en cas d'alarme, être comblé en un clin d'œil avec de l'argile, et les caves peuvent être inondées et même infectées par des évaporations méphitiques qui ne permettraient à personne d'en approcher sans être aussitôt asphyxié.

221

221 On lit dans ce même siècle du 4 janvier : (Courrier de la Bédollière)

" ... Mr de Ponnat nous écrit que le gérant du journal Candide, condamné à trois mois de prison pour délit de presse, s'étant constitué à Ste Pélagie le 11 décembre dernier, a reçu le 22 du même mois, une communication officielle de laquelle il résulte que les personnes qui désireront parvenir jusqu'à lui, devront aller elles-mêmes dans les bureaux de la police, solliciter une permission. " Jusqu'ici, dit notre correspondant, tous les hommes " de lettres, condamnés pour délits de presse, ont eu le droit de recevoir la visite des " amis et parents dont au préalable ils avaient soumis les noms à Mr le " Directeur des prisons. Cela a été et est encore aujourd'hui à l'égard de ceux qui " sont entrés à Ste Pélagie depuis le 11 décembre." Nous renvoyons cette réclamation à l'autorité compétente, avec l'espoir qu'elle adoucira pour le gérant du Candide, comme pour les autres détenus, les rigueurs de la captivité. "

222

222 Presse du 4 janvier 1866. article intitulé : droit de réunion. Le Moniteur du Soir publie le résumé des dépositions faites à la commission d'enquête sur les sociétés coopératrices. Voici en quels termes s'exprime un ouvrier, Mr Perrachon :

" Un amendement à la législation politique en ce qui concerne " le droit de réunion, serait très-désirable, afin de donner aux ouvriers la faculté de " discuter leurs intérêts. On s'exagère beaucoup, en se reportant par le souvenir à " des temps plus agités, le danger de ces sortes de réunions. Elles ne sont point

8/ à craindre, à notre époque si calme. Les ouvriers ont aujourd'hui la haine de
„ toute révolution et ils excluraient certainement de leurs assemblées ceux qui
„ chercheraient par de mauvais conseils à les détourner de la bonne voie et du
„ devoir. „ L'article ajoute : ..... „ les témoignages recueillis par la com-
-mission d'enquête devront suffire à désarmer toutes les susceptibilités conserva-
-trices. il ne serait pas difficile de démontrer que le parti conservateur est le
plus intéressé à la transformation sociale que doit opérer le principe coopératif,
et c'est au nom de l'intérêt conservateur bien entendu qu'il faut demander le
droit de réunion.

223

223 il y a querelle entre l'Avenir National et la presse dite Libérale,
sur le dernier ouvrage de Quinet La Révolution. L'Avenir National
l'attaque au nom de la tradition jacobine. Les libéraux le défendent.

Voici un bout d'article de la Presse du 4 janvier 1866 :

„ Nous allons bientôt revenir pour notre compte au livre de Mr Quinet
En attendant, relevons, dans l'article d'avant-hier de Mr Peyrat, une phrase
qui vaut la peine d'être notée :

„ Le parti démocratique montre ainsi sa prévoyance et son bon
„ sens. il prouve que l'expérience l'a instruit. il n'oublie pas 1848. il voulut
„ alors oublier ses vieux griefs, surmonter ses répugnances, refouler ses souvenirs.
„ Qu'y gagna-t-il ? sa modération, regardée comme une faiblesse et un aveu
„ d'impuissance, redoubla l'audace de ses ennemis. On connait le résultat. il
„ faudrait désespérer d'un parti qu'une telle leçon n'aurait pas rendu plus
„ sage. „ Ainsi la leçon que le parti démocratique doit tirer de
Février n'est pas une leçon de liberté, c'est une leçon de violence. il ne faut
regretter ni la loi sur les clubs, ni l'état de siège, ni la peur de la liberté,
il faut regretter d'avoir été modéré !

En vérité, comme le disait Samedi en d'autres termes le
Courrier du Dimanche, on croirait que Mr Peyrat a pour mission d'effrayer,
par l'exhibition incessante du spectre rouge, la France revenant à la liberté.

9/ Opinion nationale du 9 janvier 1866. Ouvrages annoncés : 21
1 vol. de 600 pag.
— Du Spitzberg au Sahara, Etapes d'un naturaliste, par Ch. Martins.
— L'Espace céleste et la nature tropicale, par Emmanuel Liais
— Les merveilles célestes, par Camille Flammarion
— Un habitant de la planète Mars, par Henri de Parville

Siècle du 2-3 janvier 1866 - article-Plée sur la décentralisation.

224

224 Temps du 9 janvier 1866. — Oraison funèbre de Bixio par
Mr Auguste Villemot, le célèbre chroniqueur. Cette oraison funèbre est
un panégyrique exalté. Bixio ~~est~~ dépasse par ses vertus toutes les pro-
-portions humaines. il a réuni en lui toutes les perfections d'ici bas et
d'en haut. c'est un demi-dieu. voici la seule tache qui puisse faire ombre
sur cette vie éclatante. je cite :

„ ..... il avait comme une passion de dévouement qui l'attirait
„ aux entreprises héroïques. On sait sa conduite aux affaires de juin. il
„ y a quelques mois, nous rencontrâmes Buchez, mort depuis, et depuis
„ long-temps vieilli et courbé sous le poids de la journée du 15 Mai —
„ — Tiens, me dit Bixio, voilà le seul homme à qui j'aie jamais porté
„ envie. Comprends-tu !.. présider l'assemblée d'un grand pays, avoir en
„ face de soi une insurrection folle et criminelle, et manquer cette belle occa-
„ -sion de se faire hacher à la tribune !

Personne de ceux qui ont connu Bixio ne doutera qu'il ne
fût sincère et vraiment désespéré d'avoir manqué cette belle occasion ...

225

225 Temps du 10 janvier 1866. Mr Perrachon, l'ouvrier qui fesait
devant la commission d'enquête sur les sociétés coopératives la déclaration
mentionnée plus haut d'après la Presse du 4 janvier, écrit au ~~[illegible]~~

Moniteur du Soir une lettre dont voici quelques extraits, ou plutôt le début :

Monsieur, Dans le Moniteur du 2 janvier, vous publiez un compte-rendu où vous me faites dire que les ouvriers ont aujourd'hui la haine de toute révolution.

Je puis, Monsieur, vous affirmer que je n'ai pas dit cela et que je ne l'ai jamais pensé; car si la Révolution de 89 a été favorable à quelqu'un en France, c'est assurément aux ouvriers. Elle nous a émancipés en fondant les principes de liberté et d'égalité. il est impossible aussi que nous regrettions 1830 qui a renversé une réaction hostile à ces principes. Enfin, nous serions ingrats en reniant 1848 qui nous a donné le suffrage universel et a fait surgir le principe de solidarité. . . ,,

il paraît que la phrase, vraie ou fausse, du citoyen Perrachon, n'avait pas passé tout-à-fait inaperçue, puisqu'il a réclamé. Sans doute cette phrase n'avait pas sonné aussi agréablement aux oreilles des ouvriers qu'à celles des libéraux ces pourfendeurs de révolution.

226 Temps du 6 janvier 1866 : 226

Le Révérend père Hyacinthe écrit, en date du 2, au Temps une lettre entortillée qui s'efforce d'expliquer le plus bénignement possible la fameuse phrase sur la mitraille Napoléonienne due aux athées. il a bien dit ce qu'on lui prête, il essaie de se rétracter par une dénégation. mais ce qui est dit est dit. 227

227 Opinion Nationale du 5 janvier 1866. – article Barral sur un livre de Mr Joseph Bertrand, de l'institut, intitulé : "Les Fondateurs de l'astronomie moderne".

Presse du 9 janvier 1866. – article Vermorel sur Carnot, le premier qui ose faire quelques réserves sur la réputation de ce colosse.

Opinion nationale

Articles de Guérouh sur le livre de Quinet : La Révolution. 22

Le 1er article en date du samedi 13 janvier 1866; le second, en date du jeudi 18 janvier 1866

— Opinion Nationale du 21 janvier 1866 – Lettre des ouvriers en papiers peints, en réponse à celle des patrons en date du 19 janvier 1866 dans le même journal. 228

228 après la suppression du Tribunat, Napoléon accorda à Carnot une retraite ou une pension de vingt mille francs qu'il toucha pendant toute la durée de l'Empire. 229

229 Dernière phrase du discours impérial du 22 janvier 1866.

" . . . . Lorsque tous ceux qui vivent au jour le jour auront vu s'accroître les bénéfices que procure un travail assidu, ils seront les fermes soutiens d'une société qui garantit leur bien-être et leur dignité; enfin, quand tous auront reçu, dès l'enfance, ces principes de foi et de morale qui élèvent l'homme à ses propres yeux, ils sauront qu'au dessus de l'intelligence humaine, au dessus des efforts de la science et de la raison, il existe une volonté suprême qui règle les destinées des individus comme celles des nations. " 230

230 Temps du 22 janvier 1866 – article judiciaire de Mr Audoy.

" . . . . Qui pourrait compter le nombre de Français qui eussent été, par instinct, par sentiment de la justice et du droit, des révolutionnaires enthousiastes, et dont la terreur, systématisée, a fait d'incorrigibles réactionnaires? (que nous importe! cent aristocrates gagnés, pour cent mille déchaînés par la débonnaireté de la révolution! 1848 a montré les profits de la mansuétude.) Qui pourrait dire à quel degré et pour combien de temps la cause démocratique a été compromise par ceux là même qui prétendaient en monopoliser le culte?

(Toujours la même hypocrisie : insinuer que la politique se règle par le sentiment. Les intérêts sont inexorables et n'obéissent qu'à eux-mêmes. Ils écrasent ce qui leur nuit, s'ils ne rencontrent pas de résistance. Toute la question est de savoir si une révolution menace des intérêts. Dans ce cas, ni justice, ni droit, ni douceur ne sauraient les attendrir. Ils ne répondent à l'indulgence que par l'extermination.) ... « qui pourrait dire tout l'appui qu'ont trouvé dans la « répulsion inspirée par leur système plus encore que par leurs actes, les entre- « prises si souvent victorieuses de quiconque a voulu, chez nous, s'élever au « pouvoir sur les ruines de la liberté ? (Pauvres Révolutionnaires ! Ce ne sont plus leurs actes, c'est la ~~[illegible]~~ répulsion pour leur système qui a pro- duit Bonaparte ! Il suffit de lire les journaux de 48 à 51 pour savoir de quel côté étaient le système comme ~~aussi bien que~~ les actes de terrorisme. Les Révolutionnaires ont péri par leur débonnaireté. Il n'est que juste de les accuser de violence. C'est la loi de l'histoire. Malheur aux vaincus !

231 Presse du 18 janvier 1866 – Tableau d'un Workhouse Anglais intitulé : La Charité Anglaise. »

231

231 Presse du 21 janvier 1866.

Mr Cochard, ouvrier, a été nommé membre de la Commis- sion municipale à Lyon. Le Salut public dit :

« Mr Cochard est un honorable chef d'atelier qui a « toutes les sympathies de ses concitoyens. Il a participé activement à « l'organisation dans notre ville des sociétés ~~[illegible]~~ coopératives et de diverses « institutions destinées à améliorer le sort des travailleurs

« Le choix qui vient d'être fait de Mr Cochard sera « sanctionné, croyons-nous, par l'opinion des ouvriers de la Croix Rousse.

232

232 Presse du 22 janvier 1866 – Article Paul de St Victor sur le bon amoureux, la pièce en vogue du Théâtre Français, nouvelle élucubration du génie classique de Mr Poutard.

« ... il a raison, le citoyen Humbert. La femme fut l'ennemie « intime de la République, et la contre-révolution trouva en elle son « agent le plus dissolvant et le plus actif. Mais à qui la faute de cette « hostilité passionnée ? À la terreur, qui avait irrité dans les femmes la fibre « de la pitié, qui les avait couvertes du sang de leurs pères, de leurs fils et de « leurs maris, et qui avait commis la sottise atroce de les faire monter sur « l'échafaud ~~religieux~~ politique. Le sang des femmes, versé en temps de ré- « volution, a une vertu effrayante ~~[illegible]~~ d'expiation et de représailles. Il fait « mieux que de crier contre le ciel, il pleure sur la terre où il est versé. Il y « suscite des haines et des vengeances implacables. La République, quand elle « les frappait, se frappait elle-même ... »

Fausseté au premier chef. Les gouvernements de sang, comme les religions de sang, n'ont pas de plus ferme appui, d'adeptes plus passionnés que les femmes, mais à une condition, c'est que le sang soit versé pour la superstition ou pour le despotisme. Si, par impossible, il venait à couler pour le triomphe de la raison ou de la liberté, c'est alors seulement qu'éclatent chez elle la pitié et la fureur. – exemple : le Catholicisme, l'inquisition, les sorcières, la damnation éternelle des enfants non-baptisés &c.

233

233 Presse du 24 janvier 1866 – article sur la décentralisation.

Louis Blanc et Mr de Barante partisans de la décentralisation. De Barante dit : " ... Le moindre changement arrivé dans la ~~[illegible]~~ « région élevée et étroite des pouvoirs politiques, un succès obtenu par sur- « prise, une intrigue qui déplacerait quelques hommes, une sédition qui « jeterait l'épouvante après avoir changé tout au centre, trouveraient un « peuple incapable de toute résistance régulière, un servile troupeau qui « attend son sort sans pouvoir y influer, et qui ne connaît que la bassesse « ou la révolte ... » – Compris !

14/ 234 Siècle du 27 janvier 1866 – article astronomie de Flammarion

234

Presse du 27 janvier 1866 – article Duvernois sur une discussion de la chambre : . . . . " Dans un pays où la liberté de la presse
" est limitée, les députés ont le privilège de prononcer des discours sur
" toutes les questions qui intéressent, et c'est le gouvt lui-même qui,
" avec ses deux Moniteurs, se fait le colporteur gratuit de ces mani-
" -festes. il les transporte au sein des communes les plus éloignées. il les
" fait lire à un public qui ne lit ni le Siècle, ni la Presse, ni les
" Débats, ni l'opinion, ni le Temps, ni l'avenir national. il les
" soumet, en un mot, à ces masses qu'il s'agit de convertir à la doctrine
" de la liberté sans révolution. "

Voilà qui est clair. Point de Révolution. ainsi parlent tous les libéraux, députés en tête qui ne manquent jamais l'occasion de lancer l'anathème contre les Révolutions. Mr Jules Favre, dans sa lettre pour la candidature de Garnier-Pagès et dans vingt autres circonstances, a maudit les Révolutions. Mr Pelletan, dans une assemblée électorale du Faubg St Antoine a fulminé avec des convulsions de rage contre les Révolutions. il leur a jeté à la face le sang du peuple dont elles baignent le pavé de Paris. il les a vouées à la haine des masses, à l'exécration des femmes et des enfants qu'elles font veuves et orphelins. . . . Et le lendemain des Révolutions, ~~[illegible]~~ ces Messieurs s'en posent avec impudence les héros et les héritiers.

235

235

Deux très-bons Feuilletons d'Oscar Commettant dans le Siècle du 1er 2bre 1865 et dans celui du 28 janvier 1866. Moquerie savante et fort spirituelle du Catholicisme. – Excellente démonstration de la Non-existence d'un Dieu personnel.

15 Siècle des 15, 22 et 29 janvier 1866. – assez bons articles de Taxile Delord sur l'ouvrage de Quinet : La Révolution.

Siècle du 30 janvier 1866. – Traité élémentaire des Chemins de fer, par Perdonet, Quatre Volumes, chez Garnier frères

236

236

La Presse du 28 janvier 1866, Dans un article signé de ~~Ri~~ secrétaire de la Rédaction et imprimé à larges interlignes, fait la déclaration suivante :

La Liberté sans la Révolution.

" Notre ligne est nettement tracée, mais de temps à autre il
" est bon qu'un nouveau trait de plume la creuse plus profondé-
" -ment encore.

" Organes de partis implacables, il y a des journaux
" qui veulent, – le passé l'atteste –, la Révolution sans la liberté.

" Nous n'avons jamais été à aucune époque et nous ne
" serons jamais avec ces partis et leurs journaux. Ce que nous voulons
" nous, sincèrement mais fermement, répétons-le, c'est la liberté
" sans la Révolution. . . . . "

La Presse du 31 janvier 1866 cite avec complaisance les journaux de province (Courrier, de Lyon, France centrale, de Blois Union de l'ouest, Mémorial des deux Sèvres, de Niort, 88) qui reproduisent avec éloges son article La liberté sans la Révolution. Parbleu ! des journaux presque tous Monarchiques et Catholiques !

Extrait des mémoires de Napoléon – Notes et mélanges. – Passage ~~dans~~ de la note (4e note) sur le Concile de 1811

« ..... c'est un fait constant, qui deviendra démontré tous
« les jours davantage, que Napoléon aimait sa religion, qu'il la voulait
« faire prospérer, l'honorer ; mais en même temps s'en servir comme un
« moyen social pour réprimer l'anarchie, consolider sa domination en Eu-
« rope, accroître la considération de la France et l'influence de Paris, objet
« de toutes ses pensées. A ce prix il eût tout fait pour la propagande, les
« missions étrangères, et pour étendre, accroître la puissance du clergé. Déjà
« il avait reconnu les Cardinaux comme les premiers de l'état. Ils avaient le
« pas dans le palais sur tout le monde. Tous les agents de la cour papale
« eussent été dotés avec magnificence, et de manière à ce qu'ils n'eussent rien
« à regretter de leur existence passée. C'est par une suite de tout cela que
« Napoléon était sans cesse occupé de l'amélioration, de l'embellissement
« de Paris ; ce n'était pas seulement par amour des arts, mais aussi par une
« suite de son système.... »

Extrait des mémoires de Napoléon. – Notes sur l'ouvrage intitulé :
« Mémoires pour ~~[illegible]~~ servir à l'histoire de Charles XIV Jean, Roi de Suède. (Bernadotte)

..... « En 1798, pendant que Napoléon était en Egypte, Joseph
« Maria sa belle-sœur à Bernadotte. Elle était fille d'un des premiers négo-
« ciants de Marseille. Napoléon la destinait au général Duphot qui fut
« massacré à Rome en 1797. Si Bernadotte a été Maréchal de France, Prince
« de Ponte-Corvo, Roi, c'est ce mariage qui en a été la cause. Napoléon
« jugea convenable de faire la belle-sœur de Joseph princesse et Reine. Son fils
« Oscar, Prince de Sudermanie, est filleul de Napoléon. On attendit, pour le
« baptiser, son retour d'Egypte. Il le nomma Oscar, parce qu'alors il lisait avec
« intérêt les poésies d'Ossian, dans l'excellente traduction d'un professeur de Padoue.
« Les écarts du prince de Ponte-Corvo pendant l'Empire, lui ont été toujours pardonnés
à cause de ce mariage.

Extrait des mémoires de Napoléon – quatre Notes sur un ouvrage ~~intitulé~~ :
« Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution de St Domingue – Extrait de
la quatrième Note :

« ..... La question sur la liberté des Noirs est une question
« fort compliquée et fort difficile. En Afrique et en Asie, elle a été résolue, mais
« elle l'a été par la polygamie. Les blancs et les noirs font partie d'une même famille.
« Le chef de famille ayant des femmes blanches, noires et de couleur, les enfants
« blancs et mulâtres sont frères, sont élevés dans le même berceau, ont le même
« nom et la même table. Serait-il donc impossible d'autoriser la polygamie
« dans nos îles en restreignant le nombre des femmes à deux, une blanche et une
« noire ? Le premier Consul avait eu quelques entretiens avec des théologiens pour
« préparer cette grande mesure. Les patriarches avaient plusieurs femmes dans les
« premiers siècles de la Chrétienté. L'Eglise permit et tolérait une espèce de conci-
« binage dont l'effet donne à un homme plusieurs femmes. Le pape, le Concile
« ont l'autorité et le moyen d'autoriser une pareille institution, puisque son
« but est la conciliation, l'harmonie de la Société, et non d'étendre les jouissances
« de la chair. L'effet de ces mariages serait borné aux colonies. On prendrait les
« mesures convenables pour qu'ils ne portassent pas le désordre dans l'état présent
« de notre Société.... »

Dans les mémoires de Napoléon sur l'Egypte on lit :

« ..... Lorsqu'on voudra, dans nos colonies, donner la liberté aux noirs
« et y établir une égalité parfaite, il faudra que le législateur autorise la
« polygamie et permette d'avoir à la fois une femme blanche, une noire
« et une mulâtre. Dès lors les différentes couleurs faisant partie d'une même
« famille, seront confondues dans l'opinion de chacune. »

Dans ces mêmes mémoires sur l'Egypte, on lit :

« ..... Ceux des Egyptiens qui avaient rendu des services aux Français,
« quelquefois même des Scheiks, venaient prier le général en chef de leur

18 " leur accorder pour femme telle personne qu'ils désignaient. La première 18
" demande de ce genre fut faite par un aga des janissaires, espèce d'agent de
" police qui avait été fort utile aux Français, et qui désirait épouser une
" veuve très-riche. Cette proposition parut singulière à Napoléon : " Mais
" vous aime-t-elle ? — Non ! — Le voudra-t-elle ? — Oui, si vous le lui
" ordonnez. " En effet, aussitôt qu'elle connut la volonté du Sultan Kébir, elle
" accepta et le mariage eut lieu. Par la suite cela se répéta fréquemment. "

Cela se répéta fréquemment et le sieur Bonaparte goûta si fort cette méthode qu'il jugea convenable de l'introduire en France où il donnait les demoiselles en mariage sans les consulter le moins du monde. Et il fallait bien en passer par sa volonté. il n'aurait pas permis qu'on trouvât ~~cette~~ singulières ces injonctions matrimoniales, comme il avait eu la candeur de les trouver lui-même ~~aux~~ à son début. il était bien revenu de cette pudeur primitive. Avec le concours des théologiens et sous l'autorité du pape, il eût aussi distribué de sa main aux planteurs de triples épouses, blanche, noire et mulâtre, pour la fusion des races et leur réconciliation. Les Mormons n'ont pas inventé la Polygamie. Bonaparte l'avait trouvée avant eux dans la Bible.

238 Siècle du 8 Février 1866. — Feuilleton "Paul Parfait" sur la double édition du dictionnaire historique de Bouillet, — (l'Edition de 1842 et l'édition de 1855) La première avec l'approbation de l'Université, la seconde avec l'approbation du Pape, de l'Archevêque de Paris, et de l'Université qui approuve toujours.

Cynisme des contradictions et des palinodies que présentent les deux versions. Article très-bien fait.

239 Siècle du 8 Février 1866 — Polémique entre J. Louis Jourdan et Paul Féval sur le trésor littéraire, élucubration immonde de réaction, fabriquée par quelques mauvais drôles de la société des gens de lettres, Francis Wey, Philoxène Boyer, &c, à la solde de la faction Clérico-légitimiste.

19 Ce trésor littéraire est un livre d'éducation destiné à l'empoisonnement intellectuel et moral des jeunes générations et fait partie du complot machiné dans l'ombre par le parti jésuitique pour la reprise en sous-œuvre de la France et la reconstruction du moyen âge.

240 Opinion Nationale du 9 Février 1866 — 3e article de Guéroult sur le livre de Quinet, la Révolution. Eloge du Saint-Simonisme et du Fourriérisme auxquels il fait tout simplement honneur de toutes les idées de progrès en cours dans le 19e siècle. Encore une outrecuidance qu'il serait temps de remettre à sa place.

Les deux premiers articles sont des 13 et 18 janvier 1866.

Même numéro — Deuxième article de Mr George Poirel sur le livre de Buchner, Force et matière, article aussi pitoyable que le premier.

241 Presse du 8 Février 1866 — article sur les dissidents Russes.

..... Le schisme intérieur de l'Eglise Russe s'est formé à la suite de la décision du Concile national qui proclamait le Czar Alexis Michalovitch chef suprême de l'Eglise et vicaire de Dieu sur la terre. Quelques évêques refusèrent de reconnaître cette suprématie temporo-spirituelle et le schisme naquit. il fut bientôt envenimé par les changements dans les cérémonies du culte. il compte aujourd'hui dix millions d'adhérents. Voici les points capitaux qui divisent les deux Eglises : Elles font différemment le signe de la Croix. L'Eglise Orthodoxe prononce le nom de Jésus en deux syllabes, l'autre en trois. La première enjoint aux processions religieuses de tourner à droite, en sortant de l'Eglise, et la seconde de tourner à ~~droite~~ gauche. l'Orthodoxe

20 place Sept pain, sur l'autel, le dix-huit-cinq. Ces mes enfin chantent à Pâque, deux, alleluia seulement, tandis que les autres en chantent trois.

242 Opinion nationale et autres journaux du 12 Février.

Séance du Sénat — discussion de l'adresse. — Discours du Baron de Vincent sur l'instruction publique. attaque du parti jésuitique à visière levée contre l'Enseignement Laïque. Déclaration de guerre à l'idée moderne, injures, outrages, projet d'extermination. il y a trop de lycées, il y a trop de collèges. on apprend trop le latin. " Les professeurs tout peu payés et par conséquent peu capables. " . . . . . La plupart des élèves que deviennent-ils ? Rien ou presque " rien. Conduits dans une fausse voie par l'ambition aveugle de leurs " parents, ces jeunes gens se trouvent déclassés. La faiblesse de leur instruction " les empêche d'atteindre à une position élevée, comme ils la rêvaient, et alors, " trompés dans leur funeste orgueil, ils s'abandonnent au désordre et à la " débauche . . . . . "

" Dans l'instruction primaire, le mal me paraît plus " sérieux encore. On dit que le pouvoir discrétionnaire des préfets sur les instituteurs " est un abus. Moi, les instituteurs sont aujourd'hui mêlés à la vie " publique ; et je le déclare, moi préfet, j'ai usé largement de mon droit " pour écarter des idées dangereuses. je crois avoir fait le bien, et je serais " prêt à recommencer encore.

" . . . . un fait entre mille. Dans une commune du départ- " tement dont j'étais préfet, un instituteur s'avisa de donner à ses élèves " pour sujet de composition l'éloge du plus grand scélérat du 18e siècle, " de Robespierre. Je savais cela bien avant les inspecteurs. L'instituteur " était élève d'une école normale.

" je suis amené à parler de la mauvaise organisation de " ces écoles. L'école normale prend des enfants, humbles, pauvres, mal

21 " nourris. Ils entrent, on leur donne un vêtement et une nourriture convenables. " alors tout change. D'humbles ils deviennent arrogants. ils critiquent tout ce qui " les environne. Leur imagination est excitée par leur vanité. ils ne sont plus " des maîtres d'école, ce sont des instituteurs.

" d'instruction qu'on donne dans ces établissements est complè- " tement fausse. On y apprend les premières notions de tout : histoire, " musique, physique, chimie, &c. mais on néglige les principes d'une " éducation religieuse et morale. une heure par semaine, voilà le temps " consacré à l'instruction religieuse.

" après trois ans, ces jeunes gens sortent de l'école. alors ils " se croient les égaux de Mr le Curé, de Mr le Maire. ils prétendent ré- " genter la Commune . . . . "

" je suis le seul préfet qui ait osé demander la suppression " d'une école normale. Messieurs les inspecteurs cherchèrent pendant deux " ans des instituteurs laïques, capables. il y avait de modestes frères de Marie, " et l'instruction ne parut pas le moins du monde souffrir entre leurs mains. " Dire mot, au surplus, je caractériserai les élèves des écoles normales. Ce " sont les plus grands athées du siècle. Ce sont eux qui nient la divinité de " jésus-Christ. . . . . "

Dans un rapport fait en 1863, on a constaté qu'en " Vingt ans, les congrégations religieuses avaient doublé et qu'elles ins- " truisaient un million d'enfants. . . . ,

" La cause du succès des institutions religieuses est dans le " choix de l'instituteur, dans son dévouement à ses élèves, dans l'affection " qu'il sait leur inspirer. assurément le même sentiment existerait entre " l'instituteur laïque et ses élèves, si, comme le religieux, il pouvait se donner " tout entier à ses élèves. mais il se doit à sa famille. il est préoccupé de son " avenir. Ce qui constitue précisément la supériorité de l'instituteur religieux, " c'est que dans les corporations religieuses, le cœur est libre, dégagé, le

22/ „ religieux a vis-à-vis de son supérieur, et c'est là ce qui fait sa force, l'
„ l'obéissance passive... "

„ j'ai là entre les mains un document contenant le résultat
„ obtenu pendant les sept dernières années par l'institution de la rue des Postes,
„ (le Collège des Jésuites), où certes tout le monde sait que la rétribution
„ payée est fort élevée. je ne veux vous citer que la première et la dernière
„ des années de cette période. "

En 1858 (1ère année), l'institution de la rue des Postes a
„ fait admettre un élève à l'école centrale, deux à l'école forestière, trois à
„ l'école Polytechnique, à l'école Saint-Cyr dix, et vingt-cinq à l'examen du
„ Baccalauréat. „ Depuis cette année, la progression a toujours été crois-
„ -sante, et enfin en 1865, cette institution a fait admettre :

„ Quatorze élèves à l'école centrale, deux à l'école Fores-
„ -tière, onze à l'école Polytechnique, neuf à l'école navale, soixante-
„ -quatre à l'école Saint-Cyr, c'est-à-dire le quart de la promotion, et
„ enfin soixante-quatorze au baccalauréat... "

Ce discours insolent a quelque peu effrayé les gens du
gouvernt. au lendemain du jour où le tribunal de l'inquisition séant au
palais de justice avait condamné à un an de prison, l'éditeur des notes
posthumes de Roudhon sur l'Evangile, après avoir condamné déjà les
moindres élucubrations philosophiques non orthodoxes, où le discours
impérial proclamait la foi au dessus de la raison et de la science, où la
pouvoir organisait une armée de mercenaires pour le service du Pape,
la harangue de l'Ex-Préfet Vincent aura paru maladroite et imprudente.
Le public peut prendre peur devant cette marche foudroyante des jésuites. on a
essayé de mettre la sourdine. Le sieur Roulland est venu protester contre
les énormités de l'ex-Préfet baron jésuite. c'est surtout quand on écrase
la pensée, qu'il faut mettre ses plus moelleuses mitaines. Dulciter in modo,
Fortiter in re. des actes impitoyables, des paroles suaves, voilà la tactique.

23/ On a tancé un peu l'ex-Préfet de quatre départements qui montrait par
trop la ficelle et on s'est posé en champion universitaire. Le jésuite Leverrier
lui-même, ô Prodige! a tranché du libéral. il a défendu les instituteurs,
l'enseignement laïque et le latin. il saura bien expliquer à la sacristie que
le baron Vincent est un sot et qu'après avoir donné la bastonnade aux
athées, il ne faut pas verser ostensiblement du vinaigre sur leurs plaies, ~~&~~
parce qu'on peut exciter des murmures.

243

243 Bibliothèque militaire - Extrait de l'essai sur les milices Romaines,
l'une des parties de l'ouvrage. tome 2, page 48, 2e colonne :

„ ..... Les Généraux se rapprochaient de l'ennemi, s'ap-
„ -puyant toujours sur des postes avantageux. Plus on touchait au mo-
„ -ment décisif, plus ils redoublaient la rigueur de la discipline, fati-
„ -gant le soldat afin de l'aigrir, de l'impatienter même, de lui faire
„ désirer le combat comme l'unique moyen de terminer ses maux... "

244 Journaux Français du 14 Février 1866. — Séance
du Sénat. — Quatre discours Catholiques de la bonne eau,
Ségur d'Aguesseau, Cardinal Bonnechose, Général Gémeau,
Cardinal Mathieu. Pièces à lire et à conserver

~~Diario Mercantil du 18 Février 1866~~

Journaux Français du 16 Février 1866 — Séance
du Sénat. Discussion de l'Adresse. — Discours de Perrigny et
de Rouland. " il faut le despotisme pur. Toute liberté est un
„ fléau. "

Mr de Boissy riposte par une harangue
contre l'absolutisme et les Révolutionnaires. il a bien de la

24 peine à conserver la parole. Ses insultes aux Révolutions lui obtiennent bien quelque faveur, mais cette fois l'insulte même à la Révolution, malgré son acrimonie, demeure à une menace, et la menace a porté coup. elle ne manque pas, de bon sens. je cite :

" . . . Sans m'effrayer des Révolutions, je les détes-
" -teste. je déteste les Révolutions, je déteste les Révolutionnaires.
" Toutefois, si j'avais à choisir, je préférerais la Révolution née
" d'une gouvernt de liberté à la Révolution sortie d'un gouvernement
" despotique. (bruit) " Comparons, Messieurs. Nous avons vu une
" Révolution se produire à la suite d'un gouvernt absolu, et alors
" on a eu 93, on a eu une Assemblée unique. On a eu le roi, non
" pas allant en exil, mais montant sur l'échafaud. On a eu, en
" un mot, toutes les horreurs écrites dans l'histoire. "

" Quand une Révolution se fait sous le régime
" parlementaire, elle n'a plus le même caractère. Sous le gou-
" -vernement parlementaire, on a des barricades, des mitrailladen,
" pas assez, selon moi, contre quelques misérables. Le Roi est obligé
" de partir pour Londres, mais au moins il n'est pas conduit
" Place Louis XV. (nouveaux murmures).

" Non, je ne veux pas de Révolution, mais s'il
" fallait en avoir une, mon choix serait bientôt fait. "

Le Sénat s'est empressé de faire taire le Marquis de Boissy. On lui a coupé net la parole.

245

245 Temps du 17 février 1866. — annonce détaillée et sympa-
-thique d'un voyage du Prince de Condé, fils aîné de Duc d'Aumale
et de Duc d'Alençon, second fils de Duc de Nemours, officier

25 d'artillerie au service d'Espagne, envoyé dans son grade, aux îles Philippines. Tracé minutieux de l'itinéraire à suivre par les deux princes d'Orléans, escortés d'un baron et d'un Médecin. Le Temps est bien décidément un journal Orléaniste.

Le même N° du 17 Contient un article nécrologique des plus pompeux à Mr Charles Weiss, de l'académie de Besançon, Collaborateur de la Biographie Michaud, Publicateur des papiers d'état du Cardinal Granvelle. La lecture de ces papiers d'état a inspiré un tel enthousiasme à Mr Weiss pour le dit Cardinal, qu'il lègue 30 mille francs pour l'érection d'une Statue à cet digne Ministre de Philippe II, Couvert du sang des peuples, Belges, et édificateur des bûchers de l'inquisition et émule et précurseur du Duc d'Albe.

Cet éloge est un parfum monarchique et religieux de plus suaves. Le Temps se joint au premier président de la Cour impériale de Besançon pour prononcer l'oraison funèbre du Panégyriste de Granvelle, et il s'empressera sans doute d'ouvrir une Souscription dans ses colonnes, pour concourir au monument élevé par la piété Catholique au Zélateur infatigable des hérétiques.

246

246 Diario Mercantil du 18 Février 1866 — Correspondance
Francfort-sur-le-Mein, 9 Février 66.

Permettez-moi de vous donner aujourd'hui quelques renseignements sur les associations Catholiques Allemandes. Je sais qu'il existe en Espagne diverses associations analogues, raison de plus pour donner de la publicité à ces renseignements. Peut-être l'échange d'indications entretiendra une émulation réciproque.

En Allemagne, nous sommes toujours parfaitement informés de l'état de nos associations catholiques, grâce aux mémoires détaillés qu'on lit dans les assemblées générales, et nous travaillons sans cesse à améliorer l'institution. il serait à désirer que ces assemblées générales puissent s'organiser dans tous les pays d'Europe, à l'imitation de la Belgique et de l'Allemagne. aux Etats-unis il y a aussi des assemblées analogues, mais dans des conditions tout autres qu'en Allemagne et en Belgique. On pourrait réunir à Rome une assemblée générale de tous les catholiques du globe ou de leurs représentants. Cette idée a été émise en septembre dernier par quelques orateurs, à Trèves notre Rome Allemande.

En premier lieu je citerai les associations du clergé séculier qui ont pris naissance dans la Province du Rhin, en Westphalie, et si je ne me trompe, en Bavière. Elles ont pour but de s'encourager mutuellement à la défense de l'Eglise et de favoriser le développement de la vraie science. Car, dans notre siècle, la science est nécessaire au clergé, au clergé Allemand surtout qui doit lutter sans cesse par les armes spirituelles contre le Protestantisme. Pour les trente mille ecclésiastiques d'Allemagne particulièrement il faut désirer une culture étendue et un grand savoir

En Belgique il existe aussi une association d'anciens étudiants de l'université de Louvain depuis 1835, aujourd'hui en très-bonne position dans le monde, médecins, magistrats, employés. Les membres de cette association sont au nombre de quelques centaines et constituent un excellent appui pour le parti catholique.

En Allemagne il manque une association de ce genre, d'autant plus qu'il n'y a pas encore d'université catholique et que de nos vingt mille étudiants, sauf les théologiens, le plus grand nombre

sont des ennemis de l'Eglise. je dis: le plus grand nombre, car depuis trois ans, nous avons des associations d'étudiants dans les sept universités de Berlin, Breslau, Bonn, Munster, Munich, Innspruck et Tubingen. Elles augmentent chaque année, comme les associations de Malines et de Paris qui font une vive opposition à ces étudiants athées et matérialistes dont nous avons vu des échantillons en France et en Belgique, dans le Congrès international d'étudiants à Liège.

Depuis trois ans les cercles et les associations de lecture ont fait de grands progrès en Allemagne. La partie de notre classe moyenne qui n'appartient pas à la Franc-maçonnerie et au matérialisme se réunit dans ces cercles. Ainsi les associations de lecture établies à Mayence, Coblentz et Trèves, comptent cent, six cents et sept cents ans membres. aux bords du Rhin, le réseau de ces associations est complet, de même aux bords du Danube jusqu'à Vienne et dans peu d'années nous aurons autant d'associations de cette nature qu'il y a aujourd'hui de Gesellenvereine (

) c'est à dire quatre cents. Car les unes et les autres se concertent, s'entr'aident et forment corps dans chacune des villes où elles sont établies, réunissant à la fois les jeunes gens et les vieillards de caractère énergique et décidé. Les représentants des classes instruites et notamment du clergé, se mêlent dans ces associations avec la classe moyenne et même avec le peuple; et ainsi se forment dans nos cités des hommes qui ont l'avantage d'être des amis à toute épreuve, qui sont hostiles au funeste indifférentisme, qui croient à Dieu et au ciel.

à cette classe appartiennent aussi les congrégations des jeunes commerçants qui se sont établis dans les provinces du Rhin et dont le nombre, vers la fin de 1865, s'élevait à quelques six cents. Parmi ces jeunes gens, intermédiaires naturels entre les gens de leur profession et leurs autres collègues, il en est qui, dans nos réunions générales, prononcent parfois de fort bons discours. Généralement, dans ces associations les séculiers s'habituent à déployer leur talent et deviennent orateurs, chose

28/ digne de louange et avantageux, car la vérité a bien plus de puissance dans la bouche d'un séculier que dans celle d'un ecclésiastique.

Ces associations n'ont pas beaucoup de progrès encore parmi les ouvriers. On a tenté les essais, des expériences plus ou moins problématiques, œuvres auxquelles a manqué le puissant élément de l'unité, qui, pour le moindre contretemps, ont perdu leur centre directeur, comme il est arrivé aux associations créées par le père Kéodor en Suisse. Nos ouvriers sont dans un état pire que les nègres du Sud Américains, pire que n'étaient les esclaves des grecs et des Romains. Ils sont traités comme de machines. On les abandonne à leur misère, si la charité chrétienne ne vient à leur secours.

C'est là un champs ouvert à l'activité de l'Eglise, des ordres monastiques, du clergé séculier et des frères de la Miséricorde. Mais on en a une crainte de cerf, on les exclut, on les repousse, on les pourrait même de toutes parts. Aussi n'admet-on pas leur concours. Nos capitalistes, nos fabricants, nos grands propriétaires sont presque tous hostiles à la charité chrétienne partout où elle se montre. C'est difficile à croire, mais c'est ainsi. Néanmoins les circonstances changeront. A Augsbourg, ville industrielle de l'Allemagne du Sud, on a ouvert des Conférences de St Vincent de Paul pour donner aux ouvriers ce qui leur manque, l'instruction, et pour les former aux bonnes habitudes de famille. C'est peu encore, mais le tout est de commencer. En France, en Belgique, et même à Manchester, à Birmingham, on est un peu plus avancé. Enfin, nous espérons en Allemagne de résoudre autant que cela est possible, le grand problème Social. J'ai eu convenable de m'occuper avec une certaine préférence de la question sociale. Car je la tiens pour beaucoup plus importante que notre mouvement littéraire, que nos discussions politiques, fastidieuses, jusqu'au dégoût, lorsqu'on y arrête trop souvent. Le Cardinal Rauscher (de Vienne) a raison de dire qu'il ne faut pas accorder grande importance à ce qui s'est fait depuis dix ans pour la question sociale. Mais enfin ce commencement sera le prélude et la base d'un meilleur avenir.

31

247

247 Diario Mercantil du 18 Février 1866.

Fusillade, et exécutions militaires en Espagne depuis le fin de la guerre civile. Sous la Régence d'Espartero

Pour les insurrection d'Octobre 1841 et pour celle d'un escadron de Cavalerie à Saragosse:

1 ex-ministre de la Marine, 1 Lieutenant-général, 1 Maréchal-de-Camp, 1 Brigadier, 1 Colonel, 1 Commendant, 3 Capitaines, 10 Sergents, 4 Civils. total 23.

Sous la Présidence de Gonzalez-Bravo:

Pour les Événements d'Alicante et de Carthagène en 1844:

1 secrétaire de gouvernt, 2 Capitaines, 2 Lieutenants, 3 Sous-Lieutenants, 1 Caporal, 1 Soldat, 4 civils. total, 14

Sous la Présidence du Général Narvaez:

Pour les événements de Logroño en 1845, le soulèvement de la Galice en 1846, de Madrid en 1848, d'Arahal et Utrera en 1857:

1 Maréchal-de-Camp, 3 Commandants, 10 Capitaines, 2 Sous-Lieutenants, 1 Sergent, 2 Caporaux, 5 Soldats, 68 Civils. total, 92

Sous la Présidence du Général O'donnell:

Pour les événements de San-Carlos de la Rápita, (le mouvement Carliste d'Ortega; l'insurrection de Loja en 1861 et l'insurrection de Villarejo de Salvanés en 1866:

1 Maréchal de Camp, 1 Colonel, 1 Capitaine, 2 Sergents, 8 Civils. total, 13

Le Diario Mercantil ajoute. Cette revue ne mérite pas une confiance absolue. Elle est incomplète. Sous le ministère de Gonzalez-Bravo,

30/ En 1844, ce n'est pas 14 individus qu'on a fusillés pour les affaires d'Alicante et de Carthagène. à Alicante seulement on a fusillé dans un seul jour 24 personnes, sans compter 5 ou 6 militaires fusillés dans une commune voisine.

248

248 Narrative of a year's journey through central and Eastern Arabia 1862, 1863, by William Gilford Palgrave, late of the Eighth regiment Bombay, N° 1. Two Vol. 1865

Journaux du 18 Février 1865. — Condamnation des six Etudiants par la police correctionnelle de Paris.

249

249 Siècle du 19 Février 1866

allocution papale du 25 7bre 1865 contre les Francs-maçons:

„ ... cette société perverse qui ne rêve que la ruine commune de la „ religion et de la société humaine."

250

250 Temps du 19 Février 1866:

„ Les journaux religieux annoncent l'ouvrage dont „ voici le titre: La Science des Athées (Aug. Comte, Littré, Renan, „ Michelet, Darwin, Büchner, &c.) ouvrage approuvé par NNSS d'Arras et de Versailles, LL. Em. les Cardinaux Villecourt et Dom Pitrat et le cardinal-archevêque de Chambéry — 1 Vol. chez Palmé.

Ils publient en outre la lettre du Cardinal Pitrat qui a apporté à Mr Léopold-Giraud, l'auteur de cet ouvrage, la bénédiction du Souverain-Pontife.

Plusieurs jeunes gens ont été dernièrement condamnés comme coupables de s'être déclarés Athées, et c'étaient les journaux catholiques qui avaient le plus ardemment signalé ces jeunes gens, sinon aux poursuites officielles, du moins à l'indignation du public.

31/ „ C'est donc à leurs yeux un crime, ou tout au moins un acte des plus „ répréhensibles, que d'être Athée. Ne trouvent-ils pas alors que c'est „ un délit que d'appliquer la qualification d'Athées à des personnes „ nominativement désignées?"

Singulier raisonnement du journal! Les Catholiques trouvent que c'est pour eux un devoir de dénoncer au bras séculier des livres et des auteurs qui sentent le fagot, et ils trouvent en outre le bras séculier très coupable de ne pas allumer les fagots sous le ventre des auteurs dénoncés. Ainsi l'ordonne le Syllabus et le Syllabus est la loi des lois pour tout catholique.

251

251 Presse du 20 Février 1866

... Dans un article sur l'Irlande, et la suspension de l'habeas corpus, un des faiseurs de la Presse, chargé de la question étrangère, Eug. Chatard, espèce de girouette prenant chaque matin le vent du succès aux quatre coins de l'horizon, profite des mesures violentes de l'Angleterre subies jusqu'à présent sans résistance par les Fénians, pour se déclarer contre l'Irlande. C'est trop juste, puisque les Irlandais se laissent arrêter et ne soufflent mot. ils sont les plus faibles, ils ont tort. Eug. Chatard chantera une autre antienne, si par hasard les Irlandais prennent les armes et donnent une frottée aux troupes de l'Ile Sœur. Oh! alors, toutes les bonnes raisons seront pour eux, et l'illustre Chatard en étalera de belles Kyrielles.

Pour le quart d'heure il blâme et fait fi. Mais en vrai journaliste, il ne manque pas de développer tous les trésors de sa crasse ignorance. il dit:

„ ... L'Irlande, qui ne s'est pas levée comme un seul „ homme en 1790 et en 1848 (avec Smith O'Brien) ne se lèvera „ pas davantage en 1866. Le clergé catholique, favorable au

« mouvement aux deux premières époques, se prononce énergiquement contre
« cette dernière tentative. . . . »

Quel aplomb! C'est le clergé seul qui a fait avorter les deux insurrections de 1796 et de 1848 par ses anathèmes. Ces deux insurrections avaient une couleur révolutionnaire plutôt apparente que réelle. Cette apparence seule a suffi pour déchaîner la rage du clergé. En 1796, le mouvement était appuyé par une armée Française, en 1848, il était un écho de la Révolution de Février. mais cet appui ou cette influence de la France ne changeaient pas l'esprit irlandais, catholique et bigot au premier chef. aussi l'opposition du clergé suffit-elle pour anéantir le mouvement. une poignée d'hommes à peine s'en mêla. les masses le renièrent et le maudirent, à la voix du clergé.

Aujourd'hui encore, pour la troisième fois, le clergé tonne et fulmine. mais les temps et les idées ont changé. l'Irlande a fait une dure expérience de l'égoïsme et des trahisons du clergé. il n'a jamais eu en vue que le maintien de sa domination et de la servitude intellectuelle des masses. avec O'connel, son complice, il s'est joué des misères de l'Irlande, il l'a bernée de promesses mensongères, l'a promenée de meeting en meeting pour entendre les déclamations du Settimbanque aux 34 chiens. mais O'connell et le clergé n'ont jamais voulu ni le soulèvement ni l'indépendance de la verte Erin. L'indépendance l'aurait conduite à la liberté, et la liberté à la chûte de l'omnipotence cléricale.

L'Irlande a payé cher ce machiavélisme des prêtres. La famine a dévoré trois millions de malheureux paysans, et l'émigration est devenue ~~la~~ l'unique et dernière ressource de l'Irlande. Le clergé avait frappé de mort le pays. Pour survivre, il a dû fuir aux Etats-unis. Aujourd'hui les Irlandais en reviennent pour insurger leur patrie ~~à~~ aux trois-quarts détruite. ~~ils~~ L'expérience leur a ouvert les yeux. ils savent ce qu'était O'connell. ils savent mieux encore ce que sont les prêtres, et ils ne les écoutent plus. ils ne songent

qu'à préparer leurs armes pour la lutte. Le clergé, lui aussi, comprend la situation. il connaît les désillusions de ses anciennes dupes, il se voit perdu. aussi sa fureur n'a plus de bornes. il vomit les malédictions du haut de la chaire, il excommunie les Féniens. il s'allie avec l'Angleterre, il fait intervenir le pape qui excommunie lui aussi le Fénianisme et devient le bon ami de la reine Victoire.

Mais les Irlandais ont cessé d'être dupes, non pas tous par malheur. On ne secoue pas si vite un joug séculaire, surtout quand ce joug est celui des jésuites. Les superstitions catholiques survivent toutes puissantes, le fanatisme est toujours la maladie Irlandaise. Mais ils n'en suivent pas moins l'impulsion révolutionnaire. ils croient ~~aux~~ à toutes les sottises du catholicisme, à la Vierge, aux saints, aux miracles; ~~et~~ ils portent des chapelets, ils ne manquent ni la messe ni vêpres, ils sont des croyants moyen-âge, mais ils ne subissent plus l'impulsion politique du clergé. ils le reléguent dans le spirituel et ne s'en laissent plus régenter, au temporel. Quant aux chefs, il faut supposer, pour l'honneur de leur intelligence, qu'ils vont un peu plus loin et connaissent à fond le clergé. ils doivent être édifiés sur le compte de cette peste et savoir que l'Irlande, comme tous les peuples catholiques, n'a pas de plus mortel ennemi que sa religion, source et aliment de tous ses malheurs.

252

252 Presse du 19 Février 1866 — Bibliographie. — De la Science et de la Nature, essai de philosophie première, par Magy — in 8° —

Ouvrage abstrait — conclusions du livre: "L'homme, force douée de liberté ~~ou~~ et de conscience ou d'intelligence, grandit et se développe dans les luttes quotidiennes, pourvu qu'il ait pour auxiliaires la nature et la Science, et s'améliore lorsqu'il croit que tous ses actes ont pour témoin et pour juge une intelligence supérieure, et agit en conséquence."

Voilà tout d'accord, la nature, la science et Dieu, et Dieu n'est plus la négation de la science et de la nature. il n'en coûte à l'auteur qu'une simple assertion: "L'homme s'améliore ~~qu~~ lorsqu'il croit une intelligence supérieure témoin et juge de ses actions." malheureusement l'histoire de l'humanité

34 démontre exactement tout le contraire. Cette croyance à un juge suprême ~~dont~~ et tout-puissant a été la source des plus grands crimes et des plus grands désastres qui aient affligé l'espèce humaine, et cela devait être.

253 Presse du 21 Février. — à propos de la candidature de Mr Leblond dans la Marne, les agents de la préfecture avaient traité de rouge et de démagogue ce candidat du libéralisme. La Presse dit:

„ Comment, si Mr Leblond (non, Mr Le Blond) était un rouge, „ sa candidature serait-elle défendue par la Presse qui a toujours combattu „ la Révolution? comment cette candidature aurait-elle l'appui du Temps „ qui s'est signalé tout récemment par sa campagne contre les Jacobins?"

Définitivement, la presse libérale toute entière a déclaré la guerre à la Révolution.

254

254 Revue des deux-mondes du 15 janvier 1866 — article Pelletan sur Proudhon.

Ledit Pelletan est de l'ordre des ruminants. Ses injures de 1848 contre Proudhon lui remontent dans la gorge en telle abondance qu'il est déverse contraint de laisser rejaillir tomber sur le public une portion des produits de ce phénomène. il y reste au milieu des résultats d'une demi-digestion des fragments non digérés (parmi

Page 330 ... „ Cette âme orageuse de Plébéien à la recherche de son „ numéro."

„ ... Le Saint-Simonisme et le Fouriérisme mettaient la „ propriété elle-même en question. Plus de Riche! Plus de Pauvre! disait-on. „ il n'y avait qu'à déposséder tout le monde pour rendre tout le monde „ propriétaire ..."

Page 335 ... „ ~~Pour~~ Dieu, c'est le mal! Et pourquoi non, „ puisque la propriété, c'est le vol? ..."

Page 346. „ ... L'immobilité est le plus beau mouvement de la „ manœuvre" disait un Capitaine à sa Compagnie. (4e placement du fameux rossignol.)

356 Page 347 ... „ Or, au moment même où Proudhon „ répétait le mot du premier Empire, que force signifie justice, la „ Pologne écartelée de nouveau, râlait sur son lit de torture, la gorge „ ouverte et la tête pendante. Proudhon trempe son doigt dans la „ blessure, et avec le sang encore chaud de la ~~blessure~~ victime, il signe „ la quittance du bourreau."

Page 344 ... „ À quoi bon la banque du Peuple", „ dit Proudhon, la Banque de France n'est-elle pas là? — „ Elle „ était là en effet, mais pour faire à certain jour une avance au „ trésor. La propriété, prise d'une sueur froide, chercha un refuge „ dans la dictature. Qu'on dresse maintenant, si l'on veut, un mo- „ -nument au terroriste du Capital, mais qu'on y mette cette épitaphe: „ À Proudhon le Capital reconnaissant!" et puis la date du „ 2 Xbre au dessous."

„ ... Page 347 ... „ Quelque temps après il obtient sa „ grâce et revient à Paris." — (après sa condamnation à 3 ans de prison par la Cour impériale pour son ouvrage de La justice dans la Révolution et dans l'Église.)

Page 348. — Philippique furieuse contre la brochure „ La démocratie assermentée. il accuse Proudhon, ennemi de l'abstention en 57, d'avoir retourné sa casaque, ~~de sa~~ chanté la Palinodie et prêché l'abstention qu'il ~~soutenait~~ combattait naguère. Pelletan n'a garde de dire que lui-même, après avoir été un des plus véhéments champions de l'abstention et avoir lancé l'anathème du mépris aux prêteurs de serment, s'est empressé de prêter serment et de se faire candidat, quand il a cru au succès de sa candidature. Quelle impudence dans cet homme, parcequ'il a seul la parole et que le mort insulté ne peut plus se défendre!

Le Proscripteur de 48 frémit au seul nom de cette date elle lui redonne la fièvre. il s'écrie : " Proudhon (Dans la Démocratie assermentée) remue la lie de 1848 à pleine main. il cherche encore " à aigrir la classe ouvrière contre la classe bourgeoise. mais il parle " au vent. Le peuple ne l'écoute plus. il sait par expérience où l'a mené " la guerre de classe à classe. il ne pense pas que la prospérité de " Cayenne vaille la peine de recommencer la sinistre école de juin. " —

Mais quelle effronterie chez cet homme! Voici maintenant, Pag. 350, ce qu'il ose écrire : " ... il faut bien avoir " dans ce monde l'originalité du mot, quand on n'a pas l'autre " originalité. On n'est pas un penseur, on sera un virtuose. alors " on donne le coup d'archet, on le donne même en sens inverse. Proudhon a le mérite de la contradiction : Quidquid dixeris, argumentabor, et il argumente pour toute et contre toute doctrine. un " jour, il crie : " Vive la Pologne! l'heure passe. Périsse la Pologne! "

C'est son propre portrait qu'il trace dans ces lignes, son portrait ~~[illegible]~~ littéraire, son portrait ~~[illegible]~~ politique. il n'a pas une idée et tout son talent est dans le cliquetis ou la ciselure du mot. il a lui-même crié : à bas la Pologne! et vive la Pologne! il a voué à l'exécration les partageurs de la Pologne et il a proposé un quatrième partage de la Pologne. si encore il avait l'excuse de l'oubli! si on pouvait croire qu'il ne se souvient plus de ce qu'il a écrit. mais il sait ses ouvrages par cœur, il les recommence sans cesse. C'est toujours la même toile qu'il tisse avec l'effilochage de la toile d'hier. quel aplomb à se donner lui-même les étrivières ~~[illegible]~~ ce que c'est que l'insolence! Le public ne s'aperçoit de rien et écoute avec respect cet impudent saltimbanque. Lâche ~~et triste~~ public

il continue : " à un autre moment Proudhon conseille à la " Démocratie de prêter serment pour entrer au Corps législatif, puis il " tourne sur les talons et il ajoute : n'entre pas ou tu es parjure. "

Et que fait Pelletan? il dit à la démocratie : n'entre pas " ou tu es parjure. Puis il tourne sur le talon et prête serment pour " entrer. "

Voici de singuliers aphorismes! " ... Le plus grand " homme, c'est le plus grand penseur, et le plus grand penseur, c'est le plus " grand écrivain, puisque la vérité n'est que la pensée exprimée ... "

Le secret de cet axiôme c'est que le dit Pelletan se regarde comme le plus grand écrivain du siècle.

Après avoir dit que Proudhon a insulté tous les grands écrivains et leur a jeté la boue à la face, (Alfred de Musset, George Sand, Rousseau, Voltaire) il ajoute :

" La critique aurait mauvaise grâce aujourd'hui à " soumettre Proudhon à la loi du talion. " Ô toupet!

255

255

Revue des deux-mondes du 15 janvier 1866 — article Duvergier de Hauranne sur les Etats-unis — Pag. 471

" ... Que deviennent les pauvres diables de noirs jetés " d'un jour à l'autre sur le pavé, sans un morceau de pain? Les rôles de " l'armée, les tombeaux sans nom creusés sur les champs de bataille, les potences " élevées par le sud aux prisonniers noirs, les ateliers de travail forcé " du général Banks, les hôpitaux et les Work-houses peuvent le dire. " L'abolition, sous toutes les formes, aboutit maintenant à l'exter- " mination de la race ..... "

Article Duvergier de Hauranne sur les Etats-unis, Page 474

"..... L'Amérique, après son 93 militaire, marche à
" grands pas vers un 89 pacifique. Mieux vaut assurément conquérir
" les droits de l'homme par la guerre civile que de les perdre comme
" nous dans une anarchie sanguinaire. Le Canon vaut encore mieux
" que la guillotine. Il abaisse moins le caractère des peuples. La France
" est sortie du premier Empire avec un grand besoin de liberté. Elle
" était sortie du règne de la Convention avec un servile et impérieux
" besoin de despotisme."

La France!!! c'est-à-dire la Bourgeoisie qui est toute la France pour ces Messieurs. La volonté de la Bourgeoisie est la loi suprême. "Elle était sortie du règne de la Convention avec
" un servile et impérieux besoin de despotisme"! Pourquoi? Parceque la République voulait à tout prix l'émancipation des masses et l'Egalité. Plutôt le sabre! Plutôt le despotisme asiatique! Plutôt Aurong-zeb ou Tamerlan!

Mais à son tour Elle a senti le poids du Sabre. Le sabre ne fait rien gratis et il ne travaille pas pour les beaux yeux de la Bourgeoisie. Ce qu'elle voulait pour elle, il l'a pris pour lui. ~~Elle~~ il l'a délivrée du prolétariat, mais il ne lui a pas restitué le pouvoir. Voilà pourquoi "elle est sortie du premier Empire avec un grand besoin
" de liberté!" Liberté ici veut dire domination 256

256 Journaux du 3 Mars 1866 — Discussion de l'adresse — Paragraphe sur Rome. Discours de Jules Favre — Citation de divers passages: " La papauté, dont

" l'institution est si grande, je le reconnais, à dix-huit cents 36
" ans d'existence..... (il est orthodoxe, Mr Jules Favre!)

"..... Messieurs, toutes les fois que, dans cette enceinte,
" j'entends dire à l'un de nos honorables collègues qu'il parle
" comme un catholique, j'éprouve un sentiment de profonde
" sympathie et de sincère respect....."

"..... ah! il y a des vérités morales sur lesquelles tous
" nous devons être d'accord, et, lorsque dans la séance d'hier, notre
" honorable collègue, Mr Chesnelong s'élevait contre le matérialisme,
" il trouvait dans nos cœurs un écho qui est facile à justifier. Oui, les
" doctrines qui dessèchent l'âme, qui réduisent l'homme à se contenter
" de satisfactions matérielles, qui le poussent à chercher son bonheur
" dans un intérêt périssable, au lieu de l'engager à le placer dans le devoir,
" dans le dévouement et dans le sacrifice, ces doctrines, elles sont détestables,
" elles doivent être condamnées. (Très-bien! Bravo! sur plusieurs bancs)

"..... alors d'où est venue la régénération? (après l'affaissement de Rome dans le despotisme). Elle est venue d'un Dieu qui était
" né pauvre dans une crèche, de douze pêcheurs qui ont enseigné sa doctrine,
" qui n'avaient pour eux ni capital, ni armée, ni flotte, ni puissance
" matérielle, qui n'avaient pour eux que le rayonnement de leur âme et de
" la vérité. (Vive approbation mêlée d'applaudissements)

" Le Christianisme, Messieurs, soyez-en sûrs, il entre
" dans sa phase philosophique, il se fortifie par les lumières de la
" science. Au lieu de lui barrer le chemin du siècle, ouvrez-le lui
" largement. Que le siècle et lui fassent un pacte d'alliance. Qu'ils se
" réconcilient l'un avec l'autre. Le siècle profitera de la puissance morale
" du christianisme, et le christianisme profitera de la puissance matérielle

 du siècle en l'élevant jusqu'à lui.

« Si c'est là votre foi, comme c'est la mienne, ne l'hu-
« -miliez pas avec des formules qui pourraient lui donner le plus
« éclatant démenti. Craignez d'offenser Dieu en disant que la doctrine
« éternelle peut être subordonnée aux aberrations et aux passions
« contingentes de ses créatures. (Très-bien! Très-bien! applaudisse-
-ments dans diverses parties de la salle. La séance reste suspendue
l'orateur reçoit à son banc de nombreuses félicitations)

Citations du même discours :

« ..... C'est ici qu'éclate la grandeur mystérieuse des
« desseins de Dieu et la faiblesse de ceux des hommes ..... » 257

257 Prière composée par le pape, avec ordre de la réciter pendant le Carême de 1866 dans toutes les églises :

Civitatem istam circumda, tu domine, et Angeli tui custodiant muros ejus. Exaudi populum tuum cum misericordia avertatur furor tuus à populo tuo, quia congregati sunt inimici nostri, qui gloriantur in virtute sua. Sed tu contere fortitudinem illorum et disperde illos, ut cognoscant quia non est alius qui pugnet pro nobis, nisi tu Deus noster. — opinion nationale 2 M 1866

258 Prisonniers en France : 19,443 dans 27 maisons centrales ; 4,529 à Paris ; 16,711 dans les prisons départementales. total : 40,63[illegible] hommes et femmes.

une Campagne sur les côtes du Japon en 1863-64, à bord de la Sémiramis, par Mr Alfred Roussin. — Chez Hachette.

— Une Réforme du Code civil, par Acollas, à La Librairie centrale.

(259)

259 — Temps du 2 Mars 1866. — La Gauche a déposé un amendement sur les affaires de Rome où on lit cette phrase :

« ... affirmer que le pouvoir temporel est la seule sauve-
« -garde des intérêts religieux, c'est abaisser les vérités éternelles au
« niveau des nécessités variables de la politique. »

Le Temps ajoute avec assez de pertinence : « .... on n'imagine
« pas facilement Mr Guéroult et ses amis prenant sous leur protection
« les « vérités éternelles » enseignées par une Eglise quelconque. Personne ne
« leur demandait cette déclaration d'Orthodoxie, et, jusqu'à ce qu'ils la
« fissent, personne ne les en aurait crus capables. Que ces Messieurs proclament les vérités éternelles de la religion, c'est là une affaire de conscience
« qui ne regarde personne. Mais faire de la chambre un concile où l'on
« discute sur les vérités éternelles ! » &c.

260 260

La Terre chaude, par Lucien Bart. chez Hetzel.

Temps du 4 Mars 1866 — Chronique de Henri de la Madelène.

Eloge emphatique de prétendus vers sublimes de Ponsard, la plus plate prose rimée qui ait jamais surgi sous la plume d'un versificateur quadrangulaire. Exemples :

« Hors de ce tourbillon monstrueux de soleils,
j'ai vu l'infini plein de tourbillons pareils ..... »
..... Dieu, que vous invoquez, mieux que vous je le sers.
« Ce petit tas de boue est pour vous l'univers.
« Pour moi, sur tous les points, l'œuvre divine éclate ;
« Vous la rétrécissez et moi je la dilate ... »

avec un spéculateur, sous forme de télescope.

"... oui, toute notre foi par leur règle est régie.
"Leur seule autorité règne en théologie,
"et l'adora-ti-on doit courber nos esprits
"sous les dogmes divins que l'on y voit inscrits.
"mais le monde physique échappe à leur domaine.
"Dieu le livre en entier à la pensée humaine.
"Comme il s'agit d'objets qui tombent sous les sens
"Le sens et la raison s'y montrent tout puissants. . . .
. . . . "Si le dogme immuable est fixé par la Bible,
"La Science répugne à l'immobilité. . . .
"..... oser, détruire la foi, quand j'agrandis le culte !!
"Montrer Dieu dans son œuvre, est-ce lui faire insulte ?
. . . . . "Dieu mit dans tous les cœurs ces instincts généreux,
"et les fit si puissants que l'on mourrait pour eux.
. . . . D'ailleurs, est-ce qu'on peut jamais les étouffer ?
"Le pouvoir m'aurait vaincu, pensez-vous triompher ?
"Peut-on barrer le cours d'une vérité neuve ?
"arrêter une goutte, est-ce arrêter un fleuve ?
"Croyez-moi, respectez ces aspira-ti-ons,
"Elles ont trop d'élan et trop d'expans-i-ons. . . . S D.

Voilà ce que le Chroniqueur appelle les plus beaux Vers que Soumet ait jamais fait ! — Et ma foi, c'est moi peut-être qui suis un simple de pendre ces outrecuidances de Vérieux. Soit ! mais alors là qu'une sanglante épigramme à l'adresse de poète oublié.

avec ces vers grotesques, le sieur Soumet, l'homme de cour, le lauréat de l'Empire, le hanteur des tuileries, se drape en martyre de l'idée moderne et en victime de l'inquisition Catholique. L'endroit les prisons s'ouvrent pour la moindre atteinte à l'orthodoxie, [illegible], le sieur Soumet exploite le cachot des condamnés et pose en Vanini héroïques, pour la hymne à Dieu en dehors de la Bible. ainsi le dévouement de quelques hommes courageux et sincères sert de marche-pied à des politiques de Cour, qui le ravalent, l'auréole du martyre au front, le bras passé sous le bras séculier.

261 — **Opinion Nationale** du 8 Mars 1866 — article Labbé.

Mr Labbé termine ainsi son Bulletin du jour :

"..... Les députés de l'Opposition ont rarement le bonheur
"de plaire au Phare de la Loire. Nous avons tous dans la mémoire
"l'admirable péroraison du discours de Mr Jules Favre sur la question
"Romaine. (Perroraison : Craignez d'offenser Dieu en disant que la doctrine
"éternelle (la doctrine catholique) peut être subordonnée aux aberrations
"et aux passions contingentes de ses créatures). Le Phare appelle ce discours
"le manifeste ultra néo-Catholique contre le congrès de Liége. nous y
"voyons, nous, la protestation de la Démocratie Française contre les
"doctrines athées et Matérialistes qui tendent à déshonorer la Révolution."

La Démocratie Française représentée par le Conseil académique ou par le Conseil impérial de l'Instruction publique a déjà protesté énergiquement contre ces doctrines athées et Matérialistes en frappant la Carrière des jeunes gens qui les avaient confessés sur la littérature Belge et le tribunal de police correctionnelle vient de venger avec non moins de vigueur la Démocratie Française et la Révolution, par dix mois de prison appliqués en supplément à ces mêmes jeunes gens qui avaient

4 en infamie de chanter à Paris la Marseillaise, la Marseillaise, ce chant obscène, la misérable athée, la infâme matérialiste.

Vils matérialistes! vous prétendez déshonorer la Révolution! Le Conseil académique, le Tribunal correctionnel et Mr Lebbé sauront vous donner la étrivière.

262

262 Opinion Nationale. — Article de statistique de l'instruction primaire par Sauvestre.

En 1833, date de l'organisation de l'instruction primaire, sur 100 jeunes gens de 20 ans, 49 ne savent ni lire ni écrire.

En 1843, 41 sur 100
En 1853, 34 pour 100
En 1863, 28 pour 100
En 1866, 26 pour 100

En 1841 et en 1850, l'instruction primaire a reculé.

En 1865, sur 321,561 jeunes gens de 20 ans appelés au tirage, 80,551 ne savent ni lire ni écrire.

Classement des départements par rang d'ignorance, dans une carte teintée progressivement du noir au blanc, de l'ignorance à l'instruction.

Départements blancs, où les conscrits illettrés, en 1865, ne dépassent pas cinq pour cent; sept départements: Meurthe, Haute-Marne, Doubs, Marne, Vosges, Bas-Rhin, Aube.

Départements noirs où les conscrits ignorants, en 1865, dépassaient le tiers ou la moitié, vingt-six départements:

Ille-et-Vilaine, Puy-de-Dôme, Indre et Loire, Charente, Lot, Mayenne, Loire-Inférieure, Cher, Ardèche, Alpes-Maritimes, Vendée, Nièvre, Pyrénées-Orientales, Vienne, Landes, Haute-Loire, Dordogne, Finistère, Indre, Morbihan, Cher, Côtes-du-Nord.

Le reste est réparti dans les teintes de nuances diverses.

5 Un tableau indique pour chaque département le nombre des classes d'adultes communales ouvertes au 1er Février 1866. 39
On en comptait alors 24,065 pour toute la France.

Celles de femmes n'abondent pas. — Treize départements n'en ont qu'une seule, savoir: Les Hautes-Alpes, les Basses-Alpes, le Cher, le Doubs, l'Isère, la Haute-Loire, la Manche, la Haute-Marne, les Hautes-Pyrénées, le Bas-Rhin, la Sarthe, les Deux-Sèvres, la Haute-Vienne.

Quinze n'en ont pas du tout, savoir: l'Ariège, l'Aveyron, la Charente, la Charente-Inférieure, la Corrèze, la Corse, la Haute-Garonne, le Gers, les Landes, Lot-et-Garonne, les Hautes-Pyrénées, les Pyrénées-Orientales, Tarn-et-Garonne, Vaucluse et la Vendée.

Les départements qui entretiennent le plus d'écoles d'adultes pour les femmes, sont: Les Vosges, 125, La Meurthe, 105, La Haute-Savoie, 94.

263 14 mars 1866 — Siège de Gênes en 1800. Relation par Thiébault.

Lorsque la ville en est venue aux dernières extrémités de la famine, Masséna supprime les distributions de pain au peuple, afin d'en tout réserver aux soldats. Mais il fait solder par les riches la classe indigente.

" Les Curés donnèrent les listes de leurs paroissiens. " une simple phrase qui n'a l'air de rien mais qui explique tout — la puissance du Christianisme, l'organisation. Il n'a rien été que par elle. Dès son premier pas, il organise; pendant 18 siècles, il organise. Il détruit toute autre organisation que la sienne. Les gouvernements

ne sourient et n'existent que sous le bon plaisir de cette puissance qui tient registre des corps et des âmes, et le rend compte de toutes les individualités, depuis l'enfant au sein de sa mère jusqu'au vieillard un pied dans la tombe.

Quand on veut savoir le nombre des têtes d'un pays, c'est au curé qu'il faut s'adresser. La seule statistique vraie, c'est celle du clergé. Pas un être n'existe qui ne soit coté sur ses listes avec le signalement de sa pensée intime et de toutes ses valeurs.

264

264 Portrait des Polonais par Frédéric II (Histoire de mon temps)

„..... Le royaume est dans une anarchie perpétuelle. Les „grandes familles sont toutes divisées d'intérêts. Ils préfèrent leurs „avantages au bien public, et ne se réunissent qu'en usant de la „même dureté (Style Welche pour dire: et ne sont d'accord que pour user de la même dureté) pour opprimer leurs sujets, qu'ils „traitent moins en hommes qu'en bêtes de somme. Les Polonais sont „vains, hautains dans la fortune, rampants dans l'adversité; capables „de tout pour amasser de l'argent qu'ils jettent aussitôt par les „fenêtres lorsqu'ils l'ont; frivoles, sans jugement, toujours disposés „à prendre et à quitter un parti sans raison, et à se précipiter, par „l'inconséquence de leur conduite, dans les plus mauvaises affaires.

„..... L'esprit est tombé en quenouille dans ce royaume. „Les femmes font les intrigues. Elles disposent de tout, tandis que leurs „maris s'enivrent.

Frédéric II dit: „La Bavière est le pays de l'allemagne „le plus fertile et où il y a le moins de génie. C'est le paradis

„terrestre habité par des bêtes....“

Portrait d'Auguste II Electeur de Sax. et Roi de Pologne:

„Auguste II était doux par paresse, prodigue par „vanité, soumis, sans religion, à son confesseur et sans amour, à „la volonté de son épouse.....

„La Reine était fille de l'empereur Léopold et sœur „de l'electrice de Bavière. Le fond de son esprit était acariâtre. La „hauteur et la superstition feraient son caractère. Elle aurait voulu „rendre la Saxe Catholique, mais ce n'était pas l'affaire d'un jour.

„..... Brühl, premier ministre d'Auguste, était l'homme „de la Pologne qui avait le plus d'habits, de montres, de bouteilles, de bottes, „de souliers et de pantoufles.....“

„..... Les Généraux saxons n'étaient pas les premiers „hommes de guerre qu'il y eût en Europe.....“

„..... L'Electeur de Cologne, frère de celui de Bavière, „avait mis sur sa tête le plus de mitres qu'il avait pu s'approprier. „Il était électeur (archevêque) de Cologne, Evêque de Munster, de Paderborn, „d'Osnabrück, et de plus, grand maître de l'ordre Teutonique. Il „entretenait huit à douze mille hommes dont il trafiquait comme „un boucher de ces bestiaux.....“

„Victor-Amedée passait en Italie, parmi les connaisseurs, „pour un prince versé dans la politique et bien éclairé sur ses intérêts. „Son Ministre, le Marquis d'Ormea, avait la réputation de n'avoir „pas mal profité à l'école de Machiavel. La politique de cet état „consistait à tenir la balance entre la maison d'Autriche et les „deux branches de la maison de Bourbon, afin de se ménager, par „cet équilibre, les moyens d'étendre et d'augmenter ses possessions.

8 " Charles-Emmanuel avait souvent dit : " Mon fils, le Milanais
" est comme un artichaut, il faut le manger feuille à feuille. "...

265

265 Presse du 11 Mars 1866

" ..... il y a un mois environ, six étudiants ont été
" condamnés en police correctionnelle pour avoir crié : " Vive la République !
" L'un d'eux, Mr Villeneuve, avait subi une première condamnation pour
" publication d'un écrit dans lequel il relevait toutes les condamnations
" subies par des membres du clergé. Mr l'avocat impérial avait, en
" rappelant ce fait, qualifié la condamnation d'outrage à la morale
" publique et religieuse. Les mots : " outrages aux mœurs " se sont glissés
" dans notre compte-rendu. Mr Villeneuve, détenu à Mazas, n'a eu
" connaissance que fort tard de cette erreur qui ferait d'une condamnation
" infligée à l'écrivain trop convaincu une condamnation contre l'homme
" privé. Il demande aujourd'hui personnellement une rectification et
" nous nous empressons de lui en donner acte. Le jugement de 1861 porte
" en effet : " attendu que la brochure intitulée : Crimes, délits,
" Scandales au sein du Clergé pendant ces derniers jours, réunit et
" groupe, dans l'intention évidente d'en augmenter l'importance par
" leur rapprochement, tous les faits condamnables à divers degrés, commis
" depuis un certain temps par des personnes appartenant au Clergé ou à des
" Corporations religieuses ; que cette publication, qui tend à généraliser des
" faits isolés et à faire considérer comme violant habituellement les lois
" divines et humaines, des personnes ou des corporations qui doivent servir
" d'exemple, constitue par cela même un outrage à la morale publique
" et religieuse, &c

266

266 - Opinion Nationale du 16 Mars 1866

article signé : le Secrétaire de la Rédaction, Malespine.

Cet article est un éloge pompeux du Corps législatif et du

9 Gouvernement. Par exemple : 41

" Le Corps législatif acquiert chaque jour plus de Con-
" sidération et d'autorité. . . . "

" On disait autrefois qu'il y avait des juges à Berlin. Il y a
" aujourd'hui des législateurs à Paris. " . . .

" . . . . Constatons en terminant, que Mr Duitry, Président
" le Conseil d'état, est d'une avis diamétralement opposé à celui
" de la Banque de France au sujet de nos entreprises à l'étranger.
" En demandant contradictoirement l'enquête, la Banque de France
" dénonçait les entreprises étrangères comme la cause principale de
" nos embarras de crédit en 1864.

" Mr Duitry, lui prétend que nos entreprises à
" l'étranger ont très-utilement favorisé le mouvement de nos exporta-
" tions commerciales. C'est la vérité, et c'est cette vérité que
" nous affirmions, il y a un an déjà dans l'Opinion Nationale,
" presque dans les mêmes termes que Mr le Président du Conseil
" d'état le fait aujourd'hui. Cette vérité paraissait douteuse
" alors : elle paraît éclatante aujourd'hui dans la bouche de Mr
" de Duitry. " La Banque de France oserait-elle soutenir,
" en face du témoignage si autorisé et si compétent de Mr le
" Ministre présidant le Conseil d'état, l'accusation qu'elle
" portait, il y a un an, contre les entreprises étrangères ? . . . "

Voilà certainement d'étranges paroles pour un
journal soi-disant d'opposition avancée. On le savait

Bonapartiste, moitié par tactique, moitié par sympathies politico-philosophiques ; mais, en somme, ce journal penche de l'opposition. Le Nain maniant l'encensoir en thuriféraire des plus prosternés. On a dit parfois que les articles signés du Secrétaire de la Rédaction étaient imposés aux journaux par le Gouvernt. Si les journaux acceptaient cette avanie sans mot dire, s'ils publiaient comme l'expression de leur pensée, sans faire de réserve, sans dire au public la contrainte qui les force à plier, les Rédacteurs seraient les derniers des misérables. On ne subit pas une telle loi en silence, si on n'est un infâme.

Il faut donc considérer les paroles des journalistes comme l'émanation de la pensée. ainsi donc, les entreprises étrangères, l'expédition de Mexique en première ligne, sont une œuvre selon le cœur et l'opinion du journal. Et cependant le journal n'a cessé de lui faire une guerre acharnée. Qu'est ce que ces contradictions ? Qu'est-ce qu'un pareil monde ?

267

267 Revue du 14 Mars 1866 — Bibliographie

Théorie des Facultés de l'âme, contenant l'histoire des principales théories psychologiques, par Adolphe Garnier, 3 Vol. in-18.

Quatre Femmes au temps de la Révolution, par l'auteur des Souvenirs de Mme Récamier, in 18. — Ces quatre femmes sont : Marie Antoinette, Mme Roland, Charlotte Corday, et ..... Mme Montagu, nom de Montagu.

Qui se douterait que cette Mme de Montagu est une des célébrités de la Révolution ? Il s'agit probablement de cette femme dont le nom a retenti dans les tribunaux, à l'occasion du procès de Mr de Noailly contre un ex-membre de la Gauche, à la Constituante, Mr Canet je crois, ou quelque nom pareil.

Le dit Canet, moyennant quatre mille francs avait écrit un ouvrage de plus pur parfum, Royaliste et Catholique touchant cette Mme de Montagu. Le Noailly ayant payé le Canet, a considéré l'ouvrage comme sien, puisqu'il l'avait acheté, (extra imprimé sous son nom) Mais Canet, effrayé par le succès du livre au faubg St Germain, intente un procès à Noailly l'académicien, en revendication de paternité et prétend que c'est lui qui a écrit le livre pour de l'argent. Les écus (le Roy) ne représentent que la valeur matérielle et commerciale de l'ouvrage, non sa valeur morale ou littéraire, et que s'il n'a plus le droit d'en tirer profit, il conserve celui de s'en dire l'auteur, que par conséquent le Sr Noailly, l'académicien, n'est qu'un plagiaire ou plutôt un voleur. Car voler la paternité littéraire d'un livre, s'en dire l'auteur, parce qu'on l'a payé, c'est un vol tout comme un autre et même un peu plus sale.

Canet, ex-Montagnard et fugitif du 2 Coup-d'état devait perdre devant les infâmes tribunaux du jour. Ils ont consacré cette énormité qu'est payer à un écrivain le prix d'un ouvrage, on se crée auteur à sa place. Le Canet est un triste personnage. pour 4000 fr. il s'est prostitué aux légitimistes et a écrit un ouvrage

Religieux et monarchique qui a ouvert les cataractes lacrymales de tout le faubg St Germain. C'est un drôle. Mais le Noailles qui imprime sous son nom l'ouvrage d'un autre, est un misérable et un voleur. Cela ne l'empêche pas d'être de l'académie Française. il y a tout droit, pour avoir mis son nom à une pompeuse apologie de la Maintenon. C'est quelque Canet sans doute qui aura écrit cette élucubration Catholique. Noailles, propriétaire du Château de la Maintenon, est considéré, à ce titre, comme l'auteur légitime du panégyrique, et il s'en est servi pour entrer à l'académie. L'académie devait ouvrir ses portes à deux battants au Chantre supposé de la Maintenon et des dragonnades.

Voici maintenant l'héroïne inconnue Canet-Noailles la Marquise de Montague, montée au rang des femmes célèbres de la Révolution! Pourquoi pas? Moyennant finances, le parti légitimiste peut remplacer successivement tous les personnages de ce temps par ses héros de contrebande, et avec le temps, il y aura une histoire toute neuve de la Révolution faite avec les illustrations monarchico-jésuitiques. Le Père Loriquet est le véritable représentant de l'histoire.

Notons seulement que peu-à-peu Mme Roland reprend sa véritable place. Elle avait débuté comme héroïne révolutionnaire. Mensonge! Le temps lui rend son vrai rôle. la voici associée à Marie-Antoinette, à Charlotte Corday et .... à Mme La Marquise de Montague. Elle est encadrée là suivant ses mérites et ses opinions. Fleur des pois de la Contre-révolution bourgeoise, elle s'assied au foyer de la contre-révolution aristocratique, la sœur jumelle. Elle est là au milieu des siens.

Siècle du 16 Mars 1866

"... Le Conseil provincial de Naples vient de consacrer à la mémoire de Locatelli (le Romain exécuté à Rome en 1861 pour avoir tué un gendarme dans une émeute) une pierre qui a été récemment posée dans la rue Jesu-Nuovo et qui porte l'inscription suivante:

" À Cesare Locatelli, Romain, qui supportait
" impatiemment les Sbires et les Pharisiens dont le contact souille
" dans ce siècle le Vicaire du Christ, calomnié et mis à mort en 1861
" par la justice athée des prêtres, absous et réhabilité par la conscience
" libre et chrétienne du peuple, la province de Naples, interprète de
" toute l'Italie, avec une douleur catholique et une dévotion civile,
" a élevé ce mémorial pour acquit de la dette de la Nation, par
" décret du conseil provincial, en date du 27 septembre 1861."

Voilà de soi-disant Révolutionnaires, mieux on aime, de dignes libéraux qui ont trouvé moyen d'être plus jésuites, plus cafards et surtout plus idiots que le pape lui-même, tout en paraissant lui faire la guerre. Ces grands patriotes ont une conscience chrétienne, une douleur catholique, sans compter leur dévotion civile, et ils lancent pour suprême injure aux prêtres l'épithète d'athées. Les prêtres la leur renverront sans doute avec non moins de vérité et d'à-propos. Le temps n'est peut-être pas loin où prêtres et libérouffles se donneront chrétiennement la main pour faire ensemble la guerre catholique aux athées, et d'ores et déjà les athées sont en droit de traiter ces deux espèces comme des bêtes d'un même malfesant troupeau.

21 Mars 1866.

Extrait d'un Almanach de 1866, pour la Ville de Valence, Espagne:

Par décret du pape Urbain VIII, Saint-Vincent martyr, (22 janvier) est déclaré patron de la ville de Valence, et sa fête est d'observance rigide pour la Ville et ses faubourgs; Saint-Vincent Ferrer est déclaré patron de la Ville et du Royaume de Valence, et le jour de sa fête est aussi d'observance rigide dans la Ville et dans tout le Royaume.

Les jours où on tire une âme du Purgatoire sont indiqués par le mot: anima. Ces jours sont le 28 janvier, le 20 Février, Les 3, 4, 11, 23 et 24 Mars; le 4 Avril; les 24 et 25 Mai.

Ces jours là une affiche placardée sur les murs porte cette annonce: aujourd'hui on tire une âme du purgatoire.

Avis Général.

1°. — Par Concession apostolique accordée le 13 août 1858 par notre très-Saint-Père le pape Pie IX qui gouverne aujourd'hui l'Eglise, Sa Sainteté a daigné proroger pour le terme de huit ans, à dater de la prédication de 1861, le privilège, accordé précédemment à tous les fidèles habitants du territoire Espagnol, y compris les domaines d'Amérique, de manger de la viande (en observant les formes du jeûne) les jours de Carême, ceux de Vigile et d'abstinence qui se trouvent dans le courant de l'année, à l'exception du mercredi des Cendres, du vendredi de Carême, des Mercredi, jeudi, vendredi et Samedi de la Semaine Sainte (de toute cette semaine, moins le dimanche des rameaux pour les ecclésiastiques), et finalement de la veille de la nativité de notre seigneur Jésus-Christ, de la Sainte Conception de la bienheureuse Vierge-Marie et des bienheureux apôtres St Pierre et St Paul, En faisant observer que pour user de ce privilège il est nécessaire d'avoir outre la bulle de la Sainte Cruzada, l'indult apostolique pour

15 l'usage de la viande, ainsi que l'ordonne son éminence le Cardinal archevêque de Tolède, Commissaire-général de la Cruzada, dans son édit sur ce chapitre.

2°. — Les individus qui usent du privilège mentionné dans la note ci-dessus, doivent accomplir le précepte de l'abstinence en se privant de la promiscuité, c'est-à-dire en ne mêlant pas la viande et le poisson dans le même repas, observance qu'ils doivent garder tous les Vendredis de l'année, autres que ceux du Carême, les Vigiles où on doit s'abstenir de chair, plus les dimanche, de Carême et les jours marqués pour l'abstinence. ils doivent accomplir le précepte du jeûne en ne faisant qu'un seul repas, avec faculté de manger de la viande, mais sans poisson, les lundi, Mardi, Mercredi, jeudi et Samedi de Carême, les jours de Vigile et de Quatre-Temps. mais ils sont tenus d'observer un jeûne rigoureux qui consiste à ne faire qu'un seul repas, sans viande, le Mercredi des Cendres, les vendredis de Carême, le Mercredi, jeudi, vendredi et Samedi de la Semaine Sainte, et les jours de Vigile avec abstinence de chair.

---

2 Février. — Purification de Notre-Dame.
19 Février. — Notre-Dame del Campanar
26 Février — Notre-Dame de Guadalupe de Mexico
23 Mars. — les Douleurs de Notre-Dame
25 Mars. — l'annonciation de Notre-Dame et l'incarnation du fils d. Dieu.
19 Avril. — La Sierge du Miracle
13 Mai — Notre-Dame de los desamparados
2 juillet — La Visitation de Notre-Dame
16 juillet — Notre-Dame del Carmen
2 août — Notre-Dame des Anges
5 août — Notre-Dame des Neiges
15 août — L'Assomption
26 août — Le Sacré-Cœur de Marie
21 Septembre — Notre-Dame de la Cova y del Puig.

8 septembre — La Nativité de Notre-Dame
9 septembre — Le Doux nom de Marie
16 septembre — Les douleurs glorieuses de Notre-Dame
24 septembre — Notre-Dame des Grâces
7 octobre — Notre-Dame du Rosaire — Notre-Dame del Remedio
12 octobre — Notre-Dame del Pilar de Zaragoza
21 novembre — La Présentation de Notre-Dame
26 novembre — Les Epousailles de Notre-Dame
8 décembre — l'immaculée Conception de Notre-Dame
10 décembre — Notre-Dame de Lorette
18 décembre — Notre-Dame de l'Espérance
31 décembre — Notre-Dame du lait.

Vingt-six Notre Dame, y compris Notre-Dame du lait, patronne des Nourrices.

269

269 Jules Favre, dans son discours du 15 Mars, définit ainsi Bonaparte:
« Le plus illustre des représentants de la France, celui qui est « son chef d'après le suffrage universel. »

Cette loyale et magnifique définition de la puissance impériale, dit avec malice About dans son feuilleton du 18 mars 1866, prouve que Mr Jules Favre n'a pas oublié son serment de député.

270 Opinion Nationale du 20 Mars 1866 270

Le journal célèbre les exploits intellectuels de la journée du Dimanche 18 Mars... " Conférence du Père Félix à Notre-Dame sur l'économie politique, Conférence de Mlle Deraismes au Grand Orient sur l'influence du Roman, Enfin ou surtout Conférence de Mr Labbé sur les différentes conceptions de la vie future.

Mr Labbé aura foudroyé sans peine l'athéisme qui est en prison de par le bras séculier, et qui a peu la parole.

Ce sont de glorieuses victoires. L'opinion Nationale, journal de Mr Labbé, ne saurait les chanter en trop belle prose:

" ..... Notre Collaborateur, Mr Labbé, qui parlait « après Mlle Deraismes, a brièvement exposé la théorie de la Vie éter- « nelle, telle qu'elle résulte des hypothèses d'Enfantin et de Jean Rey- « naud. Le public a paru prendre parti pour ces doctrines généreuses « contre la vieille théologie et contre le nouvel athéisme. "

Il n'y a qu'un Dieu, Enfantin est son prophète et Mr Labbé son grand pontife.

271 Temps du 15 Mars 1866. 271

Dans l'affaire Tenon-Castex, les deux assassins-violateurs de l'enfant de St Denis, le Président des assises, le Sieur Salvaing de Boissieu a osé commencer ainsi son résumé:

" MMrs les jurés, cette affaire offre un triste spectacle. « Elle donne des inquiétudes pour l'avenir. Elle vous montre une « jeunesse abandonnant tout sentiment religieux pour satisfaire « aux mauvaises passions, écoutant les principes d'une morale qui « cherche à se faire indépendante de la Religion... ; "

272 Le Temps du 15 Mars 1866 publie la lettre suivante:

Paris, 3 Mars 1866

Mr Le Rédacteur, Le journal pour tous, n° 874, vient de publier au sujet des événements de Clamecy des 5 et 6 Xbre 1851, un article Variétés dans lequel on lit le passage suivant:

" ..... dès lors, (après l'attaque de la prison et de la gendarmerie) la
" ville est complètement envahie, mise à sac, pillée, les maisons particulières
" dévastées. On entendait pousser par ces bandes, ivres de vin et de plaisirs
" infâmes, les cris de Vive Barbès, Vive la Guillotine! mort aux blancs!
" Mort aux riches! les forcenés montraient bien ce qu'ils voulaient en
" arrachant les panneaux (l'écrivain a probablement voulu dire
" panonceaux) des études de Notaires, en brûlant les registres, les archives
" de ces études où sont réunis les titres de propriété ... "

Cet étrange récit, emprunté à je ne sais quel libelle du temps a, vous le comprendrez facilement, excité à Clamecy une très-légitime émotion. Aussi me suis-je empressé d'écrire à Mr Lahure, imprimeur et propriétaire du journal pour tous, afin d'attirer son attention sur les fables monstrueuses dont son journal s'était ainsi fait l'écho, et le mettre à même d'insérer une rectification.

Je lui indiquais dans ma lettre les sources auxquelles doit puiser tout homme consciencieux qui désire s'édifier sur la portée réelle des déplorables événements de Clamecy, et je terminais en lui fesant observer qu'il y avait pour les habitants de Clamecy un intérêt d'honneur à protester contre ces allégations qui ne tendent à rien de moins qu'à représenter toute la classe ouvrière de la ville et des environs, comme s'étant livrée pendant deux jours au vol, au pillage et à l'incendie.

A mon grand étonnement, je n'ai point reçu de réponse de Mr Lahure et ma rectification n'a point été insérée.

Ce procédé me paraît très-regrettable. Ne me croyant toutefois pas en droit d'insister près de Mr Lahure, je viens vous prier d'admettre ma réclamation dans votre journal, et de me permettre d'y déclarer formellement aux lecteurs du journal pour tous que les faits relatés dans le paragraphe en tête de ma lettre, sont purement imaginaires.

Le Conseil de guerre appelé à statuer sur les faits se rattachant à l'insurrection de Clamecy, a prononcé sur des faits d'insurrection et sur des faits de meurtre. Il n'a pas, que je sache, relevé à la charge de qui que ce soit un seul fait de vol, de pillage, d'incendie ou d'attentat à la pudeur. On doit donc tenir pour absolument certain, qu'aucun acte de ce genre n'a été commis, et l'on doit également tenir pour certain, puisque cela résulte des débats du Conseil de guerre, que les meurtres qui ont ensanglanté la ville, n'avaient été ni prémédités ni ordonnés par les chefs de l'insurrection, et qu'ils ne sont par conséquent imputables qu'aux individus qui s'en sont rendus coupables.

Vous jugerez, je pense, Mr le Rédacteur, que si invraisemblable que puisse paraître le récit publié par le journal pour tous, il n'est cependant pas inutile d'y opposer un démenti catégorique, car vous n'ignorez pas quelle est la puissance d'une calomnie opiniâtrement et systématiquement répétée. Veuillez agréer, &c

Th. Tenaille-Saligny.

---

273 Temps du 16 Mars 1866 273

A la messe de Listz à St Eustache, le Cardinal de Bonnechose a défilé en procession, précédé de jeunes filles en blanc et de ses ornements cardinalesques, suivi du Conseil de fabrique, des adjoints de l'arrondist et d'autres personnes, parmi lesquelles Mr Ollivier en habit noir. Mr Ollivier a épousé une fille adultérine dudit Listz et de la fameuse Vicomtesse d'Agout (Daniel Stern). Il assistait à la messe de son beau-père, c'est tout simple. Mais ce beau-père de contrebande est devenu un saint, après avoir pondu dans une foule de nids étrangers. C'est aujourd'hui l'abbé Listz, le favori du pape, et Mr Ollivier était fort à sa place dans le cortège d'un cardinal de la Sainte Eglise Romaine. Tout cela est très-édifiant.

274. Les attaques de village coûtent tant de monde, que je
« me suis fait une loi de les éviter, tant que je n'y serai point
« absolument forcé; car on y risque l'élite de son infanterie. »

Instruction militaire de Frédéric II

Ce Frédéric II était un chenapan bien spirituel. Entre ces deux qualités sa maison a fait un choix elle conserve précieusement la première, et s'est débarrassée de la seconde qui est trop peu Royale. L'histoire du Slewig-Holstein n'est qu'une nouvelle édition de l'histoire de la Silésie. ~~C'est~~ il n'y a pas de proverbe plus vrai que ce dicton Français du 8e Siècle: "travailler pour le Roi de Prusse". Louis XV en 1741 avait pris fait et cause pour l'envahisseur effronté de la Silésie qui allait probablement périr dans son expédition de grand chemin. il avait un peu ses raisons, les mêmes que celles d'Auguste III, Electeur de Saxe et Roi de Pologne, manger son morceau de Marie-Thérèse. Marie-Thérèse était au pillage. "à moi la Silésie!, ~~ne~~ Criait ou plutôt ne Criait pas Frédéric, plantant sa griffe sans mot dire sur le lopin à sa convenance.

« à toi la Moravie!" souffle-t-il à l'oreille d'Auguste III le Saxon, et le Saxon d'accourir à la Curée. ~~mais~~ seulement sa Curée n'était plus celle qui l'avait fait entrer en chasse. au bruit de l'invasion Silésienne, il avait lié partie avec le Roi d'Angleterre pour courir sus au cerf étourdi qui se jetait au devant des chasseurs et partager ses dépouilles. Mais ce cerf était un dix-cors ~~qui avait~~ prompt à rompre la piste. La bataille de Molwitz avait changé la voie et mis la meute aux trousses d'une biche.

Ne pouvant dépouiller le Roi de Prusse, Auguste III se rabattit sur la reine de Hongrie. c'était toujours une proie à détrousser, n'importe laquelle. Quant à Louis XV, il poursuivait sa politique naturelle, l'abaissement de ~~la maison d'Autriche~~ l'Autriche. Donner l'Empire à la Bavière avec la Bohême, la Moravie et la Haute-Silésie à l'électeur de Saxe, la Basse-Silésie à la Prusse, et laisser le reste à Marie Thérèse, c'était constituer en Allemagne quatre Monarchies se faisant équilibre.

~~[illegible]~~ Frédéric connaissait ce jeu et n'y entrait pas. « il travaillait pour l'élévation de sa maison, dit il lui même sans ambage, et n'entendait pas sacrifier ses troupes pour se « créer des rivaux. le but de la guerre qu'il avait entreprise était la « conquête de la Silésie, et ses engagements avec la Bavière et la Saxe « n'étaient que ~~[illegible]~~ pour remplir ce grand objet. »

Auguste III et Louis XV n'étaient que des mannequins de sa politique. Marie-Thérèse prend peur devant la coalition et se hâte de traiter avec son plus redoutable ennemi, en lui abandonnant la Silésie. Frédéric empoche et tire son chapeau aux deux niais. Le Renard laisse ~~les bœufs~~ au fond du puits les bœufs qui lui avaient fait la courte échelle. La paix de Breslau livre aux Autrichiens le Maréchal de Belle-Isle perdu au fond de la Bohême ~~enfermé dans Prague~~ et ce premier acte se termine par la désastreuse retraite de Prague.

il écrit alors ~~une belle lettre~~ au Cardinal Fleury une belle lettre d'excuse qui se résume par ces mots: " je me suis vu « dans la nécessité de me sauver du naufrage et de gagner un asile." Le pauvre homme! cet humble asile, c'était la Silésie, une province qui doublait la population de ses états.

Fleury lui répond en style éploré : " Votre Majesté jugera
" aisément de la vive impression de douleur qu'a faite sur moi la
" lettre dont il lui a plu de m'honorer. . . . . .
. . . . Votre Majesté devient l'arbitre de l'Europe et c'est
" le personnage le plus glorieux qu'elle puisse jamais faire. achever,
" finir, et consommer, en ménageant vos alliés et l'intérêt de
" l'Empereur, autant que possible. C'est tout ce que je puis avoir
" l'honneur de lui dire dans l'accablement où je me trouve. "

Frédéric écrit (conduit par la plus-grande ironie) cyniquement : " Ce fut ainsi que la
" termina cette alliance où chacun de ceux qui la formaient voulaient
" jouer au plus fin. . . "

Il ne faut pas demander qui avait été le plus fin.
Bien nanti, le Roi de Prusse [illegible] laissait dans le pays son armée et ses finances, avec le joli intérêt de laisser
aller pitié le troupeau d'imbécilles qui avaient tiré déjà pour lui
cette belle épingle de la Silésie. Louis XV restait avec l'Autriche
et l'Angleterre sur les bras. Le pauvre Empereur Charles VII, chassé
de son électorat de Bavière, n'avait plus ni feu ni lieu.

Quant à Auguste fureur de la mystification, il ne songea
qu'à une Revanche. il lui tardait (pour cela) de revenir à ses premiers
amours plans. Après avoir lâché le Brandebourg pour la Moravie, il fit
son deuil de la Moravie pour le Brandebourg. il était éclectique
par état et n'avait point de préférence. Filler le Roi de la
Hongrie de mettre avec le Roi de Prusse ou le Roi de Prusse en la
Compagnie de la Reine d'Hongrie, il ne lui importait guère. Le
pillage tour, deux fois encor mieux fait son compte, mais il fallait faire de bien
songer. il rentra donc au bercail Autrichien pour avoir sa part

Frédéric n'avait dormi que d'un œil depuis la paix
boiteuse de Breslau. il savait bien que Marie-Thérèse ne lui gardait un retour
et il veillait au grain. pendant ses amis il travaillait à s'étendre mis en
mesure, tandisque les rivaux continuaient à s'éreinter d'un bout à l'autre

de l'allemagne. il pouvait toujours compter sur la France, dont il
avait le détester faisait taire la rancune. défendait selon son habitude de
ne pas marchander l'ennemi, il fondit sur l'armée Austro-Saxonne
la mit en déroute à Friedberg et à Soor.

Le Roi d'Angleterre, Georges, électeur de Hanovre, [illegible]
1. Souhaitait, plus de tenir pour son patrimoine héréditaire que pour
la Couronne de la Gde Bretagne. Son intérêt Hanovrien primait tout. Le
Roi Sage
Electeur de Hanovre Hagen et despote avait des prétentions au métier
de Capitaine et voulait aussi trancher de l'Alexandre ou du Frédéric. il
ne fit que des sottises en Allemagne où il commandait une armée
Austro-Hanovrienne et dut regagner Londres en hâte, à la nouvelle de
la grande insurrection jacobite de 1745.

La victoire Vignem et les victoires de Frédéric lui donnè-
rent à réfléchir. après l'avoir pris pour un fou, il s'avisa d'en faire
un allié de l'Angleterre. il était l'instant où le Roi de
Prusse épuisé par ses triomphes même ne voyait pas l'avenir sans effroi.
Les sables du Brandebourg et de la Souveraineté n'étaient pas des mines
d'or. Georges offrit au vainqueur de Friedberg un compromis qui lui
garantissait la Silésie moyennant la reconnaissance de l'Empereur de Prusse
et le rentrée de la Couronne Impériale dans la
Maison d'Autriche. Charles VII était mort. Frédéric signa cette
convention acepta le compromis connu sous le nom de
Convention de Hanovre (l'Ecrit général ouvrant la brèche). Tandisqu'il le signait d'une main, il écrivait
de l'autre à Louis XV une lettre d'alarmes et d'angoisse dans laquelle il implorait
le secours d'une armée Française. Etait-il sincère il n'avait garde, on peut le
croire, de lui faire part de la Convention de Hanovre.

Marie-Thérèse ne s'y résignait pas, malgré les instances à cette convention
de l'Angleterre. Elle ne pouvait se faire à l'abandon de la Silésie et comptait
encore avoir raison de son ennemi. Le Roi de Prusse coupa la négociation
d'un grand coup. il se jeta sur la Saxe, enleva une partie de
l'armée et entra Dresde, écrasa le Ecrasa l'armée Saxonne sous

les murs de Dresde et la force à mettre bas les armes. L'armée autrichienne est refoulée dans la Bohême. C'est la crise décisive. Marie-Thérèse cède enfin et signe la paix de Dresde qui assure à son mari la couronne impériale et à Frédéric II cette Silésie qui a coûté tant de flots de sang.

En ce moment même le Roi de Prusse recevait la réponse de Louis XV à son épître datée du 15 8bre. Elle est curieuse:

« Monsieur mon frère,

« Votre Majesté me confirme dans sa lettre du 15 8bre ce que je savais « déjà de la convention de Hanovre. J'ai dû être surpris d'un traité « négocié, conclu, signé et ratifié avec un prince mon ennemi, sans « m'en avoir donné la moindre connaissance. je ne suis point étonné de « vos refus de vous prêter à des mesures violentes et à un engagement direct « et formel contre moi. Mes ennemis doivent connaître votre Majesté. « C'est une nouvelle injure d'avoir osé lui faire des propositions indignes « d'elle. Je comptais sur votre diversion. J'en ferais deux puissantes en « Flandre et en Italie. J'occupais sur le Rhin la plus grosse armée de la « Reine de Hongrie. Mes dépenses, mes efforts ont été couronnés des plus « grands succès. Votre Majesté en a fort exposé les suites par le traité « qu'elle a conclu à mon insu. Si cette princesse y avait souscrit, toute son « armée de Bohême se serait subitement tournée contre moi. Ce ne sont « pas là des moyens de paix. Je n'en reçois pas moins l'horreur de péril « que vous courez. Rien n'égalera l'impatience de vous savoir en sûreté, « et votre tranquillité fera la mienne. Votre majesté est en force, et la « terreur de nos ennemis, et a emporté sur eux de grands avantages considérables « et glorieux. L'hiver avec cela, qui suspend les opérations militaires, suffit « seul pour la défendre. Qui est plus capable que Votre Majesté de se « donner de bons conseils à elle-même? Elle n'a qu'à suivre ce que lui « dictera son esprit, son expérience et par dessus tout, son honneur.

« Quant aux secours qui de ma part ne peuvent consister qu'en subsides

« et en diversions. j'ai fait toutes celles qui me sont possibles, et je continuerai « par les moyens qui assurent le mieux le succès. j'augmente mes troupes, je « ne néglige rien, je presse tout ce qui pourra pousser la campagne prochaine « avec la plus grande vigueur. Si Votre Majesté a des projets capables de for- « tifier mes entreprises, je la prie de me les communiquer, et je me concerterai « toujours de grand plaisir avec Elle. &c &c &c.

Le pauvre Louis XV n'avait pas les rieurs de son côté. il n'y prenait hors de saison pour ressentir l'horreur du péril couru par le Roi de Prusse. Ces périls n'existaient plus, et c'est lui Louis XV qui restait en plan une seconde fois du fait de son cher allié, avec l'autriche et l'Angleterre à ses trousses. Si l'épître du Bien-aimé est curieuse, les Commentaires du Renard Prussien le sont plus encore.

« ..... « D'abord cette lettre paraît douce, polie, » dit Frédéric II. « mais, quand on considère les circonstances fâcheuses où se trouvait le roi « de Prusse, et les différentes négociations avec la France qui l'avaient précé- « -dée, on y remarque un ton d'ironie d'autant plus déplacé, que l'on « n'était pas convenu de remplir par des épigrammes les engagements « réciproques contractés par le traité de Versailles. Dépouillons cette lettre « de tout verbiage et examinons ce qu'elle dit réellement.

Frédéric donne alors une traduction de sa façon de la fameuse Royale. la voici:

« .... je suis fort fâché que vous ayez conclu le traité de « Hanovre sans m'en avertir; car le prince de Lorraine reviendrait en « Alsace, si la reine de Hongrie l'acceptait. ne voyez-vous pas que la « guerre d'Italie et de Flandre que je soutiens, est une diversion que je « fais en votre faveur? Car je n'ai nul intérêt à la conquête de la Flandre « et l'établissement de mon gendre don Philippe en Italie me touche peu. « Conti sait si bien contenir les forces principales de la reine de Hongrie « en Allemagne, qu'il a repassé le Rhin, laissé faire un Empereur

" à qui l'a voulu ; que Braun a pu détacher Grüne pour la Saxe et
" pourra le suivre avec le reste de ses troupes, si la reine de Hongrie trouve
" à propos de l'employer contre vous.

" J'ai fait de grandes choses cette Campagne. On a aussi
" parlé de vous. Je plains la situation dangereuse où vous vous êtes mis
" pour l'amour de moi. (délicieux indeed! quel roi de Prusse!) on n'acquiert
" de la gloire qu'en se sacrifiant pour la France. (admirable!) Témoignez
" de la constance et souffrez toujours. Imitez l'exemple de mes autres alliés,
" que j'ai abandonnés à la vérité, mais auxquels j'ai fait l'aumône, lors-
" qu'on les avait dépouillés de toutes leurs possessions.

" Prenez conseil de votre esprit et de la présomption avec
" laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis. Vous aurez
" sans doute assez d'habileté pour vous tirer d'embarras. D'ailleurs le froid
" de l'hiver engourdira vos ennemis et ils ne pourront vous combattre. Si
" cependant il vous arrivait malheur, je vous promets que l'académie
" Française fera l'oraison funèbre de votre Empire, que vos ennemis au-
" ront détruit. Votre nom sera placé dans le martyrologe où se trouvent
" nom des enthousiastes qui se sont perdus pour le service de la France
" et ceux des alliés qu'elle a daigné abandonner.

" Vous voyez que j'ai fait des diversions. Je vous ai offert
" jusqu'à un million de livres de subsides. Espérez beaucoup dans la belle
" Campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout
" dès-à-présent, et comptez que je me concerterai avec vous sur tous les
" sujets où vous voudrez suivre aveuglément mes volontés, et vous conformer
" à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts. "

Voilà un homme ~~dont~~ qu'il était plus dangereux encore d'avoir pour allié que pour ennemi. La paix faite avec l'Autriche il tira sa révérence à Louis XV dans les termes suivants :

" Monsieur mon frère, après la lettre que j'avais écrite à
" votre Majesté en date du 15 8bre, je devais m'attendre de sa part à des
" secours réels. Je n'entre point dans les raisons qu'elle peut avoir d'aban-
donner

" ses alliés aux caprices de la fortune. Pour cette fois, la valeur seule de mes 30
" troupes m'a tiré du pas scabreux où je me trouvais. Si le nombre de mes en-
" nemis m'eût accablé, Votre Majesté se serait contentée de me plaindre et
" j'aurais été sans ressources. Comment une alliance peut-elle subsister, si
" les parties contractantes ne concourent pas avec une même ardeur à leur
" conservation commune ? Votre Majesté me dit de me conseiller moi-même.
" je le fais puisqu'elle le juge à propos.

" La raison me dit de mettre promptement fin à une guerre qui
" n'a plus d'objet, depuis que les troupes Autrichiennes ne sont plus en Alsace,
" et depuis la mort de l'Empereur. Les batailles qu'on donnerait désormais ne
" produiraient qu'une effusion de sang inutile. La raison m'avertit de penser
" à ma propre sûreté, et de considérer le grand armement des Russes qui me-
" nace le Royaume du côté de la Courlande. L'armée que Mr de Braun
" commande sur le Rhin et qui pourrait bien refluer vers la Saxe ; l'in-
" constance de la fortune ; enfin, que dans la circonstance où je me
" trouve, je ne puis m'attendre à aucuns secours de la part de mes alliés.

" Les Autrichiens et les Saxons viennent d'envoyer ici des
" ministres pour négocier la paix. Je n'ai donc d'autre parti à prendre que
" de la signer. Après m'être acquitté ainsi de mon devoir envers l'état que
" je gouverne et envers ma famille, aucun objet ne me tiendra plus à
" cœur que de pouvoir me rendre utile aux intérêts de votre majesté. Suis-
" je être assez heureux pour servir d'instrument à la pacification géné-
" rale ! Votre Majesté ne pourra confier ses vues à personne qui lui soit
" plus attaché que je ne suis, et qui travaille avec plus de zèle à rétablir
" la concorde et la bonne intelligence entre les puissances que ces longs démêlés
" ont rendues ennemies. Je la prie de me conserver son amitié qui me sera
" toujours précieuse, et d'être persuadée que je suis &c &c &c.

" C'était se congédier honnêtement, ajoute Frédéric, " et al-
" léguer des raisons si valables qu'il aurait été impossible au Français
" d'y répondre. "

Il est probable en effet que Louis XV n'a pas répondu. Quand on reçoit un pareil billet doux, on ne demande pas son reste. L'Alliance Franco-Autrichienne et la Guerre de sept ans étaient en germe dans cette lettre de Frédéric. Il s'est fait bien d'autres ennemis par ses sarcasmes, et il a failli lui en coûter cher en 1756. C'est à ses intempérances de langage qu'il a dû la haine d'Elisabeth et la guerre avec la Russie.

Du reste cet incomparable prodigieux flibustier avait des élans de sincérité qui valaient ses traits d'impertinence. Il s'échappe à dire en propres termes: "En appréciant les choses à leur juste valeur, on est obligé de convenir que cette guerre causa une effusion de sang inutile, et qu'un enchaînement de victoires ne servit uniquement qu'à confirmer la Prusse dans la possession de la Silésie."

Il a souvent de ces effronteries qui ne paraissent rien coûter à sa pudeur. La France a sacrifié 100 mille hommes et 400 millions, l'Allemagne le double, pour donner purement et simplement la Silésie à sa majesté le Roi de Prusse. Le premier application du proverbe Français (a parfaitement résumé cette guerre): "travailler pour le roi de Prusse!"

Le plus merveilleux de l'aventure c'est que le Roi de Prusse accuse hardiment ses dupes d'égoïsme, d'ingratitude et presque de trahison.

Frédéric n'était un puissant organisateur, ce n'était point un grand capitaine. Du premier au dernier jour de sa vie militaire, il a commis des fautes grossières, incompatibles avec le génie du capitaine. Pendant la guerre de sept ans, les fautes seules lui ont fait perdre trois grandes batailles, Kollin, Hohenkirch et Kunnerdorf qui chaque fois auraient anéanti son armée, s'il avait eu en tête des adversaires moins engourdis. Grâce à leur nonchalance,

il en était quitte pour la moitié de ses troupes. A Maxen et à Landshut, malgré les observations de ses généraux, il aventura au milieu de forces quintuples, des détachements de 20 et de 15 mille hommes qui furent contraints de mettre bas les armes.

Liegnitz où il allait périr par une accumulation de fautes qui l'avaient placé au bord de l'abyme, un hasard inespéré a tourné la chance en sa faveur. Il a gagné aussi, grâce à des accidents fortuits ou à la fermeté de ses troupes, les batailles de Torgau et de Zorndorf, si malheureusement engagées et dont les manœuvres funestes ont été sur le point de faire des catastrophes. Enfin, sa plus éclatante victoire, celle de Leuthen, qui l'a fait pour la postérité un grand homme de guerre, n'est due qu'à l'incroyable négligence du Prince de Lorraine. Si ce général eût fait gravir par simple une patrouille la colline située sur son front et qui masquait le mouvement du Roi de Prusse, il on aurait découvert l'armée Prussienne en marche par le flanc sur trois lignes pour prolonger sa droite à travers des marais et tourner la gauche Autrichienne; une brusque attaque sur ce flanc aurait, selon toute apparence, obtenu les mêmes résultats qu'à Kollin.

Frédéric avait la manie de longer par des marches de flanc la ligne de bataille de l'ennemi, le front de l'ennemi en position et en bataille. Le désastre de Kollin, la leçon de Zorndorf n'ont corrigé ni lui ni ses généraux de cette étrange manœuvre, proscrite, depuis que les hommes se battent, par l'a b c de l'art militaire. Il est vrai que cette violation de tous les principes était la conséquence presque forcée de la tactique Prussienne. Frédéric ne manœuvrait que par lignes et par le flanc jamais par déploiements. La méthode est peu compliquée, mais cruellement chanceuse devant l'ennemi. Faire filer les deux ou trois lignes d'une armée, vers la droite ou vers la gauche, par une marche de flanc, quitte à faire face par un à-gauche ou un à-droite en bataille, c'est tentant de simplicité. Seulement il peut en cuire.

30

Comme tactique, le Roi de Prusse a commis autant et plus de fautes sur le terrain que tous ses adversaires. Comme stratégie, il ignorait le prix du temps et de l'occasion. Pendant la guerre de sept ans, il n'a tiré aucun profit de sa position centrale en Lusace entre trois ennemis, ~~[illegible]~~ et lointains. Sans doute, au dernier moment, quand ces armées entraient elles-mêmes en action, il savait courir de l'une à l'autre avec une infatigable énergie. Mais il attendait toujours l'été et par conséquent l'heure du péril extrême. Au printemps, lorsqu'il avait le choix entre l'attaque isolée de l'une de ces armées également endormies, jamais il n'a usé de sa supériorité numérique et de sa situation au centre pour courir à la conférence et écraser de ses adversaires pris au dépourvu. Il restait inactif des mois entiers, attendant l'offensive, au lieu de la prendre.

Evidemment ce ne fut point un grand capitaine. En revanche, c'était un organisateur incomparable. Il a dû ses victoires et le succès définitif à son génie créateur. Personne n'a jamais su comme lui faire des soldats, improviser des armées disciplinées, fabriquer indéfiniment, en pleine lutte, de vieilles troupes, et avec quels éléments! des mercenaires sans patrie, des recrues enlevées de vive force en pays hostiles, des prisonniers faits la veille à l'ennemi, un ramas de forçats au bagne du drapeau, forçats qu'il fallait garder à vue jour et nuit pour empêcher leur désertion. (Ce triomphe de la force brutale est navrant.) Frédéric s'inquiétait beaucoup (bien) moins de surveiller l'ennemi que sa propre armée. Il ne marchait qu'entouré (enveloppé) d'un cordon de gendarmes, avec la schlague et le conseil de guerre au trousse pour encouragement. Ces esclaves étaient des héros par la grâce du bâton. Ô (humanité) l'espèce humaine!

Quant à ce fameux ordre oblique dont Macaulay Raffolait et parlait sans y rien comprendre, on n'a jamais pu savoir ce que c'était. Refuser une aile pour donner de l'autre, sans doute. Mais Epaminondas l'avait inventé à Leuctres et à Mantinée avant Frédéric qui ne s'en servit jamais (usa de sa vie.)

31

275 Temps du 24 Mars 1866 275 52

une nouvelle œuvre de M. Jules Simon, le Travail. Le Temps en donne un extrait. C'est une espèce de dissertation, à la façon des Rhéteurs, sur la liberté et la persécution en matière de religion et de philosophie. On y lit ceci:

« Les persécutions religieuses peuvent avoir pour « but de détruire une croyance ou d'en imposer une autre. « Elles peuvent être exercées au nom du scepticisme. Il y a eu, « à toutes les époques de l'histoire, des fanatiques d'incrédulité;

« ... La persécution n'est pas toujours violente. Il y a « très-peu d'années que les Catholiques jouissent de tous leurs « droits en Angleterre. Cette inégalité entre les citoyens, fondée « sur la différence de leur culte, était une persécution. »

Suit une revue des persécutions contre le christianisme. Le Catholicisme n'est jamais mis en scène que comme persécuté, jamais comme persécuteur. 276

276 Opinion Nationale du 25 Mars 1866 — à propos de la publication des œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin, un Mr A. Meray dit:

« ... La spéculation intellectuelle est visiblement tournée en ce « moment vers les grands problèmes de la destinée sociale et religieuse de l'hu- « manité. Les solutions commodes de la négation peuvent suffire à quelques « sceptiques, elles n'en laissent pas moins sans aliment et sans satisfaction « la raison qui ne s'isole pas du sentiment et qui tient compte dans ses

recherches, du besoin universel du plus grand nombre des créatures humaines : « d'aimer, de croire et d'espérer. »

Non pas, hypocrite, non pas ! n'habillons point le vice en vertu pour le diviniser. dites : le besoin de vivre toujours, la soif de la vie et de la jouissance, l'horreur de la mort, la rage de se conserver sans fin, de se faire dieu. croire et espérer ! oui, croire à des impossibilités manifestes, pour espérer une perpétuité absurde, voilà ce qu'on appelle le sentiment et qui est au contraire l'égoïsme à sa plus haute puissance. mais aimer ! rayez ~~cet~~ ce ~~mot~~ mot menteur et jésuitique. il veut dire ici : s'aimer soi-même, rien de plus, s'aimer soi-même en furieux, en insensé, en bête féroce

277 même numéro de l'Opinion Nationale, Feuilleton d'About fort équivoque, intitulé : ~~Sermon~~ "petit sermon pour la semaine sainte." attaque apparente au Clergé et au Catholicisme, qui pourrait bien être une botte de compère. on y lit par exemple :

« ... un jour arrive fatalement où le jeune Chrétien s'aperçoit « que deux et deux font quatre. ce jour-là, toute la morale du Catéchisme est à « vau-l'eau. il faudrait n'avoir jamais été jeune et n'avoir pas connu de jeunes « gens pour ignorer que les premiers égarements découlent des premières négations ... »

Le Clergé ne dit pas autre chose, c'est sa thèse, et cette thèse est une calomnie. Mr About l'emprunte aux jésuites. si la négation du catéchisme entraînait les égarements, mieux vaudrait s'en tenir au catéchisme qui enseigne que deux et deux font cinq. une vérité purement mathématique ne doit pas l'emporter sur la morale qui est le fondement des sociétés.

« .... autrefois, dit Mr About, les passions, les convoitises, les violences « s'apaisaient comme par miracle devant la simple menace de l'Enfer ... »

nouveau mensonge, ou plutôt même mensonge. La peur de l'Enfer n'a jamais fait taire les passions, les convoitises, les violences, pas plus que le catéchisme n'a contenu les égarements. c'est le contraire qui est la vérité, l'histoire en est la démonstration irréfutable, la démonstration par les faits. le moyen âge, ~~et~~ ce règne absolu du catéchisme et de la crainte de l'Enfer, est aussi le règne des passions, des convoitises, de la violence, règne effréné, dont les annales donnent la chair de poule. Quand donc le crime, sous ses formes les plus effroyables, s'est-il

~~[illegible]~~ déchaîné avec autant de furie que sous l'empire du christianisme, maître absolu des âmes et des corps ? non ! le catéchisme n'est pas le préservatif du mal, il en est la source par ses dogmes. Le dogme chrétien est une cause irrésistible de perversion, aucune morale ne saurait lui ~~[illegible]~~ faire équilibre. il a écrasé l'humanité qui commence seulement à se relever depuis qu'il tombe.

278

278 Temps du 25 Mars 1866. — 2e article sur la Bibliothèque intitulée congrès de Philosophie. L'auteur, Mr Challamel-Lacour est une espèce de jésuite protestant, remarquable par son insigne mauvaise foi. Tous ces gens-là sont les mêmes, déloyaux et perfides. c'est un signe de mort.

279

279 Temps du 27 Mars 1866. — article Seinguerlet sur les sociétés coopératives

« L'auteur fait entendre que le coup d'épaule prêté à l'envi par tous les « journaux au mouvement coopératif est un calcul d'intérêt

« ... il n'est pas de journal qui ne lui ait prêté sa publicité. il n'est « pas de nuance d'opinion qui n'ait cru de son devoir de lui offrir son concours ...

« obéissait-on à un calcul ou à une sage inspiration ? je ne l'examinerai « pas. je ne prétends pas m'ériger en scrutateur de consciences politiques. »

« Qu'importe d'ailleurs ! qu'il n'y ait eu du mouvement que parce que « chacun s'est efforcé de tirer la couverture à soi, que le mobile de l'agitation ait été intéressé « ou non, §§§§§.

« ..... une révolution des plus heureuses s'est opérée dans nos idées. l'autoritaire « qu'il était depuis sa naissance, le socialisme est devenu libéral. il a répudié des erreurs de « jeunesse. il s'est réconcilié avec les principes posés par la science économique ... »

« ..... c'est par un effort semblable qu'il y a six siècles, la bourgeoisie Française a commencé son évolution sociale ... c'est là un noble exemple. au prix de grandes misères, nos pères ont acheté la liberté des communes. au prix de durs sacrifices, les travailleurs se rachèteront du salariat. ..

« L'Epargne ! je n'ignore pas combien ce mot sonne creux aux oreilles de certains amis du peuple. les socialistes autoritaires Français et les Lassaliens, tous ceux qui tant en deçà qu'en delà du Rhin, ont repoussé ce moyen d'émancipation sociale, n'en avaient pas

calculé la puissance.

« ..... ce sont les journaux libéraux qui ont pris l'initiative du mouvement.

« ... Eux aussi, les gérants des associations ouvrières, ont partagé l'erreur du rapporteur « de la loi. ils ont cru que coopération et association ouvrière étaient deux synonimes. non: « La coopération, c'est-à-dire l'association du travail et du capital, s'adresse à tout le monde, « au riche aussi bien qu'au pauvre, au rentier aussi bien qu'à l'ouvrier, puisqu'à des titres « divers, chacun de nous est ou travailleur ou capitaliste. Cela est si vrai qu'en Allemagne, « le mouvement a eu et conserve encore un caractère essentiellement bourgeois, tandis qu'en « Angleterre il s'est développé exclusivement dans la classe ouvrière. ...

« En 1864, le chiffre d'affaires des banques du peuple d'outre-Rhin « (c'est-à-dire des bourgeois) s'est élevé à 300 millions de francs, c'est-à-dire au tiers « de la circulation des banques de dépôt et d'émission de l'allemagne entière.

280

280 ~~Depu~~ La Réponse de Bon. à l'adresse du corps législatif paraît avoir produit un effet violent sur l'opinion. Les journaux n'ont balbutié ~~qu~~ d'abord que quelques pâles et plats commentaires, de feintes méprises sur le sens de paroles claires comme le jour. mais il y a une fureur sourde dans toute la presse depuis cette harangue de Tamerlan. Le style hautement clérical, les phrases sur "la responsabilité devant Dieu"... "les mauvaises passions qui détruisent toutes les croyances", ... "la protection divine", ont opéré une conversion miraculeuse chez tous les chantres du spiritualisme et leur retour inattendu à l'incrédulité. Les massacres de Barletta ont précipité encore le mouvement. Le pourfendeur ordinaire de l'athéisme et du Congrès de liège, Mr Labbé de l'opinion nationale, tourne complètement à l'irréligion. ...

opinion nationale du 28 Mars 1866

« ..... Hier, on massacrait les juifs en Bohême, aujourd'hui on brûle les « protestants à Barletta. « La vieille Hyène rugit encore dans les ténèbres", selon l'expression « de Henri Heine, et ses miaulements sinistres nous avertissent de faire bonne garde.

L'Esprit de la Saint-Barthélemi n'est pas mort. il feint de sommeiller, « guettant sournoisement ses vainqueurs indolents.

« Rien ne sera fini, tant qu'il existera en Europe une église d'état, tant que « la séparation absolue du spirituel et du temporel n'aura pas consommé l'affranchissement « des consciences. L'intolérance a mille formes. Catholique à Barletta, en Bohême, dans « les présidios d'Espagne; protestante en Irlande, Orthodoxe à Vilna, musulmane à

« Tanger, elle serait spiritualiste avec un gouvernt spiritualiste, athée avec un gouvernt « athée. »

« ..... ~~[illegible]~~ Puisqu'il y a encore des victimes de l'intolérance, ne laissons « pas dire que Voltaire est trop vieux. Sans doute, il est plus beau d'édifier que de détruire. « mais, puisque nous n'avons pas encore détruit l'ennemi séculaire de l'humanité, ne « redoutons ni le nom, ni la tâche de démolisseurs. avant de semer un champ, il faut en « arracher les ronces et les épines.

Un article de Ducuing du même numéro sur les servitudes administratives, à propos d'un concert interrompu et empêché par la police, a de vigoureux emportements contre la tyrannie décorée du nom de loi.

La chronique de Souvestre du 28 Mars n'est pas moins véhémente. on sent la colère qui se contient à peine. il intervient dans la grande querelle protestante entre le Consistoire Orthodoxe et le Pasteur hérétique Martin-Paschoud. il cite un passage de la lettre à Mr Rouland par Etienne Coquerel, pasteur protestant au lycée Napoléon, lettre médiocrement chrétienne et qui met dehors la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, &c. puis s'élevant contre l'intrusion du pouvoir dans les questions religieuses, il s'écrie:

« Quant à poser des bornes à la pensée humaine ... à la raison, « quant à vouloir arrêter le doute, légiférer sur la croyance ..... le contelas du bourreau « s'y est ébréché. les bûchers sont éteints (pas à Barletta) et personne ne pense à les « rallumer." on les a pardieu bien rallumés dans les rues de Barletta.

à Barletta, le 20 Mars, on a arrêté et conduit à Trani 75 des coupables, parmi lesquels on compte quatre prêtres, un capucin et six ou sept femmes. Au nombre des prisonniers se trouve aussi un des 4 principaux banquiers de Barletta, conseiller municipal et lieutenant de la Garde Nationale. on a trouvé sur lui une liste de deux cents personnes qui devaient être sacrifiées avec les protestants.

281

81

Opinion Nationale du 29 Mars 1866 – Extrait d'un discours prononcé par Mr Laboulaye le 18 Mars à la Sorbonne.

Un vrai chef-d'œuvre de jésuitisme protestant. La devise: Liberté; Egalité; Fraternité, hautement arborée avec un commentaire admirable d'astuce et d'hypocrisie. Liberté signifie là en termes couverts oppression, Egalité veut dire Aristocratie et Fraternité, soumission du pauvre. Le tout assaisonné de Dieu, de

36 fils de Dieu, de St Paul et se terminant par cette phrase confite en cagotisme monacal: « pourquoi ne serions-nous pas un peuple grand aux yeux du monde et « agréable aux regards de Dieu ? »

Ce Laboulaye est le héros du jour. Girardin a proclamé sa candidature du ton le plus impérieux:

accumulation des titres de gloire du dit ~~sa~~ sur le dernier de cet auteur: « l'auteur de « chef-d'œuvre qui se nomme Paris en Amérique, l'un de hommes qui personnifient « le plus éloquemment en lui la liberté, et dont la parole a le plus de fermeté unie à l'abon- « dance et à l'éclat, Mr Edouard Laboulaye, a accepté la candidature en concurrence « et en remplacement de Mr de Buttoni, dans le Département du Bas-Rhin.

« Devant cette Candidature, toute autre Candidature libérale doit s'ef- « facer. » Être représenté au Corps législatif par Mr Laboulaye, de « l'Institut, sera un véritable honneur pour le ~~Corps~~ Département du Bas-Rhin. »

Toute la presse s'est inclinée devant cette consécration et chante Hosanna avec une émulation d'enthousiasme et de grosse caisse.

282 Lutte électorale à Newsbury, dans cette Angleterre-modèle, l'objet de l'admiration, de l'envie des libéraux, surtout de Mr Laboulaye qui voudrait l'importer dans notre malheureux pays de France.

Il y a 150 électeurs. Les plus mûrs, ont attendu ~~jusqu'~~ vers la fin, Les Votes se vendent 12 000 fr. et ~~sont~~ s'ils n'ont pas payé, dit le journal

opinion-nationale du 2e Mars 1866

283 Opinion nationale du 27 Mars 1866 - ~~Séance tenue~~ Assemblée générale de la Société des gens de lettres, séance du 25 Mars 1866. Réaction jésuitique. La séance jésuitique menée par le sycophante de jésuite, Paul Féval, président de cette pourriture littéraire. Habile homme, pour concilier tous les intérêts, propose la nomination d'une Commission chargée de réviser le fameux livre Trésor littéraire de la France, infâme compilation de morceaux choisis en prose et en vers, pour empoisonner de Clérico-Monarchisme tous les Collèges de France. Cette Commission a été composée de dix membres de toutes couleurs. Elle aura voix consultative !! Ainsi, après avoir consulté ce honorable, le Comité, auteur du livre, ~~corrigera~~ réviser le livre autocritiquement.

37 Des Sociétaires proposent 2 de donner voix délibérative à la Commission. Sur 226 Sociétaires présents, 179 ont pris part au Vote. 160 ont voté contre la délibérative, 19, pour. Le reste s'est abstenu.

Ainsi s'est terminée la guerre des gens de lettres, dit d'un ton cafard l'Opinion nationale. La paix est faite et nous espérons qu'elle ne sera plus troublée. Suit une citation élogieuse de la harangue de Paul Féval.

Le Chroniqueur du Temps du 27 Mars ne chante pas la même ode. Il dit:

« Le Comité avait énergiquement battu le rappel et convoqué le ban et « l'arrière-ban de ses amis.....

« Le Comité me semble avoir mené sa barque avec autant de bonheur que « d'adresse. Une Commission consultative interviendra dans la révision du premier Volume « du Trésor littéraire et dans la préparation du Second Volume. »

L'opposition demeure ~~de~~ alors la voix délibérative... « Un moment on « a pu croire, à la tournure ardente que la discussion n'a pas tardé à prendre, que les violences de « la dernière assemblée allaient avoir une nouvelle édition. Mais Mr Paul Féval tenait la « sonnette présidentielle, et les droits de la minorité semblaient être les derniers de ses soucis de cet « honorable Président. Il a lestement enlevé le vote par un coup de majorité. Il y a eu 47 « abstentions. 160 voix pour le Comité, 19 contre

C'est une victoire éclatante et incontestable.

La Commission consultative de dix se compose de Mrs: Paul de Musset, Henri Martin, L. Legouvé, Paul Féval, George Sand, St. Achard, Edmond Caraguel, Aug. Chalamel, Em. de la Bédollière et Félix Mornand.

Le lendemain Mr. Weill a envoyé sa démission

« Décidé à ne plus laisser figurer mon nom dans une société demandant l'aumône « au lieu de réclamer ses droits, et faisant des Trésors littéraires uniquement pour gagner « de l'argent, je viens prier d'accepter ma démission et l'assurance, aussi honnête que franche, « qu'après avoir entendu les explications de part et d'autre, je crois de mon devoir de citoyen, « de lettré et d'homme de progrès, de vous faire une guerre à outrance.

284 Marie Amélie est morte le 25 Mars 1866. - Tous les journaux font la larme à l'œil et le mouchoir. Cette fille de Marie Caroline, qui tenait tant de sa mère, est proclamée une sainte, - une sainte dans le goût de la Duchesse d'Angoulême. - Les Bubaumiers se trompent un peu dans leurs opérations et font un ~~plat~~ Salmis passablement contradictoire des derniers moments. L'Opinion nationale dit, d'après le Times: "Samedi matin, elle dit: "je suis mieux." Telles furent les dernières paroles. Leur

« elle s'endormit, et c'est dans ce sommeil qu'elle est morte, à onze heures du matin, sans « avoir nulle conscience de sa fin, sans éprouver la douleur de se séparer de ses enfants. La « mort s'est présentée à elle en courtisan, avec la douceur et le charme du sommeil. »

Le temps joue un autre air :

« .... Voici un des derniers moments de la reine, et qui me semble des plus « touchants. Marie-Amélie avait soigneusement conservé la robe qu'elle portait le 24 « Février 1848, au moment de sa fuite, et elle la considérait comme une sorte de relique « Française. A sa dernière heure, elle a fait apporter cette robe sur son lit pour la toucher « encore une fois de ses mains tremblantes. tous les témoins de cette scène émouvante ont « senti leurs yeux se remplir de larmes. »

A la bonne heure. tous les Orléanistes prennent le deuil et la lyre funèbre.

285 Opinion Nationale du 27 Mars 1866 – Le Clergé catholique, en Italie, compte 161, 123 individus sur 21,143,552 habitants.

Opinion nationale du 29 Mars 1866. – Sphère en relief de Mr Thury, de un mètre de circonférence (au quarante-millionième) pour 25 Francs.

286 Laurent (de l'Ardèche), le renégat passé au Bonapartisme, reparaît sur l'eau : il juge sans doute le moment venu de sortir de la Bibliothèque qu'il administre moyennant finance, pour se montrer au public, en vue des événements possibles. Le Congrès de Liège, les luttes politico-religieuses l'ont tiré de sa sinécure. il vendosse son habit St Simonien et vient proposer au public cette marchandise avariée, depuis long-temps au rebut. Du reste, il rentre en scène avec son pâtron grotesque, renforcé encore par l'âge et l'abrutissement Bonapartiste. Ces gaillards-là ne se doutent pas que les quinze dernières années les ont dûment enterrés, Fantômes vides, ils reviennent jouer le rôle de vivants avec un pédantisme comique.

Voici Mr Laurent de l'Ardèche ~~qui~~ s'avançant avec la grâce et la majesté des tours Notre-Dame qui prendraient la fantaisie d'une promenade :

« .... Voyez plutôt ce qui se passe en ce moment au milieu de nous. il n'a « fallu qu'une hardie et habile tentative de l'athéisme Germanique pour se faire naturaliser « en France et qu'une évocation imprévue de l'esprit de D'Holbach, soixante-dix ans après l'essai « malheureux d'une déesse de la raison ; il n'a fallu que l'éclat de ces deux incidents pour rap- « procher les vieux croyants des communions les plus acharnées jusqu'ici les unes contre les « autres, et pour ramener la sève religieuse dans les âmes qui ne s'accommodent pas plus « de la perspective d'un néant éternel que d'un mécanisme fatal pour le gouvernement de « l'univers. »

« .... Le flot montant de l'athéisme dans le sein des générations nouvelles, rend « urgente l'union, prédite par de Maistre, de la science et de la foi. Pour ramener aux « croyances religieuses une société sceptique et fière de ses lumières, il ne faut plus que « le langage conjectural du lévite soit formellement contredit par la découverte positive « du savant, et que l'autorité des livres saints de l'avenir puisse se trouver exposée à « être démentie par l'autorité et le génie d'un Galilée et d'un Descartes. »

Sur ce, le rénégat refroqué étale son orviétan St Simonien.

287 Moniteur du 11 Février 1866 – à Florence, le député Puccioni demande la révision de quelques dispositions du Code pénal Toscan, par exemple, celles qui frappent de pénalités exorbitantes le blasphème et autres délits relatifs au culte.

Le journal ajoute : « il n'est pas à craindre que cette proposition « soulève aucune résistance passionnée, bien qu'elle touche aux rapports entre la « loi civile et religieuse. »

Partout le catholicisme a écrit dans les lois ses fureurs inquisitoriales ; partout il a inscrit la mort, les tourments, les cachots contre les plus légères infractions à ses décrets, contre la moindre atteinte au respect de son omnipotence, et il a si bien ancré dans les âmes cette soif des supplices qu'on ose à peine en demander la suppression, par terreur du poignard catholique toujours levé sur les têtes.

288 Moniteur du 11 février 1866. – Séance du Sénat. – Mr Dumas lit un étrange discours du Sieur Comte de Mimerel, fabricant millionnaire de Roubaix, Ex-membre furibond de la réaction constituante et législative, aujourd'hui malade, pas de jeûne ni de misère probablement.

il résulte de cette tartine que le Sieur Mimerel, comme tous les fabricants, a vu et accueilli avec colère et douleur le traité de commerce basé sur le libre échange, que cette liberté "presqu'absolue des échanges" en réduisant presqu'à nulle valeur et de suite les anciens moyens de production, a fait une emprise considérable sur les fortunes laborieusement acquises des chefs d'industrie, mais que les murs de la Jérusalem industrielle ébranlés et menaçants ruine, se sont raffermis, et qu'aujourd'hui la dite Jérusalem industrielle remise à neuf, se montre, sinon radieuse, du moins avec un rayon d'espérance. » je répète les images bibliques de l'industriel

40 — Méthode américaine de sténographie, par Lombard-Martin, à la librairie Meyrueis, brochure de quelques pages

— Opinion nationale du 28 Mars 1866 — article Antony Méray sur les deux livres d'Amédée Guillemin Le Ciel (40 grandes planches, 192 petites, chez Hachette) et de Camille Flammarion, (chez Didier et Cie)

— Le Ciel, par Amédée Guillemin, chez Hachette

— Les mondes imaginaires et les mondes réels, par Camille Flammarion (Didier et C

---

seulement j'arrêterai-là ce débordement de figures, pour traduire en langue vulgaire la Bibliothèque économico ratiocination de Mr le Comte de la Ratine et du Madapolam. la voi

La perfection des machines a successivement abaissé le prix des produits et accru la consommation, d'où accroissement de travail, bras relativement plus rares, et par suite élévation des salaires, de 1f à 1,50 dans le midi, de 1,75 à 2,50 dans le Nord. Dans les fabriques du Nord, le salaire est de 2,50 pour les femmes de 5 fr. pour les hommes. "... Par suite", s'écrie l'infortuné millionnaire, "le spectacle de nos villes est affligeant. C'est au cabaret que l'aisance de la famille va presque toujours s'engloutir. On chôme le lundi, souvent encore le mardi, et, quand vient le jour de la paie, on ne trouve plus de quoi suffire aux nécessités du ménage. On dit alors au patron: "Vous ajouterez tant à mon salaire ou je vous quitte." Ce n'est pas une dette que l'on entend contracter, mais un don que fera le patron, et le patron obéit. Il paie la débauche qui l'appauvrit, comme le travail qui devait l'enrichir."

Oh! oh! "il paie la débauche qui l'appauvrit!" C'est très mal à lui. Il ne faut jamais payer la débauche, cela est de fort mauvais exemple et peut conduire jusqu'en police correctionnelle. Mais payer la débauche qui vous appauvrit, voilà qui est nouveau sous le soleil, j'entends la débauche des autres; car la débauche personnelle, sienne propre, est légitimement appauvrissante pour le sang et pour la bourse.

Par quelle aberration d'esprit Mr le Comte Mimerel s'avise-t-il de payer la débauche ouvrière qui l'appauvrit? Est-il fou? doit-on l'interdire ou le mettre en maison de santé? Tant-il que la police doit-elle intervenir pour mettre un terme couper court à une si flagrante pareille immoralité? Quelle force le contraint qui donc l'oblige à payer la débauche qui l'appauvrit, au lieu du travail qui devait l'enrichir? Pourquoi cette folie coupable?

Pourquoi? "hurle le malheureux sénateur millionnaire," Pourquoi? C'est que l'ouvrier ne craint plus que l'ouvrage lui manque. Pour un atelier qui se fermerait devant

2 avril 1866

57

9e Série

~~Cahiers de A à O~~

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

« dette que l'on entend contracte
« il paie la débauche qui l'app
Oh! oh! il paie la dé
faut jamais payer la débauche
police correctionnelle. mais payer
sous le soleil, (j'entends) la débau
appauvrissante pour le sang et
Par quelle aberratio
« la débauche ouvrière qui l'app
« en maison de santé) faut-il que la police
moralité? quelle force le contraint qui donc l'oblige à p
devait l'enrichir? Pourquoi cette fo
Pourquoi? hurle le mal
« l'ouvrier ne craint plus que l'ou

1869

Mars, Avril.

8 Avril 1869

..... La source du progrès est dans la communication de la pensée. Le mal est tout ce qui s'oppose à cette communication, le bien tout ce qui la favorise et la multiplie. (à ce titre, le plus grand bienfait pour l'humanité est la découverte de l'imprimerie, et le plus cruel fléau, le Christianisme.) à ce titre, la découverte de l'imprimerie a été le plus grand bienfait et le Christianisme le plus cruel fléau de l'humanité. Enchaîner l'esprit humain à un dogme immuable, ériger en principe et pratiquer en fait l'extermination systématique, pour le maintien de cette vérité soi-disant absolue et l'immobilisation éternelle de la pensée, n'est-ce pas attenter à l'humanité toute entière ? Le crime par excellence est tout ce qui a pour but de (prolonger l'existence de) cette religion de mort et le premier devoir, est l'anéantissement à tout prix d'une si horrible peste.

15 Mars 1869

Compère, (Revendication du prolétariat, page 2, Feuille volante)

Le communisme n'est point, comme le dit Compère, un chaos informe, le syncrétisme confus des premiers âges de l'Humanité ; il est le dernier mot de la science sociale, l'idéal de l'avenir.

Il est faux que le communisme ait jamais été l'enfance d'une société quelconque, et que plus le groupe humain est placé bas dans l'échelle de la sociabilité, plus il soit près du communisme. Ces assertions (sont diamétralement le contraire de la vérité. L'histoire entière leur donne) un démenti permanent.

ni les Esséniens, ni les frères Moraves ne formaient une 59
(Société humaine) pas plus que les Couvents Grecs et Latins. C'étaient des réunions d'individus, vivant en dehors du monde réel, sous la domination d'une croyance religieuse, c'est-à-dire, infectés de la pire des pestes. En tout temps et en tout pays, l'individualisme est le berceau de la société. Son règne est celui de l'ignorance, de la sauvagerie (et de la bestialité.) Il s'amende par la marche du temps et cet amendement est toujours une diminution. Tout progrès social est une conséquence de son affaiblissement, une conquête du communisme sur son domaine. (toute amélioration) est une innovation communiste.

Le communisme n'est que le terme (final) dernier de l'association, et personne ne conteste aujourd'hui que l'association ne soit le véritable instrument du progrès. Comment l'association serait-elle opérante, tant qu'elle demeure incomplète, et détestable, lorsqu'elle est arrivée à sa perfection ?

L'association grandit uniquement par les lumières. Chaque pas dans cette voie est la conséquence d'un progrès dans l'instruction. Toute victoire de l'ignorance, au contraire, est une atteinte à l'association. Il y a connexion intime entre ces deux ordres d'idées, (tous les faits l'attestent jusqu'à l'évidence.) Le communisme ne pourra se réaliser que par le triomphe absolu des lumières. Il en sera la suite inéluctable, l'expansion sociale et politique.

L'individualisme est l'ennemi des individus. Il n'en tient nul compte et se fonde sur leur destruction systématique. Il suffit de jeter un regard sur le progrès actuel et sur les siècles précédents. L'émancipation des individus est toujours en raison directe de la prépondérance de l'individualisme. Il signifie pour eux (à leur égard) extermination, et Communisme veut dire (implique) respect, garantie, sécurité des personnes.

il y a eu à toute époque des théories communistes. Cela se conçoit. De grandes intelligences peuvent y deviner l'idéal de l'organisation sociale. L'application a toujours échoué contre l'ignorance (des temps). Les lumières en sont la condition sine quâ non (du communisme). il est ~~[illegible]~~ ne devient possible ~~que~~ seulement que par elles, et il en est ~~[illegible]~~ que la conclusion obligée.

Les premiers chrétiens (l'ont) en ont essayé. L'échec a été complet. Cette tentative prématurée de perfection a tourné au désastre. Elle a enfanté les couvents, l'une des plus pernicieuses aberrations de l'esprit humain. Le remède intempestif s'est tourné en est devenu poison.

..... Dans les procès du passé devant l'avenir, les mémoires contemporains sont les témoins, l'histoire est le juge, et l'arrêt est presque toujours une iniquité, soit par la fausseté des dépositions, soit par leur absence ou par l'ignorance du tribunal. Heureusement l'appel reste à jamais ouvert, et la lumière des siècles nouveaux, projetée au loin sur les siècles écoulés, y dénonce les jugements de ténèbres.....

Dette de la Caisse d'Epargnes en Mars 1869, environ 600 millions

---

31 Mars 1869

Le Catholicisme est le (soutien) premier et dernier soutien de toute oppression. il bénit le cercueil de celle qui expire et le berceau de celle qui naît.

1er Avril 1869

(Revue Positive, Mars-avril 1869) article Stupuy, une remarque sur Condorcet, pages 201 et suivantes.

Monceau de absurdités et niaiseries touchant le Christianisme et le moyen âge attaqués à tort par les Révolutionnaires, suivant l'auteur. Prétendus

bienfaits du catholicisme et de la féodalité. Doctrine exécrable du fatalisme historique, du fatalisme dans l'Humanité. Tout ce qui arrive est bien, par cela seul que cela arrive.

Le catholicisme est irréprochable, tant qu'il est le plus fort. Ses torts ne commencent qu'avec sa faiblesse. La féodalité également est un bienfait, tant qu'elle écrase. Elle ne devient fléau que par la grâce de son déclin. Travestissement des faits audacieux autant qu'inepte (des faits) pour la justification de cette théorie sinistre du progrès quand même, de la santé continue. Aplomb grotesque de ces systématisateurs (dans leur pédantisme). Leur prétendue sociologie érigée en science presque mathématique. Les appréciations les plus sottes, les plus manifestement ridicules, données imperturbablement pour des vérités scientifiques démontrées.

Aug. Comte n'a rien découvert en quoi que ce soit. il a classifié, nomenclaturé, pédantisé. Ses systèmes ont varié au gré des événements et des circonstances. Ce prétendu fondateur de la science positive, s'est jeté brusquement, ~~[illegible]~~, dans les extravagances du mysticisme. Ce destructeur de dogmes a improvisé la religion de l'Humanité avec sacrements et sacerdoce. Pourquoi? Le coup-d'état l'a terrifié. il y a vu le triomphe soudain et inattendu du passé. Pour le fléchir et le séduire, il lui a offert une religion ultra-aristocratique, le système des castes, l'asservissement des masses, la domination absolue des Riches, toutes les folies accumulées du Brahmanisme et du Christianisme.

Pourquoi ses disciples hétérodoxes refusent-ils de le suivre dans cette voie? De quel droit sur ce point ~~[illegible]~~ la compétence du révélateur, tout en le proclamant le suprême prophète qui a dit le dernier mot de l'Humanité?

On parle en son nom et on le renie ! S'il a extravagué dans ses derniers oracles, il n'est pas plus infaillible dans les premiers.

Le Positivisme l'accuse à tort et à travers, qui traite de négation tout ce qui n'est pas lui, le Protestantisme, le Déisme, l'Athéisme, est lui-même la négation-type, le doute poussé systématiquement à l'absurde, érigé en religion. Il n'est pas le Positivisme, mais le Négativisme ou plutôt le Nihilisme. C'est un expédient, une ficelle, un truc.

Pour démontrer sa science sociologique, il travestit et torture l'histoire avec une audace à rendre jaloux le père Loriquet. Et cette audace impose. Il lui suffit de s'intituler Science, de s'affubler du nom universellement respecté pour devenir aussitôt sacrosaint. Personne n'ose le regarder en face. On s'incline avec humilité et on lui tire bien bas son chapeau.

Il faut dire aussi qu'il a la protection de Canards, protection toute-puissante. Il leur sert d'abri aux athées et aux matérialistes honteux qui tiennent à vivre en paix avec la force régnante et ne se brouillent jamais avec le bras séculier. N'était cet appui, la louche doctrine du biaisement et de l'équivoque aurait bientôt sombré. Mais, quoi qu'on dise, les poltrons font un fameux rempart.

" L'autorité spirituelle, si respectable et si respectée au "moyen âge", dit Stupuy page 208, " se déconsidère de plus en plus au 16e "siècle par le spectacle public de son inconduite et par les conflits sans "fin qui président à leur élection . . . . "

Comme si l'inconduite des papes et les scandales du Conclave au 16e siècle, pouvaient se comparer, même de loin, aux infamies et aux atrocités de la compétition, papale des 8e, 9e, 10e siècles, époque où l'on dépeint l'autorité spirituelle comme si respectable !

Respectable ! pendant qu'elle est incontestée et omnipotente et grâce à l'extermination. Le christianisme n'aurait pas vécu trois siècles sans la violence, elle a été son unique procédé. Déjà au 1er siècle, dans l'ombre, il procède par la contrainte, l'oppression, l'espionnage, la calomnie. Il a pour citadelle son organisation, pour arme toutes les formes de violence. Son organisation est formidable. Elle résiste à tout, triomphe de tout. La première victime est l'Empire Romain. Victorieux, le christianisme maintient, comme il a conquis, par l'écrasement.

Sans ce système, il eut avorté à son berceau, et une fois maître, s'il se fût relâché, n'aurait pas subsisté deux cents ans. Ses milices, sa guerre sans quartier, le fer, la flamme, la torture, les captations, l'astuce, l'enchaînement de la pensée, le siège mis devant chaque individu, l'anéantissement immédiat de toute contradiction, l'ont consolidé à travers les siècles et les obstacles. L'incendie, le carnage, la dévastation marquent sa route.

Que serait-il advenu, s'il eût succombé dans l'une quelconque de luttes terminées par son triomphe ? Nul ne peut le dire, même toutefois. La moindre conjecture serait une niaiserie. Parmi les choses ont suivi leur cours, il semble qu'elles n'auraient pu en suivre d'autre. Le fait accompli a une puissance irrésistible. Il est le destin lui-même. L'esprit (s'en trouve-t-il) est accablé et n'ose se révolter. Le terrain lui manque. Il ne pourrait s'appuyer que sur le vide, sur le néant.

Terrible force pour les fatalistes de l'histoire, adorateurs de ce fait accompli ! Toutes les atrocités du vainqueur, la longue série de ses attentats sont froidement transformés en évolution régulière, inéluctable, comme celle de la nature. Rien n'arrête ce imperturbable systématiseur. Jean XII, Marozie, Théodora, Mathilde, ont constitué une "autorité spirituelle "respectable et respectée !! Tout cela est légitime, utile, indispensable. On doit y voir la marche naturelle, obligée du genre humain. La raison sans réplique, c'est que

tout cela se suit et s'enchaine, qu'il y a filiation constante dans les événements, que chaque époque est le produit de l'époque précédente.

Belle découverte et bel argument ! Eh ! sans doute, tout se tient et s'engrène. La seconde naissance d'après suit la seconde naissance d'avant. mais l'engrenage des choses humaines n'est point fatal comme celui de l'univers. il est modifiable à toute minute. Un couple va se marier. je tue l'homme et je prends la femme. les enfants de cette femme seront les miens. N'auraient-ils pu être issus du tué ? Le meurtre est intervenu et a changé le fait. il y a toujours filiation, mais la descendance est toute autre.

C'est une immoralité, c'est un crime, de glorifier le passé quand même, de le justifier par de prétendues lois immuables, d'invoquer la dignité de l'histoire qui commande le respect ou même l'indulgence pour les erreurs des temps évanouis. Parler des services du catholicisme a pu être, à certains moments, une duperie, une illusion de circonstance. Aujourd'hui, après l'enseignement de vingt années, il n'est plus permis de plaider, au nom du fatalisme, la cause de cette religion néfaste. De sa première à sa dernière heure, elle n'a fait et ne fera que le mal. Elle n'était pas plus utile à l'humanité, que la petite-Vérole, la peste ou le choléra, ne sont nécessaires à la santé d'un homme.

La doctrine du progrès continu est une fantaisie de temps de transition. Elle a donné quelques années de vogue au catholicisme sous le règne de Louis Philippe. c'était une des formes de la réaction contre le mercantilisme, réaction provoquée dans la démocratie par le débordement et l'outrecuidance cyniques des intérêts matériels. Les âmes moyennes, intronisaient sans vergogne le culte du veau d'or et semblaient l'ériger en religion universelle. La pensée était bannie, l'idée de justice sociale mise au ban, l'enrichissement à tout prix proclamé la seule vertu.

Un moment, dans le premier dégoût de cette quantaine, la Révolution oublia les crimes du catholicisme pour se rappeler seulement sa spiritualité, et eut presque l'illusion de voir, dans cet adversaire déchu, un auxiliaire contre le sale ennemi surgi tout à coup devant elle. Le moyen âge fut quelques instants de mode universelle, par mépris et naïveté dans le camp populaire, par instinct et par calcul chez les conservateurs. Courte unanimité ! La mépris s'est dissipé évanoui, l'instinct s'est fait doctrine. Chaque chose a repris sa couleur propre. L'avenir a reconnu dans le Christianisme son mortel ennemi, le passé sa dernière planche de salut.

Le Positivisme, accroché cousu à la traine d'une Révélation, reste figé dans l'admiration du moyen âge. Aug. Comte, contemporain de cet engouement éphémère, en a fait une des assises de sa lourde construction sociologique. il faut bien que les Disciples se logent de leur mieux dans la bâtisse du maître. on fausse, on estropie l'histoire pour l'ajuster aux divagations des nouveaux livres saints. La Bible était une inspiration divine. Les tomes d'Aug. Comte sont la Science démontrée. Où est la pire outrecuidance.

Dans sa systématisation moyen-âge, le Positivisme lui sacrifie sans pitié ni scrupule, tous les martyrs de la pensée et de la justice, Abélard, Arnauld de Brescia, Rienzi, Hus. il n'ose point sans doute les condamner, il se borne à taire leurs noms et leurs rôles, et à rayer simplement de l'histoire ces grandes figures qui contrarient sa thèse de la papauté légitime... ...légitime, comme de raison, tant que les forfaits l'ont conservée toute-puissante, coupable, aussitôt qu'ils n'ont plus réussi à la préserver de la décadence.

Ce positivisme est d'un aplomb vraiment rare. C'est lui qui a découvert le soleil, la lune et les étoiles. il invente à chaque instant une foule de choses (comme qui dirait le pain, le vin, la (aussi merveilleuses qu'ignorées) telles que

chandelle, 88. Rien n'existait avant lui. il a tout créé, tout rangé, (tout numéroté.) son procédé de fabrique est curieux. il consiste à emballer dans un vaste marais de phrases, à que chacun savait en deux mots de l'eau la plus limpide. ainsi cette vérité si simple: " on est toujours un " peu de son siècle ", le positivisme la remet au monde entortillée dans cinquante pages illisibles.

autre découverte par la même méthode: " Etudier toutes les " époques produisent des rétrogrades et des avancés." qui eût découvert cela ou bien d'autres choses avant Aug. Comte? C'est lui vraiment qui nous a planté à tous un nez positif au milieu du visage. jusqu'à la venue de ce maître, nous ne possédions que (de faux nez) des nez postiches). on n'avait que de faux nez (des nez de carton.

Le christianisme est mort de la main de
.....
Voltaire. tout est bien fini dès 89. La postérité n'aura pas un coup-d'œil pour ces prétendus grands travaux d'exégèse du 19e Siècle, qui s'amusent à compter les cheveux, les poils ou les vermes du cadavre, afin de constater son identité. à peine si elle s'occupera une minute du malaise que la putréfaction répand sur notre époque. affaire de narration, (sujet de récit,) non de controverse. Le 19e Siècle ne vaudra que par la Science. son fatras littéraire et religieux aura pour tombeau la poudre des bibliothèques ou les cornets des épiciers.....

---

15 Avril 1869

..... Les Libéraux montent sur ce qu'ils ont fait hier, sur ce qu'ils font aujourd'hui, sur ce qu'ils feront demain.

Gaulois du 25 Mars 1869

Le Général de Goyon était en 1829 officier d'ordonnance de Charles X qui écrivit au magistère de l'ordre de St Jean de Jérusalem pour demander la croix de Malte gratuite en faveur de son très dévoué officier d'ordonnance — Lettre de l'Empereur Napoléon III à Goyon son fidèle et dévoué serviteur.

Gaulois du 25 Mars 1869

Discours de Bon. au Conseil-d'état sur le retrait de la loi des livrets qui mettait les ouvriers hors du droit commun

Fort bien! Qui avait mis ainsi les ouvriers hors du droit commun? La loi du 22 juin 1854. Les ouvriers peuvent dire: " L'Empire " nous l'avait ôté, l'Empire nous l'a rendu. que son saint nom soit béni!"

Mais il y a bien d'autres lois qui mettent les ouvriers hors du droit commun. Celle du timbre et surtout du cautionnement leur enlève la faculté de lire et de dire leur opinion dans la presse.....

Pierre positive (Mars-Avril 1869). article Nicoubof sur Bourguenille

Drame. — chef-d'œuvre de niaiserie pédantesque et de crétinisme positiviste. Le fond de ce beau travail est l'impuissance des gouvernements à rien faire, à rien changer, à rien modifier dans les peuples qu'ils dominent. à preuve, l'histoire toute entière, n'est-ce pas? ô triomphe de la Sociologie!

---

30 Mars 1869

à propos de l'article du Libérateur

Cette page, insignifiante en elle-même, est, il me semble, un curieux spécimen des procédés de la pensée humaine.....

---

29 Mars 1869

..... Pour les situations violentes qui placent la vie en péril permanent, il faut des esclaves dressés par la terreur ou des âmes exaltées par l'enthousiasme. Le métier de soldat, et plus encore celui de Marin, n'est possible que pour les deux extrêmes opposés, l'abruti ou le héros. ...

Morale indépendante du 26 Mars 1869.

La morale définie respect de la propre personne et de sa propre dignité, respect de la personne et de la dignité d'autrui. Morale toute passive: "ne pas se laisser

" entamer, ne pas entamer les autres." C'est l'individualisme étroit, rogue, hérissé, barricadé, égoïste; c'est l'isolement.

La vraie Morale est active. C'est l'aide mutuelle, la solidarité, l'association, l'action en commun.....

Phare de la Loire, 29 Mars 1869

Comme les Riches ont maintenant la faculté de faire des journaux sans permission, le Phare assure que le gouvernt a rétabli la liberté de la presse. Mais les pauvres sont baillonnés par le cautionnement. L'abolition du timbre ne ferait que renforcer (fortifier) le monopole du Capital, en lui permettant d'écraser le pauvre par le bas-prix du produit. Car le pauvre ne peut imprimer qu'en province, et chaque feuille arrive grevée de 4 centimes de port.

..... La qualification de Catholique donnée aux athées, malgré eux, est le plus sanglant des outrages. Au greffe des prisons, dans les recensements, on leur applique cette marque sur l'épaule. On en fait des forçats du Catholicisme. C'est l'inquisition en vigueur.

Qu'on accable un Athée des épithètes les plus injurieuses, soit! il les prendra volontiers pour des compliments; mais Catholique! un nom qui représente tout ce qu'il hait et tout ce qu'il méprise, un nom qui l'enrôle de force sous le drapeau ennemi et le fait soldat officiel de ses persécuteurs!

C'est ainsi que se forment les prétendues majorités au nom desquelles on opprime. Les poursuites contre le travail du Dimanche, les églises bâties à grands frais pour une poignée de Catholiques réels, les condamnations inquisitoriales des tribunaux, s'appuient sur la masse des indifférents et des adversaires travestis en sectaires Papistes.

Il faut repousser hautement le nom qu'on inflige

ainsi par violence, et faire justice des insolentes locutions qui mettent hors la loi tout ce qui n'est pas de la secte chrétienne. Partout ce nom de Chrétien est substitué à celui d'homme, comme si on cessait d'être homme en cessant d'être Chrétien.

8 Avril 1869

Revue Positive (Janvier-Février 1869) Article Raberty sur l'ouvrage de Marx Le Capital. Il dit:

" La question sociale nous paraît singulièrement déplacée, " quand au lieu d'étudier les conditions nécessaires à une production saine et à " une distribution juste de la Richesse, on se borne à en analyser les éléments " constitutifs, et à nous venir dire, par exemple, qu'en remontant à la " source de toute rente produite par le capital, on trouve une appropriation gratuite du travail humain. Or, le profit du capital peut être ce qu'il voudra, il " n'en est pas moins un rouage nécessaire dans l'industrie moderne."

Ces Messieurs font bon marché de la justice et de la Morale. Dialogue 0r je te tue. On en dira ce qu'on voudra, ta mort ne m'en est pas moins nécessaire! — "à la bonne heure! mais alors la tienne m'est plus indispensable encore, et je te tue. "On en dira aussi ce qu'on voudra". — Posée dans ces termes, la question est des plus simples. Il s'agit uniquement d'être le plus fort. . . .

..... Quoi qu'en disent les Hétérodoxes du positivisme, la seconde manière de Comte existait en germe dans la première. Il a toujours professé une franche admiration pour le Catholicisme, se bornant à lui dire: "Vous avez été sublime à votre heure, mais cette heure est passée. Vous êtes " maintenant ranci et rococo. Couchez-vous dignement dans le cercueil, comme ces " vieux sauvages qui ne peuvent plus scalper de chevelures et partent volontairement pour les terres du grand esprit. Allons! bonhomme, en route pour " l'autre monde et place à votre héritier naturel, le Sacrosaint Positivisme."

Cet exorde fesait assez pressentir la péroraison: "Sacerdoce et

"patriciat." "Religion de l'Humanité", avec les castes pour base. Conclusion parfaitement contenue dans les prémisses.

Dans sa prétendue science de la sociologie, pas plus que dans la philosophie de l'histoire, le positivisme n'admet l'idée de justice. il ne connait que le fatalisme et la loi du progrès continu, du progrès quand même.

De sa prétendue science de la sociologie, aussi bien que de la philosophie de l'histoire, le positivisme exclut l'idée de justice. Il n'admet que la loi du progrès (quand même et) continu, la fatalité. Chaque chose est excellente à son heure, puisqu'elle prend dans la série des perfectionnements. Tout est au mieux toujours nul critérium pour apprécier le bon ou le mauvais. Ce serait du préconçu, de l'à-priori, de la métaphysique.

L'expérience des siècles démontre que le seul agent du progrès est l'instruction, que la lumière jaillit presque uniquement de l'échange (et du choc) des pensées humaines, que par conséquent tout ce qui favorise et multiplie cet échange est le bien, que tout ce qui le supprime ou l'entrave est le mal. or, le christianisme a pour principe fondamental l'anéantissement de la liberté de penser et de communiquer sa pensée. De par l'observation, il est donc la nuit et le mal.

Foin! métaphysique et sornettes, que tout cela! La vérité, c'est que, n'importe par quels moyens, le christianisme ayant combattu et régné 1500 ans, a été nécessairement le progrès, durant cette période de lutte et de puissance. il ne commence à devenir le mal et l'obstacle qu'à dater de son déclin, et seulement parcequ'il décline. — Cependant, au début, à l'apogée, dans la décadence, sa méthode a toujours été la même: "extermination de la pensée". — Qu'importe! Hosannah! gloire à son triomphe! Hourrah! sus! sus! à sa défaite!

Telle est la philosophie positive, aussi généreuse que juste, aussi noble que consolante.

La manie du progrès quand même, chez ces aveugles systématiseurs, va jusqu'à l'accusation de mouvement rétrograde et d'impulsion négative, portée contre la renaissance des lettres, Grecs et Latines et leur victoire sur les informes productions du moyen-âge. (Suivant eux, cette victoire) a brisé l'évolution régulière qui était chrétienne. Elle a introduit en fraude la vieillerie païenne dans le monde nouveau. L'antiquité est une intrue qui nous a dévoyés; car elle a fait remonter le cours des âges.

il est vrai, en reparaissant au jour, comme le Rhône après sa perte, l'antiquité s'est permis de donner un rude soufflet à la tocade du développement continu. Arrêtant court, puis refoulant dans la nuit le moyen-âge, elle est venue réinstaller sur les ruines de la tradition christiano-absolutiste, l'idée de liberté et de République, conservée (restée) en dépot dans les entrailles des idiômes Grecs et latins.

Elle est donc fausse cette théorie (thèse) du progrès ininterrompu et fatal. Car la civilisation Gréco-Romaine a bondi par dessus le christianisme pour refaire malgré lui, contre lui, la civilisation moderne. Pas de preuve plus éclatante que cette religion, maladie terrible, a cloué près de deux mille ans l'Humanité sur un lit de douleur.

Si la science a pu naître, c'est que l'imprimerie, appuyée sur le vieux monde ancien, l'a délivrée du tigre qui la guettait au berceau. Les positivistes aiment et chantent la science. Eh! bien, elle est fille de l'antiquité. Le christianisme a failli la tuer. Elle n'a échappé qu'avec peine, témoins Roger Bacon, Raymond Lulle, et tant d'autres. "Sorciers! sorciers! au feu!" criait l'infâme. Elle revit aujourd'hui pour châtier le monstre. De quel droit les panégyristes de l'assassin se font-ils les chantres de la victime?

Le Positivisme n'est qu'une série de trucs. le premier et le meilleur est son nom même qui s'empare de droit de tout ce qui est vérité et réalité. il s'accole d'abord à la Science et, ça fait sienne par ce mariage. "Science positive!" se dit le vulgaire." avant Comte il n'existait "donc qu'une Science négative!"

Or, cet accouplement n'est qu'un pléonasme. (~~on dirait en Français de même Calibre~~): "Lumière éclairante", ne serait pas plus ridicule! ~~Français de même Calibre~~ mais qu'est-ce que le péché de pléonasme pour le charabias positiviste, cette dartre rongeante de notre langue?

Le Positivisme dénomme Science particulière chacune des diverses Sciences connues, et Science générale la Philosophie positive c'est-à-dire la classification Comtiste. il installe (introduit) ainsi modestement dans l'humanité à titre comme de Science des Sciences, quoi?.. la fantaisie d'un pédant! une nomenclature sans valeur pratique, sans application courante, bimborion (joujou) inutile à reléguer (bon à figurer) sous un globe (verre) de Pendule.

Le public se laisse faire et suit, les yeux fermés, tout étourdi d'un effroyable baragouin qui lui semble sortir au moins de l'antre de Trophonius.....

Toute la valeur du Positivisme est matérialiste. ôtez-lui cette qualité, il n'offre plus ne reste qu'erreurs (faussetés) et outrecuidance. Personne ne démontre mieux (l'évidente) la vérité du matérialisme et, chose étrange! il se refuse à conclure et traite le matérialisme de métaphysique. Plaisante accusation! Eh! Messieurs,

Vous donnez lourdement vos qualités aux autres,
et nous n'acceptons pas si lestement les vôtres.

affirmer, au nom de l'expérience, la non-immortalité de l'âme, et l'éternité de la matière, et repousser la qualification de matérialiste, c'est un raffinement de casuistique inaccessible à l'intelligence d'un simple mortel. Qu'est-ce (donc) que le matérialisme, sinon la doctrine qui déclare l'univers infini dans le temps et dans l'espace, et l'esprit une propriété inséparable de la substance nerveuse, dans la vie comme dans la mort?

Avec plus ou moins de détours et de subtilités, le Positivisme dit la même chose. Franchise à part, où est la différence entre les deux doctrines? — ah! voici: l'une n'est qu'un particularisme (Style Allemand); l'autre est l'universalité des connaissances humaines. (Les) a-t-il donc inventés ces connaissances le Positivisme? non, il les a tout bonnement enfilées en chapelet et débite ce chapelet comme son ouvrage.

Le Positiviste est un demi-Dieu qui sait tout, qui embrasse tout, depuis les derniers confins de la Mathématique transcendante jusqu'aux plus minces détails de la Sociologie, passée, présente et future. Du haut de son trône omniscient, il laisse choir un regard de dédain sur le Myrmidon qui ose se prétendre son pareil et lui dit comme à un chétif insecte: "Qu'y-a-t-il entre nous?"

Page 375 — Revue Positive (9bre — 2bre 1868) article La Révolution par Littré.

Affreux pathos d'Aug. Comte sur les deux philosophies de Voltaire et de Rousseau. Mauvaise foi de ce prétendu Soi-disant révélateur qui fait semblant de ne reconnaître au 18e siècle que deux écoles, Déiste, l'une et l'autre, et ne souffle mot de l'école Matérialiste et athée représentée par la Pléiade Diderot, D'Holbach, D'Alembert, Lamétrie, &c. Helvétius, &c.

Le brave homme avait ses raisons pour escamoter cette pléiade. il voulait simplement inventer l'athéisme sous le nom de Positivisme. (Ses disciples) à l'exemple du maître, les disciples feignent aussi de ne voir dans l'Athéisme qu'une métaphysique. Mais ôtez de leur galimathias de rencontre l'idée athée et matérialiste, que reste-t-il ? une classification fantaisiste. avec un mot : "Positivisme", ils ont presque réussi à se poser en créateurs de toutes les sciences humaines.

Quel horrible baragouin que le Style de d'Aug. Comte ! Un pareil écrivain a-t-il pu jamais tirer de son cerveau une thèse sérieuse ? Littré trouve dans ce patois une application des conséquences réactionnaires de Thermidor. "C'est", dit-il, "l'immixtion de la Réaction dans le mouvement Thermidorien. les Violences de Robespierre avaient rendu la réaction "imminente."

Cette raison vaut celle de Diafoirus : "Pourquoi l'opium fait-il dormir ? — Parce qu'il a une vertu dormitive." D'où vient "l'immixtion de la Réaction dans le mouvement Thermidorien" ? Qui l'a rendue possible ? Devaste jusqu'alors, pourquoi a-t-elle pu relever la tête et prendre si soudainement le dessus ?

La faute en est à la composition des assemblées délibérantes toutes mauvaises, sans exception, depuis 89. Constituante, Législative, Convention étaient des Collectivités bourgeoises égoïstes et poltronnes, des ramas de nullités ou de médiocrités où pointaient çà et là quelques talents en petit nombre et plus rare encore le Caractère.

Comprimée au 31 Mai par la minorité révolutionnaire, puis appelée à la rescousse par les Montagnards contre la dictature de Robespierre la majorité rétrograde de la Convention se trouva libre le 9 Thermidor et maîtresse le lendemain.

---

8 Avril 1869 67

Thèse

Phare de la Loire du 5 Avril 1869 — page 1, colonne 7, Correspondance particulière.

" ..... Un journaliste démocrate fait un riche mariage.
" Mr Floquet épouse dans l'Hérault une demoiselle Kestner, dont la fortune
" est considérable. "

Antithèse

Phare de la Loire du 7 Avril 1869. — Entrefilets Solennel :

" D'un de nos correspondants, sous l'empire d'une distraction
" regrettable, a annoncé d'une façon inexacte, le mariage de
" Mr Charles Floquet. Le jeune et courageux avocat épouse, comme le savent
" beaucoup de nos amis, Mademoiselle Kestner de Thann, fille d'un
" riche industriel qui est en même temps l'une des grandes notabilités de
" la Démocratie. Dans cette famille, les traditions radicales sont l'objet
" d'un véritable culte. On y aime les fermes caractères, les nobles exemples.
" La sœur aînée de Mlle Kestner épousa le Colonel Charras et porte encore
" le deuil du vaillant exilé dont l'épée et la plume furent toujours
" au service de la vérité et du droit. Elle et les siens vivent entourés des
" sympathies publiques, et l'union que nous annonçons aujourd'hui est de
" celles qui rapprochent et confondent de purs et généreux dévouements.

Ev. Mangin

68

Deuxième série

~~cahiers de A à O~~

07

2e sous chem

la Chem. 1

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. SSR

Deuxième série

~~cahiers de A à O~~

R F

tions.

ses observations plus de poids et d'au
présents, leur fit part de la difficulté
qu'il prétendait porter avec la sienne
c'est pendant cette consultation qu'une
vins du ministère, enjoignant à la
aver.

t-on, communiqua immédiatement
les priant d'apprécier la situation, décidé,
on qu'ils croiraient devoir prendre. La
ques heures plus tard, une lettre du minis-
lettre dans laquelle la conduite et les
dit-on, sévèrement blâmées. En réponse

Cahier M 2e série 12 69 1

289 Le Temps du 30 Xbre 1865 dit dans sa chronique du jour s'il faut en croire une correspondance du Nord, voici quels incidents auraient amené la démission de Mr Ambroise Tardieu, doyen de la Faculté de médecine:

Mr le Ministre de l'instruction publique s'était rendu Vendredi 22 9bre de bonne heure à l'Ecole de Médecine. il s'était enquis de l'état de l'opinion parmi les étudiants, avait prescrit certaines mesures de précaution, et enfin laissé un avis d'une Rédaction énergique et péremptoire, avec ordre de l'afficher dans les salles.

Mr Tardieu n'était point encore arrivé à l'Ecole. Peu après le départ du ministre, il y arriva. il prit connaissance de l'avis qu'on se disposait à afficher, et le croyant plutôt propre à enflammer cette jeunesse surexcitée qu'à la ramener vers le calme, estimant en outre qu'il était du droit de sa charge d'être consulté dans l'application d'une mesure où il aurait sa part de responsabilité, il se décida à surseoir à la publication de l'avis ministériel, jusqu'à ce qu'il eût pu en référer au ministre lui-même et lui faire valoir ses observations.

Pour donner à ses observations plus de poids et d'autorité, il réunit les professeurs présents, leur fit part de la difficulté et leur demanda leur opinion, qu'il prétendait porter avec la sienne au ministre mieux informé. C'est pendant cette consultation qu'une dépêche télégraphique lui parvint du ministère, enjoignant à la réunion des professeurs de se séparer.

Mr Tardieu, assure-t-on, communiqua immédiatement la dépêche à ses collègues, en les priant d'apprécier la situation, décidé, ajoutait-il, à suivre la décision qu'ils croiraient devoir prendre. La réunion se sépara. Mais quelques heures plus tard, une lettre du ministre parvint à Mr Tardieu, lettre dans laquelle la conduite et les hésitations du doyen étaient, dit-on, sévèrement blâmées. En réponse

à cette dépêche, Mr Cardon écrivit immédiatement sa démission qui fut portée le soir même au ministère par deux des professeurs de la Faculté de médecine, et acceptée aussitôt.

Il est juste d'ajouter, dit le Nord, que si les devoirs du ministre sont des plus impérieux dans certaines circonstances, les fonctions du doyen sont des plus délicates. Si le doyen représente le ministre auprès de la Faculté, c'est lui qui défend la Faculté auprès du ministre, et bien qu'on soit arrivé à le nommer directement, on ne parviendra jamais à en faire un simple commissaire impérial près de l'école de médecine. De là des conflits presqu'inévitables.

290 Le journal des débats du 30 9bre s'empresse de répéter un Communiqué reçu par l'avenir national à propos des Etudiants poursuivis. Ce Communiqué est une ignoble calomnie. il accuse les Etudiants d'avoir chanté au Congrès de Liège des chansons obscènes. Le gouvernement s'est aperçu que des clameurs contre l'impiété, l'anarchie, l'athéisme, les outrages au drapeau, ne restaient sans effet sur le public et ne produisaient point du tout les sentiments d'horreur et d'indignation sur lesquels il avait compté. il se rabat sur la Calomnie et reproche à ses victimes un délit qui soulève naturellement toutes les opinions, le délit de chansons obscènes. c'est une infâme calomnie qui sera relevée sans doute. Il faut que ces gens-là se sentent bien abandonnés de l'opinion pour recourir à de telles turpitudes. Voilà le Communiqué. il révèle la rage qui dévore ses auteurs:

« L'avenir national persiste, dans son numéro du 28 9bre, à dénaturer les causes de la condamnation disciplinaire prononcée contre sept étudiants, à raison des actes coupables et des paroles outrageantes qui ont scandalisé Liège, puis la France et l'Europe. Dans un article intitulé: « la question des Etudiants et la liberté philosophique, ce journal s'attache à démontrer que le Conseil académique a créé une espèce nouvelle de délits, les délits philosophiques. Rentrer dans une ville étrangère le drapeau national, arborer à sa place un long crêpe, puis l'étendard de la guerre civile, le drapeau rouge, est-ce un délit philosophique?

Entonner des chansons obscènes et outrageantes et des chants d'insurrection; insulter le représentant de la France et transformer toutes les discussions en outrages, est-ce un délit philosophique? Demander la guerre universelle; vouloir bouleverser l'ordre social tout entier; jurer haine à la bourgeoisie, au Capital; se donner rendez-vous, dans la rue, sur un champ de « bataille où les fusils concluront, » est-ce un délit philosophique?

Le journal qui cache systématiquement ces faits pour persuader à la jeunesse des écoles que l'on veut attenter « à la liberté philosophique », encourt une bien grave responsabilité vis-à-vis des familles dont les enfants, égarés par ces sophismes, peuvent être poussés au mépris de la chose jugée et à des actes qui compromettraient leur avenir.

D'après le journal des débats du 30 9bre, La France annonce que tous les étudiants arrêtés à l'occasion du trouble du quartier latin ont été mis en liberté lundi 25 9bre, et qu'il n'en paraîtra plus de cette catégorie devant le tribunal de police correctionnelle.

291 Le Temps du 1er janvier 1866 dit:

291

Nous apprenons que les feuilles d'inscriptions sont rendues aux étudiants en médecine qui vont les réclamer à la Faculté et que, pour rassurer les parents auxquels la lettre que nous avons publiée il y a quelques jours, a été adressée

4 la communication suivante leur est envoyée :

Faculté de médecine de Paris.

Paris, le

Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer qu'après examen, il a été reconnu que Monsieur votre fils n'avait pas pris part au désordre, et que la feuille d'inscription lui a été rendue.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

Pour l'inspecteur d'Académie délégué près la Faculté,
E. Forget.

---

292 La Presse du 31 8bre cite l'article suivant de la Patrie du 30.

« ..... Ce matin, le calme le plus parfait régnait à l'école de droit. Les étudiants assistaient en grand nombre au cours de Mrs Bugnet et Valette.

À la fin de son cours, Mr Valette a adressé aux élèves quelques paroles pleines de bienveillance, qui ont été cordialement accueillies. Il a exprimé le vœu que les élèves s'efforçassent, par leur application au travail, de réparer le temps perdu et de faire oublier les derniers incidents.

Il a terminé par un mot d'espérance et des souhaits de bonne année. On nous dit que l'allocution de Mr Valette a produit une vive impression sur les jeunes gens qui l'écoutaient.

Nous sommes heureux de constater que la même tranquillité a régné aux cours suivants.

La Presse ajoute : À l'école de médecine, l'abstention persiste. Cependant quelques étudiants de plus assistent aux cours.

La Presse du 3 janvier 1866 publie un article signé Vermorel sur une brochure relative au Congrès de Liège :

« Les étudiants à Liège et les mesures universitaires », tous ce

5 titre, Mrs Boulomié, avocat, & Thoinnet, ancien élève de l'Ecole polytechnique, viennent de publier une brochure qui se recommande par un incontestable intérêt d'actualité. Elle est dédiée à Mr Emile Ollivier

---

Presse du 5 janvier 1866.

Nous avons rapporté la décision du Conseil supérieur de l'instruction publique qui a exclu de l'académie de Paris Mrs Bey, Regnard, Lafargue, Jadard, Bigourdan, Lotton et Casse, les cinq premiers, étudiants en médecine, les deux derniers étudiants en droit, à l'occasion des faits qui se seraient passés dans la réunion dite : « Congrès international des Etudiants à Liège »

On nous annonce que Mrs Hyppolite Dubois, Hérold et Hérisson, avocats à la cour de Cassation et au Conseil-d'état, viennent de déposer un pourvoi formé par les sept étudiants susnommés contre cette décision.

Presse du 5 janvier 1866 :

Le Nord annonce comme presque certaine la prochaine nomination de Mr Wurtz aux fonctions de Doyen de la Faculté de médecine de Paris, en remplacement de Mr Cardon, démissionnaire.

---

293 On lit dans le Temps (chronique du jour, par Henry de la Madeleine)

« À quelque chose malheur est bon. L'émotion récente des pays latins a attiré d'une façon plus particulière l'attention du gouvernement sur l'organisation actuelle de l'enseignement des facultés. Depuis long-temps déjà, Lyon, Bordeaux, Marseille, Nantes, Rouen, réclamaient l'établissement de facultés de médecine dans leurs murs, et tout le monde est d'accord pour reconnaître que les trois facultés de Strasbourg, de Montpellier et de Paris sont vraiment insuffisantes pour un pays comme la France.

il s'agirait aujourd'hui, non de quelques institutions locales, mais d'un changement radical dans cet enseignement supérieur. Le nouveau programme doterait les principales villes de province de véritables universités dans le sens allemand du mot. Ces universités comprendraient : une faculté de théologie, une faculté de droit, une faculté de médecine, une faculté des sciences et une faculté des lettres. Cela coûtera plus cher, sans doute, que l'organisation actuelle. Cela contrariera peut-être les jeunes gens qui suivent de préférence les cours de la Closerie des lilas. Mais, par compensation, cela réjouira fort les étudiants studieux et peu fortunés, ainsi que les partisans d'une certaine décentralisation intellectuelle dont je suis.

294 Temps du 17 Mars 1866 – Bibliothèque de philosophie contemporaine, publiée par Germer Baillère, 36 vol. in-12, à 2f,50c le volume.

un congrès philosophique, article Variétés par Challamel-Lacour (dans le Temps du 17 Mars)

« . . . . . j'entends beaucoup de gens sages s'inquiéter « de l'invasion de plus en plus marquée des mauvaises doctrines. « On s'est beaucoup ému, il y a peu de mois, des témérités de quelques « jeunes gens, qui croyaient certainement ne faire qu'user du privilège « de leur âge et braver généreusement l'hypocrisie du siècle, en « s'élançant du premier bond aux dernières limites des négations pos- « -sibles. Ils en reviendront . . . . »

« . . . . . il n'y a pas à s'y tromper : l'adversaire « qui cause à Mr Janet tant de soucis, est, sous divers noms, celui « qu'il a déjà combattu, le matérialisme. Cette doctrine ne se présente « nulle part chez nous sous une forme caractérisée et dogmatique, « si ce n'est dans les discours d'une jeunesse pétulante. Mais on croit la « sentir partout, dans les mœurs aujourd'hui dominantes, dans les pré- « -tentions qu'on voit les sciences naturelles afficher de plus en plus, dans

« les théories qu'elles hasardent . . . »

La Bibliothèque de philosophie contemporaine est un recueil d'ouvrages de toutes couleurs. Tous les camps s'y rencontrent. On y trouve, entre autres : – un livre d'A. Garnier, avec préface de Prévost-Paradol. – un livre de Saisset – un livre de Janet – – un livre matérialiste avec préface de Littré. – Matérialisme et Spiritualisme, livre mélangé de bouffonneries, avec préface de Littré.

295

295 26 Mars 1866. – Temps du 14 Mars 1866, Chronique du jour par Henri de la Madeleine :

« . . . . Le 16 Février dernier, MMrs Brideau, « Debroz, E. Granger, Vict. Jaclard, Edm. Levrand et « Villeneuve, étudiants, étaient condamnés pour cris séditieux « dans le quartier Popincourt. Il paraît que certains journaux « ont profité de l'occasion pour qualifier ces jeunes gens d'épi- « -thètes injurieuses. On ne saurait trop protester contre des « procédés de ce genre. »

Décidément le Temps s'amende. Il avait publié la lettre de Mr Tenaille-Saligny contre les infâmes calomnies du journal pour tous, à propos des affaires du 2 Xbre à Clamecy. Il insère aujourd'hui un bout de réclamation contre les turpitudes du sieur Norbert-Billiard et consorts. Mais qu'elle est maigre, cette réclamation, et faite de mauvaise grâce, du bout des lèvres et par un ennemi vexé qui exécute en rechignant, une consigne désagréable ! Je crois que l'Evasion des prisons du Conseil de Guerre par Lacambre, a rappelé le Temps à l'ordre et à la prudence. Ces MMrs n'aiment à trépigner que les gens dûment à terre et incapables de se relever.

8/ 296

Presse du 19 Mars 1866. — Nouvelles du jour. . .

. . Récit par le Chroniqueur, je ne sais lequel, de la première représentation de la pièce d'Augier, la Contagion. Les Etudiants étaient réunis en nombre aux abords de l'Odéon. Fort peu avaient pu pénétrer dans la salle.

Le Chef de l'état et sa moitié étaient venus à cette représentation. Donnons le récit du Chroniqueur-Courtisan:

" . . . . L'Empereur est arrivé à huit heures précises.
" Lorsqu'il est entré dans la salle, quelques cris de: "Le Luxembourg! Le Luxembourg! La Séparation!" se sont mêlés aux " applaudissements du public."

" Si l'intérêt était dans la salle, il n'était pas moins " aux alentours du Théâtre. Voici ce qu'un spectateur du dehors " nous rapporte:

" Lorsque l'Empereur et l'Impératrice sont arrivés " au théâtre de l'Odéon, un certain ~~nombre~~ nombre d'Etudiants ont " fait entendre le cri de: "Luxembourg! Luxembourg!" Cette " acclamation qui n'avait rien de politique ni d'hostile, s'est " renouvelée au départ."

" On peut évaluer à quatre ou cinq mille le nombre " de jeunes gens des écoles, massés en ce moment dans les galeries de " l'Odéon et sur la place. L'Empereur et l'Impératrice qui se trou- " vaient dans la seconde voiture, ont dû traverser au pas " cette haie bruyante, mais généreuse et sympathique."

" Cette idée unanime d'une manifestation en faveur " du jardin, ami de l'étude et du plaisir, dont une partie des arbres " vient d'être condamnée au moment où ils allaient reverdir, ne " prouve-t-elle pas que l'amour de la liberté revit chez la jeunesse " (revêt peut-être) des impressions fraîches et poétiques, et que c'est

9 " la calomnier de lui prêter les vieilles théories de Babœuf et les 43
" desséchantes doctrines du Congrès de Liège. . . . ."

" Les Etudiants se sont dispersés avec calme, un peu " fatigués d'avoir chanté pendant toute une heure d'attente les " chansons de Thérésa, entremêlées de Cantiques. . . . .

Ainsi les cris: "Le Luxembourg! Le Luxembourg!" sont une protestation contre les desséchantes doctrines de Liège, attendu que le Luxembourg est un jardin aux feuilles vertes. Les Etudiants parlent maintenant le langage allégorique des fleurs et des feuilles, comme il convient sous un despotisme Oriental, et ils se sont assemblés à l'Odéon sans doute pour supplier le monarque de bien tenir sous ses verrous les coquins desséchants condamnés par ses Cadis.

297

297 Moniteur du 10 Février 1866. — Discussion de l'adresse au Sénat. — Discours du Cardinal Donnet contre l'instruction primaire, les écoles d'adultes et le dégrossissement des campagnes. Le Catéchisme et l'ignorance, voilà les seuls agents de la moralisation et de la sécurité publique. Harangue ordinaire du Marquis de Boissy, l'arlequin féroce du Luxembourg. Cet homme est un rilam spécimen de la nature humaine. Il fait rire, mais il ne rit pas. Il est à l'état de rage permanente. Il serait anthropophage avec délices.

(10) Suite de la dernière page du Cahier Commencé le 10 Mars 1866, terminé le 2 Avril 1866 - Continuation de la Séance du Sénat du moniteur 11 Février 1866; discours de l'illustrissime Comte Mimerel, Sénateur-fabricant millionnaire et malade.

298 298

« lui, dix vont s'ouvrir; c'est que dans la ville de Roubaix, depuis dix mois, plus « du sixième des machines à produire est au repos, parceque le personnel travaillant, « quoique chèrement payé, est tout-à-fait insuffisant .. »

ah! ah!! le personnel travaillant est insuffisant!! Est-ce que vous ne connaissez pas cet article du Code de l'économie-politique, Mr le Comte? Est-ce que vous ignorez le mécanisme de l'offre et de la demande, cet évangile sacro-saint de la société moderne? quoi! une révolte contre le fondement de notre ordre social, Mr le Sénateur! faut-il vous rappeler l'axiome sauveur et protecteur, l'axiome-pivot, l'axiome-Dieu et Roi: l'offre avilit, la demande renchérit les prix!

Si, par hasard l'offre remplaçait la demande du travail, Gémissant Millionnaire, est-ce que vous payeriez la débauche qui vous apparaît? C'est alors que le débauché vous entendrait invoquer ces tutélaires maximes de l'économie politique auxquelles vous faites aujourd'hui la grimace. La débauche serait immédiatement réduite de 25, 50, 75 p. %, bientôt congédiée et mise à la porte.

ah! c'est un don qu'on vous arrache, et vous obéissez. qui vous force d'obéir? fi donc! Sénateur, c'est honteux. je vous soupçonne (capricieux) moins absurde et moins martyr que vous ne prétendez. La demande de bras prouve la demande des produits et la demande des produits implique la vente à bénéfice. vous aimez mieux vous exposer ou lâcher un salaire plus fort que perdre ce bénéfice de la vente. c'est en conspirant sans doute que vous subissez cette avanie. il est affreux de ne pas empêcher tous les profits de la circonstance, cela se conçoit, d'être obligé de faire la part du feu, je veux dire de la débauche.

Quel renversement de la morale! les loyers, les denrées ont augmenté de 50, de 75 p %, et ces coquins d'ouvriers réclament un supplément de salaire. ils ne songeaient pas d'exploiter leur infortuné patron qui doublera ses dividendes et ses profits. ils exigent leur part de cette aubaine au lieu de l'abandonner toute entière aux malheureux millionnaires, comme l'exigent le devoir et la vertu. ô débauche! ô socialisme!

n'importe, le Comte malade le console, non pas de la maladie, mais du malheur de la situation. il y a encore de l'eau à boire. tout n'est pas perdu. « la perturbation « causée par l'invasion de la liberté commerciale s'atténuera en temps en effacera les « ventes. la condition du travail est améliorée en place l'ouvrier dans une aisance qu'il « n'aurait jamais espérée. »

Bon! ce n'est pas la débauche, c'est l'aisance et Mr le Comte semble en prendre son parti. il ne pleure plus les litres de bleu extorqués par la force à sa pauvre bourse sans défense. il est presque gai. Hélas! ce n'est qu'une éclaircie. les nuages se rassemblent.

« mais le manque d'ouvriers, mais le chômage causés par l'inconduite, mais la « production que ces chômages diminuent dans son importance, en même temps que des exi- « gences inouïes en élèvent factivement le prix, mais l'indiscipline que l'état des choses a « introduite partout, ne laissent pas d'amoindrir cette situation .... »

je croyais les douleurs de la caste calmées. mais on ne digère pas si vîtement cette amère pilule des exigences inouïes. ces bras manquent, il faut subir les conséquences de la rareté qui les rend chers. cruelles lois de l'économie politique! que n'invite-t-il les colons, ce bienfaiteur fabricant! pourquoi ne pas faire expédier une cargaison de Coolies qui deviendraient partie intégrante de ses mécaniques et marcheraient comme elles par le système de la carière? Sourd coup, il serait délivré de l'indiscipline, du chômage et des exigences.

Consolons-nous cependant, tout n'est pas perdu. le ciel se rassérène de chef. ces progrès de la mécanique suppléant aux ouvriers, le développement des communications recommanderont un peu les affaires.

« et alors qu'arrivera-t-il? » s'écrie jean qui rit et jean qui pleure, mais qui n'interrompt son piaton ni dans les rires ni dans les larmes. "- une production que « son importance nécessitera de déverser à l'étranger le courant de la production sera « plus actif, mais le fleuve industriel sera plus houleux ... il faudra ramer davantage. « eh bien, nous ramerons! ... »

ce violent exercice attendrit un peu Mr le Comte de la Canaille. ses sueurs imaginaires lui rappellent les sueurs un peu plus réelles des ateliers. il devient philanthrope sans préjudice de ses rancunes: « nos ouvriers, s'écrie-t-il, dans un accès mélangé de colère, de lâcheté et de patelinage, nos ouvriers, malgré leur désordre actuel, sont loin d'être « de mauvais gens. ils sont aujourd'hui, sans doute, dans l'exaltation et la fièvre qu'occasionne une abondance inattendue de salaire. - (ah! malheureuse abondance de salaire qui donne la fièvre et le transport au cerveau, choléra désastreux, quelle divinité nous délivrera de tes ravages!) - mais, cette fièvre calmée, pourquoi, comme les domestiques de nos mai- « sons, n'arriveraient-ils pas à apprécier les fruits d'une sage économie? pourquoi ne recon- « naîtraient-ils pas cette dignité qui enseigne si bien que l'indépendance est dans le travail et « dans l'accomplissement du devoir? »

L'illustre Sénateur trahit sa pensée intime. l'ouvrier-modèle pour lui, c'est le domestique de maison. les ateliers seront parfaits quand on n'y trouvera plus que des larbins. c'est alors que l'ouvrier, aujourd'hui égaré par l'esprit de révolte, découvrira la véritable dignité, celle de la soumission et du servilisme. pourquoi ne tracerait-il pas courbé sous la verge, dans l'atelier comme dans la caserne?

« dans nos armées, s'écrie avec enthousiasme le noble industriel, ne les voit-on « pas modèles de soumission à la discipline? »

oui, (sarcasme) Comte Mimerel, mais (subtil) vous ne pourrez pas les faire fusiller, vous, pour désertion, ni pour indiscipline, mutinerie ou pour manque de respect aux supérieurs. voilà votre côté faible.

« confiez-leur la défense de l'ordre, poursuit dans son lyrisme le Sénateur de Roubaix, « ils mourront pour obéir à leur consigne. »

ah! la belle chose que la consigne! l'idéal de la civilisation. pourquoi toute ne se réduit-elle pas à une consigne? quelle admirable simplification de l'ordre social! si Mr Mimerel et consorts pouvaient mettre leurs ateliers à la règle, leurs consignes ne seraient pas compliquées. il n'y en aurait qu'une: "beaucoup de travail et point de paie"

12 Le chef d'œuvre de Mr le Comte de la Tréstaine, c'est sans contredit la pos-
-session. Elle mérite d'être lue et méditée. Elle explique son discours et son discours l'expli-
-que. Pas de conclusion plus conforme aux prémisses. Le fabricant d'instrument entend son ef-
-faire et la logique. Qui veut la fin, veut les moyens: aboutir pour exploiter, amener l'hom-
-me à la docilité du cheval, tel est le vicaire social de Mr le Comte, de ses descendants et
de ses pareils. nous sommes en bonne voie.

« Confiez-leur la défense de Mexico, ils mourront pour obéir à leur
« Consigne. ils mourront en criant: "Vive l'Empereur!" "Vive l'Empereur!" est encore leur cri
« quand le dimanche ils se rendent à leurs jeux, précédés du tambour et du drapeau de leur
« confrérie. ils le crieraient bien haut au jour des élections, s'ils savaient s'affranchir de Su-
-bornations de ces esprits inquiets qui voudraient ne laisser au Souverain ni pouvoir ni initia-
-tive. (ils ne savent pas s'affranchir de la subordination. Sauvez opprimés! il faut les aider un peu,
en expédiant à Cayenne ces criminels Subornateurs. mais cela ne suffirait pas. s'ils le croisaient bien
« plus encore, quand une sage éducation, long-temps prolongée, aura inculqué dans ces esprits égarés
(comment! égarés? des hommes qui crient: Vive l'Empereur! en mourant et en jouant aux quilles ou
à l'oie? ils n'oublieront ce cri que le jour des élections. c'est singulier...) dans ces esprits égarés, dont
« l'âme n'est qu'engourdie, ces pratiques principes de foi, ces pratiques de morale qui seuls font le bonheur
« de l'homme. (comment espérons que Mr le Comte se fera Evêque après la liquidation et la retraite.
il pourra écrire des mandements. il prêchera contre les patrons et le tartuffera pour ce saint métier. il com-
-mencera bien certainement par donner tout son bien aux pauvres. Ce ne sera qu'une restitution)
« quand ils sauront et croiront fermement qu'il est quelque chose de plus élevé que la raison et la sa-
« -gesse humaine, à savoir: l'intelligence divine qui règle le sort des hommes et des nations. »

« oui, cette évolution dans les idées, je l'attends et je l'espère, car ces hommes au
« milieu desquels j'ai travaillé, prospéré, grandi, (par lesquels, s'il vous plaît, Mr le Comte, par
lesquels), au milieu desquels travaillent deux générations de mes descendants, j'ai défendu leurs
« intérêts, je les ai toujours protégés, et je les aime! »

Oh! oui, vous les aimez, vous les adorez, cela se voit de reste dans votre discours. La
tendresse vous sort à la gorge... les paroles d'amour en débordent... inconduite, Cabarets, débauche,
extorsion de salaires, exigences inouïes, indiscipline, désordre, fièvre, égarement... c'est une idolâtrie,
un tumulte de transports qui vous coupe la respiration. ils seraient bien ingrats, les malheureux,
s'ils n'offraient 25 p% de retenue sur leur paie quotidienne pour se faire éduquer par les
jésuites, selon le vœu de votre âme

299

299 Moniteur du 11 Février 1866 - Séance du Sénat

Discours du Baron de Vincent. Charge à fond sur l'instruction
publique, manifeste du parti jésuite, plein d'arrogance et de haine. Ces gens-
-là le sentent forts et vigoureusement appuyés, sinon, ils montreraient
plus de prudence. Ce Baron de Vincent a été préfet de quatre départements,
sous Bonaparte, il a soin de le répéter, et on l'a promené ainsi de province en
province pour balayer l'instruction primaire et les instituteurs. Cet homme
a été d'une violence qui a dépassé toutes les bornes, d'une violence dangereuse,
car elle a soulevé l'indignation générale. il faut l'entendre s'écriant du ton

13 d'un inquisiteur revenant de tournée: « je crois avoir été le seul préfet qui ait pro-
« -posé et obtenu la fermeture, la suppression de l'école normale d'un des départements que
« j'ai administrés, et je n'hésiterais pas à le faire encore, si les mêmes conditions se présen-
« -taient. »

« .... au surplus, si nous n'avons pas appris que les écoles
« normales aient produit des hommes bien supérieurs, nous savons malheureusement qu'elles
« nous ont donné les plus grands athées du siècle, ceux qui reniaient le Christ et sa Divinité. »

Vient ensuite une exaltation lyndarique des corporations religieuses,
un hymne qui transforme en vertus les vices les plus dangereux de ces conspirateurs:

« Là l'esprit et le cœur sont dégagés de toute inquiétude, de toute
« entrave. Là, l'individu n'a rien à lui, et il apporte une obéissance passive et la
« plus complète abnégation dans l'accomplissement de tous les devoirs qui leur sont imposés.

La France est ainsi livrée aux Pères jésuites, qui préparent les
jeunes générations à la guerre civile, au nom de Dieu et de la religion. Le Syllabus
veut l'établissement du moyen âge et les corporations religieuses doivent préparer ce résultat
par l'enseignement.

Le Baron de Vincent passe en revue avec triomphe les
succès croissants des jésuites de la rue des Postes dans la préparation aux écoles
spéciales. En 1858, cette école a fait recevoir à l'école centrale 1 élève,
à l'école forestière, 2; à l'école polytechnique, 3; à l'école Saint-Cyr, 10; au
baccalauréat, 25. En 1865, à l'école centrale, 14; à l'école forestière, 2; à l'école
polytechnique, 11; à l'école navale, 9; à l'école St Cyr, 64; au baccalauréat, 74.
ainsi 41 en 1858, 174 en 1865.

L'audace et l'insolence de ce jésuite dans son attaque
à l'instruction laïque ont tellement franchi les bornes, que deux sénateurs
habitués de la bande noire se sont vus contraints de protester. Rouland,
l'un des démolisseurs de l'instruction publique, Leverrier, le Père de Loyola,
l'un des drapeaux de la réaction cléricale, sur compris le danger et, l'un après
l'autre, ont combattu les agressions furieuses de l'ex-Préfet de quatre dé-
-partements et repoussé les outrages à l'université. Professeurs, instituteurs,
école normale, tout l'enseignement laïque avait été insulté, foulé aux pieds
par ce porte-parole de la faction jésuitique.

Sur la question du Mexique, le Maréchal Forey,
l'un des plus brutes prétoriens du Césarisme a débité un véritable chef-
-d'œuvre de Corps-de-garde. « On croit que l'Empire et Maximilien ont
« été imposés au Mexique par les baïonnettes Françaises. Erreur et calom-
« -die! c'est sans un transport unanime d'enthousiasme que le Mexique,

14 « après sa délivrance par ces baïonnettes, a proclamé Maximilien et l'Empire. il
« est bien vrai que l'intronisation du prince Autrichien était arrêtée d'avance, depuis
« deux ans, par le gouvernt Français. mais cette coïncidence est purement fortuite.
« c'est spontanément, sans aucune pression étrangère, que les Mexicains ont
« acclamé Maximilien, dont ils n'avaient jamais entendu parler et dont ils ne
« soupçonnaient pas même l'existence.

S'ils ne font rien pour le soutenir, si partout où les Français
« n'ont pas l'argument du canon, les populations laissent renverser le gouvernt
« de l'Empire, c'est la preuve la plus certaine de la popularité de Maximilien.
« Les véritables mexicains sont des gens timides, incapables d'une volonté et d'une
« résistance. dans ce pays-là, les brigands seuls, les pillards, les assassins, les scélérats
« ont une opinion et la font prévaloir par la force. Les honnêtes gens ont pour
« principe et pour habitude d'obéir docilement aux scélérats. Plus l'Autrichien
« est délaissé et attaqué, plus cela prouve l'unanimité en sa faveur. Or, nos
« soldats ne sont pas éternels. La guerre et le climat les détruisent. il faut en
« en envoyer d'autres, il faut en envoyer toujours, sans relâche, afin de maintenir
« la souveraineté populaire qui, au Mexique, ne se manifeste et ne s'exprime sincèrement que
« par nos baïonnettes."

Si, par impossible, des factieux n'admettaient pas ce raisonnement, qu'ils se montrent et on leur fera avaler des sabres et des baïonnettes jusqu'à pleine conviction.

300

300 Siècle du 29 Mars 1866. — Le travail par Jules Simon, nouvel ouvrage. — Le massacre de Barletta, 19 Mars 1866.

à Neuchâtel (Suisse), un Négociant meurt. On trouve dans ses livres Dieu inscrit comme créancier pour une somme importante. Une enquête établit que le défunt, grand dévot, avait ouvert un compte au Père Eternel, et qu'il y inscrivait, chaque année, une partie de ses bénéfices.

Le Clergé réclame, comme représentant de Dieu sur la terre. L'affaire sera portée devant les tribunaux.

Voilà une histoire admirable qui résume énergiquement la religion actuelle. L'achat des indulgences, les ex-voto, les cierges brûlés, vieilleries, insuffisances, ladreries et misères. Le négociant Suisse a trouvé enfin la vraie piété. il prend Dieu pour associé sans mise de fonds, et l'admet gratuitement au partage des bénéfices. Tant pour moi, tant pour toi. Mais le Bon Dieu connaît trop bien les affaires pour ne pas comprendre qu'il a un compte à solder, et il remboursera certainement à échéance la lettre de change tirée à vue sur l'autre monde.

15 Temps du 30 Mars 1866. — Les œuvres du catholicisme. — une carte de l'instruction publique pour les diverses provinces d'Italie, donne les résultats suivants: La province la plus éclairée est celle de Turin. sur mille personnes, 489 ne savent pas lire. — à Florence, ce nombre est de 757. — En Sicile et en Sardaigne, il dépasse 900. — Dans la Calabre ultérieure, qui tient le bas de l'échelle, sur mille individus, 73 savent lire, 927 ne savent ni lire ni écrire.

301

301 Moniteur du 13 Février 1866. — Séance du Sénat. — Discussion de l'adresse.

D'abord le discours obligé du Sieur Ségur d'Aguesseau en faveur du pouvoir temporel. Rien de nouveau dans sa manière; d'amères attaques contre Bonaparte emmiellées de protestations de respect aussi menteuses qu'emphatiques. Toute l'argumentation démontre que ledit est un homme sans foi ni loi, dont les promesses sont des mensonges, les engagements des perfidies, les serments des parjures. Le Cléricalisme entend merveilleusement bien ce genre d'éreintement. il est passé maître en empoisonnement avec des jattes de lait.

Suit une harangue du Cardinal Bonnechose. Celui-là est plus âpre et plus arrogant. il se sent sur le dos la pourpre Romaine et parle en prince de l'Eglise qui connaît son syllabus. Ces hommes de Dieu ne marchandent pas l'emploi de la Force. Leur religion n'a jamais eu d'autre arme et ils ne procèdent point par ambages. Parlant du parti Révolutionnaire qui règne dans le Parlement Italien et agit d'ensemble en Europe, il dit:

« Voilà le parti qui est en face de nous, à Rome, avec lequel nous
« sommes obligés de compter. Que respectera-t-il? Rien qu'une seule chose, la force,
« une force supérieure, imposante, telle qu'est celle de la France. je n'en connais pas
« d'autre.

Celui-là ne dissimule pas. il arbore tout net le drapeau de l'omnipotence théocratique et il l'appuie de la menace. L'insolence de ces hommes étonne toujours, malgré l'expérience tant de fois faite de leurs fureurs. lisez ce prêtre:

« ... MMrs, l'intérêt dont il s'agit est l'intérêt le plus élevé, le plus
« vaste, le plus universel, l'intérêt catholique en un mot. La cause que nous avons tous
« à défendre n'est pas la cause d'un homme, d'un pays, d'un peuple. C'est la cause de
« tous les pays, de tous les peuples et de tous les hommes. C'est la cause la plus grande,
« la plus sainte, qui soit sous le ciel, puisque c'est la cause du ciel même sur la terre,
« et c'est à cette cause que viennent se rattacher en quelque sorte toutes les fibres électriques
« de l'humanité. Car tout vient de Rome et tout retourne à Rome, comme en nous le
« sang qui porte la vie part du cœur et retourne au cœur.

« Ne soyez donc pas étonnés, MMrs, de la sympathie que cette cause

« excite dans le monde. Partout on s'y intéresse. Ce qui se passe maintenant dans le Sénat,
« ce qui se passera bientôt dans le Corps législatif, va retentir dans les 40, 000 presbytères de
« France, au foyer de toutes les familles chrétiennes. Que dis-je ? Les paroles échangées ici vont se
« répandre sur tous les points du globe, partout où bat un cœur de prêtre, de missionnaire ou
« de fidèle catholique, pour y porter la joie ou la tristesse, la crainte ou l'espérance. Les
« habitants de nos campagnes ont suivi avec peu d'intérêt les luttes entre l'Amérique du
« Nord et l'Amérique du Sud, les combats entre Juarès et Maximilien, les révoltes d'Espa-
« -gne, les mutineries de la Grèce, les débats de la Prusse et de l'Autriche pour le Slesvig
« et le Holstein. Mais il en est autrement du Pape. Ils prêtent une attention pleine de soli-
« -citude à tout ce qui le touche et à tout ce qui se passe à Rome." Que fait le pape ? où
« est-il ? Est-il tranquille dans Rome ? pouvons-nous être nous-mêmes tranquilles pour lui ?,
« Voilà ce qu'on se demande dans nos villages et dans nos villes. Car, malgré les efforts
« d'une fausse philosophie, le pape est encore, il est toujours pour nos populations le Vicaire
« de Jésus-Christ, le Successeur de St Pierre, le représentant de Dieu sur la terre »

« ..... le sentiment qui s'alarme pour lui, c'est le sentiment le plus déli-
« -cat, le plus pur, le plus noble, le plus saint de tous les sentiments, la piété filiale. Oui, on
« tremble toujours pour ce qu'on aime, et surtout lorsque ce qu'on aime est ce que
« l'on révère le plus au monde. »

Ce Bonnechose est un intrigant, jadis suspect et méprisé parmi les siens, comme un ambitieux sans scrupule qui voulait faire son chemin par la cour et la puissance temporelle au détriment des intérêts religieux. Plus d'une fois ce mépris de la caste sacerdotale a éclaté en public. Je me rappelle de violentes sorties des journaux ultramontains. Mais l'ambitieux a tenu bon. C'est le gouvernement qui dispose des évêchés et des chapeaux. Bonnechose poursuivit dans sa voie tortueuse, que malgré les dédains de la caste ~~dans aujourd'hui~~ il est Archevêque de Rouen, Car-
-dinal et Sénateur. Le pape, qui le détestait, l'a préconisé comme Archevêque et lui a même donné le chapeau, parce que le gouvernement français lui a forcé la main. Au-
-jourd'hui le Cardinal-Archevêque, monté au faîte, s'efforce de rentrer en grâce par de bons services. Il épuise la litanie des adulations, il dépasse tous les confrères en flagorneries papales, en dévouement ultramontain.

Pour acheter les bonnes grâces de Rome, il a tracé du gouvernement Romain un tableau impudemment mensonger ; jamais le Sanctuaire n'avait atteint à degré d'audace et d'imposture. Le Saint-Siège, dans l'histoire comme dans le présent, est le gouvernement modèle, le paragon des régimes politiques, la perfection, la sublimité, le ciel sur la terre. Il résume en ces termes le portrait fantastique :

« ..... je me résume. Gouvernement doux et paternel, sachant concilier les
« exigences de l'ordre public et les droits de l'humanité, libertés municipales fort larges ;
« les intérêts locaux réglés sur place ; le pouvoir exécutif à tous les degrés contrôlé par des conseils
« issus de l'élection ; l'emploi des revenus réglé par les conseils communaux et provinciaux,
« l'égalité des impôts établie par le cadastre, ces impôts très-légers ; point de conscription ;

sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, les beaux-arts favorisés et encouragés ; l'instruction
« primaire et secondaire très-répandues et parfaitement organisées, enfin les populations
« heureuses et libres. Voilà le spectacle qu'offrent à l'œil impartial les États-pontificaux. »

Cette description fantaisiste qui aurait pu trouver les incrédules faisait un appel habile et passionné à la contre-Révolution qu'elle montait solidaire de Rome.

« ..... Cependant ces États-Pontificaux ont été bien calomniés.
« Pourquoi ? Pour arriver au but qu'on se proposait, la spoliation du St Siège, la mutila-
« tion des états de l'Eglise, et si on le pouvait, leur destruction entière. Car, sachez-le bien,
« le parti que je signalais tout-à-l'heure a un but constant. Ce qu'il veut, c'est étouffer
« dans le monde la vie sociale du Catholicisme, et, comme le foyer de cette vie est surtout
« à Rome, c'est là qu'il veut arriver pour l'éteindre. Ce qu'il veut, c'est détruire tous les
« principes conservateurs de la Société, et comme le dernier boulevard de ces principes est le
« pouvoir temporel du pape, c'est ce pouvoir qu'il veut renverser à tout prix. »

Le Courtisan du pape dit un peu plus loin un mot bon à noter : « Le
« St Père était profondément ému, affligé de la situation où il voyait l'Eglise en Italie ; il n'y
« avait rien de moins que 108 Sièges épiscopaux vacants dans la péninsule et tout cela à ce
« que c'est qu'un diocèse privé d'Evêque, privé de son chef. »

Non, malheureusement, on ne le sait pas. On ne sait pas que toute la force du Catholicisme est dans la milice, rien que dans la milice. Le dogme, la morale, la doc-
-trine, tout ce que l'on croit devoir être le Catholicisme lui-même, n'est rien en réalité. Sa
importance vient, Canons, Croyances. Tout cela n'est que par la milice. Demain, le pape et la milice pourraient changer tout cela du blanc au noir sans la moindre difficulté, le Catholicisme n'en vaincrait pas d'une fibre comme puissance. Les populations qui lui obéissent, le croiraient le lendemain ce qu'il était la veille, dans la question de la milice est-elle la seule qui touche les prêtres au cœur, accroître leurs milices, sans cesse partout, envahir l'univers de leurs milices, avoir une sentinelle à chaque porte où demeure une famille, un espion auprès de tout être vivant, envelopper l'humanité entière de leurs réseaux de leurs soldats, voilà leur grande préoccupation. Le Reste n'est rien ou peu de chose.

« ..... il prend l'initiative, il écrit lui-même à Victor-Emmanuel, et sa
« lettre touche le cœur du Roi ..... »

A propos des communautés religieuses et du projet de confisquer leurs propriétés, le Cardinal s'écrie : « De quel droit ? qu'avaient elles donc fait ces Communautés
« religieuses pour attirer sur elles un pareil châtiment ? Quel était donc leur crime ?
« Quel est l'esprit qui a présidé à leur fondation, quel est leur but ?

« L'esprit qui a présidé à la fondation de ces communautés est le plus pur esprit le plus pur du christianisme. Une grande vérité, celle-là. C'est bien l'esprit le
« plus pur du christianisme, l'esprit d'accaparement, d'avidité, de spoliation, la soif dé-

Vorace

toutes les richesses de l'univers. Ce sieur de Bonnechose n'est pas de cet avis. Il continue ainsi :
« Leur but est la pratique des conseils évangéliques. Ce qu'elles ont fait, ce qu'elles font encore,
« c'est de prier pour ceux qui ne prient pas, c'est d'expier par leurs austérités et leurs sacrifices
« les iniquités qui dans tous les états provoquent les coups de la vengeance divine..... »

« J'en dirai autant de la confiscation annoncée des biens ecclésiastiques.
« Le clergé ne possède-t-il pas ces biens au titre le plus sacré ? Les intentions des fondateurs
« ne doivent-elles pas être respectées ? Le clergé ne fait-il pas de ces biens le plus noble
« usage ?..... »

« Le gouvernement italien réduira le clergé à l'indigence, à un état d'abjection
« et de dépendance. Il créera de longues inimitiés, il irritera les catholiques..... »

« Il faut que le gouvernement français fasse entendre à l'Italie le conseil et qu'elle
« y obtempère. Il faut que l'Italie renonce au serment obligatoire pour les évêques, à la
« suppression des sièges épiscopaux dans concert avec le souverain Pontife, à l'enseignement
« ecclésiastique subordonné au contrôle des laïques, à la suppression des communautés
« religieuses, à la confiscation des biens ecclésiastiques. - »

Et après Ségur d'Aguesseau et Bonnechose, arrive le Général Gémeau, ancien commandant de l'armée d'occupation à Rome, un épais et lourd soudard doublé d'inquisiteur, armé de son discours comme d'une pierre meulière pour assommer les auditeurs et la Révolution. Qu'on écoute cette caricature de Duc d'Albe : Parlant de Rome devenue italienne, il s'écrie : « Pour moi, je
« n'avoue ma raison se révolte à cette seule supposition que, devant les colonnes de
« St Pierre et sous les fenêtres du Vatican, des instructions anti-religieuses pourraient
« être faites publiquement par les écoles du libre penseur, du solidaire et autres... »

Il trouverait beaucoup plus naturel et plus édifiant de brûler ce soli-~~daire~~ - daire et autre devant les fenêtres du Vatican et les colonnes de St Pierre.

Ce Gémeau est une brute en épaulettes, une espèce d'idiot tombé en enfance. Ce premier Auvergnat pris à la halle ferait un meilleur Français. Et cela a commandé une armée ! Voici un échantillon de son style :

« ..... C'est pour cela que je dois répéter encore que c'est autant
« pour la France que pour la papauté qu'il faut que le pouvoir temporel du pape
« soit assuré, bien positivement assuré à Rome, parce que ce pouvoir est nécessaire, est
« indispensable à l'Eglise catholique qui nous a donné notre religion, et que cette religion
« est nécessaire, est indispensable à nos familles, à nos populations, qui n'ont à craindre
« que, par les attaques faites contre notre religion, nous soyons privés de ces ins-
« -titutions si précieuses, si bien consacrées par le temps, et dont les bienfaits sont in-
« -contestables, pour être livrés à des inventions qui n'auront été soumises à aucune
« épreuve et qui par cela bien dangereuses... »

Le bon homme devient tout-à-fait délicieux et je tiens à conserver la péroraison complète
98
une morceau du meilleur ragoût en matière de grotesque.

« Je veux être encore à certain parti, que j'accuserai à mon tour d'être enne-
« mi de toutes les religions, que les attaques dirigées contre l'Eglise catholique ont complè-
« -tement manqué leur but ; que, par ces attaques, la religion catholique est devenue
« plus grande, s'il est possible, car le bruit qui s'est fait contre elle l'a signalée au monde
« entier ; or, la signaler, c'est la servir ; le clergé Français plus éprouvé est aujourd'hui
« plus uni, est mieux connu et par conséquent plus vénéré encore. Quant à notre chef su-
« -prême, le pape, l'illustre Pie IX, n'est-il pas devenu l'une des plus grandes figures
« de la papauté ! Voilà le résultat des attaques contre l'Eglise Catholique.

L'Eglise catholique n'aurait donc pas à se plaindre pour elle-même,
« mais c'est pour nos familles, c'est pour nos populations qu'elle souffre, qu'elle a
« peur ; et elle a raison. Car, par la chute du pouvoir temporel, une carrière serait
« ouverte à toutes les passions, et ce ne sont pas les meilleures qui s'y présenteraient les
« premières : Une carrière serait ouverte à ces esprits ardents, capables, très-capables
« sans doute, mais inquiets, tourmentés, ambitieux surtout, qui veulent une société nou-
« -velle, une religion nouvelle, une morale nouvelle, parce que société, religion,
« morale, tout cela a fait son temps : Et quelle autre société, quelle autre religion, quelle
« autre morale voudraient-ils ?... Voilà qu'est le danger !!

« Notre Empereur et notre Impératrice, aimés tous deux de ce courage, de
« ce dévouement, qui peut donner la grande idée du devoir, ont voulu braver et
« ont fait reculer sans doute un fléau épouvantable qui s'était abattu sur une par-
« -tie de la France... Reconnaissance, admiration pour notre Empereur, pour notre
« Impératrice !! oui, je le répète, reconnaissance, admiration pour notre Empereur,
« pour notre Impératrice !! Ces mots-là ne peuvent pas assez retentir dans la salle
« du Sénat Français. (Vive approbation)

Oui, vive approbation, mais un peu tard. Le vieux buzard a lancé une première fois la phrase accentuée de deux points d'admiration, (Copie exacte) à un pour chaque majesté. Il comptait évidemment sur une explosion. Silence complet. Il relance la phrase avec deux nouveaux points d'admiration suivis d'une foule d'autres points. Nouveau chou blanc. Personne ne souffle. Les bouches et les mains se taisent. Oh ! alors il rappelle à l'ordre ces sujets mal fidèles, qui comprennent enfin.. Bravo ! Bravo ! j'avais fait la faute de changer un peu la ponctuation des deux premiers alinéa & la péroraison. C'était un tort. J'ai réparé. En suivant le fil de la harangue j'ai vu que cette ponctuation tenait fort à cœur au bonhomme. Il a été évidemment la corriger sur les épreuves du Moniteur et l'a maintenue militairement. Elle fait partie de son éloquence. Poursuivons.

« Mais il y a un autre fléau qui nous menace, qui paraît moins violent, et pourtant « est plus dangereux encore, c'est la démoralisation. »

« Demandons aux mêmes courages, aux mêmes dévouements de nous en préser- « ver, en ne permettant pas à l'imprudence et à l'ambition de donner de dangereuses ex- « citations à notre pays et par conséquent à beaucoup d'autres ; car le monde entier est « très-attentif à ce qui se passe du côté de la France. Et comment en douter, lorsque « nous sommes forcés de voir que des annexions injustes n'ont pas été faites sans laisser « de bien fâcheux enseignements ; lorsque nous sommes forcés de voir que des actes regret- « tables soient si promptement imités ? »

« Et ne serait-ce donc pas remplir un devoir que de signaler à une « grande attention la position qui nous est déjà faite ? Déjà notre belle et grande fa- « mille Française n'est plus tout-à-fait la même. Dans plus d'une localité, il y a « méfiance, inquiétude, malaise, parce que les consciences ne sont pas tranquilles : au lieu « de se rechercher, de se réunir pour être forts, pour être heureux ensemble, on s'évite, « on s'éloigne, on se divise, parce qu'une confiance réciproque devient plus rare tous les « jours ; et s'il n'y a pas encore division, il y a disposition à y arriver.

« Voilà le terrain sur lequel nous marchons au bruit de certain congrès « dont les manifestations n'ont rien de rassurant pour l'avenir. Où pouvons-nous donc « aller ainsi ?

« Messrs, pour la sécurité des familles et pour la sécurité des na- « tions, il y a, dans ce monde, un frein, qui, plus d'une fois, a retenu des peuples et « des trônes, entraînés déjà dans ce courant rapide qui conduit aux écueils.

« Ce frein précieux, qui, avec une sagesse et une prudence que l'on pourrait dire « divines, n'agit que pour avertir et préserver ; pour recueillir et soulager après le désastre. »

« Ce frein-là existe toujours ; mais il gêne le mal, et le mal veut le détruire. « Notre Empereur veut au contraire qu'il soit conservé : et par les nobles et précieuses « paroles qui ont terminé le discours du trône, paroles qui ont fait battre bien des cœurs, « nous avons senti le renouveler toute notre confiance dans une si puissante et si magnanime « protection. »

« Pour y répondre, que devons-nous faire, nous ? Ce que nous devons faire, « je vais le dire en terminant. Nous devons tous ensemble nous lever pour la volonté de « l'Empereur ; nous devons surtout nous lever tous ensemble contre qui voudrait la braver « ou la méconnaître. » « Le ferons-nous pour l'honneur et le bonheur de la France ? « Le ferons-nous pour que les imprudents se calment et que les bons se rassurent ? »

« Messrs, regardons en même temps Rome et la France ; réfléchissons bien ; et « je veux croire que nous n'hésiterons pas. »

La vieille culotte de peau est bien ramollie. Elle n'a pas osé dire : que « les méchants tremblent et que les bons se rassurent, selon la phrase sacramentelle.

Quatrième discours catholique, celui du Cardinal Mathieu, un roué, un Courtisan et un jésuite. Il dit amen en quelques mots à toutes les paroles du gouvernement. 19

Après ces quatre homélies, l'ancien avocat Bonjean de la Constituante et de la Législative, le jumeau de l'avocat Baze en réaction, aujourd'hui le désinvolte Bonjean entame la petite guerre contre le Temporel, dans la couleur La Marmora. Il invoque à son aide les intérêts sociaux.

« ..... Plus que jamais je suis convaincu que ce mouvement antireligieux, « ce débordement d'athéisme qui se manifeste depuis quelques années dans notre pays, « menaçant les bases de toute morale et de toute société, n'est, au fond, que la réaction « immodérée, injuste, fatalement amenée par les théories sur le pouvoir temporel. ....

M^r le Baron Vincent : « Est-ce au pouvoir temporel du pape que nous « devons attribuer la manifestation des étudiants de Liége ?

Moniteur du 15 Février 1866 - Sénat - Discussion de l'adresse.

Singulier Discours du Général Delarue sur l'Algérie, à propos de la lettre de Bonap. qui a si violemment soulevé la colère des Colons Européens. Ce Discours, éloge pompeux et admiratif de la lettre en question, la démolit à coups d'encensoir. C'est exactement le procédé des faux bonhommes dans la pièce de Barrière. Chacune de leurs phrases commence par un panégyrique et finit par un éreintement. Chez M^r le Général Delarue, l'éreintement est entrelacé dans le panégyrique. En fait, le fameux projet impérial n'a d'autre but que de créer une armée Arabe qui lui servira d'instrument au despote pendant sa puissance, et qui vengera sa chute par l'expulsion des Français, s'il survient une révolution.

Deux discours du gouvernt, celui du Duc de Persigny, une espèce de métaphysique du despotisme, quintessencié et ennuyeux que j'ai laissée à mi-chemin, et celui du sieur Rouland, le destructeur de l'instruction publique, bon à lire et à retenir. En voici un passage :

« .... Reconnus de libertés nouvelles, non pour perpétuer l'antagonisme « entre le gouvernt et les citoyens ; non pour flétrir la jeunesse et désoler l'âge mur « par des doctrines dissolvantes et impies, mais pour affermir la paix sociale. »

Compris ! La prison aux athées, la parole aux jésuites !

Le discours de Rouland est un programme complet de despotisme pratique, le progrès par l'apaisement, ce qui signifie par le silence, la servitude et l'abrutissement. On sait maintenant la valeur de ce mot : l'apaisement des passions

Réponse du Marquis de Boissy à cet effronté manifeste. il a été plus heureux que d'habitude. L'indignation ouvre la verve. on n'a pas laissé longue carrière à la Sienne. il avait trouvé le joint et ce troupeau de laquais bondissait sous l'aiguillon. L'orateur n'a pas été loin. il n'avait pas commencé qu'on l'a fait taire. il a été lestement clôturé.

La discussion de l'adresse se termine par ce paragraphe significatif: « Votre dynastie, Sire, grandira dans la reconnaissance du « pays; les générations qui nous suivent, recevant dès l'enfance les principes de « foi et de morale qui élèvent l'homme à ses propres yeux, se transmettront « ces belles paroles de votre Majesté: « au dessus de l'intelligence humaine, au « dessus des efforts de la science et de la raison, il existe une volonté suprême qui « règle les destinées des individus comme des nations. »

adopté à l'unanimité.

302

302 Le bruit de la place publique trouble la paix de l'orgie et du lupanar. — La faction des gens tranquilles. — Rome et Florence dans l'histoire.

Presse du 31 Mars 1866. — Article de Mr Ollivier, le nouveau rédacteur-en-chef. — Demande de portefeuille sous forme de remontrance. insultes à la Révolution et aux révolutionnaires pour capter la faveur du maître, mêlées de menaces indirectes, pour lui forcer la main.

Le libéralisme triomphe désormais sur toute la ligne de la presse. La Révolution est bafouée et mise sous les pieds. La coalition Royaliste ne rencontre plus d'obstacle.

Voici des nouvelles de haut goût dans la Presse du 31 Mars, l'un des journaux de la coalition libérale:

« Nous apprenons le décès de Mme la Baronne douairière « du Laurens d'Oiselay, née de Crillon-Mahon, sœur du dernier duc de ce « nom, dont la belle-mère est Mme la Duchesse de Mahon, née de Chasseport « de Pissy. Elle est décédée à Avignon dans la 64e année de son âge. »

Le peuple aurait bien mauvais air à dédaigner ces communications importantes qui descendent des hauteurs de la société.

303

303 Massacre de Barletta, dans la terra-di-Bari, le 19 Mars 1866, jour de St Joseph. détails dans les journaux du 24 au 5 ou 6 Avril. — Emeute à Trani, ville voisine de 20000 âmes, dans le même sens. Barletta a de

27 mille âmes. La garde nationale presque complice des assassinats. les chefs avaient voulu faire expulser les protestants. ces hérétiques étaient 40, ou 95 d'après d'autres versions. — L'un d'eux, mutilé et brûlé à moitié vif. La presse Napolitaine du parti avancé, indifférente à cette St Barthélemi. « Que nous veulent ces protestants? », disent les journaux. Le Catholicisme est encore le maître absolu de toutes ces populations.

304

304 Moniteur du 20 Février 1866. — Distribution des prix aux ouvriers de l'association polytechnique. — Discours de Mr Dumas, sénateur. — harangue habile de courtisan sans conscience, mentant à ses convictions pour servir la puissance. Flagorneries à l'adresse des ouvriers, comme savent en faire ceux qui les veulent asservir.

après une revue rapide et brillante de toutes les conquêtes de la science et de l'industrie, après un tableau nerveux et coloré du pouvoir que l'homme exerce aujourd'hui sur la nature, Mr Dumas continue:

« ... Nous touchons à l'écueil, et il semble entendre la matière « et l'action, renouvelant la tentation de Satan, dire à l'homme: « adore-nous, « et nous te donnerons les mondes et leur gloire! »

« Dès les premiers âges de l'humanité, elle divinisait ceux qui dé« couvrirent le blé, la vigne, les métaux. Dans ces temps reculés, Newton, Lavoisier, ils « auraient pris place au rang des Dieux. aujourd'hui on leur dit, dans un lan« gage que la science désavoue: « vous honorez l'esprit humain par vos œuvres; mais vous « n'êtes que des hommes, et les grandes choses que vous avez accomplies prouvent qu'un « Dieu n'était pas nécessaire pour créer le monde ni pour le gouverner. » C'est le Paganisme « qui se retourne et qui, après avoir divinisé autrefois les phénomènes de la vie matérielle, « voudrait humaniser aujourd'hui le mystère de la vie morale. Comme s'il déplaisait à « l'homme, quand il se met ainsi en présence de la nature, qu'il prétend l'égaler partout et « la dominer souvent, de s'abaisser devant la puissance à laquelle obéit l'univers. »

« Illusions dangereuses de la sécheresse et de l'orgueil. Le pouvoir de « l'homme a ses limites. il n'appartient ni à la science des nombres, ni à celle des forces, ni « à celle de la matière de créer la vie, la conscience, le sens moral, l'âme et tous ses attributs. »

« Rendons à Dieu ce qui est à Dieu et laissons à la terre ce qui est à la terre. « Le spectacle de l'activité humaine est admirable, plein de grandeur et de poésie. Mais au « dessus de ses manifestations les plus exquises, s'élève encore un idéal jamais satisfait, où « respire le sentiment profond des fins de l'homme, et si notre cœur éprouve une gratitude « sincère envers la volonté suprême qui a mis de telles jouissances à notre portée combien « paraîtrait amère la coupe de la vie, même au plus grand d'entre nous par le génie s'il « était sûr qu'elle ne se remplira plus pour lui et qu'il ne touchera jamais ailleurs ces vérités « sublimes qu'il a pressenties et qui ont bercé ses rêves dans ce monde

« Oui, asservissons la nature, &&&... mais laissons à l'âme humaine « dans la vie et ailleurs son rôle, ses mystères, ses devoirs, ses responsabilités, et nous, enfants de « cette France que la Providence a toujours si visiblement protégée, répétons humblement avec « son Empereur qu'au dessus de la science et de la raison il existe une volonté suprême qui règle les des« tinées des individus comme celles des nations. »

Moniteur du 21 février 1866. – Sénat. – Pétition d'un sieur de Coninck, protestant zélé, qui demande l'institution d'un dogme orthodoxe fixé par les Synodes.

Toujours et partout les fureurs du dévot contre le progrès des lumières, qui emporte les vieilleries. La femme Monlaur ne pouvait manquer d'intervenir. Il prononça un long réquisitoire contre l'incrédulité et se posa en champion de Jésus-Christ. – Renvoi de la discussion

311.

Temps du 20 Mars 1866. —

« Nous apprenons qu'une Société vient de se former dans le but de faire une traduction nouvelle et rigoureusement exacte de la Bible. Cette traduction doit être l'œuvre d'hommes compétents, choisis dans les trois grandes communions religieuses, israélite, catholique et protestante. Voici les noms des membres fondateurs:

Le Prince Louis Lucien Bonaparte; Alfred André; Aristide Astruc, grand rabbin; Audley, coquize; l'abbé Bargès, professeur d'hébreu à la Sorbonne; le chanoine Bertrand; l'abbé Et. Blanc, du diocèse de la Madeleine; de Bonnechose; le père Albert de Broglie de l'Ac. Fr.; Jules Cavalier, de Cavan-Tolozac, ancien chanoine, docteur en théologie; le général de Chabaud-Latour; Aug. Cochin, de l'Institut; Cahen, sp. membre du Cons. d'Etat; Dequevauviller, curé de la Madeleine; Ernest Dhombres, ancien; l'abbé Duclos, membre de l'institut historique; Henry Durand, membre de la société asiatique; Egger, membre de l'institut, profes. à la Faculté des lettres; Eichhoff, inspecteur honoraire de l'université, correspondant de l'institut; Feer, professeur de langues orientales vivantes; Gustave d'Eichthal; Frappel, professeur à la Sorbonne; Garcin de Tassy, de l'institut professeur à l'école des langues orientales; Gaudard, directeur de l'école normale de Neuvic; le R. P. Gratry, prêtre de l'oratoire; l'abbé Hugonin, supérieur de l'école des hautes études ecclésiastiques; le Fr. Hyacinthe; l'abbé Icard, directeur de l'école de Carme; Jouffroy, bibliothécaire à la Sorbonne; Léon Lefèbure, auditeur au Conseil d'état; Leroux de Lincy, membre du Comité d'archéologie; Levy-Bing, banquier, membre de la société asiatique; l'abbé Loyson, docteur de la Faculté de théologie de Paris; L. de Mas-Latrie, chef de section aux archives; Matter, pasteur de la Confession d'Augsbourg; l'abbé Michaud; l'abbé Michon; Frédéric Monnier, auditeur au Conseil d'état; le Comte de Montalembert, membre de l'institut, professeur au Collège de France; Martin de Noirlieu, curé de St-Louis d'Antin; Jules Oppert, membre de la société asiatique; Paulin Paris, membre de l'institut; Jean Pétavel, pasteur auxiliaire de l'Eglise suisse de Londres; Emmanuel Pétavel, licencié en théologie; Josias Pétavel, docteur en médecine; le Comte Robert de Pourtalès; Edmond de Pressensé, docteur en théologie; Rognon, pasteur; Rousseau-St-Hilaire, professeur à la Sorbonne; le marquis de Saint-Aulaire; Saint-Marc Girardin, de l'Acad. Franç.; Saint-René Taillandier, professeur agrégé à la Faculté des lettres; A. Salomon; Sander, professeur à l'état-major; l'abbé Senac; Amédée Thierry, sénateur, membre de l'institut; Jacques Thierry, officier d'état-major; Robert Thierry, auditeur au Conseil d'état; Valette, pasteur de la Confession d'Augsbourg; Louis Vernes, pasteur; le Vicomte de la Villemarqué, de l'institut; Vitet, de l'Acad. Franç.; Henri Wallon, de l'institut; Jean Wallon; Conrad de Witt; Woque, professeur au Séminaire israélite.

BIBLIOTHÈQUE

24

Journal de Rome, politique et religieux, 24 mars 1866.

Nouvelle à Rome, 473 443 déchets ou inscrits en 1865. Augmentation 285 millions de francs.

Constitutionnel du 28 mars 1866. – Histoire de la religion pour le temps présent, par Alex. Henne, 8 vol. in 8°, Paris, Garnier, rue de Tournon.

Article signé Guitave Cambel. « Mesurons notre pas de déclamateur débordé. Il est affligé, le brave homme, d'entendre dire à Mme Sainte Odenwald, à Mme Cécile Fatton, à Mme Marguerite, en fidèle, que l'histoire de la religion pour le temps présent est écrite par un libre penseur. Comme si l'on pouvait être libre penseur quand on est catholique! Comme si l'on pouvait être libre penseur quand on est protestant! Comme si l'on pouvait être libre penseur quand on est juif! Comme si l'on pouvait être libre penseur quand on est musulman! Comme si l'on pouvait être libre penseur quand on est bouddhiste! Comme si l'on pouvait être libre penseur quand on est fétichiste, mage, druide, brahme ou talapoin! Comme si l'on pouvait être libre penseur quand on est athée! Comme si l'on pouvait être libre penseur quand on est rien-à-dire, rien-à-faire, rien-à-penser, rien-à-croire, rien-à-espérer, rien-à-aimer, rien-à-haïr, rien-à-être, rien-à-paraître, rien-à-disparaître, rien-à-tout, rien-à-rien! Comme si la libre pensée n'était pas la négation même de la libre pensée! Comme si la libre pensée n'était pas le suicide de la libre pensée! Comme si la libre pensée n'était pas le meurtre de la libre pensée! Comme si la libre pensée n'était pas le néant de la libre pensée! Comme si la libre pensée n'était pas la libre pensée! Comme si la libre pensée n'était pas la libre pensée! Comme si la libre pensée n'était pas

Le 21 Mars, la Société s'est réunie ~~dans~~ en séance publique dans la grande salle de la Sorbonne. Foule d'équipages armoriés, de dames, de prêtres, d'écrivains orthodoxes. Deux mille assistants. — Mr Amédée Thierry, sénateur, préside, flanqué à droite de Mr Martin de Noirlieu, de Mr Valette, Mr Pétavel, promoteur de l'œuvre et de Mr Crémieux, à gauche, de Mr Astruc, Grand-Rabbin, Mr Paulin Pâris, Mr Levy-Bing.

Le Président ouvre la séance par un discours qui appelle les croyants de tous les cultes à la rescousse contre les attaques de l'incrédulité. Les religions du Livre sont menacées. Les trois Eglises doivent s'unir. Ce n'est pas trop de leurs efforts réunis pour combattre l'invasion des doctrines pernicieuses, desséchantes, démoralisatrices, impies, antisociales, criminelles, subversives, immorales, désolantes; sortie véhémente contre les funestes propagateurs de ces abominations.

Le sieur Pétavel, pasteur mômier, appelle sur l'œuvre Biblique la protection du Dieu personnel et vivant, père des lumières, Père céleste, &c.

Foule de discours juifs, catholiques, protestants. — Mr Eichhoff, inspecteur honoraire de l'université, un très-vieux bonhomme sauf erreur, lance une philippique fougueuse contre les insensés qui nient le miracle, parcequ'ils ne peuvent le comprendre.

312

312 Moniteur du 27 Février 1866. — Corps législatif — discussion de l'adresse. — Discours de Thiers, remarquable par l'habileté de l'agression. Personne ne sait faire une guerre aussi âpre, aussi implacable à son ennemi, quelqu'il soit. Les prétendus Révolutionnaires ne sont que des enfants auprès de ce ~~[illegible]~~ représentant du parti modéré, ou plutôt, Thiers est le véritable et digne chef du parti modéré, qui est l'incarnation de la férocité. C'est Thiers qui a fait aux socialistes, en juin, la guerre du Constitutionnel. Ce qu'il fesait contre le socialistes, il le fait contre B.. Les moyens différent, le but et la portée des coups sont les mêmes.

Discours en trois points du Comte de la Tour, clérical pédant, compassé et grotesque. La partie religieuse de sa harangue est un rare spécimen de naïveté bouffonne.

313

313 Moniteur du 28 Février 1866 — Corps législatif. discussion de l'adresse. — Discours de Mr Latour-Dumoulin, un ex-séide tourné à l'opposition anodine qui ne laisse pas d'avoir ses piquants. il a pris pour texte de ses rapprochements ~~[illegible]~~ les dernières années de la Restauration et raconte comme quoi elle est tombée par ses résistances, non par ses concessions. Les comparaisons ne sont pas précisément agréables. Ce qui existe aujourd'hui, c'est le régime des ordonnances de juillet 1830. Quant à l'esprit public dont on nie le mécontentement, l'orateur

rappelle et cite le fameux rapport de Polignac sur l'opinion ~~[illegible]~~ des masses, qu'il représentait comme parfaitement indifférente aux criailleries des journaux. "Est-ce une prédiction?", lui a-t-on crié.

Cette harangue aigre-douce ne fera pas fortune aux Tuileries. Mr Latour-Dumoulin ne peut désormais compter que sur l'épithète de déserteur. Le langage de l'ex-dévoué est un symptôme significatif. Ces gens-là doivent avoir tâté le pouls à l'opinion publique, et ~~et~~ sans doute ils l'auront trouvé fort agité. indé metus.

L'illustre Pamard, Médecin et maire d'Avignon, célèbre par ses aventures académiques et électorales, prend la parole pour révéler un grand péril mis à jour par les dernières élections municipales. Ce danger, c'est la coalition des légitimistes et des Républicains qui font semblant de demander le couronnement de l'Edifice, ~~[illegible]~~ mais dans le but de le renverser. Ils ont déjà, par leur union, ~~détruit~~ le premier Empire. (Qui s'en serait douté!) "Pour fermer à jamais l'ère des révolutions" s'écrie l'orateur Avignonais, "il faut que ce soit l'habile architecte qui a posé les fondements du second "Empire, qui achève l'édifice et en pose le couronnement. Sans cela, nous "serions exposés à voir les frises renversées par la tempête, comme celles "du Parthénon qui décorent aujourd'hui le musée de Londres." (Textuel)

N'y-a-t-il pas de quoi frémir? Être défrisé comme le Parthénon et finir en Bric-à-brac dans le British-Museum, voire même chez Mme Eussaud!

Le Docteur Pamard est rancuneux. il a en tête dans son pays légitimistes et Républicains et il voit tout avec cette double lunette. Le parti d'Henri V lui semble le plus formidable. Son chef (Mr Berryer) "porte dans sa main le sceptre de l'éloquence". Les hommes de ce drapeau "savent bien que la République ne peut pas durer en France" et ils y poussent pour en hériter. "Sans doute ils ont voté pour l'Empire en 1852", mais dans l'espoir qu'il ne durerait pas. Comme il dure, ils appuient le parti Républicain dont ils comptent avoir meilleur marché.

Ce qu'il y a de plaisant dans tous ces discours de tribune, ce sont les contradictions, ~~[illegible]~~ des orateurs du Conservatisme. Le Général Gémeau, au Sénat, dans sa sortie contre les Révolutionnaires, fesait le panégyrique des légitimistes. Ceux-là ne sont pas des ennemis pour l'Empire. après un esquintement en règle des ~~[illegible]~~ maudits suppôts de la

4. Démocratie, il s'écriait : "Ces hommes-là sont-ils avec les ultramontains ? Sont-ils
" avec les légitimistes, auxquels on entend si souvent répéter ces mots : "Grand Dieu !
" que deviendrait donc la France, si elle perdait l'Empereur !" Ces mots-là, je les
" ai entendus dire et redire. je l'affirme sur l'honneur."

Voici maintenant le célèbre Pamard chantant l'antienne contraire. mais opposés en apparence, ils sont d'accord au fond. Le fond, c'est l'extermination des Républicains. Gémeau ne trouve pas de plus grand éloge pour les légitimistes, que d'en faire les ennemis de ces Mécréants. Pamard, que le Carlisme contrarie à Avignon, n'imagine pas contre lui de plus grand crime que l'alliance avec les Démocrates. "Sus aux révolutionnaires ! tue ! tue ! c'est le cri commun de toutes les nuances de la Réaction, Légitimité, empire, Orléanisme, libéralisme.

Ce Pamard est vraiment drôle. il met les points sur les i avec la patte d'un éléphant. il classe le parti Républicain en deux catégories, les hommes honnêtes, convaincus, délicats, loyaux, qui votent pour le gouvernt, et la tourbe des ambitieux vulgaires, sans intelligence, sans conviction, envieux des classes supérieures, jaloux, qui votent contre le gouvernt, avec les légitimistes, ouvrant ainsi les portes du pouvoir aux éternels ennemis de la liberté. " Les fils des victimes de 1815 se coalisent avec les fils des assassins. il faut briser une " coalition qui conduirait infailliblement le gouvernt à sa perte."

il résulte de ces aveux que, dans le midi, le gouvernt a tout le monde contre lui sauf les fonctionnaires et les boîtes de scrutin à double fond. on en savait quelque chose, mais le docteur Pamard a vidé le sac.

La [redacted] thérapeutique imaginée par l'illustre médecin pour guérir cette maladie mortelle a obtenu un succès de fou rire. il représente d'abord les ministres-orateurs, à la session dernière, "malades, accablés de fatigue, prêts à " succomber sous le faix et cherchant à s'en décharger. l'honorable Mr Baroche est " allé chercher une honorable retraite, en acceptant l'héritage de l'Hôpital..."

Grands éclats de rire. Le docteur s'empresse de dire qu'il veut parler du chancelier et non de l'Hôtel-Dieu. tous les ministres passent la revue pathologique avec le diagnostic de l'Esculape avignonais. La péroraison s'achève au milieu de la gaîté générale.

Le Discours de Mr Glais-Bizoin ondule entre les rires et les tempêtes et se termine dans un ouragan.

Moniteur du 1er Mars 1866. Corps-législatif. discussion de l'adresse. — Lutte de Jules Favre contre Rouher sur la loi d'extradition avec l'Angleterre. Long et académique discours de

5 J. Favre, très-carrément et très-péremptoirement réfuté par le ministre d'état. il n'est pas permis de s'exposer avec une telle étourderie à des renfoncements aussi désagréables. la déconvenue en rejaillit jusques le parti qui est solidaire des bévues de son champion. 83

Le Rouher nous avertit en passant que la loi sur les délits commis à l'étranger est en voie de préparation et sera bientôt l'objet d'un rapport. C'est sans doute la première pierre du fameux couronnement. On sera condamné à Paris pour un mot prononcé à Vienne ou à St Pétersburg. J. Favre fait une réplique piteuse où il trouve moyen d'insérer cette phrase : "nous avons été (en 1848) dans la nécessité " d'opposer nos poitrines à l'émeute"; puis il ajoute : "L'assemblée a dû " livrer un combat incessant pour défendre les institutions contre lesquelles " conspiraient ceux même qui étaient à leur tête."

Ces conspirateurs n'avaient puisé l'audace de leurs complots que dans la défaite des émeutiers auxquels Mr Favre opposait sa poitrine. il aidait alors les conspirateurs Royalistes à écraser les émeutiers prétendus, c'est-à-dire les Républicains de la veille qui ont essayé, dès les premiers jours, de défendre la République contre la trahison. après avoir concouru avec les traîtres à l'extermination des véritables Républicains, il s'est trouvé lui-même en face des traîtres, qui l'ont jeté dehors, comme on fait des renégats dont les services sont épuisés.

La Gauche a présenté sur la question Italienne cette phrase étrange : " affirmer que le pouvoir temporel est la seule sauvegarde " des intérêts religieux, c'est abaisser les vérités éternelles au niveau des nécessités variables de la politique."

Voilà donc les dogmes du catholicisme qualifiés : Vérités éternelles ! nous n'avions pas entendu encore une profession de foi aussi catégorique dans la bouche des bleus.

Long et pitoyable discours de Garnier-Pagès sur la question Romaine, ramassis de lieux communs débités en style de cuisine. Quelle vulgarité ! L'Ex-provisoire s'attendrit sur les scènes

6. touchante de 1848, « alors que la Révolution triomphante a pénétré dans les « Églises pour soutenir les autels et non pour les renverser, et que le Clergé, « s'unissant au peuple, venait bénir les arbres de liberté. »

Un Mr Chesnelong, ultramontain renforcé, entonne un dithyrambe magnifique en l'honneur du Catholicisme et du pape. Le dithyrambe est en effet bien tourné, et l'enthousiasme de la majorité qui accable de félicitations le nouvel orateur. La prose est bonne, mais, selon l'usage, les arguments n'ont pas le sens commun et ne font que la cent-millième édition des mensonges débités par des gens qui parlent sans contradicteurs.

---

314 Le Moniteur du 2 Mars 1866. — Corps législatif. Discussion de l'adresse. — Discours de Guéroult. — Quelques idées justes mais incomplètes. Il comprend très-bien l'incompatibilité du Christianisme avec l'état moderne, il n'ose pas la déclarer. Il se borne à dire que l'opposition sourde du clergé à toutes les améliorations est la cause récente et profonde de l'instabilité politique de la Société.

Sans doute, et il faudra bien choisir enfin entre les deux principes, les deux courants d'idées qui se heurtent sans cesse et empêchent tout ordre de s'établir. Mais ce jour-là le Christianisme ne partira pas seul, il emportera dans la tombe tout le passé solidaire avec lui, la monarchie et la société dont elle est la base. Voilà pourquoi l'Empire, comme la Royauté, ménage ce vieux Palladium que la monarchie ne peut ni faillir périr, ni faire triompher.

Du reste, Guéroult répète les vieilles banalités sur les bienfaits du christianisme, les [illegible] la régénération morale qu'il est venu apporter à l'Empire Romain:

« Dans le grand naufrage de l'Empire Romain, une seule autorité « était restée debout, c'était l'autorité de ces chefs religieux qui avaient su conquérir « le monde et en donnant l'exemple de toutes les vertus, conquérir la seule autorité « morale qui ait survécu à l'ancien monde. »

Ainsi parle Guéroult. Or, c'est le christianisme seul qui a noyé l'Empire Romain. Il a hérité de sa puissance comme le vainqueur hérite du vaincu. Il n'a donné l'exemple que de l'ambition insatiable et de tous les vices de la force, la plus pernicieuse autorité morale n'exerça le plus implacable, le plus féroce despotisme dont il y ait souvenir dans l'histoire.

Il est étrange que Guéroult constate, sans [illegible] cette ambition matérielle des meneurs Chrétiens. Il dit, avec une cécité singulière : « Lorsque l'Empire Romain acheva de périr et que la « Société barbare, la Société féodale s'assit sur les ruines, les Évêques Chrétiens « se trouvèrent dotés, dans le monde chrétien tout entier, d'attributions politiques et temporelles. Les Évêques devinrent des seigneurs féodaux, ils exer- « çaient le droit de justice, ils levaient des impôts, ils étaient princes temporels, « et souvent ils combattaient eux-mêmes à la tête de leurs troupes... »

Oui, comme aujourd'hui en Chine, où les Jésuites commandent des troupes chinoises, formées de leurs Catéchumènes. Peut-on méconnaître à ce point, tout en les racontant, les visées matérielles dominatrices du christianisme? Comment des Évêques se seraient-ils trouvés souverains temporels, à leur insu et sans préméditation? Ils avaient atteint leur but, la domination, la domination sur les hommes et sur les choses, qui est inséparable, malgré les théories chimériques de séparation entre le Spirituel et le Temporel.

Guéroult d'ailleurs fait d'étonnantes enjambées en histoire. Il nous dépeint la Société féodale comme héritière directe de l'Empire Romain. C'est faire bon marché des siècles. Il faut compter un peu plus exactement. Le Christianisme triomphe avec Constantin en 323. À peine maître, il étrangle l'Empire Romain et livre [illegible] son cadavre aux barbares. C'est l'affaire de cent ans, du cinquième siècle, l'exaltation de l'Église, l'anéantissement de la Civilisation. En 476, l'Empire d'occident achève de disparaître. Les barbares l'ont partagé.

Est-ce donc alors que la féodalité s'assied sur les ruines Romaines? La féodalité! elle ne commence à poindre qu'au 9e siècle, elle ne s'installe qu'au dixième. Que deviennent les cinq cents ans qui séparent ces deux époques, la chute de l'Empire, l'établissement de la féodalité? Mr Guéroult les raie d'un trait, en homme qui, suivant l'usage, compte les siècles passés pour des années et les années présentes pour des siècles. Que fait-il des 270 ans de la race Mérovingienne et des 150 du premier Carlovingien où il n'existait pas trace de la féodalité?

Mais le Christianisme vivait et régnait, et absorbait. Souverains, richesses, domaines, s'engloutissaient dans ses flancs. Mr Guéroult a-t-il se souvient pas de Charles Martel, le vainqueur des Sarrasins, qui sauva

l'Europe du mahométisme, une religion du livre celle là aussi, et n'en fut pas moins maudit, anathématisé, voué mille (mille) et fois aux flammes de l'Enfer. Pourquoi? Parcequ'il avait fait rendre gorge aux ~~[illegible]~~ prêtres. Charles Martel est l'auteur de la première Spoliation du clergé. C'était un homme d'état, et tout en arrêtant les Arabes aux champs de Poitiers, il voyait bien aussi l'autre péril, celui de l'envahissement clérical. il reprit les biens abandonnés aux traficants du ciel par les frayeurs éperdues de la superstition. aussi quelle haine! quelle rage! Deux siècles durant, des milliers de légendes épuisèrent sur cet ennemi de l'Eglise tous les supplices de l'Enfer, et au bout de deux siècles, les légendes avaient rendu au clergé, avec usure, ses domaines ravis... Les orages passent, l'Eglise reste. Les armées de Charles Martel ne valent pas la milice catholique. contre cette milice rien n'a pu prévaloir, tant qu'on n'a pas voulu la détruire. (mais) Là où l'on a essayé, le catholicisme a disparu.

Qu'est-ce que les idées sans les hommes? Le catholicisme l'a bien compris. une idée vient à surgir et s'empare d'abord des âmes. triomphe éphémère, s'il ne sait pas s'organiser! La grande armée de l'Eglise plie sous le premier choc et laisse passer la charge. mais elle reprend avec sang-froid et ténacité la guerre savante de détail, elle poursuit partout sans relâche son ennemi enthousiaste et indiscipliné. Bientôt il ne reste de cette tempête que des ruines et une armée plus aguerrie par le danger comme par la victoire.

Du reste, au point de vue politique, Guéroult fait bien ressortir ce misérable système de bascule d'un gouvernt sans principes qui s'efforce de tenir la balance entre deux idées en lutte, n'obéissant à aucune, ne songeant qu'à les exploiter toutes deux et à les contenir l'une par l'autre: un jour Bon. appuie à gauche, le lendemain il appuie à droite. L'Encyclique le pousse vers la pensée moderne, le congrès de Liège le rejette dans le giron catholique. ses paroles du lendemain démentent celles de la veille. chacun de ses discours est la contrepartie du précédent. Les cléricaux et démocrates peuvent également lui reprocher ses duplicités, sa mauvaise foi, ses engagements violés. il est parjure envers tout le monde, et ces parjures recommencent vingt fois l'année. ils sont sans trêve ni relâche. Le corps législatif le suit docilement dans tous les détours de cette voie tortueuse,

disant amen et bravo aux oui et aux non sans fin de la palinodie permanente.

Discours plein d'arrogance et de menaces du sieur Nolb-Bernard, l'ultramontain. Celui-là est le vrai catholique, l'homme de l'extermination. Tout doit se courber sous l'omnipotence papale, à peine d'anéantissement par le bras séculier, et si le bras séculier hésite, vengeance sur le bras séculier! Dieu est là, prêt à châtier par d'effroyables expiations la désobéissance à son vicaire.

L'insolence de ces drôles est bien naturelle. On les laisse dire et faire. Pourquoi n'abuseraient-ils pas?

Discours de Jules Favre. Toujours sa parole élégante, facile, melliflue. Rhéteur sans mauvais goût. laissons de côté le mérite du langage et voyons les idées. je citerai:

"..... C'est ici qu'éclate la grandeur mystérieuse des desseins de "Dieu et la faiblesse de ceux des hommes.."

La phraséologie et le mysticisme de l'argot catholique pour combattre le catholicisme. c'est lui donner raison en feignant de lui être contraire.

"..... Toutes les fois que, dans cette enceinte, j'entends dire "à l'un de nos honorables collègues qu'il parle comme catholique, j'éprouve "un sentiment de profonde sympathie et de sincère respect."

Ces arrogants suppôts d'inquisition sont en effet éminemment respectables.

Vient ensuite un éloge pompeux de Rossi "qui est mort "martyr de son devoir, de son culte pour la liberté, qui, en répandant son "sang généreux pour elle, n'a certainement pas désespéré de son triomphe."

Rossi! un intrigant doctrinaire, un aventurier sans patrie et sans convictions, courant la fortune politique de contrée en contrée, de drapeau en drapeau, n'ayant qu'un seul principe fixe, son intérêt du moment qu'il transforme en Evangile, tel est un des héros de M. Jules Favre! il ne s'arrête pas en si beau chemin. c'est dans la péroraison qu'on trouve la pensée d'un orateur, comme celle d'une femme dans ses Post-Scriptum.

10 Recueillons précieusement cette péroraison :

« ... ah ! il y a des vérités morales sur lesquelles nous devons tous être « d'accord ; et, lorsque, dans la séance d'hier, notre honorable collègue Mr Chesnelong « s'élevait contre le matérialisme, il trouvait dans nos cœurs un écho qui est facile « à justifier. Oui ! ces doctrines qui dessèchent l'âme, qui réduisent l'homme à se « contenter de satisfactions matérielles, qui le poussent à chercher son bonheur dans « un intérêt périssable, au lieu de l'engager à le placer dans le devoir, dans le dévoue- « -ment et le sacrifice, ces doctrines, elles sont détestables, elles doivent être condam- « -nées ! (Très-bien ! Bravos sur plusieurs bancs)

« ..... autrefois, à Rome, existait une civilisation puissante « qu'illustraient des penseurs, des poètes et des philosophes que nous ne pouvons « plus égaler. Toutes ces lumières, elles ont disparu avec la liberté ! Et quand « le dernier citoyen de Rome a été proscrit, ce peuple qui avait vaincu le monde « entier, il a été vaincu par sa propre lâcheté. il s'est affaissé sous le poids de ses « vices, il a roulé avec ses maîtres dans la fange du despotisme. alors, d'où est « venue la Régénération ? Elle est venue d'un Dieu qui était né pauvre dans « une crèche, de douze pêcheurs qui ont enseigné sa doctrine, qui n'avaient pour « eux ni capital, ni armée, ni flotte, ni puissance matérielle, qui n'avaient pour « eux que le rayonnement de leur âme et de la vérité ! (Vive approbation mêlée d'applaudissements)

« Le Christianisme, Messieurs, soyez-en sûrs, il entre dans sa phase « philosophique, il se fortifie par les lumières de la science. Que le siècle et lui « fassent ensemble un pacte d'alliance, qu'ils se réconcilient l'un avec l'autre. « Le siècle profitera de la puissance morale du Christianisme, et le Christianisme « profitera de la puissance matérielle du siècle en l'élevant jusqu'à lui. »

« Si c'est là votre foi, comme c'est la mienne, ne l'humiliez pas « avec des formules qui pourraient lui donner le plus éclatant démenti. Crai- « -gnez d'offenser Dieu en disant que la doctrine éternelle peut être subordon- « -née aux aberrations et aux passions contingentes de ses créatures. (Très-bien ! très-bien ! applaudissements autour de l'orateur et dans diverses parties de la salle. L'orateur reçoit à son banc de nombreuses félicitations.)

La profession de foi est complète. Mr Jules Favre est un catho- -lique. il prétend allier la foi et la science ; il veut associer la puissance morale du Christianisme avec la puissance matérielle du siècle. il donne donc à cette religion usée par ses crimes, le gouvernement des intelligences ; car la morale ne relève que de l'intelligence et le monde moderne ~~qui~~ en prétendant refaire la société n'est qu'un usurpateur, puisqu'il a seulement la force matérielle qui doit rester esclave.

11/ 315 Moniteur du 3 Mars 1866 – 315 Sénat – Discussion de la pétition 86 Coninck. – Discours de Mr Rouland, programme complet d'absolutisme effréné en politique et en religion. – La raison, instrument de troubles et de crimes, doit être mise aux fers, sous peine de ruine sociale.

Citation de Mr de Tocqueville comme d'une autorité irréfutable : « Si un peuple veut être libre, dit ce doctrinaire, il faut qu'il croie ; et s'il « ne veut pas croire, il doit renoncer à la liberté. »

Mr Chesnelong aussi devient un docteur infaillible. c'est un nouvel astre qui monte à l'horizon. il est à son tour cité avec tri- -omphe : « Ce qui a protégé le moyen âge contre le débordement de la « force brutale, ce qui doit nous protéger nous-mêmes encore contre les « défaillances d'une civilisation raffinée et orgueilleuse, c'est le grand « établissement chrétien. Dans l'intérêt de la liberté, ne l'affaiblissons pas. »

Ces faussetés audacieuses sont données pour des axiômes. C'est tout le contraire qui est la vérité évidente.

Réfutation de la harangue Roulland par l'avocat Bonjean, aujourd'hui le Président Bonjean.

Le Marquis de la Rochequalein, ce triple ou quadruple renégat, objet du mépris universel, a essayé de l'insulte contre l'incré- -dulité, même contre les protestants. il a parlé de l'état de dépenaillement du Protestantisme.

« ... Le catholicisme, dit-il, c'est l'unité, l'affirmation, la foi, « l'autorité. Hors de là, on ne peut arriver qu'aux choses les plus absurdes. « De là les libres penseurs. Je ne puis m'empêcher de leur dire : je crois être « aussi libre penseur que vous. Vous êtes libre de ne rien penser du tout, de « ne rien croire ... »

Le Marquis donne trop aux autres et ne garde rien pour lui. Les autres sont libres de ne rien croire ; il est libre, lui, de ne rien penser du tout. Singulière façon de confondre comme synonimes des mots dia- -métralement opposés. Croire est le contraire de penser. Celui qui croit ne pense pas ; celui qui pense ne croit pas.

12/3 Moniteur du 16 Mars 1866. – Corps législatif. discussion de l'adresse. 316

Paragraphe de l'instruction publique. – Discours de Mr Stiévenart – Béthune.

Sauf erreur, ce Mr Stiévenart – Béthune a été nommé par la Coalition, en opposition au Candidat officiel. S'il pouvait y avoir doute que ce personnel Coalisé soit un élément pire encore, et de beaucoup que la digne gouvernementale, le Discours de Mr Stiévenart libérait tous les voiles. Jamais déclaration de guerre plus pleine de haine et de rage contre tout ce qui est lumières. Ces gens-là se démasquent dans vergogne. Réduire le peuple à la condition de cheval, tel est leur idéal et leur espoir. qu'on juge:

« ... allons, ne vous arrêtez pas que vous n'ayez mis « tout le monde à même d'être conseiller-général, préfet ou Maréchal de « France. il semble vraiment que, lorsqu'on aura donné à tout le monde « l'ambition des professions libérales, tout sera pour le mieux, apparemment. il « ne faudra plus alors ni tonneliers, ni maçons, ni cordonniers, ni cultivateurs. « à force de monter la tête au peuple, on opérera un désastreux déclas- « sement. On arrivera à faire un peuple d'incontentés, c'est-à-dire d'am- « bitieux déçus et rancuniers qui trouveront toujours leur condition au « dessous d'eux. Personne ne voudra accepter les travaux modestes ou « pénibles. tous voudront commander, nul ne voudra obéir. »

c'est déjà clair, voici qui l'est davantage encore:

« ... Entrez dans une filature, dans un atelier quelconque. Parmi « les nombreux ouvriers que vous y rencontrez, en trouverez-vous beaucoup « que l'ignorance de l'instruction primaire empêche de bien conduire leur « métier? »

Plus de doute. Ce qu'il faut à ce parti, c'est l'abru- tissement des masses. l'exploitation n'est possible qu'à ce prix. des ani- maux stupides, dociles et infatigables, tel est le personnel populaire à créer pour le maintien de l'ordre social. On n'imaginerait pas de quelle assimilation ces gens s'avisent, quand ils parlent de l'instruction.

« ... Lorsque j'entends plaider si opiniâtrement « en faveur de l'instruction obligatoire, je suis amené à penser à la cam- « pagne de l'Angleterre en Chine. l'Angleterre voulait, bon gré mal gré, 13 introduire une marchandise soporifique dans la Chine, qui ne voulait pas de ce « gracieux cadeau. Elle faisait sonner bien haut les grands mots de liberté et de civilisation. « ne trouvez-vous pas en cela, Mr, un point de ressemblance avec l'habile tactique « de nos aimables novateurs? 864.

ainsi, l'instruction publique est un poison qu'on s'efforce de glisser en fraude dans les mains, comme les Anglais introduisaient l'opium en contrebande! l'audacieux obscurantiste continue:

« ... on invoque l'intérêt de la morale! Eh, combien d'ivrognes, « d'adultères, de voleurs, d'assassins, tous sachant parfaitement lire et écrire! « ce n'est pas l'instruction qui empêche l'immoralité. ... »

« ..... chose curieuse! c'est l'Allemagne qu'on nous propose « pour modèle, et c'est précisément l'Allemagne qui inonde la France de fils « publics! ... »

Réponse habile et adroite de J. Simon, invoquant la ma- jorité et se plaçant sous son patronage pour combattre la doctrine Stiévenart et plaider la cause de l'instruction populaire.

Réplique Curieuse de Mr Stiévenart – Béthune:

« ..... je prie Mr Simon d'être persuadé qu'autant que lui « j'aime les ouvriers et tout ce qui peut contribuer à leur bien-être, et j'ose « ajouter que j'en suis aimé. si Mr Simon, qui a écrit sur ce sujet de fort « beaux livres que je regrette de n'avoir pas lus, doutait de ce que j'avance, « je le prie de venir se renseigner sur les lieux. »

Discours de Jules Favre. Long début entortillé, plein de nuages et de métaphysique filandreuse, le tout pour établir ce thème que la Constitution de 1852 est un chef-d'œuvre de libéralité et de Démocratie, mais une constitution inappliquée, une lettre morte, un leurre, une ombre, un mirage trompeur, et que les lois faites au nom, la violent et l'égorgent.

quelques vérités incisives, dans ce développement, accueillies avec la fureur habituelle de cette troupe de laquais. Péroraison chré- tienne pour se concilier l'auditoire, cafardeuse, digne du père Folin à Notre-Dame, du reste couronnant bien les invocations à Dieu qui entachent

toute la harangue. Voici la fin du sermon

« ..... s'il m'était permis de faire appel à une voix bien plus « grande que la mienne, et de vous rappeler cette parole sublime, qui est toujours « restée dans ma mémoire, et qu'écrivait un grand homme, un génie dont l'Eglise « a fait une de ses gloires, et qui appartient à l'humanité tout entière, par les « lettres, par la science, par l'éloquence, je m'écrierai avec Saint-Augustin, « quand, après s'être saturé de toutes les voluptés humaines, cherchant ailleurs « que dans les satisfactions sensuelles le besoin d'assouvir son âme agitée, il « disait : « Fecisti nos ad te, deus, et irrequietum est cor nostrum, donec requi- « -escat in te ! « Non ! nous ne sommes pas faits pour les voluptés terres- « -tres. Nous pouvons être grands et honorés dans ce monde ; mais nous ne som- « -mes rien, si nous ne pouvons lever les yeux vers le ciel, et nous ne le pouvons pas, « si nous ne sommes pas libres. »

Il faut que l'opinion publique soit tombée bien bas pour s'enthousiasmer de pareilles capucinades. Rien ne pourrait démontrer d'une manière plus effrayante le chemin déjà parcouru sur cette pente de la décrépitude, que le succès presqu'universel de ces oraisons jésuitiques.

La science de Saint-Augustin ! Qui consacre trois ou quatre pages à dé- -montrer que la terre est plate et ne saurait avoir d'antipodes, attendu que si elle était ronde, les hommes qui se trouvent en dessous, ne pourraient marcher la tête en bas ! il insulte, dans son style ordinaire d'invectives, les mécréants imbéciles qui se permettent de telles âneries.

Voilà donc le dernier mot de la philosophie sociale de Mr Jules Favre, cette phrase de St Augustin : « Tu nous as faits pour toi, ô Dieu, « et notre cœur est inquiet, jusqu'à ce qu'il se repose en toi ! » Pourquoi Mr Jules Favre ne s'enferme-t-il pas à la Trappe, pour y satisfaire les aspirations de son âme et jouir de l'idéal cherché ?

317

317 Moniteur du 17 Mars 1866. — Corps législatif — Discussion de l'adresse.

Discours de Picard, spirituel comme d'habitude. — Discours de Granier de Cassagnac, véritable pensée du pouvoir, la fureur concentrée, la rage, la soif de violence et d'extermination. Là est le véritable thermomètre de la situation.

Discours de Jules Simon. — Singulier langage, diffus et noyé, ter- -rent de parler où l'on ne pèche un sens, que de loin en loin. Le début n'est qu'un parlage sans fin, une redondance creuse et vague. La fin plus accentuée, interrompue et étouffée par la colère des séides.

Moniteur du 21 Mars 1866 — Corps législatif, discussion de l'adresse. Second discours de Granier de Cassagnac sur la presse. — Cette espèce de brigand, une vraie hyène, a néanmoins de rudes coups de boutoir contre les soi-disant libéraux du jour et il leur met le nez dans leur crotte de 48 qu'ils voudraient bien laisser de côté. Mais le Granier est im- -pitoyable et il ne ménage ni Royalistes ni prétendus républicains. Les Orléanistes comme les bleus passent par ses verges. Voici la part de Broglie :

« ... assurément si jamais il y a eu un esprit libéral, ami « de la presse, c'est l'honorable duc de Broglie. Voici comment il s'exprimait « pendant la discussion des lois de septembre :

« Semblable à ce scélérat dont l'histoire a flétri la mémoire, « et qui avait empoisonné les fontaines d'une cité populeuse, la presse empoisonne « chaque jour les sources de l'intelligence humaine. »

alors ce Duc de Broglie était ministre de Louis-Philippe et l'un des principaux meneurs du temps. De 1848 à 1851 il avait repris son rôle de proscripteur contre l'idée moderne. Aujourd'hui il fait des élégies, la larme à l'œil, sur la liberté perdue. On saisit ses bro- -chures orléanistes et il est un martyr de la presse.

Au tour de Lamartine maintenant. Granier lui met sous le nez la citation suivante :

« ..... La presse, à de belles exceptions près, a mal mérité du « pays. Elle n'a pas été digne de sa haute et sainte mission, de sa dictature « intellectuelle et morale, je le confesse et j'en rougis. Le pays vaut mieux que « son expression, l'esprit public est plus sain que ses organes. Oui, la presse, « à chaque ligne, distille la haine, la calomnie, l'outrage. Elle sue l'in- « -surrection et l'anarchie. »

Quant à celui-là, on peut citer bien d'autres de ses pali- -nodies. Il a servi sous tous les drapeaux, défendu et attaqué toutes les « opinions, brûlé, adoré, rebrûlé et réadoré toutes les divinités sans excep- -tion. Il a un magasin de boue et un magasin d'encens pour toutes les causes et il puise dans l'un ou dans l'autre avec la plus magnifique indifférence.

323 Moniteur du 12 Mars 1866. Parlement italien. Histoire de la Pinéta de Ravenne, forêt de pins de 30 kilom. de long, sur 2 à 4 de large, qui s'étend le long de l'Adriatique, entre le bourg de Cervia et la bouche du Bas Primero.

Cette forêt, l'une des plus anciennes de l'Italie, fut l'un des magasins d'approvisionnement maritime de la République Romaine. Les ressources qu'elle offrait pour la construction des navires avaient déterminé l'emplacement du grand port de Ravenne. C'est là que séjournait la flotte, Classis. Comme de juste, à l'introduction du Christianisme, le Clergé jeta son dévolu sur cette riche possession. Là les premiers temps de devint la propriété des corporations religieuses qui la conservèrent jusqu'en 1870, où elle fut adjugée au domaine Pontifical. Le domaine pontifical la concéda en 1836, aux chanoines de Saint Jean de Latran.

324

324 Moniteur du 14 Mars 1866. — Sénat — Pétition du Sieur Lapillon, ancien médecin principal des armées, demandant qu'aucun éditeur ou imprimeur ne puisse imprimer les œuvres quelconques d'un mineur, sans le consentement signé du père ou du tuteur, or ce, sous les peines portées par la loi. — à l'occasion de cette belle demande, le Sieur Silvestre de Sacy, le fameux rétrograde, dit à ce sujet:

« Tant de prudence entraine trop de soins!

« qu'il se trouve des mineurs dans un congrès, comme le triste congrès de « Liège, par exemple, comment obliger les journaux à s'assurer de l'âge des « orateurs? »

325

325 Temps du 11 avril 1866. — La Vie Monastique et la Vie Moderne, 2e article, par Challemel-Lacour, à propos de l'ouvrage de M. Dantier sur les Couvents d'Italie.

Article meilleur que le premier, allant au fond des choses, et attaquant le point sensible. Condamnation raisonnée et ferme de la Société Chrétienne, de son idéal, de son but. C'est tout ce qu'on peut dire sous le régime actuel.

326

326 Moniteur du 18 Mars 1866. — Nouvelle donnée par l'Evening-Standard « La première pierre d'une nouvelle cathédrale catholique Romaine a été posée en Mai dernier, à Berlin. L'édifice sera monumental, 300 pieds de long sur 150 de large. Son clocher dominera les édifices les plus élevés de la « Cité impériale » Dominera!! C'est bien cela.

327

327 Moniteur du 18 Mars 1866. — Notice nécrologique sur Parisis, le fameux évêque de Langres, mort Evêque d'Arras. Le Moniteur dit:

« En 1828, Mr l'abbé Parisis fut nommé à la Cure de « Gien, où d'assez graves difficultés l'attendaient. Son ardeur et son courage « apostoliques ne devaient pas tarder à en triompher. Des institutions de « bienfaisance et des œuvres pieuses se fondèrent, et leur action salutaire se ma- « -nifesta bientôt au sein des populations..... Mr l'abbé Parisis fut « promu au Siège de Langres le 28 août 1833.

« ..... En 1848, trois Départements lui offrirent un mandat « pour l'assemblée National..... Son nom fut proclamé dans le Morbihan « par soixante mille voix... »

Lire le reste. — Cet abbé Parisis était Curé de Gien en 1830, au moment des Ordonnances. Lorsque la nouvelle en arriva, toute la ville fut saisie à la fois de consternation et de colère. Un groupe nombreux d'habitants s'était formé dans la rue et causait des événements avec une animation mêlée de tristesse. Le Curé s'approcha du groupe et l'apostropha de cette citation: Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots...

L'abbé Parisis, à ce premier moment, comptait sur la victoire et ne soupçonnait pas même la résistance. Comme tant d'autres, il croyait la Contre-révolution accomplie et s'apprêtait aux conséquences du triomphe, le rétablissement absolu de la domination cléricale. Il ne s'en cachait pas.

La chute de Charles X fut pour lui un coup de foudre. Saisi de terreur, il se mit à plat ventre et demanda grâce aux rebelles qu'il poursuivait, la veille, de ses menaces. La Révolution commençait alors le cours de ses stupides Débonnairetés. L'abbé Parisis n'eut pas même un mot de reproche à essuyer.

Louis-Philippe ne pouvait oublier un si fidèle champion de la Monarchie, un si ardent ennemi de la Révolution qui lui avait donné un trône. En 1833, il fut Evêque de Langres, le furieux partisan des ordonnances de juillet.

Presse du 4 avril 1866. — « L'autorité a fait enlever les nids de corbeaux qui « s'étaient installés au Luxembourg. On a vu encore pendant la journée les « oiseaux de triste augure croasser et battre de l'aile sur les branches voisines. « Le soir, ils ont disparu. »

Que veut-ce que cela signifie ? Pourquoi ces nids enlevés ? Le gouvernement a-t-il voulu complaire aux préjugés de superstitieux qui voient dans le corbeau un oiseau de funèbre augure, ou, le superstitieux lui-même a-t-il vu dans l'arrivée de cette colonie une menace et une présage ? Quelque soit le motif, il est ignoble et plat. il y a une sorte de barbarie dans cette proscription d'oiseaux inoffensifs qui venaient établir leurs gîtes dans un jardin où ils n'auraient mis à personne, en l'animant de leur présence et de leurs évolutions.

Mr Emile Ollivier, implanté rédacteur en chef de la Presse, profite de son nouveau pouvoir pour réditer tout au long dans les colonnes de son journal les vieux discours oubliés. Sous prétexte de la guerre Allemande il remplit quatre colonnes de la harangue d'usage du 10 avril 1865. Le lendemain, il continue 323

328

Temps du 7 Avril 1866. — Lettre de Russie en date du 12 Mars 1866 Extrait :

« . . . . . je vais remplir la promesse contenue dans une de mes « lettres précédentes, et vous entretenir du personnage qui résume en lui notre po- « litique intérieure, au moment actuel. Il est indispensable de se rendre compte du « rôle que joue ce personnage et de la place qu'il occupe dans le gouvernement, pour « comprendre notre situation intérieure, et même pour juger de l'avenir financier « qui nous est réservé. »

« Si vous demandez aux gens tant soit peu initiés à ce qui se « passe chez nous, qui a maintenant le plus d'influence sur la marche des affaires « en Russie, qui y gouverne, pendant que règne Alexandre II ? on vous répondra « invariablement que c'est Mr Nicolas Milutine. Cependant Mr Milutine n'est « pas ministre, il n'est que simple membre du Conseil de l'Empire. il n'est par « non plus favori et ne le deviendra jamais. Néanmoins, n'étant ni ministre, « ni favori, il gouverne, et c'est précisément là ce qui fait l'originalité de notre « situation. je vais tâcher de vous l'expliquer, mais il faut d'abord s'entendre sur la signification de certains mots. »

« Mr Milutine se dit libéral et progressiste et passe même pour tel aux « yeux de beaucoup de monde. Or, les mots : Libéral, Liberté, progrès, ont chez « nous une toute autre signification que chez vous. »

« nous avons une manière toute nationale de les comprendre. La « plupart de nos compatriotes y mettent toujours une petite nuance de Socialisme « et de Communisme. Toute notion de liberté s'unit nécessairement dans leurs idées « avec le partage des terres et des biens et l'égalisation des conditions. »

« Terre et liberté. » Pas de liberté sans terre ! tel est le véritable « drapeau de nos progressistes. à leurs yeux, un ouvrier qui vit de son salaire, un « travailleur agricole qui n'a pas de terre est un nègre.

« Mr Milutine est précisément le principal représentant de cette « espèce de libéralisme. C'est notre Saint-Just (il se tiendra très-flatté de cette « comparaison, je vous le certifie). Doux, mielleux, sentimental même, aimant ten- « drement la femme, toujours à genoux devant elle, et en même temps inexorable, « implacable dans ses doctrines de nivellement social, capable de recourir aux moyens « les plus violents, les plus extrêmes pour les réaliser. Esprit absolu, âme haineuse et « ambitieuse, détestant toute supériorité sociale, toute indépendance, c'est le vrai type « du démocrate autoritaire, du progressiste faisant des réformes, baïonnette à la main. « D'origine bourgeoise, comblé, depuis la jeunesse, de haine et de fiel contre la « noblesse, et méditant toujours la destruction, il avait déjà, sous l'Empereur Nicolas, « la réputation d'être un rouge, il était alors employé au ministère de l'intérieur.

« ayant passé toute sa vie dans la carrière bureaucratique, il présente « un spécimen de Tchinovnik modèle, mais Tchinovnik de l'espèce nouvelle, « celle qui a surgi sous le règne d'Alexandre II, Tchinovnik démocrate et révo- « lutionnaire. Car c'est une des particularités les plus remarquables et les plus ca- « ractéristiques du nouveau règne, que ce sont les employés du gouvernement qui ont sur « toutes les questions sociales, les idées les plus radicales.

« Comme tant d'autres de nos compatriotes de la génération ac- « tuelle, Mr Milutine a fait son éducation politique en méditant l'histoire de la « Révolution Française, au point de vue jacobin. Le Comité de Salut public devint son « idéal, Robespierre son modèle. Depuis ce temps, il a aspiré à jouer un rôle analogue « en Russie, et ses rêves ambitieux se sont en partie réalisés.

« Je continuerai cette étude. »

Voilà un bon plat de calomnies servi au Socialiste Russe. C'est un Cosaque qui aime sa femme. il est clair que le monstre a des vertus privées. Vite il faut les changer en crimes et le recommander au prône libéral. « une âme haineuse et ambitieuse, détestant toute supériorité sociale », c'est bien la formule de malédiction ostracistique, transportée de Paris à St Pétersbourg.

19 et la licence. Par licence, Mr Philis, comme de raison, entend la liberté des opinions qui lui déplaisent, la liberté du parti Révolutionnaire, des Socialistes. L'alternative de la licence est pour lui aussi triste que celle de la dictature. Pour la réprimer, il y aura la loi, la loi naturellement, faite par Mr Philis et les libéraux. On peut s'en fier à eux. 1848 a prouvé qu'ils s'entendaient ~~et~~ en lois ~~[illegible]~~ répressives de la licence. Le Régime Orléaniste l'avait démontré déjà. La République bleue ~~[illegible]~~ a fait la preuve plus éclatante encore.

Courir sus aux ingrats enfants de la patrie qui font du socialisme et de l'athéisme sur le sol étranger, c'est justice et vertu. Mr Philis battra toujours des mains à ces exécutions, en attendant que lui et les siens se chargent eux-mêmes de les faire.

321

321 Presse du 4 avril 1866 — article de Mr Ollivier. Où en sommes-nous? IV. — Après le Lieutenant, le Capitaine. hier Mr Adalbert Philis, le protégé de Mr Ollivier, lançait son trait contre la licence. Aujourd'hui, le mitrailleur de juin à Marseille, vient donner son coup de pied aux Révolutionnaires vaincus.

« Où sont-elles, s'écrie le rénégat de 1848, où sont-elles ces « bandes intrépides et muettes qui, pendant les journées de juin de si- « nistre mémoire, se ruèrent sur la société? où sont-ils les ennemis « acharnés, héroïques, indestructibles? je ne vois partout que résigna- « tion, soumission, obéissance, respect; nulle part une organisation, « nulle part des chefs acceptés; tous les anciens groupes en dissolution; « les nouveaux à peine formés. »

« C'est à qui prêtera le serment », ajoute l'apostat qui l'a prêté des premiers, à deux mains, qui s'évertue à multiplier la contagion de son apostasie. il avait compté que cette apostasie lui ouvrirait la route des honneurs. il espérait un portefeuille. sans doute il s'imaginait que le gouvernt s'estimerait heureux de rallier au prix du pouvoir un adversaire tel que lui. ses prétentions ont été déçues,

16

20 il n'est rien qu'un défectionnaire méprisé de tous les partis. Le gouvernement a fait miroiter à ses yeux un portefeuille ministériel. L'alouette a donné dans le piège. Bon. sait que le rénégat n'est plus rien et s'est suicidé. il le traite en cadavre.

Le Renégat est furieux. sur qui se venger? ceux qui ne rendent pas les coups, ce sont les Républicains. il les voue aux Dieux infernaux pour se rendre ces divinités propices.

« Si les anciens partis existent, dit-il, ils se cachent der- « rière la liberté. détruisez leur abri. ils seront aussitôt affaiblis. que dis- « je! détruits. car ils seront obligés, s'ils existent, de se démasquer ~~et~~ « d'agir comme des fauteurs de révolutions. »

« Sans doute, il y a encore ceux qui ne sont jamais satisfaits, et « dont aucun service ne désarme l'hostilité. il est puéril d'espérer qu'on « pliera ces esprits aventureux et désordonnés. il n'y a qu'à les contenir, « et s'ils deviennent séditieux, qu'à les réprimer.

Dans sa rage l'ambition trompée, Le Sieur Ollivier s'en prend aux hommes convaincus ~~[illegible]~~ dont la ~~f~~ tenacité lui fait obstacle: il les signale et les livre à la vengeance du Bon. qui n'a pas besoin de cette dénonciation.

« ... Subordonner l'établissement de la liberté à la « disparition d'une minorité indestructible, c'est en réalité la refuser ir- « révocablement. »

Traduction: "ajourner mon portefeuille jusqu'à l'évanouis- « sement du dernier socialiste, c'est me renvoyer aux calendes Grecques." »

322

322 Presse du 4 Avril 1866. — Mr Catulle Mendès épouse Melle Judith Gautier, fille de Théophile Gautier. — Les témoins du fiancé sont MMrs Leconte de Lisle et Villiers de l'Isle-Adam; ceux de la fiancée sont MMrs Turgan et Gustave Flaubert.

Voilà un grand événement pour la postérité. Mr Catulle Mendès était en 7bre et 8bre 1841, détenu à Ste Pélagie pour délit de presse commis dans le journal La Fantaisie, sous la rubrique: outrage aux bonnes mœurs. — C'est un fort beau jeune homme qui a du talent, mais qui en fait un singulier usage, comme on peut le voir par la pièce de vers intitulée Pentelaria.

et le matérialisme d'Allemagne, et une infinité d'autres hérésies diaboliques dont les noms m'échappent. Que diable les Valenciens pouvaient-ils comprendre dans cette énumération d'honneurs métaphysico-politico-sociaux ? Ils n'en ont jamais vu le premier mot.

L'orateur est tombé ensuite sur la sainte trinité de la révolution, Liberté, Egalité, Fraternité, démontrant à son auditoire attentif qu'il n'y a de fraternité, d'égalité et de liberté que dans le Catholicisme. St Vincent Ferrer est la gloire de Valence, il rend cette ville immortelle dans tout l'univers. Longue et ronflante tirade sur la grandeur, l'éternité de cette gloire. Valence, par les mérites sublimes de Vincent Ferrer, devient la plus illustre Cité de la terre. Cet animal parlait je ne sais quel patois, mélange informe d'Espagnol et de Valencien. Je comprenais fort peu. Cependant des phrases Espagnoles se mêlaient à ce jargon et me faisaient croire que l'orateur usait de l'idiome Castillan. Mais le Lambé Valencien qui me revenait sans cesse aux oreilles me semblait inexplicable. J'ai appris qu'aujourd'hui on prêche en Valencien dans toutes les Eglises.

319

319 Presse du 2 Avril 1866. — article Léon Walras sur le Mouvement Coopératif. Il paraîtrait que la crainte des conséquences funestes de cette tendance s'est élevée dans les esprits, car l'article de la Presse a pour but d'y répondre et n'y répond guère.

« J'ignore, dit il, s'il y a des hommes qui d'une ardeur égale « souhaitent le progrès de l'association et appellent des commotions sociales. Sur « toute hypothèse, je ne saurais le croire. . . .

« L'ordre et la paix sont des conditions essentielles du progrès « de l'association, et le progrès de l'association a pour conséquence nécessaire le « triomphe de l'ordre et de la paix. Il faut reconnaître que ce dernier fait « n'est pas, à l'heure qu'il est, accepté par tout le monde sans défiance et « sans réserve."

"Vous voulez, nous disent certaines personnes, donner au peuple par l'association la richesse, et avec la richesse, la crainte

28

« des révolutions et de la guerre. Prenez garde de lui donner en même temps « l'horreur de toute noble agitation politique et de toute grande entreprise. « Belligérante, dirions-vous dans notre langage, la pauvreté actuelle avec des dispo- « sitions plus honorables."

Je doute que personne ait jamais posé l'objection en de pareils termes. C'est un ennemi seul qui travestit ainsi les remontrances et les inquiétudes des Républicains sérieux. Nul ne souhaite le maintien de la misère comme moyen de Révolution. Si la despotisme faisait disparaître la misère, il faudrait couper la tête. Les objections sont tout autres. L'Ecrivain de la Presse essaie de les combattre en disant que pauvreté et servitude, liberté et richesse vont toujours ensemble. Ce sont là de vaines généralités. L'Angleterre est riche et on la dit libre. Les Riches y sont libres, les pauvres y sont esclaves, Rien de plus vrai. Est-ce ainsi que l'économiste Walras entend son axiome : pauvreté et servitude, richesse et liberté?

320

320 Presse du 3 Avril 1866. — Article Adalbert Philis sur le discours de M. Rouher. Le lieutenant d'Emile Ollivier, Mr Adalbert Philis, rompt une lance contre le ministre d'Etat qui repousse les libertés de la presse, le droit de réunion, &c.

« Qu'est-ce que la liberté de la presse, selon Mr Rouher, « s'écrie le sieur Adalbert Philis." "Ce sont d'ingrats enfants de « notre patrie, profitant de l'inviolabilité du Sol étranger pour « provoquer à l'insurrection et au crime; C'est le Vrai Richeu, le « Vilon, la Canaille infestant nos boulevards et nos rues."

« Ainsi, Dictature ou Licence, voilà le dilemme que « le ministre d'état présente à la France. Nous n'acceptons pas « cette triste alternative. Il y a quelque chose entre l'impunité et « l'arbitraire, c'est la loi. Nous n'avons jamais conçu la liberté « séparée d'elle."

Ceci est clair. Mr Philis hait à titre égal la Dictature

Moniteur du 21 Mars 1866 — Corps législatif, discussion de l'adresse. Suite de la séance.

Granier met au pilori tous les ennemis de son maître, l'un après l'autre. C'est justice. Ils n'ont pas fait tout autrement autant que lui.

" je vous ai déjà cité l'exemple de l'honorable général Cavaignac. Il y avait alors un système de lois sur la presse qui offraient une garantie sérieuse : 20 ans de détention et 50,000 f. d'amende. Eh! bien le Général Cavaignac le pensa si peu qu'il supprima onze journaux en un seul jour. "

" Et croyez-vous qu'alors, et parmi ses propres amis, l'acte du général Cavaignac ait été considéré comme excessif? Non, MM., ses amis trouvaient qu'il ne faisait pas assez. Un homme, dont les sentiments pour la presse ne sauraient être douteux, si je vous rappelle qu'il était l'ami de M. Marrast, qu'il appartenait à la rédaction du National en 1848, l'honorable Mr Degousée, membre de l'assemblée constituante (non pas seulement membre, mais questeur), trouvait que la suppression de onze journaux ne n'était pas assez. Voici ce qu'à la tribune de la constituante il demandait : (Moniteur du 24 juin 1848)

" ..... je demande que le pouvoir exécutif, dès cette nuit, fasse arrêter les journalistes, afin que demain ils n'empoisonnent pas la population... je demande que demain, ces journaux, dès l'instant où ils manifesteront la moindre idée d'anarchie, soient immédiatement saisis.... je demande que cette nuit on fasse arrêter une portion de ceux qui ont provoqué la guerre civile. Si nous ne profitons pas du désastre pour nous débarrasser de quinze ou dix-huit cents fauteurs d'anarchie qui empoisonnent la capitale et le pays, la République ne pourra survivre. je demande que pour le crime du 15 Mai comme pour celui d'aujourd'hui, la déportation ait lieu sur la reconnaissance de l'identité des individus...

Ce ~~[illegible]~~ Degousée, dont la hideuse figure racontait bien la férocité, est mort en 1864 il y a deux ans, et le parti démocratique lui a fait un pompeux enterrement. On a répandu des harangues, des fleurs et des larmes sur sa tombe. On a pleuré en lui un héros et un martyr de la liberté. Après avoir présidé aux fusillades et aux transportations en masse des ouvriers parisiens, il s'était tranquillement réinstallé chef de la démocratie Républicaine, et s'il eût vécu pour devenir candidat, les ouvriers n'auraient pas manqué de lui donner leurs voix avec enthousiasme.

8 avril 1866. — Jour de San-Vicente-Ferrer, patron de Valence. Fête et procession par toute la ville. — Procession de l'Eglise Santa-Cruz, Plaza del Carmen — La musique militaire. — Le vieux timbalier, bonne et ennuyé, la mine renfrognée — Le timbalier vidé et traînant la jambe droite, suivi en travers, — la grosse caisse, jeune, marchant au pas avec emphase, tambour roulant d'un air terrible, le petit musicien de 8 ans, tintant de triangle — La statue de St Vincent, en manteau de velours noir, fermé d'oripeaux en cuivre, avec un nimbe en fer blanc, surmonté d'une longue bande horizontale de même métal, terminée par deux lames attombantes. — La bannière en tête, suivie de personnages fluttés de toutes sortes de costumes moyen âge.

à la porte de l'Eglise attendaient deux Hérauts portant l'anniers, Espagnols à bands alternants jaunes et rouges, les mêmes restitués en bleu avec d'immenses barbes blanches ~~[illegible]~~ de longs cheveux, le tout en étoupe, une couronne de chrysocale sur leur perruque blanche.

La procession entrée dans l'Eglise, la musique est restée dehors et les musiciens s'en sont allés avec leurs instruments, le vieux timbalier son tambour sous le bras, l'air bourru et malheureux. Les deux Hérauts ont envers leur bannière sur leur épaule, l'arme à l'outil, comme on dit, et sont partis tout seuls à travers les rues avec leur affublement gestique.

Messe en musique à grand orchestre. Kyrie chanté comme l'opéra. Gloria in excelsis de trois quarts d'heure. Musique toute furfane avec solos, tuilles, roulades, gargarismes, sous filés, toutes les rubriques de théâtre. Orchestre qu'à l'opéra, tambours, GD.

Les manœuvres des fusils paradant à l'autel et sur les marches avec de savantes évolutions. La messe n'était qu'un acte de loire pendant lequel les musiciens accordaient leurs instruments.

Sermon d'un Vicente Espanol, étrange amalgame de l'énergique, de politique, de philosophie, — le Pédicateur déblatérant le Radicalisme de Cobbett, le communisme d'Owen et de Cabet, le Socialisme de Louis Blanc, le jacobinisme de Trame, l'athéisme et

discussion de l'adresse. Suite de la séance.

Granier met au pilori tous les ennemis de son maître, l'un après l'autre. C'est justice. Olivier a pas fait tout autrement autant que lui.

« ... je vous ai déjà cité l'exemple de l'honorable général Cavaignac. Il y avait alors une législation de lois sur la presse qui offraient une garantie sérieuse : 20 ans de détention et 50,000 fr. d'amende. Eh bien le Général Cavaignac le punit si peu qu'il supprima onze journaux en un seul jour. »

« Croyez-vous qu'alors, et parmi ses propres amis, l'acte du général Cavaignac ait été considéré comme excessif? Non, Mr, ses amis trouvaient qu'il ne frappait pas assez. Un homme, dont les sentiments pour la presse ne sauraient être douteux, si je vous rappelle qu'il était l'ami de Mr Marrast, qu'il appartenait à la rédaction du National en 1848, l'honorable Mr de Goutte, membre de l'assemblée constituante (non pas seulement membre, mais questeur), trouvait que la suppression de onze journaux n'était pas assez. Voilà ce qu'à la tribune de la Constituante il demandait : (Moniteur du 24 juin 1848)

« ... je demande que le pouvoir exécutif, dès cette nuit, fasse arrêter les journalistes, afin que demain ils n'empoisonnent par la population... je demande que demain, ces journaux, dès l'instant où ils manifesteront la moindre idée d'anarchie, soient immédiatement saisis.... je demande que cette nuit on fasse arrêter une portion de ceux qui ont provoqué la guerre civile. Si nous ne profitons pas de désastre pour nous débarrasser de quinze ou dix-huit cents fauteurs d'anarchie qui empoisonnent la capitale et le pays, la République ne pourra survivre. Je demande que pour le crime du 15 Mai comme pour celui d'aujourd'hui, la déportation ait lieu sur la reconnaissance de l'identité des individus... »

Ce Degouée, dont la figure racontait bien la férocité, est mort il y a deux ans, et le parti démocratique lui a fait un pompeux funérailles. enterrement. On a répandu des harangues, des fleurs et des larmes sur sa tombe. On a pleuré en lui un héros et un martyr de la liberté. Après avoir prêché aux fusillades, et aux transportations, en mass des ouvriers parisiens, il s'était tranquillement réinstallé chef de la démocratie républicaine, et s'il eût vécu pour devenir candidat, les ouvriers n'auraient pas manqué de lui donner leurs voix avec enthousiasme.

[illegible] la question mise toute la ville - Discussion de l'Adresse - Guerre [illegible] - la Mairie du 1er arr. - Discours de Jules Favre - Discours de Rouher - Discours de Thiers - Discours de Berryer

2

Curieuses révélations de Mr Brame sur les journaux vendus aux spéculateurs. citation de plusieurs marchés. histoire de la combinaison des journaux réunis, trois de l'opposition, deux du gouvernt. Lorsqu'il s'agissait des combinaisons financières de spéculateurs, les cinq journaux battaient la caisse avec un enthousiasme unanime, enlevaient la publique par ~~un~~ un accord extraordinaire qui décidait tout.

" Mais, dit Brame après d'énormes bénéfices et de nombreuses razzias, le banquier a eu des malheurs et vous vous rappelez les centaines de millions entraînées dans la catastrophe et les centaines de familles dans la ruine et la misère ..."

De qui parle Brame ? de Mirès, sans doute. cette histoire est à vérifier. Bien plus tard que dans le Temps du 12 Avril 1866, le chroniqueur Henri de la Madeleine entonnait un de ses plus touchants dithyrambes en l'honneur de Mirès, qu'il dépeint Adolphe et le héros du peuple innombrable des actionnaires de la Caisse des chemins de fer. Cet hymne étrange m'avait paru une chose bien étonnante. Mirès hissé sur le pavois, Mirès coiffé du Nimbe ! le discours de Brame donne la clé du mystère. l'article du chroniqueur est à conserver:

" L'assemblée générale des actionnaires de la Caisse des chemins de fer a eu lieu hier à trois heures, au Cirque de l'Impératrice. La foule était énorme. Foule bizarre, composée de gens de tous rangs, de toute classe, de toute profession, de toutes couleurs, prolétaires, petits rentiers, capitalistes, gens de bourse, gens du monde, gens de lettres, concierges femmes élégantes, mercières, aristocrates, égoutiers, le haut le bas et le milieu, sorte de réduction bruyante et passionnée de la société contemporaine. J'ai rarement assisté à un spectacle plus curieux et plus émouvant. Pour ses actionnaires, comme aux jours prospères des dividendes, Mr Mirès est resté une idole. Les échecs judiciaires se sont changés en palmes du martyre. Titan foudroyé, mais toujours indompté, il est prêt à recommencer l'escalade de l'olympe, et la clientèle est elle aussi, prête à le suivre avec aveuglement. Quelque jugement que l'on porte sur un tel homme, il est impossible de ne pas être frappé de la puissance d'attraction qu'il exerce autour de lui. Il fallait voir comme cette mer haletante buvait les moindres paroles, et comme on sentait qu'elle le donnait à lui tout entière ! Je ne crois pas que jamais acteur rappelé par une salle électrisée, ait bu aussi longuement que Mr Mirès, hier, à la coupe enivrante des ovations ..."

3

Cette dernière séance du 20 Mars a été désastreuse pour le gouvernement. le discours de Mr Brame a amené une réponse pitoyable de Forcade de la Roquette qui a été écrasé par une réplique irrésistible de J. Favre. les hommes du pouvoir ne savaient plus ce qu'ils disaient et balbutiaient de non-sens. ils étaient convaincus de crime d'absolutisme quand même l'arbitraire, la dictature, la violence, l'anéantissement de toute liberté, le bâillon universel, telle est leur doctrine démontrée, leur plan, leur unique ressource.

Pelletan a fait un tableau de l'état social qui a jeté le désarroi, le trouble, la colère dans la majorité. elle n'a plus d'autre espoir que de crier la clôture.

Enfin, un membre de la majorité elle-même est venu lui porter le dernier coup. tout en défendant l'adresse, il a plaidé les circonstances atténuantes. Comme dirait Vaudrecht. il a justifié la majorité de n'avoir pas mieux fait. il la engagée de ne pas demander davantage, il l'a humiliée, démolie, désespérée. à la fin, les ventres ne pouvaient plus y tenir. accablés sous cette apologie, ils poussaient le hurlement: aux voix ! la clôture ! ils étaient furieux. la discussion s'est achevée au milieu de cette détresse morale. La majorité, furieuse et battue, ne voulait plus rien entendre et se débattait en désespérée contre une discussion qui la mettait sous terre. elle a imposé silence à tout le monde, et on a fini avec ces débats qui la laissaient anéantie. on a voté. mais quelle défaite morale ! quel désastre ! On conçoit la colère des Eudoxiens devant un pareil échec. ils ne veulent plus de discussion, de discours, de tribune. Bâton ! bâton ! que le matin me abolit !

Et la réponse impériale, si pleine de colère et de menace. elle a voulu donner une leçon au corps législatif à moitié rebelle. il a surgi sur le dividende, le droit divin, il a fulminé contre les destructeurs de croyance et recommencé les anathèmes contre révolutionnaires de 51 et 52. Le vieux souffle au despotisme a ranimé les corps d'état. Mots de concession ! la guerre ruinera la Révolution ! La monarchie s'éternise ou la mort !

4/ Moniteur du 16 Mars 1861 — Corps législatif. Discussion de l'adresse. Discours de J. Favre. ....

" .... La liberté, c'est l'homme lui-même, c'est son âme
" immortelle, c'est le principe divin qui est en lui et qui le sépare de la
" création entière, du monde extérieur et de tout ce qui n'est pas lui; c'est ce
" qui lui apprend à connaître Dieu, à l'adorer, à être fraternel pour ses
" semblables.....

" ..... Dieu a placé l'homme sur la terre pour qu'il pût
" y développer ses facultés physiques et morales, d'après ses desseins éternels

autre passage du discours :

... " Quant à moi, je ne demande qu'à être réfuté, je ne demande
" qu'à être confondu, je ne demande qu'une chose, c'est que
" demain les ministres viennent nous apporter des lois qui mettent
" les principes de 1789 en application, ~~[illegible]~~ qui
" fassent que la constitution ne soit pas en complète opposition avec
" la législation qui est censée l'appliquer. Qu'ils fassent ces choses, et
" alors, MM^rs, je déserterai les bancs de l'opposition, et alors je
" comprendrai que mon devoir est d'appuyer ceux qui doivent rétablir
" la liberté en France..... "

329

329 Temps du 13 Avril 1866. — Chronique par Henri de la Madeleine. Cette chronique cite l'histoire ou une histoire arrivée à la Charité, apocryphe sans doute. c'est une ouvrière, transportée au n° 16, (mais on ne dit pas la salle), belle, jeune, tremblante devant la visite du médecin et de ses élèves. " — Voyons cela ! lui cria l'Esculape.

" La jeune fille hésite et demande du répit.

" Vous vous moquez du monde !" éclata le docteur en colère. allons !
" cachez la figure et... ne vous occupez pas du reste.

" Un bruyant et unanime éclat de rire, parti du groupe
" des carabins, récompensa le mot du maître.

" Cependant une crise nerveuse avait du même coup saisi la
" jeune fille et ne l'a quittée que deux jours après.

5 " La bienveillance attentive, les égards dûs à la pudeur, seraient-ils
" donc incompatibles avec la science ? — Signé Gustave de Montmagny ?

La guerre est déclarée à la jeunesse des Ecoles, à la science, à tout ce qui combat pour l'idée moderne. Le Congrès de Liège a donné le signal, le mouvement des écoles en Xbre a redoublé la rage. toutes les manifestations sorties du quartier latin l'ont portée au paroxysme. il y a maintenant une conspiration ourdie. c'est la compagnie de Jésus qui la dirige. elle entreprend de vouer la science, la jeunesse, l'idée nouvelle à la haine des masses. L'article du Nain jaune est un des poignards. Le Temps s'est hâté de lui donner un manche de plus. c'est là que l'on peut connaître le fond de la pensée des journaux. hypocrites de libéralisme, leur but se trahit dans ces complicités du jésuitisme. alarme ! alarme !

330

330 Temps du 13 Avril 1866. — Lettres d'Italie, par Erdan. j'ignore quel est cet Erdan, un pseudonyme, un masque de rédaction, ou un individu en chair et en os. Quoi qu'il soit, cet Erdan, déjà pas mal équivoque, passe à la réaction et aux jésuites. A propos d'un tumulte d'étudiants auxquels les journaux italiens donnent raison, il traite ces jeunes exaltés avec ce dédain cafard et doucereux qui révèle la haine mieux que ne ferait la guerre ouverte. En même temps il prend fait et cause à grands cris pour l'association catholique italienne dont l'une des premières œuvres a été le massacre de Barletta. On a arrêté ces pieux organisateurs d'assassinat, on les relâche sur ordres d'en haut. Le Correspondant qui avait crié au scandale contre les arrestations bat des mains à la mise en liberté.

Le 19 avril 1866, sur la plaza del cid ou redonda, place servant de marché et encombrée de passants, à onze heures et demie du matin, un individu tire sur un passant un coup de pistolet à bout portant. L'arme rate. L'assassin se jette alors le poignard à la main sur sa victime qui pare tant bien que mal les coups avec son manteau. La foule fait cercle autour des deux individus et regarde tranquillement l'opération. — Un caporal et deux soldats font fuir l'assassin. sans l'atteindre.

6/331 Presse du 20 Avril 1866. — Lettre d'Emile Ollivier

On lit dans la Presse du 20 Avril courant du journal ci-contre, en gros caractères:

M. Rouy a reçu de M. Emile Ollivier la lettre suivante.

Paris, 18 Avril 1866

Mon cher Rouy,

J'apprends que des offres d'acquisition viennent d'être faites aux propriétaires actuels de la Presse et que, par suite, des négociations sont ouvertes.

Vous comprendrez, dès lors, qu'il nous soit impossible, à mes amis et à moi, de continuer à la Presse le concours que ces Messieurs étaient venus me demander, il y a un mois à peine, avec tant d'insistance. Croyez à mes sentiments Cordiaux.

Em. Ollivier.

Le Cher Rouy se fait à faire depuis deux mois. Les lettres de démission lui tombent sur la tête par avalanches. Comme un roc inébranlable, il subit les chocs, silencieux et immobile. En perdra-t-il moins ou davantage? je ne sais. Tous les congédiés l'adorent. Les Remplaçants ne peuvent pas être en reste. Voilà sans doute un homme bien heureux, à moins qu'il ne se donne au diable, en attendant qu'on l'y envoie à son tour.

Ces propriétaires de la Presse vont devenir célèbres. Ils avaient naguère rappelé Girardin à grands cris. C'était le seul pilote qui pût sauver leurs actions en péril. Mais bientôt, voici deux avertissements, coup sur coup. Alarme, alarme! Girardin et la guerre sont ~~en~~ vaincus sans hésitation. Salus populi Suprema lex esto. Salus signifie les actions de ces Messieurs, qui, s'en vont suppliants déposer leur fortune aux pieds de M. Ollivier le grand pontife du modérantisme, du Dynastisme et du Conciliantisme. Il entre en souverain dans la Presse, chauve de gros

7 caractères, et botté de vastes intrigues. La presse s'étale blanche et fière sur le noir du journal. mais Hélas! La Roche Tarpéienne touche au Capitole. Il n'a fait qu'un pas de l'un à l'autre. Ce terrible avertissement de Delangle "Modération insidieuse" est tombé comme la foudre sur la tête du Caméléon multicolore, et les propriétaires ont perdu connaissance.

"Sauvez-nous! Sauvez-nous!" crient ces dignes actionnaires. "Me voici." répond Mirès, ressuscité, et la bourse en main. "Me voici!" combien? — tant! — Voilà! voyons rentrez dans l'ordre. Les propriétaires saisissent les écus et font rouler en comblant de bénédictions l'homme condamné de la police correctionnelle.

Mais Ollivier n'est pas content. il chante à son tour l'antienne de Girardin contre les propriétaires qui demandaient des concours avec tant d'insistance et qui le vendent maintenant à Mirès. Quelle injustice! acheter et vendre, n'est-ce point le métier des actionnaires?

332

332 Revue des Deux-Mondes, 15 Mars 1866. — Article Amédée Thierry sur St Jérôme.

Page 469. — "... La veuve et la fille de Desprédins "revenant chez elle, près de Bordeaux, l'hérétique Priscillien et "deviennent les grandes-prêtresses de sa religion, mêlée de mysti- "cisme et de licence, puis enveloppées dans sa condamnation, elles "eurent toutes deux la tête tranchée. Leur parente Hélidie, plus "réservée et plus sage, choisit la droite voie dans le christianisme."

La droite voie! celle qui procédait par l'inquisition, par le massacre et qui coupait la tête aux hérétiques, homme ou femme. L'attachement de Priscillien et de ses adhérents ouvre la série des deux siècles de crimes de la religion catholique.

8 à ce titre, la Boucherie Priscillianiste avait des droits spéciaux à l'approbation de nos réactionnaires. ~~[illegible]~~ il la donnent dans ce langage hypocrite qui leur est particulier, par une insinuation calomnieuse contre les victimes escortée d'un éloge à l'adresse des sectateurs catholiques. 333

333 Temps du 21 Avril 1866

" . . . . . La femme Hennemann, à Moerkerke, près
" Bruges, vexée de propos tenus sur elle, égorge deux de ses
" enfants, un garçon de 6 ans, une fille de 7 1/2, et un
" troisième, âgé de 10 ans, ne lui échappe que par la fuite.
" . . . . La femme Hennemann ne semble montrer
" aucun regret de son œuvre. Elle dit que ses enfants sont heureux
" au ciel, où, après sa conversion, elle espère parvenir également."

334 avenir National du 2 Avril 1865 – Séance du Corps législatif du 31 Mars 1865. – Discours de Pelletan

" . . . . . L'écrivain est maintenant en face du Sphynx
" assis à la porte du Ministre de l'intérieur, et qui lui dit :
" Devine ou je te dévore." (on rit)

Mr Du Miral : " . . . . . La chambre ne s'attend
" pas à ce que je suive l'honorable Mr Pelletan dans ses digressions et que
" je réponde aux idées diverses qui se sont heurtées dans son improvisation
" si passionnée." (Naïf Mr Du Miral !)

" . . . . . Je suis loin de partager l'opinion qu'il a résumée
" par une de ces images qui lui sont familières. Il a parlé d'un Sphynx
" placé à la porte du Ministère de l'intérieur et prêt à dévorer les
" journaux. Le Sphynx évoqué par Mr Pelletan est un peu moins
" dévorant qu'il ne l'a dit . . . "

9 Bien public du 31 août 1848 – article Pelletan 97

" . . . . . La commission a biffé le droit au travail. Elle a
" eu peur de mettre une fois de plus dans la bouche de la République
" une vague déclaration de socialisme.
" Le socialisme pour elle est une énigme derrière laquelle il n'y a rien que des coups de fusil. Elle ne veut pas asseoir
" cet incompréhensible Sphynx à la porte d'entrée de la constitution."

En 1848, le Sphynx, c'est le droit au travail assis à la porte d'entrée de la constitution

En 1865, le Sphynx, c'est le droit d'avertissement assis à la porte du ministère de l'intérieur.

335 Temps du 24 Avril 1866. – Les Cyniques, Roman de mœurs, par Vilbort, chez l'Editeur Armand Lechevalier. Véhémente sortie contre la société Saint-Vincent de Paule – Rimes neuves et Vieilles, par Armand Silvestre, avec une préface de Georges Sand

Temps du 24 avril 1866. – Les grandes usines, par Turgan – Les 111e et 112e livraisons des Grandes usines, chez Michel Lévy – Fabrique d'acier fondu de Mr Friederich Krupp, à Essen – Matériel des chemins de fer et Steamers – Fabrication des canons de gros calibre en acier fondu. 336

336 Temps du 24 avril 1866 – Diderot, par Michelet, Extrait du dernier volume de l'histoire de France, Louis XV, qui paraîtra bientôt. –

" . . . . . Sa lettre sur les aveugles le fait mettre au
" donjon de Vincennes. Regardons-le sur ce donjon.

10 « De là, la vue est grande sur la plaine, la Seine et Paris, sur « Notre-Dame et la Bastille. Que d'hommes ont regardé du « haut de cette tour, mesuré la hauteur ! Retz, Condé, Barbès, « Mirabeau, mille autres y ont passé. Mais nul oiseau jamais, « de si haut vol n'y fut que celui que j'y vois, nul plus « grand, plus hardi, « nul plus sage et plus fou. »

Revue du 19e siècle – mensuelle – 25 Fr. – Th. Gautier d.

Les salons d'Autrefois, par la comtesse de Bassanville, 4 Vol. in 18 – chez P. Brunet, Editeur. – injures aux Républicains en 1848

337

337 Siècle du 25 Avril 1866 – Courrier. – Petite scène au Congrès de Madrid, séance du 21 Avril. Mr Navarro Villoslada, se lève éperdu et annonce qu'un livre de Mr Renan a été mis en vente en Espagne, qu'un journal a publié un chapitre de ce livre. il demande à grands cris une répression énergique de ce double attentat.

La veille, 20 Avril 1866, la Cour de Cassation a décidé que la loi du 14 9bre 1814 est toujours en vigueur et que, par conséquent, il est défendu de travailler le Dimanche, sous peine d'amende. Ça va bien.

338

338 Revue des deux mondes du 1er Avril 1866. – Etudes d'économie sociale, – des sociétés coopératives – par Charles Lavollée.

Pages 690 et 691

« ..... Le génie de la France n'est-il pas essentiellement orga- « -nisateur, à ce point que ses lois et ses règlements, dans les matières « qui exigent l'ordre et l'économie, sont partout imités à l'Etranger ? « Si cela est, comment n'a-t-elle pas eu l'idée de l'association coopéra- « -tive ? »

11 « Comment ne l'a-t-elle pas déjà mise en pratique ? 98

« L'idée, nous répondent les survivants des écoles de Fourier « et de Saint-Simon, l'idée appartient à la France. Mais elle a été « gâtée par l'alliage politique qu'y a introduit après 1830 et sur- « -tout après 1848, la Démocratie Révolutionnaire. Née en France « l'idée d'association a été discréditée par le socialisme. »

Voyages de Livingstone en Afrique. – 1° – Voyages et recherches d'un missionnaire dans le Sud de l'Afrique, Londres, 1857. 2° – Récit d'une expédition au Zambèse et à ses tributaires, et de la découverte des lacs Shirva et Nyassa, 1858-1864. – Revue des Deux-Mondes du 1er Avril 1866

Temps du 1er Mai 1866. – Chronique par Henri de la Madeleine.

« ..... Demain 1er Mai verra éclore un certain nombre « de journaux à un sou. Parmi ces nouveaux venus, permettez-moi de vous « présenter la Journée de notre ami Charles Habeneck. La Journée a la « prétention fort honorable d'arracher le lecteur populaire à cette vul- « -garité écœurante, dont l'effroyable fortune consterne tous les gens de « goût. Réussira-t-elle dans cette entreprise ? je l'ignore, mais je le désire « bien vivement. C'est Eugène Pelletan, ni plus ni moins, qui ouvre le « feu par une belle lettre éloquente et incisive. Demain, ce sera Jules « Simon qui fera le premier article, après-demain J. Reid, et ainsi de « suite, à tour de rôle pour MMrs Littré, Henri Martin, F. Morin, « Laurent Pichat, &c. Le compte-rendu du salon sera fait par Etienne « Arago. Ulrich de Fontvielle racontera ses souvenirs de la guerre d'Amé- « -rique. Enfin, sous prétexte d'éphémérides, notre excellent collaborateur, « Frédéric Lock, videra son sac à recherches, plein de curiosités piquantes. »

339 Presse du 30 Avril 1866. – Françoise Bougaran, âgée de 15 ans, dans le Finistère fait périr plusieurs enfants de 8 mois, 5 ans, & en leur enfonçant des matières fécales dans la gorge et en leur plongeant dans

12 la gorge un couteau ou des ciseaux, pour le saigner comme des volailles.
En faisant des aveux, elle s'écria: "Oh! mon dieu, c'est moi qui ai envoyé
"ces pauvres enfants en paradis, avant leur heure!"

340 Revue des Deux-Mondes du 1er Avril 1866 – Chronique politique par E. Forcade, page 786. 340

" ..... Après 1851, on put substituer à l'ancienne
" activité politique de la France l'activité industrielle et financière.
" On avait les anciennes compagnies de Chemins de fer à restaurer,
" le réseau à continuer et à terminer, une immense partie du do-
" maine public à mettre en valeur, tout cela au grand profit des
" Capitaux, d'ailleurs extraordinairement grossis par les épargnes
" prudemment accumulées durant les alarmes de la période Républicaine."

Voilà donc un aveu définitif et clair! Pendant
la période Républicaine, le Capital s'est refusé. Il s'est retiré de tout
le mouvement aventureux qui a livré la France au chômage, à la misère,
à la famine. Le Capital ne souffrait pas. Il a accumulé les épargnes.
Il levait sa dîme comme à l'ordinaire sur le travail, il accaparait
le fruit des sueurs populaires et le retirait de la circulation. Et
cédant, à regret qu'il prélève et qu'il ne restitue au courant qu'en
échange de nouvelles primes, il préférait le garder improductif, di-
minuant les progrès, gênant pour affamer les masses et les contraindre
à capituler. Faites donc des Révolutions, qui laissent le Capital aux
mains de l'ennemi. Le cri du Capital, c'est: "L'esclavage ou la mort!"

6 Mai 1866 – Sur le cordon de la Sonnette, règle (très) (seul) le pays
d'un (bon) laquais. Jour de Dieu! Salsamentum que C. raisonne! – Dans ce fauve
ne fait pas, l'on voit que ... C. raisonne!

341 Revue des Deux mondes, 1er avril 1866 – Les Forêts du Bassin d'Arix, par L. Simonin, page 795

" .... Dans cette faune, l'homme lui-même semble avoir
" été précédé par le singe, et il n'y a aucun blasphème à l'écrire,

13 " car un hiatus immense, incontestable, sépare l'homme des quadrumanes. 99
" Dans tous les cas, comme l'a dit un grand naturaliste, il était mieux voir en
" l'homme un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré.

Revue des Deux-Mondes, du 1er Avril 1866, page 775 – De la situation de l'Empire Romain avec la Perse Orientale, par M. Reinaud, de l'Institut. Carte des divers systèmes cosmographiques des anciens, Eratosthène, Ptolémée de Bergame, Ptolémée. 342

342 Revue des Deux-Mondes, du 1er Avril 1866 – Saint Augustin et St Jérôme par Amédée Thierry. – Le Pélagianisme à Jérusalem.

Histoire des amours d'une Dame de Bethléem avec un religieux du Couvent d'Eustochium, la fille de Ste Paule – La Religieuse mise dans une cul-de-basse fosse, Sabinien, le Séducteur, demande la vie à St Jérôme. Ainsi les abbesses et les abbés de monastères avaient-ils per-
-cevaient le droit de vie et de mort sur leurs subordonnés. Amédée
Thierry dit tranquillement:

" La loi monastique remettait les chefs des Communautés
" dans pouvoir absolu que la loi civile tolérait, et sans lequel leurs
" maisons eussent dégénéré en repaires de désordres. C'était bien le cas ici d'en
" invoquer les rigueurs. La Religieuse fut enfermée par un arrêt d'Eustochium.
" Sabinien, prosterné aux pieds de Jérôme, dont il embrassait les genoux,
" demanda avec larmes merci pour sa vie. Jérôme se laissa fléchir et
" Sabinien garda la vie, profitant d'un moment où la surveillance s'était
" relâchée, pour fuir du Couvent."

Ce récit est une approbation ouverte des atrocités commises
dans l'intérieur des monastères par le despotisme des Supérieurs, et des réti-
-cences de la expressions invoquées à l'appui de ces attentats, prouvent la crimi-
-nalité de l'institution monastique, même à cette époque de primitive
ferveur, où la réduction des victimes semble entièrement spontanée. Elle
pouvait l'être d'abord, mais bientôt la captivité et l'existence contre
nature devinrent un supplice que les victimes cherchaient à fuir et
qu'on ne parvenait à maintenir que par la terreur des supplices les plus
atroces.

Lettre de Jérôme à Sabinien, après sa fuite, pour l'exhorter au repentir. Amédée Thierry, après avoir accablé d'invectives le dit Sabinien, qualifie la missive de Jérôme de noble et éloquente lettre. C'est une pitoyable déclamation de rhétorique, sans goût et sans âme, un échantillon de style descriptif tiré par les cheveux, un chef-d'œuvre de mauvais goût, de boursouflure, de méchantes phrases de rhéteur, comme au surplus tout ce qui est sorti de la plume de ces deux hommes, Jérôme et Augustin. Histoire curieuse de Pinianus et Mélanie, venus à Hippone en visite auprès d'Augustin. Ils étaient fort riches et charitables. Or, dans ce temps, tout individu entrant dans les ordres, ne conservait rien en propre. Ses biens appartenaient au clergé dont il devenait membre. Les prêtres d'Hippone veulent ordonner Pinianus de force, pour avoir ses richesses. Scène dramatique dans l'Église. Pinianus est saisi, menacé, maltraité et n'échappe à la mort qu'en signant la promesse, non de se faire prêtre, mais de rester dans Hippone et de n'en plus sortir. On voulait ses biens. Augustin intervient dans le marché. Mais tiré de ce pas, Pinianus quitte la ville et se sauve. St Augustin le somme de revenir se constitue prisonnier, au nom de la morale, de la foi des serments et déclame sur ce chapitre à perte de vue, sans s'inquiéter le moins du monde de l'infamie des prêtres et de la honte de ce brigandage à main armée, de ce serment extorqué le poignard sur la gorge. Pinianus est obligé de rentrer dans sa prison. Mais dépouillé de ses biens par un Empereur intrus, Héraclianus, il peut quitter Hippone. Devenu pauvre, on ne tenait plus à le garder.

Histoire de la lutte de Pélage à Jérusalem et de la guerre de Jérôme et d'Orose contre lui. Violence et fureurs de langage de ce Paul Orose dans l'assemblée du clergé de Jérusalem. Amédée Thierry prend parti pour ces inquisiteurs et flétrit de son mieux le malheureux Pélage, tournant son physique en ridicule, et lui prodiguant l'injure à propos de rien. Ainsi on demande à Pélage s'il reconnaissait avoir professé les opinions combattues par l'Évêque Augustin, "à quoi, dit Thierry, il répondit insolemment : "Qu'ai-je à faire avec Augustin ?" l'arrogant propos de Pélage souleva l'assemblée contre lui." Pourquoi Pélage n'aurait-il

pas repoussé cet argument tiré de l'opinion d'un tiers et non de la valeur propre de ses doctrines ? Amédée Thierry prend parti avec une sorte de fureur contre Pélage dans cette querelle. Il ne parle que du venin de ses doctrines, du poison de son hérésie. Or voici les doctrines qui lui inspirent tant d'horreur.

" Le concile de Carthage avait condamné, (non pas dans Pélage, mais dans son disciple Célestius) des propositions telles que celle-ci : 1°. que le péché d'Adam n'avait nui qu'à lui seul et non point aux autres hommes, que les enfants, en naissant, se trouvaient dans le même état qu'Adam avant sa chute, que le baptême enfin leur était salutaire comme sanctification, non point comme rémission ; 2°, qu'il était faux que tous les hommes mourussent par la mort et par la prévarication d'Adam, et qu'ils ressuscitassent tous par la résurrection de Jésus-Christ ; 3°, que l'ancienne loi avait autant de puissance que la nouvelle pour élever l'homme au royaume des cieux, et qu'avant la venue du Messie, il y avait eu des hommes qui n'avaient point péché."

" À mesure qu'on lisait ces propositions, Pélage répondait qu'elles n'étaient pas de lui." Cependant, répliquait Orose, tu m'as dit toi-même que ta doctrine était que l'homme pouvait être sans péché et garder aisément les commandements de Dieu, s'il voulait." Pélage reconnut qu'il l'avait dit et qu'il le soutenait encore." Eh bien, ajouta Orose, c'est ce que le concile d'Afrique a détesté dans Célestius, ce que l'Évêque Augustin a rejeté avec horreur, comme l'assemblée vient de l'entendre, ce qu'il condamne encore dans le livre de la nature et de la grâce en réponse à tes propres écrits, ce qu'enfin le bienheureux Jérôme, si célèbre par ses victoires sur les hérétiques, a condamné dans sa lettre à Ctésiphon, et qu'il réfute maintenant dans les dialogues qu'il est en train de composer."

L'Évêque de Jérusalem, Jean, qui n'aimait point Jérôme, défend Pélage qui se défend par cette profession de foi : "anathème à quiconque prétend que sans le secours de Dieu l'homme peut atteindre la perfection de la vertu !" "il évita de dire la grâce et d'expliquer ce qu'il entendait par le secours", s'écrie Amédée Thierry avec une vraie fureur de casuiste qui fait brûler les gens pour une différence de synonime.

Ces accusations à tort et à travers lancées par Jérôme, l'esprit de domination et d'orgueil de sa coterie monastique de Bethléem, masculine et féminine, avait fini par révolter tout le monde. On ne supportait plus ce joug arrogant qui prétendait tout courber. Un beau jour, les paysans attaquent les monastères, les saccagent. Un combat a lieu. Un des moines de Jérôme est tué; moines et nonnes sont dispersées, contraints de fuir et sauvés à grand'peine par les habitants de Bethléem.

Cette scène se passait en 415, l'année du meurtre d'Hypathie à Alexandrie. Partout ce n'étaient que ~~des~~ violences des populaces chrétiennes, pillages, assassinats, destructions. Eustochium, la fille de Paula, la mère abbesse qui ~~en~~ enterrait ses religieuses dans les in-pace, mourut en 418, seize ans après sa mère. Jérôme la suivit ~~[illegible]~~ en 420, le 30 7bre, à l'âge de 72 ans.

Temps du 4 Mai 1866. – De la vérité dans l'histoire du Christianisme, par Ruelle, chez Reinwald, libraire, 15, rue des Saints-Pères. La théologie de la science – M. Renan et les théologiens – La Résurrection de Jésus d'après les textes – Lecture de l'Encyclique, in-8°, 6 fr. – Leçons sur l'homme, par Karl Vogt, 1 vol. in 8°, avec 128 gravures sur bois, 12 fr. – Mœurs romaines du règne d'Auguste à la fin des Antonins, traduit de Friedlaender, par Vogel, 1er vol. 7 fr.

Revue des deux-mondes du 1er Avril 1866.

Amédée Thierry termine ainsi son article sur Saint-Jérôme.

"..... Le principal des disciples de Jérôme, Eusèbe de Crémone, d'après une opinion probable, prit la direction du couvent d'hommes, après la mort de son maître. Paula continua de diriger les monastères de femmes. Nous ne savons rien de plus. Avec la correspondance de Jérôme s'éteignent les souvenirs intimes de cette société chrétienne de la fin du 4e siècle, si gracieuse, si extatique et si savante. Encore quelques lettres d'Augustin, quelques autres aussi de Paulin de Nole, et la nuit se fait sur l'Occident."

Qui donc l'a fait, cette nuit, sinon le Christianisme. Comment Jérôme et Augustin n'ont-ils pas laissé d'héritiers de

leur talent? Pourquoi la civilisation romaine a-t-elle disparu comme dans une trappe? dans l'invasion des barbares, répondra-t-on. Mais avant l'invasion des barbares, il ne restait plus dans tout l'Empire romain que ces deux hommes, Jérôme et Augustin, et ces deux hommes sont terriblement surfaits. Il suffit de les lire. C'est de la barbarie déjà que le langage de ces prétendus génies. Et ils restaient seuls cependant!

En moins d'un demi-siècle, le Christianisme avait fait les ténèbres sur l'Occident. Les lumières éteintes, le patriotisme détruit, les caractères dégradés, telle est sa première œuvre. La seconde, complément de la première, est de livrer aux barbares ~~le~~ une population émasculée et tombée dans le marasme.

343

343

7 Mai 1866. – Les martyrs du Christianisme (St Irénée), ce qu'ils étaient, la lie du peuple. Tous les honnêtes gens avaient apostasié à qui mieux mieux.

Les honnêtes gens sont martyriseurs par destination, jamais martyrs. Pour avoir trouvé une seule petite fois par hasard à qui parler en 93, ah! grand Dieu! quels cris! les siècles en deviendront sourds.....

344

Histoire du convoi d'une mère abbesse dans l'Opinion Nationale

"... Les voitures étaient pleines de Madeleines.... non repenties, mais qui se repentiront certainement. La charité ordonne de préjuger le repentir. D'ailleurs l'argent est toujours propre..."

L'opinion Nationale a tort de s'étonner.. Où le clergé peut-il mieux figurer qu'au convoi d'une mère Abbesse?

Temps du 8 Mai 1866. – illusions des Sociétés coopératives par Cernuschi, 1 vol. in 18, 2 Francs, ~~chez~~ à la librairie internationale de Lacroix

18/ 345 13 Mai 1866 345

La Torre de Miguelete — Tour Hexagone de la Cathédrale de Valence — 12 cloches dans le Clocher — Sonnerie — Vue admirable de la plaine de Valence, avec l'horizon de Montagnes qui forment la courbe d'un arc. Vue des bords de la mer jusqu'à Peñiscola au Nord, trente ~~deux~~ lieues à vol d'oiseau, jusqu'au Cap Saint-Martin au Sud, vingt-deux lieues — Vue du Couvent de Porta-cali dans sa forêt de pins, à ~~dix~~ huit lieues, très-nette, très-distincte. Vue du vieux château des Maures sur la hauteur de Murviedro aux Ruines de Sagonte, six lieues à vol d'oiseau — à midi —

Fête de la Virgen de los desamparados. Effroyable tapage de cloches à assourdir un Mort. Procession solennelle, à travers la ville, de la Statue de la Vierge couverte de pierreries. Tout le clergé de Valence suivant, chacun la croix de sa paroisse. Treize croix pour les Treize Eglises. — Les deux bannières de tête portées par des hérauts à barbe et chevelure postiche, une haute couronne en cuivre sur le chef. — Les enfants de la Beneficencia avec leurs bannières, d'assez mauvaises figures par parenthèse. — Les Enfants de la Misericordia, aussi avec leur bannière, visages plus avenants. — Les orphelins de San Vicente, en habits de moines, physionomies beaucoup plus distinguées. — Le clergé des 13 paroisses, singulières figures, quelques-unes de bel aspect, d'autres repoussantes, la majorité, vulgaires. — Le Séminaire. Jeunes

19 102

gens de fort bonne mine, sans la moindre trace de cafarderie, entièrement dissemblables des Séminaristes Français, ~~dont~~ la figure ouverte et naturelle, ~~plus~~ ressemblant plus à une école militaire qu'à un séminaire. Aucune apparence de cléricalisme ni sur les visages, ni dans le port, ni dans la démarche. — La Statue de la Vierge — par derrière, l'Archevêque, mitre en tête, crosse en main, ~~une~~ figure plus que vulgaire, presque repoussante, une face de contrebandier. Son clergé l'environne. ~~Le~~ Vient ensuite l'ayuntamiento en costume antique, tout noir, la torche de cire au poing. Le gouverneur civil, Don Castor Ibañez de Aldecoa ~~en~~ s'avance entre les deux files de l'ayuntamiento, ~~et~~ avec son crachat sur le cœur et le grand cordon de Charles III en sautoir; un assez bel homme à la figure distinguée et gracieuse, mais posant beaucoup trop en homme enchanté de sa personne et de ses décorations. La marche est close par la musique militaire et environ cent ~~et~~ cinquante soldats.

Aucune gravité, rien de touchant ni d'imposant dans cette procession. Un chant monotone, ennuyeux, dépourvu de tout caractère, tous les figurants de la procession, enfants en prêtres, riant ou causant ou ennuyés. Les spectateurs aussi peu édifiés que la procession est peu édifiante. Tout cela est banal sans grandeur, sans émotion. Pas une seule femme ni jeune fille dans les rangs de la procession. Ce n'est pas l'usage ici. On n'y voit que des hommes, et les hommes ne sont ni gracieux, ni touchants, ce n'est pas leur vocation. Ces gens ci font un effrayant étalage de catholicisme, ils abusent des cloches, des processions,

des pompes théatrales, mais ils n'entendent absolument rien à la mise en scène. Ils n'ont ni goût, ni entrain, ni poésie, ni apparence même de fermer et de fort. C'est une mécanique froide, terne qui marche, parce qu'elle a été montée

Constitutionnel du 6 Mai 1866 — 14 Mai

Bateau-radeau apporté d'Amérique. C'est un grand sac de toile, ficelé comme un hamac de matelot et n'occupant pas beaucoup plus de place. Ce sac contient tout le système. En quatre minutes, au moyen de deux soufflets contenus dans le même sac, on enfle deux tubes en caoutchouc ayant la forme de cigares, et réunis ensemble parallèlement avec de la toile et de fortes ralingues. Il y a des planches formant bancs pour ramer. On a ainsi un bâteau insubmersible, pouvant porter quarante personnes. Il y en a de toutes dimensions. Ce bâteau par sa forme, a une stabilité telle qu'aucun temps ne pourrait le faire chavirer. Il peut aller à la voile et à la rame. Il se gouverne avec un aviron à queue.

À New-York on a porté ce sac d'un magasin à la mer on a enflé le bâteau sur le quai et on l'a mis à l'eau prêt à naviguer en huit minutes.

346

Les travers insoffensifs des temps calmes ne doivent pas nous voiler (observés) d'une ombre l'héroïsme du champ de bataille

Approchez, Mr, contemplez le cadavre que votre colère trépigne. C'est celui qu'elle voulait faire en 48; vos coups de pied ont 18 ans de date. — Bell. à propos de Proudhon

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Coups de pied ont 18 ans de date. — à Tell. à propos de Proudhon

Feuilles de Belle-île. Feuille 9 108

Elle commence par une fin d'article

[illegible] de la science et doivent médo-

104

2/ doivent concentrer (tourner) tous leurs efforts (leur) vers les changements politiques, reconnus seuls capables d'opérer (amener) une (la) transformation sociale (qui assure) et la répartition des produits selon la justice.

. . . . . .

à reporter à la page 1 - III La grève, malgré les inconvénients, est le moyen naturel, compris de tous, auquel tous participent. La coopération n'est qu'une exception (imperceptible) accessible seulement aux plus instruits, suspect, ou indifférents, ou même inconnu à tout le reste. Elle est la seule arme vraiment populaire dans la lutte contre le Capital.

. . . . . que de déceptions, que de pièges pour les prolétaires dans ce merveilleux pronaos du coopératif! on verra ne tardera pas à voir surgir une) Verra bientôt surgir (une quantité de boutiques à trappe (trébuchets, traquenards) avec un raffinement progressif (perfectionnement, surenchère) des enseignes à la mode: (mutualité fraternelle, crédit coopératif) où les pauvres oiseaux appâtés laisseront leurs plumes. . . .

On verra bientôt surgir de tous côtés avec des raffinements progressifs de enseignes à la mode: mutualité, crédit gratuit, &c &c véritables boutiques à trappe où les pauvres oiseaux appâtés, laisseront leurs plumes ne pourront entrer sans y laisser leurs plumes. Qu'est devenue l'idée au milieu de ce débordement de spéculations? On n'entend plus que le jargon de la banque, crédit, débit, échéance, profits et pertes, gage, garantie, billets escompte, &c. Pas trace du cœur ni de la pensée, rien que la manipulation matérielle. On dirait des automates de Vaucanson fonctionnant sur cette terre avec la machine à compter. La justice et la morale ne se montrent de loin en loin que comme quelques divinités vertus (affublées) habillées) de formules algébriques. / La Chiffre est souverain / Les hommes ses humbles servantes et sujettes du Roi-Chiffre. or, on sait de sa majesté le Roi-Chiffre.

trop à qu'est que le monde royaume des Chiffres . . . un coupe-gorge où le peuple (qui) ne l'ignore pas, n'a garde (refuse) d'entrer (de s'aventurer, risquer, hasarder, engager) mettre le pied dans cette forêt de Bondy, pas plus (aussi bien) en compagnie des bleuets que dans habits. bois, autant et plus même en compagnie des bleuets que des habits

Société de Crédit. — Si c'est un crédit moral, l'assurance d'un appui mutuel, d'une solidarité fraternelle dans la défense des intérêts communs, rien de mieux. Mais un crédit dans l'acception banquière du mot, un crédit d'argent à prêt d'argent, un prêt à usure d'un taux quelconque, ce serait, pour la presque totalité (l'immense majorité) des travailleurs une voie fatale qui les conduirait à la ruine. (abyme) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Le triomphe des couvents, l'enseignement clérical, double ingérence du célibat systématique qui est un outrage à la première loi de la nature, et une insulte aux populations dont l'existence même se trouve flétrie, comme (produit) sortie issue d'une souche maudite réprouvée) . . . . . .

14 octobre 1867

Centralisation, suite

..... Quelle est la tyrannie la plus lourde ? Celle de l'oppresseur immédiat, du seigneur de la terre pour le paysan, du chef d'industrie pour l'ouvrier, du baron satrape de la finance pour le commerçant. Bien qu'ils ne soient pas des astres, les tyrans pèsent, comme eux, en raison directe de leur proximité. Le plus éloigné est le moins malfesant. De cette loi naturelle sont sorties (nées) toutes les victoires de la Royauté sur les aristocraties. De là, (ainsi) est (s'est formée) née l'unité française. Les Grands fiefs ont préféré l'autorité lointaine du monarque à l'écrasement du baron féodal.

En 93, le peuple des provinces s'est rangé partout du côté de (rallié partout à) Paris unitaire contre l'insurrection (Bourgeoise fédéraliste) des (Girondins maîtres) directoires départementaux (agents,) tenants, champions de la Gironde fédéraliste et Bourgeoise. Mais, en 93, Paris, au lieu de l'autocratie d'un seul, représentait l'autocratie

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

17 8bre 1867

1

..... La Grève est intelligible à tous; c'est l'idée simple, la résistance à l'oppression. Tous (chacun) s'y rallient.

La coopération, (sous) dans ses diverses formes, (sa triple forme) société de crédit, société de production, est une complication 4 (arme, machine compliquée) qui peut séduire les intelligences déjà développées, mais qui (effraie les ignorants et les simples,) inspire peu et aux ignorants crainte et défiance. Elle trouvera dix adhérents la Grève (en compte) dix mille.

à l'une la généralité, à l'autre de rares (quelques) exceptions. Le drapeau (moyen) qui rallie la masse n'est-il pas préférable à celui qui groupe quelques individus ? Voir la page 2.

Dans l'état (la situation actuelle des choses) politique actuelle, lorsque l'avis (opinion) à peu-près unanime des travailleurs reconnaît l'impuissance des sociétés ouvrières pour affranchir (l'affranchissement) du peuple, faut-il user (perdre) son temps, (sa peine) son énergie, (force) ses espérances en tentatives jugées d'avance inutiles (et sans issue sérieuse (possible) par conséquent funestes ?

appuyées (défensivement) provisoirement sur la grève comme moyen défensif (sauvegarde, garantie) contre l'oppression, (prédominance, prépotence, tyrannie) du capital, les masses populaires

de tous, qui est (c'est-à-dire) l'Egalité. il la représente encore (aujourd'hui) et (il) la représentera jusqu'à ce que la France entière l'ait adoptée. il n'y aura plus alors ni Royauté, ni patriciat, ni clergé, ni bourgeoisie, ni plèbe, ni dictature Parisienne, ni centralisation, ni Fédéralisme, ni différences (diversité, Multiplicité) de classes. Ces mots n'appartiendront plus qu'à l'histoire. La nation, une, libre, maitresse d'elle-même, sans millionnaires et sans mendiants, sans exploiteurs ni exploités, surtout sans oisifs, possédera le véritable self-government qui, jusqu'à cette heure n'existe nulle part, pas même aux Etats-unis, tant s'en faut, et en Angleterre, moins que partout ailleurs.

Quant aux détails (menu, formes) de son organisation, ils ne sont point de notre compétence (ce n'est point notre affaire.) nos descendants sauront infiniment mieux que nous ce qui leur convient. Un bas-breton ne doit pas en remontrer à l'institut. Mons Veuillot soutiendra le contraire, je le sais. disons donc à son intention (usage): "Gros jean n'en doit pas remontrer à son curé. (pour ma part) Le rôle de Gros jean ou du Bas-breton ne me tente point. (Nos descendants sauront infiniment mieux que nous ce qui leur convient.) J'admire la fatuité de ces Lycurgues qui se croient tenus en conscience, (qui tiennent pour un devoir de conscience) de minuter (libeller) rédiger article par article le code de l'avenir. ils semblent craindre que ces pauvres générations futures ne sachent pas mettre un pied devant l'autre, et se s'empressent de leur fabriquer, qui un bourrelet, qui des lisières (Brassières) qui un petit charriot à roulettes. Touchante sollicitude!

il est vrai que les dites générations ne seront pas en reste de charité, et s'attendriront à leur tour sur la monomanie des chers ancêtres, bâtissant à l'envi des édifices sociaux pour y claquemurer la postérité.

Elle est un peu (par trop) étrange cette monomanie.

28 avril 1870

L'instruction, indispensable et rare. — impuissance du peuple à se gouverner. ce ne serait qu'une apparence — le suffrage universel, funeste en 48 — Plus funeste serait le gouvt du peuple par le peuple. — Proie des intrigants, des bavards, des charlatans, des tartuffes. — quoi qu'il décide, toujours simple écho, serinette, porte-voix de quelqu'un. — Le gouvt, mal nécessaire jusqu'à instruction complète — Le gouvt du peuple, Mensonge ou illusion aujourd'hui — aussi impossible qu'un voyage à la Lune — On pourra le prendre par flagornerie il le paiera cher.

Dictature Parisienne, comme représentation nationale, seul gouvernt raisonnable et possible. —

Développement rapide de l'instruction, unique instrument de salut. la pousser à la vapeur. — Moyens d'application.

Elle commence par une fin d'article

« . . . . . morale tout au dessus de la science, et doivent prédo-
" miner sur elle dans la direction de l'enseignement. Or, la vertu et la
" morale sont des corollaires de la religion. Donc la religion doit avoir l'au-
" torité suprême. Sans elle, nous retomberions dans la civilisation païenne.
" Que diraient les pères de famille, les pères de famille sensés qui voudraient
" que la religion eût une grande part dans l'éducation ?"

Il ne s'est pas rencontré un homme encore pour faire justice de cette théorie insolente des pères de famille, demandant comme un droit la domination du jésuitisme. Ce que ces arrogants personnages appellent des nous exclusif des pères de famille, c'est une poignée de grands-seigneurs qui prétendent gouverner la France en maîtres et ne reconnaissent d'autres familles que les leurs. Tout le reste n'est qu'un vil troupeau qui a des petites mais pas de familles. Si cette faction formait la majorité, depuis longtemps leur volonté serait la loi du pays. Mais la France ne veut ni de leur domination ni de celle de leurs protégés-protecteurs, les jésuites. Elle l'a prouvé suffisamment depuis un demi-siècle. La France est traitée de rebelle. Nous marchons au gouvernement de la théocratie.

Vatimesnil : " La Direction supérieure, la Direction morale, la
" Direction sociale, la direction religieuse de l'enseignement appartiennent au
" clergé. C'est là que le clergé a caractère pour parler . . . . . Sans-vous, c
" que nous avons l'intérêt et le désir de bannir de l'enseignement de
" l'histoire et de la philosophie ? C'est ce qui serait en opposition avec l'enseignement
" religieux. S'il y avait dans un établissement d'instruction quelconque, un enseigne-
" ment de la philosophie et de l'histoire qui fût destructif de l'enseignement
" religieux donné par les ministres des autels, je dis que cet enseignement devrait
" être à l'instant réformé . . . . . le clergé a qualité pour parler sur le dogme,

" par conséquent, pour signaler dans l'enseignement de l'histoire et de la philo-
" sophie, ce qui serait destructif du dogme. il ferait réformer sur ce point-là
" l'enseignement de l'histoire et de la philosophie. Cette réforme sera approuvée
" par tous les gens sensés, par tous les pères de famille qui veulent que leurs enfants
" reçoivent une éducation chrétienne."

Chacun est bien averti. Suppression de l'histoire, toutes les fois qu'elle portera le moindre ombrage au dogme; suppression, ou plutôt travestissement, fabrication d'une histoire à l'usage et à l'honneur du dogme. Anéantissement de tous les livres d'histoire, à l'exception de ceux du père Loriquet. Or, les dogmes des quatre ou cinq cultes reconnus étant contradictoires, sur le patron duquel d'entr'eux sera taillée l'histoire officielle? Cela ne saurait faire doute: sur le patron catholique. nous voici en pleine inquisition.

Du reste, Vatimesnil est pleinement rassuré sur les haines que l'omnipotence cléricale pourrait soulever. voici son raisonnement. Il est curieux de naïveté impertinente, curieux surtout par son profond mépris pour la stupidité du parti populaire:

" Les Evêques," dit-il, " seront les souverains arbitres de l'enseigne-
" ment. leur influence sera dominatrice. mais comme ils ne seront que quatre
" sur 28, ils n'auront aucune responsabilité. elle pèsera toute sur la majorité
" qui décide."

C'est ravissant. L'Ex-ministre de Charles X, le président du comité jésuitique, sait son inquisition sur le bout du doigt. C'était bien l'inquisition qui pourvoyait les bûchers, mais seulement par voie d'influence. Elle se bornait à condamner, et livrait les victimes au bras séculier qui demeurait seul responsable. Pour son compte, elle se lavait les mains du résultat. Ecclesia abhorret à sanguine.

Vatimesnil est l'homme de la bonne tradition catholique. De plus, il raille très-agréablement le crétinisme de ses adversaires. Comment donc! les Evêques feront supprimer, travestir, rhabiller l'histoire; ils feront fabriquer un enseignement d'impostures; ils constitueront le conseil supérieur en faussaire historique, le tout sous peine de rupture immédiate et de guerre civile.

Les Communes obéiront: instruments passifs, très-humbles valets, ils s'empresseront d'exécuter les ordres des maîtres, et ils en seront seuls responsables. Les Evêques commandent, la livrée agit. à elle toute la responsabilité.

C'est bien ainsi que l'a toujours entendu et pratiqué l'Eglise. Se servir du bras temporel comme d'un instrument, lancer les gouvernements dans les aventures et les catastrophes, puis, la crise venue, retirer lestement son épingle du jeu, repousser du pied les pouvoirs qu'elle a perdus, et leur cracher à la figure un nescio vos!, tout confit en béatitude séraphique, telle est sa tactique invariable. mener ses esclaves aux abîmes, et quand leur aveuglement les y a faits choir, combler le puits en compagnie des victorieux, pour acheter son pardon et la faveur, voilà son histoire depuis 1500 ans.

Le discours de Vatimesnil est un hommage à l'imbécillité des révolutionnaires. Du reste, son argumentation est imperturbable dans cette ligne de moquerie sérieuse et de sarcasme phlegmatique.... On appelle l'Eglise au secours de la société contre les doctrines subversives. On la convoque à une coalition de toutes les forces du passé contre celles de l'avenir, de la France conservatrice et rétrograde contre la France révolutionnaire. On implore son concours pour la compression des idées nouvelles, pour l'écrasement de la pensée. Elle siégera souveraine dans le conseil chargé de châtrer l'intelligence des générations à venir et d'aplatir leur cerveau pour la plus grande gloire du dogme!

Cela n'a rien de compromettant. il ne s'agit pas d'une œuvre de parti. Fi donc! des magistrats hommes de parti! C'est un blasphème, une impossibilité! Donc l'Eglise n'a point de risques à courir, car il n'y a point là de politique.

* Cela est si vrai*, d'après Vatimesnil, * la blancheur immaculée
* du conseil est si éclatante, sa virginité si intacte en matière de parti, que parmi
* tant de magnifiques destinées qui l'attendent, la première est d'écarter, de repousser
* la politique bien loin du sanctuaire de l'enseignement. Ce sera un port à l'abri
* des vicissitudes et des tempêtes. Quelle main sacrilège oserait toucher à ce taber-
* nacle révéré! Quel orage révolutionnaire se permettrait d'effleurer de son souffle
* cette arche sacro-sainte? Cette œuvre de salut? En vérité, je vous le dis, les assemblées

et les Présidents passeront, mais le conseil supérieur ne passera pas.

La péroraison de la harangue est digne de l'exorde et du reste : « On cherche à exciter la défiance entre l'église et l'état. Ce système, que « nous avons tous suivi, nous a mal réussi. Prenons la route opposée. Que « l'Eglise et l'état s'embrassent cordialement dans le conseil supérieur.....!

Touchante réconciliation qui fera pleurer de tendresse et de joie toutes les douairières.

« .... ayez confiance dans le clergé. Car, en matière d'enseignement, « c'est lui qui, au moyen âge, a sauvé l'Europe de la barbarie ignorante ; et « maintenant qu'on nous menace quelquefois d'une barbarie savante, ou pré- « tendue telle, c'est lui qui fera notre salut ! »

Ainsi-soit-il ! Le mot est lâché, et il est joli. Le clergé nous sauvera de la barbarie savante. il n'en est pas à ses débuts dans cette voie. On lui doit déjà beaucoup. il a essayé de nous sauver de la barbarie savante de Galilée, lequel enseignait une physique destructive du dogme. Quel malheur d'avoir échoué dans cette sainte entreprise ! ne pourrait-on pas la reprendre un peu dans le conseil supérieur ? il n'est jamais trop tard pour réformer ces doctrines pernicieuses qui jettent le trouble dans le cœur de l'enfant par des enseignements contradictoires.

Au feu les hérésies philosophiques, historiques, scientifiques, capables d'ébranler la foi au dogme sauveur ! Le dogme, Messieurs, le dogme, avant tout, malgré tout ! Périssent l'histoire, la philosophie, les sciences, périssent toutes les connaissances humaines, pourvû que le dogme reste debout comme un phare immobile, à feux fixes, sans éclipses ! Brûlons toutes les bibliothèques, et ne ferons grâce qu'à Sanchez, à Monseigneur Bouvier et au Père Loriquet. c'est assez pour former l'esprit, le cœur et les mœurs de la jeunesse, pour conserver pure et sans taches sa robe d'innocence.

Le malheureux Barthélemi St Hilaire a perdu sa couronne de gloire. c'est un rebelle, un réprouvé, un pestiféré. il se débat en vain sous le goupillon. La droite le traite en transfuge et presqu'en mouchard. il n'a soufflé mot dans la commission. il a laissé dire, laissé faire sans observations, puis il vient traîtreusement révéler à la tribune les mystères de la coulisse. ah ! sacrilège ! ah ! chevalier félon ! Tu ne seras pas réélu dans Seine-et-Oise... tu resteras entre deux selles....., dans ton fauteuil de l'académie immorale, au ban de tous les partis, des blancs et des rouges. Tu n'as de refuge que dans ta classe de l'institut, qui ne te nommerait pas vice-président, si c'était à refaire. Barthélemi est à cheval sur le Concordat. C'est très-Napoléonien. il a une terreur profonde des conciles ou des conciliabules épiscopaux. Une réunion d'Evêques lui donne la chair de poule. il a dû frissonner horriblement pendant le carnaval de conciles provinciaux qui ont donné la parade au public ces derniers mois. il ne veut donc pas de l'élection pour les membres cléricaux du conseil supérieur. L'Election suppose une assemblée, et une assemblée d'Evêques amènerait la fin du monde. On a été sans pitié pour ses frayeurs. Toutefois, pour ménager ses nerfs, l'élection se fera par correspondance.

Moniteur du 9 février 1850. — Duel arrangé entre Richardet et Léo de Laborde. Rien de plus plaisant que cette conciliation. Mr Richardet déclare que ses paroles n'étaient qu'une citation historique. Sur ce, Léo de Laborde déclare à son tour que l'apostrophe était pour la citation, quelle qu'en soit la source, et non pour la personne de Mr Richardet. Or, la citation n'a d'autre source que Richardet lui-même. L'accommodement consiste donc à mettre en poche l'apostrophe du Spadassin Léo de Laborde

121. — 9 Février 1850. — aux Royalistes.

Nous n'étions pas nés en 93. Les plus vieux d'entre nous datent du siècle. il n'y a point de sang sur nos mains. Les vôtres en sont rouges. Vous avez fait la terreur blanche. j'ai vu tomber les têtes que vous avez coupées. j'avais 17 ans. ce n'est pas votre seul exploit. vous en avez bien d'autres à votre dossier. Les vers n'ont pas achevé de ronger les trois mille victimes de votre dernière St Barthélemi.

122. — Moniteur du 8 février 1850.

Le journal des débats dit à propos d'une augmentation de recettes de l'octroi Parisien : " L'octroi de Paris, depuis le commencement de "1850, fait briller à l'horizon municipal des espérances que la ville verrait "certainement se réaliser, si les ennemis de la société et du repos public ne "venaient trop souvent les troubler par leurs tentatives impies. Le peuple de Paris "comprendra peut-être enfin que le revenu public se répand dans toutes "les branches du travail et de la production, qu'il donne aux classes pauvres "le bien-être durable et sans secousses. il y a déjà long-temps que l'octroi de "Paris est un octroi de bienfesance."

Economie politique de Robert Macaire. On demande au peuple l'argent avec lequel on lui paie ensuite son travail. Cela revient à lui demander son travail pour rien.

Suppression de la Voûte-Aumaire dans l'intérêt de la paix publique. " c'était, disent les Débats, "un nid à rassemblements, un quar-"tier-général d'émeute, une citadelle de révolte." &c — Singulière méthode de prévenir les révolutions. Si on supprimait le lit de la Seine, la Seine serait sans doute bien embarrassée pour couler.

123. — 11 février 1850. — Petite aventure de Lagrange qui reçoit, dans la rue, un soufflet des mains d'une femme, mécontente que le représentant l'ait traitée d'espèce chez Jules Favre. C'est du reste une aventurière, demandant l'aumône à tous les partis. Huit jours de prison pour le soufflet sur la joue représentative.

123 bis — Moniteur du 9 février 1850 — Déchéance des trente représentants condamnés par la Haute-Cour de Versailles. — Michel (de Bourges) prend la parole et proteste contre l'arrêt. — Cris : "à l'ordre !" — Le Président fulmine. Michel reprend : "Ce n'est pas au bout de cinquante ans qu'il faut remplir "son devoir par des protestations posthumes. Moi, je l'accomplis en présence "de vos jugements iniques." — Cris, fureurs. Rappel à l'ordre. La Gauche applaudit. — Michel : " Rappelez-moi à l'ordre. je proteste contre des arrêts

"iniques." — applaudissements à Gauche.

Le ministre de la justice : " La justice et le conseil de discipline ont "jugé vos protestations."

Michel : " ils n'ont pas été défendus ! L'arrêt est inique. (Tumulte, cris, applaudissements.)

Michel : " il n'y a pas de jugement sans défense. il n'y a pas de défense où "la défense n'est pas libre."

Le Président met aux voix le troisième rappel à l'ordre avec censure. La gauche vote contre. Michel reste à la tribune, malgré les cris. il proteste contre l'arrêt. Le Président défend aux sténographes d'écrire. Michel apostrophe Dupin qui prend son chapeau pour se couvrir. Mais alors l'orateur retourne à sa place au milieu de l'enthousiasme de la Gauche.

Voilà donc un homme replacé sur son piédestal populaire ! c'est à bon marché, pour un renégat passé dans le camp Guizot-Duchâtel, commensal et factotum du préfet du cher, saluant le parti Républicain de cette apostrophe, en plein tribunal : " La Démagogie m'a dégoûté de la Démocratie !" — La Démagogie ne le dégoûte plus pour l'instant. Elle a des chances. Elle n'en conservait guère, l'an 1846, du moins en apparence. C'est ce qui explique le dégoût d'une époque et le ragoût de l'autre. — E sempre bene.

——— Interpellations de Piscatory sur l'affaire Grecque. La flotte Anglaise a dirigé une brusque attaque contre la marine Grecque, pour appuyer des réclamations d'apothicaire. C'est un coup de tête imprévu, à la Palmerston. Le Gouvernt Grec s'enveloppe dans sa faiblesse et dans son innocence. Piscatory pousse les hauts cris, l'assemblée s'attendrit sur cette noble infortune. Puis arrive Cavaignac qui se pose en homme gouvernemental et demande qu'on ne fasse pas de bruit pour une affaire où la médiation de la France est acceptée. — Sur ces félicitations, congratulations, salamalecs et ajournement.

——— Le message du Président promettait une loi pour abolir la prestation en nature. Le projet est encore dans les futurs contingents.

La commission propose le maintien des prestations. Chacun a monté l'antipathie des paysans pour cette Corvée qui du reste n'est pas proportionnelle aux fortunes et ne s'accomplit qu'avec des pertes notables, causées par la mauvaise volonté des prestataires (Style parlementaire.) Le Président de la République et son premier ministère se sont opposés à la réduction de l'impôt sur le sel. Le président de la République et son second ministère ont vivement appuyé et fait triompher le rétablissement de l'impôt des boissons. appuient-ils le maintien de la Corvée en violation formelle des promesses du message? y-a-t-il opposition systématique à toute amélioration

La Droite se fâche. Le Ministre de l'intérieur : " Le Président " a émis un vœu dans son message pour l'abolition des prestations en nature; " on a dû consulter les conseils-généraux. En présence de la presque unanimité de leurs avis, toute résolution a dû fléchir devant la sagesse de ces avis. (Murmures à Gauche). Les Conseils-généraux étaient les meilleurs consultants " en cette matière. Le Gouvernt, en maintenant les prestations, obéit à la parole " véritable du pays...."

Décidément, ces braves gens ont la passion du Fédéralisme. c'est bien vieux, bien usé, bien absurde. Que d'efforts ridicules pour hausser sur leurs petits piédestaux ce parlement au petit-pied! On veut absolument créer 86 assemblées provinciales. La Gazette de Languedoc, de Bretagne, de Flandre, &c sont dépassées. Elle n'en demandaient pas tant. Quelle monnaie parlementaire! que de gros sous, sales et frustes, à mettre en circulation avec titre fin!

Les Conseils-généraux doivent adorer la Corvée. C'est le paysan qui la fait. Les Centimes additionnels tomberaient sur les grosses côtes, en proportion de leur chiffre. Bon de cà! trois jours de portation pour tout le monde, pour le prolétaire comme pour le grand seigneur! c'est infiniment plus commode et surtout plus juste. à 1f 50c la journée, c'est 4f 50c pour Mr d'Aligre et pour le journalier. Cinq Centimes additionnels feraient sortir de grosses sommes des grosses bourses. Halte-là! les Conseils-généraux sont la sagesse du pays. ils disent que le paysan doit payer. C'est bien dit.

Rosal se fâche contre ce mot de Corvée qu'il trouve absurde — "Ridicule! Stupide!" crie la Droite. — C'est son nom pourtant. Le paysan n'en connaît pas d'autre. On doit trois journées de travail, de 18 à 60 ans, et trois journées d'attelage, — ceux qui ont remplacer par des Centimes additionnels, c'est grever le propriétaire! voilà le fin mot! Quant au travail individuel, l'orateur avoue qu'il y a injustice à imposer le prolétaire, le journalier. il demande une modification, sous ce rapport, tout en maintenant le principe.

Une seule de ses observations est juste, c'est que le travail de Corvée, exécuté en temps de chômage, est moins lourd qu'un déboursé d'argent quelconque. D'ailleurs, si le peuple des campagnes voyait arriver encore 15, 20, 30 Centimes additionnels, malgré la suppression de la prestation, il jetterait de beaux cris! C'est assez vrai, mais faites payer les riches, et ne demandez pas toujours aux pauvres.

123ter Moniteur du 9 février 1850. — Rapport sur les associations ouvrières, par Lefebvre-Duruflé.

Ce rapport, comme de juste, est une sentence de condamnation en forme contre les associations ouvrières. Leur impuissance, résultat inévitable de l'ignorance des masses, devait prêter un texte fécond aux dédains, ou peut-être aux hostilités raisonnées de l'aristocratie. je n'ai jamais rien attendu d'un essai impossible, et je ne suis pas le seul qui ait prédit à ces tentatives une série d'échecs désastreux. Mêmes prévisions de la part du plus grand nombre des ouvriers. il manquait à de telles entreprises la base indispensable, le savoir. Que faire, quand on ne sait pas? l'issue fâcheuse de ces expériences préparait un triomphe à la réaction.

Voyons les observations de l'ennemi. La première, c'est la remarque faite tout d'abord, que ce besoin d'association n'était pas un élan spontané des classes ouvrières, mais une suggestion de la philanthropie ou de la fraction révolutionnaire,

Hors Paris et Lyon, nulle vie n'avait réclamé la transformation de, la-
_boriés en associés. Cette aspiration était concentrée dans les deux grands
foyers politiques et industriels.

à l'appel du Conseil, répété par toutes les voix de la presse,
on aurait dû voir accourir de nombreuses associations. Point. Sur 521
demandes de crédit, 60 seulement sont jugées admissibles, et sur ces 60,
bien peu représentent une véritable association ouvrière. Les 461 demandes
rejetées viennent toutes de patrons ruinés, d'hommes à projets, d'individus
flanqués de quelques ouvriers, entraînés à leur suite par le besoin de pain
beaucoup plus que d'association. Il n'y a rien là qui ressemble à un
mouvement général, à une tendance spontanée des travailleurs vers l'asso-
_ciation.

Des trois formes de Sociétés admises par le Code de
Commerce, on ne peut appliquer aux associations d'ouvriers que la société
en nom collectif, qui engage les biens présents et à venir de chaque associé,
jusqu'à la contrainte par corps. Le conseil d'encouragement révise les Statuts
des associations et constate qu'ils sont le produit d'une complète inexpérience
ou de suggestions malheureuses.

Trois catégories d'associations. — 1°, associations entre
ouvriers seuls, associés au même titre, et tous responsables. — 2°, associa-
_tions entre patrons et ouvriers, [illegible] associés au
même titre, c'est-à-dire tous responsables des pertes. — 3°, associations
entre patrons et ouvriers, où les patron seul est responsable des pertes, et où les
ouvriers ne figurent que comme intéressés aux bénéfices. Ce sont des établissements
considérables qui sont ainsi associés, d'une manière qui tient à la fois du nom
collectif et de la commandite.

1ère Catégorie. — Elle implique égalité parfaite entre les asso-
-ciés. Or, dès qu'il s'agit de s'organiser, l'inégalité de, intelligences, de forces,
de, connaissances, éclate à l'instant. Il faut à l'organisation une hiérarchie,

ce qui détruit l'égalité, (raisonnement du rapporteur). Cette hiérarchie,
c'est un gérant, un conseil, une assemblée générale. Voilà une autorité et
une dépendance. Donc, plus d'égalité. (Toujours l'argumentation du rapporteur.)

Les Statuts règlent que les salaires seront proportionnels aux
facultés et aux œuvres de chaque associé, et que les bénéfices seront, comme les
pertes, répartis au prorata des salaires. Cette règle est l'œuvre spontanée et
l'expression formelle de la volonté des ouvriers. Elle est la condamnation du
système égalitaire du Luxembourg. Le conseil fixe le taux de salaire de chaque
ouvrier, et la rétribution du gérant qui a un traitement exceptionnel.

Voilà déjà bien des inégalités entr'associés au même titre. Mais
comment associer en nom collectif 500 ouvriers, tous responsables au même titre?
C'est le chaos. Dans le Conseil, les uns ne veulent pas autre chose, disant que
hors de là, il n'y a pas de véritable association. Les autres trouvent imprudent
d'engager dans les chances de perte les nombreux ouvriers des grandes usines, qui ne
pourraient pas faire face aux revers.

De cette discussion naît la troisième catégorie, où les patrons,
investis de pouvoirs les plus étendus, recueillent la majeure partie des bénéfices,
comme compensation de leur responsabilité excessive. La part des bénéfices pour
les ouvriers est alors peu de chose et devient presqu'illusoire, tant à cause du grand
nombre que des retenues, 10 p% pour un fond de retenues, une 2e part pour
un fond de réserve, le reste partageable.

Les 10 p% de retenue, prélevés, pour fonder de nouvelles associa-
-tions, ou si la, association tombent, pour aller aux bureaux de bienfaisance,
sont une espèce de dîme. — Le fond de réserve, 30 ou 40 p% des bénéfices, destiné
à couvrir les pertes des mauvaises années, partageable à la dissolution de la
société, sert de caisse d'épargne et de garantie aux créanciers.

Tel est le Statut des associations auxquelles l'Etat a prêté.
Beaucoup d'autres, non assistées, ont le même règlement. — Il y a de plus
des Stagiaires et des Collaborateurs temporaires. Pour devenir Sociétaire, il faut
avoir été Stagiaire de trois à Six mois. Les Collaborateurs temporaires ont un

noviciat de 15 jours à deux mois, avant de participer aux bénéfices. il résulte de là que, par le mouvement du travail, les stagiaires et les auxiliaires peuvent se succéder sans jamais devenir associés ni co-partageants. ce sont alors des salariés de l'association. . . . .

Tel est le règlement établi pour régir les associations créées par l'état. quel entortillage! quelle complication! quel imbroglio inextricable! vivez donc en paix sous un pareil régime! il est clair comme le soleil que l'association, hors de la communauté complète et générale, ne conduit qu'à l'absurde, à l'impossible, ou bientôt à l'exploitation et au parasitisme.

C'est peu de chose, en vérité, que ces associations ouvrières dont on fait tant de bruit, et l'on ne peut même les compter pour une goutte d'eau dans la mer. — Le capital fourni par l'état ne s'est élevé qu'à 1789,000 fr., répartis entre 50 associations, 30 à Paris, 20 en province. les 20 dernières, ont reçu 1,029,000 fr., les 30 de Paris 760,000.

Sur ces 50 associations, huit à dix sont formées d'ouvriers qui ont voulu réellement faire de l'association. les autres, provenant d'établissements ruinés, dont les ouvriers se sont reconstitués en Société sous leurs anciens patrons ou contre-maîtres, pour reprendre l'exploitation de l'usine, avec les capitaux de l'état.

Les 20 associations départementales se composent de grands établissements organisés à peu-près sur le pied des fabriques ordinaires. (C'est pour cela sans doute qu'elles ont obtenu la majeure partie des capitaux prêtés). Les 31 associations de Paris ne comptent que 434 membres, en moyenne 14 ½ par société. Six d'entr'elles comptent 50, 41, 37, 25, 21 et 20 membres. une de ces sociétés, de 18 membres, a reçu seule 200,000 f.

Au bout d'un an, il y avait 74 démissions, 15 exclusions, 52 admissions, dont 32 dans une seule société; 14 changements de gérants, dont deux pour malversations. le nombre des auxiliaires est en moyenne de 362. il dépasse quelquefois celui des associés.

onze associations paraissent en bénéfice, sauf contrôle. seize sont en perte plus ou moins graves, trois en déconfiture. les prêts faits aux associations en bénéfice s'élèvent à 381,000; aux seize en perte, à 356,000; aux trois en déconfiture, à 23,000, dont 10,000 recouvrables.

Parmi les onze associations en bénéfice, on en compte quatre qui sont de vraies associations ouvrières, et de ces dernières, aussi dix sont en perte ou en déconfiture. les associés figurent souvent au passif comme créanciers de leur propre société, pour retenue volontaire de salaire. cette retenue les réduit à un prix inférieur au salaire libre. les réductions volontaires varient de 1/7 à 2/7, et dans deux sociétés, jusqu'aux 2/3, c'est-à-dire que, s'ils devraient toucher trois francs, ils se réduisent à 1 fr.

Ces réductions ont quelquefois pour but d'écraser les patrons par la concurrence. un ouvrier disait qu'ils se réduiraient au quart du salaire ordinaire, s'il le fallait, et travailleraient 15 heures, pour faire tomber la concurrence des patrons." — "Cette tendance, rare, mais menaçante," dit le Rapport, "est un argument sans réplique contre la subvention de l'Etat.

Une des associations, antérieure à Février, est toute religieuse, visant à la perfection dévote plutôt qu'au gain, tout en bénéficiant. peu nombreuse. — Sur quatre associations vraiment ouvrières, en bénéfice, l'une montre un travail habile et actif, mais est tourmentée de divisions nées de rivalités. Dans les trois autres, travail ardent, opiniâtre, discipline sévère, autorité dictatoriale. — Dans tout le reste, ressemblance avec les ateliers ordinaires.

Près d'un tiers de toutes ces associations ne forment que de petites maisons de trois à huit associés. Cinq à six en ont de 8 à 10. — Les démissions atteignent le chiffre de 1/6 du personnel. onze changements de gérants, sur 27 associations, témoignent des tiraillements et des impuissances de ces tentatives. Ces changements sont dûs aux désirs des ouvriers de choisir parmi eux les gérants qui manquent ainsi de capacité et d'expérience.

Les 362 auxiliaires ou salariés donnent un singulier résultat, c'est l'exploitation des ouvriers par des associations d'ouvriers. Ceci ressemble aux Républiques Suisses qui avaient des pays sujets. Berne avait Vaud, Uri le Tessin. Si les associations se propageaient, il est clair que, libres de leur mode de recrutement, elles n'admettraient que les hommes habiles,

valides et robustes, à l'exclusion des faibles, des maladifs et des imparfaitements. Ces derniers ne trouveraient d'emploi que dans les moments de grande activité, et resteraient sans travail dans les jours de chômage et dans les mortes saisons. nouvelle preuve que l'association partielle n'est qu'une manifestation plus intense de l'égoïsme et ne peut aboutir qu'à une aggravation de l'antagonisme social.

Le Rapporteur Lefebvre-Duruflé termine son exposé par une allocution aux ouvriers, toute insinuante et flatteuse. C'est un dithyrambe en l'honneur du salaire, qu'on élève au niveau du traitement des magistrats et de la solde des militaires (très-mince honneur en vérité). Le Rapport dénonce aux ouvriers les manœuvres de novateurs qui s'efforcent de flétrir ce nom de salaire d'y attacher l'idée d'humiliation, et d'en conclure l'état de servitude des travailleurs. il va chercher dans les ouvrages d'économie politique les définitions savantes et pompeuses du salaire qu'il appelle le profit de l'ouvrier, et place à côté des profits du savant et de l'entrepreneur.

il fait un récit lugubre des malheurs, des faillites des patrons, pour démontrer les incertitudes et les périls de la fabrique, et constater l'avantage pour les travailleurs, d'un salaire fixe et assuré, indépendant des risques de l'entreprise et privilégié par la loi. il fait du salaire cette peinture flatteuse: "la société n'a "pas encore trouvé un moyen sûr et efficace de dire à la baisse des salaires: tu n'iras "pas plus loin!" mais elle a pu lui dire et lui a dit: "le salaire est le prix du tra- "vail de celui qui n'a que son travail pour richesse. le salaire sera sacré. il sera "placé, par un privilège spécial, à l'abri des revers de la fortune, et pour celui dont "il est tout le bien, il n'y aura ni soucis à endurer, ni honneur à compromettre, ni "liberté à perdre."

il y a pourtant une ombre légère à ce tableau magnifique, c'est le paiement du salaire en marchandises, dont le scandale a éclaté récemment à la tribune. les fabricants prennent le salaire pour débouché de leurs produits avariés ou invendus. C'est aux ouvriers que reviennent ainsi le ~~[illegible]~~ plus cruel des soucis du commerce, la plus redoutable des difficultés, c'est-à-dire le placement des produits. on leur jette sur les bras la solution du problème le plus ardu de l'industrie, et on vient ensuite leur vanter la sécurité du salaire.

Quant aux belles phrases sur l'indépendance des travailleurs, sur la dignité de leur position, égale à celle des classes les plus haut placées, la pilule est encore de plus difficile digestion. les ouvriers connaissent les articles 414 et 415 du code pénal. ils savent ce que vaut leur liberté devant la coalition permanente et occulte des patrons. Allez donc persuader aux prolétaires de Rouen, de Mulhouse, de Lille, de Laval, de Lyon, de Rheims, qu'ils marchent les égaux de leurs maîtres, que le salariat n'est pas l'exploitation, la servitude, l'opprobre!

Le Rapporteur conclut à ce qu'on termine l'expérience commencée, mais sans la renouveler. l'état ne doit point de crédit aux associations ouvrières. Ce serait une injustice, une spoliation des contribuables, des travailleurs libres qui, du reste, ont déjà élevé de plaintes contre ces subventions qui constituent un privilège. il faut abandonner les associations à leurs propres forces. Si elles présentent de garanties, elles trouveront des capitaux, comme toute autre entreprise.

1 Direct 5 Juin 1867

Mon cher B., je vous remercie de votre bonne lettre et de votre bon souvenir. Il y a deux ans déjà que je vous ai serré la main pour la première fois et il me semble que l'étreinte est d'hier.

Comme vous le pensez bien, un journal d'étudiants a toutes nos sympathies et toutes nos approbations, mais vous devez le comprendre aussi, à condition qu'il représente les doctrines du congrès de Liège, celles du moins qui lui ont donné sa couleur et fait sa renommée dans le Deux-Mondes. ~~Cette renommée~~

Cette renommée ne paraît pas être du goût de tout le monde, et si j'en juge par un numéro de votre journal, celui du 9 Mai 1867. j'y ai lu, avec quelque surprise et peu de satisfaction, deux articles, qui sont de véritables réquisitoires, contre le Congrès de Liège. Celui de Bruxelles même, malgré sa pâleur croissante, ne trouve pas grâce devant ces zélanteste de la répression. Ce qu'il leur faut, c'est l'expulsion complète du socialisme et de l'athéisme dans les futurs congrès. Les Catholiques et les Doctrinaires ne voulant à aucun prix se trouver en si mauvaise compagnie; on ne pourra les attirer qu'en mettant les malotrus à la porte. Proscription absolue de ces trouble-fêtes, car avant tout, les doctrinaires et les Catholiques.

Vous savez par cœur ce raisonnement. D'un immuable. nos adversaires n'en connaissent point d'autre. ils ne souffriraient pas plus la contradiction dans le journal que dans les congrès. à l'apparition des deux monstres, mis hors la loi, ils en exigeraient le sacrifice ou prendraient eux-mêmes leurs passeports. car il y a moins espoir

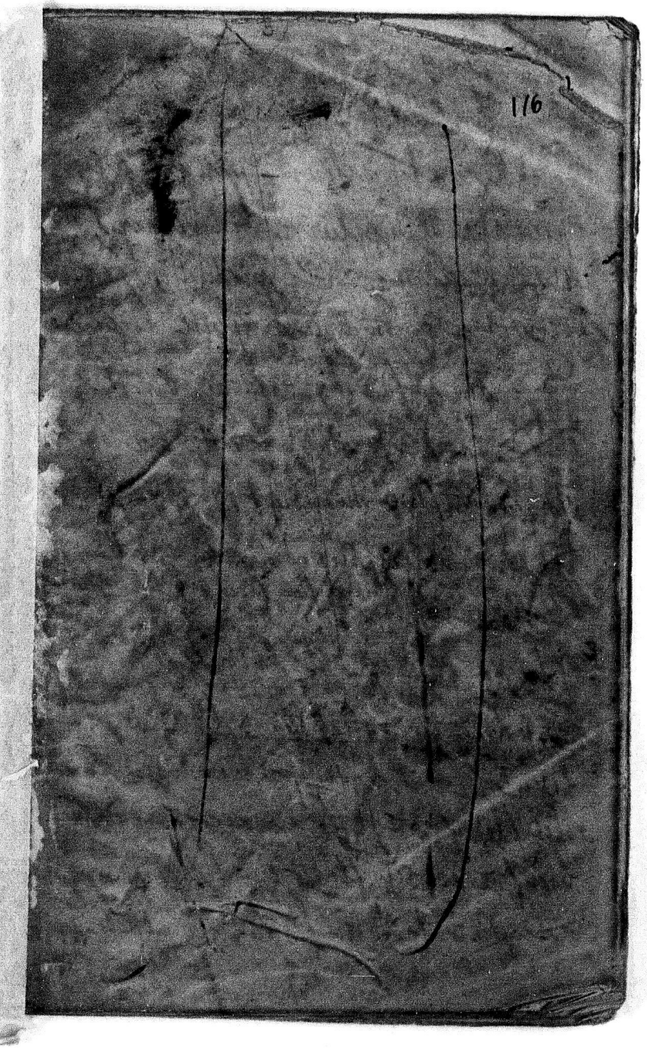
qu'ils se ~~[illegible]~~tiennent pour contents d'une polémique, dont la réponse au spirituel article: la ~~psy~~ psychologie et le truc, nous donne un échantillon. Evidemment il vaut mieux se retirer du combat. Faites, je vous prie, nos compliments à Mr Max, si vous le connaissez. Ni lui, ni les athées, ses confrères ou ses complices, ne seraient tolérés long-temps au côté des doucereux champions du modérantisme politique et religieux.

Nous ne ~~[illegible]~~ voulons ni ne pourrions faire appel, dans les diverses écoles de France, qu'aux Etudiants de notre opinion, et pas plus que nous, ils ne consentiraient à courir les chances d'une expulsion sur réquisitoire conciliateur dans le goût de l'article à propos du Congrès.

Et à propos aussi de Congrès, permettez-moi de vous dire, mon cher B., que si messieurs les épurateurs réussissent dans leur projet de rayer du programme les seules questions qui aient donné la vie au Congrès de Liège et conservé un reste de souffle à celui de Bruxelles, on peut d'ores et déjà convoquer les Etudiants de Louvain avec leurs goupillons et leurs huiles, pour qu'ils viennent donner l'absolution in articulo mortis à la prochaine assemblée de Gand, et chanter un de profundis sur la fosse de son héritière immédiate.

En des temps comme les nôtres, les fédérations, surtout les fédérations d'étudiants, ne peuvent se fonder que sur l'enthousiasme et non sur des questions de pot au feu, telles que certificats, examens ou diplômes. Jamais, à son grand honneur, la jeunesse ne se passionnera pour ce menu de la cuisine universitaire, la jeunesse Belge encore moins que toute autre, j'en suis convaincu. habituée

116



9bre 1869

Le Crédit —

... Toutes les valeurs-papier, ayant pour but de suppléer le numéraire, d'activer l'échange et la production, constituent ce qu'on appelle le crédit.

On a fait des volumes sur le crédit, sans aboutir. Il reste une énigme, un mythe (une matière) & un sujet éternel de controverses (disputes). Les uns le portent aux nues, les autres le mettent plus bas que terre (le décrient). Qui voudrait le multiplier à l'infini, sans limites, qui le supprimer. On le dit (on y voit) tour à tour un bienfait et un fléau.

Bienfait et fléau en effet. Selon le point de vue, il active la production, le travail... il l'active par un moyen fictif. fléau. Car le résultat de l'artifice est que l'accroissement de consommation n'équivaut pas à l'accroissement de production. Pourquoi? toujours par la même raison, le prélèvement du capital. Ici, il est [illegible] prélèvement de l'escompteur [illegible] sur l'industriel; prélèvement de l'industriel sur l'ouvrier. Le travailleur produit, mais il ne peut consommer en proportion.

Ce fut pléthore, encouragement, accumulation de produits qui restent sans débouchés, crises, désolation universelle. Qu'est-ce à dire et de quoi vous plaignez-vous? Se plaint-on?

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

BIBL. NAT.

De ce que la manière est trop belle ?
n'aiez-vous pas ce bien tant souhaité,
ce phénix, (cette source) de toute
activité, de toute richesse, le tra-
vail accumulé, le capital ? En voilà
de ce travail accumulé, en voilà sans
les sacrifices, sans les (douleurs) privations
de l'épargne ! Voilà (de l'abondance)
des magasins qui regorgent ! et vous
pleurez ! tout allait si bien, grâce
au crédit ; les ateliers en (mou-
vement) permanence, le travail deman-
dé et à bon haut prix.

Boutique au rabais, Rue
Montmartre, avec cette double
inscription : "arrivage des prisons ;
"arrivage des couvents."
dans un marchand de bonneterie du
quartier Montmartre.

Constitutionnel du 19 9bre 1869

118

~~Ainsi~~ Premier Paris, en réponse à
l'avenir National qui fulmine
contre "les rêves malsains d'une
"prétendue liquidation sociale."

~~Le~~ Si l'ouvrier suédois
"prospère," répond le Constitutionnel
"à l'avenir qui avait cité la
Suède, "c'est qu'il manque dans
"ce pays deux catégories d'individus,
"les ~~deux~~ utopistes et les démagogues ;
"c'est que l'ouvrier suédois ~~[illegible]~~
"~~[illegible]~~ passe ses soirées
"au foyer domestique plutôt qu'au
"cabaret assiste à des conférences
"(il veut dire des prêches), au lieu

" d'écouter des fous et des imberbes
" débitant les choses les plus
" absurdes ; c'est que l'ouvrier
" suédois prospère par la sobriété
" et par l'épargne. &c &c

Et puis de l'économie
politique selon la formule
anathèmes et menaces contre
les utopistes. " L'ouvrier qui les
" écoute, ne croit plus à l'efficacité
" d'une vie régulière et laborieuse,
" il rit de l'épargne, &c

" Voilà le langage que
" l'avenir national devrait
" tenir, " s'écrie le Constitutionnel

" et tenir tous les jours, à toute occasion,
" énergiquement, &c.

Dans un autre article, le
Constitutionnel s'écrie :

" Nous le répétons, la bataille
" n'est pas entre les Bonapartistes et les
" républicains ; elle est entre la liberté
" représentée par la discussion libre (
" comme celle des 18 dernières années)
" et la réaction qui met toutes ses espé-
" rances dans le mandat impératif ;
" entre le peuple et la populace. "

Voilà qui est bien entendu : La
liberté, c'est l'Empire, la réaction,
" c'est la République, la révolution.
" Réaction et Révolution sont donc
mais

Synonymes avis pour la prochaine
édition du Dictionnaire.

Même numéro du 19 9bre
article inouï, signé Renal.
"L'Empire n'existe plus. Il y a eu
" une révolution en 1869. Nous avons
" l'Empire libéral, la négation
" du précédent. Les hommes sont bien
" les mêmes mais ils ont changé
" de peau. Ils ne conservent pas
" trace du vieil homme.

Que les Royalistes se joi-
" gnent au nouvel empire contre la
" Démagogie, la grande ennemie
" de la liberté. Oublions le passé
" unissons-nous pour écraser les
" Démagogues. Si les royalistes qui
" boudent encore l'Empire, se réservent

" ne veulent pas concourir, eh
" bien" nous serons consolés de leur
" défection par le concours actif des
" honnêtes républicains et de ces
" francs libéraux dont le triomphe
" en 1863 a imprimé à la politique
" impériale l'impulsion qu'elle a
" suivie pendant la dernière législature.
" C'est leur zèle persévérant et leur
" respect des lois établies qui ont
" amené la Révolution pacifique
" de 1869.

" est un anthropophage; Rochefort est
" un crétin."

" Il n'a pas produit le
" moindre programme."

C'est à mettre sous verre. Pas
le moindre programme!

Univers du 17 ou 18 9bre 1869

" il y a de l'espace pour les colonnes
" d'air et les colonnes de cavalerie,
" sœurs salubres et pacifiques pour
" ventiler Babylone.

" Mittam in Babylonem venti-
" latores et ventilabunt eam et de mo-
" lientur terram ejus. "

" Partout de l'air, partout des
" ventilateurs. Les quais sont larges, les
" têtes de pont sont munies. "

" La liberté est bonne, mais elle a
" besoin d'être purifiée. On ne la purifie
" guère au nouvel empire
" Démagogie, la grande ennemie
" de la liberté oublions le passé
" unissons-nous pour écraser les
" démagogues. Si les royalistes qui
" loudent encore l'empire, se réservent

" pas par la pioche ni par la poudre
" on ne la purifie que par le baptême.
" Rois, faites cette bonne œuvre pour
" le peuple. donnez lui le baptême qui
" lui donne Dieu. alors peut-être
" qu'il oubliera vos très-grands péchés. "

Temps du 9 9bre

" il n'a pas su produire le
" moindre programme. " s'écrie le
Soffoque en parlant de Rochefort.

il ne disait pas avec autant
d'indignation ou de mépris : " Rochefort
" est un anthropophage ; Rochefort est
" un crétin. "

" il n'a pas produit le
" moindre programme. "

C'est à mettre sous verre. " Pas
" le moindre programme. "

il n'y en a pas assez, paraît-il, de ces torchons qui suffiraient à garnir tous les Vaterclosets de France et de Navarre.

Monde du 19 9bre 1869

Premier Paris, signé Léonce de la Rallaye qui menace Paris de la privation de ses droits civiques pour crime de perversité dans ses votes.

„ on l'a déjà fait pour ses „ droits municipaux, qu'il y „ prenne garde !

article à méditer

Le Luxe n'est que le représentant de la misère.

Les exportations ~~et~~ ~~les~~ représentent l'impossibilité

de la consommation intérieure

122

on va chercher au dehors les débouchés qu'on ne trouve pas au dedans. Le travailleur produit sans consommer, par suite du prélèvement capitaliste. Que faire des produits ? On court à travers les mers pour à la poursuite d'un placement.

L'Angleterre est un mémorable exemple de ce mécanisme. La misère du travail y dépasse toutes les bornes. 18 heures de travail quotidien pour ne pas même gagner du pain des morts par la faim à chaque instant.

L'immense opulence des riches ne s'explique que par l'horrible détresse du pauvre.

Le capital pressure le travailleur

jusqu'à la mort, et comme il lui serait impossible de s'échanger au dedans cette masse de produits que l'ouvrier ne peut racheter, on va les échanger dans tous les pays. Cette masse de produits exportés représente exactement le vol fait au travail par le capital. En 1847 en France, est une des années les plus remarquables par le chiffre élevé des exportations. Pourquoi? L'ouvrier n'avait plus de travail et ne consommait plus. Les produits se précipitaient au dehors pour y chercher l'échange.

~~Si~~ L'excédant des exportations sur les importations est toujours un signe de détresse et

de misère. L'ignorance seule y voit la preuve opposée.

123

23 9bre 1869

"Je ne veux ni de la démagogie de "César ni de la démagogie de Marat" Gambetta.

Cela signifie que (ce contre-révolutionnaire, cet orléaniste) aussitôt après le succès de son escroquerie (comédie, parade) de fleurs électorales, ce contre-révolutionnaire, cet orléaniste (s'est hâté de dire (crier)) n'étant les son marque, s'est hâté de dire (crier) aux bourgeois

"Ne me prenez pas pour un autre,
"Messieurs, je vous en prie. Je suis
"vôtre, un honnête et modéré, un
"filou politique. J'ai mystifié cette
"canaille pour subtiliser, escamoter,
"soutirer ses voix, comme ~~on~~ ont fait

" en 1848 règne d'Aguesseau Routier
" a sept à huit cents constituants. Le
" tout est fait, je (rentre au logis dans les rangs)
" reprends ma place. Et si tournant
" vers les blouses : " Tas de rogues,
" venez-y un peu maintenant, qu'on vous
" débarbouille (un peu) avec de la
" mitraille, chenapans, démagogues !
il l'ont tous lâchée,
les gens de la gauche, cette suprême
injure de réactionnaires (oppressions)
ce mot de proscription et d'extermination.
" Démagogue ! oh ! quand il est dit
(ce mot) tout est dit. C'est désormais il
ne peut être pardonné, c'est désormais
une guerre à mort.

Réunion Ferry 26 9bre 1869
Rue Vavin, 12

24

Ferry : " Quant à cette procédure
" démagogique, cette inquisition d'une
" minorité usurpatrice, désireuse de
" renouveler, d'après les principes de
" l'Hébertisme, ce qu'on appelait, il y
" a 80 ans, la commune de Paris,
" ce mandat impératif-là, je ne
" l'admets à aucun prix
il déplore les divisions du parti
Républicain qui aujourd'hui est un
parti anarchique.
" Cependant", dit-il, " l'heure
" est proche où pour la troisième fois la
" la République offrira à la France
" l'occasion d'une brillante revanche."

" mais pour cela, il faut que les
" Républicains forment désormais un
" parti de gouvern^t, c'est-à-dire soumis
" à une sévère discipline."

" ayant une ligne de conduite
" nettement tracée, et surtout ayant
" des chefs auxquels on témoigne de la
" confiance et de la déférence, il faut
" rompre avec les violences compromet-
" -tantes et déclarer qu'on est républicain
" mais Républicain "conservateur."
" Si Paris affirme cette tendance conser-
" -vatrice, toute la France suivra. 88

15 8bre 1869 129

" L'Égalité est la limite de la liberté."

..... L'abondance du stock. Ce n'est pas cela qu'on appelle de tous ses vœux, c'est précisément le contraire. On veut des stocks vides pour les remplir... et après? ~~[illegible]~~, il faut vider d'abord ce qui est plein pour remplir ensuite. Or, comment vider, sinon par la consommation, c'est-à-dire par l'échange? Et si l'on entrave l'échange et la consommation, le stock ne se vide pas. On se débat (on barbotte) dans cette contradiction.

Chacun souhaite la rareté et le besoin de son produit (sa denrée) pour (l'échanger) la placer au meilleur plus haut prix possible, et seul désir

a même temps l'abondance de la denrée qu'il n'a pas et qu'il a besoin d'avoir, afin de l'obtenir (au taux le plus bas de l'échange) avec le moindre sacrifice. Et ce qu'on souhaite avant tout et surtout, c'est le monopole, la possession exclusive de la marchandise, l'instrument d'échange, du numéraire qui ne s'attire jamais et qu'on demande toujours. On l'accapare par tous les moyens pour le vendre avec des primes écrasantes.

---

20 9bre 1869

Le capital employé à la fondation d'une usine analyse de la dépense faite — les bâtiments à construire — les matières premières à acheter — les salaires à payer.

Simple échange que tout cela, facile à concevoir pour les matières premières et les salaires, plus compliqué pour la bâtisse.

Dans un ordre régulier, il resterait après les consommations courantes, vivres, vêtements, distractions, une plus-value, résultat de l'activité générale, qui trouverait son placement nécessaire et productif dans les créations d'usines nouvelles et de constructions de nouveaux logements. Ces nouveaux logements, ces nouvelles fabriques seraient la conséquence naturelle de l'accroissement de la population produit par l'activité agricole, industrielle, &c.

Les maisons sont des produits d'une consommation lente, et non immédiate comme les denrées alimentaires

le vêtement &c. Leur valeur utilité, leur valeur d'échange, a lieu d'être immédiate se répartit sur plusieurs générations, et par conséquent le travail qui les crée ne doit venir qu'après les travaux productions des denrées immédiatement indispensables. C'est après toutes ces consommations criardes, que les plus values de l'activité sociale peuvent sans inconvénient et avec profit s'immobiliser dans les bâtisses destinées à l'avenir. Ces bâtisses trouvent donc leur limite rigoureuse dans les nécessités de cet avenir, et ne doivent jamais être (le résultat) le fruit du caprice de la fantaisie. Selancer à fond de train dans la bâtisse de fantaisie est une des maladies, manies, infirmités, travers, aberrations, rages, extravagances, ou des potasses. Delà les désastres causés par les constructions des des pots, les pyramides d'Egypte, Versailles, les

palais, les Eglises, &c et enfin depuis 20 ans par la reconstruction de Paris et les travaux analogues des départements.

L'Haussmanisation a été le fléau le plus désastreux du 2e Empire la principale source de la misère des détresses de toute nature.

Pas d'actions de grâces à rendre, de chants de triomphe à entonner pour l'établissement d'une nouvelle usine. Cette joie du pays doté est une irréflexion. Le prétendu capital qu'un caprice a consacré destiné à cette création n'est que du numéraire accaparé par les prélèvements du capitaliste et soustrait à l'échange régulier.

Cet accaparement a commencé par supprimer le travail naturel et régulier qu'aurait produit sa restitution à l'échange, sa rentrée immédiate dans la circulation. L'accaparement a supprimé ~~aussi~~ étranché, ~~le~~ empêché ce travail normal pour créer ailleurs, suivant les caprices de l'arbitraire, une autre espèce de travail, ~~[illegible]~~ à des conditions léonines pour le travailleur.

Beau sujet d'enthousiasme et d'éloges! Jolie thèse ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ d'apologie ~~[illegible]~~ en l'honneur du spéculateur.

22 8bre 1869 Le papier 128.

Le crédit — Les valeurs fiduciaires

(Les valeurs-papier, quelles qu'elles soient) Toute valeur-papier sans exception n'est une valeur que comme représentant du numéraire (des espèces métalliques), le coupon de chemin de fer aussi bien que le billet de banque est leur mérite est strictement proportionnel à la certitude de la réalisation (remboursement) en espèces (à la promptitude et à la sûreté de la réalisation (remboursement) en espèces. voir page suivante. En 1848, un phénomène autre sujet.

Les formes du crédit sont multiples

Le crédit est multiple varié dans ses formes. Toujours à cette formule toutes se ramènent (pendant) à cette formule unique (rigoureuse) pas d'argent (contre) sur promesse de remboursement. Les conditions (varient selon) (dépendent de) la solidité (valeur) de la promesse.

Le crédit, multiple dans ses formes de formes multiples, peut (toujours) se

ramener à (se résumer par) cette formule rigoureuse (unique) : prêt d'argent à intérêt sur (contre) promesse de remboursement. Les conditions varient selon la solidité ~~de la~~ (valeur) de la promesse, autrement dit) ~~la~~ ce qui s'appelle la solvabilité.

En 1848, un phénomène singulier (bizarre, assez rare) a semblé parmi donner un démenti à cette loi, règle. (Le démenti) n'était qu'une apparence.

Le (mécontent) doute sur cette faculté de réalisation (réaliser) se traduit aussitôt par un discrédit proportionnel. En 1848 un phénomène bizarre a semblé démentir cette loi. Le démenti n'était qu'une apparence. Un décret de l'assemblée nationale suspendait (avait suspendu) les paiements espèces des banques, ~~les billets~~, le cours forcé des billets ; ne les avait

129

point (autant) nullement déprécié, loin de là (bien au contraire) ils faisaient prime sur l'or. C'est qu'en même temps (en avant vertu de la même mesure) aucune émission ne pouvait avoir lieu que par un décret spécial et qu'un tableau comparatif devait mettre publier chaque semaine sous les yeux de tous publier le chiffre de l'encaisse métallique et celui des billets émis en circulation. Or, alors inouïe (jusque là), il y avait plus de métal dans les caves de la banque que de papier (en circulation) dans les mains du public. La

La suspension des paiements espèces conservait (maintenait) notait le gage commun et la rareté des émissions donnait) assurant aux billets d'assez garantis un plus valeur intrinsèque. Le papier est plus portatif (commode) que l'écu le métal. [illegible]

il ne fallait pas moins, en temps de crise, pour rassurer les gens contre la légende qui change les écus en feuilles.

Sans ces précautions, chacun aurait eu peur [illegible] de trouver [illegible] matin des feuilles au lieu [illegible] d'écus [illegible] de sa bourse [illegible] le papier monnaie [illegible] jour [illegible] que le diable est plus fort ~~que~~ matin que le diable pour jouer ce tour. Lettres de change, billets à ordre, warrants, chèques, actions industrielles, toutes les variétés possibles de papier (valeurs fiduciaires) [illegible] à chaque [illegible] constant cette métamorphose.

Pour mettre à l'abri de ce danger les valeurs papier, il faut une sécurité sociale, une ~~[illegible]~~ situation de lumière et de confiance inconnue jusqu'à présent, est-il le progrès

le progrès capable d'amener devait amener cet état de perfection, ne n'aurait-il pas mieux à trouver que la banque d'échange et le crédit mutuel la mutualité du crédit qui laisse ~~subst~~ subsister l'antagonisme et l'isolement?

Rappel du 26 Xbre 1869

— Le livre de Louis Figuier, l'homme primitif, opposé à la théorie Darwin, parce que l'auteur est spiritualiste, ou plutôt parce qu'il vise à la clientèle cléricale, la seule Riche.

— La monnaie Française adoptée en Chine — aux îles Hawaï (Chine) les porcs, monnaie courante

Les pages vont à reculons depuis la fin du cahier jusqu'ici.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

le même pour tous, ouvriers ou avocats, architects, ingénieurs, &c.

La source de la misère des masses est dans le parasitisme capitaliste, &c.

Réforme du lundi 20 Xbre 1869

... Lettre de Mazzini à Angulo. Toujours le même homme, à idée étroite et fixe, la haine de la France, Rome maîtresse du monde une troisième fois, " La Troisième Rome. Comme il dit

C'est à un pareil idéal que ~~[illegible]~~ ce maniaque a sacrifié tant d'existences, en ayant soin de tenir la sienne en sécrété.

Voilà 20 ans que les Français répondent à ces insolences par des prestorsations et des excuses.

132

Journaux le mercredi 15 et le jeudi 17 Xbre 1869 — Raisons données par le Ministre Forcade de la Roquette pour l'interdiction facultative de la vente des journaux sur la voie publique.

Rappel et Réforme du 17 Xbre 1869

Réunion publique de la salle Molière. Sujet : Libre échange et protection

Le citoyen Terray dit : " il faut que " le capital reprenne son véritable rôle " sa valeur réelle, qu'il redevienne " du travail accumulé, au lieu d'être de " la spéculation accumulée "

Le sieur Falcet soutient, comme Rancil à la tribune, que la question sociale se résoudra d'elle-même par la liberté. Réfutation par Hiligon. Il soutient l'équivalence des fonctions. Le prix de l'heure de travail doit être

" en revient, puisque les voilà debout
" encore. Il vaut mieux les laisser
" s'éteindre dans le ridicule et le
" mépris. On n'en revient pas."

Siècle du 2 9bre 1869

Rapport à la Société des gens de lettres sur la liberté de la librairie et de l'imprimerie :

Le rapport demande la suppression des entraves préventives, le timbre entre autres, mais il ne parle pas du cautionnement. — Circonstance remarquable.

Patrie du 9 9bre 1869

" Nous croyons que le Père Duchêne
" pourrait impunément continuer son com-
" merce, s'il ne prétendait pas se constituer un
" privilège en se dérobant au cautionnement
" et au timbre." Un privilège ! admirable !

Le mitrailleur belge à 1000 mètres produisait en une minute beaucoup plus d'effet que 12 obus Shrapnell tirés par 4 pièces de Six belges chargées par la culasse.

Sceaux	122,085
St Denis	178,359
	300,444

Troppmann dit avec un rire fébrile : " moi, quand je serai en
" enfer, on me présentera tous les
" Kinck embrochés dans une lame
" de couteau."

Constitutionnel du 29 9bre 1869

Citation du Moniteur du Calvados :

... " La République les aurait
" égorgés (les factieux socialistes), ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ ce qui ne les
" aurait pas empêchés de renaître ou

Mitrailleuse ou Mitrailleur belge, analogue à celui de Meudon.

37 canons juxtaposés et placés sur affût. Chargement par une plaque d'acier d'un centimètre d'épaisseur, percée de 37 trous : une boîte où sont disposés 37 cartouches, est renversée sur la plaque appuyée sur elle, et les cartouches enfilent les trous. La plaque d'acier est placée en avant d'un bloc mobile qu'une manivelle ramène en arrière ou pousse en avant. Les coups partent successivement plus ou moins vite, suivant la rapidité de la manivelle.

Diamètre des canons, 14 millimètres, charge de poudre 8 grammes, projectile 45 grammes. 10 à 11 plaques peuvent être tirées dans une minute, ce qui donne un tir de 370 à 407 balles. Dix plaques sont disposées d'avance

1re Circonscription – inscrits : 47 944
Votants 34,461
Rochef. 17,978
Carnot 13,4[illegible]
Terme 2,[illegible]
Sinars

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

3me circonsc. inscrits : 43,815
Votants : 32,540
Suffr. comptés : 31,297
non comptés : 2,643 1,243

4e circonsc. inscrits. 42,093
Votants 29,015
Comptés : 27,091
non comptés : 2,015

8e circonsc. inscrits : 49,689
Votants : 32,823
Comptés : 27,448
non comptés : 5,375

Pyrt. : 5,375 Arago. 19,832 Gent. 5230

" Le Président s'écria entre deux
" quintes de toux :
" Citoyens, on ne respire plus
" ici, toutes les lampes filent.
" Une voix : " Il elles filent,
" c'est qu'elles ont les oreilles.

Journal des Débats du 26 9bre 869

— A Bruxelles, une petite fille de 2 ans
a asphyxiée par la fumée d'un incendie
qu'avait allumé un chandelle à
la crèche.

— Les parens, en sortant avaient
allumé cette chandelle à la crèche
pour la protection de leur petite
fille qu'ils laissaient dans.

Liberté du 21 9bre 869

Lettre du père Hyacinthe à un
Ministre presbytérien.

" ... sous l'œil de Dieu qui voit ce
" qui nous est caché, sous la main qui
" nous mène où nous voulons pas aller ".

Liberté du 21 9bre 869

" Tous les journaux de départements,
" républicains, tiers-parti, libéraux
" et gouvernementaux à deux ou
" trois exceptions près, approuvent et
" appuient le Manifeste de la gauche. "

Univers du 21 9bre 869

" ... Dans une salle gravement
" éclairée de quelques quinquets fumeux,
" un orateur soporifique rabâchait
" les éternelles rengaines du Socialisme.

La Patrie se défend d'avoir excité la province contre Paris. Elle parle des colères des honnêtes gens contre les clubistes Parisiens, et dit :

" Les paisibles citoyens de Dijon, " Villequier, Fécamp (qui avaient " expédié à la Patrie des Philippiques " conservatrices), ont bien le droit de " prier énergiquement les bruyants " messieurs de Belleville et de " Clichy de ne pas troubler par " leurs vociférations physiques et " morales, le repos ou le travail de " Fécamp et de Dijon. "

— Quel était le cri des peuples arrivé de la province ?

— Vive Paris ! Vive la France ! compagnes et juges

Même numéro du 18 9bre

— à la réunion Pouyer-Quertier, on a très-chaleureusement applaudi à la campagne du Figaro contre les irréconciliables.

Indépendance Belge du 16 9bre 1869

nouvelle poudre, de force double de la poudre ordinaire, presque sans fumée, à résidus inoffensifs pour le métal.

54 de picrate d'ammoniaque
46 de salpêtre

grains plus durs que ceux de la poudre ordinaire

Figaro, 18 9bre 1869

à combien s'élevait le nombre des insurgés de Juin 48?

— à 40 ou 50,000.

— à combien évaluait-on les citoyens accourus de la province pour défendre l'ordre, la famille et la propriété?

— à plus de 100,000.

— que trouva-t-on parmi les insurgés?

— des ambitieux sanguinaires, des malheureux fanatisés par des énergumènes, des guinées de Londres, des roubles de St Pétersbourg et des pensionnaires de Brest et de Toulon.

— que trouvait-on parmi les volontaires de la province?

— des fabricants, des propriétaires des ouvriers, surtout des laboureurs &c

— quel était le cri des Barricades?

— Vive le pillage! Vive l'incendie!

Temps du 15 9bre 1869 187

un membre du Comité Raspail de Lyon publie dans le Progrès de Lyon une lettre aux démocrates de Paris en faveur des assermentés, lettre mielleuse, homélie tartuffique.

Le Temps est trop heureux de publier cette tartine contre les insermentés. il appuie Carnot et les assermentés. La ligue fait rage.

Figaro du 18 9bre 1869

Rochefort aurait écrit dans un livre intitulé La Grande Bohême page 35. "je reviens de Londres où "j'étais allé en compagnie de plusieurs honnêtes gens, rendre les "derniers devoirs à une honnête femme"

Libéro-Bonapartistes sont profondément stupides et plates.

Opinion nationale

" Nous n'avons pas besoin de
" dire que tous nos vœux sont pour
" Mr Carnot. Mr Carnot est un
" homme sérieux, un esprit politique, un
" caractère foncièrement honorable.
" S'il a été échoué en mai dernier,
" c'est que plusieurs des journaux qui
" l'appuient aujourd'hui, à commencer
" par le Siècle, en appuyant les
" irréconciliables dans d'autres circonscrip-
" tions, les ont fait réussir là où ils ne
" les soutenaient pas.

" appelés à choisir aujourd'hui
" entre Mr. Carnot et Mr le comte de Roche-
" fort, nous ne croyons pas que les électeurs
" puissent hésiter un instant.

Le Pays du 14 9bre 1869 138

Exhortation aux conservateurs de nommer, non Carnot ou autres mais les insermentés, les farouches, les féroces, pour en finir par une bonne bataille.

Siècle du 14 9bre 1869

article Jourdan pour prôner la candidature Carnot.

Fabrication d'une pseudo-lettre d'ouvrier en son nom et en celui d'un bon nombre de ses camarades pour vanter la candidature Carnot.

Misérable débit de l'économie politique Bénard, dans cette tartine soi-disant ouvrière. Niaiseries qu'on corne aux oreilles du peuple depuis des années et qui ne prennent plus. — Ces manœuvres

" et Neuilly commirent des dégâts qui
" s'élevèrent à 7 millions. Les vins pillés,
" volés ou bus figurent pour plus de
" 300 000 fr. représentant 79,000
" bouteilles.

Avenir National du 14 9bre 869

" Nous apprenons avec une vive
" satisfaction que Mr Carnot, cédant à
" de nombreuses sollicitations radicales,
" vient d'accepter la candidature qui
" lui était offerte.

" Nous soutiendrons cette candidature
" de tous nos efforts.

" Nous avons un devoir à remplir,
" un devoir qui nous est imposé par l'intérêt
" et l'honneur de notre parti, et ce devoir,
" nous le remplirons de très-grand cœur,
" avec joie, en soutenant la candidature
" de Mr Carnot."

Le Constitutionnel du 14 9bre 869 dit :

139

" Le socialisme, c'est le vol

Vol, dire au rentier : tu ne toucheras
" pas tes arrérages."

Vol, dire au propriétaire : " tu ne
" disposeras pas de tes loyers."

" La Révolution n'est qu'un moyen
" de voler, de piller plus librement."

" Les professeurs de Socialisme
" sont les économistes du vol et du
" partage." " Croient-ils donc que la
" société est disposée à lâcher pied et
" à déserter le champ de bataille ?

" Veut-on savoir ce que peuvent
" coûter 24 heures d'orgies révolution-
" naires ? Les bandes qui en 1848, mirent
" à sac les Tuileries, le Palais-Royal

" par Marie, Jules Favre, Crémieux,
" ceux-ci en ont retiré tout l'honneur
" et le profit."

" Jadis on traînait Raspail
" et ses amis de Paris au Mont St Michel
" entre les gendarmes et des criminels."

Constitutionnel du 14 9bre 1869

" Nous nous félicitons de voir dans
" la 1re circonscription se produire une
" candidature sérieuse en face de celle
" de Mr Rochefort.

" Certes, des dissidences profondes
" nous séparent de Mr Carnot, mais
" sa candidature n'est pas moins de celles
" auxquelles tous les gens sensés doivent se
" rallier pour ne pas subir le ridicule de
" l'élection de l'auteur de la Lanterne

Journal des Débats du 14 9bre 1869

140

" Enfin un candidat sérieux a le
" courage de se présenter dans la 1re
" circonscription. Nous tenons à remercier
" Mr Carnot de cette preuve de dé-
" vouement qu'il vient donner d'une
" façon si opportune aux idées
" d'ordre et de liberté

" ... il ne faut pas moins
" qu'un tel système (des hurlements)
" pour pouvoir s'assurer le droit d'appe-
" ler Mr Carnot " le réactionnaire
" de 48" et le Siècle " le journal
" des aristocrates."

Débats du 14 9bre — Réunion
publique — Page 2 Colonne 3.

Vermorel : En 1848, Barbès, Blanqui,
" Raspail s'étaient fait défendre par
" les Trénors d'alors du Palais, c'est à dire

„ chose, dans ce document. Ce que j'y
„ vois surtout avec plaisir, c'est qu'il
„ ouvre une nouvelle liste de candidatures
„ ministérielles."

unanimité de la presse pour le manifeste — le journal des Débats, le Siècle, l'avenir national, le temps, le journal de Paris, le Moniteur universel, le Figaro, la Patrie, le Public, le Peuple Français, le Soir, la France.

Enthousiasme des Débats du 19 9bre pour le manifeste de la gauche. il s'écrie

„ Les feuilles les plus conservatrices
„ elles-mêmes rendent hommage à la
„ netteté avec laquelle il condamne les
„ procédés Révolutionnaires et les vio-
„ lences démagogiques"

La France n'est pas moins rayonnante

Opinion Nationale du 18 9bre 1869

— unanimité de la presse gouvernementale et libérale en faveur du manifeste de la gauche.

L'opinion dit.

„ on dit (ce sont des échos
„ de Compiègne) que le manifeste de
„ la gauche aurait été assez favorable-
„ ment accueilli en haut lieu. aussi
„ les journaux officieux se montrent
„ satisfaits.

Et plus satisfait encore le journal l'Opinion Nationale

même numéro :

„ on prête à l'Empereur les paroles sui-
„ vantes qu'il aurait prononcées après la lec-
„ ture de ce manifeste :

„ mais il y a beaucoup de bonnes

" chose que ce que j'ai toujours été,
" c'est-à-dire Républicain..."

Liberté du 10 9bre 860

Ducasse serait, d'après la liberté un ex-rédacteur à Bordeaux des journaux cléricaux et ses articles formeraient un volume digne de faire concurrence au Rosier de Marie, auprès des nonnes du Sacré Cœur. Batz de Trenquellion possèderait une déclaration de dévouement au St Siège et à la légitimité signée Ducasse.

La France, 10, Rue du Faubg Montmartre
La Grève des Forgerons, poème inédit de Coppée contre les grèves.
~~La Presse~~ La Presse, 123, Rue Montmartre

servira à faire du bien autour de lui comme il n'a cessé d'en faire...

142

- il repousse l'accusation portée contre lui par un électeur qui a crié : " c'est un Orléaniste."

il déclare n'avoir jamais eu aucun rapport avec la famille d'Orléans ni avec aucun agent de cette famille. il n'a vu qu'une seule fois les princes d'Orléans... il dit :

" une seule fois j'ai vu les princes
" d'Orléans, c'était en Angleterre : je
" passais à Londres, au moment où ils
" suivaient le cortège funèbre de leur
" mère Marie-Amélie. Voilà la
" seule fois où je les ai vus. je
" tenais une bonne fois pour toutes
" à me laver de ce reproche et à vous
" affirmer que je ne serai jamais autre

« refus à faire des concessions. Car vous
« savez, quand il n'y a pas de foin au
« râtelier, les bêtes, ... vous savez, le
« reste. (rires)

« S'il surgit des événements qui
« m'engagent à employer d'autres moyens,
« soyez sûrs que je serai avec vous,
« comme ami j'espère que vous serez avec
« moi... »

Le Commissaire de police : « sur la
« mon appel à l'insurrection, je vais être
« obligé de dissoudre la réunion. »

Rochefort, sur mon interpellation, lui dit qu'il toucherait son traitement comme question de principe, pour maintenir le principe démocratique.

Il ajoute qu'il ne lui reste pas un sou des 200,000 fr. qu'il a gagnés avec la Lanterne : son traitement lui

« faire ouvrir les portes de bon gré ils
« veulent se les faire ouvrir de force, im-
« médiatement je donne ma démission
« pour marcher avec eux. Si ces trois can-
« didats ne remplissaient pas ces conditions,
« je ne les suivrais pas. ... »

« Maintenant laissez-moi
« vous dire ce que j'entends faire pour
« nous débarrasser de ce qui nous gêne.
« Comme dans la situation où nous
« sommes actuellement, nous avons
« démocrates, nous n'avons pas les éléments
« nécessaires pour opposer la force à la
« force, le refus de l'impôt est le seul et
« unique moyen pratique à employer
« quant à présent. Quand le gouverne-
« ment verra que l'argent est difficile à
« rentrer, ... lui qui en a tant besoin, ...
« je suis convaincu qu'alors il se décidera

« croyez voir l'avenir à vous. Eh!
« bien! c'est ma conviction sincère
« aucun des noms d'aujourd'hui n'émer-
« gera (les Débats impriment : n'émargera,
coquille quelque peu méchante, si elle n'est
pas involontaire) de la France de Demain,
« et ce sera là son salut et peut-être sa
« gloire. « Que penserait le monde d'une
« nation de citoyens qui considéreraient
« comme un titre de civisme un
« serment violé, quel que soit l'homme
« à qui on l'a prêté ?"
" Vis obscur, s'il le faut, mais vis
« honnête!"

Débats du 10 9bre 1869

Discours de Rochefort dans la réunion
de la Rue Doudeauville du 8 9bre 1869
« Si les trois hommes (Ledru Rollin
« Barbès, Félix Pyat) se présentent au
« corps législatif, et si ne pouvant s'en

St Amand avait dit après le coup d'état
..." cette ridicule République de 48!

Réveil du 9 9bre 1869 -
article de Siebecker sur le serment

« Que voulez-vous que je pense, moi
« honnête homme, de ces individus qui
« pour obtenir ma procuration, viennent
« me faire la théorie de la violation de la
« parole donnée ?
« J'ai prêté le serment exigé,
« mais je suis prêt à le violer."
« Eh! Farceur, si tu trouves assez
« de complaisance au fond de ta conscience
« pour violer celui que tu prêtes à mon ad-
« versaire, qui m'assure que tu ne mentiras
« pas aussi aux promesses que tu m'as jurées
« à moi ? « Signe de profonde démoralisation
« Partout des candidats et pas d'hommes!"
« Tenez, je vous le dis, vous

Figaro ou Gaulois du 9 9bre 1869

"... En apprenant que
" des gardes nationaux se réunissaient dans
" une mairie le 23 février 48, avec des
" idées hostiles au pouvoir, un conseiller
" municipal courut prévenir le Préfet
" de police et lui dit : " Si j'étais
" à votre place, je ferais piller une
" boutique par des blouses."
" Si le conseil eût été suivi,
" les choses n'auraient pas tourné tout
" autrement et nous n'en serions pas
" où nous en sommes."

La Patrie du 9 9bre dit, ou
à peu près : La France ne souffrira ni
" les horreurs de 93, ni les ridicules de
" 48." Ce sont par conséquent des
ridicules qu'on a châtiés par l'extermi-
nation.

Union du 9 9bre 1869 145

— Détails sur le tombeau Ras-
pail au père Lachaise, avec
statue ... 50,000 fr.

a donné dans un numéro pré-
cédent les détails sur la maison
de Raspail à Arcueil-Cachan

Figaro du 9 9bre 1869

" Le parti libéral mérite le
nom de Régiment de Royal-Taffeur
" un conservateur libéral qui n'a
" pas peur, mais qui connaît bien son
" parti, disait hier matin : " il faudrait
" six mois de République pour nous
" rendre le courage."

de République de 48, sans
doute.

Siècle du 4 9bre 1869 2

Travail des enfants — Dans une verrerie de la Seine-Inférieure, une trentaine d'enfants dont beaucoup n'ont que de six à dix ans, travaillent de 4 heures du matin à 3 heures du soir près d'une fournaise ardente de verre en fusion.

Ils gagnent 40 centimes par jour, n'ont que deux demi-heures de repos pendant cet intervalle, et n'ont qu'un jour de repos par an. Ils ne reçoivent aucune ~~[illegible]~~ instruction.

Plusieurs de ces enfants sont des pensionnaires des hospices. Le Siècle dit:

« nous adjurons tous les honnêtes gens
« qui auraient connaissance de faits semblables, de les dénoncer à l'indignation
« publique. »

Très bien! Seulement le Siècle a soin de ne dénoncer ni le nom du directeur de la verrerie ni même le lieu où elle est située.

Presse du 11 9bre 1869 146

Lettres de Tamisier au Jura, de Baband-Laribière aux Lettres Chavantaises, violentes philippiques contre les réunions publiques, les 300 braillards, les clubistes sans mandat
« qui, pour la plupart, reçoivent peut-être leur mot d'ordre de la Rue de Jérusalem. (Style Baband-Laribière.
« Qui sait si la race des Delahodde
« est perdue?

3 9bre 1869

Temps du 3 9bre 69 — Discours populaires par Laboulaye, un vol. — chez Charpentier.

— Par l'extrait que donne le Temps on peut juger que ces discours populaires sont des chefs-d'œuvre de Tartufisme d'un des plus grands Tartufes de l'époque.

Morale indépendante du Dimanche 7 Février 1869. — Lettre de Jourdan à Henri Martin sur la question de Dieu.

il présente ces discussions comme oiseuses et dangereuses, provocatrices de toutes les misères, ignorances, superstitions. il faut supprimer la discussion des hypothèses religieuses, comme la cause ~~de~~ la plus active des divisions et des haines."

autrement dit, laisser le champ libre et quitter la place au catholicisme, au christianisme, lui abandonner la direction des esprits, le laisser maître absolu du terrain. il ne demande pas autre chose. ce qu'il lui faut, c'est le silence de ses adversaires, l'absence de toute contradiction. il a fait taire la discussion par les bûchers. si la discussion se tait d'elle-même, s'impose silence à elle-même, c'est mieux

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. SSH

2/ encore il ne lui en coûte pas l'odieux et le danger de la violence. "Laissez-moi "dire, laissez-moi faire, ne souffle mot. nous "n'aurons pas querelle.

Mr Jourdan est l'homme qu'il faut aux jésuites. Que tout le monde se range à ce bel avis du silence sur les hypothèses religieuses, la société leur appartiendra corps et âmes.

"mais la science!" dira Mr Jourdan, "la science conserve sa liberté, cela suffit."

La science aussi devra se taire, car la science, bon gré mal gré, soulève des hypothèses touchant la religion, et ces hypothèses entraînent des divisions, des haines, des périls. Donc silence également à la science, à moins qu'elle ne renonce à toute opposition et n'accepte le joug complet de l'Orthodoxie, comme l'exige l'Episcopat.

Réveil du 13 Février 1869 148 3

....." Le Département de "la Sarthe a eu l'honneur d'être "représenté par Mr Ledru-Rollin dans "nos assemblées législatives."

Le Peuple de Paris a eu l'honneur d'être mitraillé par Mr Ledru-Rollin dans les journées de juin 1848

— Même Numéro. Article infâme de Sieur Hubbard, agent Orléaniste.

---

16 Février 1869

— La Démagogie Césarienne; la Démocratie autoritaire.

Les mangeurs de prêtres... Ces mangeurs n'ont point de dents. ~~Les~~ mangés sortent chaque matin de leurs machoires, plus roses, plus frais et mieux portants que la veille.

Opinion National du 18 Février 1869.

Citation du Monde qui dit à l'opinion :

« Vous êtes libéraux, nous sommes chrétiens.
« Conformons nos actes à nos doctrines. Traitez-nous
« libéralement, nous vous traiterons chrétiennement ! »

C'est joli.

---

19 Février 1869

Les Sermentiers raccrochent les gouvernts (pouvoirs) au passage, comme les filles raccrochent les passants sur le trottoir.

La nécessité de toujours peut excuser jusqu'à un certain point un rapport d'un instant avec une créature perdue, mais un honnête homme qui veut se créer un foyer et une famille n'épouse qu'une honnête femme . . . . . .

Le Pays du 17 février 1869

Les clubs de Paris considérés comme des ménageries et leur population comme des bêtes curieuses, dont la bourgeoisie dominante ~~[illegible]~~ étudie la physionomie avec un mélange d'étonnement et d'effroi. Depuis 18 ans, on ne connaissait plus les ouvriers qu'à l'état de bêtes de somme. On ~~[illegible]~~ est avide de ~~[illegible]~~ faire connaissance avec leur figure d'homme pensant.

149

---

20 février 1869

Réunions du Cirque impérial, où péroraient MM. Jules Simon, St Marc-Girardin, Pelletan, sous leurs présidences alternatives, et sous les auspices de Mr Albert de Broglie, l'auteur de l'Eglise au 4e siècle.

Mr Prévost-Paradol, l'allié et le coopérateur de ces messieurs, demande dans un article des débats que les femmes restent entre les mains du christianisme et que leur éducation continue d'appartenir aux Jésuites.

Les ordres religieux des deux sexes avec leur innombrable variété de costumes, fidèles cependant à un type commun, dont le catholicisme ne se départ jamais, la gravité, la sévérité qui imposent le respect.

La robe est la forme-type sur laquelle se brodent des diversités sans fin. Mais pas un seul de ces uniformes ne comporte l'idée ni la possibilité du travail. Tous sont longs, gênants, embarrassants. Tous excluent le mouvement brusque, l'activité du labeur, et maintiennent l'individu dans la raideur et la morgue de la supériorité et du commandement. Ils sont tous, à des degrés divers, l'emblème et le signe de la domination et de l'oisiveté.

---

23 Février 1869

529 millions à la caisse d'Epargne en 1869. En 1848, au moment de la Révolution, il n'y en avait que 355 millions. On veut reporter à 3000 fr. le chiffre maximum de chaque déposant, afin de soutirer l'argent du peuple par cet emprunt continu, dévoré aussitôt que touché.

..."Les Gens tranquilles," L'Element putride qui cadavérise les nations. . . .

Phare de la Loire du 23 Février 1869 — article Lemonnier sur la réunion du Cirque impérial (Discours Pelletan, St Marc-Girardin), Véritable chef-d'œuvre, à prendre en note

---

Pays du 23 Février 1869 — à lire l'article sur Cochin et le Conseil municipal de Paris. On y verra ce qui c'est que la Centralisation et la Décentralisation

— article sur les plaintes hypocrites du Siècle touchant la répression des réunions publiques.

Histoire de la jeune fille condamnée pour avoir fait disparaître d'enfant dont on la disait accouchée, et qui accouche en prison, deux mois après le

prétendu accouchement. Etrangeté de l'arrêt d'acquittement de la cour d'appel.

26 Février 1869 . . . . .

..... Le monde féminin appartient ~~[illegible]~~ aux prêtres corps et âme, et ce n'est pas sa faute si (tout entier) il ne passe pas sa vie sur les genoux de l'Eglise. Malgré sa bonne volonté, l'Eglise n'a pas assez de genoux pour (y) suffire. (à la besogne).

27 Février 1869

Les gros traitements, 50, 60, 80, 100, 200, 300 mille fr. par an. — Les sénateurs 30,000 fr., les législatifs 12,500 ... ~~[illegible]~~ démagogie Césarienne. Les 2 milliards de Rothschild les 10, 20, 30, 40, 60, 80 millions de fortune de tels et tels, ... Démagogie Césarienne. Les Palais qui surgissent partout, à côté des masures et des hangars, ... Démagogie Césarienne.

151

La féodalité industrielle et commerciale rafflant les millions, et la petite bourgeoisie ruinée, en faillite, fermant ses boutiques, tombant dans le prolétariat salarié. ... Démagogie Césarienne.

Les ouvriers soumis à un joug de fer, par le capital aidé du gendarme sans liberté de parole ni d'action, ~~[illegible]~~ surveillés par des yeux d'argus, expulsés au moindre symptôme d'indépendance politique, à la moindre révélation d'une pensée libre. ... Démagogie Césarienne.

La prétendue égalité devant la loi, donnant au riche le monopole de la presse et de la parole, imposant le silence et la soumission au pauvre, ... Démagogie Césarienne.

Le cautionnement et le timbre fermant la bouche, brisant la plume du pauvre et ~~[illegible]~~ assurant au riche la domination des esprits, le gouvernt du forum ..... Démagogie Césarienne.

Pour le millionnaire qui se rit de l'amende et ~~[illegible]~~ paie des prisonniers de paille,

10

qui pour braver les condamnations, toutes résumées en une perte d'argent, et qui d'ailleurs n'a point de condamnation à craindre, règne absolu et suprématie sans contrôle.

Pour le simple aisance, crainte permanente de la ruine et du bâillon, ou menace déplaisir du pouvoir ou de ses supports.

Pour le pauvre, impuissance complète d'ouvrir la bouche et écrasement sous les pieds du riche..... Démagogie Césarienne.

Les caisses d'épargne. 529 millions aujourd'hui. — Emprunts continus. menace permanente de ruine pour les déposants. Suspension du remboursement en 1848 et perte énormes par vente au rabais. — La tactique pour rallier au pouvoir les ouvriers par la crainte de perdre leur pécule de la caisse d'épargne.

La dette, fardeau imposé à l'avenir par l'avidité, les extravagances, les mauvaises passions du présent. remboursement intégral (abolition) tous les 20 ans, laissant la dette entière, et

11

chargeant les générations qui se succèdent du poids accumulé des dépenses du passé. 152

Deux castes créées par le système, l'une oisive et l'autre écrasée de travail, et qui se transmettent de génération en génération l'une le bénéfice de cette aisance, l'autre le fardeau de la dette.

impudente comédie de l'amortissement qui amortit 20 millions, tandis qu'on emprunte d'une part 200 millions de l'autre.

abus inévitable de ce système des emprunts qui dévore et gaspille d'immenses capitaux, laissant la charge éternelle du remboursement indéfini aux générations futures. un Gouvt doit être renfermé dans les limites de l'impôt annuel. il ne faut pas lui laisser le prétexte des travaux reproductifs qui ouvre la porte à toutes les extravagances du gaspillage à toutes les turpitudes de la malversation. l'impôt de l'année doit suffire aux dépenses de l'année, quelles qu'elles soient, et le défens. de grever l'avenir par des emprunts quelconques doit être absolue.

28 Février 1869, Phare de la Loire du 27

Jules Favre, plaidant à Lyon dans un procès de presse, dit, en parlant de l'emprisonnement des journalistes :

" Nous ne devons pas mépriser les " cachots ; j'en connais qui ont été sanctifiés " par de royales victimes."

Phare de la Loire du 2 Mars 1869

article d'économie politique de Lemonnier. La rengaine de Bastiat, La jésuitique substitution du prêt d'objets au prêt d'argent

---

Phare du 3 Mars 1869

Décret sur Lamartine

" Napoléon, &c considérant que " Mr de Lamartine a rendu au pays de " grands services dans des temps difficiles, ds décrète : Les funérailles de Mr de Lamartine " seront célébrées aux frais du trésor public."

6 Mars 1869

.... Le mysticisme est la dégénérescence du sentiment. Pour ne pas glisser sur cette pente fatale, le sentiment a besoin d'être (appuyé) soutenu par une forte intelligence. Voilà pourquoi ~~[illegible]~~ l'influence politique des femmes serait aujourd'hui le plus grand des malheurs. ignorantes et livrées sans le contrepoids de l'instruction aux entraînements du sentimentalisme, elles deviennent les plus redoutables instruments de la Religiosité source des dogmes sanglants.

.... La chute du drapeau rouge le 26 février 1848, résultat de l'ignorance populaire. Son éducation politique était nulle. La presse l'avait laissé le peuple dans les ténèbres. Point d'idées de fond. Rien que de la polémique de personnes et de constitutionnalisme, bien que le champ étroit, ou plutôt le préau de prison, où aujourd'hui encore la presse libérale

14 s'efforce de prétend la parquer, d'où elle rugit de le voir seulement faire mine de sortir.

Le peuple avait combattu et vaincu

ouvrez St Pierre, ouvrez au moins des orateurs,

Je vous cherche asile aux célestes provinces.

Je vous cherche asile aux célestes provinces

ouvrez St Pierre, ouvrez à ce

Le Prince des orateurs

Je vous dis

C'est moi qui suis Berryer, Prince des orateurs

15 sous le drapeau rouge contre le drapeau tricolore. 15

c'était donc le Roi, pour une raison péremptoire

Le Drapeau rouge était donc le sien. il aurait pu ne pas (le prendre l'arborer) l'adopter pour ralliement. s'il l'avait fait, c'est apparemment qu'il y avait un motif pour cela, (ce) motif est péremptoire connu.

Toutes les insurrections Républicaines sous Louis-Philippe s'étaient faites, avaient adopté arboré le drapeau rouge) (En février, le peuple comme en juin 1832 en avril 1834, Mai 1839 étaient que les précurseurs de février. Les prologues, premiers actes, préfaces. Le peuple donc levé une fois les précurseurs, a arboré le drapeau rouge. il aurait pu s'en abstenir. mais l'ayant adopté et choisi et fait triompher (prévaloir), le laisser abattre, c'était rendre ses armes et se démettre de la Victoire. Tous les événements de 7 Mars 1848 à 2 Xbre 1852 se trouvaient étaient en germe dans la restauration du drapeau tricolore, et ils en sont sortis naturellement comme le fleuve de sa source. il ne fallait pas avoir la vue bien longue pour lire la conclusion dans les prémisses. Le peuple est myope, pour ne pas dire aveugle, ou plutôt il ne lit ni de loin, ni de près, parce qu'il ne sait pas lire. il a vu tomber son drapeau avec

la plus parfaite indifférence, sans comprendre le premier mot de ce drame. chose étrange dans les masses, si ombrageuses d'ordinaire, si susceptibles, si impressionnables, si faciles à s'émouvoir pour les questions de symboles. chose explicable cependant par l'absence d'éducation politique.

Le peuple distinguait peu mal entre les nuances diverses de l'opposition. il ne voyait n'apercevait que l'ensemble sans s'arrêter aux analyses discerner les détails. il avait pris au hasard ~~dans~~ ~~le premier moment~~ et pêle-mêle dans le tumulte de la victoire les premiers noms connus, et les avait jetés au pouvoir. il se trouvait rassuré, malgré ses vains témoignages de défiance, ~~malgré~~ mélange étonnant de forfanterie et de soupçon: " cette fois on n'escamotera pas la " révolution comme en juillet... nous garderons " nos armes... ne défaisons pas les barricades, &c.

or, l'escamotage ~~était accompli~~ n'était pas à faire, il était fait. La contre-révolution siégeait à l'Hôtel de Ville, le 24 février ~~à~~ de cinq heures du soir. Le peuple

ne s'en doutait pas le moins du monde. selon son (usage,) habitude, habitude fatale, il ne craignait que le passé, danger fini, et ne pensait point pas à l'avenir, le vrai péril. Ce n'est pas non que le passé ne revienne point jamais. au contraire il revient (souvent au contraire) mais par un long détour ~~qui~~ circulaire, jamais ~~non~~ par un bond brusque en arrière et en ligne droite. ainsi ont reparu les Bourbons ~~après~~ ~~[illegible]~~, après la République et le premier Empire, les Bonaparte ~~[illegible]~~, après le monarchie de juillet et la seconde République.

Or, la multitude ne croyait avoir à se défendre que de Louis-Philippe ou de la Régence, frayeur chimérique après la scène de la chambre des députés et la proclamation d'un gouvt provisoire. le danger réel sérieux était dans la composition de ce gouvt, dont la majorité rétrograde allait ramener le passé et peut être pis que le passé - - - - -

---

8 Mars 1869 - ~~Le sujet~~ Religion planétaire de Cantagrel. — Le Fusionisme de Toureil. Sottises. — L'adoration de

la substance une est une source d'aberrations. on tombe en extase devant les petits mystères de la matière, ou s'amuse aux minuscules de l'atomisme autre espèce d'hypothèse non moins sotte que l'hypothèse spiritualiste, quoique moins funeste. celle-là n'aurait d'autre inconvénient que la badauderie. l'autre a des suites bien plus terribles.

La science, la pensée est l'homme il doit consacrer sa vie à la développer, à l'agrandir. le danger est grand de tomber dans le culte grossier de la matière, et les gens n'attendraient pas à porter atteinte à la puissance cérébrale qui dispense de la modération et de la vigilance de la vie. l'abrutissement intellectuel et la dégénérescence physique seraient les conséquences de cette erreur. D'un autre côté l'orgueil de la pensée, son omniscience, sa prétention d'indépendance de la matière, d'existence

propre, de puissance créatrice, ont produit la désastreuse série de catastrophes que toute l'histoire humaine.

La pensée est notre unique force, à condition de se conformer dans sa sphère, qui est l'observation, non la création. Son orgueil a reçu d'assez rudes leçons. quand elle prétend à l'indépendance, à la spontanéité, à l'autonomie, elle ne commet plus que des sottises et des crimes.

Elle n'est ni la fille, ni l'éducatrice, ni l'analogue d'une intelligence souveraine, créatrice et régulatrice de l'univers. cette vanité a été fatale, il ne faut la reconnaître sous aucun prétexte, sous aucune forme.

C'est en effet, depuis l'imprimerie, la tendance continue du monde civilisé. il se dégage peu-à-peu de vieilles erreurs, de vieilles imaginations, qui l'avaient fourvoyé dans les précipices. toute religion nouvelle, de quelque nom qu'elle se pare, n'est qu'une aberration de plus, une déviation

funeste de la bonne route.

Les soi-disant religions, inventées par les rêveurs et les prétentieux du 19e siècle, ne sont que des pastiches grotesques du Christianisme et des continuations de ses extravagances. autant d'ennemis à combattre, à écarter de la route régulière, autant d'obstacles, à rejeter hors de la voie par la chasse-pierre de la locomotive. Les masses ne se prennent plus à ces baliverne. quelques mystiques, quelques cerveaux mal pondérés se laissent entraîner. On ne les suit pas, et ils s'évanouissent bientôt dans le vide. Dans le peuple, la secte de Michel Vintras s'est éteinte, au bout de quelques années. Dans les classes lettrées, le St Simonisme, le Fouriérisme, le Fusionisme ont fait un prompt naufrage. Le Positivisme, beaucoup moins excentrique, et proche parent de l'athéisme, ne tardera pas à disparaître. il ne vit que de la crainte qu'inspire le pouvoir aux matérialistes timides. Le 6 une fois le bras

21 séculier passé au service de l'idée moderne, le Positivisme n'aura plus privé de sa de raison d'être et aura vécu —

Le moyen âge, l'ère de sang et de ténèbres, n'est autre chose que le règne du Christianisme. il commence donc avec le triomphe du dogme de mort au 4e siècle; il finit à l'apparition de l'imprimerie qui ouvre le procès de l'assassin et le conduira jusqu'à l'exécution.

---

9 Mars 1869

Phare de la Loire du 8 Mars 1869 — Lettre du Pape à l'archevêque de Paris. imprécations contre la Franc-Maçonnerie.

---

9 Mars 1869

Le doigt de Dieu — La main de Dieu — La volonté de Dieu — Dieu tient dans sa main le cœur des rois. — nous sommes tous dans la main de Dieu. — L'homme propose et Dieu dispose. — L'homme s'agite et Dieu le mène. —

Dieu nous l'a donné, Dieu nous l'a ôté. — Plaise à Dieu que. — Dieu a permis — Dieu permettra — Dieu ne permettra pas. — Dieu veuille! — Dieu n'a pas voulu. — il a plu à la divine Providence. — La Providence, dans ses décrets impénétrables.. —

On ne comprend pas pourquoi les assassins et les voleurs prennent des avocats devant la cour d'assises. Leur défense est bien simple: "Dieu l'a voulu — c'est par décret de la Providence. — C'est la main de Dieu, &c. C'est toujours Dieu qui a tout fait." Rien de plus conforme à la doctrine orthodoxe de l'Eglise et de l'Etat. Qu'opposer à ~~un~~ cet argument? des arguties, des déclamations, des injures, et finalement une condamnation ab irato qui ne prouve rien, si ce n'est l'orgueil, la confusion et la colère du juge. Or la violence n'est ni la vérité ni le droit. L'accusé invoque les principes proclamés par la société elle-même, l'omnifesance de Dieu, l'homme instrument aveugle de la Providence. le tribunal lui réplique par le libre arbitre et la responsabilité, arrangez ce gâchis.

158

~~[illegible]~~

La question du sentiment relève des femmes. Leur ~~de~~ jugement doit y faire loi. Celle de l'intelligence est du ressort de l'homme. mêler ces deux problèmes, y intervertir les rôles ~~qui~~ naturels des deux sexes, c'est bâtir la société sur l'abîme. Elle s'effondrera. La nature (a) fait des femmes qui sont hommes. qu'elles épousent les hommes qui sont femmes et nous laissent la paix.

Aujourd'hui, les femmes qui se jettent dans la mêlée politique, (et y) parlent (sans aucun mandat) au nom de leur sexe, (sans aucun mandat) n'en ont point reçu mandat.) Elles n'en sont point pas la représentation, mais le contre-pied. natures exceptionnelles, si leur organisme général est femelle, leur cerveau est mâle. Elles ne peuvent donc compter que comme hommes, et non comme interprètes des femmes. Elles voudraient les refaire à leur propre image, les changer en hommes, ce dont le beau sexe ne se soucie nullement.

Les femmes, en trop petit nombre, qui possèdent intelligence, bon sens, lumières, et n'en demeurent pas moins ~~des~~ femmes, se taisent aujourd'hui et s'abstiennent. Elles sentent fort bien que leur place n'est point au forum, mais au foyer où s'exerce leur véritable action, leur toute puissance. Celles-là repré-

- sentent vraiment

la femme future. C'est sur ce type qu'elle doit se constituer. alors seulement, cette transformation accomplie, le sexe aura sa voix au chapitre, (~~que personne n'aura l'idée de contester,~~) sa voix égale à celle de l'homme, mais non semblable, et que personne ne songera même à lui contester. il réglera de sa pleine autorité les rapports matrimoniaux, son domaine spécial. l'homme n'a rien à y voir et n'y entend rien. il ne sait y faire que des sottises.

Rien de plus déplorable que les imaginations sorties des cervelles mâles et de leurs similaires femelles, imaginations qui se prétendent réalisations l'idéal de l'avenir. personne aujourd'hui n'a le droit ni le pouvoir de formuler l'avenir. il n'est pas dégagé et reste dans l'ombre. On peut le pressentir, l'entrevoir en partie, le supposer avec plus ou moins de vraisemblance. le définir et le libeller serait le plus monstrueux et aussi le plus impuissant des usurpations.

Une pareille tentative, si elle avait lieu, deviendrait la ruine de ses auteurs et de leurs adhérents. Le rôle de la révolution est plus simple: briser d'une main ferme les inégalités révoltantes qui placent d'un côté l'opulence et l'instruction, de l'autre la misère et l'ignorance, et qui font ainsi

du suffrage universel un odieux (et scandaleux) mensonge, un instrument de tyrannie et de servitude, 25
anéantir les influences oppressives du corps et de l'âme; mettre rapidement tous les membres de la nation, hommes et femmes, en mesure de juger d'après leurs propres lumières, non sous la dictée ou (sous) la pression d'un voisin, quel qu'il soit, voilà la tâche à remplir. alors, et non plus tôt, la France se reconstituera d'elle-même et réglera spontanément son ordre social. jusque-là les systèmes, retours de systèmes, rien de plus. on peut incliner de préférence vers l'un ou vers l'autre; en imposer un quelconque ne serait pas seulement un attentat à la souveraineté populaire, ce serait surtout une impossibilité. donc rien à craindre. la frayeur des utopies est une comédie. trois questions sous en scène: religion, famille, propriété. sur la première, la cause est entendue. la science et l'histoire ont rendu leur sentence. il ne reste qu'à l'exécuter. les deux autres litiges demeurent obscurs et insolubles en pratique, connexes d'ailleurs et inséparables. Que un juge, si éclairé, si désintéressé qu'il puisse être, ne

saurait formuler une décision satisfesante. La lumière manque; il faut la faire. C'est le devoir et la tâche de la Révolution. L'instruction du procès terminée, la nation prononcera.

La femme aura certainement la voix décisive, car la question de la famille relève de sa compétence, et la question de famille règle(ra) la question de propriété. Pour posséder n'importe comment, il faut d'abord des possesseurs, et les possesseurs naissent de l'homme et de la femme. Dans quelles conditions aura lieu (le fera) leur union. De ce problème évidemment dépend le mode de possession des choses matérielles, autrement dit, la propriété.

La question religieuse est vidée en droit d'ores et déjà, sans l'intervention recours au du suffrage universel. (~~Cette intervention n'est pas nécessaire comme pour les deux autres problèmes~~) elle diffère en effet beaucoup des deux autres. Propriété et famille sont d'une importance universelle dans le passé, le présent et l'avenir. Famille veut dire perpétuation de l'espèce. propriété signifie : manière et moyen de la faire vivre. Deux intérêts aussi essentiels ne sont pas justiciables d'une minorité. ils relèvent du consentement

général. il n'en est pas ainsi de la religion. elle n'est ni immuable, ni indispensable. Œuvre de la violence presque toujours, elle est imposée par la force, puis maintenue par l'habitude née de la contrainte

Une minorité instruite et dévouée a qualité suffisante pour détruire une religion, sans et même contre l'avis de la majorité. Cette majorité est incompétente par le fait ou ignorance, qui est œuvre criminelle et préméditée de la religion. L'emploi de la force a précisément pour but et pour résultat la délivrance des victimes aveugles.

Dans la guerre au christianisme, une circonstance suffit pour légitimer le recours à la force, c'est que la condamnation du coupable est prononcée par des hommes de toutes opinions, souvent même à leur propre dommage. La vérité parle plus haut que l'intérêt. Combien de savants souffriraient de la chute de cette religion et n'en sont pas moins ses actifs adversaires! D'autres redoutent sa ruine et y travaillent cependant de toute leur intelligence, malgré leur crainte. ils ne se sentent pas maîtres de ne pas la combattre, et la démolissent sans le vouloir, contre leur

intention même. ils la jugent fausse, la démontrent fausse. Donc elle est mauvaise, ~~quoiqu'~~ bien qu'ils se gardent de conclure ainsi. mais la conclusion se tire d'elle-même. Par conséquent, la force est légitime contre une religion détestable qui n'a conquis et conservé la majorité que par la force et n'a d'autre base, d'autre règle, que ~~[illegible]~~ l'application impitoyable de la force.

Phare de la Loire du 9 Mars 1869

— La brochure d'Aumale restituée aux Editeurs, ainsi que les frais — ~~on~~ Le gouvt ne confond pas les honnêtes libéraux de l'Orléanisme avec la Canaille Socialiste. Ce qu'il prend aux Socialistes, il le garde. — Aussitôt après la saisie de Candide en 1865, et avant ~~[illegible]~~ tout procès, la police s'est ruée chez l'imprimeur qui avait mis sous presse le No suivant, et a ~~[illegible]~~ dispersé — la composition avec défense de continuer.

Périssent le Couvent et le Lupanar, ces deux cavernes-sœurs!

La nature a fait des femmes (qui sont) hommes qu'elles épousent les hommes (qui sont) femmes et qu'elles laissent les autres tranquilles. La paix.

13 Mars 1869

161

Le libre arbitre. — Les caractères sont (tellement connus,) tellement immuables que l'étude d'un homme permet de prévoir sa conduite dans toute circonstance. On spécule sur ses passions avec une certitude presque mathématique ~~et~~ le fourbe (spécule) sur la colère, le politique sur l'avarice, la vérité, la rancune. Les (passions) les instincts se font une guerre en règle d'après ~~la~~ la connaissance réciproque qu'elles possèdent ~~l'étude~~ qu'elles ont faites les unes des autres, et cette guerre est plus sûre que celle des champs de bataille.

Les hommes (sont-ils donc) comme les arbres sont condamnés à porter fatalement les (mêmes) fruits de leur essence. ~~[illegible]~~ ~~(un pommier ne donne pas de poires)~~ d'un fourbe n'attendez pas plus la loyauté que d'un pommier (l'on n'attend des poires) des cerises ~~[illegible]~~ ~~a la loyauté de la part d'un fourbe, que les poires d'un pommier~~? mais la culture ~~modifie~~ ~~presque~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ améliore ~~modifie~~ les produits ~~d'un~~ jusqu'à les rendre méconnaissables. ~~d'un arbre~~. La greffe les ~~[illegible]~~ transforme. ~~ainsi fait la culture~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ les mêmes résultats aussi chez les hommes aussi par la culture. ~~[illegible]~~ ~~reconnaître~~ L'orgueil humain se révolte contre ces analogies. ~~[illegible]~~ et se redresse de toute l'outrecuidance de ses prétentions. Funeste égarement, source de nos ignorances, de

de la barbarie et de la stupidité. La nature procède sur un plan uniforme, et le règne végétal ~~ne~~ n'obéit pas à d'autres lois que le règne animal. Entre les ~~hommes primitifs et les hommes civilisés~~ de l'homme primitif et l'homme civilisé, même progression, mêmes changements que du sauvageon ~~au~~ à l'arbre ~~des~~ de nos jardins; ~~et~~ des deux parts, progrès indéfini....

Siècle du 12 Mars 1869. — article Corbon sur le Drapeau rouge. incroyable imposture lancée à la face du monde avec une audace qui renverse. Qui peuvent être de pareils hommes?

— même numéro — Correspondance Grecque montrant les deux fanatismes musulman et chrétien, prêts à s'entre dévorer. Reproches à l'Europe sceptique et indifférente. toujours la même stupidité. fermer les yeux aux effets destructeurs des religions. le bras séculier aidant, on continue à se prosterner devant ces doctrines désastreuses, sources de toutes les calamités humaines.

L'article ~~que~~ dit qu'une couche mince seulement s'est pénétrée des idées Européennes, que tout le reste est animé d'un fanatisme furieux. Pour qui son blâme?

Pour le fanatisme? non, pour la couche mince. on demeure abasourdi devant un pareil aveuglement. ne pas voir ce qui ~~se~~ crève les yeux, que tout le mal vient de ces ~~funestes~~ religions, et que la paix, l'ordre, la civilisation ne ~~ne~~ peuvent ~~que~~ s'établir que sur les mines définitives, que chaque pas hors de la foi est un pas vers la science, le progrès, ~~et~~ la prospérité, chaque coup porté aux vieilles ~~et~~ superstitions ~~est~~ une conquête du bien sur le mal!...

Rien de plus funeste que l'idée d'une morale absolue, éternelle, unique, gravée dans le cœur de tous les hommes.

On compte sur cette base inébranlable pour la solidité de l'édifice civilisé. La morale étant ~~éternel~~ écrite dans la constitution de chaque individu, innée en un mot, est à l'abri de tout péril et ne peut se perdre.

Saurait périr.

S'il Prince, ouvrez moi tous les cercueils ... Bourgeois Prince des orateurs ... c'est moi qui dis Bourgeois ... non, non, je n'ai pas à l'orateur des Princes ... ~~Ne l'ai pas ... de ces Princes~~ ... relevons, ... ~~aux~~ ...

Sécurité dangereuse qui dispense des précautions à prendre pour la conservation d'un bien impendable. or, l'étude historique du genre humain démontre la fausseté de cette prétendue pérennité de la morale. La morale est une résultante, toujours mobile et variable, du mouvement intellectuel accompli par les ~~nations~~ hommes. Si la lumière s'éteint, la morale disparaît avec elle. L'instruction et la morale sont dans une ~~étroite~~ dépendance, de mère à fille. il faut lutter sans relâche contre l'ignorance, d'abord, pour maintenir la morale à sa hauteur présente, ensuite pour en élever le niveau ~~en~~ en développant les connaissances acquises et poussant les conquêtes de la pensée.

La croyance à une morale fixe, indépendante des variations intellectuelles, est un des plus grands périls qui ~~[illegible]~~ puissent menacer l'espèce humaine. . . . . .

. . . La loi de Darwin, Struggle for life. Barbarie de la loi du plus fort dans cette lutte pour l'existence, loi qui sacrifierait le

faible au fort (sans pitié). La nature a posé la question pour toutes les espèces. Chacune la résout à sa manière, (~~et cette la solution est plus proportionnelle diffère selon le degré d'infériorité.~~ +) ~~[illegible]~~) par la lutte individuelle sans pitié chez les brutes, par la solidarité croissante chez l'homme. Le progrès et la perfection sont en raison directe de cette solidarité. . .

(Poussée nouvelle du 13 Mars 1869, article Lacombe contre Paul Janet, sur la pérennité de la morale.

Les sauvages abandonnent les malades et les leurs parents vieux. Sacrifice du faible toujours et partout. Signe d'infériorité intellectuelle, de dégradation bestiale. Voudrait-on introduire ce principe de l'écrasement du plus faible par le plus fort? | Siècle du 23 juillet 69 article sur André Léo

Puissance de la nature : Que sont nos bâtisses, nos digues, nos ponts, nos canaux, nos immenses remuements de terre? — un travail de fourmis, ~~l'œuvre de~~ une marée détruit ~~en quelques minutes~~ l'œuvre de 50 ans. un orage bouleverse (et transforme) en quelques heures trente ou 40 vallées, et [illegible] jusqu'au dernier vestige de la main des hommes, ~~[illegible]~~ léger plissement de l'écorce terrestre

~~changé les montagnes en lacs, les lac~~ (ensevelit) engloutit des villes, ~~et bouleverse la face d'une~~ entières 100 000 créatures humaines disparaissent dans le mouvement presque imperceptible de la matière . . .

Voir la pensée nouvelle du 13 Mars 1869 article sur l'ouvrage d'Elisée Reclus, la terre

19 janvier 1869

Ce journal est une tentative (essai) pour rendre la parole à des opinions ~~baillonnées~~ proscrite. Sa voix sera-t-elle (proscrite) étouffée à l'unanimité, comme une voix discordante dans le concert de la presse, ou voudra-t-on la souffrir (lui abandonner, céder) une petite place) au bas bout de l'orchestre ?

il ne représente ~~que~~ uniquement des parias et les parias sont l'horreur de toutes les castes. ils ne réclament pourtant que la liberté de vivre. Serait-ce la seule illégitime, et ~~les autres~~ les autres ne peut-on se serrer un peu pour lui faire une petite place ? c'est jusqu'à présent une grave difficulté qui va faire par contrecoup celle de notre journal.

Revue des Cours littéraires (Couverture bleue) 4° du Dimanche 28 Février 1869. Discours de Jules Simon. ouverture d'une route vers l'Athéisme et le Matérialisme vainqueurs.

Cette revue donne aussi les discours de Pelletan, Jules Favre, &c au théâtre du cirque impérial. — Pelletan, Legouvé, St Marc Girardin, Jules Favre, Jules Simon, Albert de Broglie, Auguste Cochin, Légitimistes, Orléanistes, Cléricaux.

9 Mars 1869

Note du journal Officiel sur le décret qui met à la charge ~~de l'état~~ du trésor les funérailles de Lamartine. on lit dans cette note les mots suivants :

" Par cet acte le gouvernt de l'Empereur a voulu honorer l'homme qui,

" devant l'anéantissement de tous les pouvoirs
" et la destruction des garanties de l'ordre, a eu
" le courage de s'opposer aux excitations ré-
" volutionnaires, et a noblement rappelé, au
" milieu des émotions de Paris, les horreurs
" et les crimes qu'avait couverts le drapeau
" rouge.

Lamartine est et Troplong sont morts tous deux dans la nuit du 28 Février au 1er Mars 1869, Lamartine à dix heures et demie du soir, Troplong à cinq heures du matin.

Peuple du 15 Mars 1869. - Les nouveaux jacobins par Eugène Loudun, chez Dillet, 15 Rue de Sèvre, 15. - Lamphlet d'un clérical contre le ma-
-tèrialisme et les matérialistes.

.... Le grand travailleur aveugle et Sourd qui ne se repose et ne se lasse jamais, qui ne se lasse pas plus qu'il ne se repose....

.... Dans le procès du passé devant l'avenir, les mémoires contemporains sont les témoins, l'histoire est le juge, et l'arrêt en presque toujours une iniquité, par la fausseté des dépositions ou l'ignorance du tribunal. mais l'appel reste indéfiniment ouvert a la lumière des siècles nouveaux, projetée sur les siècles écoulés, y dénonce les jugements de ténèbres.....

---

ils mentent sur ce qu'ils ont fait hier, ils mentent sur ce qu'ils font aujourd'hui, ils mentent sur ce qu'ils feront demain.....

.... Le peuple n'est pas ingrat, il n'est qu'oublieux. L'oubli est une faiblesse de l'intelligence, l'ingratitude est un vice du cœur. Loin d'être ingrat, le peuple au contraire pousse la reconnaissance jusqu'à l'aveuglement et à la déraison. Elle le jette dans

la folie des fonctions héréditaires, source de toutes les tyrannies. les noms, ces détracteurs de leurs idoles, qu'à la dernière extrémité, évasés, par les désastres de l'expérience.....

..... Ce grand docteur (St Augustin) qui savait sur le bout de son doigt les impénétrables secrets de la Providence, ne savait pas que la terre est ronde. il honnissait de son mépris et de ses anathèmes les partisans d'une si folle opinion.

Gloire à ce tendre cœur, à cet incomparable Savant. Mr Haussmann vient de lui bâtir une magnifique Eglise, en l'honneur de sa science astronomique et sans doute aussi du libre arbitre.....

Les Saints-Simoniens parodistes du Catholicisme, leur Calendrier était un calque du Calendrier Grégorien. les martyres et les aventures

de la secte y remplaçaient les fêtes et les Saints de l'Eglise Romaine.

Pendant la captivité d'Enfantin et de Michel Chevalier à Ste Pélagie, on entendait du fond des cours les chants des disciples, qui tournaient en procession autour de la prison. St Pierre ressuscité Chevalier est sorti ès-liens, il est vrai. mais ce n'est point un ange, c'est le geôlier qui lui a ouvert la porte. Entré en manteau d'hermine, il en part en redingotte, et le Cardinal Soit métamorphosé en Sénateur.

Quant à Jésus-Christ-Enfantin, il a fait paisiblement ses six mois en manteau de velours noir. l'auteur de ces pages a eu l'honneur de partager le martyre des nouveaux prophètes, ce qui lui infligera dans la postérité le rôle de mauvais Larron. car il a méconnu la mission de l'envoyé Divin et n'est point voulu convertir.

..... Le Fanatisme religieux est l'expression la plus ignoble de la lâcheté : "colère du manque de respect envers la force, „ attendrissement sur la bonté ineffable de „ la force ; assassinat de la faiblesse pour „ venger la force ...

... La mère d'ot... ses larmes sur les attaques à Jésus-Christ. Dégradation profonde attestée par ces larmes, et ce cri impayable : " ce n'est pas possible, „ les apôtres auront mal entendu."

... Les formules attestant le mannequinisme de l'homme sont innombrables : " Gesta dei per Francos (Faits et gestes de Dieu par le moyen, canal, l'intermédiaire des Francs)

Dieu veuille !... Dieu n'a pas voulu ... Le doigt de Dieu ... La main de Dieu... Dieu tient dans sa main le cœur des rois... nous sommes tous dans la main de Dieu... l'homme propose et Dieu dispose... L'homme s'agite et Dieu le mène. voir page 21

Qu'est nos travaux sur la terre ? une ~~[illegible]~~ œuvre de fourmis, un grattage de ciron qu'efface le plus moindre petit geste de la nature. Une marée renverse l'ouvrage de cinquante ans. Un orage bouleverse et transforme en quelques heures le sol de trente vallées. Le plus léger plissement de l'écorce terrestre engloutit ~~[illegible]~~ les plus grandes villes. 100 mille créatures ~~humaines~~ disparaissent dans ce mouvement presqu'imperceptible de la matière. Un siècle après la fin du genre humain, il ne resterait pas vestige de son passage à la surface du globe. (Un siècle après la fin du genre humain, s'il venait à périr, il ne resterait pas ~~[illegible]~~ vestige de son passage à la surface du globe.)

---

20 Février 1869

Paroles du discours impérial : " Des passions „ qu'on croyait éteintes se sont réveillées ; „ des doctrines qu'on croyait mortes ont „ reparu."

Langage commun au gouvt et aux soi-disant libéraux. Etonnement et effroi chez les uns et ~~chez~~ les autres. Communauté de sentiments et d'alarmes. ils se retrouvent unis par leur crainte et leur haine du peuple.

Les uns font une guerre hypocrite et accusent le Césarisme. Le Césarisme reprend la note de 1852 contre la Démagogie et dissout les réunions en invoquant les vieilles haines des Libéraux.

---

15 mars 1869

"il connait bien les choses," phrase courante qui implique la toute-puissance des conformations cérébrales. ~~[illegible]~~ chacun, sans s'en douter, ~~si~~ par ses paroles, par sa conduite, donne ~~à toute minute~~ un démenti continuel au libre arbitre. toutes les actions humaines en sont la négation permanente. Les Réquisitoires de Cours d'assises, (fulminant) contre les instincts pervers des

accusés qui ressortent des méfaits de toute leur vie, démontrent par cela même la chimère du libre arbitre. Tous les mots qui expriment un vice, une vertu, un défaut ou une qualité mettent cette illusion à néant. Pourquoi dit-on d'un homme qu'il est franc, d'un autre qu'il est fourbe, sinon parce que l'étude de ~~[illegible]~~ sa manière d'agir révèle chez lui la permanence de ces instincts? Est-il possible que durant toute sa vie un homme choisisse invariablement et avec intention la voie de l'astuce et son voisin celle de la loyauté?

Et la colère? (Faut-il) ~~[illegible]~~ Faudra-t-il aussi l'attribuer à la préméditation (réflexion?) n'est-elle pas une preuve éclatante de l'impuissance de la volonté? ici l'évidence est telle qu'en dépit des préjugés spiritualistes, ~~la colère~~ cette vivacité soudaine est admise universellement comme excuse ou du moins comme atténuation? ~~[illegible]~~ c'est un instinct natif, une disposition spéciale des centres nerveux. il y a des caractères (tempéraments) irascibles, personne n'en doute. Pourquoi n'existerait-il pas de même des tempéraments (caractères) déloyaux, artificieux, avares, cruels, &c? L'astuce, l'improbité, l'avarice, la dureté sont, tout aussi bien, que l'irascibilité, (~~des tendances naturelles~~), des instincts prédominants, qui maîtrisent (dirigent) et ~~annulent~~ (dictent) la volonté. ils n'éclatent pas avec la même promptitude, la même spontanéité. telle n'est point leur nature propre.

leur action n'en a peut-être que plus d'énergie. Seulement, comme elle ne perce p[illegible] au dehors (on ne la voit pas), on la nie et l'[illegible] s'en prend vêtement au libre arbitre. . . .

Phare de la Loire du 2 Mars 1869. article Lemonnier sur la légitimité de l'intérêt.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Cahier G-1 } 14 juillet 1869 L. VII 109

. . . . La femme, en général (est monogame par nature,) de sa nature est monogame, (a l'instinct, l'inclination monogame) les exceptions ne (troublent, détruisent,) infirment pas la règle.

L'homme a l'inclination contraire. L'homme, au contraire, (a l'instinct, a l'inclination,) est d'instinct polygame (est polygame d'instinct.) l'homme a l'instinct contraire. L'homme est l'inverse, le contraire. Ces deux tendances sont aux prises dans notre espèce. L'homme, en qualité de maître, (fait prédominer) impose la sienne. La femme la subit. C'est l'opposé de la fable Biblique d'Adam et Ève. Le monothéisme, issu de ce livre maudit, a toujours et partout, pris le monde et la vérité au rebours.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Le coupable, si coupable il y a, est évidemment l'homme. C'est lui qui pervertit la femme, non par sa parole, mais par son exemple. il a exigé d'elle impérieusement la vertu qu'il n'a pas lui-même. " Fais ce que je te dis, et non ce que je fais. " à moi l'infidélité et l'inconstance. à toi la constance et la fidélité. " (Telle est sa loi, (dit-il) depuis sa naissance.) Telle est sa loi. elle régit l'Humanité depuis des siècles.

Cette iniquité est-elle immuable ? Le genre humain (Continuera-t-il), pourra-t-il continuer à vivre ainsi en partie double, l'un est l'opprobre d'une moitié, faisant l'opprobre de l'autre ?

non ! la protestation est universelle. elle (sera) deviendra irrésistible, et la justice prévaudra, (doit prévaloir..) la justice, c'est l'unité de droits et de devoirs, pour les deux sexes, la même définition du vice et de la vertu.

En vain le passé se ~~redit~~ raidit et voudrait (maintenir, aggraver le statu quo,) accentuer encore le contraste, la dualité, licence pour l'homme, rigueur, austérité, sacrifice pour la femme. la prostitution monte avec les couvents. elle atteint les hautes classes. la mode et le théâtre, le boudoir et l'église se confondent.

La protestation est universelle. elle deviendra irrésistible, et la justice prévaudra. La justice, c'est l'unité de droits et de devoirs pour les deux sexes, la même définition du vice et de la vertu (pour les deux sexes) l'unité de droits et de devoirs.

La justice, c'est la même définition du vice et de la vertu, l'unité de droits et de devoirs pour les deux sexes.

il faudra arracher la femme à la religion, cette horrible prêtrise qui l'enlace et l'étouffe depuis des siècles.

La liberté, mot volé par les oppresseurs

pour déguiser la tyrannie. il faut rejeter tous les mots qu'ils nous prennent pour les travestir, et en faire des instruments d'iniquité. Nous avons commis la faute de parler de l'Evangile, du Christ, de les prendre pour drapeaux, sous prétexte de quelques maximes, de quelques discours favorables à l'idée de justice. nous avons payé cher cette maladresse.

Rien de communs avec les oppresseurs. leur tactique, leur salut est dans la confusion et l'obscurité. il faut tracer (creuser) la limite, une limite infranchissable entre eux et nous. Point de mots qui nous soient communs. le malentendu nous est toujours fatal, toujours au profit de l'ennemi.

Religion est un mot à proscrire sans hésiter. c'est une sottise funeste de vouloir nous l'approprier. L'équivoque et la tromperie ne sont point nos armes, mais celles de nos adversaires. Elles ne peuvent que nous blesser. Point de religion. il n'y a pas plus de religion de l'Humanité que de la divinité. L'Humanité n'est point une religion, elle est l'Humanité et n'a pas besoin de couverture qui l'étouffe.

il ne faut pas prendre à l'ennemi ses mots. il faut même lui abandonner les autres, quand il s'en empare, même nos (les) mots qui nous furent les plus chers, celui de liberté. il a changé de sens.

Liberté dans la bouche des chrétiens, signifie liberté de l'inquisition; dans la bouche des aristocrates, liberté veut dire liberté des grandes existences, liberté de l'exploitation, liberté d'avoir des esclaves.

Rayons ce mot de notre dictionnaire. il est déshonoré, depuis qu'il a passé par la bouche de l'ennemi.

L'Egalité, voilà notre devise. Elle renferme tout. il ne peut pas y avoir, il n'y a pas d'égalité sans liberté. L'Egalité seule peut établir et conserver la liberté. aussi jamais l'ennemi ne prononce ce nom d'Egalité. il lui est odieux. C'est pour lui la tête de Méduse. il ne l'articule que pour le calomnier en affectant d'en faire le synonime de césarisme, calcul

6/ infâme qui révèle les terreurs et les projets sinistres du libéralisme.

..... Ici se pose le grand ~~pb~~ problème de la société future, Polygamie ou Monogamie? Laquelle des deux tendances, mâle ou femelle, deviendra, sera la règle, (fera loi dans) la société future?

Des deux tendances, femelle ou mâle, laquelle deviendra la loi de la Société future?

Jusqu'ici, par le despotisme masculin, la polygamie a régné partout et toujours, légale ou illégale, peu importe. C'est l'hypocrisie de moins, or. l'hypocrisie de plus.

Jusqu'à présent, et par toute la terre, le despotisme masculin a maintenu à son profit exclusif, à son usage particulier, la polygamie légale ou illégale, peu importe. Ce n'est que l'hypocrisie de moins ou de plus. Le privilège du mâle deviendra-t-il (sera-t-il) désormais le droit commun des deux sexes? Comme ils sont égaux en nombre, l'échange indéfini sera nécessairement la règle. (L'égalité numérique (du nombre) entraîne nécessairement

7/ l'échange indéfini. Que l'homme fasse la grimace à cette perspective, c'est le moindre souci (que la justice ait) à prendre (pour la justice.) il n'a point qualité pour se plaindre. Mais ce roulement perpétuel sera-t-il le vœu de la femme? de quelques nymphomanes, de quelques toquées, peut-être. Mais de tout le reste (de la généralité,) j'en doute.

Or, puisque la question doit être décidée (vidée) par (voie de justice) la justice, la décision (le jugement) appartient à la femme.

Si la religion égare la femme dans les expiations et les sacrifices insensés, c'est par le remords de l'excès ou même de l'usage qui lui semble toujours un excès.

Si ses aspirations naturelles l'entraînent, la fourvoient, la dominent, la poussent aux excès, c'est la faute de l'homme qui lui refuse par ses propres déportements ce qui est son vœu légitime, un époux fidèle et un foyer sérieux, non déserté. Toutes ses pensées, préoccupations, gravitent autour de

8 de cette grande chose, qui est son rôle (sa mission) la perpétuation de l'espèce, l'amour, la maternité.

Le célibat religieux, invention infernale qui dénature l'être humain, et crée en lui, par la souffrance physique et morale, un désespoir organique qui le transforme en bête de combat.

1er Avril 1869

National du 29 Mars 1869 — "Couvents de femmes à Marseille, qui fabriquent des rabais pour les confectionneurs, par le moyen de jeunes filles de 12 ans, à peine payées. "

Paris, représentation nationale, fait la puissance de la France, en condensant sur un point toutes les forces intellectuelles. Ce moyen peut être bon pour constituer un pays et lui donner à la fois énergie extérieure et interne. Mais ce n'est pas là un état normal. Un peuple doit vivre par lui-même et non par représentation.

9 Paris est la France entière aujourd'hui. il faut que la France entière devienne Paris, et Paris aura cessé d'être une nécessité vitale pour la nation. La nation est à l'état de tutelle et de minorité sous l'autorité naturelle d'un parent supérieur en intelligence. L'enfant ne peut rester indéfiniment mineur. il doit arriver à sa majorité.

Chez l'homme, la croissance se fait d'elle-même par le développement organique. C'est une simple question d'âge. Dans une nation les choses ne passent tout autrement. La minorité se prolonge ou s'abrège par le fait des hommes eux-mêmes, de leur bon sens ou de leurs sottises, par les fantaisies des passions et de la pensée. Ce développement n'est point, comme celui des organismes, soumis à une loi immuable, enfermé dans un cercle fatal. L'enfance ici peut durer des siècles de longs

10/ ou quelques années, aboutir à la civilité ou à l'avortement et à la mort (se nouer et finir par la mort) sans avoir atteint l'âge d'homme.

Le Silence du Peuple.

Le 200 mille gredins ou imbécilles (Paul de Cassagnac, Style du Pays en Mai et juin 1869), muets et calmes, mais recelant la foudre. Les grains de poudre ne conspirent pas. ils ne se disent rien. ils dorment juxtaposés, et au moment donné, ils éclatent ensemble.

---

3 Avril 1869

Pensée nouvelle du 4 avril 1869 – Spécieux article de Paul Lacombe sur les conséquences de la morale Catholique. Le monde entier composé d'automates dont le pape tire les ficelles. ——

Article matérialiste relatif d'André Lefèvre. il dit: "Le positivisme a deux fois sauvé l'esprit moderne. il a mis fin aux rêveries saint-simonienne et Fourriéristes."

Plus souvent! Le positivisme n'a rien sauvé ni rien tué. Le Saint-Simonisme et le Fourriérisme sont morts de leur belle mort, sans l'aide de personne que du sens commun, (sans autre aide que du sens commun). ils étaient condamnés d'avance par leur niaiserie. ces extravagances ne pouvaient prendre pied. Elles ont trouvé pris logis dans quelques cerveaux mal ordonnés et y ont trouvé un tombeau. La Révolution qui seule mène l'humanité actuelle, est incompatible avec les révélations de nouveaux prophètes. Elle souffle dessus et les fait disparaître. aussi lui disent-ils force injures. on voit bien qu'ils sentent en elle leur justicière

---

Tissu nerveux – Substance, matière nerveuse. – cellules nerveuses – Système, appareil nerveux – Centres nerveux. — aménagement de l'histoire.

4 avril 1869

Histoire de Bech..

..... Espionne du prêtre, comme toute femme ou fille, vieille ou jeune qui hante l'église et le confessionnal, elle avait, sur l'ordre du Curé, inventorié la petite Bibliothèque venue de Paris et livré les titres des ouvrages. Le maître avait besoin de ces renseignements pour sa gouverne et celle de sa paroissienne.

Un jour, la mère, voyant son fils fureter partout avec inquiétude, lui dit: "Que " cherches-tu? — ~~[illegible]~~ (je cherche) un de mes " livres que je ne trouve ~~[illegible]~~ (nulle part) pas plus! — Lequel donc? " — Les paroles d'un croyant, par Lamennais. — Oh! " bien, tu n'as que faire de chercher. (ne cherche plus) je l'ai brûlé. — " ah!....

---

6 Avril 1869

Fénélon démasqué par le Duc de St Simon. National du 4 avril 1869

Rapport de Fénélon à Bossuet sur la

Conversion des protestants du Poitou. Il dit: 175

"..... La faiblesse des Huguenots ne fait " pas moins voir combien la force des martyrs " était divine. Les Huguenots, mal convertis, " sont attachés à leur religion, jusqu'au plus " horrible excès d'opiniâtreté. Mais, dès que la " rigueur des peines paraît, toute leur force les " abandonne..... Si on voulait leur faire abjurer " le Christianisme et suivre l'alcoran, il n'y " aurait qu'à leur montrer des dragons....."

Extrait d'un rapport de Fénélon à Bossuet, autographe vendu par l'entremise d'Etienne Charavay, au prix de 250 Fr.

La force divine des premiers martyrs valait tout juste celle des protestants. Après l'édit de Dioclétien, 99 chrétiens sur 100 arrêtés, ont abjuré, Evêques et prêtres en première ligne. Seuls, les maquereaux et les filles publiques

tenaient bon et subissaient le martyre. . . .

15 juillet 1869

Sur la classification d'Aug. Comte.

. . . . Et la Géologie ! naissante à peine au temps de Comte, ce grand prophète (révélateur) l'a oubliée. Il n'y a pas même songé. Elle reste en compte à ses héritiers. (Successeurs)

Que vont en faire ces Messieurs ? quelle case lui assigneront-ils dans leur litanie ? (Hyrielle, Série, Echelle, Hiérarchie.) Elle tient de tout un peu, des mathématiques, de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la biologie, voire de la sociologie, car elle nous révèle des hommes, des sociétés humaines. . . .

Morale indépendante du 4 avril 1869 — article de tête, signé Maïsol. Revue rapide des nouvelles religions depuis 1830.

Moniteur du 5 Avril 1869 - Jules Favre contre les réunions publiques.

Phare du 6 avril 1869. — adresse de Proudhoniens aux députés.

traduction de tous les jugements politiques, possible.

attendu que la volonté du plus fort s'appelle la loi ;

attendu que la loi est la formule du droit ;

attendu que les organes de la loi s'appellent la justice ;

attendu que la justice a toute qualité pour dire ce qui est conforme ou contraire à la loi ;

Le tribunal déclare que la loi a été violée et condamne le coupable à mort ou à cinq centimes d'amende.

Revue positive du 9me 10bre 1868 — article Wyrouboff, page 474, sur le congrès de Berne.

" la majorité du congrès rejette comme " extravagant " un projet de résolution qui

16 " affirmait que les théologies étaient, dans l'état
" actuel de l'organisation sociale, une entrave au
" développement de l'intelligence, et qui demandait
" au congrès de mettre à l'ordre du jour l'étude
" des moyens pratiques pour détruire dans les
" mêmes les doctrines théologiques."

La science moderne, proprement dite,
est jeune, très-jeune, et déjà elle a rendu d'im-
menses services, c'est vrai. Mais, n'en déplaise
au Positivisme, elle n'a pas inventé la méthode
expérimentale. Les hommes observent depuis des
siècles, et quelques-uns ont (bien) observé avec
fruit. L'athéisme et le Matérialisme ne
datent pas d'hier. Ils sont vieux dans le monde.
Or, ils procèdent (de l'expérience) non de la
métaphysique (mais de l'expérience) c'est
l'observation la plus rigoureuse qui a conclu
à l'âme mortelle. Naître, grandir, languir,
s'affaiblir avec le corps, en suivre esclave, en

17 refléter tout, les faiblesses, toutes les énergies, (toutes 177
les infirmités), montrer une si absolue, une si
constante dépendance, c'est prouver qu'on est
uniquement une propriété de l'organisme, destinée
à s'éteindre avec lui.

La science moderne est venue apporter
et apporte chaque jour de nouveaux arguments
à l'appui de cette conclusion, voilà tout. La
conclusion est bien vieille déjà, et elle a toujours
été la fille légitime de l'expérience.

Ajoutons, pour être vrai, que la
science moderne a tiré du coin obscur où elle
végétait, la méthode expérimentale, pour la
placer sur le trône où elle siége désormais
en souveraine incontestée.

Rapports des sexes.

Un homme pour une femme, une femme
pour un homme, telle est la loi qui résulte de
l'égalité numérique des sexes. La polygamie
ne peut être qu'un effet, un privilège de la

violence, à moins de la supposer commune aux deux sexes. Mais alors elle devient c'est un échange indéfini, presque la promiscuité. Est-ce un avantage, & une chose naturelle? L'histoire montre partout et toujours, la polygamie licite (légale) ou non, la compagne (inséparable) et l'effet de la tyrannie masculine et de l'inégalité sociale. La liberté et l'égalité doivent-elles (auront-elles) pour résultat, de la supprimer ou de la généraliser? Sans prétendre imposer la suppression, il est permis de l'espérer de l'avenir.

12 Avril 1869

Revue positive de janvier-février 1869. — article Littré: Suffrage universel en France, page 32.

Il dit: "C'est, comme la philosophie "positive l'enseigne, dans la sociologie qu'est la "plus haute complication."

Rien de plus faux. La physique et la chimie sont infiniment plus compliquées que la sociologie (terme d'argot positiviste pour dire "organisation sociale"). On tatonne toujours,

on tâtonnera long-temps encore, en dépit des nouveaux systèmes, pour trouver la meilleure organisation possible. Mais on ne tâtonne pas moins pour faire progresser la physique et la chimie. Tout cela marche (à peu près ensemble) de concert et de front, et si l'une de ces sciences précède (un peu) (les autres,) c'est bien à coup sûr certainement la sociologie. La physique et la chimie n'en sont nullement les avenues nécessaires, tout à l'opposé. elle sert de flambeau pour éclairer les leurs découvertes. (des deux autres.) Dans l'ordre chronologique (du temps) aussi bien que comme dans l'ordre des difficultés, complications, la sociologie (marche (aussi) en tête avant de) précède (également) la physique, la chimie, la biologie. elle a commencé (avant elles) et sera se complète ra bien plus tôt qu'elles avant elles.

Sans doute l'homme est antérieur à (l'organisation ~~sociale~~ de) la société. c'est là une vérité de la Palisse. Mais la science sociale sera une science chose faite bien avant la science anthropologique laquelle qui ne (trouvera dira) pourra jamais (dire) son dernier mot.

Revue positive, janvier-février 1869, page 34, 4e alinéa. Lire de Contradictions. on y lit:

„ ..... la base de la Sociologie est que
„ la croissance des Sociétés est un phénomène in-
„ dépendant de leur Volonté, qu'il est régi, comme
„ tout le reste, par des lois naturelles qui ne sup-
„ portent aucune immixtion de Conceptions
„ théologiques ou métaphysiques; qu'il a pour
„ effet de produire dans le genre humain plus
„ d'intelligence et de moralité; qu'il est modi-
„ fiable par le savoir humain dans des li-
„ mites assez étendues pour écarter tout fatalisme;
„ et que de la sorte il doit être conduit de
„ manière à nous rendre intellectuellement plus
„ savants, moralement plus justes, socialement
„ plus égaux. ainsi considérés, les événements
„ qui n'apparaissaient que comme des oscilla-
„ tions et des chocs, deviennent des expériences
„ instructives."

Est-il possible d'entasser dans quelques lignes plus de contradictions, d'erreurs, de non-sens?

Si la croissance des Sociétés est un phénomène indépendant de leur Volonté, comment est-elle modifiable par le savoir humain au point d'écarter tout fatalisme?

Si ce phénomène est régi par des lois naturelles qui ne supportent aucune immixtion théologique ou métaphysique, la religion n'a donc pu avoir aucune prise sur les Sociétés. Le christianisme n'a exercé aucune influence sur le monde occidental. il n'a été, il n'est pour rien dans son existence. Tout s'est passé depuis 18 siècles, comme s'il n'existait pas, car les lois naturelles qui régissent les Sociétés sont inaccessibles à l'action de la théologie et de la métaphysique.

Si le phénomène de la croissance sociale est indépendant de la Volonté humaine,

Comment peut-il être conduit de manière à nous donner tous les avantages et toutes les vertus ?

Et voilà cette fameuse science de la ~~haine~~ Sociologie, commencement de toute, les autres sciences ! En dix lignes, dix contradictions complètes, le pour et le contre amoncelé comme à plaisir, l'affirmation et le démenti se donnant la main pour faire la chaine ! Quel étrange positivisme !

même article, voir page 29

14 Avril 1869

La Fraternité, c'est l'impossibilité de tuer son frère. Il y a chez l'homme, comme dans tout être organisé, animal ou végétal, une tendance native, une force d'expansion et d'envahissement qui le pousse à s'étendre, à se développer aux dépens de tout ce qui n'est pas lui. Ainsi font les plantes, ainsi font les animaux, ainsi font les hommes. Cette tendance est la condition indispensable à la conservation et au perfectionnement de chaque individu et de son espèce.

Elle est contenue et limitée par la tendance toute semblable des autres individus, tout de la même race que des espèces étrangères (différentes.) C'est la lutte perpétuelle, acharnée, le Struggle for life de Darwin.

De là cette soif universelle d'usurpation trop démontrée par l'expérience. (Quand l'homme est faible, il se laisse réduire à un minimum qui est en raison même de sa faiblesse. Fort, il empiète et dévore dans la mesure de sa force. Il ne s'arrête qu'aux barrières infranchissables.

L'ouvrier opprimé devient patron oppresseur, et il n'est pas le moins dur, les ateliers le savent. L'abus est donc certain, tant qu'on ne le rend pas impossible.

Toutes les difficultés sociales (viennent de là ?) n'ont pas d'autre origine. On ne peut se fier à personne, même au plus raisonnable, au plus modéré. Le pouvoir est oppresseur par nature.

Le sentiment de justice, développé par l'instruction, n'est lui-même qu'un assez frêle obstacle. l'instinct envahisseur se fait jour, perce et pénètre, dès qu'il ne sent plus la résistance et se fait illusion de la meilleure foi du monde, avec les plus beaux prétextes.

il n'existe de sûreté pour chacun que dans l'égalité de force chez tous. les forces juxtaposées se font échec et équilibre. Point d'autre garantie sérieuse dans l'ordre social. La Fraternité n'est que l'impossibilité de tuer son frère.

---

14 avril 1869

Revue positive, janvier-Février 1869, Page 35.
article Suffrage universel

manie de la subdivision et des Categories, scolastique pédantesque renouvelée du moyen âge. rage de numéroter et de distinguer. Résurrection des vieux procédés enterrés depuis des siècles. application aux sciences modernes d'une méthode oubliée qui donne un air de nouveauté et d'originalité à des redites et des lieux communs,

qu'on habille ainsi en découvertes merveilleuses.

181

Page 33 – Long entortillage pour accorder et concilier deux choses (contraires) inconciliables, c'est-à-dire le (un) prétendu phénomène naturel de l'évolution sociale qui s'accomplit et se développe suivant sa vertu propre, et l'intervention de l'intelligence humaine qui se saisit de sa propre conduite et ne la laisse plus flotter au hasard des impulsions du dehors.

ainsi, d'une part, fatalité de l'évolution sociale qui se développe par sa vertu propre comme les phénomènes de la nature, et de l'autre, progrès de la Société par l'œuvre de sa volonté consciente et réfléchie et par le fruit (les profits) de l'expérience (mise à profit.) contradiction bizarre (absolue) qui admet la fatalité pour les temps d'ignorance et la supprime pour les temps de lumière

Littré dit : " Comme un homme arrivé à
" la maturité de l'âge et formé par l'expérience
" de la vie, se saisit de sa propre conduite et ne
" la laisse plus flotter au hasard des impulsions
" soit du dehors, soit du dedans, de même la
" société, parvenue au haut d'une de ses phases
" climatériques, prend conscience de sa destinée
" et se sert de ses complications de la loi qui la
" régit, pour améliorer sa condition. C'est l'œuvre
" du génie humain de trouver ici, comme ailleurs,
" dans la complexité même des phénomènes, un
" agent de progrès et un moyen de salut."

Barbotage ridicule. Vraie ou fausse,
la comparaison du développement social au dévelop-
-pement humain doit rester logique, continue,
et non (changeante) intermittente. Depuis son
apparition sur la terre, l'homme s'est toujours
développé de la même manière, par l'éduc-
-ation et le perfectionnement de son cerveau.

Ce qui est fatal et immuable dans ce phé-
-nomène, c'est la subordination de la pensée
à la substance nerveuse (qui l'enfante) dont
elle est le produit. Ce qui varie à l'infini, ce
sont les influences modificatrices de l'encéphale.
La plus puissante, la plus variable aussi, de ces
influences, est la réaction mutuelle des hommes
sur eux-mêmes. Car là ils s'appartiennent et
ne restent (sont) pas à la merci de la fatalité,
(ne demeurent pas les esclaves de la fatalité.)

Or, tel est l'homme, telle est la société.
(Si l'on admet,) admettons l'analogie, (similitude
ressemblance, identité) entre la marche (évolution)
le perfectionnement de l'homme et celle (celui)
de la société. Si donc la société évolue à la
façon (à l'instar) de l'homme, (elle évolue
certainement) elle doit évoluer comme lui par
un procédé fixe. (il ne peut pas y avoir n'y a pas dans) cette évolu-
-tion (n'a pas, n'offre pas) une période (époque)
de fatalité et une période (époque) de liberté,

mais de simples variations (différences) d'énergie (de puissance ou de direction.

La vérité ~~est~~ est que la marche de l'humanité n'a rien de fatal, dans le sens vrai, ~~[illegible]~~ raisonnable du mot, qu'elle est au contraire irrégulière, désordonnée, fantasque, tour-à-tour rapide ou lente, rétrograde ou progressive, toujours à la merci du hasard et des passions humaines, toutes choses qui sont l'antipode de la fatalité.

Dans l'hypothèse de Littré, il (faudrait) faut admettre que l'Humanité n'aurait pas pu (marcher,) se développer autrement qu'elle ne l'a fait, que pas un seul des événements grands ou petits qui ont (influencé) ~~[illegible]~~ (influé sur) (sa marche ou évolution) n'aurait pu rester dans le néant ou avoir une issue différente sans nuire au progrès humain, en un mot que notre espèce l'humanité a tenu suivi la route la plus directe, la plus courte, et fait le plus heureux de tous les voyages, que la moindre toute déviation du chemin suivi eût été

un désastre, ~~et~~ bref, que tout a été, est et sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Pangloss (n'avait pas été jusque là) n'allait pas si loin. n'était pas de cette force.

---

même sujet Voir page 20, 21, 22

15 Avril 1869 — Revue positive, janvier-Février 1869, pages 34, 35 &

Etrange assurance du positivisme toujours tranchant et dogmatique dans ses affirmations les plus contradictoires. Littré dit page 34 :

" La base de la sociologie est que la " croissance des sociétés est un phénomène indépendant " de leur volonté ; qu'il est régi, comme tout le reste " par des lois naturelles qui ne supportent aucune " immixtion de conceptions théologiques ou métaphysiques ; " qu'il a pour effet de produire dans le genre humain " plus d'intelligence et de moralité ; qu'il est modifiable par le savoir humain, dans des limites assez " étendues pour écarter tout fatalisme ; et que de la " sorte, il doit être conduit de manière à nous rendre

" intellectuellement plus savants, moralement plus justes,
" socialement plus égaux. ainsi considérés, les événe-
" ments qui n'apparaissaient que comme des oscillations
" ou des chocs, deviennent des expériences instructives.

" Si beaucoup d'événements qui s'offrent
" à ce genre de méditation sont fortuits, je veux
" dire déterminés par des causes qui échappent,
" soit aux volontés, soit aux prévisions, il en est
" qui sont produits sciemment pour un but cherché
" je citerai pour exemple les sociétés coopératives
" que les ouvriers établissent en différents lieux.
" le but est de transformer le simple salarié en
" propriétaire partiel du capital employé dans
" l'opération.

" Si les sociétés coopératives deviennent
" sur une grande échelle, l'événement sera consi-
-dérable, de la même façon qu'il est considérable
" que les paysans soient devenus, de simples
" journaliers, possesseurs d'une partie du sol.

" la division de l'étude sociologique
" en générale ou de direction, et spéciale ou d'appli-
-cation,
" fait immédiatement toucher du doigt ce qui est
" utopie lointaine ou ce qui est de bon aloi. la
" première, celle qui fournit la généralité, et à la-
-quelle on pourrait demander une construction
" sociale, indique seulement le sens dans lequel se
" meut la société, et laisse sans réponse les questions
" de l'organisation concrète. la seconde, celle qui
" donnerait les réponses au sujet de l'organisation
" concrète, ne va que pas-à-pas, d'un terme
" actuel à un terme voisin, et ne peut courir les
" grandes aventures de l'utopie: d'on ne saura si
" l'utopie est fausse ou vraie, que quand on se
" sera assez rapproché d'elle pour qu'elle devienne
" un de ces pas, un de ces termes voisins."

Ce long galimathias peut se traduire
ainsi en quelques mots:

" La croissance des sociétés est un phé-
-nomène indépendant de leur volonté, par consé-
-quent fatal. il n'est pas fatal, car on peut le
" diriger à volonté. il importe donc de le bien
" conduire, quoiqu'on n'y puisse rien.

"La division de l'étude sociologique en générale
"et spéciale en fournit les moyens. Elle fait immédia-
"-tement toucher du doigt ce qui est utopie ou
" chose pratique. Par exemple, les ouvriers fondent
" des sociétés coopératives, dans le but de transformer
" le salarié en propriétaire partiel du capital. Est-ce
" une utopie ou une chose pratique ? On le saura
" quand on l'aura vu. Si elles réussissent sur une
" grande échelle, l'événement sera considérable."

Ce petit morceau offre un échantillon spécimen-
modèle du genre positiviste, trinité janus,
Prudhomme et Lapalisse, sans compter le prudent
Calchas qui n'a garde d'aventurer ses oracles.
La sociologie devine admirablement l'avenir,
quand il est devenu le passé. Les ouvriers tentent
le coopératif. grosse affaire. quelle en sera l'issue?
Le distinguo positiviste vous le dira sans hésiter
après l'évènement. vous le trouverez prêt alors à
systématiser la démonstration sociologique, ou à
sociologiser la démonstration systématique de
la loi naturelle qui a déterminé fatalement

le phénomène ineluctable de la victoire ou de
la défaite. (18)

Mais avertir les travailleurs qu'ils
font fausse route et s'engagent dans un impasse,
simple prévision, simple conseil de bon sens qui
n'exige pas le moindre effort de génie? Pas si
(gauche) sotte la sociologie! Contrarier à la fois
le gouv^t qui a ses vues et les ouvriers qui ont une
marotte! Peste! cette maladresse! Pa (sort de sa
spécialité,) n'est plus de sa compétence et ne rentre
pas dans sa niaiserie constitutionnelle.

Le positivisme ne se mêle pas des choses à
faire. il n'a point d'avis à ouvrir, point d'opinion
à emettre sur ce qui est en litige. une fois la
question vidée, il intervient majestueusement ~~pour~~
~~[illegible]~~ par la méthode
Barbara, Celarent, Baralipton, et vous ~~[illegible]~~ bâtit en
cinquante points la démonstration systématique
que les choses devaient arriver fatalement comme
elles sont arrivées; sur quoi il se rengorge, en
révélateur qui tient entre ses mains toutes les clés
de l'avenir, après avoir ouvert toutes les portes du
passé.

16 avril 1869

Revue positive, janvier-février 1869, article suffrage universel, pages 37 et suivantes.

Le positivisme daigne reconnaître que le régime représentatif est une création des anciens. Mais il fait observer seulement qu'en Grèce, par l'exclusion de esclaves et de certaines catégories d'individus, ce système constituait une aristocratie.

mais à Rome le suffrage était universel. il est vrai que la division par tribus avait rendu l'intervention des pauvres nominale et dérisoire, en proportionnant avec adresse la valeur des voix à la quotité de la fortune. Premier exemple d'escamotage et de mystification.

Puisqu'au temps si lointain de Servius Tullius, la tromperie politique avait déjà de tels raffinements, de quel droit tenir Marc-Aurèle ou Dioclétien pour incapables de concevoir l'idée d'une représentation générale de l'Empire

à Rome? C'eut faire trop bon marché de gens qui en savaient plus que nous tous, bien des rapports. ne dirait-on pas, qu'il s'agit de sauvages, de la mer du Sud. Rome n'avait-elle pas épuisé toutes les formes représentatives, imaginé toutes les combinaisons possibles pour la division des pouvoirs?

Qu'était ce donc que le sénat, sinon une assemblée générale de l'Empire? toutes les provinces lui fournissaient leur contingent d'ainsi, bien entendu, de la main du prince, précis très-clairs que le prince connaissait à merveille l'idée et avait le danger du vote populaire. Comment les empereurs auraient-ils rien ignoré de ce mécanisme, alors que leur pouvoir n'avait d'autre origine que l'élection confisquée sur le peuple? Vraiment le positivisme tourne un peu trop au maître d'école. il ne voit partout que des cahiers de sa façade.

La malfaisance, pareille à celle de deux autres champignons, se distingue pourtant par l'excès de folie qui le mettent hors ligne.

Entrant dans la manie du numérotage, on peut le diviser en trois vices principaux.

1° Ses extravagances, subdivisibles en trois régions : sidérale, terrestre, ultrà-mondaine.

Inutile de parler de son système cosmique. il est du domaine de Charenton.

Même renvoi pour les rêves terrestres, les anti-lions, les anti-tigres, les anti-baleines, la mer de limonade, l'œil au bout de la queue, &c tout cela ne relève que de la médecine aliéniste, de même que les divagations sur le vie ultrà-mondaine, sur le monde astral, &c.

2° La théorie passionnelle.

autre collection de sottises, mais plus dangereuses. à l'inverse du Christianisme qui déclare l'homme un amas de vices, le Fourièrisme proclame un monceau de perfections. toutes les passions, tous les instincts, rivalisent d'excellence. il ne s'agit que de leur donner un cours utile et de constituer la société sur leur satisfaction bien entendue. c'est ce qu'il appelle l'harmonie.

En harmonie, l'instinct du meurtre lui-même devient chose précieuse. il crée la vocation de Boucher. c'est la méthode attrayante substituée à la méthode répugnante. l'attraction comme moyen, l'harmonie pour but, les passions comme acteurs, tel est le résumé de la morale Fourièriste.

Ce système a une base fausse. il suppose la fixité des instincts, l'identité ~~perpétuelle~~ constante de l'homme avec lui-même. Or, tout le développement des êtres terrestres s'est accompli d'après la loi opposée, le changement perpétuel et insensible, la ~~transformation~~ migration progressive des êtres. L'homme

est le produit d'une transformation continue, aussi lente dans ses effets que persistante dans sa marche. il abandonne et il acquiert. il se renouvelle dans ses instincts et ses facultés, comme le corps dans ses tissus.

La permanence des instincts et leur utilisation par une méthode harmonique est donc une théorie radicalement contraire à notre nature et aux lois physiques.

Tous les instincts, à un moment donné, ont leur utilité et concourent à la conservation des individus et de l'espèce. Mais le temps les modifie au moyen de l'homme lui-même qui progresse par le perfectionnement continu du cerveau. Établir une organisation définitive sur la ~~prétendue~~ permanence des penchants et des passions, est donc un contresens.

Tout n'est pas admirable ni séduisant dans l'homme: il a de vilains côtés et de sales inclinations. Prétendre tirer de ses fleurs de la fumier, c'est peut-être beaucoup d'outrecuidance. il n'est

pas propre surtout de sanctifier ces vilenies sous le nom d'amour céleste. Les Sacchantes ne valent guères mieux. Les Régiments de Sacchantes expédiés dans les forêts vierges pour attirer des régiments de défricheurs offrent une harmonie assez risquée. il faudrait beaucoup de quinine et de mercure dans les gibernes. Vraiment, la déviriginisation des bois par la grâce des déviriginisées, le défrichement sylvestre par une armée de défrichées et de défricheurs humains, c'est le délire de l'harmonie érotique.

N'oublions pas les puérilités qui distancent de bien loin celles du moyen âge, les prétendus rapports des nombres, des couleurs, des ~~sons~~ corps célestes et de la musique: sept planètes, sept couleurs, sept tons. La scolastique n'était pas de cette force. Charenton! Charenton!

3° La question sociale, seule face du Fourièrisme qui mérite examen. il admet pour la production trois éléments, le capital, le talent, le travail, et les rétribue dans la proportion

de 4, 3, 5. Par là, le Fouriérisme, si foli-
-chonnement novateur en tout le reste, rentre dans
la vieille ornière et veut immobiliser le présent à
perpétuité. ~~il a~~
il a beau imaginer son quadruple
produit, autre invention fantastique, il ne change
rien, ne réforme rien et conserve tout. Le capital
est reconnu légitime, nécessaire. Il prime même le
talent. C'est la consécration et même l'aggravation
de ce qui existe, au détriment du travail. Le
talent n'a jamais eu le quart, ni le capital le
tiers de la production brute. Réduire le travail à
5/12, c'est tout simplement le mettre à la portion
congrue. Toutes les fantaisies phalanstériennes
sont des (folies de carnaval) farandoles sur le
travail étranglé.

Les Fouriéristes ont dévoré des millions dans
leurs essais de chimères. ils ont montré beaucoup de
talent à consommer un gros capital pour ne faire
aucun travail. C'est la seule traduction vraie de
leur trilogie (formule) cabalistique.

16 juillet 1869

Manie de dramatiser, de faire du roman
La vérité nue fait bailler. on se dit : "il
"y a mieux que cela chez Ponson du Terrail,..
... à l'ambigu". — Monde blasé, Romanciers
corrompus et corrupteurs. — Populations
pourries par l'oisiveté, le luxe et l'énervement
de l'art. — Le Mélodrame mis à la place de
l'histoire. — Monde d'idiots qui vont en
pèlerinage visiter le cachot de Dantès au
château-d'if. (Monte Christo)

Locutions capitalistes.

Le capital se refuse. — Le capital est timide. —
— Le capital se cache. — Placer les capitaux —
— Bon placement. — Placement sûr. — Placement
sur Hypothèque, sur l'état, sur les chemins de
fer, dans les compagnies industrielles. — Emploi
des capitaux

42/

22 Avril 1869

Les Elections.

.... C'est là précisément ce qui est (fait) l'honneur du peuple, la supériorité de sa cause : il ne peut attendre son triomphe (triompher que par) que de la droiture et de la probité, et ce qui fait la honte, la condamnation et le désespoir de ses ennemis, en même temps que la certitude de leur défaite, c'est qu'ils ne peuvent vaincre que par l'astuce et la tromperie. Car chaque victoire de ce genre n'est qu'un élément de plus pour la catastrophe finale. Il ne peut vivre que dans l'atmosphère de la justice, il entre dans celle de l'iniquité.

Mai 1869

43

190

Si Attila, si Gengiskan, occupant un pays avec leurs hordes, avaient eu l'idée joviale de se faire acclamer par le suffrage universel, l'unanimité de votes eût répondu à cet appel avec enthousiasme. ni opposant, ni abstention.

Si, un beau matin, il avait pris fantaisie à l'inquisition de se mettre aux voix, pas une ne lui aurait fait défaut. L'inquisition et Attila ont de façons irrésistible de consulter le scrutin. Sans la liberté absolue de la presse et de la parole, sans la sécurité, non point nominale, mais réelle et complète des votants, sans la faculté illimitée du choix, le suffrage universel est la plus odieuse dérision et crée la pire des servitudes.

La postérité lira un jour, avec des éclats

de rire ou d'indignation que, très-souvent, chez un certain peuple, 40,000 citoyens, convoqués pour l'élection d'un mandataire, n'étaient pas seulement tenus de restreindre leur choix entre 50, 20, 10, 4, ni même entre deux candidats, mais contraints de porter leur suffrage sur un individu, le seul qu'il leur fût permis de choisir.

Nul temps et nulle contrée n'auront fourni à l'histoire l'exemple d'une telle dégradation.

Gaulois du 14 Avril 1869

Déloyauté du Rédacteur en parlant de la loi de Sûreté générale. il supprime le 15 Mai et le 26 juin 1848, dans la citation de l'art. 7 de la loi, article qui permet de transporter ou interner de nouveau les transportés et internés de Mai et juin 48.

[redacted]

Pitié seulement pour les victimes du 2 9bre 1851! Quant aux vaincus de Mai et de

191

juin 1848, c'est bien fait. Pas un mot pour ces coquins. Que le silence éternel se fasse sur eux et que l'oubli les efface de la mémoire des hommes.

D'ailleurs leur seconde proscription par l'Empire pourrait nuire à la colonnie libérale qui a fait d'eux les agents de Bonaparte, et qui renouvelle [redacted] son mensonge le plus souvent possible.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R. F.

Gaulois du 14 Avril 1869

Découverte, à la porte de Fuencaral, d'une couche de terrain de 10 à 12 mètres de surface, sur un mètre de profondeur, contenant les restes carbonisés de victimes de l'inquisition. C'est là que s'élevaient les bûchers et que la religion catholique offrait à son Dieu les victimes humaines.

Phare de la Loire du 15 Avril 1869

M. Edouard Troplong, le neveu du Président du Sénat, mort pauvre, Candidat dans la Nièvre (1869). compte tout particulièrement

"sur le souvenir de son oncle. Encore un
" neveu, qui, s'il réussit, pourra dire : " c'est
" lui qui de rien m'a fait ce que je suis. Nous
" avions déjà Mr des Rotours II. Peut-être
" posséderons-nous Mr Troplong, deuxième du nom"

Voilà ce qui s'appelle voir la paille dans l'œil du voisin et oublier la poutre qu'on a dans le sien.

Et Raspail neveu ! — Et Garnier-Pagès frère ! — Et Cavaignac frère ! — Et Cavaignac fils qu'on posait naguère en prétendant ! — Et Bethmont fils ! — et Gambon Frère ! — Et Maigne frère ! &c. Et Carnot fils ! &c

plaisant scrupule de ces Messieurs, quand il s'agit des adversaires. Lorsqu'il est question de leurs amis, ils ne tarissent pas d'éloges et de sollicitations. Ce qui était un scandale, devient une merveille, une justice, une réparation.

Phare du 15 Avril 1869

" On dit que Mr Lachaud essaie de
" trouver des auditeurs à St Denis, pour leur
" faire une conférence sur l'abolition de la peine
" de mort. il faut espérer que tous les intéressés
" s'empresseront d'accourir."

Si un libéral avait fait une conférence pour l'abolition de la peine de mort, toute la presse libérale eût battu des mains avec enthousiasme. C'est un candidat hostile qui prêche la même thèse. On ne lui accorde pour auditeurs que les assassins.

Même numéro. — Inhalateur ou Emanateur de Goudron, par Sax, pour guérir les bronchites chroniques, les affections pulmonaires

---

16 Avril 1869

" je vous rappelle à la rigueur du pantalon noir."

Paroles du Président des appels de police correctionnelle, Falconet, à l'avocat C... ; le 16 Avril à l'audience.

17 Avril 1869

L'instruction, unique agent du progrès humain, n'a d'autre source que la Communications de la pensée. Cette origine se dévoile, jusque dans les événements les plus désastreux. Ainsi la guerre est parfois civilisatrice. Pourquoi?

Il suffit qu'elle mette en contact des peuples inégaux en savoir, ou simplement divers d'habitudes et de connaissances. L'isolement est rompu, l'échange des idées s'accomplit à travers le carnage et les ruines. La lutte finie, le sang et le deuil s'effacent, la lumière reste.

16 juillet 1869

Contradiction complète en toutes choses entre la foi et la raison. Il faut que la société abandonne un de ces deux principes. Ils ne peuvent plus vivre ensemble.

Morale indépendante du 9 Mai 1869

Page 34, lignes 9 et 10 :

" La philosophie positive, comme tout le
" monde le sait, n'est que la Science hiérarchisée "

Voyez-vous cela ? il n'en a coûté au positivisme que la peine de le dire pour le faire croire.

Rappel du 8 Mai 1869

Réunion de la Redoute

Bancel : " La démocratie est sainte et
" sacrée. Je suis son enfant. Je serai
" son défenseur et son apôtre. Mais la dé-
" magogie n'est pas autre chose que la route
" tracée aux Dictatures et aux Despotismes.
" Je ne suis ni jacobin, ni Montagnard,
" ni Girondin, ni Maratiste, ni Hébertiste,

" mais le fils dévoué de la Révolution et
" l'amant de la liberté."

à ceux qui ont prétendu qu'il était
plutôt partisan de l'égalité et non de la
liberté, il répond :

" L'égalité ne suffit à rien, si elle
" n'est maintenue, modérée par la liberté, qui
" est la pierre angulaire de la Révolution
" et de la société moderne."

Temps du 9 Mai 1869

" je ne suis d'aucun parti."
Profession de foi de Renan

National du 8 Mai 1869.

à Lyon, Candidature du Marquis
de Mortemart, appuyée par le journal
Catholique la décentralisation. Colonne 4,
page 2

Réveil du 10 Mai 1869 - Refus d'un 144
local dans le 20e arrond.t pour réunions électorales.
Renvoi au Préfet par le Maire Morel-Fatio.

Pas un local dans Paris pour
400 mille électeurs. Cent églises pour une
poignée de Simbêches.

Pelletan fait à Annonay le panégyrique
du grand Lavoisier, dont il fut le disciple et
l'ami. Le Réveil du 10 Mai 1869 cite
un passage de cette étonnante épître :

" ..... mais ce qui constitue la moralité à tirer de cette conférence (la conférence de Pelletan), c'est la profonde et sage intelligence
" de cette nombreuse assemblée de plus de 1500
" personnes, accueillant par des applaudissements
" unanimes, accentuant de ses bravos les plus
" énergiques, tous les passages de ce discours où l'éloquence indignée de l'orateur mettait en parallèle
" les actes honnêtes et désintéressés de son héros avec
" les hontes, les turpitudes, et l'avidité vénale des personnages publics de notre temps.

52) Réveil du 10 Mai 1869 – Pag. 1, Colonne 4.

Lettre de Jules Favre au Siècle pour déclarer son acceptation de la candidature à la 7e Circonscription. Chef-d'œuvre de Jésuitisme et de Maquignonnage.

Même numéro, Page 1, Colonne 5.

Désistement d'Ulysse Parent, autre chef-d'œuvre de Macairisme. il ne veut pas sortir le ventre creux, avec un serment sur le dos.

Rappel du 10 Mai 1869 (3–1)

La Fête du 8 Mai à Orléans. Discours de Dupanloup. – L'Etendart de Jeanne d'arc, porté par les élèves du Séminaire.

Description de la Fête et de la procession

Univers des 7-8 Mai 1869, Page 2 et nos suivants.

Victor Lefranc, candidat clérical des Landes, défenseur du pouvoir temporel des Papes, adopté et recommandé par l'Univers, a eu les voix des clergé. – On dit que non.

19 juillet 1869

Phare de la Loire du 12 Mai 1869. 195 (53)

Article de tête, chef-d'œuvre de perfidie, de trahison, de Jésuitisme, catholique, philosophique, politique

---

[illegible] 1869.

Circulaire électorale de Ducoux, autre monument de cynisme et de scélératesse. Cette nuée de Coquins sort de ses salons dorés par l'Empire et se précipite, toute prête pour le futur escamotage.

Même numéro. – Circulaire électorale de Bancel aux Lyonnais, œuvre de réaction hypocrite.

---

14 Mai 1869

Le gouvt provisoire, sa conduite. il supprime le serment pour faciliter l'entrée des Royalistes dans toutes les fonctions publiques, en leur épargnant le déboire et la gêne d'un parjure. Pouvaient-ils d'ailleurs se montrer rigides au nom de la République, ces hommes tout souillés de leur serment à Louis-Philippe?

ils maintiennent l'indissolubilité du mariage pour rester dans le giron catholique et rallier le clergé. C'était proclamer la suprématie de l'Eglise. ils font plus, ils n'autorisent pas le mariage des prêtres, subordonnant la loi civile aux dogmes catholiques et mettant hors la loi une classe de citoyens, pour obéir au pape. Elle est longue la liste des trahisons du gouvt provisoire.

Peuple du 19 mai 1869. article intitulé Thiers et les instituteurs primaires

Page 2, colonne 1

En 1869, 32,383 cours du soir réunissaient 830,000 adultes, devant près de 40,000 instituteurs et institutrices. Sur ces 32,383 cours libres, 3,021 ont été ouverts par des congréganistes, 29,362 par des laïques

L'Evêque d'Orléans (dans quel ouvrage? je l'ignore) répète cette parole

de Thiers, (dite probablement en 48 ou 49) 196

"Pour être maître d'école, il faut une humilité, "une abnégation, dont un laïque est rarement "capable. il faut le prêtre, le religieux. L'esprit "et le dévouement laïque n'y suffisent pas."

Le même Dupanloup répète une parole prononcée devant lui en 1850 "par un homme d'état, (quel homme d'état?) long-temps prévenu contre "nous", ajoute l'Evêque, "mais éclairé par les "événements. or, voici cette parole, sortie sans doute de la bouche de Thiers, comme la précédente: "Si on veut que ce pays-ci se tire d'affaire, "il faut que l'école soit faite dans la sacristie."

Dupanloup n'a pas nommé l'homme d'état. Mais cet homme d'état, c'est Thiers.

— Même numéro du Peuple, 19 Mai 1869. adresse à Ollivier par des Etudiants en droit dont les signatures couvrent six grandes pages, communiquées au journal Le Messager de Paris.

même numéro, page 1 et 2 — Jules Simon, Ferry et Garnebetta sont allés à Twickenham voir la famille d'Orléans. Quand et Comment? Le journal ne le dit pas.

Univers du 19 Mai 1869. — Fin du discours du Chanoine Manterola aux Cortès d'Espagne. — La question de la misère résolue par l'abrutissement, la résignation et le pendon. — Exiger la liberté partout où le Catholicisme n'est pas le maître; l'inquisition où il domine.

Univers du 21 Mai 1869, page 2, Colon. — Lettre de Victor Lefranc pour prodamer son dévouement au pouvoir temporel du Pape.

— Le Sieur Royer, industriel de la Haute-Vienne, somme, en son nom et en celui de ses employés et ouvriers, un candidat de se déclarer pour le Pape et pour la liberté de l'enseignement supérieur, autrement dit pour le monopole de l'enseignement aux mains des Jésuites.

Temps du 21 Mai 1869

La mitrailleuse est un petite pièce en cuivre, longue de 79 centimètres, qui lance par heure 3600 projectiles avec une précision inconnue jusqu'ici.

Carte de Circonscriptions électorales de la Seine

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE LSS

Peuple du 22 Mai 1869. — Divers articles intéressants. — Le premier, de Duvernois, se résume en ceci: "La politique de l'Empereur, depuis "le 29 janvier, est aussi démocratique que celle "de la démocratie la plus avancée, plus libérale que "celle des plus libéraux, plus conservatrice que "celle des plus conservateurs."

Un autre article, signé Frary, moqueries assez réussies des farouches candidats de la démocratie. Appréciation fort juste de tous ces tribuns assermentés. Un 3e article, "Conseil aux électeurs," calcul très-drôlatique sur les chiffres électoraux. Chef-d'œuvre de Macairisme qui peint l'imprudence du jour.

Même numéro du Peuple, 22 Mai 1869

article sur Pelletan, qui rappelle sa conduite de 1848, la duplicité, son éternelle face de jamais.

National du 22 Mai 1869, la liste de ses candidats : "André Pasquet, D'Alton-Shée, Emile Ollivier, Picard, Raspail, Guéroult, Cantagrel, Jules Simon, Pelletan.

Emile Ollivier est porté par le Peuple le National, la Liberté, le journal des Débats, la Patrie, l'Opinion Nationale.

Commentaires patelins et félicitations du National sur chacun de candidats de sa liste. journal de spéculation, sans opinions, sans conviction, ni foi, ni loi. Robert Macaire par tous les pores.

---

4 Mai 1869

Libre arbitre.

Qui n'a inventorié par une longue fréquentation tel caractère dont

dont on acquiert à la fin la connaissance complète jusque dans les derniers replis ?

De cet homme on possède la structure morale avec des détails aussi précis que les traits de la figure, et le moral reste aussi immuable aussi identique à lui-même que les linéaments de la face. L'âge les modifie l'un et l'autre dans les mêmes limites, dans les mêmes proportions. On est sûr de retrouver en toute circonstance le caractère aussi bien que le visage, et peut-être les impressions extérieures ont-elles plus d'influence sur la physionomie que sur le caractère (la personnalité morale).

---

29 avril 1869

.... L'homme est très-ancien sur la terre, beaucoup plus ancien qu'on ne l'avait longtemps imaginé et probablement même qu'on ne le suppose encore.

Sa première existence, sans nul doute, était toute bestiale. Vivait-il seul ou en société? Ses débuts dans l'assistance mutuelle ~~[illegible]~~ ont-ils eu lieu se sont-ils faits (a-t-il débuté dans l'assistance ~~[illegible]~~ réciproque) sous la forme de la communauté ou de l'échange (ont-ils eu la forme de communisme ou de l'échange? Mystère (lettre close). Toute hypothèse sur l'état social de ~~ce temps pri~~ (ce temps primitif,) de cette humanité primitive ne saurait être qu'un Roman.

Les australiens, par analogie, pourraient fournir quelques indices sur les mœurs et les agissements de ces périodes reculées. ils semblent récents dans la famille humaine, à juger d'après leur extrême sauvagerie

Cependant on a exagéré jusqu'à l'absurde en les plaçant au niveau et même au dessous des singes. Les singes n'ont pas la parole, encore moins des armes aussi remarquables que le Boomerang,(1) sujet perpétuel d'étonnement pour les Européens. ils ne manœuvrent pas des flotilles nombreuses de pirogues.

Les australiens possèdent tout cela et probablement encore d'autres signes de progrès (avantages, qualités) qui échappent à l'observation dédaigneuse et superficielle des blancs. Ces observateurs sont des touristes trop dégoutés que révoltent la saleté et la puanteur des pauvres diables, et ils s'inquiètent beaucoup plus de tracer des tableaux pittoresques pour l'amusement des oisifs que de faire des études d'anthropologie profitables à la science.

il est assez difficile de démêler (l'état) le système social des noirs de la baie de Carpentarie. Est-il communiste ou individualiste? ils paraissent associés, sans communisme, même sans échange, et seulement pour la défense commune, non pour les besoins de la vie usuelle.

En effet, ils ne cultivent pas, marchent nus, n'ont pour abri (couvert) que des branchages placés le soir, abandonnés le matin. Donc point de propriété immobilière. ils sont nomades; point de meubles. restent ~~quelque~~ pour unique richesse, quelques armes et outils instruments fort simples, de fabrique toute (individuelle) personnelle.

Cannibales, pêcheurs, chasseurs, en lutte perpétuelle (constante permanente) contre la faim, ils travaillent probablement, chacun pour son compte. Cependant des pirogues ne

s'improvisent pas. Dans quelles conditions sont-elles construites? isolément ou en commun? il serait intéressant de le savoir. On n'en dit rien. Ce qui est certain, c'est qu'ils vivent en troupe et par tribus, avec une organisation et des chefs, société fort rudimentaire (sans doute) peut-être, mais positive.

Nos ancêtres de l'âge de pierre étaient-ils plus avancés, et même autant? c'est (au moins) douteux. ils ont (eu) cependant une postérité (passable) présentable. Quant aux australiens leur compte est réglé. ils ~~sont tombés aux mains~~ vont rencontrer d'une race qui n'épargne pas les autres. On a essayé de les amener à la culture du sol, à la civilisation blanche, tentative ridicule et stupide qui exigeait de ces infortunés ce que ne peut donner (comporte pas) leur organisme. Cérébral. les transformations du cerveau ne

64/ s'improvisent pas. Elles font l'œuvre des
siècles. au contact des Anglais, les peaux
noires d'Australie vont périr, comme les
peaux rouges d'Amérique, comme la race
Zélandaise elle-même si intelligente et
belle. C'est triste.

Par une cruelle fatalité, toutes les
jeunes familles humaines, dans l'enfance
avait [illegible] besoin de protection et de tendresse
pour arriver à la virilité, sont en butte
malheureusement à rencontrer la vanité la plus
égoïste, la plus grossière, la plus impitoyable
la plus hypocrite et [illegible] la race blanche,
les Anglo-saxons qui détruisent froidement,
sans remords comme sans bruit, tout ce qui
se trouve devant eux et fait obstacle à
leurs envahissements.

Des renseignements précis et judicieux
sur les Coutumes Australiennes pourraient
éclairer la condition première de nos propres aïeux

pour la suite, voir Cahier 62

201

~~3e sous chemise de la chemise~~

9 sous chemise
3e série

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

...ire — 120 millions
...iera — 80
200

Mallet — 30
Darblay — 20
Edouard Rodrigue — 10

Renouard de Bussière — 20
30

Série inverse Cahier 4

202

...ère — 120 millions
...iera — 80
200

Mallet — 30
Darblay — 20
Edouard Rodrigue — 10

Thurneysen, Heeckeren,
Renouard de Bussière — 20
30

1

Supposons le christ revenu parmi nous en 1867 ...
Venant au monde à Jérusalem en l'an 1867 ...
Descendu à l'improviste ...
que nous le connaissons et que ...
aurait-il d'autre chose à faire ...
quelle douleur, d'avoir à vivre de force et de vie pour se dégager de sous un cadavre ! trois ou quatre générations déjà ...
nous foulera nous aussi vaincus ou nous débattant
charogne.

16 Mai 1867

20 Mai 1867 — Revue trimestrielle, juillet 1865

Auto-da-fé à Luxembourg, par sentence du 14 janvier 1849, contre quatre soldats autrichiens du régiment de Salm, pour avoir frappé une hostie contre un ... en demandant à Jésus-Christ d'obliger le diable à leur livrer ses trésors. un battu de verges, un ...

4

Gernuis à chacun de trouver cela mauvais. mais, quand on raconte, le premier devoir est de dire les choses, comme elles sont. il est curieux de lire dans la gazette, tous les témoignages de l'horreur publique pour l'auteur de l'attentat. ... voilà, certes, de lecteurs bien renseignés ! le général, s'il tiennent à connaître la vérité, qu'ils prennent exactement le contre-pied de ce que dit la presse, et surtout qu'ils cessent de confondre les Parisiens, avec les quatre cent mille oisifs qui ont envahi le pavé de la capitale. entre ces deux peuples-là, il y a la différence du jour à la nuit. il y a plus encore, ... il y a un abyme. 6106 494

66 66

28 juin 1867

... il serait bon d'avoir le compte rendu du Congrès de Genève, ainsi que le journal la Coopération, afin de traiter à fond cette question du Coopératif. Elle est capitale, car c'est par ce chemin que le peuple passe inévitablement à l'ennemi, sans s'en douter. il serait donc essentiel de se procurer ce qui a été écrit et s'écrit tous les jours sur ce sujet. on y trouverait de grandes ressources polémiques. peu-à-peu en effet, et sans même y prendre garde, le langage des Coopératifs s'identifie avec celui de la Réaction. il m'est tombé sous la main le n° 21 de la Coopération (16 juin 1867) où se trouve un article (Benjamin Rampal), répondant aux deux genres d'adversaires du coopératif, le conservatisme et la Révolution. c'est fort instructif. l'argumentation contre la droite n'est qu'un vain simulacre, masquant à peine l'identité des intérêts; contre la gauche, c'est une insigne mauvaise foi, et toujours le raisonnement à côté de la question.....

... 120 millions ... Mallet — 30 ... Thurneyssen, Steeckelein, ...
... 80 ... Darblay — 20 ... Renouard de Bussière — 20
200 ... Edouard Rodrigues — 10 ... 70

10

En réunissant la moyenne et petite propriété, on trouve :
pour la grande propriété : 17,328,000 ; pour la moyenne : 14,420,000 ;
pour la petite : 14,250,000

Grande propriété
17,328,000 hectares ; un million d'individus

Moyenne et petite propriété
14,420,000 hectares ; trois millions cinq cent mille individus

Minime propriété
14,250,000 hectares ; dix-neuf million, cinq cent mille individus

Sans propriété
14 million, d'individus

En réunissant la grande propriété et la moyenne, on trouve :
25 millions d'hectares pour 2,100,000 individus

En réunissant la grande, la moyenne, la petite propriété, et la minime, on trouve, sur 46 million d'hectares,

31,748,000 hectares pour 4,500,000 individus (grande, moyenne et petite propriété)
14,250,000 hectares pour 19,500,000 individus (minime propriété)
Rien pour 14,000,000 individus

Savoir

17,328,000 Hectares, pour 1,000,000 individus — Grande propriété
7,700,000 id pour 1,100,000 id — moyenne propriété
6,720,000 id pour 2,400,000 id — petite propriété
14,250,000 id pour 19,500,000 id — minime propriété
00000000 id pour 14,000,000 id — prolétariat absolu

11 Courrier Français du 5 juillet 1867 — Temps du 6 juillet 1867

61 Corps législatif du 3 juillet — Compte-rendu analytique

Mr Pelletan : "Mrs, je n'adopte pas la théorie de Mr le Ministre d'état sur le droit des exilés, je la repousse au contraire.

"On sait que je ne suis lié par aucune attache à la "famille des princes d'Orléans. Mais je pense qu'il faut respec- "-ter le sentiment de ceux qui, exilés de la France, l'aiment encore, "et qui voulant rester en communication avec elle par la pensée, "cherchent à la servir par leur intelligence et leurs écrits. ... "

61 Indépendance Belge du 17 juillet 1867. — Carabine revolver (Carabine à répétition de 15 coups, dite Carabine Winchester. Winchester, armurier à New haven, envoie un modèle en Suisse et le redemande ensuite. Ce modèle est prêté à la France. Essais faits à Vincennes. Commande considérable de Carabines Winchester à New-Haven pour la France. Envoi d'armes à New-Haven par le Gouvt Français.

Temps du 13 juillet 1867 — Prodigieuse découverte, par Nagrien, des Hetzel. — Grand éloge de l'esprit et du style de cette œuvre humoristique qui obtient un grand succès.

61 Temps du 14 juillet 1867 — Rixe de Volontaires Belges et Anglais dans Cheapside aux acclamations des fenêtres. — Adresse de la jeunesse aux élèves de l'école Normale, 78 signatures

Moniteur du 15 juillet — Discours anti-socialiste de Pelletan

8/58 Revue trimestrielle, 8bre 1863 – Article sur un ouvrage d'économie politique de Mr Charles Lehardy de Beaulieu . . .

. . . . " Mr Ch. Lehardy de Beaulieu est des hommes
" qui pensent qu'aucune grande réforme sociale ne pourra s'accomplir
" désormais sans l'appui des masses, dont il s'agit, par conséquent,
" d'éclairer les opinions.

" Comment veut-on, en effet, obtenir plus de garanties
" pour la propriété, comment peut-on fonder la liberté du crédit,
" réaliser l'abolition de toutes les entraves au commerce et à l'industrie,
" si le peuple est encore imbu d'idées telles que l'illégitimité de la
" propriété individuelle, la tyrannie du capital, le dommage causé
" aux travailleurs par la propagation des machines, la nécessité
" de l'intervention de l'Etat pour assurer le sort des classes labo-
" rieuses, &c &c ?

En vérité "

59

59 L'armée Française en 1867, par le Général Trochu, brochure
— Les armées de terre et de mer de la France, brochure prussienne publiée par le libraire de la Cour, à Berlin.
— Réponse d'un officier inférieur à l'officier général (Trochu) auteur de l'armée Française en 186–, 2e édition, 1 vol. in 8°, 4 fr. chez Plon.

Journal de Paris, Rédacteurs, Ranc, Weiss.

Courrier Français du 8 juillet 1867 – article Tolain sur l'association des tailleurs.

9 Courrier Français du 8 juillet 1867 – article Agriculture 9

60" La superficie du sol Français est d'environ 50,500,000 hectares. 26,000,000 hectares de terre de labour; 2,300,000 de vignes; deux millions de jardins et vergers; 4,500,000 de prairies naturelles; 8,000,000 de bois; 6,700,000 de landes, chemins, maisons, &.

Avant 1789, le Clergé possédait un sixième du sol, l'état et les communes un sixième. Les 4 sixièmes restants à la Noblesse, à la Bourgeoisie, aux paysans, pour parties à peu-près égales.

Aujourd'hui le territoire Français se partage en grande, moyenne, petite et minime propriété.

La grande propriété occupe une surface de 17,328,000 hectares divisés en 111,000 domaines d'une moyenne de 164 hectares, plus une fraction. Les forêts et les grandes prairies lui appartiennent en grande majorité. L'état possède environ 4 à 5 millions d'hectares en bois et grandes prairies. La grande propriété représente un million d'âmes.

La moyenne propriété possède 7,700,000 hectares. La moyenne des domaines est de 35 hectares. en tout, 1,100,000 individus

La petite propriété occupe 6,720,000 hectares – moyenne du domaine, 14 hectares – 2,400,000 individus.

La minime propriété occupe 14,250,000 hectares. moyenne du domaine, trois hectares 65 ares. – 19,500,000 individus

En tout 24 millions d'individus. La France en compte 38 millions. il y a donc 14 millions d'âmes qui ne possèdent pas un pouce de terre.

6 " d'hésiter à y voir un crime de lèse-société. Elle devait d'ailleurs
" y être entraînée par des considérations de convenance. Il lui im-
" portait de ne pas laisser planer sur une Eglise réformée le soup-
" çon de connivence avec des opinions tenues pour blasphématoires dans
" toute la chrétienté. . . . "

Ces principes d'ordre public, c'est le Christianisme qui les avait établis et maintenus dans le seul intérêt de sa domination. Maître de la société, il lui avait imposé ses lois abominables, il en avait fait une société d'exterminateurs. Etrange justification! invoquer comme excuse l'excès même de la criminalité! et transformer (en circonstance atténuante (la plus aggravante des circonstances) en atténuation la plus aggravante des circonstances) le pire des aggravations!

Et cet autre argument, plus curieux encore: brûler " par des considérations de convenance!" pour ne pas tomber dans le soupçon de connivence avec des blasphémateurs! Une Eglise Réformée se croyait obligée de dresser les bûchers pour ne point être accusée de sortir du christianisme. On cesse d'être chrétien, dès qu'on n'est plus assassin.

57 7 juillet 1867 7

Population de tout l'arrondiss^t de Bruxelles, le 31 x^bre 1866 = 524,689
Population de l'agglomération Bruxelloise, au 31 x^bre 1866

Ville de Bruxelles proprement dite	=	188,248
Anderlecht	=	10,600
Etterbeek	=	4,500
Ixelles	=	26,745
Laeken	=	9,495
Molenbeek-St Jean	=	27,542
St Josse-ten-Noode	=	23,289
Saint-Gilles	=	9,620
Schaerbeek	=	19,895
Uccle	=	7,900
		427,844

57 — Phare de la Loire du 7 juillet 1867 — Décret de Maximilien ordonnant de fusiller tous les Mexicains pris les armes à la main — Lettres des généraux Artéaga et Salazar, fusillés par Mendez en vertu du décret de Maximilien — appréciations du Moniteur sur ce décret et ces fusillades.

57 8 juillet 1867 57

Population de l'Irlande en 1861 = 5,795,835
Catholiques = 4,505,265 — Anglicans, 693,357. — Presbytériens, 523,291
Méthodistes, 45,399. — indépendants, 4,532. — Quakers, 3,695 — Juifs, 393
Cultes divers, 15,666
4,505,265 catholiques et 1,386,333 non-Catholiques

4 55 — Courrier Français du 24 juin 1867 — Feuilleton. — histoire des Escroqueries des Bulletiniers et des Annonciers — Guerre civile et traité de paix entre les annonciers des Grands journaux et ceux des journaux libres. — Paris-Guide; Michelet, Quinet, Victor Hugo. — Ulbach, Directeur chez Michelet. — "Combien pour votre article? — Et Quinet? il a fait un bel article. qu'avez-vous offert à V. Hugo pour son introduction? — 2000 fr. — Il faut offrir 2000 fr. à Quinet. — Et vous? — Faites pour moi comme pour Quinet.

— Même N°. — Trucs Financiers de la Bourse.

Livres nouveaux. — La Reconnaissance de Sakountalâ, drame en sept actes de Kalidosa, traduit du Sanscrit. (Collection Janet)

56 Courrier Français du 23 juin 1867. — Treintement des maisons ouvrières de Mulhouse. Spéculation pour enchaîner l'ouvrier à la fabrique par l'impossibilité de payer les 25 mensuels pendant 15 ans. misère qui s'ensuit.

Même numéro — Mémoire de Charles Vogt sur les microcéphales, favorable à la théorie Darwin. Prix accordé à Vogt par la Société d'Anthropologie, malgré une minorité hargneuse.

Phare de la Loire du 27 juin 1867 — Correspondance Belge.

Phare de la Loire du 1er juillet 1867 — Fortifications et Casernes de Paris, par Chassin — tiré de Paris-Guide.

Institutions militaires de la France, par le Duc d'Aumale

Les armées de terre et de mer de la France, au printemps de 1867, 71 pages à Berlin, chez Mittler et fils, libraire de la Cour

5 Phare de la Loire du 2 juillet 1867 — Discours de Garnier Pagès, sur les finances. Réclames pour la paix.

Revue trimestrielle 8bre 1863. — article altmeyer sur la Réforme.

à propos du supplice de Servet il dit: "Les Calvinistes ont "voulu diminuer l'horreur de cette condamnation, en montrant une sorte "d'unanimité de toutes les Eglises pour élever ce bûcher. (Page 39)

"L'Eglise Catholique," disent-ils, "avait condamné Servet; "L'Eglise Calviniste exécuta l'arrêt et l'Eglise Luthérienne approuva la "sentence."

Touchante unanimité de scélératesse! aussi atroces les unes que les autres toutes ces sectes chrétiennes! quelle meilleure preuve que le christianisme est une religion exécrable et qu'on ne peut lui appartenir à aucun titre sans devenir un monstre?

un Calviniste zélé, Relliet de Candolle essaie de justifier Calvin. "il a fait tous ses efforts," raconte ~~[illegible]~~ l'apologiste, "pour substituer le glaive au feu. il voulait laisser aux Catholiques le "monopole des auto-da-fé. La Seigneurie n'entra pas dans ses vues. "Le droit canonique condamnait au feu les hérétiques. Le petit conseil "obéit à l'usage.... C'est pourtant à Calvin qu'on a toujours fait un "crime de ce bûcher qu'il voulait qu'on ne dressât pas! ~~[illegible]~~

La plaidoirie est ravissante. De Candolle ajoute: "une "fois la Seigneurie bien convaincue que les opinions de Servet étaient "bien réellement pernicieuses pour la Religion, les principes d'ordre "public, tels qu'ils étaient alors compris, ne lui permettaient plus

Courrier Français du 20 juillet 1867 – Appel au Congrès de Lausanne pour le 2 7bre, par Tolain. – Programme des discussions : – Rien que des questions matérielles.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE · MSS · R.F.

aux discussions libres de son pays, elle se sentirait amoindrie et châtrée par une diète pareille et s'enfuirait loin de ces officines d'énervement.

Songez que dans tous les congrès des sciences sociales, l'enseignement est devenu la question-mère et que philosophie, religion, politique, tout ce qui constitue la société humaine, a été réuni sous ce drapeau spécial. Ce drapeau est celui des étudiants, et ils choisiraient une heure aussi solennelle pour l'amener eux-mêmes ou tout au moins, pour ne l'admettre qu'hermétiquement enfermée dans un triple fourreau et faisant figure de manche à balai! cela n'est pas possible. Pas plus que nous, les Belges ne s'abandonneront à cette débandade.

Vous voyez notre pensée, mon cher B. Donnez-nous donc sur la future couleur du journal quelques assurances précises qui encouragent et permettent notre coopération. En attendant, recevez nos poignées de main cordiales.

---

54 Courrier Français du 25 juin 1867 – article mœurs du jour, par Edouard Siebecker – Description des Biches mâles et femelles qui vont aux courses du bois de Vincennes – Les biches mâles sont la noblesse et la Bourgeoisie, jadis maîtresses, aujourd'hui disparues dans la fange

29 juin 1867

" ..... tandis qu'ils galopent, fesant claquer les fouets et sonner les grelots, " mes yeux s'attachent sur ces travailleurs qui les regardent passer. Ceux-là, sans " s'en douter, s'affirment, s'associent, et par conséquent s'enrichissent... C'est la " France de demain qui commence à bégayer.

Même N° – jugement rendu entre Hibruit et Pierre Lefranc par Laurent Pichat, Hip. Duboy, Joussenet, Moutard. – Fête au Familistère de Guise

3e Série — Cahier 4 — Direct

3e Série 12 Septembre 1867 Cahier 5 – Direct

Temps du 9 7bre 1867. – Au Vésinet, refus du préfet d'autoriser une représentation théâtrale, au profit d'une école laïque libre où l'instruction eût été gratuite. L'instituteur, appelé par les habitants, avait établi cette école libre.

---

67 14 7bre 1867 – Liberté du 8 7bre 1867

Composition de la Municipalité de Paris, durant la période révolutionnaire : sur 200 membres, on comptait 31 Provençaux, 21 Lyonnais, 19 Artésiens, 18 auvergnats, 17 champenois, 16 Bretons, 15 Limousins, 14 Bordelais, 12 Suisses, 11 Piémontais, 5 Prussiens, 3 Danois, 3 italiens, 6 Autrichiens, 2 Américains, 1 Suédois, et 6 Parisiens. – C'est ce qu'on appelle la Dictature de Paris.

---

68 Etoile du 20 7bre 1867

Citation de la Presse, à propos de la dernière circulaire de Mr de Bismark, prenant acte du désaveu d'intentions belliqueuses de la part de l'entrevue de Salzbourg. La presse dit : " Poignez Vilain, il vous oingt ; Oignez vilain, il vous poingt. Mr de Bismark vient de donner une nouvelle preuve de cet adage."

Le Vilain a bon dos. il porte pour tout le monde.

---

68 D'Après Mirès, fortune approximative des administrateurs principaux de la Compagnie immobilière et du crédit mobilier :

Pereire — 120 millions
Galliera — 80
200

Sellière — 60
Mallet — 30
Darblay — 20
Edouard Rodrigue — 10

Cibiel — 10
Biesta — 10 mill.
Salvador, Dolfus,
Thurneysen, Heeckeren,
Renouard de Bussière — 20
30

10
120
80
60
30
20
10
10
21

69 — Courrier Français du 8 7bre 1867 — article : Sciences.

..." Des travaux d'élèves envoyés à l'exposition, il ressort une ignorance complète, une niaiserie toute mystique dans les devoirs scolaires exposés... ... il faudrait changer entièrement les règles qui dirigent l'instruction.

N'y-a-t-il point un décret de 1808 où se trouve cet article : art. 38 : toutes les écoles de l'université impériale prendront pour base " de leur enseignement : 1° les préceptes de la religion catholique.....

..... aussi long-temps que cet article 38 sera en vigueur, soit par la lettre, soit par l'esprit, il faudra désespérer d'un progrès moral dans les masses. La religion, qui se donne pour révélée, n'a garde de changer quoi que ce soit à son enseignement. Tout dépend du premier livre. Tant que l'on ne développera l'intelligence dans nos écoles primaires que par cette idée : indiquer à l'enfant qu'il est, à tout instant de sa vie, sous les yeux d'un maître sévère et qu'il doit se laisser conduire à toujours, il faudra désespérer du sens des masses populaires. ... "

69 Opinion Nationale du 12 7bre 1867, article Antony-Méray sur les œuvres de St Simon et d'Enfantin :

..... " Cependant Enfantin supportait philosophiquement " sa prison (à Ste Pélagie) ; il y vivait isolé. Michel Chevalier, " condamné avec lui, avait obtenu l'abri plus tranquille d'une maison de " santé..... "

Singulière façon de travestir l'histoire des Sts Simoniens ! Michel Chevalier n'avait nullement obtenu l'abri, tranquille ou non, d'une maison de santé. un beau matin, il avait jeté le froc aux orties, repris les vêtements laïques et était sorti gracié de Ste Pélagie, laissant le Père consterné de l'apostasie de son St Pierre.

Opinion Nationale du 13 7bre 1867 211

70 " Mr Fulgence Girard publie, en ce moment, une série de lettres " adressées à MMrs Littré, Peyrat, Taine, Renan, &c sur la divinité " du Christianisme. La sixième de ces lettres, qui vient de paraître, a pour " objet de démontrer l'unité de l'espèce humaine et d'engager les savants " à revenir aux solutions Bibliques, pour l'explication des mystères qui " entourent les origines de l'humanité.

" Nous fesons acte d'impartialité en annonçant les lettres de " Mr Girard. "

Bon !

21 7bre 1867

70 Le Monde raconte triomphalement qu'à Genève, le Mercredi 11 7bre, les Catholiques de la Campagne devaient se rassembler devant l'Eglise Notre-Dame, ~~en~~ avec croix et bannières et au chant du Magnificat, pour venger les droits de leur conscience outragée.

Le magnificat, l'hymne de la Vierge, triomphatrice des hérésies, que l'abbé Combalot, l'Evêque Plantier de Nismes, que l'Eglise toute entière représente victorieuse, debout, ~~tirée~~ foulant de son talon l'hérésie écrasée ! L'hymne du massacre et de l'égorgement !

Le Père Mingeard, prêchant à Ste Clotilde, a fait un sermon pour demander le prompt rétablissement de l'inquisition

27 7bre 1867

amorce pour la ligne — Pomme de terre arrosée d'anisette.

71 28 ~~[illegible]~~ 7bre 1867 — Nos du journal des Débats des 22 et 23 août 1867 — articles Bersot sur la philosophie moderne.

ouvrages de Patrice Laroque — Histoire ~~[illegible]~~ critique de la religion chrétienne

28 7bre 1867

La plume sans l'épée ~~n'est~~ n'est rien devant contre l'épée sans la plume. — Cicéron et César. — Les Chieurs d'encre . . . . .

72 Temps du 19 7bre 1867.

En 1867, 25,000 cours d'adultes, en France, 30,000 instituteurs et professeurs pour ces adultes, 600,000 élèves, dont 117,000 payants, ayant versé 415,000 fr. 15,000 cours gratuits, 14,500 instituteurs ne demandant ou ne recevant rien.

. . . Toujours la misérable et funeste rengaine de l'impuissance de la compression, de l'invincibilité ~~[illegible]~~ du progrès, de la marche en avant de l'humanité malgré tous les obstacles, et ce qu'il y a de plus étrange, l'histoire invoquée à l'appui de ce fatalisme dont elle démontre l'absurdité et le mensonge. Cet optimisme béat a été le grand fléau de notre temps, il a servi de masque à l'Egoïsme et à la lâcheté. Tous les couards ont payé leur écot en phrases sur l'ineluctabilité du progrès!..

1er 8bre 1867 212

73 . . . il est peu agréable d'être considéré comme une maison en ruines, un simple amas de matériaux que chacun pille à discrétion pour construire ses bâtisses particulières.

. . . . un Empire fini, un état déchu, dont la succession est ouverte et dont les voisins vont se partager les lambeaux.

74 Temps du 21 7bre 1867

Rue du Château d'eau, 37, ouverture le 1er 8bre 1867 d'une école d'externes à l'usage des professions industrielles et commerciales, avec un programme d'études générales. Le programme de l'Ecole comprend:

Les Langues Française, Allemande, Anglaise
L'arithmétique théorique et commerciale
La Géométrie appliquée à l'industrie
L'Algèbre jusqu'aux équations du second degré
La Zoologie
La Botanique
La minéralogie
La physique
La chimie théorique et pratique
La géographie
L'histoire ancienne et moderne
Le dessin linéaire, d'ornement et géométrique
La Calligraphie
La musique vocale
La technologie et L'économie Sociale.

74 Courrier Français du 24 7bre 1867

Population de Rome en 1867

30 cardinaux, 35 Evêques, 1469 prêtres et clercs, 828 séminaristes — total = 2,362
2832 religieux. 2,215 religieuses — total = 5,047
Population ecclésiastique et monastiques des deux sexes — total = 7,409
Elèves des Collèges (masculin) 258; pensionnats féminins 1,642 — total = 1,900
Etablissements de charité, 775 hommes, 1,088 femmes — total = 1,863
Nombre des familles, 42,313 —

hommes = 98,176
femmes = 93,438
militaires = 7,360
Détenus = 320
Juifs = 4,650
autres dissidents = 457
217,573

75 avenir national du 21 7bre 1867, article Marie sur Dufraisse 75
Courrier Français du 24 7bre, Répons. de Vermorel à l'article Marie

18 7bre, Phare de la Loire du 18 7bre 1867
Lettre de Mazzini sur le Congrès de Genève.

76 6 8bre 1867 213

Courrier Français du 30 7bre 1867. — Dette publique en 1868

Dette consolidée	= 340,866,408
Capitaux remboursables à divers titres	= 35,309,336
Dette viagère	= 88,458,539
Dotations	= 48,246,280
	512,880,563

La dette consolidée se divise en rentes 4½ p%, 4% et 3%

Montant des rentes 4½ p%	= 37,357,126
rentes 4 p%	= 446,09[illegible]
rentes 3 p%	= 303,063,18[illegible]
	340,866,40[illegible]

il y a eu depuis 1814 27 émissions de rente à divers taux, depuis du 5 p% à 57f,26 cent en 1817, jusqu'à du 3 p% à 84f,75 cent en 1844 (2)

Le Gouvernt a encaissé dans ces 27 émissions 4,422,565,112 fr. La loi du 27 avril 1825 a alloué aux émigrés 25,995,310 fr. de rente 3 p%, à titre gratuit, une fiche de consolation.

Le Capital étant toujours reconnu au pair, les rentes inscrites au budget de 1868, représenteraient en capital,

Le 3 p%	= 10,102,106,200 fr.
Le 4½ p%	= 830,158,000 fr.
Le 4 p%	= 11,152,400 fr.
	10,943,416,600

à 70 fr par 3 f. de rente
capital
Le 3 p% donnerait = 7,071,374,340
Le 4½ à 100 fr. donnerait = 830,158,000
Le 4 à 90 fr. donnerait = 10,012,160
7,911,544,500
c'est à dire trois milliards de moins que le capital reconnu.

6 8bre 1867

76 Phare de la Loire du 5 8bre 1867 76

Le Comité Directeur du Congrès de Genève ~~[illegible]~~ ayant son siège à Berne, a choisi un comité central dirigeant composé de MMrs

Gustave Vogt, professeur à Berne, Président; Teuscher, Procureur-général à Berne; Amand Gœgg, à Bienne; Marti, conseiller national à Bienne, Vice-présidents

Caissier: Leuenberger, juge d'appel à Berne

Secrétaire Français, Elie Ducommun, Rédacteur à Berne (un suisse)

Secrétaire Allemand, Beck, avocat à Berne

Ces sept membres forment le bureau du Comité Central.

Le Comité Directeur se compose, outre les sept membres du bureau, de MMrs

Jolissaint, président du Comité Directeur, à Berne (Suisse)

Membres Suisses: Jules Barni, professeur à Genève; Charles Menn, à Genève; Bernet, conseiller national, à Saint-Gall; Klein, conseiller national, à Bâle; Charles Burkli, à Zürich; Zangger, professeur et conseiller national, à Zurich; ~~Ladendorf, professeur, à Zurich~~; Schmidt, du Confédéré, à Fribourg; Marchand, négociant, à Berne.

Membres Anglais: William Cremer, Georges Odgers, délégués de la ligue de la Réforme, à Londres.

Membres Allemands: Docteur Jacoby, député, à Kœnigsberg; Docteur Grun, professeur à Heidelberg; Haussmann, Rédacteur, à Stuttgart; Beust, professeur, à Zurich; Ladendorf, professeur, à Zurich; Docteur Lange, rédacteur, à Winterthur.

Membres Italiens: Martello Fullio, à Genève; Mario Alberto, à Florence; Ceneri, à Bologne; Cambucci, à Naples; Riboli, Docteur-Médecin, à Turin.

Membres Belges: Demeur, avocat, à Bruxelles; Bourlard, avocat, à Mons.

Membres Polonais: Bosak-Hauke, Général, à Carouge; Charles Brassowicz, major, à Genève.

Membres Russes: Bakounine, à Genève; Youkowski, à Vevey.

Total 28 membres, plus les 7 du Bureau, en tout 35.

Suivent une proclamation du Président Jolissaint et une proclamation du Président Gustave Vogt.

77 — Lettre de Mazzini, dans le Phare du 18 7bre 1867 (7bre)

— Congrès de la Paix à Genève, Temps du 11 au 15 7bre 1867, inclusivement.

— Correspondance Belge, 3 8bre 1867

— Avenir national, Liberté, Courrier Français, Siècle, Opinion nationale, du 11 au 15 7bre 1867, Congrès de la paix à Genève

— Courrier Français du 5 8bre 186, Lettre de Pierre Denis et observations de Vermorel

— Courrier Français du 4 8bre, lettre de Vasseur délégué au Congrès de Lausanne déclarant avoir écarté la question religieuse comme fourvoyante.

10/ Courrier Français du 19 7bre 1863, article Colain sur le
78 travail des femmes.

Courrier Français du 23 7bre, article Vermorel sur le Socialisme et le Congrès de Lausanne — article Colain, Lettre Auder et Lesaby sur le coopératif.

78 ——— Courrier Français du 8bre 1867 — Extrait de la préface de Marx, pour son prochain ouvrage, Du Capital, Critique d'Economie politique.

78 ——— Courrier Français du 16 8bre 1867 — Tableau des forces de l'armée Prussienne sur pied de guerre, savoir que des Contingents des trois Etats du Sud, Bade, Bavière, Wurtemberg. Armée Prussienne : 892,000, 22,653 officiers, 209,055 chevaux, 1654 canons à feu, 12,873 voitures

78 Courrier Français du 16 7bre, 867 — Lettre du Général Ducrot — observations Colain sur l'épargne, l'équilibre de la production et de la consommation, &.

78 Courrier Français du 23 7bre 1867 — Lettre d'Audet fondateur de Coopératif à Nantes, ou plutôt d'un comptoir d'échange populaire. il dit :

" Ce qui a arrêté l'essor du Comptoir d'échange, c'est
1° l'ignorance économique de la très-grande majorité, ignorance telle que pas le vingtième de nos Sociétaires n'a compris l'idée tout en pratiquant la chose."

11 Même Numéro. — Lettre de Mr Lesaby, un poursuivant de fusion, de Conciliation entre le Capital et le travail," marchent pas-à-pas, sans jamais
" s'arrêter, dans la voie sociale qui doit conduire à l'apaisement des passions
" rivales, fondre les intérêts, et rendre avec la liberté tout le monde aussi heu-
" reux que possible. Ce n'est pas seulement entre les patrons et les ouvriers de
" l'industrie que je me suis efforcé d'établir la participation, mais aussi entre
" les fermiers et les propriétaires."

... Mr Lesaby dit : " Ne nous le dissimulons point et ayons le
" courage de l'avouer, tous, nous visons au Capital, dans une certaine mesure,
" même ceux qui s'en déclarent les adversaires les plus acharnés. La main
" sur la conscience, n'est-ce pas vrai ? "

Dans le même numéro, Citation de Stuart-Mill.

79 Phare de la Loire du 10 8bre 1867

Correspondence de Saïgon, (Cochinchine) en date du 27 août 1867

Les missionnaires maîtres en Cochinchine. une nouvelle feuille autorisée, sous la direction d'un négociant portugais, bien noté à la Mission, et zélé catholique, avec la collaboration des jésuites, pour ~~Rédacteurs~~ collaborateurs, et d'un Mr Achille Sinet chargé des articles sur les fêtes religieuses, et les bienfaits du Catholicisme. Les Européens et les Chinois demandent à être sous la juridiction de juges civils, venus de la métropole et non sous celle des officiers de terre ou de mer.

une somme considérable, relativement au budget local,

allouée à la mission sous la rubrique : administration des cultes. Tout est pour le culte catholique, pas un centime pour les autres, bien que l'immense majorité des habitants soit Bouddhiste.

La mission démolit la grande Pagode dont l'entretien était garanti par le traité de 1861

Les Protestants, (Anglais, Américains, Hambourgeois) ont demandé la concession gratuite d'un terrain pour bâtir un temple. Refus du sieur Passemard, lieutenant de vaisseau, qui a la haute main sur la confection du budget et sa distribution.

---

80 Temps du 8 8bre 1867

article A. Morel sur l'ouvrage d'Amédée Thierry Saint-Jérôme, La Société Chrétienne à Rome et l'émigration Romaine en terre Sainte, 2 vol. in 8° chez Didier. — même sujet que les articles sur Saint-Jérôme dans Candide

---

Courrier Français du 6 8bre 1867

" Toutes les traditions centralisatrices et despotiques de l'ancien " monde, avec l'avénement des pouvoirs militaires, tendent à se naturaliser " dans le nouveau.

à New-York, on a remplacé les conseils électifs de la ville par des commissions municipales

---

81 Courrier Français du 9 8bre 1867

Par suite de l'attitude des Fénians en Angleterre, le gouvernt prépare une loi qui établira une taxe de 25 francs

par an pour la possession d'un fusil ou d'un pistolet. le non-paiement de la taxe entrainera l'amende et la prison.

Tout détenteur d'armes devra en faire la déclaration, sous peine de la prison et de l'amende.

Les Fénians, qu'on juge à Manchester, ont été amenés à l'audience et maintenus garrotés, malgré les réclamations du défenseur qui s'est retiré, sur le refus des magistrats de faire cesser ce scandale.

Un capitaine Américain, arrêté sous prévention de Fénianisme a été fouetté. un journal conservateur a répondu : "il l'avait mérité !"

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

---

81 Courrier Français du 7 8bre 1867 — article Lambrecht sur le Coopératif Lyonnais. Quelques détails intéressants sur les opérations des Sociétés ouvrières — Style amphigourique et Mélodramatique d'Hiérophante Proudhonien. — il paraît comprendre singulièrement les craintes du Congrès de Lausanne sur la 4e et la 5e classe. Est-ce un idiot ou un jésuite ? j'inclinerais assez pour le jésuite.

---

81 Courrier Français du 8 8bre 1867.

La Contre-guerilla du Colonel Du Pin, par Keratry, officier du corps. atrocités.

---

81 Courrier Français du 9 8bre 1867. — Comité central de la Ligue de la paix (qui s'intitule maintenant Ligue des amis de la liberté et

de la solidarité des peuples.) Mr Jolissaint, président du Comité Central et Mr Gustave Vogt, président du bureau, font de proclamations démocratiques. Mais dans la discussion du programme, le Professeur Murzinger dit :

" que le Congrès de la paix doit principalement tenir
" tête au faux socialisme, tel qu'il s'est manifesté chez quelques-
" uns des membres du Congrès de Lausanne et qu'on a cherché aussi
" à propager à Genève, car cette espèce de socialisme n'apporte que
" la pauvreté et la guerre."

Mr le Pasteur Langhans a répondu avec éloquence, dit le Courrier Français, mais je ne vois pas clairement ce qu'il a répondu, sinon quelques phrases vagues sur [illegible] la nécessité de joindre les réformes sociales aux réformes politiques. Mr Jolissaint appuie. Mais qu'est-ce que les Réformes Sociales ?

Courrier Français du 9 8bre 1867

autorisation accordée à Mr Adolphe Royanne de fonder à Marseille le journal La Voix du peuple.

81 Un article de l'Univers, signé de Margerie dit :

" je préfère mille fois, pour la société, à l'homme honnête,
" mais impie, des Cartouche et des Mandrin."

Phare de la Loire du 12 8bre 1867

81 Etoile du 14 8bre 1867 - Grève des tailleurs à Londres, terminée au bout de 7 mois par la défaite des ouvriers. Les meilleurs d'entre eux ont émigré dans d'autres pays.

15 8bre 1867

15 Courrier Français du 10 8bre 1867 - Tribune des employés, article Tolain. 15
82 réclamation contre les amendes infligées aux conducteurs et cochers d'omnibus. 17

Il est remarquable qu'au moyen de ses articles périodiques, intitulés Tribune des employés, Mr Tolain se crée une clientèle particulière d'obligés. Il s'attache ainsi à se faire des partisans personnels dans le peuple. Ceci pour servir d'éclaircissement sur la pensée qui anime l'écrivain. Il a vu qu'il y a d'ambition, et d'ambition de la pire espèce, celle des prétendants, de faire des créatures.

82 Courrier Français du 10 8bre 1867 - article déplorable de Duchêne sur la Frontière du Rhin, abandon de l'Alsace et de tout le bassin du Rhin à l'allemagne comme un droit. Le territoire Français livré au premier envahisseur.

Citation approbative d'une boliana provinciale qui traite Paris de "gouffre affreux où vont s'engloutir, avec les richesses de province, la population
" et les mœurs." Ce journal est un des meilleurs auxiliaires de la réaction et des projets contre-révolutionnaires.

Courrier Français du 12 8bre 1867 (12 8bre)

Un catholique était marié, à Dresde, avec une femme juive. Ils avaient plusieurs enfants. La loi sur les mariages entre personnes de religions différentes ayant changé, la police signifia à la femme d'avoir à quitter immédiatement le domicile de son mari, et que leur mariage n'était plus qu'un concubinage. Il fallut obéir.

Phare de la Loire du 8 8bre 1867. — article Baillotet sur le chacun pour soi, code parfait de l'égoïsme et de l'exploitation.

82 bis Courrier Français du 19 8bre 1867 - Réponse de Mr Robinet à Mr Hamel, biographe de Robespierre, touchant Danton et les accusations portées contre lui.

16

82 bis Courrier Français du 5 8bre 1867 — article Pierre Denis sur l'exploitation, le travail manuel et le travail artistes

— article Duchêne sur la voierie, les fraudes et les falsifications du Commerce.

82 bis Courrier Français (du 11 7bre 1867), article Hamel sur la critique de sa monographie de Robespierre par Mr Robinet — Réponse de Robinet dans le Courrier du 19 7bre

82 bis Courrier Français du 20 7bre 1867 — article sur les placards des faubourgs: du bain ou de plomb!! — allusion d'un journal français à l'immortelle manifestation du 13 juin 1849 — Article Colani sur le Congrès de Lausanne, Réponse à Mr Horn — sur le Congrès de Genève, Série de documents. Lettre de Mr Hennet, l'orateur au tripes, — article de la Suisse radicale, journal d. Bapy. — Lettre à la Liberté. article du Charentais d'angoulême — sur les Genevois.

82 bis Courrier Français du 16 7bre 1867 — Lettre de Général Closeret sur l'épargne, l'échange, &c — observations de Colani. — Lettre Lesaby

82 bis Courrier Français du 17 7bre 1867 — article Vermorel sur la nécessité absolue et la supériorité du travail manuel "il faut, dit-il, chercher un étalon commun pour mesurer la valeur de tous les hommes. Cet étalon, c'est le travail et le travail manuel!!

"Préjugé de la Supériorité du travail intellectuel. — Préjugé contre le travail manuel. il faut détruire ce préjugé moralement, socialement économiquement.....

..... "il n'y a qu'un seul travail qui ait droit à une rémunération suffisante et constante, c'est le travail manuel, parce que lui seul crée réellement des produits &c"

Cet article Vermorel est le commentaire d'une lettre de G. Hubert, 86, Rue de Charonne.

17

82 bis Courrier du 17 7bre 1867 — Lettre de Mazzini sur le congrès de la paix à Genève. — article Siebecker sur l'infanticide et les filles mères, excellent. — Lettre de Rondon sur la scène de la Mure le 7 Mars 1815; Défection du 5e de ligne, pièce fort curieuse, le seul qui donne le récit vrai de cette aventure.

82 bis Siècle du 19 7bre 1867. — article Corbon, dans le genre de celui de Marie, sur Quinet et les désespérés. Marie et Corbon posent en héros coupés à sur la brèche et gourmandant les pleurards qui fuient le champ de bataille.

82 bis Courrier Français du 11 7bre 1867 — article Vermorel. Travailleurs et Bourgeois, établissant que le travail manuel est obligatoire pour tout le monde sans exception, comme créant seul les produits.

article Hamel sur sa monographie de Robespierre, réponse à une critique de cet ouvrage par le docteur Robinet qui répond lui-même dans le courrier du 19 7bre

83 Courrier Français du 15 7bre 1867. — Lettre de Blanqui, fils de l'économiste, en réponse à des observations du courrier sur son père

83 Courrier Français du 10 8bre 1867 — article archi-Prussien de Duchêne sur la frontière du Rhin. — tout le bassin du Rhin appartient de droit à l'Allemagne, comme débouché nécessaire sur la mer du Nord. Ce gaillard-là se fera des abonnés en Allemagne.

84 Opinion ~~Générale~~ Nationale du 15 août 1867. — Lettre sur le Christianisme écrite en 1860 par Lafontaine à un Vicaire général de l'Evêque Dupanloup.

84 Courrier Français du 16-17 août 1867 — article Girard de Rialle sur l'ouvrage de Littré : Etudes sur les Barbares et le Moyen-âge.

Cet ouvrage de Littré est plein d'appréciations fausses sur le Christianisme et le Césarisme. C'est du fatalisme à l'état admiratif, acceptant pour preuves les événements, quels qu'ils soient, et justifiant tout par le fait en lui-même. il suffit qu'un fait soit un fait pour devenir légitime et prendre son rang d'ancêtre dans la généalogie de l'humanité. Le Christianisme donné comme fondateur de la Civilisation moderne. mensonge insigne, négation de l'évidence.

Comparaison absurde entre le césarisme Romain et celui des Bonaparte. "De notre temps, on a créé ce mot, dit Littré, pour désigner une domination qui, comprimant la liberté, donne, par compensation, une certaine satisfaction aux intérêts de la Démocratie."

A quels intérêts, s'il vous plaît ? il est incroyable de répéter avec cette assurance une fausseté aussi manifeste. Le Césarisme, loin de donner satisfaction aux intérêts de la démocratie, les a sacrifiés sans pitié à la féodalité financière, mercantile, industrielle. Est-ce le suffrage universel qu'on prétend qualifier d'intérêt démocratique ? Le Césarisme ne l'a point donné, il l'a maintenu pour le transformer en instrument d'oppression. Le peuple vote, le couteau sur la gorge, sa propre servitude. il n'ose ni voter contre, ni même s'abstenir.

Correspondance Belge. — 29 juillet 1867, 27 juin 1827, 3 octobre 1867.

85 Courrier Français du 15 août 1867 — Lettre du publiciste Bamberger pour refuser son adhésion au Congrès de la paix. 219

Lettre de l'Ex-ministre Badois Goegg pour blâmer le refus de Schultze-Delitsch et de ses pareils.

85 Courrier Français du 24 7bre 1867. — Rappel à la pudeur de Mtre Marie, à propos de ses exhortations à Dufraisse, — article Vermorel.

Lettre du Général Cluseret (1, Rue des Champs, Suresnes) au Phare de la Loire, pour se plaindre d'un refus d'insertion du Courrier Français, et Réponse colérique de Vermorel. "Mr Cluseret écrit à la fois à la Liberté, au Courrier Français, au Phare de la Loire, même à la France. il s'efforce de faire de l'agitation pour mettre en relief sa personnalité. §§"

85 ~~Che~~ Courrier Français du 27 7bre 1867. — Chambre Syndicale des ouvriers cordonniers. noms des Quinze syndics avec leurs adresses.

85 Courrier Français du 28 7bre 1867. — Monologue de Vermorel contre Cluseret. — Lettre de Carlos Rubio en justification de Prim, pour la dernière aventure Espagnole.

85 Courrier Français du 29 7bre 1867 — Les Mamelukes, extrait de l'ouvrage de Dufraisse sur la paix et la guerre.

Oraison funèbre du Docteur Véron par Siebecker.

85 Courrier Français du 13 7bre 1867. — Drapement de Cluseret. Ereintement de Crispi.

86 – Temps du 18 8bre 1867 – Correspondance de Berlin au Times, en date de Berlin, 12 8bre.

Très-curieuse explication de la Conférence de Salzbourg, d'où il résulterait, d'après l'auteur, que Bonap. désappointé de l'état d'impuissance et de désorganisation où il aurait trouvé l'armée Autrichienne, aurait abandonné ou du moins singulièrement réduit son espoir d'une alliance austro-française pour une revanche de Sadowa. Mr de Beust, au contraire, trompé par le silence discret de Bon., aurait cru l'alliance faite et aurait jeté dans le public, par le Débat de Vienne, une allusion à une Guerre Franco-Autrichienne contre l'Allemagne.

Sur quoi Bon. lui aurait fait dire: "Doucement, Doucement! n'allons pas si vite!" Ce qui aurait fort troublé le pauvre Mr de Beust et l'aurait induit à répondre alors, que la Prusse et la Russie n'étaient pas si dégoutées et s'estimaient heureuses de faire les plus belles offres à l'Autriche...

"Les choses en seraient restées là. Bonap., toujours aimable, se montrerait disposé à demander Mr de Beust pour Ambassadeur à Paris, si le parti clérical le forçait d'abandonner le Ministère.

"Les confidences de Mr de Beust après l'entrevue de Salzbourg auraient donné un vigoureux élan au parti de la guerre Autrichien. Mais... les choses sont changées, et Napol. rassurera bientôt l'Europe..."

Ainsi soit-il. Credat Judaeus Apella. Si quelque chose pouvait lever le dernier doute sur la résolution de guerre prise à Salzbourg entre les deux empereurs, c'est précisément cette correspondance Prussienne qui essaie de démontrer que les projets guerriers ont fait naufrage dans cette entrevue. "Napoléon, dit le correspondant," est trop

"discret pour avoir fait part de son désappointement à Mr de Beust et au public "il a donc gardé le silence!" il paraît alors avoir été discret pour tout le monde, excepté pour le correspondant Berlinois, auquel il s'est empressé de communiquer, dans le tuyau de l'oreille, ses plus secrètes pensées, que le dit correspondant repasse au Times.

Tout cela est bête au possible. il résulte de l'article du Times que, dans les rapports noués entre la France et l'Autriche, c'est l'Autriche qui s'offre, et la France qui examine. cela suffit. La guerre est certaine. une seule chose l'aurait empêchée, le refus ou l'hésitation de François-Joseph. Du moment qu'il propose lui-même l'alliance, elle est conclue. Car Bonaparte ne désire pas autre chose et aurait tout fait pour décider l'Autriche, s'il l'avait trouvée rénitente.

Qu'il ait avisé Mr de Beust de faire taire le Débat et de ne pas démasquer les batteries avant l'heure, rien de plus naturel. il n'était pas, il n'est pas encore en mesure, et on n'avertit pas l'ennemi, avant d'être prêt. Mais la Résolution est prise, et probablement, Bismark n'en doute pas.

—— La Gazette de Vienne, en date du 20 8bre, déclare que la correspondance Berlinoise du Times, ci-dessus mentionnée, est, d'un bout à l'autre, une œuvre de pure invention.

Tous les journaux de l'Europe emploient leurs colonnes à déclarer réciproquement mensongères leurs élucubrations respectives. C'est un feu croisé perpétuel de démentis et d'accusations d'imposture. On peut dire de cette presse du jour, sans excepter personne: Canaille et Compagnie.

86 Devoir de Liège du 20 8bre 1867. — Discours de de Paepe au Congrès de Genève. Singulière élucubration au point de vue politique.

87 — Phare de la Loire du 24 8bre 1867 — Protestation contre l'intervention à Rome par des habitants du quartier de Ménilmontant et du 20e arrondist, entr'autres, Bralerot, 38, Rue Constantine, café où se réunit l'opposition du Corps législatif.

Les femmes, ennemies implacables de l'idée. Elles n'en ont point et n'en tolèrent point. Faire et élever des petits, elles ne permettent pas à l'homme de sortir de là.

Pensée nouvelle du 20 8bre 1867 — article Wallace (traduction Letourneau) sur le développement de l'homme sur la terre. L'homme primitif, brute, modifié sans cesse par le milieu ambiant, comme les autres animaux et subissant la loi de la sélection naturelle.

Plus tard, arrivé à un certain degré d'intelligence qui lui permet de combattre l'action du milieu ambiant, par les vêtements, l'abri, la chasse, la culture, & il cesse d'être à la merci de l'influence extérieure, et son état physique s'immobilise ~~par~~ devient permanent. Le cerveau seul continue à se modifier par ~~les~~ l'exercice qui le perfectionne, et dès lors les changements survenus dans l'espèce ont constamment lieu par l'action cérébrale toujours plus puissante.

À partir du moment où chaque race a commencé à user de cette réaction intellectuelle qui la soustrait aux modifications du milieu ambiant, ~~elle~~ sa constitution physique devient immuable et persiste à travers les siècles. Le cerveau seul ~~progresse et~~ change en progressant. Par une conséquence naturelle, on peut prévoir que le progrès intellectuel se poursuivant par le ~~pr~~ développement continu du cerveau et de ses facultés, l'espèce parviendra à un état de perfection qui établira l'égalité absolue dans la liberté et l'harmonie. Plus de

violences, d'antagonisme, d'oppression, d'exploitation. — Liberté, égalité, fraternité, concours, union, accord universel.

6 9bre 1867 — Phare de la Loire du 5 9bre 1867

87 Arrestations au Cimetière Montmartre, le 2 9bre — alliance austro-Française, jésuitique et papale

Protestation contre les arrestations du Cimetière

87 Etoile Belge du 9 9bre 1867

Sur les récoltes de 1867. — " ... il ressort des différents " calculs que nous avons sous les yeux, que la France, l'Algérie, " l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Belgique, " la Hollande, la Suisse et une partie du Nord de l'Europe, " devront demander à l'importation 35 millions d'Hectolitres de blé, " selon les évaluations les plus modérées, 40 ou 45 millions, selon les " autres. Or, en réunissant tous les excédants connus, on aura, dit-on, " quelque peine à atteindre ce chiffre."

Il paraît hors de doute que les prix seront élevés pendant toute la Campagne, et qu'il est imprudent de compter sur une baisse réelle.

Le 6 9bre, le pain à Paris est de 1,10 les deux Kilos, 27 cent. 1/2 la livre (5 sous 1/2 la livre)

87 Opinion nationale du 29 8bre 1867 — Excellent article de Guéroult sur les jésuites et la politique Catholique de l'Empire.

87 Courrier Français du 28 8bre 1867 — article Tolain sur l'ouvrier Machine, par suite de la division du travail.

9 9bre 1867 "il est plus facile de trouver des moines que des raisons," dit Pascal. On le voit bien aux procédés du Catholicisme. Chaque fois qu'il s'est vu en péril par les idées, il s'est défendu avec des levées de moines de tout sexe et de toutes couleurs. Aujourd'hui il est ce qu'il était il y a mille ans aux doctrines, il répond par une inondation de couvents. "Des milices, encore des milices, toujours des milices!" et l'on n'a pas besoin de raisons.

Phare de la Loire, 1er 9bre 1867 – Carte des Etats du pape

88 Courrier Français du 8 9bre 1867

rappel de la théorie de Proudhon sur la Fédération italienne

Etoile Belge du Mercredi 13 9bre 1867

Sociétés coopératives pour boucherie et boulangerie où entrent les députés dans quelques départements du centre, versant des sommes pour l'installation du matériel, l'amélioration de l'outillage et les procédés de panification.

88 Temps du 9 9bre 1867 – article Lock sur l'achat par la société coopérative des fondeurs en fer, des marchandises saisies chez Dubois-Caplain pour refus de paiement des droits d'octroi. Les marchandises achetées ont été restituées à Dubois-Caplain par Brosse, le gérant de la Société coopérative. – L'article Lock dit:

"..... ce trait est la preuve que les efforts faits de différents côtés, et dans des vues moins divergentes en réalité qu'en apparence pour créer ou entretenir une hostilité impolitique et désastreuse entr'ouvriers et patrons, n'ont pas obtenu tout le résultat que l'on avait pu s'en promettre."

Les insinuations de ces orléanistes sont faciles à comprendre.

— même numéro – Commerce de la France en 1867

88 Etoile Belge du 14 9bre 1867

"... Les temps sont passés où, comme tous les Empereurs du Bas-Empire, Napoléon III pouvait faire frapper des médailles destinées à éterniser la félicité des temps de son règne, avec l'exergue: Beata tranquillitas, felicitas temporum...."

88 Paris, Deux gouvernements, Paris, le pouvoir.

à Lyon, usine chargée de la fabrication de 100 mille Chassepot.

88 Courrier Français du 11 9bre 1867. – Diatribe stupide de Proudhon contre le caractère Français, tirée de son ouvrage posthume: "France et Rhin."

88 Courrier Français du 12 9bre 1867 – taxe des vins Français tant à l'intérieur que dans les pays étrangers.

Espagnoliser la France

88 Echo du Parlement du 8 9bre 1867, cité par le Devoir de Liège du 17 9bre 1867 – Eloge des sociétés coopératives et exhortation à imiter les ouvriers de France, d'Angleterre, d'Allemagne qui y cherchent la panacée universelle.

Panégyriques ardents de toutes les maximes d'efforts individualistes, en dehors du gouvt: "Forward! Self-help! Self-respect! – tire toi d'affaire comme tu pourras, mais surtout ne t'occupe pas du gouvt et laisse-le fonctionner en paix à sa guise.

Tous les journaux réactionnaires, sans distinction, les feuilles gouvernementales sont unanimes dans leur enthousiasme pour le Compte-rendu et le recommandent au peuple. Elles savent bien ce qu'elles font en Compromettant qu'on a trouvé enfin dans cette invention le meilleur, le plus sûr moyen d'étouffement des tendances révolutionnaires des masses.

---

89 Courrier Français du 29 8bre 1867 — Lettre de Proudhon à Mr Fouchet, sur l'Hétérogénie : Cette lettre est en date du 30 août 1864. Proudhon est mort en janvier 1865. il était donc déjà bien malade de la maladie de Cœur qui l'a emporté. C'est tout ce qu'on peut dire pour excuser la manie de la Contradiction et du paralogisme, qui a le malheur en outre, de se mêler dans cette lettre à une teinte très-marquée de jésuitisme, je veux dire de mauvaise foi déguisée en politesse.

89 Courrier Français du 21 8bre 1867

Relevé des affaires des banques dites populaires d'Allemagne, (création Schultz-Delitzsch.)

Le chiffre des banques déjà de 1,200.

532, dont les comptes sont connus, comptaient 193,712 sociétaires en 1866. Elles possédaient un fonds social de 21,649,147 fr. Elles disposaient de 42,283,000 fr. d'emprunts et de 32,724,000 fr. de dépôts, soit en résumé :

Fonds social	=	21,649,147 fr
Réserve	=	2,076,493
Emprunts	=	42,383,791
Dépôts	=	32,724,518
total	=	98,843,249 fr.

Ces 532 banques ont fait en 1866, des avances pour la somme de 318,788,000 fr.

Courrier Français du 21 8bre 1867

Catéchisme du temps du premier Empire. Devoirs des sujets envers l'Empereur.

---

12 juillet 1867

Catholiques et libéraux. — Le libéral embarrassé entre les Cléricaux et la Révolution. — Les thermomètres et les bonnets de coton de Cosme de Médicis.

---

89 Courrier Français du 15 8bre 1867

« . . . . . il résulte d'un travail de Mr Caul Jones sur la propriété « territoriale en Angleterre, qu'il y avait en 1770 dans le Royaume-uni « 250,000 propriétaires. aujourd'hui, il y en a moins de 30,000, dont « 9000 en Irlande.

Cinq personnages, le comte de Breadalbane, les Ducs « d'Argyle, d'Athol, de Sutherland et de Buccleuch, possèdent un « quart de toute l'Ecosse. La moitié de l'Angleterre appartient à 150 « personnes. »

---

89 Courrier Français du 15 8bre 1867

Les Etats actuels du pape occupent une superficie de 11,000 mètres carrés. Les côtés ont une longueur de 450 Kilomètres.

Cinquante mille Hectares du territoire sont en marais et sans culture. La propriété foncière appartient presque toute à l'Eglise. L'agro Romain qui est de 205,000 hectares de superficie, appartient aux corporations religieuses ou à la haute noblesse.

Le chapitre de Saint Pierre en possède à lui seul 22 000 hectares; les corporations religieuses 17,000 hectares; le Saint-office, 6,600; le Cardinal-Doyen, 3220 hectares. 33,000 hectares appartiennent à plusieurs églises, abadies, &c.

Le sol de tout le sol est soumis aux fidéi-commis, aux majorats, aux hypothèques perpétuelles. Dans la ville de Rome, les deux cinquièmes des constructions appartiennent à la main morte.

Les états du pape ont une population de 700,000 âmes, 63 par kilomètre carré. (En France, 67 en moyenne).

En 1847, Rome avait 176,000 âmes; en 1857, 179,000; En 1867, 215,000. Beaucoup de Français sont venus s'établir à Rome depuis l'occupation Française.

En 1847, les juifs étaient au nombre de 8000; aujourd'hui, il n'y en a plus que 4,500.

Dans les 20 dernières années, la population ecclésiastique a doublé. En 1853, on ne comptait que 4,500 religieux des deux sexes. Il y en a aujourd'hui 8000.

L'industrie est complètement stationnaire. Le déficit annuel du budget papal est de 30 millions de francs.

La proportion des soldats avec les citoyens est de 23 pour cent, ce qui équivaudrait à 8,740,000 soldats pour la France."

Cette dernière histoire m'a tout l'air d'un ~~Compte~~ Conte, ou comme dirait l'esprit du jour, le dernier Compte m'a tout l'air d'un Conte.

L'univers dit: "je préfère mille fois, pour la société, à l'homme "honnête, mais impie, du Cartouche et du Lapavoine."

90 Courrier Français du 16 8bre 1867 – Dernière lettre de Proudhon, en date du 24 juillet 1864, sur la génération spontanée. Sophisme, équivoque et jésuitisme, tel est le résumé de cette étrange épître. – Les deux suivantes ne valent pas mieux.

90 Temps du 14 9bre 1867

Tableau de la part qui revient à chacun des divers Gouvernements de la France, dans l'amoncellement de la dette publique.

Ancien régime avant 89; liquidation de ses dettes par le gouvt Républicain, et par suite inscription au grand livre de la dette publique d'une somme de rente,	=	40, 216, 000 fr.
Première République, rente inscrite par Napoléon	=	10, 254, 000
Dette laissée par le premier Empire en rente	=	142, 368, 472
La Restauration diminue le chiffre de la rente de	=	— 28, 270, 372
La Monarchie de Louis-Philippe accroit la rente de	=	38, 448, 028
La Seconde République augmente le chiffre de la rente de	=	27, 752, 735
(N.B. La Présidence de Bonaparte Compte comme République)		
Le Deuxième Empire, à dater du 2 8bre 1851 a jusqu'aujourd'hui accru le chiffre de la dette en rente de	=	110, 061, 344
Total de rente de la dette publique, perpétuelle	=	340, 830, 207 fr.
Dans ce chiffre, l'ancien régime entre pour	=	40, 216, 000 f.
La 1re République	=	10, 254, 000 f.
Le premier Empire	=	142, 368, 472 f.
La Restauration	=	0
Louis-Philippe	=	38, 448, 028 f.
La 2e République	=	27, 752, 735 f.
Le 2e Empire	=	110, 061, 344 f.

90 Courrier Français du 18 9bre 1867

Société générale entre ouvriers du bâtiment — Projet de Statuts de Cette Société ~~qui~~ doit durer 99 ans, et la dissolution ne pourra être ni demandée, ni consentie.

Liste des 31 membres de la Commission, élue le 29 9bre pour rédiger les Statuts.

Cette Société est une véritable reconstitution de l'ancienne Corporation. Elle tend à mettre tout le Corps d'état entre les mains du Conseil de Direction.

Le Gouvt, si outrageux pour tout ce qui ressemble à l'association, si prompt à répéter, laisse faire. Donc il a la main dans l'entreprise qui se fait ainsi de son consentement et sous son patronage tacite. il ne serait pas, afin de ne pas donner de soupçons. mais il serait par trop niais de croire qu'il laisserait ainsi se constituer une puissance matérielle formidable, si elle ne se constituait pas à son profit et à sa disposition.

---

90 Temps du 19 9bre 1867. Lettre de l'Evêque de Strasbourg aux curés de son diocèse pour racoler des Lansquenets destinés au service du pape. Ces Lansquenets auront un Solde quatre fois plus forte que le Soldat Français.

——— Lignes télégraphiques et Chemins de fer des diverses parties du Monde Civilisé

Ateliers de la Buire, à Lyon, pour la fabrication de Cent mille fusils — Chassepot.

91 Courrier Français du 21 9bre 1867

Le Courrier Français dit : " Le journal l'Horizon annonce
" l'apparition d'une nouvelle publication philosophique : L'Athée,
" journal des idées nouvelles.

Le Rédacteur en chef de l'Athée sera Mr A. Royannez
" de Marseille. Voici ce que dit à ce propos l'Opinion Nationale :

" . . . à toutes les époques où la théocratie a menacé la
" liberté, même celle du for intérieur, l'athéisme a été comme la
" protestation de certaines consciences, à la fois irritées et troublées, contre
" les empiètements d'une théologie tracassière et oppressive. Qui le dit
" ennemi de Dieu, se trompe ; il n'est que l'ennemi des prêtres. Ainsi
" que l'a dit Victor Hugo :" au dessus de ces cathédrales où l'on chante
" des Te Deum, et où l'on fulmine des anathèmes, il y a le ciel libre
" et la libre communion des âmes."

" Pour notre compte," ajoute le Courrier, nous ne croyons
" guères ni au ciel libre, ni à la libre communion des âmes. ce sont des
" choses trop vagues. nous avons une foi positive en l'humanité progressive
" et en la justice qui doit trouver sa réalisation sur cette terre par la bonne
" volonté des hommes. " aussi trouvons-nous que dépenser des efforts à
" s'attaquer à la théologie, est une perte de temps inutile. il suffit de
" s'en dégager et de se mettre en dehors. "

---

91 Courrier Français du 28 9bre 1867. —

Sociétés civiles de Consommation. — Liste des principaux agents de Coopératif. — Nomination de la Commission Parisienne de l'association

Le jeune et nouveau chef de la maison de Luynes, ~~[illegible]~~ ex-Zouave papal que sa grandeur attache désormais au rivage ~~[illegible]~~ n'en est pas plus fier pour cela et le montre d'une incomparable modestie. Comme équivalent de sa présence sous le drapeau, il envoie au pape douze canons rayés, or il en enverra douze autres, pour compléter la représentation, si la première douzaine ne suffit pas. On n'est pas plus modeste. La modestie sied aux héros.

Le nouveau chef de la maison de Luynes, ex-Zouave papal que sa grandeur attache désormais au rivage, vient d'envoyer au pape douze canons rayés comme équivalent de sa présence sous le drapeau, et si cette douzaine n'est pas suffisante, il en expédiera une seconde pour compléter la représentation. On n'est pas plus modeste. La modestie sied aux héros.

Phare de la Loire du 27 janvier 1868

Société de pétrification complète des corps

Temps du 23 janvier 1868 — Bibliographie — Les problèmes de l'âme par Laugel, faisant suite aux problèmes de la nature et aux problèmes de la vie — Nefftzer dit de Laugel: "Personne ne fait mieux voir que les recherches philosophiques sont désormais inséparables des sciences naturelles et des connaissances positives. Mais il n'est pas de ceux qui croient sauver et renouveler le monde, en substituant le fanatisme nouveau de la négation au fanatisme ancien de l'affirmation." "La vraie science" dit Laugel, "n'est ni légale ni sectaire. Elle n'agite point de vains drapeaux. Elle n'a point d'épithètes

" mais elle sait douter. Elle ne mentirait à elle-même, si elle se
" disait matérialiste, ne pouvant dire pertinemment ce que c'est que
" la matière, spiritualiste, ne sachant pas ce que c'est que l'esprit.
" Elle est la science, c'est-à-dire la recherche de la vérité, où
" qu'elle soit, quelle qu'elle soit, douce ou cruelle, humiliante ou
" glorieuse. Si elle dit et proclame une chose: "le destin est obscur,
" le devoir ne l'est point."

Même Numéro — archives de l'ouest — article de décentralisation contre Paris, à propos de Sg — il cite un mémoire des curés du Diocèse d'Angers qui promettent au Roi de lui garantir la docilité et la soumission aveugle de tous, s'il veut les protéger contre les Evêques et les chanoines réguliers. —

Mémorial Artistique — Annonce typographique
Paris in 8° à deux colonnes 20 fr. Broché —
— Questions militaires, politiques et sociales (1866, 67 et 68)
Recueil de 128 pages 1 fr. Déjà 5 fabriques et dans 20 pays —
— Revue mensuelle (18 pages) — Comptoir de librairie 10, Quai
— Malaquais — Correspondance des Auteurs —

Mémorial

103 Temps du 19 janvier 1868. — Lettre de l'abbé Combalot ~~à Dupanloup~~ Veuillot. — Dupanloup a décrété pour son diocèse une souscription à 15 cent. pour le Pape — injures grossières aux écrivains.

103 Etendard du 10 janvier. — article Hébertistes. invectives contre les Athées.

103 Courrier Français du 24 janvier 1868. — Lettre de Richard niant qu'il fait partie d'une société de libres penseurs avec Greffe et Stoll ses amis.

103 Courrier Français du 18 janvier 1868 — Lettre de Richard sur une prétendue société ~~[illegible]~~ de libres penseurs au faubourg St Antoine. il déclare n'en être ni fondateur ni membre.

104 Courrier Français du 20 janvier 1868 — Coopératif, — Lettre d'un Lyonnais, Lambrecht, qui sent bien le vice fondamental de la coopération, tout en la prêchant. il comprend que l'égoïsme individuel est au fond de ce système, et il s'élève contre l'immoralité des bénéfices. mais il serait plus facile d'arrêter l'eau qui coule, que d'empêcher l'homme travaillant pour lui seul, de viser aux bénéfices. La mutualité est un vain mot.

autres bouts d'articles sur le même sujet. — Notice sur Proudhon par Spoll.

104 article remarquable de Cluseret sur l'armée et ses abus, renversement de toute idée de justice, de moral et d'humanité.

104 26 janvier 1868 — Apologue du million d'ouvriers puisant de l'eau dans la Seine à Grenelle pour l'y rejeter à Bercy. — travail bien dur, ~~et~~ dont le salaire ne serait pas volé certainement, et néanmoins travail improductif, inutile au pays et qui le chargerait d'un fardeau intolérable. Ce million d'hommes, accablé d'un labeur si pénible, ne rendrait pas un centime en échange de sa nourriture, de son logement, de son vêtement, chauffage &. ils seraient littéralement aux crochets de la nation.

ainsi des ouvriers qui travaillent pour nourrir, vêtir, loger, amuser, & les oisifs. Comme ces oisifs ne travaillent point et par conséquent ne rendent rien en échange de ce qui leur est fourni, tout le travail employé pour leur luxe et même pour leur nécessaire, est du travail perdu, improductif et dont le salaire retombe à la charge de la nation. Elle est obligée de d'entretenir à ses frais, sans compensation, tout le personnel ouvrier qui est occupé à l'entretien des oisifs. Ce personnel fait la même besogne que celui de chacun de l'eau de Grenelle à Bercy.

105 Courrier Français du 21 janvier 1868. — Lettre de Langlois qui propose de demander à tous les journaux leur recette pour la solution scientifique et pacifique du problème social.

Le problème social, c'est le prélèvement par ~~[illegible]~~ la rente sous toutes ses formes, du capital, de 55 p% de la production nationale. il s'agit de débarrasser pacifiquement le pays de ce chancre. Que chacun dise son moyen. Langlois devrait commencer par nous conter le sien.

— Même numéro. — Le jeune Duc de ~~[illegible]~~ Luynes, Ex-zouave papal, maintenant chef de la maison de Luynes, envoie 12 canons rayés au pape pour le représenter dans le corps des zouaves. C'est d'une grande modestie. il se considère comme l'équivalent militaire de 12 canons rayés.

16 18 janvier 1868

. . . Jeanne d'Arc – Dieu

St Luc, chap. XVI, Parabole de l'Econome

102 à Genève, le congrès de la paix, le 3 7bre 1867, réuni dans le Palais Electoral dit: "la boite aux Gifles" le temple d'Héraclée.

Trait Belge du 20 janvier 1868. – Sermon du Père Hyacinthe. appel de guerre.

20 janvier 1868

102 . . . . . La violation d'une promesse ne doit jamais étonner. Le monde est plein de gens qui paient leur écot en promesses. ils les tiennent pour une valeur monnaie ayant cours, et quand on leur demande de s'exécuter, ils sont aussi surpris que si on les priait de payer deux fois. ~~[illegible]~~ Ils considèrent comme une grande ingratitude le mécontentement de mystifiés qui devraient être reconnaissants du plaisir que leur a causé l'espérance. Ce plaisir en somme est de l'argent comptant. on vous fait une promesse. elle vous est très agréable. jusqu'à la désillusion de l'échéance, vous vivez d'un espoir qui vous rend heureux. c'est toujours de bon temps de pris, et comme la vie est courte, une série d'espoirs semblables, enfilés les uns au bout des autres, vous donnerait toute une existence de bonheur. donc votre mauvaise humeur est une véritable ingratitude. . . . . .

102 Phare de la Loire du 20 janvier 1868 – article d'un sieur Guibourreau, positiviste, plein d'insolence contre les Révolutionnaires, les Démagogues, les Athées, et les matérialistes.

Eloge de l'Angleterre, patrie du Self-government (Résumé tenu à tis)

– Dévé de l'agent de police André.

877

17 Temps du 14 janvier 1868 – Revue des Sciences par Grandeau – Exposé des divers essais pour fabrication d'une poudre nouvelle par l'addition de la nitro-glycérine à la poudre ordinaire. – réclamation de priorité d'un M. Treppel de Saint-Mandé, réclamation sans droit – c'est un Suédois, M. Nobel qui a découvert ce nouveau procédé. il propose en ce moment une nouvelle poudre solide, préférable à toutes les autres.

Le 1er janvier 1864, publication dans un journal Allemand, Berg- und Hüttenmannische Zeitung, de la composition des cartouches – Nobel, préparées avec le mélange de poudre ordinaire et de nitro-Glycérine. Cette poudre possède une force 5 ou 6 fois supérieure à celle de la poudre ordinaire.

— Même numéro, Faits divers. – Nouvelle poudre de guerre, dite poudre blanche, dont un ancien capitaine d'artillerie Saxon offre de vendre le secret au Gouvt Français. Elle ne contient ni salpêtre, ni charbon, ni Soufre. Elle est supérieure à la poudre ordinaire, pour le service des armes rayées. Elle ne laisse aucune trace dans le canon, sa force de projection dépasse celle de la poudre actuelle.

— Même numéro. Variétés. Article Challemel-Lacour sur l'ouvrage de Marc Dufraisse. Scintillement électrique de Sala – Insectes curieux.

Temps du 18 janvier 1868 – 25 typographes, délégués de l'imprimerie Dupont présentent à Sou. une adresse de remerciement, signée de tous leurs camarades, au nombre de 1100 à l'occasion de la promotion de leur chef au grade d'officier de la légion d'honneur

14 Phare de la Loire du 10 janvier 1868. — La Révolution religieuse au 19e Siècle, par F. Huet, catholique Républicain

101 Phare de la Loire du 12 janvier 1868. — Lettre de Miot. — Protestation Pyat contre l'exécution des trois Fénians, signée, Albert, Greppo, Gambon, Malardier, Collet, Tolain, de Ponnat, Charpentier, Em. Villeneuve, Chavelet, Herpe, Ch. Robert.

Compte-rendu du procès Breuillé, Longuet-Humbert, par Raoul Rigault, 20, Rue Cujas.

Le Baron ~~chez~~ comme un singe chez les hommes.

Le matérialiste ne logeant pas une âme doit être traité comme un chien

Le spiritualiste doit soigner avec amour le corps précieux qui recèle une âme divine. — Rien de trop précieux comme luxe et raffinement pour faire honneur à un tel hôte.

L'hôte n'a rien à faire qu'à sommeiller dans une enveloppe de soie, comme la chrysalide en attendant le réveil. nulle fatigue, point de tension indigne d'elle. se préserver par l'ignorance d'un usage quelconque de l'âme pendant la servitude corporelle. sortir en hâte de cette servitude par le plaisir qui abrège la durée de l'épreuve.

Le matérialiste ménage la fonction qui fait l'homme, la pensée, en ménageant l'organe qui n'a pas de plus dangereux ennemi que les excès des sens. ils ~~[illegible]~~ lèsent le cerveau, détruisent sa puissance, et comme il ne croit point à la vie ultra-corporelle, il a pour principe la tempérance, la sobriété, la modération des sens

622 seules garanties de l'intégrité du cerveau et de sa fonction, la pensée.

15 Temps du 10 janvier 1868 15

Lettre de l'Evêque de Verdun à Dupanloup.

Verdun, 5 Xbre 1867

Monseigneur, je vous remercie sincèrement d'avoir sonné la cloche d'alarme et appelé notre attention sur les dangers qui menacent l'avenir religieux des filles. Jusqu'à ce jour, les familles en ont confié l'éducation aux corporations religieuses, qui sont maîtresses du terrain dans mon diocèse. Tous mes efforts tendront à ne pas nous laisser entamer, et j'espère y réussir.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect et toute ma gratitude

Augustin, Evêque de Verdun

il cumule tous les péchés capitaux, sauf l'envie qui est incompatible avec l'orgueil. celui qui tient la tête chez lui. quant à l'hypocrisie, elle n'est pas cotée parmi les vices par le Christianisme qui la considère sans doute comme la première des vertus. . . .

Tous les vices, toutes les passions humaines réunies n'ont pas produit la moitié des crimes dont la croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme ont ensanglanté la terre. Les œuvres du spiritualisme sont écrites par le fer et par le feu dans St Béziers, St Barthélemi, le mexique, les croisades, les saxons &c.

" pour la Démocratie et les libres-penseurs, il y a beaucoup à espérer
" à cette école, qui ne fait pas beaucoup de bruit, mais qui n'en continue
" pas moins à suivre une marche ascendante. "

avis aux Républicains

Phare de la Loire du 8 janvier 1868

Brochure parue : L'armée jugée par elle-même. Lettre
" d'un Capitaine d'infanterie au sujet de, ~~brochures~~ publications,
" relatives à l'organisation de l'armée."

100 Temps du 7 janvier 1868 — Chronique

Un Docteur Frédault, dans un article de l'Univers sur un
livre de l'Evêque de Ségur intitulé : la Foi devant la Science
moderne, écrit

" Adam était un grand savant et, dans un sens, le
" plus grand qui ait jamais existé et qui existera jamais. Quel
" homme a été enseigné comme lui ? Dieu lui avait appris tout ce
" qu'il devait savoir. il lui avait inculqué l'esprit même, l'esprit
" par excellence, la connaissance de l'être, et des essences, et comme le
" secret de toutes choses. Et de fait, il avait tout à ses ordres. il dominait,
" gouvernait, dirigeait toutes choses. Qu'il n'eût pas la vapeur, le gaz
" et l'électricité, je le veux bien. Mais il n'en avait pas besoin, ayant
" mieux. Car il possédait comme puissance, comme lumière et comme rapidité,
" beaucoup mieux que ces agents secondaires....."

987 Le dit Frédault s'exprime ainsi plus loin : " Fouillons

" les annales de l'histoire. Parcourons tous les peuples du
" globe. Toujours nous trouverons cette vérité inébranlable qu'on voudrait
" écrire en traits de feu : " la Science a toujours été en raison de la per-
" fection religieuse du peuple qui la cultivée. Demandez à nos adver-
" saires, à Mr Littré lui-même le chef du positivisme. ils vous le
" concéderont, ils sont obligés de l'avouer. L'histoire pèse sur eux et les
" contraint d'aller au moins jusques là....."

On demeure étourdi de l'impudence de ces cyniques.
Du reste, ceci juge leur auditoire. pas de preuve plus écrasante du
crétinisme de gens auquels on peut débiter avec succès de telles effron-
teries. ils n'ont pas long-temps à vivre, s'ils ne sont pas déjà morts.

Ce Docteur est un drôle qui a voulu se faire une clientèle
~~dans le~~ faubourg St Germain avec les recommandations de la sacristie, et
il file dans l'Univers la quintessence d'ultramontanisme. Le parti
Catholique est riche. Avec des écus on reste quelque chose, quand on
n'est déjà plus rien.

Courrier Français du 2-3 janvier 1868

Lettre d'Acollas en réponse à un article de Villemot dans
le Figaro, article où se trouve cette phrase : " ~~Mr~~ Acollas
" et consorts ont pour idée fixe de fonder la Société sur
" l'Athéisme."

La réponse d'Acollas est un fin-fuyant jésuitique
il dit : " je ne suis ni matérialiste, ni Athée. je regarde la question des
" causes premières comme le conclusum et non comme la prémisse de la Science.
" Dans la matière religieuse, comme dans les autres, je me borne à me ranger parmi
" les partisans de la libre recherche scientifique....."

" sur le terrain de la liberté, de la justice économique et des institutions
" fédératives Républicaines, basées sur l'autonomie des provinces et des
" communes. Vivifié par un esprit libre et toujours ouvert aux meilleures
" opinions, il n'exercera aucun terrorisme sur les convictions.

" L'esprit scientifique et positiviste du plus grand nombre
" des Rédacteurs est pour nous une garantie que cette dernière promesse
" n'est pas une vaine affirmation.

---

99 Courrier Français du 30 Xbre 1867

Société civile des ouvriers en bâtiments — Liste des membres du Conseil de Direction.

— article Duchêne sur l'armée et l'obéissance passive. insultes au matérialisme.

" ..... Les théoriciens du Militarisme, gens religieux
" et craignant Dieu, sont, en ce qui concerne le métier des armes, les
" plus affreux matérialistes du monde. Comme ils admirent les
" formes humaines réduites au machinisme, tuant et se ruant avec
" la précision d'un outil ! ....

" ... Cette école matérialiste règne et domine. Nous
" n'échapperons pas à ses décrets...

---

99 Phare de la Loire du 4 janvier 1868

Lettre du pape au Cardinal Vicaire pour punir les blas-
-phèmes, l'inobservance des jours de fête et les parures
VEB profanes des dames à l'Eglise.

on y lit ce passage :

" ..... Qu'elles comprennent bien (les femmes) le
" but où tend cette recommandation, laquelle ne doit pas être
" éludée, en fesant du voile un nouvel ornement pour la tête.
" Qu'elles l'observent au contraire en se voilant avec décence.
" Que chacun donc s'applique la chaleureuse exhortation que
" Tertullien adressait aux Chrétiennes de son temps :

Exhortation de Tertullien.

Je vous en conjure, Mère, Sœur, fille vierge, voilez votre visage ; si vous êtes mère, à cause de vos fils ; si sœur, à cause de vos frères ; si fille, à cause de votre père. Tous les âges sont en péril à cause de vous. Endossez l'armure de la pudeur, entourez-vous du rempart de la décence. Elevez une muraille autour de votre personne, qui ne laisse point sortir vos regards, ni entrer les regards d'autrui.

Et nunc, Discite

---

100 même numéro du Phare. Correspondance Parisienne :

" j'ai assisté, Dimanche dernier, à un cours de positivisme
" fait par Mr Laffitte tous les Dimanches, à une heure, 10, Rue
" Mr le Prince. Ce cours a lieu dans l'appartement même où est
" mort Auguste Comte. Parmi les Auditeurs, j'ai remarqué Mr
" Patrice Larroque. Ce cours est maintenant très-suivi et fort inté-
" -ressant. Pour ma part, je n'ai pas encore vu de doctrine philoso-
" -phique, scientifique et même sociale aussi complète que le positivisme

8

96 Procès de Société secrète, Accolas-Naquet-Verlière, 88 dans le Courrier Français, l'opinion nationale, le Temps, du 24 Xbre 1867

96 Journaux du 21 Xbre 1867. — Discussion de la loi sur l'armée. — Jules Simon attribue au grand nombre de soldats, célibataires forcés, la dépopulation du pays. — Le Baron Jérôme David s'en prend à la mortalité des enfants qui est de 40 % et chez les enfants assistés de 80, 87 et 90 p % — "Faites des lois pour mettre un terme à cette désolation, " mais n'entamez pas l'armée"

Des lois! oui, une loi qui allouerait à chaque famille trois mille francs de rente. Faites-la, un peu, cette loi.

96 Courrier Français du 23 Xbre 1867

Protestation avec signatures contre le Syllabus Favre-Guéroult.

97 Courrier Français des 26 et 27 Xbre 1867

Liste et adresses des principaux fonctionnaires et directeurs du Coopératif, à propos de la boulangerie Sociétaire.

— Lettre de Jules Favre sur sa flétrissure de l'athéisme.

— Lettre de Villeneuve jeune à propos de cette flétrissure par Guéroult et Jules Favre. il rappelle que Jules Favre est coutumier du fait et détache tous les ans sa ruade. En voici un échantillon: Séance du jeudi 1er Mars 1866

~~"... Lorsque, dans la séance d'hier, notre honorable collègue, Mr Chesnelong, " s'élevait contre le matérialisme, il trouvait dans nos cœurs un écho qui est facile " à justifier..... Ces doctrines, elles sont détestables, elles doivent être condamnées.~~

258 (Très-bien! Bravos prolongés de la majorité.)

9/98 Phare de la Loire du 24 Xbre 1867 — Lettre du Général Cluseret sur les nouvelles armes. — Spencer-Rifle et Henry-Rifle.

Le Spencer-Rifle tire sept coups en douze secondes, trente-cinq coups par minute, cinq fois autant que le Chassepot qui en tire sept par minute. Le Henry-Rifle tire quinze coups en dix secondes ou 90 coups par minute, ... 187 coups en 216 secondes ou 3 minutes et 36 secondes, y compris le temps de charger, c'est-à-dire environ 52 coups par minute, y compris le temps de charger.

Le Henry-rifle a été perfectionné. Au lieu de 16 cartouches qu'il recevait à la fois et tirait successivement, sans que la carabine quittât l'épaule, il en reçoit 24, ce qui donne un tir de 60 coups par minute, en y comprenant le temps de charger. C'est le feu de 20 hommes avec le fusil ordinaire qui tirait trois coups par minute.

98 Courrier Français du 31 Xbre 1867

Poursuites contre l'association internationale. — Perquisitions au siège de la Société et chez les membres du Comité.

— article Duchêne sur l'expulsion de Paris de 321 usines depuis 1860 — Paris débaptisé et devenu Haussmannopolis ou police

— article sur les deux Veuillot.

— Article Ranc du Nain Jaune

— Le journal du Congrès de la paix, les Etats-unis d'Europe

Les deux premiers numéros-spécimens ont paru — Hebdomadaire — un pasteur parmi les Rédacteurs. — Rédigé spécialement en Français et en Allemand. Voici son programme:

" Le journal des Etats-unis d'Europe cherchera ses solutions

94 Courrier Français du 14 xbre 1867. — Extraits de lettres d'Evêque à Dupanloup, à propos de l'enseignement secondaire des filles, proposé par Duruy: L'Evêque du Mans:

„ ..... lorsque votre brochure a paru, j'étais occupé
„ à prêcher une retraite à quatre cents mères Chrétiennes de ma ville
„ épiscopale. je leur ai signalé le péril et je suis sûr d'avoir trouvé
„ de l'écho. Aucune d'elles ne consentirait à envoyer sa fille aux
„ leçons inspirées par le Mr le Ministre de l'instruction publique....

L'Evêque du Puy:

„ ..... à l'apparition de l'étrange et audacieuse circulaire du 30 8bre
„ Si l'émotion fut générale, il est sûr qu'elle fut diverse, et plus d'un
„ esprit sérieux se crut en droit de se rassurer contre l'énormité contre
„ l'énormité de la tentative ministérielle, par la pensée qu'un tel projet
„ succomberait immédiatement sous le poids du ridicule et la réprobation
„ de toutes les âmes honnêtes ....."

L'Evêque de Fréjus:

„ La France a lieu d'être fière de la dignité dans le mariage
„ qui règne dans la très-grande majorité des familles, grâce à
„ l'éducation Chrétienne des jeunes filles ...."

94 Courrier Français du 16 xbre 1867 — Préface envoyée par Büchner pour l'édition italienne de son livre: Force et Matière.

95 Temps du 16 xbre 1867 7

article ridicule de Louis Blanc sur l'affaire de Clerkenwell — Mémoire de Haussmann sur le budget de la Seine, 245 millions, Recettes et Dépenses.

— Casernes — nouvelle caserne municipale Rue du Faubg St Denis. — 40 Casernes de l'octroi sur les boulevards de fortifications, cinq occupées, cinq terminées, huit en construction. Pavé, Macadam, bitume, trottoirs. Egouts. — Eglises. 88 88

Courrier Français du 24 xbre 1867

Brochure du Prince Frédéric-Charles de Prusse, intitulée: "L'art de combattre l'armée Française, rééditée par Williams Reynaud et publiée chez Dentu.

25 8bre — L'hôte prétendu divin, prisonnier captif de la nature ... ayant hâte de se délivrer d'une prison indigne d'un si grand personnage, et se hâtant de briser la prison chez lui par la plaisir chez les autres, par le supplice (tous ils jouent comme ils se donnent, en souffrances. enveloppe première, prison ignoble

Voir la discussion de la loi sur l'armée et les débats sur les Causes de diminution de la population, — Jules Simon, Le baron Jérôme David, 88

95 Opinion nationale du 24 xbre 1867 — Interpellation des ouvriers avec réflexions. — Convocation de la Société Civile d'épargne et de Crédit des ouvriers maçons, dans l'école du passage Brecul, Boulevart Richard Lenoir, 34

"tout travail, soit dans les ateliers, soit dans les champs, la vente ou l'achat, le
"séjour dans les cafés, la chasse, &c durant le service divin. &c Les magasins doivent
"rester fermés, et là où les vitrines sont indispensables, à l'éclairage de l'intérieur des
"habitations, aucune marchandise ne peut se trouver à l'étalage."

93 Courrier Français du 9 xbre 1867

Constitution définitive de la Boulangerie coopérative au capital de 50,000 fr, versable par les sociétaires, jusqu'à concurrence de 20 fr, en 80 semaines, à 25 cent. par semaine, ou plutôt 36 semaines, et un franc de première cotisation.

Le journal La Coopération assure qu'il se disait tout haut dans les groupes de sociétaires qu'un protecteur d'un ordre élevé complèterait le capital de 50,000 fr, si les sociétaires ne le fournissaient pas eux-mêmes.

Mr Chemalé, l'un des membres actifs et dirigeants des Sociétés coopératives repousse hautement l'assertion du journal il ajoute que, si les sociétaires ne pouvaient fournir immédiatement la somme de 50,000 fr, quelqu'un mettait la dite somme à la disposition de la commission administrative, le jour où les registres constateraient l'engagement de 2,500 sociétaires pour chacun 20 fr.

Mr Tolain, (du Courrier Français) appuie et confirme la dénégation de Mr Chemalé au sujet du protecteur et dit aussi qu'une personne, désirant aider la formation de la boulangerie coopérative, a offert la somme de 50,000 fr dans ce but, somme que la société est libre d'accepter ou de refuser.

"Quelqu'un"? - "Une personne?" Qui donc? Quel est ce
482 Quelqu'un? Quelle est cette personne? Pourquoi ne la nomme-t-on pas? Le public saurait alors si cette personne est un protecteur d'un ordre élevé ou pas élevé?

93 Temps du 9 xbre 1867 - Quinzaine judiciaire d'Audoy

Un arrêt de la Cour de Lyon décide qu'un membre de Société coopérative n'a pas le droit de se retirer, en abandonnant les versements déjà faits, même quand la société n'est pas encore formée, ni le capital social réalisé. Les petits versements successifs qu'on avait pris l'engagement de faire doivent se continuer jusqu'à la constitution du capital, et les membres n'ont pas le droit de se retirer.

Courrier Français du 10 xbre 1867 - article (Lucien Dubois)

en l'honneur du président Johnson, du parti conservateur et modéré, de l'esclavagisme, du parti démocratique (aristocratique).

Eloge pompeux de Mac-Clellan, le général semi-sudiste, esclavagiste, Orléaniste, et déclamations contre la presse démagogique.

Courrier Français du 10 xbre 1867

Eloge de Jules Favre par Veuillot, - Légèrement ironique, bien que non malveillant.

— Mariage de Mlle Alix Bressant, ex-actrice du Gymnase, auteur de romans, avec le prince Russe Kotchoubey, célébré à St Pétersbourg, avec tout le cérémonial possible, avec l'approbation du Czar.

Temps du 10 xbre 1867. — Souvenirs d'un Ex-officier, 1812-1813 - in-18, Cherbuliez, 33, Rue de Seine.

Courrier Français du 14 xbre 1867. — Le pavé de Paris coûte par an 9 millions d'entretien, et avec les trottoirs, l'éclairage, &c 18 millions pour la Voirie.

Préfet de police, encore bien moins fondateur ~~ou~~ membre de la Société des amis du peuple.

Quant à moi, A. Blanqui, je n'ai pas été davantage Préfet de police de la République, mais j'ai fait partie de la Société des amis du peuple.

C'est Mr Gervais (de Caen) qui a été successivement l'un des fondateurs de la Société des amis du peuple ~~Condamné~~ en 1830, condamné avec moi à la prison en janvier 1832, Préfet de police de la République en 1848, Directeur de l'Ecole de Commerce depuis 1854, puis Chevalier, officier et Commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, sous l'Empire, mais tout ceci sans moi.

Agréez, &c, &c.

---

92 Courrier Français du 7 xbre 1867

Sorties de Jules Favre et de Guéroult contre le matérialisme, article Duchêne à ce sujet: Rome Capitale.

Temps du 6 xbre 1867. — La Revolucion en España, histoire des mouvements de janvier et de juin 1866, et d'août 1867, par Eugenio Garcia Ruiz, Ex-Député, Directeur du journal démocratique le Pueblo — Paris, Lahure, in 8° de 159 Pages, 1867.

Chare de la Lire du 13 8bre 1867

La représentation d'Hernani était chose convenue entre Victor Hugo et le goût qui lui avait fait proposer la reprise des représentations de son Répertoire.

Mais Ruy Blas vient d'être interdit, sans doute par suite de la dernière publication de Victor Hugo, intitulé Montana, une pièce dans le genre des Châtiments, mais bien inférieure.

— Même Numéro. — Les Evêques ne veulent pas de l'enseignement des filles par l'université. L'Evêque de Luçon écrit à Duruy en date du 3 8bre 1867 (lettre publiée par les journaux):

« Je me suis entendu avec l'administration municipale, « qui est bien décidée à ne point fournir de local, et, sans une pression, « à laquelle Mr Duruy paraît renoncer, nos universitaires ne feront « aucune démarche. »

Chare de la Loire du 17 8bre 1867

Le second réseau de boulevards et de rues nouvelles dans Paris avait été évalué par Mr Haussmann à 180 millions. La Patrie reconnait qu'il en coûtera 400. (410) — Rien que 230 millions de différence, 130 p/o!

Indépendance Belge du 18 8bre 1867

« Le Directeur de la police de Cassel vient de rappeler à la population « l'existence des lois qui ordonnent d'observer le Dimanche, et qui prescrivent

3 Février 1868 Cahier 7

Etoile du 4 février 1868. — Les feuilles de Caroubier et de Chêne vert empêchent les âmes de devenir phthisiques et assurent leur longévité

une Distillation de feuilles susdits et essayé la phthisie.

Phare de la Loire du 3 Février 1868. — Un des grands magasins de nouveautés de Paris informe le public qu'il peut donner tel article "à un prix" extraordinairement bon marché", parcequ'entr'autres avantages, il a celui de faire gratuitement cet article dans "des Couvents ou Communautés" où le prix de façon est considérablement réduit."

Phare de la Loire du 4 Février 1868

— Chlorate de Potasse, remède du Choléra, selon un médecin.

— Population de Londres, en 1867, 3,126,635.

Phare de la Loire du 9 Mars 1868

Etienne Girard, fondateur du Collège qui porte son nom à Philadelphie, interdit par son testament, l'entrée dans ce Collège à tout ministre d'une religion quelconque, et ce, quelque prétexte que ce soit. Les Ennemis de l'instruction populaire sont les grands coupables par excellence

Méthon a été admise dans contexte.

Le Jeudi 5 mars dernier, étant à Nantes, j'ai assisté à la séance de l'Académie de Nantes, qui a eu lieu à 2 heures de l'après-midi, dans la salle de la Bibliothèque de la Ville. Il y avait beaucoup de monde, et la séance a été très intéressante. Il y a eu plusieurs lectures, et j'ai remarqué que l'assistance était très attentive. Plusieurs membres, et notamment M. le Président, ont félicité l'auteur de la communication.

Phare de la Loire du 6 Mars 1868

Demain, j'irai dans l'Ile Feydeau, où il aura lecture de la Thèse pour l'obtention du grade de Docteur en Médecine de M. Jouaia (de Caen), interne à l'Hôtel Dieu de Nantes, qui a pour sujet: Quelques considérations sur la Diphthérie.

Phare de la Loire du 7 Mars 1868

Aujourd'hui, à 2 heures de l'après-midi, dans la salle de la Bibliothèque de l'Hôtel Dieu de Nantes, il a été donné lecture de la Thèse pour obtenir le grade de Docteur en Médecine de M. Jouaia (de Caen), interne à l'Hôtel Dieu de Nantes, qui a pour sujet: Quelques considérations sur la Diphthérie.

Cette Thèse, qui a été très remarquée, a été imprimée chez Mme Vve Mellinet, Imprimeur-Libraire, Rue Crébillon, à Nantes.

Phare de la Loire du 9 Mars 1868

Etienne Girard, fondateur du Collège qui porte son nom à Philadelphie, interdit par son testament, l'entrée dans ce Collège à tout ministre d'une religion quelconque, et ce, quelque prétexte que ce soit. Les Ennemis de l'instruction populaire sont les grands coupables par excellence

Le peuple

Le peuple ! il est dans sa famille
dans le cercle de ses travaux.
C'est lui qui bâtit les maisons
où l'on déshonore ses filles.

Le peuple ! il peut dans la gêne,
il sait beaucoup, il voit de loin.
Il sait que l'abeille a le soin
de détruire les parasites.

Le peuple ! il lit, sur la paille
il voit que, par peur de son sud,
à son profit on donne tort,
pour le changer en vaurien.

Le peuple ! il est sombre à ses heures,
lorsqu'il a faim, lorsqu'il a froid.
usant de sa force en droiture
comme il vécut, il veut qu'on meure.

Le peuple ! il ne chante pas d'aise
buvant l'or des festins repus.
La revanche, aux moments perdus,
il entonne la Marseillaise.

Le peuple ! il mêle sous ses sarcasmes
il grelotte en rongeant ses os.
Si vous avez vos chassepots,
il a sa colère et ses torches.

Le peuple ! c'est un vaste gouffre
où roule le cours des choses
et qui dans ses flancs tient à l'aise
le chaos, la nuit et le sort.

Le peuple ! il a vaincu la Bastille,
mais ils étaient à trente
Le peuple ! il a tout fait
sous les Girondins et les Montagnards.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. 1955

Temps du 4 février 1868 — Grande tuerie de chevaux. Leur réclamation gratuite

120 Phare de la Loire du 5 février 1868 — Il paraîtra, aux environs de Paimbœuf, dans le courant de février, un journal hebdomadaire, sous le titre de Phare de la Loire. Il aura pour gérant M. Eugène Bonamy, ancien rédacteur du Courrier de Nantes, du Journal de Nantes, du Journal de Saint-Nazaire, du Journal de Paimbœuf, et ancien rédacteur en chef du Journal de Nantes.

120 Casernes de l'octroi construites dans les fortifications, etc. — Trois occupées, trois terminées, huit en construction

Caserne municipale en construction, rue du Faubourg St Denis

Temps du 10 juin 1867

121 Temps du 27 janvier 1868. — Article Nefftzer sur le nouvel ouvrage de Caro, la Science et le Matérialisme

— Presse nouvelle du 26 janvier 1868 — article de Scherer sur le même ouvrage.

Le Progrès, Revue de Bordeaux, rue Gouvion, 19, 2 fois par semaine, 12 fr. par an en France, 7 pages, grand in 8°, par livraison — Dans les deux livraisons du 30 janvier et 6 février, double article sur l'Eternité de la matière par Raulin, professeur de Géologie, à la Faculté de Bordeaux.

4 Courrier Français du 31 janvier 1868 — article Vermorel sur le Socialisme indépendant de la politique.

Courrier Français du 2 Février 1868. — Lettre de Dupuis, 16, Rue de Reuilly, en réponse à celle de Richard qui protestait contre sa participation prétendue à une Société de libres penseurs. Il insiste pour l'association.

— Révolution féodale au Japon, sous l'inspiration du Comte Ch. de Montblanc. Triomphe des Daïmios, princes japonais. Constitution de leur gouvernement, sous forme d'un Sénat ou Chambre Fédérale, relevant de la Suzeraineté du Mikado, l'Empereur Spirituel.

Courrier Français du 3 Février 1868. — article Duchesne sur le culte des morts. — La Résurrection de la Chair — article Tolain sur la loi de la presse et le privilège qu'il constitue pour les Riches qui seuls auront la parole.

Pyrethrine Lehaussois, 1,50
Cautérisant Fouchard, 6, boulevard Delorme, à Nantes

Phare de la Loire du 10 février 1868. — Deux jugements correctionnels à Lyon, l'un en 1849, l'un condamnant pour diffamation une plainte de tout un village, contre des officiers voleurs, l'autre condamnant aux frais de la plainte un homme calomnié par un journal conservateur qui refusait une rectification — article Legault.

5 Phare de la Loire du 11 Février 1868. — Tempête sur la méditerranée du 24 au 31 janvier 1868 — Le vapeur l'Alger en danger de perdition. Huit hommes de l'équipage enlevés par la mer. Le vapeur échappe au danger et entre le 1er Février dans le port d'Alger. Le journal ajoute : 738

« Le lendemain 2, à 7 heures, les hommes de « l'équipage de l'Alger, ayant à leur tête Mr le Capitaine Imbert, « se sont rendus en pèlerinage à Notre-Dame d'Afrique, où la messe « a été dite par Mr l'archevêque Lavigerie qui a adressé aux marins « une allocution touchante. »

Les marins sont allés remercier Notre Dame d'Afrique de les avoir sauvés et d'avoir noyé leurs huit camarades. C'est fort charitable.

122 Avenir national, Février 1868

L'avenir National dit que la population de la Seine en 1848, au 10 8bre, était de 1,360,000 âmes, le chiffre des électeurs, de 433,632

Depuis cette date, le chiffre des la population a toujours été croissant, et celui des électeurs toujours diminuant.

	Population	Electeurs
En 1857	1,727,000 âmes	358,000
En 31 Mars 1863	1,953,000 âmes	325,000
31 Mars 1869	2,150,916 âmes	309,465

En se réglant sur les chiffres du 10 8bre 1848, le nombre des électeurs en 1869 devrait être de 685,813, pour rester proportionnel à la population, il n'est que de 309,465.

On a donc supprimé 376,348 électeurs, ou 0,55. il n'en reste que 0,45 (45 p. %) ou 9 sur 20. on en a supprimé 11 sur 20. il devrait y avoir 20 députés. il n'y en a que 9. — onze supprimés

6e 123 Phare de la Loire du 14 Février 1868

La Carabine Winchester est un perfectionnement de la Carabine Henry. Comme vitesse de tir, on a obtenu les résultats suivants : 18 coups en 32 secondes, et une autre fois 10 coups en 4 secondes. Il faut environ 20 secondes pour recharger le magasin de la Carabine.

Comme précision : sur 50 ou 60 balles, tirées sur une cible d'un mètre de diamètre à la distance de 200 mètres, toutes ou à peu-près ont porté sur la cible.

Après avoir brûlé 150 cartouches, le canon n'était pas sensiblement échauffé, et aurait à peine nécessité un nettoyage.

L'arme est légère, d'un calibre de 9 à 10 millimètres, se charge avec un gramme de poudre et porte à 800 mètres avec précision.

Phare de la Loire du 14 Février 1868. — article Laveur Pichat sur l'ouvrage de Caro, le Matérialisme et la Science. — "L'idée de Dieu est en péril", dit Caro

123 8 Mars 1865. — Avenir National du 8 Mars 1865

Rapport de Duruy sur l'instruction primaire, Page 2, 6e Colonne.

"..... En 1843, les congrégations enseignantes comptaient en France 16,958 membres, dont 3,128 hommes et 13,830 femmes. Elles possédaient 7,590 écoles, 706,917 enfants, 22 p/o de la population scolaire, répartis ainsi :

1,094 écoles publiques ou libres de frères, contenant 201,142 élèves garçons, sur 2,149,672, 9 p/o du nombre total de garçons; 6,496 écoles publiques ou libres de sœurs, contenant 505,775 élèves-filles, sur 1,014,625, plus de 49 p/o du nombre total de filles.

En 1865, les congrégations ont 46,840 membres, dont 8,635 hommes et 38,205 femmes. Leur nombre a triplé en 20 ans. Elles possèdent 17,206 écoles et 1,610,674 enfants, sur 4,886,338, soit 37 p/o, plus du tiers de la population scolaire totale, répartis de la manière suivante :

2,502 écoles publiques ou libres de frères, contenant 443,732 élèves sur 2,265,756, soit 19 p/o du nombre total de garçons; 14,704 écoles publiques ou libres de sœurs, contenant 1,166,942 élèves sur 2,070,612, soit 56 p/o du nombre total de filles

Congrégations en 1843 et 1865

1843		1865	
16,958	membres	46,840	membres
3,128	hommes	8,635	hommes
13,830	femmes	38,205	femmes
7,590	écoles	17,206	écoles
706,917	enfants	1,610,674	enfants
22 p/o		37 p/o	
1,094	écoles de frères	2,502	écoles de frères
201,142	élèves garçons	443,732	élèves garçons
9 p/o		19 p/o	
6,496	écoles de sœurs	14,704	écoles de sœurs
505,775	élèves-filles	1,166,942	élèves-filles
49 p/o		56 p/o	

15 Février 1868

Les Positivistes orthodoxes font un pompeux éloge du Catholicisme dont ils réclament l'héritage. Dignes héritiers en effet d'une religion pareille, qu'ils renforcent encore du régime des castes, présentant au public comme le dernier terme du progrès, l'accouplement du Catholicisme et du Brahmanisme.

C'est ce qu'ils appellent la religion de l'humanité, dont Auguste Comte s'est déclaré le fondateur et le grand-prêtre. Cette belle invention suffit pour condamner à jamais le positivisme, même dans sa première manière qui a Littré aujourd'hui pour représentant. L'énormité de la théocratie féodale de Comte rejaillit sur toute son œuvre. C'est une doctrine empoisonnée. Le venin déborde dans les monstruosités de l'orthodoxie. Il transsude de l'hypocrisie de la dissidence.

Les Rogations. — Jeanne d'Arc. — Matérialisme et Spiritualisme. — Par quoi le Christianisme a triomphé — Le Monothéisme dans ses trois éruptions — invasion du Christianisme, Moloch et Odin. — La civilisation Chrétienne.

124 Fébribuge infaillible contre les fièvres rebelles, qui a eu raison des fièvres de Sumatra, dans la personne de Mme Ida Pfeiffer.

une petite cuiller à thé de poivre de Cayenne rouge pulvérisé et cinq ou six petites cuillers de sucre blanc dans un demi-verre de bonne et forte eau-de-vie.

mêler jusqu'à dissolution complète et laisser reposer 4 ou 5 heures. Deux heures avant l'accès, prendre deux cuillers à thé de la potion, et continuer d'heure en heure, jusqu'à ce qu'on ait tout bu. remuer avec soin le mélange, chaque fois.

9 124 L'Epargne. — Le peuple, seul véritable consommateur, parce qu'il n'épargne pas. — L'Epargne tue l'échange.

240

Les couvents, institutions meurtrières, produisent sans les frais d'enfants à élever. — L'enseignement laïque tué par la concurrence cléricale. — Les Riches favorisent l'industrie cléricale, l'enseignement clérical, de leurs capitaux et de leur clientèle.

124 Les grandes compagnies — les grosses maisons — mort du petit commerce — Envahissement rapide par le Capital — Disparition progressive du commerce moyen, de l'industrie moyenne. Plus rien que des salariés et de grands barons de la finance, de l'industrie et du commerce.

Importance des institutions religieuses. Question de vie ou de mort pour la nation. Devoir de surveillance du peuple. Il y va de son existence même; compromise par l'invasion de l'enseignement clérical, instrument de servilisme et d'abêtissement.

12 Population en 1852 = 16,935,470 — Prusse
en 1854 = 17,178,000 — En 1854 Protestants, 10,359,994 — Catholiques, 6,332,293

Brandebourg = 2,205,400
Poméranie = 1,253,094
3,458,500

Silésie = 3,173,171
Saxe = 1,828,732
5,001,903

Prusse Polonaise = 2,604,748
Posnanie = 1,381,745
3,986,493

Westphalie = 1,504,251
Province Rhénane = 3,000,000 ?

Pyréthrine Lehaussois, 1,50

125 Population des Dix-huit provinces de la Chine, en 1812 et en 1852 125

Provinces	Capitales	En 1812	en 1852	observations
Kiang-sou	Nan-King	37,843,501	54,494,641	Kiang-nan
Ngan-hoeï	Ngan-King	34,168,059	49,201,992	
Kiang-si	Nan-tchang	23,046,999	43,814,866	
Chan-toung	Tsi-nan	28,958,764	41,700,621	
Pé-tchi-li	Pé-King	27,990,871	40,000,000	
Hou-pé	Wou-tchang	27,370,098	39,412,940	
Tché-Kiang	Hang-tcheou	26,256,784	37,809,765	
Ho-nan	Kaï-foung	23,037,171	33,173,526	
Sse-Tchouen	Tching-tou	21,435,678	30,867,875	
Hou-nan	Tchang-tcha	18,652,207	26,859,608	
Kouang-toung	Canton	19,174,030	27,610,128	
Fo-Kien	Fou-tcheou	14,777,410	22,699,460	
Kan-sou	Lan-tcheou	15,193,125	21,878,190	
Chan-si	Taï-youen	14,004,212	20,166,072	
Chen-si	Si-ngan	10,207,256	14,698,499	
Kouang-si	Kouei-lin	7,313,895	10,584,429	
Yun-nan	Yun-nan	5,561,320	8,008,300	
Kouei-tcheou	Kouei-yang	5,288,219	7,615,025	
		360,279,597	536,909,300	

Ce chiffre ou plutôt ces deux chiffres doivent être exagérés. il n'est pas possible d'ailleurs que dans l'espace de 40 ans, la population se soit accrue de 176,629,703, près de 50 p%. C'est absurde. Toutes ces statistiques sur la Chine ne sont qu'erreur et mensonge

Phare de la Loire du 17 Février 1868 — Lettres d'un Marseillais livre d'économie politique et d'industrie, d'un Mr A. Chirac, parallèle entre Paris et la province, concluant à la décentralisation artistique, économique et politique, avec une lettre de Berryer, servant d'introduction. 241

Phare de la Loire, même numéro. — Fusion de deux nouveaux journaux le Globe et l'intérêt public en un seul journal qui paraîtra sous le nom de l'intérêt public. L'intérêt public avait pour patrons Pelletan et Glais-Bizoin, Le Globe, J. Favre, Marie et Jules Simon. Les deux nuances fusionnent, et le journal de la fusion s'appellera la Tribune, quand on pourra se passer d'autorisation. Il aura alors un comité de ~~Rédaction~~ Direction, de sept membres qui veillera sur la Direction, Savoir, Glais-Bizoin, président, Pelletan, Hérold, Barthélemy fabricant, Tirard, négociant. Ce comité est aujourd'hui composé de ces cinq membres.

Jusqu'à présent, la Rédaction de l'intérêt public reste la même. On y compte Lemonnier, Drevet, Gastineau &.

Temps des 4 et 5 Février 1868. — articles Challemel-Lacour sur un ouvrage d'Elisée Reclus (chez Hachette) La terre description des phénomènes de la vie du Globe.

Reclus tend à une personnification organique de la terre, à ~~un~~ l'hypothèse d'un être sentant, pensant et voulant, tel que l'homme. — Genre Cantagrel

Phare de la Loire du 20 Février 1868 — Lettre de Ste Beuve à la Pensée nouvelle : .... Vous êtes, mon cher ami, de la religion de Démocrite, d'Aristote, d'Epicure, de Lucrèce, de Sénèque, de Spinoza de Buffon, de Diderot, de Goethe, de Humboldt. C'est une assez bonne compagnie.

12 Etoile du ~~10~~ 11 ou du 12 mai 1867, incendie chez Lepage, Rue d'Enghien 12, dans le sous-sol

126 Temps du 11 février 1868. — Emprunts Français de 1852 à 1868.

Emprunts des départements	= 154,334,454
Emprunts des villes ayant plus de 10,000 fr. de revenu	= 409,258,372
Emprunts du dépt de la Seine	= 50,000,000
Emprunts de la ville de Paris	= 1,073,000,000
Emprunts des villes de moins de 100,000 âme	= 200,000,000
Emprunts de l'Etat	= 2,600,000,000
total	= 4,437,000,000

En y joignant le prochain emprunt, on dépassera le total de cinq milliards.

126 Temps du 13 Février 1868 — Sur Pelletan article sarcastique de Nefftzer contre le martyr Pelletan qui tonne contre les écrivains & collaborateurs de journaux cautionnés, après n'avoir fait que cela lui-même toute sa vie.

126 La France ecclésiastique, almanach du clergé pour 1868, un fort volume de 792 pages, 4 fr. franco, chez Flon, 10, Rue Garancière

126 Temps du 13 Février 1868 — Le déficit, par Allain-Targé, brochure, chez Lechevalier, 61, Rue Richelieu

De 1852 à 1868, la dette consolidée a augmenté de 188 millions de rente; les capitaux remboursables à divers titres, de 6,200,000 fr. la dette viagère de 30 millions et les dotations de 32 millions.

il faut joindre à cela 18 millions d'annuités à servir pendant 90 ans encore aux chemins de fer et une trentaine de millions de garantie d'intérêt; enfin l'intérêt du prochain emprunt.

Tous ces chiffres réunis portent les engagements annuels de la France à 593 millions, 268 de plus qu'en 1852 où ils montaient à

13 325 millions. Le budget des recettes, pendant la même période, s'est élevé de 680 millions. 13 242

Les 14 budgets réglés, de 1852 à 1865 inclusivement, donnent un déficit total de 1,422 millions. On annonce pour les années 1867, 1868, 1869 un nouveau déficit de 458 millions, ce qui portera le total à deux milliards en comptant l'imprévu.

127 Séance du corps législatif du 19 Février 1868 — Discours de Jules Simon, sur la loi de la Presse, contre les pénalités pour outrage à la morale religieuse.

Cet homme est l'équivoque et la double face incarnée. il ~~est~~ prodigue ses éloges au clergé pour ses violences qu'il honore comme une preuve de sincérité et de croyance ardente, puis il demande la réciproque pour ses adversaires.

La chambre applaudit d'enthousiasme au panégyrique des fureurs cléricales et fulmine la prison contre les contradicteurs du clergé.

il résulte de là l'approbation des persécutions cléricales par J. Simon et son assentiment à l'inquisition.

127 Courrier Français du 6 Février 1868 — Article Grotesque du bimportant Langlois qui se pose en arbitre des destinées du monde. Si les choses vont mal, c'est que le goust provisoire ne l'a pas écouté en 1848, &c &c

1 Courrier Français du 5 Février 1868 — Projet d'organisation d'une Société civile d'enseignement

127 Manufacture de poudre inventée par le capitaine Prussien Schultz, établie

14/ 128

Séance du Corps législatif du 20 Février 1868.

Discours de Pelletan demandant l'abrogation du décret du 11 août 1848 contre la presse. En 1848, il en a été, dans le Bien public un des plus furieux promoteurs.

Il attaque les socialistes dont "certains procès," dit-il, "révoltent la conscience publique, et c'est pour cette raison "que le Gouvt n'interdit pas le compte-rendu de ces procès "(procès de société secrète) parce que sa seule force est dans "l'exhibition du spectre rouge."

Le défenseur de la liberté regrette que les accusés de société secrète ne soient pas étranglés entre deux guichets, un baillon dans la bouche. Ces hommes qui donnent leur liberté sans marchander, qui paient de leur personne, sans autre profit que la prison et les injures de tous, ces hommes, c'est un calcul gouvernemental de les laisser se défendre et parler. Il faudrait étouffer leur voix, elle est odieuse au sieur Pelletan.

Ah! c'en est trop!

Même séance du 20 Février 1868, à propos du décret du 11 août 1848. — Rouher avait dit que Jules Favre avait pris part à l'adoption de ce décret.

J. Favre répond et justifie sa participation à cette loi contre la presse. "La Révolution avait supprimé toutes "les lois répressives de la presse. Il n'y en avait plus. Les "hommes d'état d'alors ont été plagiaires, mais plagiaires par "nécessité. A défaut de législation sur la presse, on prit l'ancienne

15 "telle qu'elle était, en remplaçant un mot par un autre." 15 143

Comme Pelletan, Jules Favre complice du décret du 11 août 1848, ne manque pas de passer à l'offensive contre les hommes que ce décret voulait étouffer. Pelletan les avait attaqués, J. Favre vient à la rescousse.

"Mr le ministre" dit-il, "a posé cette question: "ne serait-ce pas un danger," a-t-il dit avec une grande éloquence, "que de laisser professer le matérialisme? Le matérialisme, c'est l'anéantissement de tout ordre social, la destruction de toute responsabilité.

"Je m'associe volontiers à ses magnifiques paroles. Mais je "lui répondrai que le meilleur moyen d'encourager le matérialisme, c'est "de le soustraire à la discussion."

"Vous vous préoccupez avec raison du danger de certaines "doctrines, mais ne sont-elles pas plus dangereuses, quand elles grandissent dans l'ombre, que quand on peut les discuter au grand jour? "La plus sûre condamnation de ces doctrines ne serait-elle pas celle "à laquelle on arriverait en laissant la liberté les envisager en face?..."

Les ministres ne sont pas convaincus par cet argument, car le décret du 11 août 1848 est maintenu, et si on n'étouffe pas entièrement la voix des accusés de société secrète, comme le regrette Pelletan, du moins on baillonnera le matérialisme. C'est toujours autant de gagné pour ces hypocrites.

Voici maintenant J. Simon qui prend la parole sur le procès-verbal dans la séance du 21 Février 1868 pour dire ceci:

"Quand Mr le ministre d'état a parlé hier du matérialisme,

16 "et qu'il a dit que la profession de matérialisme équivalait à une négation
" de la morale, j'ai répondu : " tout le monde a le droit d'être et de se dire
" matérialiste. j'ai ajouté que l'argumentation de Mr le ministre d'état, qui
" peut avoir sa valeur dans l'école, est tout-à-fait hors de sa place, quand
" il s'agit de législation. je n'ai pas à défendre le matérialisme. c'est en méta-
" physique, la doctrine la plus contraire à la mienne. mais je défendrai
" défendrai toujours la liberté de conscience, qui est le premier et le plus
" nécessaire des principes. "

Cartuffe !

Le discours de Rouher, dans la séance du 20 Février, avait été foudroyant pour les auteurs, dit la loi du 11 août 1868. " La seule loi
" qui protège le goût actuel, c'est celle qu'il invoque contre les délits de
" presse, son unique appui, sa seule arme, c'est le décret du 11 août
" 1868. il n'a pas autre chose, et n'oppose pas autre chose aux griefs
" dirigés contre lui." Rouher avait dit :

" Le matérialisme, savez-vous ce que c'est ? c'est l'irresponsabilité !
" Si le matérialisme est vrai, nous sommes irresponsables, et si nous sommes
" irresponsables, les tribunaux, les cours d'assises, leurs discussions, les condam-
" nations prononcées contre les criminels, contre les assassins, sont d'indignes
" mensonges, d'odieuses ~~espèces~~, qu'aucun droit ne justifie. (Très applaudissements)

Phare de la Loire du 25 Février 1868. — article de Lemonnier
Sur l'argumentation Rouher " le matérialisme c'est l'irresponsabilité

Le Spiritualisme, c'est l'égorgement en permanence depuis 40 siècles
il a bu 4000 ans le sang humain, où il est à toujours soif, plongeant ses Syllabus, ses bûchers, ses prisons.
Nous le déclarons irresponsable, quoique matérialistes et partisans matérialistes.

Le spectre sanglant du Spiritualisme qui traverse l'histoire,
conduisant les hommes à l'abjection en vertu de cette loi invariable
de l'antinomie qui amène les deux contraires, l'orgueil et l'abjection, l'ignorance
et l'infaillibilité

17 Courrier Français du 19 Février 1868. — Fondation d'une 19
129 Société Coopérative à Charleval (Eure) Commune de 1500 âmes. 246
il y a là des dividendes, des intérêts, tout le mécanisme
de l'économie politique officielle, le règne du Capital
la Société a formé une bibliothèque Communale dont
elle prête les livres à 5 centimes le volume par quinzaine.
toujours le système Capitaliste et ses conséquences

129 Courrier Français du 18 Février 1868 — Bon article sur les
laboratoires de chimie. Plaintes sur l'abandon de la science traitée
avec le plus profond dédain, comme doit l'être une ennemie par
les suppôts du Catholicisme.

Le Cerveau, organe de la pensée, servi par les Sens, foyer
tout à la fois de la sensation et de la pensée. Les sens, d'autant plus
nobles, qu'ils fournissent davantage l'élément de l'intelligence et
s'écartent davantage de la satisfaction physique.

Le plus noble des sens est la vue qui sert peu à la
jouissance physique et ~~est~~ se met presque tout entier au service de
la pensée. L'ouïe occupe le second rang. La musique parle ~~aux~~ à
~~l'âme~~ ~~mais~~ au sentiment plutôt qu'à l'intelligence. ~~L'odorat~~,
~~le goût~~ et le toucher sert à en même temps la pensée et ~~le besoin~~
le besoin matériel. ~~Il est~~ il est plus parfait chez l'homme que
chez les animaux. Le goût semble égal. L'odorat, et organes
tout sensuels est plus développé chez les animaux.

18/

Opinion Nationale du 29 Février 1868.

129 Lettre d'E. Aubry, délégué de Rouen aux congrès de Genève et de Lausanne, secrétaire correspondant, écrite au journal de Rouen, journal de la Préfecture, sur l'annonce de poursuites en société non-autorisée, intentée au Bureau de Paris de l'association internationale.

Après s'être plaint de poursuites inconcevables de la part du gouvt contre des ouvriers qui n'avaient fait que se conformer aux recommandations du Chef de l'Etat, l'auteur a continué ainsi :

" . . . . Si l'association internationale des travailleurs " n'avait, il y a bientôt trois ans, publié ses statuts, si elle avait " caché son but ou tenu ses congrès clandestinement, nous comprendrions " les susceptibilités de l'administration ; nous trouverions, au contraire, ses " démarches très-justes, parcequ'avant toute chose, le gouvt d'un pays a " le devoir de veiller à la sécurité de tous. Son droit est de s'assurer si " quelque perturbation ne cherche à troubler l'ordre de choses établi. Mais " qui ignore, dans le public, le but de l'internationale ? Qui ne sait " qu'au Congrès de Lausanne, c'est à la branche Française que l'on " doit qu'il soit resté entièrement sur le terrain économique, alors que " deux ou trois membres étrangers fesaient tous leurs efforts pour que la " politique occupât le premier plan ?

" Sous l'influence de la branche Française, notam- " -ment des membres du bureau de Paris qui, à cause de cet appel au " règlement, furent suspectés, une majorité des quatre cinquièmes conserva

19 " au congrès l'attitude qu'il devait avoir et qu'il a effectivement. " 19

" Nous le répétons, nous nous refusons à croire que l'autorité 24/ " veuille s'aliéner complètement la partie du Prolétariat qui pense. Quelle " confiance alors pourrait-elle avoir dans les promesses du 14 janvier, elle " qui y avait mis toutes ses espérances ?

" Nous regretterions que l'administration éloignât de son " gouvt les obscurs pionniers de l'émancipation économique des masses, convain- " -cus qu'il n'y a de réformes durables que celles qui s'obtiennent par les " voies pacifiques. " " Confiants dans les décisions de la justice, nous " attendons avec la plus grande confiance le retrait de l'accusation portée " sur nos collègues et amis de l'internationale de Paris.

L'opinion Nationale publie un chaleureux article en faveur de l'internationale qui avait droit à toutes les sympathies du pouvoir par son amour de l'ordre, du calme et de la légalité.

" Les Congrès de cette association, " s'écrie le journaliste, ont-ils " été turbulents, ont-ils menacé les convictions et effrayé les intérêts, comme il " est arrivé à d'autres, réunis autour des thèses métaphysiques, vagues et " indéterminées, ainsi qu'on l'a pu voir à Genève et à Malines ?

. . . . . " Rien ne menace l'ordre public dans le pro- " -gramme de l'association internationale des travailleurs. On a soi- " -gneusement élagué de ses articles tout ce qui peut diviser les hommes " et jeter le trouble dans leur essai de concorde : hypothèses religieuses, " opinions politiques, rien de tout cela n'est en jeu dans ce projet " d'union, &c &c.

On a voulu détruire le citoyen dans l'ouvrier, le rendre étranger aux questions générales en l'absorbant dans la poursuite exclusive de son intérêt particulier, de son intérêt le plus animal, à l'exclusion de son développement moral et intellectuel. ~~et moral~~. on a tenté de le réduire aux fonctions de l'estomach et de supprimer chez lui celles du cerveau.

Point de préoccupations philosophiques ou politiques, rien des questions religieuses, rien du gouvt de la société, le boire et le manger, ~~rien de plus~~, comme les ~~[illegible]~~ brutes. à ce prix, le gouvt ~~au~~ favorisait de tout son pouvoir ~~de~~ ~~tot~~ l'abdication du peuple. mais il a suffi que tous ne voulussent pas se résigner à ce rôle purement ~~[illegible]~~ bestial pour réveiller ses colères, ses terreurs et ses violences.

On supprime donc l'association internationale qui est punie par où elle avait péché. Elle avait déclaré que les travailleurs pouvaient ~~se~~ conquérir leur émancipation ~~en dehors du gouvt et~~ sans le concours du gouvt, et en dehors du gouvt, et sous n'importe quel gouvt. Le gouvt ~~[illegible]~~ lui-même s'est chargé de ~~lui~~ démontrer la folie de cette prétention, en supprimant l'internationale. adieu le rêve et les chimères! Les imbéciles seuls ~~[illegible]~~ pouvaient s'imaginer qu'il ~~[illegible]~~ soit donné à un peuple de s'affranchir, sans tenir compte du gouvt, comme si l'état n'était pas le peuple en action, et qu'en dehors de cette action, il pût en surgir une autre arrivant à ~~[illegible]~~ son but, sans ~~[illegible]~~ toucher à l'action de l'Etat.

Chare de la Loire du 1er Mars 1868. — Les Français du Nord et du Midi, par Eug. Garcin, chez Didier, 35, Quai des Augustins, 1 Pol. format charpentier.

21/ Temps du 29 Février 1868 — 21 146

129 — article d'un Docteur Allemand, Max Hirsch sur le mouvement coopératif en Allemagne.

Ce Docteur, partisan du système Schultz-Delitzsch et du coopératif individuel, mentionne un congrès de deux mille ouvriers Autrichiens à Vienne pour délibérer sur la fondation de sociétés de culture intellectuelle et de consommation, et pour réclamer la liberté des coalitions.

D'autres assemblées aussi nombreuses ont suivi la première, et une société d'ouvriers vient de se constituer à Vienne. ils ont envoyé par le télégraphe un salut enthousiaste à Mr Schultz-Delitzsch.

Le Docteur ajoute en note: " Depuis que nous avons écrit " ces lignes, un changement soudain a jeté une grande partie des ouvriers " de Vienne dans le camp socialiste. On ne s'étonnera pas de cette première " conséquence d'un mouvement énergique, mais mal préparé. à l'aide " de l'instruction et de l'expérience, les braves ouvriers de Vienne reviendront " assurément à nous."

" à l'aide de l'instruction" dont il donne un échantillon dans son article, ce brave Docteur Bourgeois. En effet, après avoir passé en revue diverses sociétés coopératives, il continue ainsi:

" nous n'avons rien dit jusqu'à présent de plusieurs " ligues ou grandes sociétés qui s'occupent aussi de la question sociale et " exercent une influence considérable sur leurs milliers de membres. Ce sont " les sociétés des compagnons catholiques, des compagnons réformés, puis " l'alliance des maîtres de métiers, partisans des corporations, enfin, " l'union socialiste des sectateurs de Lassalle. Malgré la grande diversité

" des opinions, des tendances et de l'organisation de ces quatre lignes,
" nous pouvons, d'un seul mot, les caractériser toutes ensemble : "c'est
" le passé voulant dominer l'avenir.

" Les puissances du moyen âge, l'Eglise et la féodalité, et
" l'idée prédominante de l'antiquité, l'Etat tout-puissant, voilà les
" principes de ces quatre lignes qui renient toutes le mobile des progrès
" modernes, la liberté individuelle. Mais l'association sans la liberté, la
" liberté sans l'association, sont également infécondes. Nous sommes donc
" persuadés que toutes les tentatives des partis rétrogrades n'aboutiront qu'à
" des succès passagers..."

" Des partis rétrogrades !"

il donne lestement ses qualités aux autres,

ce brave Docteur ! Le parti rétrograde c'est le sien, celui de l'individu-
-alisme féroce, qu'il appelle la liberté individuelle et que ~~est~~ nous
appelons la servitude individuelle. jamais plus audacieuse contre-vérité.
on la voit dans les usines et fabriques la liberté individuelle, sous la
forme de milliers d'ouvriers à l'état de serfs, marmaurant au son de
la cloche et sous le coup de l'amende, et de milliers d'ouvriers à la
glèbe des mécaniques, et à la merci de la lubricité des patrons.

---

130 Courrier Français du 24 Février 1868, à propos de la Séance du
20 février, où Mr Rouher comparait la prédication du Matérialisme à
celle de l'assassinat, revient sur une petite phrase d'un orateur qu'il
ne nomme pas. Voici l'exclamation du dit Orateur, digne successeur
de la Tartufferie inquisitoriale :

130 " j'ai, moi aussi, cultivé la science des philosophes, je me
" suis entretenu dans le silence et le charme des veilles studieuses avec
" leurs maîtres, je leur ai dû de hautes et vives jouissances intellectuelles ;
" et cependant, s'il fallait choisir, je condamnerais tout ce qu'ils ont
" produit à la destruction et à l'oubli, pour garder ce petit livre si simple
" qu'on appelle l'Evangile, le seul dont tout homme, en définitive, ait
" besoin pour vivre et pour mourir."

La pensée est claire. Nous en viendrons bientôt au régime
Espagnol.

Courrier Français du 27 Février 1868

Nouvelle brochure sur les armes de guerre, par Louis Monterey,
chez Lebigre-Duquesne — Etude remarquable sur les armes se chargeant
par la culasse.

La Hautière, avocat à Blois, plaidant pour les Légitimistes, Mr
de la Rochefoucauld Doudeauville.

---

130 — Courrier Français du 28 Février 1868. — article Duchêne sur
les frais des ventes judiciaires, qui s'élèvent parfois jusqu'à 758 fr.
pour un lot de 36 fr., à 935 fr. pour un lot de 50 fr. à 611 fr.
pour un lot de 25 fr., enfin jusqu'à 1,906 fr. pour un lot de
~~1~~ 25 fr. En somme, d'après un rapport du Garde-des-Sceaux
Abatucci, la progression des frais est pour les successions :
Grandes propriétés, 10 p% — Successions de 5 à 10 mille francs, 35 p%;
— Successions de 500 à 2000 fr, 70 % — Successions de 500 fr, 100 p%
Successions au dessous de 500 fr, 112 p%
Le nombre des propriétaires est de 8,900,000, et le nombre des parcelles
est de plus de 140 millions

24 Courrier Français du 28 Février 1868

130 article Duchêne sur les ventes judiciaires – article Jules Joffroy sur le Matérialisme.

Phare du 4 Mars 1868 – Préface d'une seconde édition de l'ouvrage de Dufraisse : Histoire du droit de guerre et de paix, de 1789 à 1815.

Cette seconde préface achève de mettre en pleine lumière la personnalité dévorante de l'auteur. La vanité, l'infatuation de soi-même, le boursouflement de l'orgueil arrivent là aux dernières limites. Le style est à l'avenant, l'emphase, le gongorisme, l'amplification le rhétoricisme déclamatoire, quelque chose qui rappelle les ~~plus~~ pires productions du 4e siècle, un vrai père de l'Eglise. Je doute que cette nouvelle élucubration rétablisse la renommée de Marc Dufraisse. Il eût mieux fait de se taire que ~~de~~ d'étaler aux yeux du public ce délire burlesque de l'égotisme. J'avais connu dans le temps ce personnage et son caractère. Son frère Numa était coulé dans le même moule, l'orgueil, l'outrecuidance, la personnalité. L'un est mort, l'autre n'avait qu'une notoriété de quatrième ordre, s'étant retiré de la politique vers 1834, dès qu'il avait vu le danger venir et remplacer les premières chances de la révolution.

25 Silencieux et démissionnaire jusqu'en 1848, il s'était comme 25 248
tant d'autre, empressé de reparaître pour accaparer les fruits de la victoire. Représentant de son clocher aux assemblées néfastes de 48 et de 49, il y avait posé doctoralement sa personnalité superbe, et avait cru pouvoir se donner avec impunité une attitude rhadamantesque à propos du 21 janvier. Il croyait à l'inviolabilité parlementaire. Le coup d'état l'envoya sur les pontons d'où il sortit presqu'aussitôt et alla se remiser en Suisse.

Il y reprit son rôle de 1834 à 48, celui du silence et des préoccupations privées. Devenu professeur de droit à l'université de Zurich, il se tint coi dans son fromage de Suisse, pendant 15 ans, deuxième édition de sa première retraite. Mais, en voyant la révolution reparaître ~~revenir~~ sur l'eau, il jugea le moment venu de se rappeler au souvenir du public et de reprendre sa position magistrale. Delà son ouvrage : l'histoire du droit de guerre et de paix, où il tançait, bafouait et condamnait la France entière, du haut de sa vertu Catonique.

Cette impertinence du Caton ne passa pas tout-à-fait sans horions. Au milieu des éloges pompeux des compères et des niais, de rudes notes vinrent lui écorcher les oreilles. Il se redresse dans sa majesté et ~~repose~~ ~~plus~~ derechef plus grotesquement superbe devant l'univers qu'il croit absorbé dans la contemplation de sa personne. Mais les temps deviennent durs pour le charlatanisme.

une cruelle expérience a trop démontré à quel fait de révolutions tombées entre ses mains. Ces gens de suffisance et d'orgueil ont fait leur temps. Du moins, espérons-le.

Phare de la Loire du 2 Mars 1868

Nouveau Manifeste de Mazzini, dicté, comme tous les autres, par la haine de la France. Pendant le long sommeil qui a suivi l'attentat victorieux du 2 dbre, il trépignait la défaite de ce pays détesté, il adjugeait son héritage et ne lui laissait que les gémonies. Mais aucun peuple n'a recueilli l'héritage disponible, pas plus l'Italie que l'Allemagne, et l'Europe commence à s'apercevoir que le défunt n'était pas mort, et ni la succession ouverte. Mazzini s'en avise tout le premier, éclairé par sa haine et il pousse un cri de détresse. il appelle toutes les nations à la rescousse et les somme de ne pas laisser se reconnaître le profit de sa résurrection.

"La Vieille Europe est morte! Le monde est à refaire" s'écrie le magister ordinaire de la Révolution, "entendez-vous ces bruits sourds précurseurs de l'écroulement? alerte! ne laissez pas votre part à un seul, FF"

Inutile, le souffle de la Révolution universelle brise folle partout sur la France, l'ouragan approche. mais ces premières bouffées ne soufflent que d'un point unique, de vieux territoire révolutionnaire. ailleurs, il n'y a que des intrigues.

... le procédé catholique: ne jamais nommer ses adversaires que par une injure, et ne les agonir que par une adoration — 247
pas au premier les invectives, impies, ennuyeuses, puis à l'autre les
Révérendissime, le vénérable, le saint, &c &c — le peuple pharisien
ne voit ici que des délicats, là que des anges.

Phare de la Loire du 2 Mars 1868.

Question contemporaine, avec une préface, par Renan. Le Phare publie cette préface, un petit bijou de style, comme toujours, mais un abominable tissu de contradictions et de disparates sur un fond contre-révolutionnaire. Cet homme est le prototype de l'aristocratie dédaigneuse, égoïste et malfaisante. Sa profession de foi est celle du positivisme orthodoxe, le régime des Crotes, un peuple de bêtes de somme travaillant pour les grandes existences, tout cela mêlé d'un tohu-bohu de contradictions à brûle-pourpoint qui paraissent incompatibles avec la jouissance du bon sens. Mauvaise nature au fond que ce Renan, esprit déraillé qui ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il veut, une tête dérangée.

La France mystique, par Mde Erdan, 3e édition, Amsterdam, Meijer, librairie étrangère.

Apologie d'un incrédule, par L. Viardin 8° de 32 pages, chez Lavoix

L'ouvrage de Boudeville (Homme ou Chrétien
L'Eglise et les philosophes du 18e siècle, par Lenfroy

Sensualisme + Sensualité — Matérialisme, Matérialité.

Des Matérialistes, (eux! fi, l'horreur! qu'ont-ils de commun avec la matière? Ces êtres désincarnés, ces existences éthérées, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, rien ne, pour toucher, une ~~bouche~~ palais pour savourer, fi donc! leurs enfants s'échappent radieux dépouillant orgueilleusement de leur âme. Ces sens, quelle dégradation! le sensualisme, des pourceaux!

Leurs enfants ne sont point arrachés des flancs pantelants de leur mère (frère) d'affreux douleurs (cela donne de la force) ils se dégagent avilies (frêles) d'affreux douleurs (cela donne de la force) ils se dégagent sanglants et livides, âmes pures et radieuses, de l'âme maternelle

"La peine suppose le Crime", dit Guizot, et si la suppo-
"-sition n'est pas admise, son efficacité morale disparaît".

Contrepartie du mot de Seymouret: "Le peuple ne
"juge du crime que par le châtiment."

Phare de la Loire du 10 Mars 1868

article Cluseret sur la décentralisation

Phare de la Loire du 12 Mars 1868. — Article Cluseret sur les luttes intestines du Courrier Français

Phare de la Loire du 12 Mars 1868. — article élogieux sur les vers de Mr Durandeau, collaborateur de la libre conscience — au nombre des rédacteurs de la Libre Conscience se trouvent H. Carle, Despois, J. Levallois, E. Noël, H. Martin, J. Barni, Léon Richer, Ch. Fauvety, E. Gisoard, Ed. de Pompéry, et Victor Hugo pour patron.

Précurseur d'Anvers du 9 Mars 1868 — Note sur une mitrailleuse débitant 300 balles à la Minute.

Série Cahier 8 Direct

23 Courrier Français du 26 Avril, 1er et 3 Mai 1868 — 17 Mai 1868. 1

1868. — Procès de l'Association internationale. — Discours de Murat et de Tolain. — Murat parle des injures dites aux hommes de l'internationale par les révolutionnaires venus au Congrès de Genève de 1866. Tolain (Courrier du 3 Mai) parle de juin et de 48 et des Socialistes mitraillés et déportés. Le Président lui interdit ce Sujet.

Sortie de Tolain contre l'économie politique officielle.

Discours d'Héligon qui proteste contre l'emploi de la force, toujours imprimant, à propos Spartacus, les journées de juin, les émeutes de Charleroi, 89 ne veut arriver que par les moyens pacifiques.

Le jacquerie

"Par décision du 7 Avril 1868, le Ministre de la guerre autorise les chefs de corps à permettre aux mobiles, qui le demanderont, d'être exercés au maniement du fusil Chassepot ou autre. Temps du 26 Avril

Temps du 23 Avril. — Extrait de l'exposé des motifs du projet de loi sur les fils télégraphiques

23 Phare de la Loire du 15 Mai 1868. — Poudre blanche plus forte que la poudre noire et qui ne produit pas de fumée — annonce de la publication de l'état des Caisses d'Epargne qui doit se trouver dans le Moniteur du 12 au 14 Mai 1868.

17 Mai 1868

~~Prétendue fatalité des lois économiques qui régissent la société. Prétention impertinente. Rien de plus arbitraire et de plus irrégulier que la marche des choses humaines qui varient au gré de milliards de caprices. Rien de moins semblable à la marche immuable et fatale des choses de la nature.~~

133 Courrier Français du 13 Mai 1868 — Texte de la nouvelle loi sur la presse promulguée en date du 12 Mai 1868.

— Banquet aux vendanges de Bourgogne, pour célébrer l'achèvement de l'édifice élevé par ~~la~~ l'association des ouvriers maçons et tailleurs de pierre, et destiné à servir de siège social à la société. Invitations adressées à plusieurs économistes; tous anti-socialistes et champions de la doctrine officielle et Malthusienne, François Huet, Emile Durier, Horn et le transfuge Darimon. Ledit Darimon a bu à la santé des Dames.

Ce toast sent son ~~[illegible]~~ monde. Voici les ouvriers qui entrent dans le grand ton et se mettent au genre de la haute. Signe des temps. Résultat naturel du coopératif et de ses tendances bourgeoises et corruptrices. Les Egoïstes tirent leur épingle du jeu, se séparent de la tourbe des faméliques et forment une troisième caste qu'on peut confondre d'ores et déjà avec la seconde, caste de bourgeois cupides, matériels et sans entrailles.

Courrier Français du 14 Mai 1868.

Discours du Pape à ses soldats le jour anniversaire de la fête de Saint Pie V, — Pie V, un des plus abominables monstres qui aient paru sur la terre, qui a partout allumé les bûchers et dressé les chevalets, un scélérat que nul supplice n'aurait châtié au niveau de ses mérites.

Pio IX, son digne successeur, dit : "c'est aujourd'hui la fête du pape Pie V, ce saint Pape, tout plein de zèle contre l'hérésie et contre l'impiété des musulmans, &c.... Peut-être ne se passera-t-il pas longtemps sans que j'aie besoin de votre bras et de votre fidélité bien connue contre les Musulmans Modernes."

134 Etoile Belge du 20 Mai 1868 :

"On parle d'une nouvelle session du congrès des Etudiants, qui se tiendrait à Liège au mois d'octobre prochain.

"Les Etudiants de l'Université, convoqués dimanche dernier, en assemblée générale, au Casino du Passage, à l'effet de discuter la question de leur adhésion à ce prochain congrès, ont adopté la résolution suivante :

"L'assemblée générale des Etudiants de l'Université de Liège, décide qu'il n'y a pas lieu à ce que l'Université adhère au congrès ;

" laisse l'adhésion et l'organisation du congrès à ceux des
" étudiants qui sont d'avis et qui croient utile de poursuivre cette
" œuvre."

Phare de la Loire du 20 Mai 1868 — article sur une nouvelle brochure de Dupanloup. Après s'être plaint de l'injustice de précautions contre les jésuites, il dit :

" Oui, on aura beau faire, deux siècles d'injustice ne
" transformeront pas un nom en une injure qui dispense d'avoir
" raison et de compter avec la bonne foi.

" mais il ne faudrait pas tant de temps pour
" signaler aux honnêtes gens les cours et les collèges sur la porte
" desquels on pourrait écrire : " Collège des athées." Ce nom-là
" est, a toujours été et restera dans toutes les langues, une
" flétrissure méritée."

Ce qui n'empêche pas la colère des déistes contre ceux qui le prennent et leur prétention de l'interdire. Les jugés ne veulent pas permettre qu'on se dise athée en leur présence. Mr Bersot trouve mauvais qu'on se donne cette qualification. Tous sentent que la prétendue flétrissure n'est qu'une vieille iniquité, fruit de la violence, de l'inquisition, des bûchers, et que bientôt le nombre des athées, qui se proclament hautement tels, aura fait justice de cette vieille injure.

— Preuve de l'immortalité de l'âme données par M Chavée dans une conférence, preuves scientifiques, dit-il. 92

La première, c'est le désir constant que " les grandes races
" de l'humanité " ont eu dans tous les temps de renouvellement indéfini de l'existence individuelle. Il s'écrie :

" il y aurait une lacune dans l'univers, un manque
" d'équilibre et de proportion, une anomalie monstrueuse, si ce
" désir que l'homme ressent de son immortalité n'était qu'une
" illusion. "

La seconde preuve est tirée des phénomènes de magnétisme, de l'extase, qui constitue une puissance intellectuelle supérieure à l'intelligence normale. Cette puissance a son siège d'un organisme latent, lumineux, éthérien, supérieur à l'organisme ordinaire et qui débarrassé par la mort de l'enveloppe qu'il contient, devient l'organisme de la vie prochaine, 93

135 Pensée nouvelle du 15 Mars 1868 — article Lefèvre sur un Compte-rendu de l'ouvrage de Caugel par Schérer. (Temps du 3 Mars 1868)

Courrier Français du 18 Mai 1868 — article Lugin Péron recommande deux livres sur les questions sociales, la Théorie du Progrès, Réfutation du Césarisme, 2 Vol in 18, chez Germer-Baillère, par M. Perron, et la Cité Antique, de Mr Fustel de Coulanges

— article Robinet sur la Thèse de Sémérie

6 .. Courrier Français du 20 Mai 1868.

135 Article Fernand Papillon sur les divers journaux philosophiques.

Ce jeune néophyte de la philosophie habile fait ses premières armes dans le Courrier Français contre les gens qui ont des convictions et non des visées. il n'est pas, lui, de cette famille inconsidérée. il a des visées très-positives et des convictions complaisantes. C'était, dans ses premières ardeurs, un athée et un matérialiste fougueux. il a pris de la sagesse, aspire aux honneurs lucratifs, rôde autour du ministère de l'instruction publique et le voilà devenu positiviste, ce qui signifie oiseau et chauve-souris. —

il donne de la férule sur les doigts à la Pensée nouvelle et l'accuse de métaphysique. il est ainsi gardé à carreau de tous les côtés, car il gourmande à ~~droite la~~ gauche le matérialisme et à droite la métaphysique. D'une pierre deux coups. il trouve le Rationalisme un violent ennemi des religions, de l'Evangile, dépassant en fureur Damilaville et Boulanger, et l'accuse de jeter le ridicule sur des religions foncièrement respectables.

Enfin, il ne veut pas qu'on recommence Voltaire.

7 135 Association formée par quelques notabilités, Ste Beuve, Renan, pour attirer les jeunes gens. — Phare de la Loire du 22 Mai 1868 — Correspondance Parisienne d'H. Arago : 283 7

" s'il faut en croire le Figaro, il va se former ici, sous le " nom de Société de l'Avenir, une association dans le but de pousser les " jeunes artistes et écrivains. Parmi les noms que met en avant le Figaro, " je note ceux de MM. Sainte-Beuve, Renan, Alex. Dumas père, " Edmond About, Barye, Fromentin, Félicien David, &c. &c. &c. "

Phare de la Loire du 20 Mai 1868 — article sur Dupanloup. — Démonstration scientifique de l'immortalité de l'âme par Chavée.

il y aurait une lacune dans l'univers, un manque d'équilibre et de proportion, une anomalie monstrueuse, si ce désir que l'homme ressent de son immortalité, n'était qu'une illusion. il serait absurde que cet être qui a pris tant de développement depuis la minute où il apparaît à l'état de simple cellule organique, jusqu'à celle où son cerveau développé mesure le cours des astres et formule les grandes lois qui régissent les mondes, devait, au lieu de continuer le progrès indéfini pour lequel il se sent fait, s'abîmer dans le grand tout, et si, reparaissant sous une autre forme, il devait n'avoir aucune conscience de son passé. Les destinées sont proportionnelles aux attractions.

25 Mai 1868

immoralités du Christianisme. — Filouteries : les captations de biens, depuis les premiers siècles de l'Ère chrétienne, la spoliation des familles, l'accaparement progressif des fortunes, l'usurpation des héritages, l'amoncellement de toutes les propriétés entre les mains des prêtres, maîtres du sol comme des consciences.

La Débauche : Dévergondages et débordements des monastères des deux sexes ; monstruosités de luxure, résultat du célibat des prêtres et des moines. Le confessionnal, agent et théâtre des plus immondes dépravations, les femmes livrées à la luxure de ces célibataires hypocrites, la corruption et la démoralisation partout installées ~~partout~~ par ~~les prêtres~~ le froc et la soutane.

Le parjure : ~~et~~ les faux serments des témoins catholiques pour accuser les adversaires présumés de leur religion et couvrir les crimes de leurs prêtres séculiers ou réguliers ; à Toulouse, les faux témoignages de tous les ignorantins, et de beaucoup de témoins laïques dans l'affaire Lotade ; chaque jour, la répétition des mêmes crimes par de ~~faux témoignages~~ parjure, dans toutes les accusations d'attentat aux mœurs poursuivies contre des prêtres ou des membres de congrégations religieuses.

L'imposture : les mensonges et les faux serments, à l'appui des miracles ou pour accréditer des reliques, le commerce de ces reliques et tout ce qui s'ensuit.

Les fraudes pieuses ; inventions de toute espèce pour mettre en relief la religion, pour glorifier ses défenseurs et calomnier ses adversaires.

L'Escroquerie pratiquée partout ; ~~C. Ex~~ Exemple, le curé français écrivant au ministre de faire adjuger par une pieuse tricherie le gros lot d'une loterie à un numéro destiné à fonder une Église, et qualifiant de Saint ce vol fait au public.

Le meurtre ; les gens qui tuent pour envoyer en paradis. Fabrique d'anges à Berlin par une femme qui fesait mourir de faim les enfants mis en nourrice chez elle. interrogée par le Président sur les motifs de ~~cette~~ ces horreurs ; elle répond : "Mr le Président, je fais des anges."

L'assassinat et le Vol : la bande de Lemaire qui fesait dire des messes et brûlait des cierges à la Vierge pour obtenir le succès de ses expéditions d'assassinat suivi de Vol ; les mêmes pratiques partout, en France, en Espagne, dans l'Orient, et les voleurs offrant à Dieu, dans la personne des religieux ou prêtres, la part du butin volé.

l'égorgement et l'extermination en masse : l'histoire entière du Christianisme qui ne fut faite et maintenue que par de torrents de sang, les bûchers, les tortures, les supplices ; les Cathares d'Albi, les Donatistes de Bagaïes, de Manichéens, les Ariens, dans le premier siècle, l'extermination des Saxons, des Gaulois, des Albigeois, des Vaudois, des Hussites, des Américains, de Protestants de toute manière, Inquisition et ses fureurs, sans compter les affreux carnages des Croisades. Le Code de la guerre civile et de l'extermination publié en plein 19e siècle dans l'exécrable Syllabus, qui s'enseigne dans toutes les chaires, et tous les Confessionaux de la Catholicité.

136 Revue des Deux mondes du 15 Mai 1868 — article Victor Bonnet sur la Grève du Milliard, les 1150 millions entassés à la banque de France.

« La France, dit cet article, pour faire un milliard et demi d'épargnes par an. »

136 Phare de la Loire du 28 Mai 1868 — Rapport Niel sur le fusil Chassepot. — affaires des Ecoles.

Origine de la Vie, histoire des générations spontanées par le Docteur Pennetier, préface Pouchet. 1 Vol. in 8°, avec vignettes, 3 fr., Rothschild, 43, Rue St André des arts.

29 Mai 1868

Discours au Sénat.

La Négation, la Négation, objection temporelle à l'idée de Dieu et la prétendue universalité, loin d'être une preuve de Vérité en une présomption d'erreur, comme toutes les croyances des temps de ténèbres. Le mouvement du Soleil était une opinion encore plus universelle, ce qui se comprend.

Toutes les vieilles opinions doivent disparaître, toutes jouet des hypothèses arbitraires, de fantaisie, de l'ignorance qui se donne carrière.

imprudente de Donner s'écriait : « du domaine « de idées l'athéisme passera dans celui des faits, et l'athéisme « dans les faits sera l'anéantissement de toute loi morale, et la « perversion des mœurs publiques.... « ou a créé le plus grand danger politique et social « que le monde ait connu. Les armées permanentes pourront se con- « server pendant quelques années, peut-être mais, il grandira de « plus en plus et quand il aura atteint sa dernière limite, et « alors ce sera la dissolution, le chaos ou la mort....

Le libre arbitre, nié par St Augustin et par l'Eglise. Deux négations du libre arbitre, par la prescience divine et par l'organisation cérébrale. Troisième négation, par l'effet du péché originel, doctrine de la grâce

Temps du 26 Mai 1868

article Nefftzer sur les discussions du Sénat, modèle de d'éclectisme ou plutôt de Nihilisme, avec des idées d'une singulière espèce, comme celle-ci :

"..... moins violente que l'intolérance de l'Eglise, " celle de l'Etat est bien plus inadmissible. L'Eglise s'attribue " une mission surnaturelle, elle se croit en possession de la " vérité. L'intolérance est dès lors sa nature et son devoir, car " elle doit vouloir éclairer et sauver tout le monde. Elle ne peut " pas faire autrement..... mais l'Etat, au nom de quelle " révélation parle-t-il ?..."

Le raisonnement est commode. "L'Eglise croit " être la vérité. L'intolérance est dès lors sa nature et son devoir..."

il faut plier la tête et se laisser juguler. il n'y a rien à dire ni à faire, puisque l'Eglise obéit à sa nature.

La Vipère aussi obéit à sa nature, quand elle mord et tue ; et le Tigre également, obéit à sa nature quand il déchire et dévore. Mais personne ne reconnaît et ne prêche la liberté ~~pl~~ de la Vipère et du Tigre. On ~~les met à~~ ne discute pas davantage avec eux, on les met à mort.

Suit, dans l'article Nefftzer, une balançoire sur l'Equilibre des doctrines contraires dont le mélange continu finit par produire une combinaison parfaite qui doit être l'idéal futur. L'idéal des sceptiques.

~~..... Quelle est cette insolence de dire la nature fille en création de la pensée, divine ? La nature, une création, elle la souveraine, l'unique créatrice, et dont la pensée n'est qu'une des plus infimes et plus éphémères créations !~~

137 "..... Le Christianisme" dit Schérer (article Variétés, Temps du 26 Mai 1868), "le christianisme, c'est l'hôpital et le chirurgien, choses " de première nécessité assurément, et qu'on ne saurait remplacer par " rien d'autre, mais choses mornes et sur lesquelles il est difficile " de répandre des fleurs."

Le Christianisme n'est ni l'hôpital ni le chirurgien, il est la maladie et la mort.

Schérer dit mieux : "..Le christianisme a combattu " à la fois la poésie et la nature, il s'est efforcé de les tuer..... il " tend à dompter la nature, à la supprimer, à lui substituer " le domaine du surnaturel et de la grâce"

Il dit encore : "..La poésie de la nature est essentielle- " ment irréligieuse. Le propre de cette poésie, c'est de concevoir " la nature comme l'ensemble éternel et infini des choses. " Mettez quelqu'un ou quelque chose au dessus, cherchez sa cause " et son origine en dehors d'elle-même, vous n'avez plus la " nature, mais la création, ce qui est tout différent..."

137 Temps du 26 Mai 1868 – Rapport de Hubert Delisle sur la loi de Réunion – Grand éloge du coopératif et développement des avantages que Bonaparte s'est efforcé de lui accorder pour en favoriser les progrès. – Conclusion.

La négation prétendue — impertinence de ce reproche — de négation chez les représentants d'une idée morgueuse, étriquée, telle qu'elle se substitue le dogme humain à l'infini, la pensée petit produit éphémère d'une des formes de la matière à l'univers éternel et sans limites dans l'espace et le temps et la puissance.

31 Mai 1868

..... Se peut-il quelque chose de plus choquant que les déclamations contre les conséquences prétendues du matérialisme, le débordement des passions, la ligue commune devant tous les vices, contre tous les égoïtés, objets du mépris du monde, ignoble qu'on annonce sur la société qui a brisé le frein moral, sans lequel l'homme n'est plus qu'une bête féroce! Ne dirait-on pas que les interdictions morales sont l'unique obstacle opposé aux vices, et que cette barrière enlevée, ils vont se donner carrière sans que rien les arrêter? Quelle! qu'a-t-on à faire de plus, l'imprudence qui formule ce qui se passe en la sottise qui le croit? La cause humaine est-elle dans les hommes, sont-ils ces d'hier et ignorent-ils les conditions de leur existence, les conséquences de leurs actes? L'imprudence est-elle acquise par hasard aux désordres des sens? Les excès ne portent-ils pas en eux mêmes leur châtiment? Il en coûte la santé et la vie pour abuser de cette matière qui s'appelle le corps humain, sous l'empire de cette matière qui s'appelle le corps humain, et la dégradation intellectuelle précède la mort.

La supériorité nous apprend à ménager ces organismes si délicats qui constituent la vie, et le matérialiste pleure sur tout autre sur les égards qu'il doit à la substance nerveuse qui sauve le génie. Mal organe ne sentira autant que le cerveau distille la pensée. mal organe ne souffre autant que le cerveau de l'intempérance et de la débauche. . . . .

La pensée est un effet de calorique et d'électricité combinées, (une combinaison) un effet combiné d'électricité et de calorique

5e juin 1868

138

Discours de Bonnet au Sénat, de conclusions. il demande qu'on reprenne la question d'une loi sur l'enseignement supérieur, et rappelle qu'en 1848, un Comité formé pour la liberté de l'enseignement supérieur avait fait à ce sujet un projet de loi, rapporteur Dupont.

Le Cardinal ajoute: "J'ai lu encore hier ce projet de loi qui fut imprimé et qui n'aurait besoin que d'être connu pour être apprécié à sa juste valeur. Que le Gouvernement reprenne cette œuvre importante sans hésitation et sans faiblesse, il rendra un service signalé aux familles et à la société, et si on me demande quelles seront les conditions de la liberté, je m'empresse de répondre que cette question doit être résolue par la loi et non autrement."

Dieu entendu, la loi faite par un pouvoir à la dévotion des jésuites, ce qui signifie, domination du prêtre, écrasement de tout ce qui les gêne.

Quentin Bauchart, un jésuite pire que tous les jésuites, dit :

... " il y a un principe incontestable et incon-
" testé aujourd'hui, dans le droit public Français, c'est le
" principe de la liberté de conscience. Mais il faut s'entendre.

" Vous avez le droit d'avoir et de manifester telle
" opinion individuelle, telle doctrine que bon vous semble, à
" vos risques et périls, et, sous votre responsabilité, de vous dire
" matérialiste, athée, positiviste ; cela ne regarde que vous, pour-
" vû que vous n'en arriviez pas à des provocations irritantes et
" illégales.... s'il s'agit d'enseignement, la question est
" toute différente. Enseigner une opinion, une doctrine, quelle
" qu'elle soit, ce n'est plus faire œuvre de liberté individuelle,
" c'est engager les autres."

Tout cela est on ne peut plus clair. On peut se dire matérialiste et Athée, à ses risques et périls. Or, comme le dit Quentin Bauchart traite le matérialisme de doctrine malsaine et pernicieuse, c'est au péril de l'amende et de la prison qu'on pourra se dire matérialiste. Attendu en outre que prouver le matérialisme c'est l'enseigner, et que l'enseignement est toute autre chose que l'opinion individuelle, l'argumentation matérialiste sera coffrée bel et bien, comme usurpatrice de la faculté d'enseigner qui ne lui appartient pas.

Du reste, Quentin Bauchart déclare qu'il n'y a point de matérialistes dans la hiérarchie universitaire, à quelque

degré qu'on s'adresse.

... interrogez si haut qu'il vous plaira" s'écrie le véridique spiritualiste, " on vous répond qu'on honore la science, parceque ses
" découvertes, parceque ses inventions, parceque ses merveilles sont une
" seconde révélation de Dieu."

Toute la harangue de ce personnage n'est qu'une série d'assertions de cette force, un tissu d'effrontés mensonges, débités et accueillis avec le même aplomb. Quelle digne collection de spiritualistes. Ces Messieurs peuvent se permettre ces petites turpitudes en faveur de la sainte cause.

Leur langage est constamment celui de l'insulte

" Nos grandes facultés", dit Quentin Bauchart, " particulièrement
" la Faculté de Médecine de Paris, seraient infectées de doctrines
" matérialistes. Un professeur aurait dit : " l'âme n'existe pas. Si elle
" existe, elle n'est pas immortelle. L'homme est un animal comme
" un autre." " Vous comprenez que de pareilles appréciations, si on se
" les fût permises, étaient de nature à appeler la sévérité la plus grande
" du gouvt tout entier sur de pareilles manœuvres. Car j'appellerais une
" manœuvre frauduleuse un enseignement qui aurait pour résultat in-
" faillible d'empoisonner la jeunesse Française."

3 juin 1868

Discussion Philosophique au Sénat.

Torrents d'injures contre le Matérialisme. amas d'impudents mensonges, de calomnies, d'affirmations chantées. Pas un mot de vrai, pas une parole qui ne soit un calcul de tromperie. C'est surtout le rôle des gens du gouvernt qui est ignoble. Ils mentent comme les

derniers des misérables pour conjurer les colères du sénat jésuite pour le calmer ~~[illegible]~~ par des illusions grossières.

Un Mr Ravaisson fait tout exprès un rapport au Ministre pour affirmer que le Matérialisme est en pleine baisse et le spiritualisme en hausse rapide partout, dans les collèges, les grandes écoles, les facultés, le pays entier. Il prétend persuader cela au public en général et au sénat en particulier.

Duruy, instigateur de ces rapports véridiques, les lit triomphalement pour démontrer que le Matérialisme disparaît, qu'il n'en restera bientôt plus trace.

De leur côté, les Evêques ne veulent pas être dupes et crient au débordement du Matérialisme.

Ces coquins sont plus venimeux que la vipère. Les uns l'accusent de complicité et ~~de~~ d'indulgence. L'archevêque de Paris, plus jésuite, lui lance au nez ses poursuites contre le Matérialisme. Après s'y avoir ~~[illegible]~~ poussé par tous les moyens, on lui rappelle ces persécutions pour rendre ~~sa~~ inévitable sa rupture avec l'esprit moderne, et le contraindre à brûler ses vaisseaux.

Darboy lui dit, en s'emparant des déclarations du Ministre ~~et~~ sur les sévérités qu'il a exercées :

"... Mr le ministre a dit, et je lui en rends
" grâces, qu'il avait sévi contre les propagateurs du Matérialisme
" et qu'il avait pris des mesures considérables à l'égard des hardiesses
" qui se sont produites. Il a certainement agi dans ces occasions, je le
" reconnais, avec vigueur et avec énergie. Aucun Ministre depuis 60 ans

" je crois, n'a mis plus de fermeté dans cette utile répression.

" Il a licencié l'Ecole Normale, il a puni les Elèves
" du congrès de Liège, il a réprimandé un professeur de l'Ecole de
" médecine, il a annullé une thèse. Mais la réaction donne précisé-
" ment la mesure de l'action. Plus on réagit contre le mal, plus on
" donne à penser que le mal est grand. Puisque la répression se montre,
" c'est que le mal existe....

Autre accès d'éloquence de l'archevêque Darboy :

"... Le Professeur n'a pas le droit d'arracher du cœur des
" jeunes gens les convictions et les sentiments qui font l'homme
" moral. De quel droit briser dans le cœur du fils ce que la
" mère y a mis d'honneur et de pureté ? Oui, de quel droit le
" placer par un enseignement funeste dans une situation morale
" telle que, selon les croyances de la noble et dévouée femme, son fils
" lui sera ravi pour jamais dans un autre monde ?..."

C'est là ce qu'on appelle du sentiment, une invocation au sentiment, la plus exécrable scélératesse inventée par ces misérables, abrutir les malheureuses femmes livrées à leur ~~[illegible]~~ travail de perversion, et poser ensuite le droit absolu de ces femmes sur la croyance de leurs enfants, qualifier crime toute instruction qui les dégage des hontes de cette ignorance !...

Le Commissaire Robert est fort explicite dans son arrêt de proscription du Matérialisme. Il dit :

« il y a dans ce débat des concordances et des divergences. Les
« concordances, je maintiens qu'elles existent, quant aux principes fondamen-
« taux, entre le gouvt et la plupart des orateurs qui se sont fait en-
« tendre à cette tribune, et notamment, Mgr l'Archevêque de Paris.

« il a été dit, et il n'a été contesté ni d'un côté ni de
« l'autre, que l'acceptation des tendances spiritualistes et la réprobation
« des tendances matérialistes étaient un des fondements nécessaires de l'ordre
« social et de l'enseignement public . . . . »

« . . . . Dans toute cette discussion on a senti, quand
« on s'est placé avec calme sur le terrain des principes, une entière
« conformité de vues, de sentiments, de désirs pour faire respecter
« tout ce qui est respectable, pour honorer tout ce qui est beau, pour
« faire résolûment la guerre, le gouvt et le sénat d'un commun accord,
« contre les mauvaises tendances . . . . »

Le Rapporteur, Chaix d'Est-Ange dit :

« Si la Commission avait pensé que l'université fût
« réellement infectée de tendances matérialistes, elle eût provoqué les mesures
« les plus sévères à leur égard . . . Elle eût appelé la sollicitude du gouvt,
« celle de l'Empereur sur des tendances aussi pernicieuses et aussi coupables.

---

4 juin 1868

La pensée est non pas une sécrétion (terme impropre), mais une émission, un produit du cerveau — dans les premières heures du sommeil, en l'absence des rêves, le prétendu moi pensant, ce que les spiritualistes appellent l'âme, associée au corps mais indépendante,

cesse d'exister il n'en reste pas trace. L'homme respire, le sang circule, les fonctions qui maintiennent la vie, s'accomplissent avec régularité. 260

Mais où est l'âme ?

Durant la veille, quand le cerveau est en exercice, fonctionne, la pensée qui a conscience d'elle-même, peut se tromper et dire : "Ce moi qui pense est une réalité indépendante de la substance cérébrale qui lui sert d'instrument. Je ne suis point de la matière nerveuse, je suis un être pensant appuyé sur un auxiliaire corporel."

Mais pendant ce sommeil de mort, qu'est il devenu l'être pensant ? il a cessé d'être une manifestation active et vivante, il a disparu. Où est-il, sous quelle forme, dans quel état ? il n'est ni une parcelle solide, ni une goutte liquide, ni un gaz, ni rien de ce qui peut ressembler à la matière. il n'est pas un souffle. Qu'est-ce qu'un souffle ? du gaz en mouvement, par conséquent de la matière, et l'âme est immatérielle, d'après le spiritualisme. Où est donc elle, est-elle, lorsqu'elle cesse de se manifester, et que l'homme vivant, plongé dans le sommeil, n'a pas plus de pensée qu'un cadavre ?

S'il n'y avait pas parti pris, intérêt d'orgueil, d'égoïsme ou de métier, qui ne verrait là une preuve écrasante de l'absurdité de cette prétendue immatérialité de l'âme, distincte du corps et son associée ou plutôt sa souveraine ?

L'âme est le produit de la substance nerveuse. Quand le cerveau est en action, il émet la pensée. Quand la fatigue de l'organe le ramène au repos, sous peine de mort, c'est-à-dire au sommeil, sa fonction est interrompue, la pensée n'est plus émise, le moi, la conscience du moi s'évanouit, et le bon sens a dit avec une grande vérité : "Le sommeil est frère de la mort." Car dans

le sommeil intense, le vrai sommeil, l'homme n'existe plus. Le rêve est le premier prodrome du réveil, l'aube de la pensée renaissante, l'émission vague et vacillante de la substance nerveuse qui passe de l'inertie à l'activité.

il est aussi le produit tumultueux et confus de l'organe, dont une maladie empêche le repos, trouble qui aggrave le mal en s'opposant à la cessation absolue de l'activité cérébrale, première condition de la santé.

La pensée, ou l'âme n'est donc qu'une fonction du cerveau, une propriété inhérente à la substance nerveuse mise en action et nourrie par l'afflux constant du sang artériel. Le cerveau, selon toutes les données probables, est une pile électrique alimentée par le sang, et la pensée est un phénomène ~~Electro-calorique~~ Calorico-Electrique. De toutes les activités de la matière, l'électricité paraît être celle qui présente au plus haut degré l'énergie, l'intensité, la violence. De là l'intermittence nécessaire des fonctions nerveuses et le besoin impérieux d'un repos presqu'égal en durée à leur action. Le cœur et le poumon n'interrompent pas un moment leur service pendant la vie de l'homme. Le cerveau ne peut être contraint à une activité continue de huit jours sans entraîner la mort.

L'abyssinie, preuve de ce que peut produire par elle même la religion chrétienne, la Russie, la Grèce. Elle a eu la civilisation Romaine dans le bas-Empire, a péri par le Christianisme

39 Conclusions du livre de Mr Lehon relativement à l'effet produit par la précession des Equinoxes sur la quantité respective de chaleur versée par le soleil sur les deux hémisphères, et sur les conséquences qui en résultent. 261.

il prétend d'abord que la différence entre les deux hémisphères est égale à 336 fois la chaleur moyenne que la terre reçoit du soleil en une heure. Je n'ai jamais pu comprendre ce compte d'apothicaire. Le soleil reste 184 jours dans l'hémisphère boréal et 181 dans l'hémisphère austral. Différence trois jours ou 72 heures. Comment peut-il résulter de là pour l'hémisphère austral une perte de chaleur égale à celle de 336 heures, c'est-à-dire de 14 jours? Voici maintenant les conclusions, quant aux effets de cette perte. 1° par suite de la précession des Equinoxes, il y a inégalité entre les sommes des heures de jour et de nuit des deux hémisphères;

2° cette inégalité produit une différence dans les températures correspondantes, et c'est à cette différence qu'on doit principalement attribuer celle des glaces des deux pôles;

3° l'inégalité qui existe entre le poids des deux masses glacées déplace nécessairement le centre de gravité;

4° Du déplacement du centre de gravité résulte le déplacement des eaux;

5° ce déplacement des eaux s'opère en 10500 années environ;

6° l'accroissement des eaux dans les régions tempérées et glaciales augmente l'humidité du climat, tend à rapprocher les écarts de la température et à favoriser l'accumulation des neiges sur les sommets.

7 juin 1868

Le Catholicisme et Jeanne D'Arc. Dupanloup à Orléans. La vaccine, toutes les innovations.

Cahier E 1

41

25 août 1868

Le progrès par le changement — Mérite principal de la France.

. . . . . alors même que l'idée de Dieu ne se montrerait pas, si manifestement exécrable par ses œuvres, italiee, sanglante, dans l'histoire, elle serait mauvaise à ce titre seul qu'elle est l'idée du passé.

Nous sommes une race progressive et non pas une race dégénérée, doctrine odieuse qui nous fait écrevisses, nous retourne et demeurer la tête vers ce qui n'est plus, et nous offre pour idéal le fœtus, au lieu de l'homme adulte et complet.

Nous amoindrir, nous rabougrir, nous traiter comme les pieds chinois, nous renfermer dans une caisse de fer pour arrêter notre développement, et nous maintenir mutilés dans la prétendue perfection des jours d'innocence, tel est le but, tels sont les résultats du Christianisme.

Le changement est la qualité première de l'homme, être perfectible, a pour qualité essentielle le changement. Car le changement seul perfectionne. (Car perfection est synonyme de changement. Perfectible est synonyme de changeant.)

Quand on appelle les Français une nation changeante, on fait deux, sans le vouloir ni le savoir, le plus grand des éloges. Mobilité, inconstance, versatilité, ces épithètes qui veulent être des railleries, sont autant de compliments. Car la mobilité, l'attribut humain par excellence, bien loin d'être un défaut, fait précisément toute la supériorité de la France. La Révolution de 89 la lui a donnée, ou plutôt l'a portée à son maximum.

Dès maintenant elle ne croit qu'à la démonstration. Le

Bibliothèque Nationale

Cahier 8 — 10 juin 1868 — Compte rendu de Courses à Chantilly, 9 juin 1868 de 2 à 8 hres
Cette page appartient à Mme Adam, Rue de Rivoli, 172.
La domestication des animaux. Influence de l'homme, passionné à l'égoïsme, par l'emploi des mêmes, de la sensation, mais étranger à la sympathie. Influence de l'homme sur la race anglaise, originellement, d'après Darwin. Influence de l'élément chrétien qui développe le sentiment de la pitié, de la douleur, de la mort, de la vie, de la nature, de la société, de la famille, de la patrie, de la liberté, de la justice, de la vérité, de la beauté, de la bonté, de la grâce, de la force, de la faiblesse, de la misère, de la richesse, de la pauvreté, de la maladie, de la santé, de la vie, de la mort

temps a cessé d'être pour elle la consécration de quoi que ce soit. d'usage, elle n'y tient plus. La coutume, elle en rit. la tradition, elle la foule aux pieds. Elle jette par dessus bord ses enthousiasmes de la veille, dès qu'ils lui apparaissent comme des illusions ou des préjugés. Toujours inquiète et remuante, cette instabilité contraste avec l'immobilisme des autres contrées. Libre aux peuples Castors de se carrer fièrement dans leur inertie, d'admirer leur gravité, leur fidélité au bon vieux temps, d'emboiter le pas des ancêtres et de marcher soigneusement dans la trace de leurs vieux souliers. La France est versatile, c'est son mérite et son avantage. Elle a rompu les vieilles longes qui ne la traînent plus comme un baudet autour de la meule. Elle a brisé les dogmes qui enchaînent toujours les voisins. Elle méprise la Bible, le Catéchisme et le Coran. Elle ne veut plus de religion, et elle s'en trouve bien. Si Paris est la tête du monde, c'est que Paris est athée.

La doctrine de la chute avait pétrifié le monde pendant quinze siècles. Le charme n'a été rompu et l'embargo levé que par l'imprimerie qui a frappé au cœur le Christianisme. Le monde a repris sa marche à dater de ce grand jour. Chaque pas en avant a été un pas hors du Christianisme, et chaque pas hors du christianisme, un pas vers l'athéisme et le matérialisme. La main sur la conscience, qui oserait le nier?

Ceux qui nient, on sait ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent. c'est contre eux que l'humanité se débat, pour s'échapper de la prison. ils en sont les geôliers et les bourreaux.

Le dogmatisme négateur. accusation contre le matérialisme

"son dogmatisme négatif" Renouvier, un déiste, reproche au Matérialisme de 1868 "sa vivacité," incompatible avec l'impartialité de la tolérance. il ajoute que les idées matérialistes ne sont pas nouvelles et qu'elles ont été contestées à toutes les époques, et non par les esprits les plus faibles.

il n'y a qu'une réponse à faire à tous ces beaux propos, c'est que le fer et le feu ont seuls et toujours argumenté contre le matérialisme; que les Chrétiens l'ont combattu avec le bûchers, Robespierre et les Déistes avec la guillotine, Napoléon et ses successeurs avec le bâillon et les cachots; que la terreur a été constamment à l'ordre du jour contre lui; que les réactions politiques l'ont poursuivi avec rage comme l'ennemi capital; qu'à dater de 93, la Société bourgeoise s'est alliée, pour le détruire, aux aristocraties et aux clergés; qu'on l'a traqué, étouffé, emprisonné; que partout la parole lui a été ôtée et donnée à ses seuls persécuteurs; que depuis des siècles, il a le pied de tous les pouvoirs sur la poitrine, le poignard de toutes les religions sur la gorge; et qu'aujourd'hui, s'il a pu se relever, c'est sous l'égide de la science dont il est le dernier mot, et qu'on songe à l'assommer à son tour, en châtiment de cette conclusion aussi inattendue que foudroyante.

il faudrait s'attendre à ces clameurs. à peine, le matérialisme (les Codes déteints) ouvre-t-il la bouche entre l'amende et la prison, vrai qu'on l'accuse d'emportement. on le traiterait volontiers de persécuteur. accablé d'outrages, d'invectives, il se permet de raisonner, et on trouve son argumentation violente,

parce qu'elle porte coup. On n'était pas habitué à sa dialectique. Le Bras séculier ou fesait [illegible] prompte justice. il a maintenant une ombre de liberté, et on ne sait plus que lui répondre, sinon: que vous êtes désagréable

il n'a qu'un tort, c'est de ne pas traiter son adversaire d'égal à égal et de conserver devant ce vieil appareil des airs de timidité et de respect. il ne répond aux insultes que par des raisons. ce n'est pas assez. il fait bien d'avoir de bonnes raisons, il fait mal de ne pas renvoyer à son ennemi les injures quotidiennes qu'il en reçoit. il fait mal de ne pas saisir cet inquisiteur au collet et de ne pas le jeter de son siège de juge sur la sellette des accusés. Ce juge-là a plusieurs mille ans de crimes sur sa robe rouge.

Ses antagonistes ont encore l'air de raisonner.

Depuis des siècles que ces prétendus raisonnements sont, par la grâce du bourreau, députés à la voûte, ils paraissent encore quelque chose et continuent de se produire avec assurance séculaire. Le public n'en soupçonne pas encore la misère profonde. Mais le jour n'est pas loin où les élucubrations spiritualistes les plus renommées remplaceront les bouffonneries de Robèche et de Nicolet pour désopiler la rate des spectateurs. il y a tel livre de philosophie transcendantale, telle amplification sur l'âme, telle dissertation sur Dieu qui feront pâmer les auditeurs sur leurs bancs. il reste à faire une chose assez curieuse: l'exposition publique des guenilles du spiritualisme. Besogne de chiffonnier un peu écœurante: inventorier dans les galetas la défroque du défunt et étaler ces loques à la vitrine. Ce serait un succès de fou rire.

(43)

264

La Sélection par la Solidarité.

..... nous vivons, nous sommes ce que nous sommes, peu de chose. Mais, en reconnaissant ce peu que nous valons, n'est-il pas simple et juste de faire pour le mieux et de rendre plus acceptable notre rôle, si court et si humble, dans le grand drame de l'univers? aimer, c'est ce qu'il y a de plus doux, c'est la seule face vraiment belle de la vie. Hélas! l'amour n'est pas le plus grand rôle de l'âme. il en est peut-être le plus humble, car il nous est commun avec le règne animal et n'occupe dans le cerveau que la place inférieure. Nouvelle preuve de l'infinité de la pensée devant la matière. Car l'amour est leur point d'union, le point où elles se confondent, et l'amour est le soleil de l'existence. Qu'il en soit aussi l'étoile polaire, et que la pensée, dans ses œuvres, le prenne toujours pour boussole. Elle est sûre de ne pas faire fausse route et de marcher dans la véritable voie de son développement. Tout ce qui est contraire à ce but doit être repoussé, malgré les apparences, comme une illusion funeste. La science, toutes les fois qu'elle semblera s'en écarter, sera certainement hors de sa voie, l'expérience en donnerait bientôt des preuves cruelles. il faut s'épargner ces égarements qui coûtent si cher.

Quand l'idée si vraie de Darwin sur la sélection naturelle, est interprétée en faveur de l'écrasement du faible au profit du fort, c'est un blasphème et une erreur grossière. La sélection, dans l'humanité ne se fait pas, comme la sélection animale, par l'individu.

L'être isolé succombe dans la lutte. L'humanité repose sur l'association, elle est la négation de l'isolement, et le propre de l'homme, son triomphe, sa supériorité est précisément de combattre et d'annuler les misères de la solitude. La solidarité est sa loi; c'est l'arme et la protection du faible, la propriété inviolable et sainte.

La sélection de l'humanité est toute puissante. elle a vaincu les milieux, annulé leurs périls, mais toujours par la solidarité. Elle en recueille les bénéfices, elle en doit supporter les charges, apparentes. il ne s'agit en effet que d'une apparence. Charge ici est un mot menteur. Cette prétendue charge est la force même et le bénéfice de l'association.

Quelle erreur funeste d'imaginer que le sacrifice du faible serait un avantage pour le fort, un pas de plus dans l'agrandissement! cet avantage prétendu serait la destruction de la solidarité. il allumerait à l'instant la défiance, la haine, la vengeance, toutes les passions de l'antagonisme, toutes les fureurs de la guerre. L'humanité ne serait plus qu'un champ de bataille où tous combattant pour le privilège de la sélection, s'extermineraient sans relâche. Il est derrière nous, ce système, fruit des dogmes menteurs, de l'ignorance, des compétitions sans merci qu'elle engendre. il s'éteint peu-à-peu par les divins progrès de la science et du naturalisme. Quelle démence de le renouveler!

"La nature," dit-on, "soigne les espèces, et néglige les individus.

" il faut entrer dans sa voie, au lieu de la contrarier."

Oui, la nature prodigue les individus au profit des espèces. Mais elle cultive l'espèce humaine par la solidarité de ses membres. ils ne puisent que là leur activité. le perfectionnement et la grandeur de la race est liée par l'association au perfectionnement des individus et non à leur éviction violente. L'espèce périrait bientôt par l'insolidarité, car elle détruirait elle-même les conditions de son existence et de sa durée.

S'entr'aimer est l'application de la loi de solidarité, et il faut bien en convenir, aimer n'est point le triomphe de la pensée. c'est presque son humiliation. De toutes nos facultés, l'amour est celle qui confine de plus près à la matière, rappel énergique à l'ordre et à la modestie, car il est la source et la base de l'existence; la pensée en est surtout l'ornement.

Malheur à nous, si l'intelligence, enorgueillie de ses grandeurs prétendues, et de sa suprématie, en venait à maltraiter la matière, sa nièce, sa nourrice, et foulait aux pieds les sentiments comme trop voisins de l'instinct. En frappant le sein qui la porte et le nourrit, elle se frapperait elle-même.

C'est le crime des christianisme d'avoir poussé les peuples, dans cette voie, de toute sa funeste puissance, poussé les peuples, dans cette voie. il aurait exterminé l'espèce, si la nature n'était plus forte que lui. mais il n'a pu faire le mal qu'à demi. L'homme, en dépit de sa foi, vivant immatérialité, a surtout la préoccupation de cette matière que la démence religieuse lui commande de fouler aux pieds. Ce mépris superbe ne sont qu'une comédie. L'âme fait la fière en au fond ne se soucie guères que du corps. L'exception est fort rare, et plus rare chez les spiritualistes, que partout ailleurs, malgré leur hypocrisie. Quel démenti toute l'existence donne à l'orgueil de la pensée! De quoi sommes-nous avides et fiers? de la beauté, de la santé,

du bien-être, de tout ce qui donne satisfaction à la matière. Quelle joie et quel triomphe que la naissance d'un enfant! quel deuil et quelle humiliation d'en être privé! Les fonctions de la vie matérielle absorbent presqu'exclusivement la presque totalité du genre humain. Tout-à-coup, il se souvient qu'il a une âme ou plutôt une intelligence, et il lui octroie modestement la divinité et l'immortalité.

Les spiritualistes se prosternent devant l'âme immortelle. Comment la traitent-ils? Quelle est la meilleure profession, instituteur ou marchand de pommade philocome? Du professeur qui forme l'intelligence, ou du général qui conduit les corps à l'abattoir, lequel est le plus haut placé? Les prêtres seuls font exception, non comme nourriciers de l'âme qu'ils étiolent, mais comme dispensateurs du ciel et de l'Enfer, et surtout comme corporation formidable. La force est respectée ~~[illegible]~~ par dessus toutes choses.

Partout des tartuffes qui parlent de l'âme, les yeux levés au ciel, qui fulminent contre le matérialisme, et s'abîment nuit et jour dans la matérialité. Qu'un borgne, boiteux ou bossu, doué de la plus belle âme, demande le cœur et la main de la fille la plus éthérée, on apprendra ce que pèse en mariage une belle âme. Cependant la bosse passerait encore, si elle renfermait un petit million. Mais si elle est vide ou ne loge que la belle âme, ce qui est tout un, vous verrez la moue de la séraphique Demoiselle.

Demandez à cette pieuse personne, au sortir de la messe, ce qu'elle aimerait mieux avoir, une belle âme ou de beaux cheveux. Elle ne répondra pas. Mais pour peu que sa tête ait de clairières, vous n'avez pas besoin de réponse.

44

La matière a la force. Rôle contraire de la pensée. Solidarité par l'abaissement de la force.

..... La matière a la force, elle ~~p~~ ne procède que par la force. Ne

prétendons pas l'imiter; l'imitation est impossible, elle serait désastreuse. Il faut savoir reconnaître la supériorité, et ne point marcher sur ses brisées.

266

La pensée n'a ni la même puissance, ni le même rôle. Produit de la matière, humble fille de chaque minute de la durée, elle n'a point à lutter de procédés avec sa mère. Elle a (son action spéciale) son mode spécial d'action, et ce mode n'est point la contrefaçon, mais le contre-pied de la matière. Il y a là cet antagonisme mystérieux qui se montre partout, sans donner nulle part son explication. La matière, force irrésistible, n'accorde de droits qu'à la force. La pensée doit surtout en reconnaître à la faiblesse. Elle a son ~~[illegible]~~ initiative, sa voix au chapitre, son intervention dans le gouvern^t de l'humanité, et cette intervention ne doit avoir d'autre but que de corriger, de redresser l'action fougueuse de la matière, dans ce qu'elle a de brutal et d'impitoyable. Ce n'est après tout qu'une façon de l'aider en la rectifiant, un concours qu'on lui prête et qui préexistait dans la production même de la pensée. Elle-même a fourni les moyens de l'assister en la redressant. La pensée vient en aide à la matière dans son œuvre humaine. Elle développe cette œuvre dans la voie de la perfectibilité, et son véritable levier, sa puissance à elle, c'est la souveraineté de la faiblesse. Ainsi éclate sa véritable valeur, le redressement des forces de la matière, redressement qui est un véritable concours, à la différence des animaux qui subissent cette force avec une inertie passive, incapable de réagir et jouet impuissant de toutes ses manifestations. L'animal obéit en aveugle, l'homme se défend, mais il ne se défend avec succès que par les armes même que lui a données la matière. Dès qu'il en cherche ailleurs, qu'il oublie son point d'appui, qu'il perd pied sur sa mère, il s'égare et se perd dans le vide. ~~[illegible]~~ Dès que la pensée, en se déclarant immatérielle, cesse de s'appuyer sur sa mère, elle perd pied et se perd dans le vide, semblable à la flamme, émanation du foyer. Aussitôt qu'elle commence à se détacher de cette source qui seule l'alimente, elle flotte quelques secondes, errante à la surface et s'évanouit.

L'homme tient de la matière un cerveau perfectible par la réaction de la pensée. malheur à lui s'il oublie que cette pensée n'est qu'un produit du cerveau et ne peut se développer que par le perfectionnement de ce cerveau lui-même! Croire à un être chimérique, quelque nom qu'on lui donne, indépendant de la substance nerveuse, c'est quitter le chemin sûr pour se jeter dans la divagation qui conduit aux abîmes. La pensée proclame au dessus de tout le droits de la faiblesse, parceque la pensée est le lien commun de tous les hommes. C'est par elle ils communiquent, par elle ils ne font qu'un seul être. Par elle s'établit la solidarité universelle. Par elle, l'intérêt d'un seul devient l'intérêt de tous, et cet intérêt de tous se résume dans l'intérêt du plus faible. Qui est jamais sûr de n'être pas le plus faible, et si le faible est sacrifié, où s'arrêtera le sacrifice? qui peut se flatter de n'y être pas enveloppé? Le jour où par la communication universelle de la pensée, toute l'espèce humaine ressentira d'une manière distincte les griefs du plus humble de ses membres, ce jour-là sera proclamée la souveraineté absolue de la faiblesse et l'enfant qui naît sera roi, parce qu'il est l'être faible par excellence. La dégénérescence des chefs royaux atteste que la sélection ne peut se faire par les individus

Encore la solidarité.

..... Elle serait bien désastreuse l'idée qui prétendrait opérer le travail progressif de sélection par le sacrifice individuel des faibles au profit des forts. C'est le procédé des animaux. Celui de l'espèce humaine est inverse, la solidarité. La morale est née du sentiment profond de cette vérité a n'en est que l'expression. Chaque individu lancé par l'aiguillon du besoin à la poursuite de son bien-être, a reconnu peu-à-peu que le moyen de l'atteindre est dans l'assistance mutuelle et dans l'association. Par elle, les faiblesses unies deviennent force et, sans elle, périssent. De là l'instinct social, reconnu le plus nécessaire de tous et changé par les siècles en dévouement à ses semblables.

Le dernier terme du progrès, par la solidarité, c'est l'inviolabilité absolue de la faiblesse, l'enfant-Roi, mais non pas l'enfant gouvernant, le respect absolu, le privilège de la femme, ce qui ne veut pas dire non plus son gouvt. L'enfant qui naît, type de la faiblesse, a des droits qui priment tous les autres, et les droits s'échelonnent en raison inverse de la force individuelle. Les droits, mais non l'influence directrice, l'intervention prépondérante. Le gouvt appartiendra toujours à l'intelligence, mais jamais au profit personnel et exclusif des intelligents, et au détriment des plus faibles ou des moins bien doués. Il n'y aura d'autre force que l'intelligence, mais ce ne sera point une force oppressive, exploitante, qui s'exerce aux dépens de la foule, ni d'un seul individu, parcequ'il est faible.

45

Solidarité et modestie nécessaire de la pensée.

..... Comment cette pensée, si puissante, est-elle incapable de se communiquer directement à la pensée? Pourquoi lui faut-il le secours de la parole qui s'adresse à l'oreille, ou de la plume qui s'adresse aux yeux? Pourquoi n'est-elle transmissible que par la matière? Pourquoi deux hommes resteraient-ils un siècle aux côtés l'un de l'autre, leur pensée emprisonnée dans le cerveau et impuissante à en sortir par sa propre force? Elle n'existe que par la matière, ne se manifeste que par la matière, ne se conserve que par la matière, et combien durera-t-elle? la vie du Genre humain, une seconde dans l'éternité. Sa puissance ne date que du jour où elle a commencé à reconnaître son néant. Ce jour a brisé les chaînes et lui a ouvert les champs de l'infini, l'arrière des ténèbres de sa prison et lui a ouvert les champs de l'infini. Elle n'est quelque chose qu'à la condition de s'estimer rien, et sa grandeur ne sera jamais que dans son humilité (en raison de son humilité)

l'orgueil l'avait perdue. La nevdestie sera son salut et sa gloire. Pour l'élever bien haut, on ne peut la mettre trop bas. quand elle s'avise de planer, sa chute est certaine, car ses ailes sont d'emprunt. Surtout, qu'elle n'ait point l'outrecuidance de rivaliser avec la matière et de lui disputer son privilège. la force est le privilège de la matière. la pensée n'y a aucun titre, aucun droit. y prétendre serait delà démence. son arme est la faiblesse qui s'appuie sur la force et n'a point la folie d'en tenter l'usurpation.

Se serrer les uns contre les autres par l'association, c'est la ressource des hommes. l'isolement est le propre de la force, le faisceau, le recours de la faiblesse. la solidarité, le progrès, le perfectionnement par l'association, non par l'individu. il briserait et serait brisé.

Et cependant, la pensée, c'est toute notre personnalité. Le corps appartient à la matière, et notre part dans son gouvert est bien peu de chose, trop encore peut être. car à cette part reviennent presque toutes les souffrances qui le minent.

(46)

Mépris chrétien pour la nature, aberration funeste.
Haine future contre le Christianisme.

Folie et ingratitude du monde chrétien qui méconnait et dédaigne la nature pour s'absorber dans la contemplation idiote d'un Dieu fainéant et lui tout immoler. Dieu partout! Dieu toujours! une multitude convulsionnaire, hurlant jour et nuit, l'écume à la bouche: "Dieu! Dieu! allah! allah!" Le moindre regard jeté sur les magnificences de la nature, la moindre tentative (essai) de comprendre et pénétrer ses beautés, crime d'orgueil et de révolte contre Dieu! Toute admiration accordée à ces splendeurs qui nous entourent, vol fait à Dieu! Lui seul a droit à la reconnaissance, à l'attention. il n'est permis de penser aux bienfaits de la nature que pour en faire hommage au créateur.

Rien pour elle, tout à elle! Ses merveilles pour l'amour de Dieu! à lui, l'honneur, la gloire, l'admiration. Cœli enarrant gloriam dei. 188

Que parle-t-on du Soleil? Créature inanimée. — des Etoiles? poussière semée par la main de Dieu, non dans le champ de l'espace, mais sur le front de l'Empyrée, le séjour divin, dans d'autres plaines, à la voûte céleste par le grand tapissier.

anéantissement de l'homme devant cette personnalité néfaste qu'il a fabriquée à l'image de ses propres passions (vices), et où il atteint son fin sa férocité.

Du moins, les Païens des premiers jours avaient fait la part de la reconnaissance, comme celle de l'égoïsme. ils s'admiraient eux-mêmes, mais ils admiraient aussi les grands phénomènes du monde, et ils les avaient associés à eux par la personnification humaine de ces grandes, imposantes manifestations. ils partageaient leur culte entre les naïvetés mesquines de l'homme et les grandeurs de la matière.

Le Monothéisme (comme) (une) nuée de ténèbres, s'est abattu sur cette poésie enfantine et a enveloppé le monde (dans) une nuit sanglante de quinze siècles.

Mais enfin le tyran chancèle, et bientôt il sera précipité du trône où la nature remontera triomphante. Elle ouvrira ses trésors si long-temps fermés par la main cruelle du despote, et ils se répandront en flots inépuisables sur l'humanité.

Le passé deviendra un objet de mépris et d'exécration. Tout ce qu'il adorait dans sa démence, (sera) foulé aux pieds, et n'aura pas même les honneurs du ruisseau (qui en) (dont l'onde) serait souillée. Les hideux pontifes du Moloch seront cloués au pilori de la postérité, et tout adolescent viendra leur cracher au visage sa malédiction. Le nom du tyran sera le plus cruel outrage et on se fera conscience d'en flétrir même les chiens. car eux aussi sont les enfants de la nature, et le maudit en était le bourreau.

(47)

Le Cerveau

..... La pensée est, non pas une sécrétion (terme impropre), mais une émission, un produit du cerveau. Dans les premières heures du Sommeil, ou l'absence des rêves, le prétendu moi pensant, ce que les Spiritualistes appellent l'âme, associée au corps, mais indépendante, cesse d'exister. il n'en demeure pas trace. l'homme (le poumon) respire, le sang circule les fonctions qui maintiennent la vie, s'accomplissent avec régularité. mais où est l'âme ?

Durant la veille, quand le cerveau est en exercice, la pensée qui a conscience d'elle-même, peut se tromper et dire : " Ce moi qui pense est une " réalité indépendante de la substance nerveuse qui lui sert d'instrument. je ne " suis point de la matière cérébrale, je suis un être pensant, appuyé sur un " auxiliaire corporel."

Mais pendant ce Sommeil de mort, qu'est il devenu l'être pensant? il a cessé d'être une manifestation active et vivante. il a disparu. où est il, sous quelle forme, dans quel état ? il n'est ni une parcelle solide, ni une goutte liquide, ni un gaz, ni rien de ce qui peut ressembler à la matière. il n'est point un Souffle. Qu'est ce qu'un Souffle ? Du gaz en mouvement, par conséquent de la matière, et d'après le spiritualisme, l'âme est immatérielle. où s'est elle réfugiée, quand l'homme vivant, plongé dans le Sommeil, n'a pas plus de pensée qu'un Cadavre ?

S'il n'y avait parti pris, intérêt d'orgueil, d'égoïsme ou de métier, qui ne verrait là une preuve écrasante de tout ce qu'il y a d'absurde dans cette prétendue immatérialité de l'âme, distincte du Corps et son associée, ou plutôt sa Souveraine ?

L'âme est le produit de la Substance nerveuse. Quand le cerveau est en action, il émet la pensée. Quand la fatigue de l'organe le ramène, sous peine de mort, au repos, c'est-à-dire au Sommeil, sa fonction

est interrompue, la pensée cesse d'être émise. La conscience du moi s'évanouit. 269
Le bon Sens a dit avec une grande vérité : " Le Sommeil est frère de la mort ". Dans le Sommeil intense, le vrai Sommeil, l'homme n'existe plus. Le rêve est le premier prodrome du réveil, l'aube de la pensée renaissante, l'affluence vacillante et vague de la Substance nerveuse qui passe de l'inertie à l'activité.

Il est aussi le produit tumultueux et confus de l'organe, quand une maladie trouble son repos et aggrave le mal par un obstacle à la cessation de l'activité cérébrale, première condition de la Santé.

La pensée ou l'âme n'est donc qu'une propriété inhérente à la Substance nerveuse, mise en action et nourrie par l'afflux constant du Sang artériel. Selon toutes les données acquises, le cerveau serait une pile électrique alimentée par le Sang, et la pensée un phénomène électro-calorique.

De toutes les activités de la matière, l'électricité paraît la plus énergique. De là l'intermittence nécessaire des fonctions nerveuses, et le besoin impérieux d'une trêve presqu'égale en durée à leur travail. Le Cœur et le poumon n'interrompent jamais un instant leur service, pendant la vie de l'homme. Huit jours d'activité continue du cerveau entraîneraient la mort.

(48)

Les Idées mortels à l'organisme Cérébral.

..... Se peut-il quelque chose de plus ébahissant que les déclamations contre les conséquences pratiques du Matérialisme ? Débordement des passions, digues, de vices, rapines, et l'amoncellement des épithètes insultantes, abjects, immonde, ignoble, &c sur la doctrine qui a brisé le frein moral, sans lequel l'homme n'est plus qu'un pourceau.

Ne dirait-on pas que les interdictions morales sont l'unique obstacle aux vices, et que, cette barrière enlevée, ils vont se précipiter à pleins

16

carrière? qu'admirer le plus, l'impudence qui lance ces anathèmes, ou la sottise qui les écoute? Les hommes sont-ils donc nés d'hier, et ignorent-ils les conditions de leur existence, les conséquences de leurs actes? L'impunité est-elle acquise par hasard au désordre des sens? Ses excès ne portent-ils pas en eux-mêmes leurs châtiments? il en coûte la santé et la vie pour abuser de cette matière qui s'appelle le corps humain, sans compter la dégradation intellectuelle qui précède la mort.

L'expérience nous apprend à ménager ces organismes si délicats, récipients de la vie et le matérialiste, plus que tout autre, saura les égards dûs à cette substance nerveuse, source de la pensée. Nul organe ne souffre autant que le cerveau de l'intempérance et de la débauche.....

..... La pensée trouble, désordonnée et fuligineuse de l'orgie
a son châtiment dans les ténèbres et la prostration du lendemain (l'hébétude)
..... d'heures troubles et fuligineuses, qui ont pour châtiment
un lendemain de ténèbres et de prostration
..... Pensée calme, lucide, profonde du matin, après le repos de l'organe.
..... La matière pourrait dire à l'homme: "mon fils,
" ne tue point ta mère, tu périrais avec elle. Chaque jour, elle t'enfante à
" nouveau. C'est la pensée qui résume et constate ton individualité. Eh!
" bien, ta pensée est la fille continue de la matière. Si tu violentes (brutalises) la
" mère, tu détruis sa fille. Sa fille, c'est toi."

(49)

La Négation, les négateurs.

..... la prétendue universalité de l'idée de Dieu, loin d'être une preuve de vérité, est une présomption d'erreur, comme toutes les croyances des temps de ténèbres. Le mouvement du Soleil était une opinion encore

17

plus universelle, ce qui est non concevable.

Toutes les vieilles opinions doivent disparaître, parce que toutes sont des hypothèses arbitraires, des fantaisies de l'ignorance qui a donné carrière.

(50)

L'intolérance de l'Eglise, "son devoir et sa règle"

Le temps du 26 mai 1868. — article Nefftzer sur les discussions du Sénat, modèle d'éclectisme ou plutôt de nihilisme, avec de singulières idées, par exemple celle-ci:

" Moins violente que l'intolérance de l'Eglise, celle de l'état
" est bien plus inadmissible. L'Eglise s'attribue une mission surnaturelle,
" elle se croit en possession de la vérité. L'intolérance est dès lors sa nature
" et son devoir, car elle doit vouloir éclairer et sauver tout le monde. Elle
" ne peut pas faire autrement.... mais l'Etat, au nom de quelle révélation
" parle-t-il?"

Le raisonnement est commode. L'Eglise croit être la vérité. L'intolérance est dès lors sa nature et son devoir.

Il faut plier la tête et se laisser jugguler. il n'y a rien à dire, ni à faire, puisque l'Eglise obéit à sa nature.

La vipère aussi obéit à sa nature, quand elle mord et tue. Le tigre également obéit à sa nature, quand il déchire et dévore. Mais personne ne reconnait et ne prêche la liberté du tigre et de la vipère. On ne discute pas non plus avec eux. On les met à mort.

Suit une balançoire sur l'équilibre des doctrines contraires, dont le mélange continu finit par produire une combinaison parfaite qui doit être l'idéal futur. — L'idéal des sceptiques.

Turpitudes du Christianisme.

Filouteries. —— Les captations de biens, depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, la spoliation des familles, l'accaparement progressif des fortunes, l'usurpation des héritages, l'amoncellement de toutes les propriétés entre les mains des prêtres, maîtres du sol comme des consciences.

Débauche. —— Dévergondages et débordements des monastères, des deux sexes. Monstruosités de luxure, résultat du célibat des prêtres et des moines. Le Confessionnal, agent et théâtre des plus immondes dépravations. Les femmes livrées à la luxure de ces célibataires hypocrites, la corruption et la démoralisation partout installées par le froc et la soutane.

Parjures. —— Les faux serments des témoins catholiques, pour accuser les adversaires présumés de leur religion, et couvrir les crimes des prêtres et des moines, à Toulouse, dans l'affaire Léotade, les faux témoignages des ignorantins et de beaucoup de témoins laïques. Chaque jour, la répétition des mêmes crimes dans toutes les accusations d'attentat aux mœurs intentées à des prêtres ou à des membres de congrégations religieuses.

Impostures —— Les mensonges et les parjures à l'appui des miracles, ou pour accréditer des reliques; le commerce de ces reliques; les inventions de toute espèce pour mettre en relief la religion, pour glorifier ses défenseurs et calomnier ses adversaires; les lettres écrites, tantôt par Jésus-Christ, tantôt par la Ste Vierge; au ciel, la

correspondance entre la Ste Vierge et les femmes au moyen d'une boîte à lettres dans l'Eglise, boîte à lettres où s'échangeaient les demandes et les réponses.

Meurtres. —— Les gens qui tuent pour envoyer en Paradis. A Berlin, fabrique d'anges par une femme qui fesait mourir de faim les enfants mis en nourrice chez elle. Interrogée par le Président sur les motifs de ces horreurs, elle répond: "Mr le "Président, je ferais des anges." — Les meurtres sans nombre, inspirés par le fanatisme chrétien, soit contre des ennemis, soit contre les propres enfants pour les envoyer en Paradis.

Assassinat et Vol. — La bande de Lemaire qui fesait dire des messes et brûlait des cierges à la Vierge pour obtenir le succès de son expédition d'assassinat et de vol; les mêmes pratiques partout, en France, en Espagne, en Italie, dans l'Amérique du Sud, en Orient, et les voleurs offrant à la Ste Vierge, la part du butin volé qui profitait aux prêtres. Tous ces ancêtres, très-pieux observateurs de toutes les pratiques religieuses, assidus aux offices, couverts de chapelets et de médailles bénites, fesant maigre, observant tous les jeûnes, &c.

Egorgements et extermination en masse. — L'histoire entière du Christianisme qui ne s'est aimé et maintenu que par des torrents de sang, les bûchers, les tortures, les supplices; les tueries d'hérétiques pendant 1500 ans, Ariens, Donatistes, Priscillianistes, Pélagiens, Vaudois, Albigeois, Hussites, Nestoriens, Eutychéens, Gnostiques, Protestants de toutes sectes, &c. Dans les premiers siècles

l'extermination des païens des Campagnes; ~~[illegible]~~ les massacres des Saxons par Charlemagne, des Américains par les Espagnols, des Prussiens par les chevaliers Teutoniques; l'inquisition et ses fureurs; les milliers de sorciers des deux sexes morts dans les flammes, après toutes les tortures de la question; les affreux carnages des croisades.

Le Syllabus de Pie IX. — code de la guerre civile et de l'extermination, publié en plein 19e siècle, et devenu le texte de l'enseignement et des prédications catholiques dans les chaires, les confessionnaux qui préparent avec ardeur une guerre religieuse, objet de tous les vœux de toutes les aspirations du parti catholique.

(52)

Dupanloup et les Jésuites.

Phare de la Loire du 20 Mai 1868. — Brochure de Dupanloup.

..... après s'être plaint de l'injustice des préventions contre les jésuites, il dit :

« oui, on aura beau faire, deux siècles d'injustice ne « transformeront pas un nom en une injure qui dispense d'avoir « raison et de compter avec la bonne foi. »

« mais il ne faudrait pas tant de temps pour signa- « ler aux honnêtes gens les cours et les collèges sur la porte desquels « on pourrait écrire : " Collège des Athées. " Ce nom-là est, a toujours « été et restera dans toutes les langues une flétrissure méritée. »

Ce qui n'empêche pas la colère des déistes contre ceux

qui le prennent. Ils prétendent même l'interdire. Les juges ne veulent pas permettre qu'on se dise athée en leur présence. Mr Bersot trouve mauvais qu'on se donne cette qualification. Tous sentent que la prétendue flétrissure n'est qu'une vieille iniquité, fruit de la violence, de l'inquisition, des bûchers, et que bientôt la profession ~~[illegible]~~ d'athéisme faite à haute voix par une foule d'hommes recommandables aura raison de ces coupables injures.

(53)

La pensée, effet combiné d'électricité et de calorique.

La prétendue négation.

... impertinence de ces reproches de négation chez les représentants d'une idée mesquine, étriquée, lilliputienne qui substitue le pygmée humain à l'infini, la pensée, petit produit éphémère d'une des forces de la matière, à l'univers éternel et sans limites dans le temps, l'espace et la puissance.

(54)

Les Cléricaux et leurs accusations de Sophisme.

..... Ce ne sont point des sophistes, eux ! on ne leur fera pas l'honneur de leur donner ce nom. Un sophisme n'est qu'une erreur revêtue des apparences de la vérité. Un sophiste est un homme qui raisonne mal. Ils ne sont que des malfaiteurs dont chaque parole sue l'impudence et le crime.

(55) Pensée chez l'homme et l'animal

..... Entre la pensée de l'homme et celle de l'animal, il n'existe qu'une

22

différence du plus au moins qui tient uniquement à celle du Connu.
Le mécanisme ou, en jargon Spiritualiste, le mode de la pensée est absolument identique.

56

Proposition de l'Abbé Moigno.

« Le nombre actuellement infini est impossible. Tout nombre « est essentiellement fini. »

Bel argument! L'abbé Moigno prétendrait-il nier l'infini, parcequ'il ne peut ni le démontrer, ni même le comprendre? Si le nombre infini était possible, il n'y aurait pas d'infini.. L'infini ne serait plus pour notre esprit qu'un simple Salon. Ce que l'abbé Moigno donne pour comme une preuve contre, est une preuve pour

57

Le Temps et l'Espace

..... mesurer n'est pas diviser. Le Temps n'est pas plus divisible que l'espace. il est si peu divisible qu'on ne peut déterminer un point de séparation entre le passé et l'avenir. Dans la réalité mathématique, le présent n'existe pas. qu'on partage chaque seconde qui s'écoule en mille milliards de parties, chacune de ces parties aura une moitié dans le passé, l'autre dans l'avenir. Entre les deux, le présent ne trouve pas place.

L'univers Le Temps et l'espace forment un tout indivisible et sans bornes qui porte deux noms : éternité et l'infini. L'univers a un double nom L'infini et l'éternité.

23

58

La matière éternelle ou les êtres contingents. VB

..... Que pourrait avoir de commun l'éternité de la matière avec les attributs des êtres contingents qui sortent par milliards de son sein pour y rentrer bientôt ou y puiser sous d'autres formes une nouvelle vie?

59

Le bourbier de la Métaphysique

..... Tirons-nous du bourbier de la métaphysique. Si nous avons patangé quelques instants dans le domaine (chéri) du Spiritualisme, c'est afin de lui prouver qu'il est facile de l'y poursuivre. on en est quitte pour essuyer ses pieds en sortant.

Sortons de ce bourbier de la métaphysique et essuyons nos pieds.

60

La matière et l'intelligence.

..... Que voyons-nous de nos yeux? ceci : " la matière engendre une intelligence. Le chef-d'œuvre maximum de l'intelligence n'a jamais été qu'un automate.

61

La pensée chez le Vieillard

..... Parfois, chez le Vieillard, la pensée survit florissante aux glaces du corps. on admire de loin cette fleur qui brille sur sa tige desséchée (en ruines) Mais nul n'approche pour en respirer les parfums.

(62)

Un programme bref

Dans l'ordre intellectuel, point d'autre domination que celle de la science, seule bienfaitrice de l'humanité.

Dans l'ordre moral, point d'autre principe que celui de la justice, c'est-à-dire, de l'égalité et de la solidarité.

Dans l'ordre social, point d'autres droits que ceux du travail.

Dans l'ordre politique, point d'autre but que le triomphe à tout prix des trois grandes lois de la société, la science, la justice, le travail.

(63)

Prétendue création de la matière

..... Quelle est cette insolence de dire la nature création de la pensée divine? La nature, une création! elle, l'unique créatrice, et dont la pensée n'est qu'une des plus éphémères créations!

(64)

Les baillements des illetrés

..... Les baillements des illetrés, pendant une conversation sérieuse, élevée, preuve, non d'ennui, mais de fatigue. Car ils s'efforcent d'écouter. L'entretien les intéresse, leur plait, mais la nature des idées qui ne leur est pas habituelle, exige un effort du cerveau au dessus de sa puissance, et détermine bientôt un état de fatigue qui se

manifeste par des baillements croissants et très-pénibles

Le cerveau laissé sans culture pendant sa croissance, s'est oblitéré, rouillé et n'est plus susceptible d'une activité suivie. De là l'impuissance des instructions tardives, l'inutilité des efforts pour raviver un cerveau frappé de stérilité et d'incapacité par une longue inertie. Comme le bras immobile des Fakirs, il s'est ankylosé (au figuré, bien entendu).

(65)

Les croyants dépensent tant de foi dans leur trafic avec le bon Dieu qu'il ne leur en reste plus une parcelle dans leur commerce avec les hommes.

(66)

Prétendue fatalité des lois économiques

qui régissent la société. Pure impertinence. Rien de plus arbitraire et de plus irrégulier que la marche des choses humaines qui varient au gré de milliards de caprices. Rien de moins semblable à l'ordre immuable et fatal des choses de la nature.

(67)

Outrecuidance des accusations contre les négateurs.

..... Les négateurs, dit-on, ne croient à rien parce qu'ils refusent de croire à des inepties. Croire à la vérité, c'est ne pas croire. La croyance n'existe que si l'erreur en est l'objet.

Eh! sans doute, notre doctrine est une négation, une

26

négation de l'absurde, et la vôtre est la négation du sens commun, de l'expérience et de la réalité. D'un côté l'affirmation de l'absurde et la négation du sens commun, de l'autre l'affirmation du sens commun et la négation de l'absurde. Nos adversaires affirment qu'il fait nuit en plein midi. Nous le nions, nous sommes des négateurs. Paul affirme que deux et deux font cinq. Dieu le nie. C'est un négateur.

(68)

Tous les animaux, l'homme en tête, (ne) sont uniquement préoccupés (que) d'eux-mêmes. et absorbés dans ce qui intéresse leur personnalité ou leur race. Qu'importent aux chiens la civilisation qui les entoure, le spectacle des palais, des musées les chefs-d'œuvre des arts et de l'industrie? La foule humaine où ils sont comme perdus, n'est pour eux qu'un désert, et ils n'y cherchent, n'y voient que les individus de leur race. Tout le reste leur est étranger et indifférent. ils ne se rattachent à l'homme que par les besoins de la vie et les obligations de la servitude.

L'homme n'est pas autrement fait. les magnificences de la nature n'ont que son second regard. Le premier est toujours pour l'homme, son semblable, qui a seul le privilège de le passionner. L'homme seul anime de sa présence la nature qui resterait sans lui un désert indifférent et privé de vie.

(69)

La pensée c'est l'homme

Il n'est rien que par elle. tout le reste n'est que misère et embarras.

27

mais devant la nature, cette pensée elle-même n'est qu'une ombre, un souffle qui passe, un rien qui s'évanouit. Rien ne lui est possible qu'au prix de la plus austère modestie et de la juste appréciation d'elle-même. À vouloir, s'enfler d'orgueil, c'est se jeter dans le chemin de l'impuissance, de la déception, de la ruine. L'homme est d'autant plus fort qu'il se sait plus faible

(70)

matérialité du spiritualisme — spiritualité du matérialisme

Le matérialiste, ne logeant pas une âme, doit être traité comme un chien. tel est le principe orthodoxe.

Le spiritualiste doit soigner avec amour le corps où se cache une âme divine. Rien de trop précieux pour faire honneur à un tel hôte. Des diamants assez riches pour orner la boîte qui recèle un si suave onguent.

L'hôte n'a rien qu'à sommeiller dans une enveloppe de soie, comme la chrysalide, en attendant le réveil. nulle fatigue, point de tension. Ce serait indigne de lui. Se préserver, par l'ignorance, d'un usage profane de la pensée, pendant la servitude corporelle, et sortir au plus vite de cette captivité par l'exercice du plaisir ou la pratique des macérations qui abrègent également la durée de l'épreuve.

Le matérialiste ménage la fonction qui seule fait l'homme, en ménageant son organe. Cet organe n'a pas de plus dangereux ennemi que les excès des sens. ils lèsent le cerveau, minent et détruisent sa puissance. Or, comme le matérialiste ne croit point à la vie extra-corporelle, il a pour principe et pour

intérêt, la tempérance, la sobriété, les bonnes mœurs, seules gardiens de l'intégrité du cerveau et de ses précieuses fonctions. Chez l'individu, comme chez les nations, le danger mortel, c'est la révolte du ventre contre le cerveau. L'Hôte prétendu divin, captif de la matière, impatient de quitter une prison indigne de sa grandeur, se hâte de briser ses fers. Mettre l'âme en liberté est l'œuvre par excellence. Il emploie volontiers pour libérateur chez lui le plaisir, chez l'impie la souffrance.

(71)

Crimes du Déisme et du Spiritualisme.

Tous les vices, toutes les passions humaines, réunies, n'ont pas produit la moitié des crimes, dont la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme ont ensanglanté la terre. Les œuvres du Spiritualisme sont écrites par le fer et par le feu dans l'histoire de tous les âges et de tous les pays.

Le Chrétien cumule tous les péchés capitaux, moins peut-être l'envie qui est incompatible avec l'orgueil, son vice favori. Quant à l'hypocrisie, elle n'est pas cotée parmi les péchés par le christianisme qui le tient sans doute pour la première des vertus, et après elle, le mensonge.

(72)

Les moines plus faciles à trouver que les raisons.

"Il est plus facile de trouver des moines que des raisons," dit Pascal. On le voit bien aux procédés du Catholicisme. Chaque fois qu'il s'est vu en péril par les idées, il s'est défendu avec des levées de moines de tout sexe et de toutes couleurs. Il est aujourd'hui ce qu'il était, il y a mille ans. Aux doctrines, il répond par un débordement de frocs. "Des milices! encore des milices! toujours des milices!" et point d'arguments, c'est inutile.

(73)

Crimes du Spiritualisme

Le spectre sanglant du Spiritualisme traverse l'histoire, conduisant les hommes à l'abrutissement, en vertu de cette loi invariable de l'antinomie qui associe les deux contraires, l'abjection et l'orgueil, l'ignorance et l'infatuation. Le Spiritualisme, c'est l'égorgement, en permanence depuis quarante siècles. Il a bu 4000 ans le sang humain et il en a toujours soif. Syllabus la théorie, Barletta la pratique.

Procédé Catholique : ne jamais nommer ses adversaires que par une injure et ses agents que par une adoration. Aux premiers les épithètes d'impie, criminel, pervers, §§ à l'autre celles de révérendissime, vénérable, saint, Auguste, angélique. §§ Le peuple s'habitue à ne voir, ici que des scélérats, là que des anges.

(74) "L'idée de Dieu est en péril" Caro

Les Spiritualistes —

Eux des matérialistes! Qu'ont-ils de commun avec la matière, ces êtres séraphiques? Des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un nez pour sentir, des mains pour toucher, un palais pour savourer! fi donc! (Leurs enfants sortent radieux de leur âme). Les sens, quelle dégradation! Les sensualistes, des pourceaux!

Leurs enfants ne sont point arrachés des chairs pantelantes, sanglants et livides, au milieu de la douleur et des cris. Ils se dégagent, âmes pures et radieuses, de l'âme maternelle.

Phare du 11 février 1868 (75) Piété charitable des Catholiques

Tempête sur la Méditerranée du 24 au 31 janvier 1868 — Le Vapeur l'Alger en danger de perdition. Huit hommes de l'Equipage

enlevés par la mer. Le bâteau échappe au danger et entre le 1er Février dans le port d'Alger le journal ajoute :

« Le lendemain, 2, à 7 heures, les hommes de l'équi-
« page, ayant à leur tête le capitaine Imbert, se sont rendus en
« pèlerinage à Notre Dame D'Afrique, où la messe a été dite par
« Mr l'archevêque Lavigerie qui a adressé aux marins une allocution
« touchante. » Les marins sont allés remercier Notre Dame d'Afrique de les avoir sauvés et d'avoir noyé leurs huit camarades. C'est fort charitable.

Autre histoire. Le navire le Tara touche sur un roc dans une nuit de tempête. Au bout de trois heures, le navire s'entr'ouvre. Le capitaine se trouve dans les flots. il rencontre un bout de mât, s'y cramponne et passe deux heures à attendre la mort. Passe un steamer. Ses cris sont entendus. après trois quarts d'heure d'efforts on l'aperçoit sur les roues, on le hisse à bord par une corde.

Le capitaine Armstrong, après avoir dicté le récit de son voyage, termine ainsi :

« On s'étonne que j'aie survécu à cette horrible
« tempête, et du secours miraculeux auquel je dois la vie. Quant
« à moi, je remercie celui qui a amené près de moi la goelette de
« ce brave et généreux capitaine. je le remercie surtout de m'avoir
« conservé la raison. Car je ne comprends point comment elle peut
« résister aux émotions terribles qui m'ont agité pendant plus de
« six heures ! » Le journal ajoute

« ni la raison, ni la vie du Capitaine Armstrong ne devaient
« survivre. il dictait le Dimanche soir le récit que nous avons reproduit
« avec une minutieuse exactitude. Le lendemain, une fièvre violente
« le prenait et il expirait la nuit suivante. »

Encore un qui remerciait Dieu de l'avoir sauvé en noyant ses 22 hommes d'équipage. Dieu qui l'avait sauvé du naufrage ne l'a pas sauvé de la fièvre chaude. C'était cependant moins compliqué.

Ces actions de grâce solennelles pour un salut qui est accompagné de tant de morts tragiques est le plus odieux outrage à l'humanité et au sentiment de solidarité. Comment remercier, sans vergogne, une toute puissance qui n'a pas daigné étendre sa protection à des compagnons infortunés et qui semble les frapper de réprobation en leur infligeant un affreux trépas ?

76

Les cinq sens et leurs rapports avec la pensée.

... Le cerveau, servi par les sens, est tout à la fois l'organe de
« la sensation et de la pensée. Les sens sont d'autant plus nobles
« qu'ils fournissent davantage l'élément de l'intelligence et s'écartent
« davantage de la satisfaction physique.

Le plus noble des sens est la vue qui sert peu les jouissances matérielles et se met presque tout entier au service de la pensée. L'ouïe occupe le second rang. Déjà la musique parle aux sens plus qu'à l'intelligence. Le toucher se partage également pour les deux services. il est plus parfait chez l'homme que chez les animaux. L'odorat, sensation toute physique est d'une supériorité incomparable chez les bêtes. Le goût est commun à presque tous les animaux et il est de tous les sens, le plus exclusivement matériel.

J. Favre et Pelletan. — Séance du 20 février 1868

J. Favre dit : "Mr le ministre a posé cette question : « ne serait-ce pas un danger", a-t-il dit avec une grande élo-« -quence, " que de laisser professer le matérialisme ? le matérialisme, « c'est l'anéantissement de tout ordre social, la destruction de toute « responsabilité." "je m'associe volontiers à ses magnifiques « paroles. mais je lui répondrai que le meilleur moyen d'encourager « le matérialisme, c'est de le soustraire à la discussion. Vous vous pré-« -occupez avec raison du danger de certaines doctrines. Mais ne sont-« elles pas plus dangereuses, quand elles grandissent dans l'ombre, « que quand on peut les discuter au grand jour ? La plus sûre « condamnation de ces doctrines ne serait-elle pas celle à laquelle « on arriverait en laissant la liberté les envisager en face ?"

Jules Simon, le lendemain, dit : " Quand Mr le « ministre d'état a parlé hier du matérialisme, et qu'il a dit que « la profession du matérialisme équivalait à une négation de la « morale, j'ai répondu : tout le monde a le droit d'être et de se « dire matérialiste."

C'est vrai, le matérialisme est la négation de la morale spiritualiste, de la morale de Mr Rouher et de ses pareils, la morale du mensonge, du parjure, de la fourbe. Cet homme qui n'a ouvert la bouche devant le public que pour mentir à sa conscience, tromper l'Europe, parjurer sa parole, a l'audace de dire que la prédication du matérialisme équivaut à celle de l'assassinat.

Le travail des couvents au rabais

Phare de la Loire du 3 Février 1868. —— un des grands magasins de nouveautés de Paris informe le public qu'il peut donner tel article à un prix "extraordinairement bon marché," parce qu'entr'autres avantages, il a celui de faire exécuter cet article dans "des couvents ou communautés", où le prix de façon est considérablement réduit.

79 Devise de Mazzini

Dio e il popolo, Dieu et le peuple ! singulier accouplement, le bourreau et la victime.

80 Les croyants et leur foi

..... ces croyants qui dépensent tant de foi dans leur trafic avec le bon Dieu qu'il ne leur en reste plus une parcelle dans (pour) leur commerce avec les hommes.

81

La Loi, mot inapplicable aux choses humaines

Le mot Loi n'a de sens que dans la nature. Qui dit Loi, dit règle invariable, immanente, fatale, incompatible dès lors avec l'intelligence et la volonté. Partout où l'homme intervient, il ne peut plus être question de loi, mais de caprice et d'arbitraire. Le terme Loi, en pareil cas, est une impertinence, une hypocrisie, une filouterie, et le plus souvent tout cela ensemble.

Lois politique, sociale, économique, &c mauvaise plaisanterie. il n'y a que des expédients, phénomènes qui varient au gré des fantaisies et des passions humaines. Ce qu'on appelle la loi, chez les hommes, n'est jamais que l'expression de la volonté du plus fort. Que cette volonté soit par occasion, conforme au droit et à la justice, c'est possible. Tant mieux alors mais n'est là qu'un hasard heureux. Du jour au lendemain la volonté peut devenir la formule de l'iniquité et de la violence.

(82)

La plus grande fortune particulière connue en aucun Etats-unis, 48 millions de revenu. aucun monarque n'a une liste civile de cette taille. quelle absurdité de considérer les Etats-unis comme l'Etat modèle!

(83)

Sutures crâniennes.

Les sutures crâniennes se solidifient d'avant en arrière chez les noirs, d'où l'arrêt plus prompt du développement des lobes frontaux, siège de l'intelligence. Chez le Blanc, au contraire, les sutures antérieures restent mobiles et se prêtent plus longtemps au renflement de la substance cérébrale qui produit la pensée.

(84)

Dieu personnel et impersonnel.

On a dit depuis longtemps: "ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme à son image, c'est l'homme qui a créé Dieu à la sienne." Vérité vulgaire désormais, qui n'en reste pas moins, un blasphème, de par le nombre et la force brutale. Dieu est une caricature gigantesque que l'homme a faite de lui-même. Tout ce pompeux cortège d'attributs divins, ramené à la réalité, constitue l'ensemble des facultés humaines, qui ont leur siège et leur source dans le cerveau. Toute religion est un anthropomorphisme. Les Statues saïennes et les idoles papistes n'en offrent que la moindre preuve. Les prétendues qualités divines s'attestent bien mieux que toutes les représentations (image, simulacres) corporelles, (que toutes les iconolâtries.

Le Dieu vivant et personnel n'est qu'un homme. Bonté, justice, miséricorde, colère, vengeance, omnipotence, omniscience, &c tous les attributs dont on le surcharge sont des attributs humains exagérés des

passions ou des vertus sont des vertus et des passions humaines. On a beau (35
le gonfler d'épithètes, il ne sera jamais que le produit de l'orgueil et de 949
l'impuissance, une caricature gigantesque que l'homme a faite de lui même.

(85)

Déïsme et Panthéïsme

Déïsme et Panthéïsme sont deux idées diamétralement contraires, et chose bizarre, elles se placent sous la même invocation (elles adoptent arbitrairement la même enseigne) elles invoquent le même nom (elle s'appellent du même nom: Dieu! De quel côté est l'usurpation, la tromperie? Chez les Panthéïstes à coup sûr. Ce nom ne leur appartient pas.

(86)

L'ignorance, origine de toutes les religions.

Toutes les religions ont une même origine, l'ignorance et l'orgueil. L'homme, fourvoyé par l'idée (fausse) trompeuse de cause et d'effet, attribue tout d'abord les phénomènes de la nature à un pouvoir occulte qu'il personnifie et sous le nom de Divinité, cette personnification n'est en réalité (au fond) qu'un être humain, (calque, copie humaine). Les Forêts, les fleuves, les mers, les montagnes, sont peuplés de divinités des deux sexes. C'est l'ère du Polythéisme. Plus tard, l'idée de cause et d'effet s'agrandit et se concentre tout à la fois. La cohue des divinités disparaît et cède la place à un être unique, créateur et ordonnateur de toutes choses, (tout ce qui existe). C'est le Dieu personnel, le Dieu sémite, le Dieu des Juifs, des Chrétiens et des Mahométans. Dans l'extrême orient, surgit une conception toute différente. Le monde est incréé, éternel. une âme universelle, partout répandue, le vivifie et préside à ses mouvements. C'est le Panthéïsme, doctrine plus large, plus sensée, qui n'a pu néanmoins ~~qui~~ échapper aux extravagances de l'anthropomorphisme, et leur allée perdre misérablement dans les monstruosités des cultes Bouddhique et Brahmanique. Cet écueil ne semblait pas à

chaindre pour un concept exclusif de toute personnalité, et cependant nul autre n'a donné lieu avec autant de violence et n'y a fait un plus complet naufrage. Il faut suivre les deux courants bien distincts des divagations humaines, Dieu personnel et Dieu impersonnel. Laquelle de ces deux erreurs a été la plus féconde en désastres, la plus funeste pour l'humanité ?

(87) La Fatalité, c'est la loi à la place du caprice

En somme, qu'est-ce que la Fatalité ? c'est la loi substituée à la fantaisie, une règle immuable à la place du caprice, c'est l'inverse du goût humain. Les hommes ne peuvent digérer la fatalité qui est un soufflet permanent à leur prétendue sagesse et un affront pour les procédés de leur intelligence, objet exclusif de leur admiration.

(88) Le jésuite, dernier mot du Christianisme

Le jésuite est le dernier mot du Christianisme. Le glas sonne pour eux à tous les échos. Leurs principales victimes, les femmes et les enfants, sont invités à l'enterrement qui aura lieu avant la fin du 19e Siècle. — On dansera.

(89) Le Positivisme, accouplement du Catholicisme et du Brahmanisme

Les Positivistes orthodoxes font un pompeux éloge du Catholicisme dont ils réclament l'héritage. Dignes héritiers en effet d'une religion pareille, qu'ils renforcent encore du régime des cartes, présentant au public comme dernier terme du progrès, l'accouplement du Catholicisme et du Brahmanisme. C'est ce qu'ils appellent "la religion de l'Humanité", dont Aug. Comte s'est déclaré le fondateur et le grand prêtre.

Cette belle invention suffit pour condamner à jamais le Positivisme, même dans sa première manière qui a aujourd'hui Littré pour représentant. L'énormité de la Féodalité sacerdotale de Comte rejaillit sur toute son œuvre. C'est une doctrine empoisonnée. Le Venin déborde dans les monstruosités de l'Orthodoxie. Il transsude des hypocrisies de la Dissidence.

(90) Les athées célèbres

athées. — Démocrite, Aristote, Zénon, Epicure, Epictète, Marc-Aurèle, Pline l'ancien, Lucrèce, les deux Sénèque, Spinoza, Buffon, Vanini, Diderot, Helvétius, d'Holbach, La Mettrie, d'Alembert, Dupuis, Cabanis, Broussais, Goëthe, Humboldt, Feuerbach, Moleschott, Büchner, &c.

(91) Le Spiritualisme, c'est l'égorgement

..... Le Spiritualisme, c'est l'égorgement en permanence depuis 40 siècles. Il a bu 4000 ans le sang humain et il en a toujours soif. Le Syllabus, la théorie, Barletta, la pratique. Le spectre sanglant du Spiritualisme traverse l'histoire, conduisant l'humanité à l'abjection, en vertu de cette loi invariable de l'antinomie qui associe l'orgueil et l'avilissement, l'ignorance et l'infatuation...

(92) Les sens, leur ordre intellectuel

Le Cerveau, organe de la pensée, servi par les sens, foyer tout à la fois de la sensation et de la pensée. Les sens, d'autant plus nobles, qu'ils fournissent davantage d'élément de l'intelligence et s'écartent davantage de la satisfaction purement physique. La vue tient le premier rang. elle est presque toute entière au service de la pensée et ne sert le besoin matériel que dans leurs manifestations les plus utiles, d'ouïe, par la musique, parle déjà au sentiment plus qu'à la connaissance. Le toucher se partage également entre les deux faces de la personnalité humaine, l'âme et le corps. Le goût il est plus parfait de beaucoup chez l'homme que chez les animaux. il en est de même du goût le plus sensuel de tous nos sens. L'odorat, au contraire, n'existe dans notre espèce qu'à l'état de rudiment, si on le compare avec ce qu'il est chez une multitude d'animaux.

(93) au feu les livres !

Dans la séance du 20 février 1868, du corps législatif, un orateur (que le Courrier français ne nomme pas) a prononcé les petites phrases qui suivent :

" j'ai, moi aussi, cultivé la science des philosophes, je me suis entretenu dans le silence et le charme des veilles studieuses, avec leurs maîtres, je leur ai dû de

"haute, et vive jouissance, intellectuelle; et cependant, s'il fallait choisir, je
"condamnerais tout ce qu'ils ont produit à la destruction et à l'oubli, pour
"garder ce petit livre si simple qu'on appelle l'évangile, le seul dont tout
"homme, en définitive, ait besoin pour vivre et pour mourir."

La pensée est claire, ... l'inquisition

94

Sensualisme, sensualité. — Matérialisme, Matérialité.

..... Qu'ont-ils de commun avec la matière les spiritualistes, ces êtres, ~~ils~~ séraphiques, ces existences éthérées? Des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un nez pour sentir, des mains pour toucher, un palais pour savourer? Fi donc! Les sens, quelle dégradation! Les sensualistes, de pourceaux!

Les enfants des spiritualistes ne sont point arrachés sanglants et livides des entrailles pantelantes de la mère, au milieu de la douleur et des cris; ils se dégagent, d'une pente et radieuse, de l'âme maternelle.

95

Le procédé catholique

Ne jamais nommer un des adversaires que par une injure et un de ses agents que par une sanctification. au premier les invectives: impie, pervers, criminel, &c, à l'autre les hommages: vénérable, révérendissime, &c. Le peuple s'habitue à ne voir, ici que des scélérats, là que des anges.

96 Les révélateurs.

..... La révélation divine, sont passés de mode. C'est une habitude perdue, ~~heureusement~~, au moins en Europe — ou à peu près, car en France, le père Ventura, ~~est~~ au États-Unis Joë Smith ~~est~~ ont osé prendre la succession de Jésus-Christ et de Mahomet. Le pays excepté, l'homme n'ose plus diviniser sa pensée en la mettant au compte du ciel. il est obligé désormais de parler en son propre nom, conquête immense ~~de la raison qui a brisé ses chaînes~~ du bon sens.

(De Bouddhisme a quelle bas, le mormonisme fait parallèlement ses affaires. Au moyen de supercherie)

En revanche, c'est une grosse perte pour les révélateurs. Plus

moyen d'emparer Dieu pour organe. il faut tirer de son propre fond. Ces 39
ces scènes grotesques de pygmées qui posent en géants. Chacun d'eux déclare 281
gravement qu'il apporte le dernier mot de l'humanité, la religion définitive
jusqu'à la consommation des siècles.

Quelques-uns s'appuient modestement sur la géologie qui révèle de grandes époques organiques, suivies d'une longue période de repos où s'accomplit le développement régulier de la dernière création. ils assurent qu'il en est de même pour les enfantements de la pensée humaine; que Bouddha, Zoroastre, Moïse, Jésus-christ, Mahomet, (ajoutons Joë Smith), sont les grands fondateurs de ces organismes, échelonnés sur la route de l'humanité, comme les révolutions géologiques dans la vie du Globe, et ils se disent éclos à l'un de ces instants mémorables.

Saint-Simon, Fourier, Aug. Comte et d'autres encore ont posé pour ce rôle. ils seront-ils les derniers? C'est fort douteux. La liste des révélateurs n'est pas close. J'en laisse à l'avenir en réserve encore quelques échantillons pour l'amusement du public et la fidélité du beau sexe. il faut des fantômes de rechange pour le besoin des femmes et des mystiques, qui ne sauraient se passer d'un merveilleux quelconque, pourvu que ce ne soit pas celui de la science. Entendez les cris de détresse de cette population hystérique, lorsqu'une mythologie s'écroule: "vous détruisez sans remplacer; vous n'êtes que des négateurs!"

97 Les Négateurs

Revue trimestrielle, tome 1er janvier 1858 — Article Cantagrel sur la nécessité d'un nouveau Symbole. Plaidoyer mystique pour la création d'un dogme nouveau en remplacement des dogmes chrétiens. Rabâchage habituel sur l'impuissance de la négation et le besoin impérieux d'une affirmation, c'est à dire d'une nouvelle extravagance à la place de l'ancienne. Cantagrel adresse aux négateurs cette objurgation pathétique:

" Quoi ! vous, philosophes, et vous ne tenez nul compte de
" ceux qui demandent une affirmation ! Parceque vous n'éprouvez pas, pour vous-
" même le besoin d'affirmer, vous niez ce besoin chez autrui ! Parceque vous
" voilà en réaction extrême contre tout ce qui rappelle de loin le caractère
" de votre ennemi, il faudrait que chacun allât, comme vous, au delà du but !
" Et vous négligez ces âmes tendres, ces cœurs ardents, affectueux, qui sortis un
" moment du giron catholique par dégoût de la superstition, s'y sont vac-
" -croché comme à une branche de salut, par peur de suffoquer dans le vide
" de la ~~négation~~ négation !"

" vous traitez donc les questions générales comme vos affaires
" particulières, où vous ne consultez, après votre conscience, que vos goût, vos
" sentiments, vos besoins ? O politiqueurs politiquant ! philosophes philoso-
" -phant ! Rationalistes, ratiocinant, qui n'oubliez dans l'Humanité que
" votre non-moi, votre prochain, la meilleure part de votre moi ! Espérez-vous
" constituer la vie avec des forces négatives ? Catholicisme, Protestantisme,
" Saint-Simonisme, Fouriérisme, Socialisme, ... en vain vous proscrivez tous
" les Esmes ; vous n'échapperez pas au plus triste de tous, au Nihilisme, et
" je vous y vois disparaître engloutis."

Notre prison est à peine entamée qu'on veut nous en rebâtir d'autres ... "Sauvez ma cage ! c'est la meilleure", crient à l'unisson ces incarcérateurs. Eh ! quoi, vivre au grand air ! vaguer librement dans la plaine ! oh ! malheur ! c'en est fait du genre humain ! le voyez-vous fuir et se perdre çà-et-là par les lézardes de la vieille prison, ainsi que l'eau au travers d'un panier ? vite, vite, un nouveau Mazas, plus solide et mieux bâti ! insensés ! vagabonder sous le ciel, sans domicile, sans abri ! Les femmes n'y sauraient consentir. Elles ne vous suivront pas.

Il lui faut une prison. Hors d'une prison, elle ne peut pas respirer. Eh vite, malheureux, rentrez derrière ces grilles pour l'y retrouver. Voyez ! elles sont toutes neuves, dorées, charmantes. La femme y sera aux anges et vous lui tiendrez compagnie. C'est à elle de choisir sa maison, puisqu'elle en est l'ornement et la reine.

Sans doute vous la traitez en mineure dans toutes les choses de la vie, à cause de sa tête légère et un peu folle. Mais en matière de religion, elle est souveraine, parceque la religion gouverne la société. La femme, tenue justement en tutelle dans les petites questions, doit être l'arbitre absolue de la grande affaire de l'humanité. Ainsi le veulent la logique et le simple bon sens.

(98) Calvin et Servet

Revue trimestrielle, 8bre 1863 — Article Altmayer sur la Réforme

à propos du supplice de Servet, il dit :" Les Calvinistes ont
" voulu diminuer l'horreur de cette condamnation en montrant une sorte
" d'unanimité de toutes les Eglises pour élever ce bûcher. (page 39)

" L'Eglise catholique" disent-ils, "avait condamné Servet ;
" l'Eglise Calviniste exécuta l'arrêt et l'Eglise Luthérienne approuva la sentence."

Touchante unanimité dans le crime ! aussi atroces les unes que les autres toutes ces sectes chrétiennes ! quelle meilleure preuve que le Christianisme est une religion exécrable, et qu'on ne peut s'y rallier à aucun titre, sans devenir un monstre ?

Un calviniste zèle, Bellot de Candolle, essaie de justifier Calvin." il a fait tous ses efforts," raconte l'apologiste, " pour substituer le
" glaive au feu. Il voulait laisser aux catholiques le monopole des auto-da-fé.
" La seigneurie n'entra pas dans ses vues. Le droit canonique condamnait au
" feu les hérétiques. Le petit conseil obéit à l'usage. .... C'est pourtant à
" Calvin qu'on a toujours fait un crime de ce bûcher qu'il voulait qu'on ne
" dressât pas !"

La plaidoirie est ravissante. De Candolle ajoute : "une fois la
"seigneurie bien convaincue que les opinions de Servet étaient bien réellement
"pernicieuses pour la Religion, les principes d'ordre public, tels qu'ils étaient
"alors compris, ne lui permettaient plus d'hésiter à y voir un crime de lèse-
"société. Elle devait d'ailleurs y être entraînée par les considérations de convenance
"il lui importait de ne pas laisser planer sur une Eglise réformée le soupçon de
"connivence avec des opinions tenues pour blasphématoires dans toute la
"chrétienté."

Ces principes d'ordre public, c'est le Christianisme qui les avait établis dans le seul intérêt de sa domination. Maître de la société, il lui avait imposé ses lois abominables, il en avait fait une société d'extermi-nateurs. Etrange justification ! invoquer comme excuse l'excès même de la scélératesse ! Transformer ou atténuation la plus aggravante des circonstances !

Et cet autre argument d'une atrocité plus cynique : "Brûler par des considérations de convenance !" quand la concurrence fait rôtir, les convenances ne permettent pas de rester en arrière. il faut mettre sur le gril, pour échapper au soupçon de connivence avec les blasphémateurs. Une Eglise Réformée se croyait tenue de dresser les bûchers, pour qu'on ne l'accusât point de sortir du Christianisme. On cesse d'être chrétien, dès qu'on n'est plus assassin

(99) auto-da-fé à Luxembourg

Revue trimestrielle de juillet 1865.

auto-da-fé à Luxembourg, par sentence du 14 janvier 1749, contre quatre soldats Autrichiens du Régiment de Salm, pour avoir piqué une hostie contre un hêtre, en demandant à Jésus-Christ d'obliger le Diable à leur livrer ses trésors. Un battu de verges, le second décapité, les deux autres brûlés vifs, l'un des deux, après avoir eu le poing coupé. Le feu ayant brûlé les cordes qui le liaient au poteau, trois fois il se traîne hors du bûcher avec des hurlements effroyables. Trois fois rejeté dans les flammes par les bourreaux.

(100)

Douleur de lutter contre un cadavre.

Supposons le Christianisme inconnu. Jésus, venant au monde, en l'an 1868, fonderait-il sa religion ?

autre hypothèse : Le Christianisme, descendu à l'improviste de la lune pour s'offrir au monde tel que l'ont fait 18 siècles et que nous le connaissons, aurait-il d'autre aboutissant que Charenton !

Quelle amère douleur d'avoir à user sa vie entière pour se dégager d'un cadavre ! Trois ou quatre générations déjà s'y sont épuisées, et malgré nos efforts, il nous faudra nous aussi mourir en nous débattant sous cette charogne !

(101) chauvins.

.... ces chauvins se baiseraient respectueusement le derrière à eux-mêmes, s'ils pouvaient se retourner. ——— autruches sentimentales.

(102) Les sottises protégées par les femmes

Toute sottise est inventée par un homme et fait fortune par les femmes.

(103) Le Duc de Luynes, ex-zouave, valant 12 canons rayés.

1867

Le nouveau chef de la maison de Luynes, ex-zouave papal qui sa grandeur attache désormais au rivage, vient d'envoyer au pape douze canons rayés, comme équivalent de sa présence sous le drapeau. Si cette douzaine n'est pas jugée suffisante, il en expédiera une seconde pour compléter la représentation. On n'est pas plus modeste. La modestie sied aux héros.

(104) Hypocrisie des savants à visées officielles

Temps du 23 janvier 1868. — Les problèmes de l'âme par Laugel, fesant suite aux problèmes de la nature et aux problèmes de la vie. Nefftzer dit de Laugel :

"Personne ne fait mieux voir que les recherches philosophiques
"sont désormais inséparables des sciences naturelles et des connaissances positives,

44 " mais il n'est pas de ceux qui croient sauver et renouveler le monde, en substituant le fanatisme nouveau de la négation au fanatisme ancien de l'affirmation. (44)

" La vraie science", dit Langel, " n'est ni légale ni sectaire. " elle n'agite point de vains drapeaux. Elle n'est point sceptique, mais elle sait douter. " Elle se mentirait à elle-même, si elle se disait matérialiste, ne pouvant dire " exactement ce que c'est que la matière; spiritualiste, ne sachant pas ce que c'est " que l'esprit. Elle est la science, c'est-à-dire la recherche de la vérité, où qu'elle " soit, quelle qu'elle soit, douce ou cruelle, humiliante ou cruelle, ... et elle " doit proclamer une chose: " le destin est obscur, le devoir ne l'est point."

Même numéro. archives de l'Ouest. — article de décentralisation contre Paris, à propos de 89. — il cite un mémoire des curés du Diocèse d'Angers qui promettent au Roi de lui garantir la docilité et la soumission aveugle des masses, s'il veut les protéger contre les Evêques et les chanoines réguliers.

(105) L'indifférence en matière de religion

Courrier Français du 21 9bre 1867. — voici ce qu'on lit dans l'opinion " Nationale: " à toutes les époques où la théocratie a menacé " la liberté, même celle du for intérieur, l'Athéisme a été comme la protestation " de certaines consciences, à la fois irritées et troublées, contre les empiètements " d'une théologie tracassière et oppressive. Qui se dit ennemi de Dieu, se trompe, " il n'est que l'ennemi des prêtres. Ainsi que l'a dit Victor Hugo: " au dessus de ces " cathédrales où l'on chante des Te-deum, et où l'on fulmine des anathèmes, il y a " le ciel libre et la libre communion des âmes."

" Pour notre compte", ajoute le Courrier, " nous ne croyons " guères ni au ciel libre, ni à la libre communion des âmes. Ce sont des choses trop " vagues. nous avons une foi positive en l'humanité progressive et en la justice " qui doit trouver sa réalisation sur cette terre par la bonne volonté des hommes. " aussi trouvons-nous que dépenser ses efforts à s'attaquer à la théologie, est une " perte de temps inutile. il suffit de s'en dégager et de se mettre en dehors.

nous pensons, nous, que le rôle d'autruche est un rôle de traître ou de cretin

47 ... matérialisme 284 45

article Margerie (106) La morale catholique

L'univers dit: je préfère mille fois, pour la société, à l'homme honnête mais impie, des Cartouche et des Papavoine.

un autre catholique dit: " mieux vaut la religion sans morale que la morale sans religion

(107) Les moines valent mieux que les raisons

" il est plus facile de trouver des moines que des raisons", dit Pascal. On le voit bien aux procédés du Catholicisme. Chaque fois qu'il s'est vu en péril par les idées, il s'est défendu avec des levées de moines de tout sexe et de toutes couleurs. il est aujourd'hui ce qu'il était jadis. Aux Doctrines qui l'attaquent il répond par un débordement de froc et de guimpes. " Des Milices, encor des " Milices et toujours des milices! avec cela l'on n'a pas besoin de raisons.

(108) Les femmes ennemies des idées.

Les femmes sont les ennemies implacables de l'idée. Elles n'en ont point et n'en tolèrent point. Faire et élever des petits, elles ne permettent point qu'on sorte de là, si ce n'est pour aller à la messe.

(109) Perfectionnement de l'espèce par l'intelligence et la sélection

Pensée nouvelle du 20 8bre 1867. Article Wallace.

Développement de l'homme sur la terre. L'homme primitif est brute, et se modifie sans cesse par le milieu ambiant, comme les autres animaux, et subit la loi de la sélection naturelle.

Plus tard, arrivé à un certain degré d'intelligence qui lui permet de combattre l'action du milieu ambiant par les vêtements, l'abri, la chasse, la culture, & il cesse d'être à la merci de l'influence extérieure, et son état physique s'immobilise, devient permanent. Le cerveau seul continue à se modifier par l'exercice qui le perfectionne, et dès lors les changements survenus dans l'espèce ont constamment lieu par l'action cérébrale toujours plus puissante.

à partir du moment où chaque race a commencé à user de cette réaction intellectuelle qui la soustrait aux modifications du milieu ambiant, sa constitution physique devient immuable et persiste à travers les siècles. Le cerveau seul change en progressant. Par une conséquence naturelle, on peut prévoir que, le pouvoir intellectuel se poursuivant par le développement continu du cerveau et de ses facultés, l'espèce parviendra à un état de perfection qui établira l'égalité absolue dans la liberté et l'harmonie. Plus de violences, d'antagonisme, d'oppression, d'exploitation. — liberté, égalité, fraternité, concours, union, accord universel.

(110) ouvrage de Littré sur les Barbares et le moyen âge

Courrier français du 16-17 août 1867

Cet ouvrage de Littré est plein d'appréciations fausses sur le christianisme et le césarisme. C'est du fatalisme à l'état admiratif, acceptant comme preuves les événements, quels qu'ils soient, et justifiant tout par le fait en lui-même. Il suffit qu'un fait soit un fait pour devenir légitime et prendre son rang d'ancêtre dans la généalogie de l'humanité. Qu'il y figure comme peste et fléau, bien, mais comme grand père, c'est trop fort.

Le christianisme est donné comme fondateur de la civilisation moderne. négation de l'évidence.

(111) Les couvents

Les couvents, institutions meurtrières. — Leur industrie mortelle aux populations par le rabais. Point de frais d'enfants à élever — L'enseignement laïque tué par la concurrence cléricale. — Les Riches favorisent de leurs capitaux et de leur clientèle l'enseignement des prêtres qui abrutit les masses et garantit leur soumission et leur résignation. C'est une question de vie ou de mort pour un peuple. ~~[illegible]~~ Une nation qui laisse l'instruction publique aux mains des prêtres est une nation perdue. Le prêtre, le prêtre chrétien surtout, c'est la mort, (le prêtre chrétien plus que tous les autres)

(112) Jules Favre contre le matérialisme

Séance du corps législatif du jeudi 1er Mars 1866

Jules Favre : " Lorsque, dans la séance d'hier, notre honorable " collègue, Mr Chesnelong, s'élevait contre le matérialisme, il trouvait " dans nos cœurs un écho qui est facile à justifier.... ces doctrines, " elles sont détestables, elles doivent être condamnées. (applaudissements prolongés de la majorité.)

Chesnelong est un des plus ardents séides du jésuitisme, un des chefs de l'ultramontanisme en France.

(113) Mise en liberté de l'hôte divin

Le corps n'est qu'une enveloppe grossière, une ignoble prison de l'âme. L'heure de la délivrance est l'heure du bonheur. Le jour de la fête des saints, c'est le jour de leur mort qui les a délivrés de la chaîne terrestre, ~~[illegible]~~ et leur a ouvert la porte des béatitudes éternelles.

L'âme, cet hôte divin d'une sale auberge, doit avoir hâte de fuir sa ~~[illegible]~~ Gehenne étroite. Le spiritualiste s'empresse de se libérer par le plaisir, seul moyen honorable pour un si digne personnage. Quant au matérialiste, c'est la souffrance qui doit le séparer de la matière, son séjour de prédilection. Le glaive et le bûcher sont nécessaires pour briser ce honteux accouplement.

(114) ~~[illegible]~~ l'observation du Dimanche

indépendance Belge du 18 2bre 1867

Le Directeur de la police de Cassel vient de rappeler à la population l'existence des lois qui ordonnent d'observer le Dimanche et qui proscrivent tout travail, soit dans les ateliers, soit dans les champs, la vente ou l'achat, le séjour dans les cafés, la chasse, &c durant le

4 48 Service divin. Les magasins doivent rester fermés, et là où les vitrines sont indispensables à l'éclairage de l'intérieur des habitations, aucune marchan ne peut se trouver à l'étalage.

(115) La tolérance catholique

Courrier Français du 12 8bre 1867

Un catholique était marié à Dresde avec une femme juive ils avaient plusieurs enfants. La loi sur les mariages entre personnes de religions différentes ayant changé, la police signifia à la femme d'avoir à quitter immédiatement le domicile de son mari, et que leur mariage n'était plus qu'un concubinage. il fallut obéir.

(116) Les vertus du christianisme

Le christianisme est l'accumulation des sept péchés capitaux moins l'envie qui est incompatible avec l'orgueil, sa vertu par excellence quant à l'hypocrisie, elle n'est point cotée au nombre des vices par le christianisme dont elle est l'arme principale.

(117) Ce qu'a produit la croyance en Dieu

Tous les fléaux de la nature réunis, aux et aux tous les vices, toutes les passions humaines n'ont pas produit le dixième des calamités crimes, dont la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme ont ensanglanté la terre. Les œuvres du spiritualisme sont écrites par le fer et par le feu dans l'histoire du genre humain.

(118) Lettre d'un Evêque

Temps du 10 janvier 1868

L'Evêque de Verdun à Dupanloup. 5 8bre 186

Monseigneur, je vous remercie sincèrement d'avoir sonné la cloche d'alarme et appelé notre attention sur les dangers qui menacent l'avenir religieux des filles. Jusqu'à ce jour, les familles en ont confié l'éducation aux corporations religieuses qui sont maîtresses du terrain dans mon diocèse. Tous mes efforts tendront à ne pas nous laisser entamer, et j'espère y réussir. — Veuillez agréer, Mgr l'hommage de mon profond respect et toute ma gratitude

Augustin —

Rappel du 21 Mai 1870. — La Féodalité financière et industrielle dans le Midi. Compagnie des usines, forges et Chantiers de la Méditerranée. Mr Béhic, Directeur des forges et des Chantiers de la Seyne, de l'usine de la Ciotat, des Messageries, des Docks de Marseille et autres lieux, Ministre, Sénateur, conseiller-général du Canton de la Ciotat, Maire de la Seyne, &c.

Dans ses moments de colère, Mr Béhic déclare qu'il ne souffrira pas "les velléités d'indépendance des ouvriers devant le Scrutin."

Renseignements précieux fournis par cet article. Page 2, Colon. 6

— Même numéro du 22 Mai 1870. Discussion de la nouvelle loi sur la presse. — art. 2. "Quiconque, après que la condamnation d'un écrit, dessin, "gravure, image ou emblème, sera réputée connue par la publication dans les formes "prescrites par l'article précédent, les réimprimera, vendra, mettra en vente, exposera "ou distribuera, subira le maximum de la peine qu'aurait pu encourir l'auteur."

art. 33 — Toute personne inculpée d'un délit commis par la voie de la presse "ou tout autre moyen de publication, contre laquelle il aura été décerné un mandat de "dépôt ou d'arrêt, obtiendra sa mise en liberté provisoire, moyennant caution.

"La caution exigée de l'inculpé ne pourra être supérieure au double "du maximum de l'amende prononcée par la loi contre le délit qui lui est imputé

Cet article est une nouvelle mise hors la loi du pauvre. Ce n'était pas assez de lui interdire par le cautionnement toute possibilité d'exprimer sa pensée. S'il la dit dans un journal qui ne lui appartient pas, on le jette en prison, et il y reste parce qu'il est pauvre et ne peut fournir caution.

Figaro du 16 Mai 1870 — Collationnement de photographie de deux lettres de Flourens, l'une à l'Empereur, en date du 21 janvier 1868, pour redemander la chaire du Collège de France, l'autre en date du 3 Mai 1870, pour démentir l'existence de cette lettre. Voici la lettre de Démenti, celle du 3 Mai 1870

Monsieur,

"Dans votre Figaro du 3 Mai, je vois une prétendue lettre de moi à "l'Empereur, à l'occasion du collège de France.

"je n'ai jamais écrit cette lettre, ni aucune lettre de même genre

"Si j'étais à Paris, je rechercherais quels peuvent être les inventeurs de cet odieux "mensonge." Veuillez insérer ma présente réponse dans votre prochain numéro.

Gustave Flourens.

Post-Scriptum inséré dans les lettres d'envoi du précédent Démenti à différents journaux. "je n'avais pas fait attention, en écrivant au Figaro, à la "date attribuée à cette soi-disant lettre de moi.

"un ami me la fait remarquer."

"j'étais en route, à cette date, pour retourner à l'insurrection Crétoise, je "j'avais quitté un moment, afin d'arriver aux derniers jours de mon père

"Fainéants, soyez donc désormais plus adroits!"

Gustave Flourens.

— Même numéro du Figaro, 16 Mai 1870. — Lettre du père Rayolle

Monsieur le Rédacteur,

"La Marseillaise, dans un article biographique qu'elle consacre à "Beaury, parle du rôle que j'ai joué à Bruxelles et me traite de Mouchard.

"je vous demande de donner asile dans vos colonnes à la "réponse que je fais à ces gens-là. Je suis certain qu'ils la connaîtront, car ils "lisent beaucoup votre journal."

[illegible] Agréez, Mr le Rédacteur, l'hommage de mon profond respect et toute ma gratitude

Augustin —

Figaro du 27 mai 1872 - article de Théophile Sylvestre sur Eaire.

"j'ai cherché, vous le savez, à arracher mon fils des mains de ces "bandits, mais cherché, en même temps, et je m'en vante, à venger son avenir brisé "et le bonheur de sa famille perdu. Oui, étant à Bruxelles, si j'avais pu les "faire arrêter tous, je l'aurais fait sans pitié.

"oui, j'ai su le départ de Beaury pour Londres, les relations avec Flourens par l'intermédiaire de Monin, le projet d'attentat contre la "vie de l'Empereur et bien d'autres infâmies encore. Oui, je les ai communiquées "au Préfet de police, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir me venger moi-même "de ces misérables, que je hais de tout le mal qu'ils m'ont fait et qu'ils font encore à "mon fils. "ils ont l'audace d'imprimer que je veux faire arrêter mon fils. "mais ils ne savent donc pas que j'ai écrit à sa propriétaire, Madame Leninks, "Rue d'Accolay, 2, pour répondre des dépenses nécessaires à sa vie, afin qu'il ne soit "pas en état de vagabondage? Oui, c'est moi qui ai fait arrêter Asnon et qui ai "gardé toutes les lettres relatives au Complot.

"ils m'appellent Mouchard et disent que je leur ai fait du mal. "je leur en ferai bien plus encore, car je suis animé d'un sentiment qui ne "soutient plus qu'aucun des agents de l'autorité: c'est le chagrin et la douleur "d'un père." Est-il besoin d'être de la police pour aimer et venger son enfant?

"j'en appelle à tous les honnêtes gens."

Agréez, Mr le Rédacteur, [illegible] J. Rayolle père

La Cloche du Mardi 24 Mai 1870. — article sur le Plébiscite, signé un Philosophe — Excellent.

L'Emeute de 9bre 1827 - prétendus bandes de jeunes gens payés par la police pour faire l'Emeute. Première édition de la longue série de Calomnies éditées contre le peuple par la lâcheté bourgeoise. Ces Mensonges ne sont point contredits et deviennent l'histoire.

Figaro du 16 Mai 1870 — Collationnement de photographie

Figaro du 27 Mai 1870 - il dit :

Mr Yveling-Rambaud, Rédacteur du Parlement, cherche, et peut-être a-t-il trouvé, la raison de certaines opinions. ainsi :

Entre inréconciliables attardés :

« Pourquoi diable X... est-il donc ennemi si acharné de Bonaparte ?

« Hum ! c'est peut-être faute de Napoléons.

— même numéro - ... " L'art. 17 de la loi du 22 juin 1833 est ainsi "conçu :" il est interdit à tout conseil général de faire ou publier aucune proclama "-tion ou adresse"

Parfaitement indifférents à l'illégalité de leurs agissements, les conseils-généraux n'en ont pas moins envoyé à l'Empereur, à propos du comp des adresses fort dévouées, presque lyriques, que le journal officiel a enregistrées ponctuellement. Ceci ne serait rien, en somme, si les jurés de la Hau ceux ne devaient pas se recruter parmi ces conseillers-généraux qui paraissent convaincus d'avance de la réalité du complot.

même numéro. - Conversation de Napoléon avec Wieland

Wieland lui demande pourquoi, en rétablissant le culte Catholique, il n'a pas quelque peu retenu de philosophie. L'Empereur sourit et répon

« Mon cher Wieland, mon culte n'est pas fait pour les philosop

« Les Philosophes ne croient ni à moi, ni à ma religion. Quant à ceux qui « y croient, on ne saurait leur faire ni laisser faire assez de miracles. Si je « pouvais un jour fonder une religion pour les philosophes, elle serait différen « je vous le promets." Napoléon poussa le scepticisme jusqu'à mettre en doute l'existence historique du Christ. "Mais ce n'était là qu'un scepticisme très-vague qu'il se plaisait à étaler," ajoute Wieland.

Figaro du 27 mai 1872 - article de Théophile Sylvestre sur Taine. Éreintement, selon l'habitude de Sylvestre. Je remarque que tout le monde dédaigne de répondre aux grossièretés de cet éreinteur.

Sylvestre dit : Tantôt il (Taine) nie la philosophie, tantôt « il la suit jusqu'au bourbier matérialiste."

Un plus loin : " Que peut-il y avoir de commun entre le rigide « et parfois sybillin Carlyle, qui croit à la vertu moralisante des religions les plus « grossières, (notamment celle d'Odin), et le professeur Taine, niant Dieu, l'immorta « -lité de l'âme, et posant de l'homme un pourceau d'Epicure, sans le grain de sel « moral qui, dès l'enfance, l'empêche de tomber en pourriture ?"

En examinant la vie de ces insulteurs spiritualistes, on verrait du premier coup-d'œil qu'il n'existe pas de plus immondes pourceaux de basse-cour.

——— Toujours même numéro du Figaro, 27 Mai

Nouvel article d'une série commencée par un Docteur Grégoire sous le nom de Notre-Dame de Sainte-Routine.

Ce Docteur est un conservateur épileptique qui écume de rage en parlant de la Révolution et des Révolutionnaires.

Cette fois il se surpasse à propos de la légende Napoléonienne et des deux Bonaparte. La bonne foi de ce brave homme égale sa mansuétude

Comment les conservateurs écrivent l'histoire

On lit dans le Figaro du 20 Mai 1870 :

Une jolie anecdote dans la France sur le Général de Goyon :

« Lors de l'échauffourée du 15 mai 1848, Mr de Goyon commandait « ce beau régiment, le 2e dragons, qui donna si énergiquement contre les « émeutiers, et qu'on surnommait dans l'armée "les demoiselles de Goyon." il « vint déposer en grand uniforme devant la haute-cour de Bourges, et raconta « la part qu'il avait prise au dégagement de l'assemblée constituante envahie, et « l'arrestation de Sobrier, qu'il fit conduire à la caserne du Quai d'Orsay et garder « à vue par deux dragons.

« Comme je savais que le gaillard était capable d'endoctriner « mes soldats, j'avais choisi deux Alsaciens qui n'entendaient pas le Français, et je « leur avais dit en Allemand : "s'il fait mine de s'enfuir, brûlez-lui la cervelle."

« Et que répondirent-ils ?" fit à demi-voix le président Bérenger.

« Ce qu'ils me répondirent ?" dit Mr de Goyon. "mais ce que « m'aurait répondu tout mon Régiment : "ya, ma golonel."

Voici maintenant ce qu'imprime le Figaro du 30 Mai 1870, Dix jours après l'article précédent :

« nous disions hier, dans la Gazette Héraldique, quels étaient les « ancêtres du Général Comte de Goyon. Ne pouvons-nous dire aujourd'hui qu'il ne « tenait pas ses brevets de noblesse de sa famille, mais bien de lui-même ?

« En effet, dans les temps les plus troublés et les plus difficiles, il « se comporta toujours en gentilhomme accompli.

« aux journées de juin, de triste et funeste mémoire, il comman- « dait le 12e dragons. Ses soldats arrêtèrent le trop fameux Sobrier, Rédacteur en chef

« de la Commune de Paris, qui commandait une barricade des environs. Le Colonel « le fit conduire au poste.

« Survient aussitôt François Arago, beaucoup plus célèbre comme « astronome que comme membre du gouvt provisoire, qui dit d'une voix brève et « hautaine. « Colonel, vous nous répondez de ce prisonnier sur votre tête !"

« C'est bien, Monsieur, il suffit !" répondit Mr de Goyon.

« Et il le fit garder à vue comme il en avait reçu l'ordre, mais en veil- « lant à ce qu'il ne souffrît de rien, et en s'occupant de lui avec une bienveil- « lance qui ne se démentit pas un seul instant.

« Sobrier le reconnut lui-même devant la Haute-Cour de « Bourges. Croyant qu'il serait condamné à mort, il avait prié le Général « de Goyon de vouloir bien se charger du testament qu'il remettait entre ses mains.

« Quel plus bel éloge peut-on faire d'un de ses ennemis poli- « tiques ? Et quel est l'irréconciliable le plus ardent qui en agirait ainsi avec « son co-religionnaire Mégy ?

Figaro du 15 Mai 1870 — Les Victimes du 15 Mai 1870

Lesourd, 49 ans, tué sur le trottoir de la Rue du Frg du temple, près de la Rue Folie-Méricourt, par un sous-officier de Hussards ou de chasseurs. Tué, étant sans armes, seul, sur le trottoir d'un coup de sabre dans le dos. Le sabre a percé l'Estomach, le foie et le cœur. La poitrine était traversée.

Baudet, tué Rue Rébeval, au coin de la Rue Bradier. par un gard. municipal

Rollet, 19 ans, tué sur la barricade du Frg du temple par un garde municipal

Guézenec, coiffeur à St Quentin, passant à Paris, se trouve engagé dans un rassemblement, tombe de peur, devant une charge de sergents de ville, reste couché à plat ventre et reçoit au passage dix-sept coups d'épée tous frappés sur l'homme à terre.

Blessures sur des inconnus

1 – un coup d'épée de sergent-de-ville en pleine poitrine
2 – une partie du crâne enlevée par un coup de sabre de cavalerie
3 – cinq coups de casse-tête ou de pommeau d'épée.
4 – nez enlevé par un coup de sabre
5 – un coup de sabre dans la poitrine.
6 – Deux coups de sabre sur la tête
7 – un coup de sabre près de l'œil droit
8 – Deux coups d'épée dans le ventre
9 – un coup de sabre à la tête

La Cloche du 31 Mai 1870 – Encore Mr de Goyon

La Cloche dit : « Le Figaro publie dans son dernier numéro une note « relative au Général de Goyon, dans laquelle il raconte que celui-ci, alors « colonel du 12e dragons, arrêta sur une barricade Mr Sobrier, Rédacteur « en chef de la Gazette de Paris, et reçut des mains du prisonnier son tes- « tament. Or, Mr Sobrier n'a pas été arrêté sur une barricade aux jour- « nées de juin, mais chez lui, le 15 Mai.

Mr de Goyon n'était pas colonel du 12e dragons, mais « du 2e. « à cela près, la note du Figaro est absolument exacte.

La Cloche du 1er juin 1870

Guérison de la petite Vérole par une plante des marais d'Amérique (Nord) La Sarracena purpurea, et par l'acide phénique, agent préventif et curatif. – méthode préventive : prendre chez un Pharmacien de l'eau phéniquée à 4 p% d'acide phénique de la meilleure qualité. Verser une cuillerée à bouche de ce liquide dans un demi-verre d'eau contenant au moins six cuillerées d'eau-boire ce mélange le matin en se levant, et le soir aussi, si l'on veut.

Rappel du 1er juin 1870

Lettre de Victor Hugo tirée du Phare de la Loire. il y fait le relevé détaillé de son budget de recettes et de dépenses. Le Résultat est qu'il a un revenu personnel de 12,000 f. pour ses besoins à lui. Le surplus a d'autres emplois qu'il énonce. – Compte-rendu de Necker.

---

5 juin 1870

Lettre de Flourens au Daily-Telegraph du 11 Mai 1870

Monsieur, Votre Daily-Telegraph du 9 Mai reproduit un mensonge du Figaro. Le jour même où ce journal avait publié ce mensonge, je lui avais envoyé le démenti suivant :

Selon ses tristes habitudes de polémique, le Figaro n'a pas donné ma lettre. je ne doute pas un moment que le Daily-Telegraph ne la reproduise. Voici ma lettre. à Mr le Rédacteur en chef du Figaro

Londres, 3 Mai 1870

Monsieur, Dans votre Figaro du 3 Mai, je vois une prétendue lettre à l'Empereur écrite par moi à l'occasion du Collège de France.

Je n'ai jamais écrit cette lettre ni aucune autre du même genre.

Si j'étais à Paris, je rechercherais quels peuvent être les auteurs de cet odieux mensonge. Veuillez insérer ma réponse dans votre prochain numéro.

Gustave Flourens.

J'ajouterai ceci : je n'avais pas fait attention, en écrivant au Figaro, à la date attribuée à cette soi-disant lettre de moi. un ami me la fait remarquer.

J'étais en route, à cette date, pour retourner à l'insurrection Crétoise, que j'avais quittée un moment, afin d'assister aux derniers jours de mon père.

Faussaires, soyez donc désormais plus adroits !

London, 10 Mai 1870

4

Rappel du 14 Mai 1870

Vote du Plébiscite en Algérie

Province d'Alger, 5,823 oui; 5,065 non — Province d'Oran, 3,008 oui, 4,152 non
Province de Constantine, 1960 oui; 4,264 non. Territ. militaire, 257 oui; 94 non.
La Ville d'Oran a donné 1177 non contre 474 oui.
Les votes civils des trois provinces et du territoire militaire donnent 13,553 non, 11,048 oui.

Résultat général du plébiscite du 8 Mai.

Les 89 départements = 7,016,227 oui 1,495,144 non
Votes de l'armée = 262,153 oui 45,993 non
Votes de la Marine = 23,759 oui 5,874 non
total 7,313,187 oui 1,560,966 non.

Rappel du 13 Mai 1870

Votes des arrondissements de la Seine.

Rappel du 18 Mai 1870

Vote de la Ville d'Arles: 3211 non 0,76 — 998 oui 0,24 — 2000 abstentions
Vote de Bruyères Village des Vosges — 227 non — 205 oui
Vote de Morlaix (Finistère) = = votants 2162 — 1325 non — 795 oui, nuls 32 — abst 1193
Sainte-Cécile (Vaucluse) = id 600 — 470 id — 122 id id 8 — id 223
Votes de la province de Constantine — 4731 non — 2260 oui 225 — abst 2973
Province d'Oran — 4116 non — 3008 oui — nul 172 — abst 2871

Armée d'Afrique

Alger — 2044 non — 11648 oui — 231 nuls
Oran — 1641 non — 8196 oui — 181 nuls
Constantine — 2350 non — 10428 oui — 211 nuls
Totaux 6,035 non — 30,272 oui — 622 nuls

Rappel du 19 Mai 1870

Votes du Canton de Munster (Haut-Rhin)

	Oui	non	nuls	abstentions
Breitenbach	67	159	4	76
Eschbach	72	43	1	12
Griesbach	29	58	0	37
Gunsbach	47	131	2	70
Hohrutt	20	74	0	40
Luttenbach	30	121	12	59
Metzeral	119	219	0	157
Muhlbach	51	159	2	66
Munster	494	621	10	394
Sondernach	35	198	1	171
Soultzbach (catholique)	187	6	0	39
Hon Whir	101	286	12	72
Sultzeren	128	143	13	154
Wasserbourg (catholique)	168	1	0	47
Totaux	1,548 oui	2,242 non	47 nuls	1254 abst.

	inscrits	Votants	Oui	non	abstention
Saint-Donnet-le-château					
chef-lieu de Canton (Loire)	605	468	229	232	137
Feurs-le-Comtal (Loire)	715	464	250	252	251
Saint-Cyprien, Village (Loire)	120	87	17	67	

Vot. de Libourne (Gironde) — 1656 non — 808 oui.

	inscrits	oui	non	nuls	abstention
Villefranche (Rhône)	3420	994	1,407	61	958

Vote de Flers (Orne) — votants, 1531. — non, 1021 — oui 469 — Bull. blancs 41
271 — 234 — Bull. blancs — 2
Campagne de Flers —

Rappel du 21 Mai 1870

Vote de Montereau – inscrits, 1810. – Votants, 1595. – non, 823 (0,53) – oui, 733 (0,47) – Blancs – 39

Bontilly, Commune du C
Canton de Donnemarie (Seine et Marne) – inscrits 261 – id 230 – id 134 (0,61) – id 92 (0,39) nuls 7

Nota bene. – Le garde-Champêtre de Bontilly était mort le 3 Mai. La Commune avait la bride sur le cou et l'on est donné à cœur-joie. – Signé, Victor Laurent, briquetier.

Marsillargues (Hérault). inscrits, 1214. – Votants, 1,006. – non 887 (0,88) – oui, 119 (0,12) – nuls 7 – abst. 208

Bartuis (Vaucluse) – id 1935 – id 1307. – id 923 (0,71) – id 384 (0,29)

Dept de l'Isère.

Canton de Pont-de-Beauvoisin. – Non, 2,255 (0,61) – oui, 1,366 (0,39).

Canton de la Tour du Pin ——— id 2,501 (0,62) – id 1534 (0,38)

Bourg de Zullin ——— id 1,150 (0,88) – id 160 (0,12)

La Vidourle	non p%	oui p%
Hyppolite du fort.	0,58	0,42 6
Sauve	0,52	0,48 7
Quissac	0,64	0,36 5
Vic-le-Fesq	0,75	0,25 3
Sommières	0,78	0,22 2
Grand-Gallargues	0,80	0,20 1
St Laurent d'Aigouses	0,70	0,30 4

Rappel du 24 Mai 1870

Dans le Gard, sur Quatre Chefs-lieux d'arrondt, trois ont donné la majorité au Vote négatif. Ce sont Nismes, Uzès, Alais. Le Quatrième, le Vigan, a donné la majorité au oui. Le Canton de Lasalle est le seul d'Arrondt du Vigan qui ait donné une majorité de Non. Le Chef-lieu du Canton n'a donné que 279 non contre 362 oui. Ce sont les Communes rurales qui ont procuré la majorité au Vote négatif. Les Communes de ce Canton qui ont donné la majorité aux non sont Colognac, Monoblet, Saint-Félix et Valbrey.

Dans le Gard, les localités riveraines du Vidourle ont voté comme suit :

En commençant par la source
St Hippolyte du Fort – Non, 646 (0,58) – oui, 472 (0,42). – Sauve, Non, 347 (0,52) – oui, 320 (0,48). – Quissac – Non, 312 (0,64) – oui, 178 (0,36)
Vic-le-Fesq. – Non, 85 (0,75) – oui, 28 (0,25). – Sommières, non, 950 (0,78) – oui, 234 (0,22). – Grand-Gallargues, Non, 473 (0,80) – oui, 119 (0,20)
Saint-Laurent d'Aigoues, non, 282 (0,70) – oui 123 (0,30).

Caveirac a voté 246 non, 0,92 – 22 oui, 0,08 – Le Caylar, 315 non, 0,86 – 51 oui, 0,14

Gard Uzès, votants, 1355. – Non, 985 (0,73) – oui, 370 (0,27) – non, 0,73 – oui, 0,27.

La Ferté-Bernard (Sarthe) : inscrit, 781 – oui, 427 (0,66) – Non, 221 (0,34)

Il y a erreur sans doute. Car on envoie le résultat comme une preuve du républicanisme de la ville. aux Elections de Mai 1869, elle avait donné 528 voix rouges contre 145 officielles.

Le Rappel du 27 Mai 1870

Vote du Canton de	non	p%	oui	p%	nuls	non p%	oui p%
Pont en Royans	255	0,85	44	0,15	0	0,85	0,15
Auberive	78	0,93	6	0,07	0	0,93	0,07
Beaurepaire	39	0,77	15	0,23	4	0,77	0,23
Châtelus	93	0,54	28	0,46	0	0,54	0,46
Chevrandre	87	0,94	8	0,06	3	0,94	0,06
Jzeron	113	0,73	41	0,27	0	0,73	0,27
Presles	25		78		0	0,24	0,76
Renouel	36		168		52	0,34	0,66
Saint-André	112		24		0	0,82	0,18
Saint-just de Claix	166		25		0	0,87	0,13
St Pierre de Cherennes	78		8		0	0,91	0,09
Saint-Romans	237		44		0	0,84	0,16
	1259		489		89	0,73	0,27

Vote de quatre Communes, et du chef-lieu du Canton de Beaurepaire – 1/12

	non	%	oui	%	abst.
Beaurepaire	430	0,65	234	0,35	156
Jarcieu	129	0,61	82	0,39	0
Primarette	109	0,67	55	0,33	0
Revol-Tourdan	149	0,67	74	0,33	6
Saint-Julien	37	0,67	18	0,33	0

Montreuil – ap. – tions, 23 Mai 1870

Mr le Rédacteur,

Notre Commune n'a pas eu comme celle de Bontilly (Seine-et-Marne) la douleur salutaire de perdre son garde-champêtre dans la semaine plébiscitaire.

Ce courageux défenseur de la propriété rurale a mis toute l'activité dévorante avec laquelle il les habituellement l'Officiel et le reste, à l'effet de "joutter" les électeurs indifférents au scrutin. Mais, d'après le résultat du vote, on se demande si c'est le oui ou le non qu'il patronnait. Quant à moi, je crois que c'est le non. Voyez plutôt.

Montreuil – Non, 191 – 0,73 · oui, 73 – 0,27 Nuls 3 Abstention, 38. – Votant inscrit, 305

Canton de Bléneau (Yonne)

	non	p%	oui	p%	nuls	non	oui
Bléneau	311	0,74	113	0,26	18	0,74	– 0,26
Le Canton	1171	0,57	913	0,43	56	0,57	– 0,43

Vote de Boys-le-Roy (Eure) – abstention 33
Votants : 204 – non, 145 – 0,80 – oui, 36 – 0,20

Rappel du 28 Mai 1870

Drôme	non	p%	oui	p%
Valence	2,636	0,96	123	0,04
Bourg-lès-Valence	650	0,76	200	0,24
Romans	2,265	0,79	604	0,21
Bourg-du-péage	1,619	0,99	13	0,01
Beaumont	257	0,74	89	0,26
Soyol	531	0,67	257	0,33
Saint-jean	225	0,94	14	0,06
Ardèche				
Privas	834	0,63	482	0,37
Aubenas	975	0,67	481	0,33

Rappel du 29 Mai 1870

Vote de quelques communes de l'arrondt de Dôle

	non	oui	nuls	abst.
Dôle	1061	796	32	810
Chaussin	180	135	6	49
Newy	40	31	1	11
Vongny	104	76	2	0
Petit-Noir	141	114	6	53
Saint-Aubin	263	109	3	147
Ranchot	63	41	0	13
Parcey	115	39	0	59
Mont S. Vaudrey	177	97	1	96
Souvans	96	62	3	46
Vaudrey	89	53	1	54
Dampois	80	67	0	31
Crissey	64	23	0	10

Vote de la Loterie, commune du canton de Lamballe (Côte-du-Nord)

La Loterie – non, 127 0,84 – oui, 24 0,16

Lamballe – oui, 610

Rappel du 31 Mai 1870

Vote de la commune de Saint-Claude, près de Blois (Loir-et-Cher)

inscrits – Non – oui – Bul blanc – abstentions

463 – 267 – 118 – 10 – 68

0,69 – 0,31

Marseillan, petite ville de 4000 âmes, dans l'Hérault, sur 1095 votants a donné 882 non, 0,81 – 213 oui 0,19

Bort (Corrèze) 264 non 232 oui

Canton de Royan (Charente-inférieure) 1,078 oui, 1,018 non.

	oui	non	abst.
Royan	479	403	329
Vaux	48	49	
Saint-Palais	69	134	
Breuillet	161	183	
Mornac	90	63	
Arguille	107	84	
St Sulpice	124	103	

Rappel du 2 juin 1870

Vote de la Commune de Sacquenay, canton de Selongey (Côte-d'or)

	abstent.
Non 111 0,77 oui, 55, 0,23 nuls 3	71

74 / 185 – 0,77

Vote de Saint-Dons, sous-préfecture (Hérault.

Saint-Dons. – inscrits, 1,058. – Votants, 800. – Non, 434 – oui, 366. – abstentions, 238

Rappel du 4 juin 1870

	inscrits	Votants	non	oui	nuls	abstentions et nuls
Vote d'Aulas, commune de l'arrondt de Vigan	271	219	137	78	4	
Vote de Bourberain, pres Sacquenay (Côte-d'or.	"	"	145	28		40
Vote de Arenière (Isère)		"	1226	633	345	248

Rappel du 5 juin 1870

	votants	non	oui	nuls	p% non	p% oui
Canton de Mouy (Oise)						
Angy	215	134	78	3	0,64	0,36
Bury	502	267	226	9	0,55	0,45
Canton de Neuilly en Thel						
Neuilly en Thel (Oise)	475	254	210	11	0,56	0,44
Balagny-sur-Thérain	225	149	77	5	0,66	0,34
Séré court (Vosges)	213 (inscrits)	120	28	8	0,82	0,18

Rappel du 6 juin 1870

Vote de la province de Constantine sur le Plébiscite

	non	oui	abst.	non	oui
Constantine	1165	282	908	0,80	0,19
Philippeville	616	210	385	0,75	0,25
Bone	474	331	510	0,59	0,41
Sétif	272	80	134	0,77	0,23
Batna	187	37	50	0,83	0,17
Bougie	191	64	91	0,75	0,25
Jemmapes	125	21	8	0,86	0,14
Condé-Smendou	113	25	21	0,82	0,18
El-Arouch	75	24	29	0,76	0,24
Vallée	48	2	5	0,96	0,04
Camecmont	18	2	0	0,90	0,10
Guelma	99	97	78	0,50½	0,49½
Héliopolis	44	14	37	0,76	0,24
Millesimo	50	10	1	0,83	0,17
Gastonville	81	7	19	0,92	0,08
Robertville	88	17	10	0,84	0,16
Bordj-bou-Areridj	28	4	15	0,88	0,12
El Kantour	31	4	13	0,89	0,11
Bizot	46	16	18	0,74	0,26
Djidjelli	56	81	72	0,64	0,36
Duzerville	21	7	21	0,75	0,25
Ahmed-ben-Ali	21	0	0	1,00	0,00
Kroub	63	9	26	0,87½	0,12½
Tebessa	30	12	6	0,71	0,29
Biskra	43	11	12	0,80	0,20
Souk-Aras	76	64	89	0,54	0,46
Totaux	3056	1881 (1361)	2508	0,36 de moins	

Arrondt et quelques communes du canton d'Aramon

	non	oui	nuls	abstention
Aramon	1337 0,72	535 0,28	14	1,200
Beaucaire	426 0,75	149 0,25	9	300
Aramon	480 0,75	160 0,25	6	200
Montfin	310 0,82	70 0,18	2	144
Valabrègue	71 0,53	63 0,43	1	71
Théziers	271	67		
(Loiret) votants 265	non 174 0,67	oui 91 0,37	176	nuls et abtent 81
Bonny-sur-Loire				

(Var) – arrondt de Toulon

	non	oui
Toulon	0,56 5388	0,44 4,306
Cuers	0,59 611	0,41 434
Barzols	0,70 550	0,30 235
Cotignac	0,77 531	0,23 166
St Maximin	0,75 444	0,25 150
Draguignan	0,66 1336	0,34 701
Flayosc	0,71 403	0,29 211
Callas	0,59 302	0,41 211
Bargemont	0,61 285	0,39 183
Châteaudouble	0,52 117	0,48 108
Claviers	0,58 123	0,42 91
Figanières	0,77 220	0,23 68
Montferrat	0,56 101	0,44 80
Fayence	0,50 218	0,50 218
Callian	0,60 168	0,40 114
Fréjus	0,56 271	0,44 288

Arrondt – Canton de Bourbeau

	non	oui	abstent.
Bourbeau	295 0,81	69 0,19	4
Vezaudun	56 0,82	12 0,17	23
Cruviers	86 0,82	19 0,18	140
Le Cuyet	175 0,82	38 0,18	204
Grand Fayet	0,69	0,31	467
La Mure			202

Rappel du 6 juin 1870

Haute-cour de justice – Présidence de Mr Lascoux
audience du Samedi 4 juin 1870

Complot contre la sûreté de l'état et contre la vie de l'Empereur. – attentat contre la sûreté de l'état. – Pillage de propriétés particulières. – tentative de pillage – tentative de meurtre – assassinat – Provocation à un attentat contre la vie de l'Empereur.

Soixante douze accusés sont renvoyés devant la haute-cour de justice.

Sont accusés :

1° de complot contre la sûreté de l'état et contre la vie de l'Empereur :

1. Arquillière	13 Derin	25 Guèrin	37 Ruault +
2 Asnon +	14 Dupont	26 Jaclard +	38 Roussel +
3 Ballot	15 Fayolle +	27 Joly	39 Ruisseau
4 Basmaison +	16 Perré	28 Lerenard	40 Sapia
5 Bayolle	17 Flourens +	29 Letouzé	41 Schastène
6 Beaury	18 Fontaine	30 Mègy	42 Sauret +
7 Benel	19 Garreau	31 Tony-Moilin	43 Tibaldi +
8 Béron +	20 Godinot	32 Pasquelin	44 Verdier
9 Bocquet +	21 Gois +	33 Pellerin	45 Villeneuve (Emile)
10 Bourquin	22 Greffier	34 Petieau	46 Villeneuve (Henri)
11 Chassaigne	23 Grenier	35 Ramet	47 Vitet
12 Cournet	24 Gromier	36 Razoua	48 Tridon

2° d'attentat contre la sûreté de l'Etat.

48 Bailly	52 Bologne +	56 Debeaumont +	58 Jarrige	62 Meusnier	66 Prost
49 Berger	53 Carme	57 Dereure	59 Launay	63 Notterel	67 Rondel
50 Bertrand	54 Celier	Flourens +	60 Lion	64 Ochs	
51 Biret	55 Clayeis	Gromier	61 Mabille	65 Pènigot	

3° – de pillage de propriétés particulières, en bande et à force ouverte.

~~4°~~ – ~~de~~ 68 Blaiseau ~~69~~ Théodore Bodin – 70 Laygue

4° – de tentative de pillage

Gustave Flourens +

5° – de tentative de meurtre

Prost

6° D'Assassinat

71 – Mègy

7° de provocation à un attentat contre la vie de l'Empereur et de complicité du même crime

Gromier – 72 – Félix Pyat. +

Rappel du 10 juin 1870

Isère – Canton de	oui	non
La Tour du pin	0,28 185	0,72 463
Chapelle	28 – 0,14	176 – 0,86
Dolomieu	200 – 0,40	300 – 0,60
Faverges	28 – 0,9	295 – 0,91
Montcarra	44 – 0,38	72 – 0,62
Roche-Toirin	54 – 0,28	138 – 0,72
Saint-Clair	35 – 0,16	189 – 0,84
Saint-Didier	37 – 0,12	273 – 0,88
St Jean de Soudain	40 – 0,25	121 – 0,75
Canton de Bourgoin	377 – 0,44	476 – 0,56
Montceau	49 – 0,33	101 – 0,67
Saint-Chef	302 – 0,45	374 – 0,55
Canton de Crémieu	[illegible]	
Amblagnieu	97 – 0,36	169 – 0,64
Chozeau	54 – 0,28	85 – 0,72
Saint-Baudille	57 – 0,28	149 – 0,72
Canton du Le Grand-Lemps	240 – 0,49	249 – 0,51
Canton de Morestel		
Arandon	53 – 0,47	59 – 0,53
Montalieu	199 – 0,48	214 – 0,52
Passins	48 – 0,20	194 – 0,80
Saint-Victor	73 – 0,34	140 – 0,66
Sermerieu	59 – 0,20	237 – 0,80
Canton de Pont-de-Beauvoisin		
Les Abrets	58 – 0,18	269 – 0,82
Bâtie Montgascon	75 – 0,25	222 – 0,75
Chimilin ~~0,29 – 0,71~~	0,29 86 – 0,29	0,71 207 – 0,71
[illegible]belin	146 – 0,34	287 – 0,66

	oui	non
Titilieu	87 – 0,31	197 – 0,69
Folatière	41 – 0,30	95 – 0,70
Pressins	50 – 0,20	198 – 0,80
St André-le-Gaz	42 – 0,16	215 – 0,80
St Jean d'Avelane	69 – 0,49	73 – 0,51
Con de St Geoire		
Bâtie Divisin	143 – 0,47	159 – 0,53
Charancieu	58 – 0,47	65 – 0,53
Con de Virieu		
Le Passage	41 – 0,30	94 – 0,70
Le Pin	59 – 0,36	106 – 0,64
Saint-Ondras	33 – 0,22	117 – 0,78

Rappel du 16 juin 1870

Ardèche – inscrits – votants – non – oui

Antraigues 435 – 319 – 194 – 125

0,61 0,39

			nuls	abstent.	inscrits
Riez (Basses-Alpes)	155 – 0,23	502 – 0,77	4	169	830

Rappel du 12 juin 1870

	inscrits	votants	oui	non	nuls
Libourne	3344	2544	808 – 0,32	1656 – 0,68	80

Rappel du 15 juin 1870

Bas-Rhin. – Bischwiller = oui, 332 – 0,19 – non, 1455 – 0,81

Eure – Bérengeville votants, 74 – oui, 3 – 0,4 non, 71 – 0,96

Quelques communes du Canton de Saint-Vallier

	Votants	non	oui	abstentions
Saint-Vallier	"	407 – 0,65	221 – 0,35	179
Albion	"	375 – 0,65	207 – 0,35	115
Châteauneuf de Galaine	"	225 – 0,69	102 – 0,31	69
Saint-Uze	"	170 – 0,60	112 – 0,40	50
Mureils	"	60 0,64	33 0,36	13
Ponsas	"	121 0,75	40 0,25	29
Villeneuve-les-Bizieux	705	323 0,57	242 0,43	140

Pendant la période plébiscitaire, le pays a été inondé de proclamations. Les Curés ont prêché que ceux qui voteraient non, seraient les disciples de Judas le traître

Cloche du 12 juin 1870

Population de la Hongrie au 1er Xbre 1869

Hongrie proprement dite = 11,109,192

Transylvanie = 2,109,107

Croatie et Esclavonie = 1,015,906

Confins militaires = 1,135,033

Total 15,419,238 – en 1857 = 13,768,513

Echo de Bruxelles du 16 juin 1870

Les Gentillesses du Luxe. Le club des patineurs de Paris, consomme par an 50,000 pigeons. 10,000 abattus dans l'enceinte ; 5000 ramassés par les Ecumeurs en dehors de l'enceinte ; 10,000 blessés qui vont mourir dans tous les coins. – Le Reste s'échappe. – Les pigeons Belges, manqués, retournent dans leur pays.

Cloche du 18 juin et Figaro du 19 juin 1870

Extraits d'un article Maxime du Camp, Revue des deux Mondes du 15 juin 1870, intitulé : De l'assistance publique à Paris.

Tableau de la misère et de la démoralisation dans les bas-fonds Parisiens, par un conservateur

Etoile Belge du 1er juillet 1870

" Les délégués de plus de cent Sociétés d'ouvriers Catholiques de " l'Allemagne, de la Hollande, de la Suisse et de la Hongrie, réunis à Cologne, " ont adopté une résolution, par laquelle ils invitent les membres des dites Sociétés " à ne prendre part à aucune grève."

Rappel du 18 juin 1870

Extrait d'un projet ouvrier pour renverser et remplacer le Capital. - Cette Méthode commence à se rapprocher de la réalité et ouvre la marche dans la vraie route. Curieuse manifestation qui prouve le développement des idées pratiques vers le dénouement du problème social.

Cloche du 30 juin 1870. - Jugement du Tribunal d'Alger en date du 23 juin 1870, reconnaissant en la légalité du mariage des prêtres. Ce jugement, avec celui du Tribunal d'Angoulême, rendu sous le règne de Louis-Philippe, prouve d'une manière irréfutable, & par tous les textes de lois, que rien ne s'oppose en France au mariage des prêtres, ... rien, si ce n'est la volonté omnipotente de la Cour de Cassation, qui se met sans façon au dessus de toutes les lois, et qui casse le jugement du tribunal d'Alger, comme elle a cassé celui du Tribunal d'Angoulême, de sa pleine puissance et Souveraine autorité. Sic volo, sic jubeo, sit pro omni lege Voluntas.

Rappel du 2 juillet 1870.

Extrait d'une brochure de Barbès intitulée: "Le citoyen Barbès aux
" habitants de Carcassonne (Pomiès-Gandel, imprimeur, 1837.)

" Cause sainte de la Légalité, si, pour amener ton triomphe, le sang de
"juste, devait encore être répandu, je prie ardemment l'Etre Suprême qu'il daigne jeter les
" yeux sur son serviteur, et le pourvoir de la force et du courage nécessaires pour accomplir
" cette haute mission."

Rappel du 10 juillet 1870

" à Londres, les tailleurs, réduits à la misère par la concurrence
" que leur font les machines à coudre, en réclament la suppression

---

Figaro du 23 juillet 1870

" Les légitimistes sont dans l'ivresse ... patriotique.
" "Voilà si longtemps", disait un d'eux, le Comte de C...., que nous
" n'avions eu l'occasion de nous associer de tout cœur à l'enthousiasme de la
" France!" C'est le sentiment qui explique les nombreux enrôlements volontaires que nous avons signalés dans l'ancienne aristocratie.

- Le Figaro a raison cette fois. Tout ce qu'il y a de plus implacables ennemis de la France moderne, de la France de 89 qui a émancipé le monde, s'enrôlent avec fièvre pour une guerre qui doit anéantir cette France et la remplacer par la France du moyen âge, la France des ténèbres et de la servitude.

Ils s'enrôlent avec enthousiasme tous ces satellites de la Contre-Révolution, Albert Duruy, fils du ministre, le Vicomte de Carné, fils du légitimiste-académicien, Haussmann le neveu du Préfet-Voleur, le Comte de Bourgoing officier clérical-Féodal, &c &c

---

Figaro du 1er août 1870

" Il fait bon lire, de temps à autre, les journaux étrangers. Voici ce que
" je trouve dans le Courrier de la Plata:

jeudi, à huit heures du soir, au théâtre Franco-Argentin:

† Conférence publique de Théophile Audiffe sur la République universelle. Les Dames sont invitées. — à Huit heures.

De sept heures et demie à huit heures 1/2, il parlera en langage familier et intime, de Rochefort Emile Ollivier, Jules Favre et autres. La conférence sur la République suivra.

« Vous avez bien lu.... Audiffe !... Le citoyen Audiffe !
« après avoir porté son socialisme en ville, il le porte à la Plata !..... Si
« tous les frères et amis pouvaient boire son exemple !.... Peut-être arriveraient-ils
« à fonder là-bas la République modèle. C'est la grâce que je nous souhaite.
Signé : Le Masque de fer.

Liberté du 8 7bre 1867

Composition de la Municipalité de Paris, durant la période révolutionnaire.

Sur 200 membres, on comptait 31 Provençaux, 21 Lyonnais,
19 Artésiens, 18 Auvergnats, 17 champenois, 16 Bretons, 15 Limousins,
14 Bordelais, 12 Suisses, 11 Piémontais, 5 Génevois, 3 Danois, 3 Italiens,
6 Autrichiens, 2 Américains, 1 Suédois et 6 Parisiens.

C'est ce qu'on appelle la Dictature de Paris.

---

pour suivre 6 août 1870

Cahier C, page 23, n° 31, réflexions de Domat
id, page 24, n° 34, mots de Poubet
Cahier E, page 8, n° 54, l'héroïsme du peuple devant la fédération Bayer.
Cahier G, page 1, n° 140, Retours de l'Epargne en France
id, page 23 n° 159, misère des ouvriers à Londres
id, page 25, n° 164, l'Economie politique, antidote du socialisme
id, page 28, n° 170, Rapport Dumy des Contributions pénales
Cahier J, page 2, n° 189, Gendarmes fouillant le paysan pour les livres
id, page 7, n° 192, Razzia d'Exilés dans l'Ain 4 chez
id, page 10, n° 204, mortalité des Enfants à Lille
id, page 10, n° 205, journal modèle qui veut tous familles
id, page 11, n° 207, Discours à Cernay, le rien enseigne
id, page 11, n° 208, ancêtres à l'instruction
id, page 13, n° 211, Cahiers d'ouvriers par le Tours
Cahier K, page 81, n° 218, Esprit conservateur des Corporations

Cahier K, page 7, n° 222, Langage contre-révolution. & révolution
id, page 9, n° 225, les réclamations
id, page 20, n° 241, le Sacre de Reims et discours
Cahier L, page 4, n° 262, Statistique de l'instruct. prim.
id. page 33, n° 279, Mort Sociétés coopératives
Cahier L, page 39, n° 288, discours Ministeriel
Cahier M, page 10, n° 298, discours ministeriel, suite
Cahier M, page 12, n° 316, Discours Thiers contre Louis
id, page 17, n° 319, discours Walron, Coopératif
Cahier O, page 10, n° 338, Distribu. soupe anti-socialiste
id, page 12, n° 340, le Capitaux cedés par [illegible]

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. LIASS. 27 AGRIC.

199

Capital et Travail

498

Capital et Travail

~~Sont copiés~~

3e Semaine chemise

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF MSS

Capital et Travail

—

Les Cahiers

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R. F.
1956

Capital et Travail

300

Prologue

Depuis la division du travail et l'usage de la monnaie, l'échange est le grand ressort de l'ordre économique, et par conséquent de la société matérielle. Or, la condition fondamentale de l'échange, c'est l'équivalence des objets échangés. Point d'axiome au monde plus incontestable et plus incontesté. Cet axiome, l'économie politique le proclame unanimement, au nom de l'évidence et du sens commun. Il est clair, en effet, que si l'on échange entre elles deux choses, c'est qu'elles se valent. Cela n'a pas besoin de démonstration.

Eh bien, j'accuse l'Économie politique de violer le principe reconnu et posé par elle-même. J'accuse de n'être que la violation permanente et acharnée de ce principe. Non pas qu'un si grand méfait soit de son invention. Elle est fort jeune et ce méfait est bien vieux. Mais, ~~au lieu de l'on déclarer l'économie~~ dès que par la science et la justice, elle devait s'en déclarer l'ennemie, ~~Elle aurait dû~~ au lieu de le détruire, elle l'a codifié. Soyons aux preuves.

Le troc primitif, produit contre produit, opération presqu'impraticable, est devenu d'une extrême simplicité ~~merveilleuse~~ par l'emploi de la monnaie. La monnaie est un moyen de comparaison entre deux objets dont l'estimation réciproque

serait directement ~~impossible à peu-près~~ presque impossible. Elle leur sert de mesure commune et ~~déterminée~~ facilite ainsi leur échange. Son rôle d'intermédiaire neutre lui permet de rendre un plus grand service encore, le dédoublement de l'échange en deux actes distincts, la vente et l'achat.

On vend un produit contre du numéraire, sans être tenu d'acheter aussitôt avec ce numéraire un autre produit équivalent. On ignore même, à l'instant de la vente, l'époque et la nature de l'achat que la somme acquise permettra de faire. Ce sont deux opérations successives, séparées souvent par un long intervalle.

Première opération : On vend un certain produit, au moyen duquel on achète ~~par lui~~ une pièce de cinq francs.

Deuxième opération, plus ou moins éloignée de la précédente : on vend la pièce de cinq francs qui achète ainsi un autre produit.

En vertu de la loi mathématique : "Deux quantités égales à une troisième, sont égales entr'elles", les deux produits ci-dessus se valent, puisqu'ils ont chacun la valeur de cinq francs.

Tel est l'usage normal de la monnaie, usage fécond en bienfaits et en merveilles, s'il n'eût enfanté un cruel abus, source de calamités sans fin. Cet abus, on ne le connait que trop ; c'est le prêt à intérêt.

Le prêteur viole outrageusement cette loi mathématique : l'équivalence de l'échange. Exemple : En vendant un certain produit, il achète une pièce de cent sous, puis il la prête, moyennant restitution

~~à la fin de~~ après l'année, révolue, avec un surplus de 25 centimes. Que fait l'emprunteur ? il affecte d'abord la somme à ses besoins, et pour la rembourser,* l'échéance venue, il achète une pièce de cinq francs avec son produit. Ce produit est l'équivalent de celui que le prêteur avait livré lui-même pour obtenir les cent sous. ~~[illegible]~~ Mais l'équivalence est détruite à son profit, puisqu'il ~~(du spéculateur) qui~~ recouvre sa pièce avec boni d'un vingtième. ~~[illegible]~~ L'écu, par destination, devait rester neutre entre les deux produits. il lève un impôt sur l'un d'entr'eux. En ~~[illegible]~~ brisant son rôle de transmission, il s'est fait écumeur et forban.

"Ce dollar prêté pour un an", dit l'Economie politique, "c'est un service rendu qui mérite récompense."

— "Récompense de quoi ? L'obligé n'a pu utiliser la pièce que "comme moyen d'échange, et dans la limite de cinq francs en produits quelconques. Or il doit rendre 25 centimes en sus."

"— à juste titre. Car le prêteur aurait pu la lui refuser."

"— Evidemment, s'il en avait eu besoin lui-même. Mais il l'a prêtée, donc "elle ne lui était pas nécessaire."

— "Qu'en sait-on ? Et s'il s'est privé ?"

— "Dans quel but ? Pas d'obligeance ~~[illegible]~~ à coup sûr ; "de rançonnement. ~~[illegible]~~ au contraire. On verra tantôt cette belle vertu de la privation "Fénératrice.* Ce qui est certain, c'est que la monnaie, espèce neutre, ne peut faire "d'enfants." ~~[illegible]~~

— "Pas plus que les autres produits, si on ne les féconde "par le travail, et pas moins qu'eux, ~~à cette même condition d'être~~ ~~[illegible]~~ comme eux, elle est "mise en œuvre. "mise en œuvre ! un bien joli mot en fait d'équivoque !" ~~[illegible]~~ "Mise en œuvre", c'est-à-dire prêtée à intérêt. ~~(Par autre chose)~~ ~~Ce n'est point là~~ ce n'est là ni un travail ni une création. ~~[illegible]~~ Le numéraire ne se comporte en rien comme les ~~[illegible]~~ produits. Les matières premières changent de forme.

Les outils s'usent pour les transformer. Les vivres, les vêtements se détruisent au service de l'ouvrier transformateur. C'est le mouvement et la vie.

La monnaie reste immuable. Elle ne peut être la matière, ni l'instrument d'une industrie quelconque. Elle ne figure dans aucune manipulation, si ce n'est en venant au monde sous le balancier. Une fois née, elle ne meurt (jamais) que dans le creuset de refonte, elle revient invariablement la même, comme le Grand Lama. Elle agit immobile, et peut accomplir mille fois de suite ses fonctions d'échange, ensevelie sous triple serrure au fond d'une caisse.

Sa majesté l'Empereur Eau est un monarque fainéant par excellence. C'est précisément sa fainéantise qui fait sa majesté. Il trône dans les poches, sur un comptoir, partout, impassible, inaltérable. Il ne doit qu'à cette superbe sa souveraineté.

Cela est si vrai que l'or et l'argent, privés de la qualité de monnaie, perdent à l'instant la couronne impériale et tombent au rang de simples produits. Ils gagnent comme valeur échangeable, ils s'annulent comme instruments d'échange. Rentrés dans la condition de sujets, ils auront autant de peine que leurs plus humbles confrères à trouver un placement. S'ils tiennent à recouvrer leur royauté, ils doivent d'abord se dépouiller de toute la valeur industrielle que leur a donnée le travail. Encore ne sauraient-ils accomplir cette cérémonie qu'à l'aide d'officiants spéciaux, aptes à séparer leurs qualités confondues, de sujet et de Roi. Les bijoutiers, les changeurs, paient à présentation les matières d'or et d'argent avec un poids semblable de métal au même titre. La façon, si artistique qu'on le suppose, ne compte pour rien. Mais alors aussi, ce métal n'a plus peur d'aller au clou. Il y met les autres, au contraire.

Ne dites donc point qu'on fait travailler sa majesté l'Empereur Eau. Il en est bien incapable. Ses œuvres prétendues sont d'une horrible malfaisance. Comme les Monarques ses pareils, ce qu'il peut faire de mieux, c'est de ne rien faire. Son activité est toujours un fléau.

L'usure, par l'effet de l'habitude, s'est donné le nom et l'apparence d'un travail. Usurpation monstrueuse! Le numéraire n'a qu'un rôle légitime, effectuer l'échange au pair entre deux équivalences. Hors de là, ses besognes ne sont que détournement.

Origine et Marche de l'usure.

La division du travail! admirable progrès! chacun travaillera pour tous, tous pour chacun. Déjà la devise fraternelle. Plus d'isolement ou de simples juxta-positions individuelles. Le faisceau, le réseau, la solidarité.

Chacun ne fera qu'une seule chose. Il la fera donc mieux, plus vite, en plus grande quantité, avec des perfectionnements continus. Il l'échangera contre les œuvres d'autrui, non point à heure fixe et par troc, mais à l'aide d'un intermédiaire merveilleux, la monnaie, devenue l'instrument d'échange. Une fois en possession du précieux métal, le travailleur pourra le garder, en attendant son heure pour faire un choix à sa convenance parmi les produits de ses voisins.

Oui! mais si le bien allait lui rester sur les bras, faute d'un placement! que devenir? il ne peut le consommer lui-même. Plus de pain alors, plus de vêtements! la misère, la famine, la mort!

Non! non! Ce danger n'est point à craindre. Il faut que tous consomment.

6/ il y va de l'existence. Là est la garantie de la réciprocité, la certitude de l'aide mutuelle, le fondement inébranlable de la solidarité. Le besoin nous fera tous frères. Pas de meilleure assurance, de plus solide hypothèque. Cependant, les égoïstes, les cupides comprennent bientôt la puissance du numéraire. Il est souverain. Il choisit, et tout se précipite au devant de son choix. Sultan orgueilleux, il jette aux créatures prosternées le mouchoir que toutes se disputent.

Posséder ce maître absolu, cette lampe merveilleuse qui met à vos pieds le génie de l'abondance avec ses richesses et ses prodiges, c'est le rêve universel de toutes les spéculations. Mais comment s'en emparer, en faire son esclave ? il vole de main en main, ne s'arrête nulle part, plus mobile, plus rapide que l'oiseau. Navette fantastique, il passe et repasse, comme l'éclair, à travers la chaîne des hommes que sa trame (réunit) en un tissu immense.

"arrêtons-le au passage" se dit Gobseck, "qu'il entre et "ne sorte plus, sinon chien de chasse. La chose est facile avec un peu de "patience. L'échange s'accomplit en deux actes, la vente de son propre "produit, l'achat du produit voisin. Vendons beaucoup, achetons le moins "possible. Il faudra se fendre le ventre. Soit. Le prix en vaut la peine.

Ici, un seul coup d'œil fait mesurer l'abîme qui sépare le socialisme de l'économie politique. Ce sont deux conceptions diamétralement contraires de la société. Ce qui est vertu pour l'une, est crime aux yeux de l'autre. Le jugement reposant à l'affirmation, la malédiction à l'applaudissement, le panégyrique à l'anathème, la démonstration à l'affirmation. Reste à savoir de quel côté se trouvent, non pas seulement la morale et la justice, mais (qui ne pèsent pas une once,

Simplicité peu en fait, volontiers littéraire, mais le sens commun, la logique, la démonstration. Osons et déjà, le socialisme peut jeter au nez de ses adversaires que, l'ordre économique reposant tout entier sur le prêt à intérêt, le prêt à cinq (chez nous) pour cent une vertu, et le prêt à huit ou à douze, un délit, un ignoble délit. Les Économistes, il est vrai, protestent contre l'inconséquence et voient le délit. Soit. Le public n'est pas de leur avis et maintient la contradiction qui reste gouvernement. Les Économistes, eux-mêmes, daigneraient-ils expliquer pourquoi, après avoir établi en principe l'équivalence de l'échange, ils détruisent (cette équivalence) par le prêt à intérêt et posent cette belle équation : 100 = 105, ou 110, 112 ? (nous verrons cela plus tard.) Mais fermons ici la parenthèse et reprenons la monographie de l'usure.

L'antique le grand nombre accomplit loyalement son devoir, en offrant une issue aux produits des coassociés, les vampires le ferment, eux, cette issue, d'une main fébrile. Les espèces interceptées commencent à s'entasser dans leurs nasses.

Les dupes, les étourdis, les imprévoyants, comme on les qualifie, avaient consommé, dans l'espoir de la réciprocité. Ils sont déçus. Les voilà chargés d'une marchandise inutile. Elle ne pouvait prendre de valeur que par l'échange. Point d'échange. Tout leur manque. La faim les presse. Que vont-ils faire ?

Suivons Lazare, un de ces malheureux. Son aventure est celle de tous les autres. Son voisin Gobseck a beaucoup de ces écus dont lui ne possède pas un seul. Il va trouver cet heureux mortel et lui dit : "je manque de fonds pour me procurer des vivres et des habits. "J'ai là de la marchandise disponible que je n'ai pu placer. achetez-la "moi". Gobseck : impossible, mon ami. je n'en ai pas besoin.

Lazare : Eh! bien, alors, prêtez-moi quelqu'argent pour me tirer d'embarras. je vous rembourserai après la vente de ma denrée.

Gobseck : je ne le puis pas davantage, mon ami. cet argent m'est indispensable à moi-même.

Lazare : allons! c'est malheureux. j'avais un peu compté sur vous. me voilà bien en peine. Salut, voisin.

Gobseck : Voyons, mon ami, je ne demande qu'à vous être utile, moi. je consens à vous prêter une somme. mais vous me la rendrez avec un surplus, à titre d'indemnité. service pour service, n'est-ce pas? c'est trop juste.

Lazare : je n'en suis pas très-sûr, et le service que vous m'offrez pourrait bien m'enfoncer plus avant dans la ~~misère~~ fondrière. j'achèterai la denrée des autres ce qu'elle vaut, et je vendrai la mienne au rabais, puisqu'une partie du prix vous reviendra.

Gobseck : je ne dis pas. mais, comme en vous prêtant ma monnaie, je m'en prive, ça ne peut pas être pour rien, comprenez donc.

Lazare : oh! du moment qu'elle vous est nécessaire, je ne veux pas vous en priver. n'en parlons plus.

Gobseck. sans doute, elle m'est nécessaire pour avoir une foule d'objets. tenez, cependant, je me passerai de tout cela pour vous être agréable. impossible de mieux dire, hein? de votre côté, il faut vous montrer raisonnable, et me donner quelque chose en retour. cinq du cent, en plus, de mon avance, ce n'est que justice, voyons. je n'ai aucun motif de vous aider à mes dépens.

Lazare : à vos dépens, non certes, et je ne le demande pas. si vos écus doivent vous faire faute, gardez-les. Rien de mieux. si, au contraire, vous pouvez ~~me~~ vous payer de choses qu'ils vous auraient procurées, c'est que vous n'en avez pas besoin, et je n'ai point à vous indemniser d'une privation imaginaire.

Gobseck : Faites excuse, je me prive réellement..... pour vous obliger. 304

Lazare : Dites donc pour me rançonner. vous ne me rendez pas un service, vous faites une spéculation, ... et pas propre du tout, voisin.

Gobseck : Comment, pas propre! dirait-on pas que je vous mets le couteau sur la gorge! je n'ai pas été chez vous. c'est vous, qui êtes venu chez moi. vous désiriez emprunter. mes conditions ne vous convenaient pas. restons-en là. si vos eaux sont basses, ce n'est pas ma faute.

Lazare : si fait bien, c'est votre faute, et beaucoup plus que vous ne croyez.

Gobseck. ah! par exemple! voilà du nouveau! me suis-je mêlé de vos affaires, par hasard? je ne m'occupe que des miennes. Comment donc vous aurais-je fait tort? est-ce en travaillant du matin au soir? ce que je possède, je l'ai bien gagné. personne n'a rien à y voir.

Lazare : peut-être. je travaille dur, moi aussi, plus dur que vous, sans vous offenser, et cependant je n'ai pu joindre les deux bouts, cette fois. il faut que j'emprunte.

Gobseck : Dame! si vous mangez tout.

Lazare : je suis menuisier. je ne mange pas mes planches peut-être.

Gobseck : je le pense bien. mais, si vous mangez l'argent qu'elle vous rapportent, ça revient au même.

Lazare : il faudrait les avoir vendues d'abord, pour en manger l'argent, et si je suis forcé d'emprunter, c'est justement parce qu'elle me restent sur les bras. prenez-les moi. j'aurai la monnaie qui me manque et vous aurez de bons meubles.

Gobseck : je vous ai déjà répondu qu'il ne m'en fallait pas.

Lazare : Hum! il ne vous en faut pas! c'est-à-dire que vous n'y tenez pas. car il n'est point trop coûteux votre mobilier, voisin. m'est avis que buffets et tables, sont de ces objets dont vous vous privez généreusement, pour rendre service à cinq du cent.

Gobseck : est-ce trop cinq à votre idée ? il n'en manque pas qui prennent dix, et quinze, et vingt.

Lazare : ma foi, quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. vous me demandez cinq, parce que je ne montre pas encore trop la corde. je ne m'y fie pas autrement, savez-vous ? mais, voyons ! puisque vous n'êtes point meublé, pourquoi n'achetez-vous pas ma pauvre marchandise ?

Gobseck : ah ! vous m'ennuyez à la fin. je n'ai pas envie de jeter mon argent par la fenêtre.

Lazare : ceux qui vous achètent la vôtre, jettent donc leur argent par la fenêtre. Et s'ils vous la laissaient pour compte ?

Gobseck : il n'y a pas de danger. je vends de la victuaille. Faut toujours qu'on mange.

Lazare : tout le monde ne peut pas vendre de la victuaille. une foule d'autres objets sont presqu'aussi nécessaires, les habits, les souliers, les chapeaux, les draps, les meubles. des meubles, c'est ma partie. je ne fais pas autre chose. si je ne trouve pas à les placer, je crèverai de faim.

Gobseck : j'en serais bien fâché. mais que voulez-vous ? chacun pour soi et Dieu pour tous.

Lazare : ah ! oui ! aux petits des oiseaux il donne leur pâture, quand les oiseaux l'ont cherchée et trouvée. il oublie aussi de me fournir du pain, quand je n'écoule pas ma marchandise, et alors je ne puis acheter la vôtre. Gobseck : oh ! ça ne m'inquiète pas. je n'en suis jamais embarrassé.

Lazare : et tout le reste vous importe peu, n'est-ce pas ? cependant, vous avez besoin des autres aussi, du cordonnier, par exemple, du tailleur. . . . .

Gobseck : je porte des sabots, c'est plus chaud et moins cher, et je fais faire mes habits à la maison.

Lazare : Dans ce cas, c'est le sabotier et le marchand de draps qui vous pourvoient. s'il n'y en avait pas ?

Gobseck : eh ! je me ferais des espadrilles et des vêtements de peau.

Lazare : comme au temps des sauvages, quand chacun cultivait son lopin de terre, tuait du gibier, fabriquait ses hardes, ses armes, ses outils, et bâtissait sa hutte. je me demande souvent si ce n'était pas le bon temps pour le pauvre monde. on n'était pas connu, c'est vrai ; mais, avec son travail, on pouvait loger, nourrir, défendre sa petite famille. on n'avait pas tant de millions de fainéants à entretenir dans le luxe. on ne dépendait de personne, et l'on ne se trouvait pas à la merci de ces maudits écus qui sont maîtres de tout.

Gobseck : vous parlez ainsi, parce que vous n'en avez pas.

Lazare : vous parlez autrement, parce que vous en avez. ils vous donnent barre sur tout un chacun, et vous tenez la dragée haute.

Gobseck : ils sont à moi, et j'en fais ce que je veux. c'est mon droit.

Lazare : oui, tant que ça !

Gobseck : oh ! oh !

Lazare : il n'y a pas de oh ! oh ! ils n'ont pas été inventés pour faire le vilain métier qu'ils font. on voulait se donner des auxiliaires, des amis, et non pas des tyrans, des détrousseurs.

Gobseck : qu'est-ce que c'est ça, mon Dieu ! mes écus, des détrousseurs ! et les vôtres, donc, quand vous en avez ?

Lazare : je ne les entasse pas, pour les prêter à usure. j'en fais un usage honnête, l'usage auquel ils sont destinés. j'achète à l'un et à l'autre la marchandise qui m'est nécessaire.

Gobseck : eh ! bien, et moi ?

Lazare : vous, vous voudriez pouvoir en lâcher un de loin en loin, quand il n'y a plus moyen de le retenir. c'est comme si on vous arrachait le cœur de la poitrine. Gobseck : bien ! qu'est-ce que ça vous fait ? je ne suis pas un mange-tout, moi.

Lazare : non, pas un mange-tout, mais un mange-tous, vous mangez tout un chacun à belles dents.

Gobseck : ah! çà, vous êtes fou.

Lazare : nenni pas! chacun vous achète votre denrée, et vous n'achetez à peu-près rien à personne.

Gobseck : çà ne vous regarde pas. (je suis maître de mon bien.) Est-ce que vous prétendez disposer de ma bourse, vous?

Lazare : non! je tiens seulement à constater que vous la remplissez aux dépens d'autrui.

Gobseck : c'est-à-dire que je suis un voleur.

Lazare : je ne vous démentirai pas.

Gobseck : je suis un voleur, parceque je ne veux pas acheter vos meubles, ni vous prêter de l'argent gratis.

Lazare : Et que vous agissez de même avec tout le monde.

Gobseck : Pourquoi ne me dénoncez-vous pas à la justice?

Lazare : Parcequ'elle me donnerait tort.

Gobseck : oh! bien, alors, me voilà tranquille. je pourrai faire des économies sans aller en prison.

Lazare : vous passerez même pour un homme rangé, honorable, un modèle de vertu, et vous finirez par entrer dans les dignités.

Gobseck : à vrai dire, j'y comptais un peu, et je suis ravi de votre prédiction qui confirme mes espérances.

Lazare : cela n'empêchera pas qu'on ne vous déteste.

Gobseck : oh! la haine des mauvais sujets fait beaucoup d'honneur.

Lazare : les mauvais sujets que vous aurez mis sur la paille.

Gobseck : ce n'est pas moi, c'est leur imprévoyance, leur inconduite qui les met sur la paille...

Lazare : et qui remplit vos coffres.

Gobseck : Que ne font-ils des épargnes, eux aussi? je ne les en empêche pas. ils trouveraient bientôt l'aisance.

Lazare : Que voulez-vous? Les uns naissent pigeons, les autres vautours. caprices de la nature.

Gobseck : alors, d'après vous, je suis un vautour.

Lazare : Et moi un pigeon, en train d'être plumé, ... par vous ou par d'autres, il n'importe guères.

Gobseck : je n'y tiens pas à vos plumes. Gardez-les.

Lazare : impossible! vous avez déjà commencé.

Gobseck : Quand cela?

Lazare : Quand vous avez refusé d'acheter mes meubles.

Gobseck : Vos meubles! Vos meubles! c'est une scie que vous me montez-là. je n'en ai que faire de vos meubles. offrez-les ailleurs.

Lazare : je recevrai la même réponse.

Gobseck : Pourquoi? il n'y a donc que des vautours?

Lazare : à cette heure, les braves gens sont tous pourvus. si ma marchandise me reste, c'est par le fait des grippe-sous qui se privent pour amasser des espèces et rendre service avec, à cinq ou dix du cent. voilà pourquoi ma débine est, plus que vous ne pensez, votre faute et celle de vos pareils.

Gobseck : En ce cas, mon bien ne m'appartiendrait plus. ce n'est pas possible. autant vaut ouvrir ma maison au pillage. Charbonnier est maître chez lui. Chacun pour soi dans ce monde.

Lazare : Vous l'avez déjà dit, et c'est faux. Cela pouvait être vrai, quand les hommes étaient rares, isolés, sans relations entr'eux. Ce temps-là est loin derrière nous. Aujourd'hui nous avons tous besoin les uns des autres.

Jadis, chacun fabriquait lui-même ses vêtements, sa cabane, ses meubles, ses outils, ses armes, ses ivres, et se passait aisément de l'assistance de ses semblables. On troquait de-ci, de-là, un outil contre un meuble, des aliments contre des habits.

Ce n'était pas commode. Peu-à-peu, les échanges se sont accrus. On a découvert l'or et l'argent, matières précieuses, incomparables, comme mesure et instrument de l'échange. La division du travail s'en est suivie. ~~Une fois mieux et plus vite~~, chacun n'a plus fait qu'une chose, ~~seulement~~ pour toujours mieux et plus vite. Grand profit pour tout le monde, c'est or ou billet produit contre du numéraire, à une foule d'individus, et au moyen de la marchandise, ~~faire son choix~~ entre une quantité d'autres produits! ~~Ce que l'on désire!~~ C'est une combinaison merveilleuse, pourvu qu'elle soit bien exécutée, ~~le vœu~~ dis-je que l'échange s'accomplisse ~~loyalement~~ ~~selon la justice~~. Dans cette opération, l'argent est le maître, puisque il échoit à ~~la volonté~~ ~~la fortune~~, et que chaque producteur est trop heureux de l'obtenir en échange de la denrée. Celui qui, ayant eu le bonheur de vendre la sienne, s'achète par elle, de autres, et ~~privé~~, comme vous dites, pour amasser les espèces ~~dans un but de criminel d'exploitation~~ ~~en fait un usage criminel~~, viole ouvertement la loi de réciprocité, qui est la ~~loi~~ notre échange. Il laisse quelque part dans la détresse, des producteurs embarrassés d'une marchandise pour eux inutile, et dépourvus du numéraire qui est une condition absolue d'existence. C'est un véritable attentat à l'ordre social fondé sur la solidarité par l'échange.

Gobseck : mais je ne les amasse point ces espèces. En les ~~faisant~~ valoir, je les remets dans la circulation d'une manière productive.

Lazare : vous les ~~faites~~ valoir plus qu'elles ne valent. Là précisément est le crime. La base de l'échange est l'équivalence des objets échangés. La monnaie n'est que l'intermédiaire entre deux valeurs égales. elle n'a point d'autre fonction. Vous, l'achetez avec votre produit, vous devez la vendre contre un produit de même prix.

Gobseck : C'est impossible. je dépite bien que les marchandises échangées, au moyen d'une pièce de cent sous, aient une valeur exactement semblable. cela n'arrive jamais. il y a toujours, quoiqu'on fasse, une différence, et souvent très-grande.

Lazare : C'est un trait que vous me léguez-là, père Gobseck. on sait fort bien qu'il n'est pas possible d'établir avec précision la valeur comparative des choses, même à l'aide de la monnaie. (~~Le plus~~) l'un autre, l'habileté et l'inexpérience, la bonne ou la mauvaise foi jouent un grand rôle dans les transactions. les uns achètent cher et revient cher. c'est l'envers chez d'autres. on trompe ou on se trompe toujours un peu et même beaucoup, d'un dixième, d'un ~~cinquième~~ 307 tiers, de moitié, parfois de trois-quarts.

Voilà, l'achat d'étant presque jamais contemporain de la vente, les valeurs respectives changent dans l'intervalle. Tout cela n'est pas la question et n'a rien de commun avec la question. Il s'agit uniquement du rôle de la monnaie. Elle ~~n'a point d'autre fonction que celle d'être un moyen~~ dans une conversion de valeurs, elle n'est qu'une intermédiaire neutre et gratuite. Elle n'a pas plus de grimes à rapporter qu'à percevoir, sur ce beau sol sacré, sacré et cher, qui constituent son intervention, cette neutralité indifférente est toujours digne de la fonction. La mettre à prix, comme vous faites, c'est ~~anéantir~~ ~~l'anéantissement de~~ la loi d'échange, qui est l'équivalence.

Tous, père Gobseck, vous prétendez me vendre cinq francs vingt-cinq centimes, la pièce qui vous a coûté cinq francs ~~or, sa valeur ne s'est point accrue entre vos mains~~ et 25 centimes, exigés dans ce cas un vol. Gobseck : si vous n'en voulez pas, laissez-la. Rien de plus facile, vole, ne le serez pas volé.

Lazare : vous la prêterez à un autre qui le sera tôt ou tard, lui-même au même.

Gobseck : je ne force personne. le marché est librement conclu. S'il convient aux prêteurs, c'est qu'il s'en trouve bien.

Lazare : Escroquerie. il s'en trouve très-mal. le pauvre diable ~~se résigne~~ ~~parce qu'il a~~ ne peut pas votre poing, mais la nécessité sur la gorge. vous, ou vos pareils, l'avez réduit à cette extrémité, en lui baillant la marchandise sur les épaules, quand il vous avait ~~libéralités~~ de la tête.

Gobseck : achète mes victuailles qui sont bon faire, qui n'en veut pas. liberté entière. je n'entre pas dans toutes vos subtilités, moi. j'ai de pièce de cent sous. je les prête, pas trop haut, pas trop bas, honnêtement. je ne suis pas le seul, Dieu merci. il n'en chôme pas d'autres qui font le même métier. Si tous les prêteurs sont des voleurs, n'en avez que les rues en sont pavées.

il n'est pas aisé à comprendre votre entortillage. Si on fait tort à autrui, en se privant pour épargner, les vautours, comme vous les appelez, devraient s'entremanger,

en ne s'achetant pas ~~régulièrement~~ leurs marchandises. cependant ils n'en font pas moins leur petite pelote.

Lazare : Oui, sans doute, ils s'entremettent. ils s'arrachent ~~tout~~ ainsi mutuellement quelques plumes. mais ils se retrouvent tous ensemble sur les pigeons qui forment l'immense majorité et font pleuvoir à fond. ah! s'il n'y avait que de pauvres, ce serait tout à l'heure pain bénit ~~arrangé~~ et je donnerais gros pour les voir se faire avec bec et ongles, leur toilette d'enterrement.

Quant à vous, père Gobseck, vous feignez de ne pas comprendre, et vous comprenez fort bien. car la chose est plus claire que le jour. vous avez payé cinq francs la pièce que je suis forcé de vous rembourser, 5fr. 25c.

Gobseck : à la fin de l'année... vous avez douze mois pour en tirer parti.

Lazare : comme vous, n'est-ce pas? en la prêtant à intérêt. mais ce serait une filouterie. je n'en ferais, moi, qu'un seul usage, l'usage légitime, l'achat au prix de matières premières, de provisions ou d'outils pour fabriquer mes meubles. Si vous, la vendant avec la prime, je perds un vingtième.

Gobseck : possible. mais à l'aide de ma pièce, vous aurez créé un produit qui se vendra avec bénéfice. ce bénéfice, vous le devrez à moi, tout sous. et on juste que j'en aie ma part.

Lazare : Vraiment! je devrais le profit à votre pièce, et pas à mon travail!

Gobseck : à l'une et à l'autre. ~~à tous deux~~

Lazare : à mon travail seul, s'il vous plaît. Si, au lieu d'emprunter à cinq, j'avais pu placer ma marchandise, elle m'aurait procuré des écus au pair. avec l'emploi de ces écus, j'aurais fabriqué des meubles dont le prix de vente me serait demeuré tout entier. Point d'écrémage au profit de vos coffres. c'est précisément pour arriver à cet écrémage que les grigous n'achètent pas. ils forcent ainsi les détenteurs de produits imposés à subir la loi de leur bourse et à payer tribut.

Gobseck : à la bonne heure. tâchez alors d'écouler vos marchandises et de vous remettre à flot. quant à moi, malgré vos beaux raisonnements, je ne prête point gratis

mes pécailles. un mot encore. il me semble que tout le monde n'est pas pigeon ou vautour. je vois des gens qui ne prêtent ni n'empruntent. ils se gouvernent donc mieux que vous?

Lazare : ou ils ont des charges moins lourdes, une famille moins nombreuse que la mienne! sont-ils encore ne doivent-ils point de mois de nourrices, et n'élèvent-ils pas de leurs propres qu'ils sont des pigeons. ce gros leur accordent leur pratique plutôt qu'aux langues comme la mienne.

Gobseck : Ça, je le crois. — accepter-vous mes offres à cinq?

Lazare : non! je ne veux pas m'attacher la pierre au cou.

Gobseck : vous reviendrez.

—

Il revint en effet le pauvre Lazare. Ses produits restaient à l'atelier. Plus de travail, plus de pain. il fallut passer sous les fourches caudines et frapper à la porte de l'usure.

« je savais bien qu'on vous reverrait, dit Gobseck en ouvrant.

Mais les écus prêtés ne rétablirent point la situation de Lazare. une fois sur cette pente, on glisse sans pouvoir s'arrêter. impossible de rembourser à l'échéance.

« je n'ai point d'argent, père Gobseck. l'arriéré a dévoré les « avances. il ne me reste que de la marchandise dont je ne trouve pas placement.

Gobseck : " que veux-tu que j'en fasse, mon garçon. ce n'est pas ma partie. Lazare : je n'ai rien autre chose à vous offrir.

Gobseck paya le meuble, le tiers de leur valeur. l'année suivante, Lazare était tombé dans la misère. l'usurier vint le trouver à son tour et lui dit : " j'ai une proposition à te faire. il a bien fallu me débarrasser de ce « fonds de magasin que tu m'as abandonnés en paiement de ta dette.....

— Lazare : vous ne devez pas avoir eu grande peine à gagner beaucoup, cent pour cent, ~~comme vous disiez tout à l'heure à votre débiteur~~.

Gobseck : Pourquoi n'as-tu pas essayé toi-même de vendre, alors ?

Lazare : parce que j'étais acculé à l'échéance et forcé d'en passer par vos conditions. vous avez pu attendre, vous, ~~choisir~~ attendre votre moment. Et puis, un homme en bonne posture de finances, impose à l'acheteur. Respect aux écus ! On vous a donné à vous avec considération, ce qu'on ne m'eût pas accordé à moi comme une grâce.

Gobseck : je ne dis pas non. Il y a du vrai là-dedans. mais laissons cela. tu n'as point d'ouvrage, ni de fonds pour reprendre tes affaires, et je ne puis plus te faire avancer comme de juste. tu n'offres point de garanties. En cherchant à me défaire de ta marchandise, j'ai appris à connaître les débouchés. je ne sais pas pousser un rabot, ni tenir un maillet. mais j'ai idée que je m'entendrais mieux que toi à écouler des meubles.

tu as ton outillage. je te fournirai le bois et tu travailleras à mon compte, soit à la journée, soit aux pièces, à prix arrêtés d'avance entre nous. je te paierai ton salaire, et tu n'auras à t'occuper de rien que de ta besogne d'atelier. Cela te va-t-il ?

Lazare : il le faut bien, puisque je suis sur le pavé.

Gobseck : ce n'est pas tout. j'embaucherai d'autres ouvriers pour mener l'affaire en grand et faire valoir mon saint-Frusquin qui n'est pas en trop mauvaise passe. Décidément, j'aime mieux cela que prêter à cinq ou à dix.....

Lazare : D'autant plus que c'est la même chose.

Gobseck : ah ! bah ! tu plaisantes..

Lazare : c'est vous qui voulez rire. Vous allez faire l'entreprise et nous l'ouvrage. Comment réglerez-vous notre compte et le vôtre ? car seul vous êtes le maître, et notre salaire ne sera débattu que pour la forme.

Si marchandises vendues, vous en distribuerez le prix comme il suit ; tant pour la reconstitution du capital déboursé, tant pour l'intérêt de ce capital à 5p pour cent, et enfin tant pour votre bénéfice.

Vous prélèverez d'abord cet intérêt à 5p, avant tout. Quant aux déboursés, ils se divisent en trois parties : 1° la matière première ; 2°, les dépenses de la maison, la comptabilité, les faux frais, &c. 3° les salaires.

Les deux premières parties sont à peu-près fixes. La troisième, le salaire, est mobile. Si, tous les déboursés établis, il ne vous reste pas un bénéfice à votre idée, alors pour l'accroître dans l'avenir, vous diminuerez la partie mobile de la dépense, le salaire.

Voyez-vous, c'est le même métier qu'auparavant. vous prêtez votre argent à ~~[illegible]~~ plus un profit discrétionnaire pour la direction de l'entreprise. Le profit est une espèce de salaire pour le travail de l'entrepreneur, salaire ~~[illegible]~~ assez légitime, quand il n'était point exagéré ; malheureusement, il est toujours circonstance favorable. Quant aux 5p du capital, c'est tout simplement l'usure.

Gobseck : Et les chances de perte ? l'ouvrier ne risque rien. il touche sa paie quand même. L'entrepreneur est toujours suspendu entre le gain et la ruine.

Lazare : l'ouvrier ne risque rien, parce qu'il n'a rien. Bel avantage ! l'expérience démontre que le capital lui accorde tout juste la ration suffisante pour ne pas mourir de faim. quant au capitaliste, l'expérience prouve aussi que l'enrichissement est la règle, et la ruine une très-rare exception.

Gobseck : c'est égal, la direction d'une usine est une rude besogne, et l'on y gagne bien ses appointements. Ce n'est plus le prêteur, assis devant son registre d'échéances, pour veiller aux rentrées. Si je fais une fortune, elle sera bien le fruit de mon travail.....

Lazare : et surtout du travail de vos ouvriers qui ne feront point

fortune, eux, et mourront peut-être à l'hôpital. Bien heureux encore, si nous élevons nos enfants jusqu'à l'âge d'hommes, pour qu'ils reprennent notre collier de misère.

Gobseck : Oh! moi, je veux que mon fils reçoive une éducation brillante, et puisse jouir en paix de l'opulence acquise à la sueur de mon front.....

Lazare : Quel front?... ah! oui, au fait, en voyant suer les autres, on se figure qu'on sue. Effet de sympathie.

Gobseck : j'aurai eu la peine, il aura le plaisir... je suis content, puisqu'il est mon fils. il fera honneur à mon nom. il tiendra un rang....

Lazare : vous n'en tenez pas, vous. C'est là que le bât vous blesse. Si vous êtes jamais municipal, ce sera tout. Pas fameux ce bâton de maréchal. D'ailleurs, la caque sent toujours le hareng. Ce n'est pas dans une échoppe à victuaille, ou derrière un guichet d'usurier qu'on apprend le grand genre.

Gobseck : tu voudrais me vexer.

Lazare : Mais non! je vous console.

Gobseck : Bah!

Lazare : Certainement. je vous dis comme les choses se passent, afin de vous ôter le regret. voyez-vous, chacun et chaque chose a son temps et sa manière... vous étiez né Vautour....

Gobseck : Est-ce une consolation, ce mot-là?

Lazare : non, c'est un compliment.

Gobseck : Un compliment?...

Lazare : Parbleu! Préféreriez-vous être né pigeon?

Gobseck : Pas si bête!

Lazare : Vous voyez... Eh! bien, il y en a qui ont cette bêtise-là. Voilà pourquoi je vous fais le compliment en question. il ne plairait pas à tout le monde. mais ne pas vous l'adresser à vous, ce serait dire que vous avez le cœur très-mal

tourné, et ça ne ressemblerait ni à une consolation, ni à un compliment, pas vrai?

310

Gobseck : au fait, non.

Lazare : Vous êtes donc né Vautour... Vous n'êtes pas le seul. On en voit des masses. ils naissent un peu partout, mais pas tant chez les riches que chez les pauvres, d'abord, parceque les pauvres sont les plus nombreux, ensuite, parce qu'à force d'être mangés, la rage les prend quelquefois de manger les autres. Quand un malheureux a eu le cœur rongé de cette rage-là toute sa vie, l'enfant qu'il met au monde a grosse chance de naître Vautour. je gage que vos parents criaient la faim.

Gobseck : le fait est que nous étions bien minables.

Lazare : C'est ça! né dans les guenilles et vivant dans les guenilles, avec du pain sec, vous avez vu autour de vous le luxe à côté de la misère. Pas difficile de reconnaître ce qui distingue le riche du pauvre, n'est-ce pas?

Gobseck : Pardi! les écus.

Lazare : Comment en obtenir de ces écus, quand on commence avec ses bras seulement? Par le travail. Vous avez pioché dur.

Gobseck : Oh! oui, et long-temps.

Lazare : Comme moi, mais avec un résultat tout opposé.

Gobseck : c'est ce que je ne puis comprendre. Vous êtes un habile ouvrier, rude à la besogne, rangé, point ivrogne, point coureur, et après avoir possédé un établissement, vous êtes réduit à travailler chez les autres.

Lazare : ah! voilà! je suis né Pigeon, moi.

Gobseck : Pigeon? comment cela?

Lazare : Vous ne l'avez pas vu en me plumant? ce que c'est que l'habitude! Vous feriez de la prose, sans le savoir, comme Mr Jourdain.

Gobseck : Plait-il?... Mr Jourdain, dites-vous?

Lazare. Ne faites pas attention. C'est un particulier que vous ne connaissez pas. tout-à-l'heure, vous venez de me rendre mon compliment par quelques mots aimables. "Bon travailleur", disiez-vous de moi, "honnête, réglé, ni débauché,

"ni soulographe." ce n'est qu'une moitié du pigeon, ce portrait-là. voici l'autre: il fait des repas légers, mais substantiels, afin de réparer ses forces. il a un logement propre, un petit mobilier. il ne laisse pâtir ni sa femme, ni ses enfants.. Bref, il a un cœur et non un caillou dans la poitrine, mauvais outil pour faire une bonne maison.

La vente de son produit pourrait, à la rigueur, couvrir sa dépense; elle ne permet point d'économies. D'ailleurs, il sait par expérience que le manque de débouchés est la ruine des producteurs. il ne voudrait point affliger les autres d'un fléau si redoutable à lui-même, fléau qui se propage par contagion. il achète à titre de réciprocité, d'après le dicton populaire: "consommer pour faire aller le commerce."

c'est cette moitié-là du pigeon qui le perd. malheur au travailleur qui a une conscience, qui n'épargne pas afin d'exploiter! arrive une mévente, (ou un chômage) la rentrée ne se fait point. il faut emprunter. vous savez le reste, puisque il est votre ouvrage. toute ma plume y a passé.

Gobseck: tu vois bien que c'est ta faute. il fallait ne pas tout croquer à mesure. il fallait mettre un magot de côté, lui faire faire des petits, que diable!

Lazare: vous parlez vautour à un pigeon. c'est peine perdue. il ne comprend pas la langue. vous connaissez maintenant l'un des oiseaux. voyons l'autre.

Le vautour ne tient pas encore sur ses pieds qu'il a déjà saisi le mécanisme social: gruger par la monnaie. il travaille donc pour avoir l'instrument de grugerie. il n'a qu'une idée fixe: l'argent. (Vautours) Où le prendre, sinon dans la poche du voisin? - sans risque du code, bien entendu. - le travail est bon pour engraisser. mais il n'a jamais empli la bourse. tout au plus permet-il de vivre. Y compter pour la fortune, en dehors de ce qu'on appelle les professions libérales, c'est vouloir mettre le soleil en bouteille.

Dans l'agriculture, l'industrie et le commerce, on ne peut s'enrichir que par le travail d'autrui. Exploiter le public, c'est-à-dire vendre sans acheter d'abord, afin de grossir l'épargne, puis faire valoir

son magot à outrance, par tous les moyens, sous toutes les formes, voilà le secret. le jeune vautour ne dépense rien. il boit de l'eau, mange du pain sec, loge dans un trou, porte des loques, n'use ni bois, ni charbon, ni chandelle. il a, pour rançonner, des imaginations impossibles. dur pour lui-même, impitoyable au prochain, il laisserait froidement périr dix mille individus sous ses yeux, ne fallût-il qu'un centime pour les sauver. c'est l'homme-épargne, l'homme vertueux des économistes.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

à mesure que le tas d'or s'amoncelle, il agrandit son champ d'exploitation. il est entrepreneur, fabricant, brasseur d'affaires. il se lance dans les spéculations, non point en aveugle, il a l'œil perçant de sa race et fond de haut sur sa proie qu'il ne manque jamais une fois gavé, il songe à faire souche et à devenir quelqu'un. gloire facile. sa caisse lui sert de paravent. il monte aux petits honneurs et, après lui, son héritier, né dans la soie, se trouve naturellement un grand personnage.

Crésus II ne tond plus sur un œuf. il cesse de tout donner à l'épargne et fait la part des grandeurs. commencement de décadence. Crésus III n'est déjà que demi-vautour. il plume encore les pigeons, mais il est plumé par les tourterelles.

Gobseck: bigre!

Lazare: ah! dame, on n'est pas marquis sans cela. de génération en génération, la métamorphose s'accélère. les rapaces se changent en dissipateurs, et finalement, le dernier petit-fils d'Harpagon meurt sur la paille.

Gobseck: quel malheur!

Lazare: consolez-vous. la graine reste. des bas-fonds de la misère surgissent incessamment des vampires nouveaux qui prennent la place des vampires disparus. leur espèce ne s'éteint pas plus que celle des pigeons. la société y a la main. c'est sa garantie. fondée sur le déplumage, elle entretient les

côte-à-côte les deux familles, l'une pour la pâture de l'autre. mais elle aime et admire seulement le vautour, quand il plane. tant qu'il n'est pas monté, sitôt qu'il retombe, gare à lui! il n'est plus qu'une mauviette. on n'en fait qu'une bouchée.

Grâce à cet ingénieux mécanisme, le pays se compose d'une volée nombreuse de vautours (), plumant avec ardeur des millions de pigeons qui se trouvent à tous les degrés de dépilage. tant que j'étais établi, je conservais des plumes. il ne me reste que le poil follet. me voilà ouvrier.

Gobseck: Ce n'est pas gai, tout cela. tu crois que mon fils sera un fainéant.

Lazare: oh! çà, oui. il ne se foulera pas la rate, j'en réponds, pas plus assis, le nez sur son livre d'échéances, que debout à courir les ateliers et la pratique. il aura des chevaux, des maitresses, beaucoup d'amis, et mènera grand train. Du reste, soyez tranquille, le travail aussi ira bon train à son service. le capital est là. une fois fait, il marche tout seul et se charge de la vendange. — Le capitaliste n'est plus nécessaire que pour boire le vin. Pourvû qu'il n'en avale pas au delà des quantités que fournit son pressoir, il pourrait se soûler à l'aise, de père en fils, jusqu'à la consommation des siècles. les tonneaux se rempliront, sans qu'il s'en mêle. il n'aura que la peine de les vider. Capital est à la fois rude maître et chien dévoué. il rapporte aussi bien qu'il traque. On peut s'en fier à lui.

Gobseck: tu dis çà d'un air tout drôle. tu as ta part du gibier, pourtant.

Lazare: oui, les os, quand la moelle n'y est plus. chacun sa part, comme vous dites.

Gobseck: tu n'es pas content. je n'y puis rien. Ecoute donc, il faut savoir mener sa barque, pour arriver. si la tienne a coulé, ce n'est pas ma faute.

Lazare: oh! vous y avez bien percé quelques trous en dessous, vous et d'autres.

Gobseck: avec quoi donc?

Lazare: avec l'instrument d'échange. c'est un outil dangereux. il devait nous couper du pain. il nous coupe les bras et souvent le cou. il était facile aux gredins de changer un couteau de cuisine en poignard.

Gobseck: ah! çà, est-ce que tu vas recommencer tes vieilles rengaines?

Lazare: il est trop tard, c'est vrai. Bouche close.

Gobseck: tu rabaches toujours l'instrument d'échange. mais enfin, un prêt, c'est un service rendu. service contre service, dit la science.

Lazare: oui, la science du soutirage. vous me faites un trou au corps en trahison, puis, sous prétexte de me guérir, vous changez le trou en fistule qui suinte de l'or pour vos honoraires. je ne vous demandais pas le trou, et je ne tiens pas à la fistule.

Gobseck: allons! allons! ton humeur passera.

Lazare: Pas avant ma fistule.

Le sacrifice de l'indépendance individuelle, conséquence forcée de la division du travail, a-t-il été brusque? non! Personne ne l'aurait consenti. il y a dans le sentiment de la liberté personnelle une si âpre saveur de jouissance, que pas un homme ne l'eût échangé contre le collier doré de la Civilisation.

Cela se voit bien par les sauvages que le monde Européen tente d'apprivoiser. les pauvres gens s'enveloppent dans leur linceul, en pleurant la liberté perdue, et préfèrent la mort à la servitude. les merveilles du luxe, qui nous paraissent si éblouissantes, ne les séduisent pas. Elles dépassent la portée de leur esprit et de leurs besoins. Elles bouleversent leur existence. ils les sentent seulement comme des étrangetés ennemies qui enfoncent une pointe acérée dans leur chair et dans leur âme. Les peuplades infortunées que notre irruption a surprises dans

les solitudes américaines ou dans les archipels perdus du Pacifique, vont disparaître à ce contact mortel.

Depuis bientôt quatre siècles, notre détestable race détruit sans pitié tout ce qu'elle rencontre, hommes, animaux, végétaux, minéraux. La baleine va s'éteindre, anéantie par une poursuite aveugle. Les forêts de quinquina tombent l'une après l'autre. La hache abat, personne ne replante. On a soutenu que l'avenir ait la fièvre. Les gisements de houille sont gaspillés avec une ~~sauvage~~ incurie sauvage.

Ces hommes étaient apparus soudain, nous racontant par leur seul aspect les premiers temps de notre séjour sur la terre. Il fallait conserver avec un soin filial, ne fût-ce qu'au nom de la Science, ces échantillons survivants de nos ancêtres, ces précieux spécimens des âges primitifs. Nous les avons assassinés. Parmi les puissances Chrétiennes, c'est à qui les achèvera.

Nous répondrons du meurtre devant l'histoire. Bientôt elle nous reprochera ce crime avec toute la véhémence d'une moralité bien supérieure à la nôtre. Il n'y aura pas assez de haines ni de malédictions contre le Christianisme qui a tué, sous prétexte de les convertir, ces créatures sans armes, contre le mercantilisme qui les massacre et les empoisonne, contre les nations qui assistent d'un œil sec à ces agonies.

Ces malheureux n'ont pu s'assimiler à nous. Est-ce leur faute? L'Humanité n'a franchi que par des transitions insensibles les étapes sans nombre qui séparent son berceau de son âge viril. Des milliers de siècles dorment entre ces deux moments. Rien ne s'est improvisé chez les hommes, pas plus que dans la nature, si ce n'est les catastrophes qui détruisent et ne fondent jamais.

Les Révolutions elles-mêmes, avec leurs apparences si brusques, ne sont que la délivrance d'une chrysalide. Elle avaient grandi lentement sous l'enveloppe rompue. On ne les voit jamais qu'autonomes, bien différentes de la conquête, invasion brutale d'une force extérieure qui brise et bouleverse sans ~~réformer~~ améliorer. L'évolution spontanée d'une race, d'une peuplade, n'offre rien de ~~pareil~~ semblable. Elle s'accomplit par degrés, sans trouble sensible, comme le développement d'une plante.

Le régime de la division du travail n'a dû remplacer l'isolement individuel que par une série de transformations, réparties sur une période immense. Chaque pas dans cette voie était applaudi comme une victoire attendue, désirée, et le changement s'est ainsi opéré peu à peu, à travers une longue suite de générations, sans froissement de mœurs, d'habitudes, ni même de préjugés.

C'était un progrès décisif sans doute, ... mais le prix? abandon complet de l'indépendance personnelle, esclavage réciproque sous l'apparence de solidarité; les liens de l'association serrés jusqu'au garrottement. Nul ne peut désormais pourvoir seul à ses besoins. Son existence tout entière à la merci de ses semblables. Il doit en attendre son pain quotidien, presque toutes les choses de la vie. car il ne peut s'élever qu'à une ~~industrie~~ manière unique. La qualité du produit est à cette condition qui asservit, et à mesure que la division du travail s'accentue par les perfectionnements de l'outillage, l'homme se trouve plus étroitement rivé à son métier.

On sait où en sont venues les choses aujourd'hui. Des êtres humains passent leur existence à faire des pointes d'aiguille et des têtes d'épingle.

Certes, une telle situation crée des devoirs impérieux entre les citoyens. Chacun étant voué à une occupation simple, la presque totalité de son produit lui est parfaitement inutile. Ce produit servira par quantités infinitésimales à une foule d'autres individus. L'ensemble de ces consommateurs est donc tenu de fournir aux besoins de celui qui a travaillé pour eux.

La société dès lors ~~est basée sur l'échange~~, repose sur l'échange. La loi, qui en règle les conditions, doit être une loi d'assistance mutuelle, strictement conforme à la justice, car cette aide réciproque est maintenant une question de vie ou de mort pour tous et pour chacun. Or, si le troc en nature suffisait aux temps primitifs, alors que la consommation portait sur un très-petit nombre d'objets, tous de nécessité absolue, il devenait radicalement impossible entre les milliers de produits d'une industrie perfectionnée. un intermédiaire était donc indispensable. Les qualités spéciales des métaux précieux ont dû les désigner de bonne heure à l'attention publique. Car l'origine de la monnaie remonte à des époques inconnues. On la suppose née à peu-près avec l'âge de bronze. Du reste, ceci n'a aucune importance économique et n'intéresse que l'archéologie. Ce qui nous touche, c'est l'expérience, acquise depuis trop long-temps, que les services rendus par le numéraire ont été ~~chèrement~~ payés bien cher. il a créé l'usure, l'exploitation capitaliste, et ses filles sinistres, l'inégalité, la misère. L'idée de Dieu seule lui dispute la palme du mal.

En pouvait-il être autrement? Quand naquit la monnaie, deux procédés s'offraient aux hommes pour l'emploi de ce moyen d'échange, la fraternité, l'égoïsme. La droiture eût conduit rapidement à l'association intégrale. L'esprit de rapine a créé l'interminable série de

314

calamités qui sillonne l'histoire du genre humain. Entre ces deux routes, pas même un sentier. Car, avec le maintien du régime individualiste, l'échange honnête, au pair, sans le dîmage des écus, aurait castorisé notre espèce, en la figeant dans l'immobilisme. maintenant encore, il amènerait ~~encore~~ le même résultat. il est permis de supposer que les hommes ~~eussent~~ auraient ~~[illegible]~~ senti la nécessité de combiner ~~[illegible]~~ leurs efforts pour la production compliquée, qui exige une quantité considérable de matériaux, de provisions et ~~[illegible]~~ d'instruments. ~~[illegible]~~ Tant que la simplicité de l'outillage eût permis au producteur d'obtenir par l'échange ce qui ~~[illegible]~~ suffit pour travailler et pour vivre, on s'en serait tenu là. ~~[illegible]~~ mais l'homme est perfectionneur par nature. Bientôt les exigences d'une industrie plus avancée ~~[illegible]~~ auraient déterminé ~~[illegible]~~ la coopération ~~[illegible]~~ des activités particulières, et les travailleurs recueillant le fruit intégral de leur labeur, la prospérité générale aurait pris un rapide essor. ~~[illegible]~~. Par suite, accroissement progressif de la population, du bien-être, des lumières, réseau de plus en plus développé des divers groupes, et enfin aboutissement assez prompt à l'association complète, sans despotisme, ni contrainte, ni oppression quelconque. ~~[illegible]~~ Le Vampirisme a ~~[illegible]~~ fait évanouir un si beau rêve. L'accumulation du capital s'est opérée non par l'association, mais par l'accaparement ~~[illegible]~~ individuel, aux dépens de la masse, au profit du petit nombre, ~~[illegible]~~.

~~[illegible]~~, En conscience, ce rêve de fraternité, au temps jadis, n'eût-il pas été une illusion, une utopie? ~~[illegible]~~? Entre la loyauté et la trahison, ~~[illegible]~~, les âges de ténèbres et de sauvagerie pouvaient-ils

hésiter? ils ne connaissaient d'autre droit que la force, d'autre morale que le succès. Le Vampire s'est lancé à pleine carrière dans l'exploitation sans merci. L'usure est devenue la plaie universelle.

Son origine se perd dans la nuit du passé. Cette forme de la rapine n'a pu se montrer avant l'usage de la monnaie. Le troc en nature ne la comporte pas, même avec la division du travail. L'écriture n'existait certainement point alors. Elle eût ~~transmis~~ conservé un souvenir précis de cette grande innovation. or, la tradition est muette.

L'usure fut un mal, non pas nécessaire, ce serait du fatalisme par trop dévergondé, mais inévitable. ah! si l'instrument d'échange avait porté, dès le principe, ses fruits légitimes, s'il n'avait pas été faussé, détourné de sa destination!.... oui, mais Si.... est toujours une niaiserie. Faire du présent une contemporaine contre le passé, n'est pas moins absurde que faire du passé la règle, ou plutôt la routine de l'avenir. chaque Siècle a son organisme et son existence propre, faisant partie de la vie générale de l'Humanité. Ceci n'est point du fatalisme. car la sagesse ou la débauche du Siècle ont leur retentissement sur la santé de l'espèce. Seulement, l'humanité, être multiple, peut toujours guérir d'une maladie. Elle en est quitte pour quelques milliers d'années d'hôpital. l'individu risque la mort

il serait donc oiseux et ridicule de pordre ses regrets sur l'abus lamentable qu'on a fait du moyen d'échange. Hélas! Faut-il l'avouer? c'était l'inconvénient d'un avantage, l'expiation, diraient les Chrétiens doctrinaires, de la Souffrance. c'était la substitution de

l'escroquerie à l'assassinat,... un progrès. La dynastie de sa majesté l'Empereur Ecu venait d'éclore. Elle devait pour long-temps filouter et pressurer le monde. Elle a traversé la vie presqu'entière de l'humanité, debout, immuable, indestructible, survivant aux monarchies, aux républiques, aux nations et même aux races.

Aujourd'hui, pour la première fois, elle se heurte à la révolte de ses victimes. Mais un si antique et si puissant Souverain compte plus de serviteurs que d'ennemis. Ses thuriféraires accourent en masse à la rescousse, avec l'encensoir et la musique criant et chantant: "Hosannah! gloire au veau d'or, père de l'abondance!" une dévote analyse, fera justice de ces cantiques, et dépouillant le vieux de ses oripeaux, le montrera nu, ce qu'il est: "un Pick-pocket."

De l'orient au Couchant, du midi au Nord, quel peuple et quel pays n'a-t-il pas dominé? Qui a échappé à son joug? Quelques peaux-rouges du nouveau-monde, les sauvages emprisonnés dans les îlots de l'océan pacifique. Tout le reste du globe a courbé la tête. avant même que le rideau de l'histoire se lève, sa majesté l'Empereur Ecu gouverne en despote l'Europe, l'asie et l'Afrique. l'Egypte, la Phénicie, la Grèce, Carthage, sont à ses pieds. Bientôt il trône dans Rome républicaine. Ses patriciens, vainqueurs de l'Occident, sont des usuriers, maîtres à la fois par le glaive et par le sesterce. La plèbe, écrasée de dettes, est vendue à l'encan, en vertu de la contrainte par corps. Les insolvables deviennent esclaves, aussi bien que les vaincus. Cinq

cents année, durant, Patriciat et Prolétariat sont aux prises sur la question politique et Sociale. C'est la situation du travailleur Européen, mais cruellement aggravée (autrefois) par la réunion dans les mêmes mains de trois instruments de tyrannie, le sacerdoce, la monnaie et le Sabre.

Dans la Société féodale, issue du Christianisme et de l'invasion Germanique, la noblesse et le Clergé se partagent la puissance. L'homme d'argent est la proie de l'homme de guerre. Chez les Romains, point de division de pouvoirs. Nul contrepoids. Le Patricien est prêtre, guerrier, propriétaire, financier. Toutes les royautés lui appartiennent. Si parfois le plébéien se révolte contre son oppresseur matériel, il tombe bientôt à genoux devant le Dictateur de sa conscience.

De trois jougs qu'il subit, le plus lourd est celui du capital. Les deux autres ~~n'en sont que des gendarmes~~ lui servent de gendarmes. ~~semblaient destinés qu'à servir de Gendarmes.~~ L'histoire Romaine n'est qu'un long récit de la lutte entre le capital et le travail. Discordes et guerre, tout sort de là. La création et la chûte des Décemvirs, l'institution du Tribunat, sont des épisodes de ce conflit, aussi bien que les conquêtes, spécifique (régulier) invariable de l'émeute. On conjure la guerre civile par la guerre étrangère. Quand le peuple, à bout de souffrances, va se lever, le flamine intervient au nom des Dieux, le Consul enrôle des soldats, on précipite toutes ces colères sur les infortunés voisins.

L'insatiable avidité de l'aristocratie trouvait double-ment son compte à ce jeu: au dedans maintenir l'ilotisme, au dehors se créer d'immenses (propriétés) avec les terres des vaincus.

c'était la mode du temps. On s'adjugeait la moitié de, ~~vaincus~~ (remains) conquis. Nous ne dirons rien de cette mode. Elle n'existe plus. En bonne justice du moins, chaque vainqueur aurait dû avoir sa part. Eh! bien, non! tout pour les chefs, rien pour les Soldats. Ce pauvre diable, décimés par les batailles, revenaient tristement endosser le collier de misère, après avoir donné des provinces à leurs maîtres.

Nouveau sujet de discorde dans la cité, comme on pense. Les tribuns réclament le partage des terrains acquis par le sang du peuple. Les Patriciens se voilent la face d'indignation devant une pareille monstruosité. Ils crient à la spoliation, au brigandage, au sacrilège. Les invectives et les châtiments commencent contre les partageux. Les Gracques, deux petits-fils de Scipion cependant, les Gracques, qui avaient osé proposer une loi pour le partage des terres conquises, une loi agraire, périssent assommés par les Casse-Têtes, des Sergents de ville et les gourdins réunis des valets de grande maison. La loi agraire est vouée aux malédictions de l'univers, et la malédiction retentit encore.

Les procédés de la tyrannie sont (immuables) invariables. On les retrouve partout et toujours, debout sur les mêmes assises, l'ignorance et la crédulité. La guerre-diversion n'est pas une recette perdue. Les despotes modernes ont adopté cette méthode dérivative. Ils calment la fièvre de leurs sujets par des saignées à blanc sur les champs de bataille, et les sujets sont glorieux, ravis. On ne sait qu'admirer le plus, ou le savoir-faire féroce du (chirurgien) ~~meurtrier~~, ou la stupidité des patients.

Chez nous, la finance n'a plus que la seconde place

dans ces opérations. Elle ne le, approuve d'ailleurs qu'après la clôture, quand elle peut recueillir sans danger le bénéfice, de la servitude, prix ordinaire du traitement à Rome, le Capital tenait lui-même la lancette. C'est plus sûr. Tous les grands hommes, classiques, Scipion, Pompée, Lucullus, Caton, Brutus, Cassius, &c, préteurs sur gages, prêteurs impitoyables, réduisent la multitude au désespoir, et le Césarisme fonde son avènement sur la haine universelle soulevée par leurs déprédations.

César n'avait pas seulement pour lui, comme on le croit trop, la populace du Cirque et du Portique. Pompée, dans son orgueil de grand seigneur, s'était écrié: "Je n'ai qu'à frapper du "pied le sol de l'Italie, il en sortira des légions." à la nouvelle du passage du Rubicon, on lui dit: "Voici le moment."... Pompée alors lève le pied,... et s'enfuit à Brindes, avec le Sénat, pour mettre la mer entr'eux et l'envahisseur. L'Italie en masse s'était déclarée pour César.

Que gagna la Société Romaine à cette révolution? La fin des pillages proconsulaires, mais à quel prix! L'avilissement, le marasme, la putréfaction. Le sabre n'était plus aux mains des soldats, l'usure régnait toujours. à ces deux fléaux s'en était joint un troisième, le Christianisme, enfant de Moloch et de la race Sémite. Tous ensemble, ils engloutirent le vieux monde.

Un autre est sorti de ses ruines, et traversant les pestes de son berceau, a remonté peu-à-peu la pente de la Civilisation.

aujourd'hui le revirement est complet. L'usure a changé de camp. Elle est avec César, son allié intime, son dernier espoir, et le peuple est avec la République, leur mortelle ennemie. D'un côté, la violence, l'iniquité, les ténèbres; de l'autre, la justice, la Fraternité, les lumières. La lutte n'est pas douteuse.

A [redacted] 1869 Capital et Travail 1

318

Le défaut de précision dans le langage est la pire infirmité de l'intelligence humaine. Définir, c'est savoir. aussi la définition juste est-elle la plus rare des denrées. La connaissance des choses se mesure mathématiquement à cette justesse. Où elle manque, il y a ténèbres. Or, nulle part elle n'est aussi radicalement absente que dans l'économie politique. Si, du moins, cette obscurité était involontaire! Mais elle sert de repaire et d'embuscade à des intérêts féroces qui s'y tiennent cantonnés et [redacted] ! ne souffrent pas qu'on la dissipe.

L'humanité connaît déjà, par ses malheurs, la terrible puissance d'un mot: Dieu! — En voici un autre non moins funeste sous son masque de bienfaisance.

Capital a deux significations bien diverses: l'une, la seule comprise partout, claire et brève, réalité fulgurante qui tient le monde prosterné à ses pieds, ... l'argent-Roi, le Czar Feu; l'autre, vague, nuageuse, multiforme, mélange de niaiserie et d'astuce, misérable entité, ignorée de tous, sauf de quelques prétendus savants, et bien digne de cette indifférence. Un coup-d'œil à ce fantôme d'abord. Tout-à-l'heure la réalité va se dresser menaçante.

Le Capital de l'école officielle, mi-partie Caford et [redacted], est indéfinissable, et pour cause.... il n'existe pas, ... ou si peu!! En voici pourtant, au hasard, une demi-douzaine de définitions, sur cinquante:

1°– accumulation de produits;

2°– Produit épargné et destiné à la reproduction;

3°– Excédant de produit non-consommé et destiné à la reproduction

4°– toute valeur faite, en terre, instruments de travail, marchandises, subsistances, ou monnaies, et servant ou susceptible de servir à la production;

5°– Somme de valeurs, consacrée à faire des avances à la production;

6°– Produit accumulé et destiné à la reproduction;

7°– travail accumulé;

Dessinez ces rébus, s'ils vous amusent: ils ne sont ni plus, ni moins ut
que ceux des journaux illustrés. Seulement, l'explication n'est pas si facile. Ne le
renvoyons pas au prochain numéro. mais d'abord, donnons à notre tour la
-nition honnête d'un capital scientifique:

On peut l'appeler: l'ensemble des produits en voie de consomma
ou bien: la consommation courante; – ou plus simplement encore: l'Ech

L'économie politique enseigne que, chez tout individu cons
à part, le Capital est l'objet ou matière quelconque dont il accroit la vale
par son travail, afin d'en créer ce qu'on appelle un produit. Les instrum
de toute espèce qui lui servent dans cette opération, font également partie
capital. Du reste, la chose exploitée et ouvrée est elle-même
"instrument de travail", de sorte qu'instrument de travail et Capital sont
synonimes. ainsi l'a décrété la science économique
De telle confusion, soit dit en passant, sont déjà fort imprégnés nos lecteurs transmutateurs de matières. mais contestons.

l'agriculteur a donc pour Capital ou pour instrume
de travail", comme il vous plaira, sa terre et son matériel d'exploitat
charrues, bâtiments, bétail, &c. Semences il a pour produit sa récolte.

Cette récolte peut devenir et devient en effet Capital pour
d'autres industriels, notamment pour le meunier qui réduit en farine le
blé, le seigle, l'orge, &c. La farine, produit du meunier, est Capital pour
le boulanger qui en fait du pain. Ces données sont applicables à toutes les
industries possibles.

un instant. Tout que le produit se transforme en
Capital, il existe une condition sine qua non, le vente. invendu, il demeure
une chose inerte. l'échange l'appelle soudain à l'état actif, en le lançant
Capital dans le roulement de la consommation.

Ceci ressemble pas mal à une vérité de Mr de la Palisse.
car enfin, tant que le blé reste la propriété du cultivateur, il n'est pas celle
du meunier. mais l'économie politique met toujours les points sur les i. Elle
a cependant oublié ici une petite explication. Le blé peut être donné
il n'est point vendu.
gratis par le cultivateur ou volé par le Meunier. Dans ces deux cas, la
néanmoins
condition de l'échange n'est donc pas remplie. La transmutation s'opère-t-elle
je me permets l'affirmative, sauf avis contraire des casuistes
compétents. Volé, donné ou vendu, dès que le blé entre au moulin, c'est à
titre de Capital. La morale n'a rien à voir dans l'économie politique.

mais contesté cependant
Encore un axiome de la science. La qualité de Capital
n'appartient qu'au produit dont la consommation est reproductive, autre-
ment dit, créatrice d'une nouvelle valeur. La consommation est improductive,
quand elle ne reconstitue pas une valeur échangeable, et dans ce cas, l'objet
consommé ne mérite pas le nom de Capital. Toutefois ce rigorisme rencontre
des opposants, qui professent le dogme de la reproductivité absolue, fondé sur
les services rendus par toute consommation et sur l'indestructibilité de la matiè

M'est avis que Messieurs les économistes mystifient le public. Qu'est-ce que ces dissections à la loupe ? importe-t-il beaucoup de savoir que la vente seule a pouvoir de baptiser capital un simple produit ? Voyez vous ce filateur, après achat de trente à quarante balles laine ou coton, apprenant tout-à-coup la grande nouvelle que les dites balles, humble produit, il y a deux heures, viennent d'être élevées par lui à la dignité de capital ?

Grave question : les comptables sont-ils capital ou simple produit ? consommation reproductive ou improductive ?

" improductive " évidemment, dit l'un. car ils constituent le terme dernier des transformations utiles. il n'en sort plus rien, ou du moins, plus rien de bon.

" Erreur ! " répond l'autre. " improductive chez Voisin, " un propre à rien, soit, mais reproductive chez le travailleur qui lui " doit la puissance d'agir. "

" Vous plaisantez ", s'écrie un troisième. Reproductive " partout, s'il vous plaît, et capital par excellence. aucun autre ne donne de si " magnifiques produits. Suivez bien mon raisonnement. ce morceau de pain, " capital-nourriture, livré au capital-mâchoire pour être trituré et travaillé, " sous forme de bol alimentaire, au capital-intestin, qui le [transforme] à son " tour en capital musde-pensée, sans compter le capital-Domange et le " capital-poudrette, tous capitaux de la plus belle venue ? " Le " Circulus ! Richtre ! n'oublions pas le circulus. Que dirait Pierre Leroux ? si

Quel malheur que Mr Jourdain n'ait pas eu un professeur d'économie politique ! la raison démonstrative en Ba, Be, Bi, Bo, Bu, le maître d'armes et le maître de philosophie étaient complètement enfoncés.

Poursuivons. il faut déballer jusqu'au bout ce colis de balivernes. D'après ce qui précède, il est évident que, pour la société en bloc, les capitaux sont des produits et les produits des capitaux. Leur somme est égale. il y a balance, ou mieux, identité.

Dans le détail individuel, produit et capital ricochent d'une industrie à l'autre, et l'activité sociale évolue toute entière dans cette série sans fin de transmissions par vente. à proprement dire, le capital, tel que l'entend la science, n'est qu'une longue succession d'échanges, ou plutôt l'échange en permanence : pourquoi donc alors l'appeler si mal-à-propos capital, puisqu'il peut porter un nom légitime et honnête, l'échange, et que l'affreux Moloch, vulgairement qualifié capital, est au contraire le destructeur, le loup dévorant de l'échange ?

[Aussi, je crois, à montons dans le passé,] [Les antiques vrais économistes] De nombreuses formules sorties de l'imagination des savants, une seule, " travail accumulé, " a prévalu généralement et se rencontre aujourd'hui sous toutes les plumes, pour être parce qu'elle est plus brève, sans être moins fautive que les autres.

Un caillou est capital pour le maçon, aussi bien qu'une aiguille pour la couturière. à titres divers, ces deux objets sont réputés instruments de travail. Or, si avant de parvenir à la couturière, l'aiguille a passé par dix ou quinze industries, (dont elle accumule les divers main d'œuvre) le moellon tombe vierge entre les mains du manœuvre. Le capital de l'économiste n'est donc pas toujours, et il importe fort peu qu'il soit, aucun ou rien, comme l'enseigne le dogme régnant, du " travail accumulé " ; définition malencontreuse qui en rappelle une plus

absurde encore : "accumulation de produits."

Pour le producteur, en effet, accumulation signifie ruine. Le souci de ses jours et de ses nuits est de se défaire au plus vite de son produit ; son plus beau rêve, d'en être débarrassé, avant même qu'il n'existe. Chez le négociant mêmes inquiétudes, mêmes vœux pour le prompt écoulement de sa marchandise. C'est que la vente seule donne du pain.

On n'accumule les produits que pour l'approvisionnement des navires, des arsenaux, des armées en campagne. Triste besogne, toute en dehors de la vie normale ! Les magasins du Commerce ne s'emplissent que pour se vider rapidement. Sinon, gare la faillite !

D'ailleurs les produits sont caducs. Les comestibles ne se conservent pas. Les vêtements, armes, meubles, outils se détériorent. Les bestiaux meurent ou sont mangés. Les maisons même ont besoin d'un entretien qui, dans un temps donné, équivaut à reconstruction. Nourriture, Habillement, Logis, Mobilier, toutes ces créations du travail, s'en vont ainsi plus ou moins vite, et ne passent jamais à l'état de produits accumulés. Éphémères ou Durables, leur accumulation serait un désastre. car l'excès d'abondance en amoindrit et pourrait même en supprimer la valeur. Aussitôt créés, ils doivent entrer en consommation, à peine d'immédiate de perte. Sans doute, ces diverses choses, déjà plus ou moins entamées, constituent la principale richesse du pays. qu'on les dénomme, si on veut, l'ensemble de produits en voie de consommation, Rien qui dit consommation, dit reproduction. mais produits accumulés, nenni, et encore bien moins capital, mot qui, pour le public, a un tout autre sens beaucoup plus vrai et plus clair que l'amphigouri économiste.

Des bâtisses pour vingt fois le chiffre de la population, des vivres, des hardes, des meubles, de toutes espèces pour une consommation de trente ans, seraient à coup sûr des produits accumulés. Cela constituerait-il ce qu'on appelle Capital ? non ! Ce serait la déroute du capital au contraire. Les neuf-dixièmes de ces biens périraient inutiles, et le reste, en conservant sa valeur d'usage perdrait à peu-près toute sa valeur vénale.

Ces deux locutions, valeur d'usage, valeur vénale, expliquent tout. Si par miracle, avons-nous dit, il se trouvait, d'une denrée quelconque, vingt ou trente fois la quantité nécessaire, on pourrait certes en user comme d'habitude, voire plus que d'habitude ; mais, le prix en tombant à rien, elle deviendrait invendable.

Vendre, c'est échanger son produit contre du numéraire : Pourquoi pas, immédiatement ensuite contre les produits dont on a besoin ?

D'abord, parce qu'on est toujours dans la nécessité de vendre et que, pour une foule de raisons, on ne sait pas dans celle d'acheter. Ensuite, parce qu'il est impossible de comparer directement les prix respectifs d'une multitude d'objets divers. Dans le troc en nature, l'estimation réciproque est une difficulté moins grande encore que la livraison simultanée des produits. Cette dernière obligation est une servitude intolérable. Pour échapper à ces ennuis, il fallait un intermédiaire, évaluateur commun, qui permît le dédoublement de l'échange en deux actes distincts et indépendants, la vente et l'achat.

Or, des substances se sont rencontrées, précieuses par la variété de leurs usages, d'un très-petit volume, d'une extrême divisibilité, d'une conservation à peu-près indéfinie, parce qu'elles sont inaltérables, enfin et surtout, d'une production forcément limitée. De par ces mérites, l'or et l'argent sont devenus la marchandise-reine qui sert de mesure commune à toutes les autres et règle leur valeur comparative.

Nul échange ne peut avoir lieu que par leur entremise. En général, un tout produit reste une charge, souvent un péril, tant qu'il n'est pas troqué

contre ce bienheureux métal, ~~[illegible]~~ source de toutes les joies, préservatif de ~~[illegible]~~ toutes les misères. ~~[illegible]~~. cette permutation est le plus ardent des vœux, le but fi des activités, la préoccupation universelle.

Laissons donc là désormais les pointilleries byzantines sur le Capital-Fantôme. Son rôle de paravent est fini. Voici surgir, ~~[illegible]~~ dans sa sinistre splendeur le Capital-Roi. Sa définition à celui-là n'est point "travail accumulé", mais "travail supprimé", et "travail volé".

Plus que toutes les autres, une telle Royauté devait faire des malheureux et des mécontents. On devine dès lors que les courtisans (se sont mis ~~[illegible]~~) en quatre pour lui fabriquer des paratonnerres. Pas de sophismes qu'ils n'aient imaginés à cette fin. La scolastique du moyen-âge est moins hérissée d'arguties que l'Economie politique, cette madrée servante et gardienne de Sa Majesté l'Empereur Ecu.

Premier trait de génie. Elle l'affuble d'un masque-Protée, dit Capital, qui assume la responsabilité à sa place et le couvre contre les atteintes. il est plus changeant et plus fugace que le Kaléidoscope, ce capital Vice-Roi! Quelle science de prestidigitation dans ses titres! il est d'abord "travail accumulé", nom vénérable qui en fait la personnification, le fils, des labeurs de la multitude.

Puis, le voici "instrument de travail", père adoré, créateur infatigable des œuvres du genre humain. il ~~[illegible]~~ il est le père, il est le fils! n'est-il pas également le Saint-Esprit qui s'incarne en chacun de nous et y infuse Dieu?

Ces biens [illegible] à peu-près toute sa valeur vénale.

Quand un prolétaire, crevant la faim, invective ce cher seigneur, l'économie politique lui gazouille d'un ton paterne: "tu es capital toi-même, mon bon ami. (ne te dis pas d'injures.) n'est-ce pas admirable de charrier partout son capital avec soi, même quand on est sans chemise, in naturalibus? un avocat a pour capital sa langue, un ouvrier ses bras, une couturière ses dix doigts, un facteur ses jambes, un porte faix ses épaules, et un chacun son cerveau, quand il a un cerveau. Oui, mon ami, tout homme est un capital. je suis capital, tu es capital, ton frère est capital, nous sommes tous capitaux. Embrassons-nous. Si l'affaire ne s'arrangeait pas, à qui la faute?"

C'est le Dieu-Panthéiste, ce Capital-Protée. il n'est pas seulement toute personne, il est encore toute chose. Champs, prés et bois, maisons, chemins et ponts, marchandises, denrées, de toute nature, meubles et immeubles, toujours capital, travail accumulé. C'est bizarre. Les maisons paraissent bien en effet du travail accumulé, brique sur brique, ou pierre sur pierre. mais une forêt-vierge, le plus plantureux des capitaux, l'Economie politique en fait-elle aussi du travail accumulé? L'homme n'y a jamais mis la main, ni le pied, et de là justement provient sa grande valeur.

Les terres de la Virginie, où se trouvent accumulés deux siècles de travail continu, sont des terres usées, finies, insensibles à la fumure, et celles du Farwest (savanes de l'ouest américain), que nul n'a touchées, constituent un trésor incomparable. Les champs sont d'autant moins capital, qu'ils sont davantage "travail accumulé". Mais qu'importe! avant tout, la définition populaire, bouclier du Monarque! un fameux truc, cette capitalerie universelle,

pour embrouiller l'écheveau et dépister les enquêtes!

Le Protée néanmoins n'est pas si bien travesti, ni tellement insaisissable qu'on ne puisse l'appréhender au corps et lui dire: "je te connais beau masque! Qui donc fait la grève du milliard dans les caves de la Banque seraient-ce par hasard les meubles et les immeubles qui dorment là d'un si bon somme?"

Quand on lit à la quatrième page des journaux: "chemin de fer direct de la terre au soleil, avec embranchement sur la lune capital social, cent mille milliards", il est permis de s'écrier: "le voilà le vrai capital, en personne naturelle!" ici, comme ailleurs, il se trouve nécessairement flanqué d'une foule de prétendus frères, l'ingénieur-capital, l'employé-capital, l'ouvrier-capital. Ce sont eux qui feront la besogne et pas lui. Mais qui est maître et qui est l'esclave?

Va-t-on mendier partout, à grands renforts de prières, de puffs, de salamalecs, l'appui du capital-bras, du capital-cerveau? Plus souvent ils sont eux-mêmes les mendiants dans l'affaire, ces capitaux-postiches, ces capitaux de carton, et l'autre, le grand, le seul capital, le capital pour de bon, le capital-monnaie, trône en souverain plus absolu que le Roi de Dahomey. Ses petits frères ci-dessus, dont il est peu question dans l'annonce du journal, viennent s'agenouiller devant lui en implorant une miette de son festin.

Les immeubles ont leur mérite, que personne ne conteste et ne dédaigne, c'est connu. Mais, n'en déplaise à l'économie officielle, ils ne sont point des capitaux; car ils ne peuvent ni se cacher, ni déménager. Qu'on leur trouve un autre nom. Celui-là n'est pas le leur. ils n'affament point, ils

Ces biens ... à peu-près toute sa valeur vénale.

ne gouvernent point. Pour devenir famine et gouvernement, ils doivent d'abord se faire dollars. Jusque là, ils ne sont que d'illustres sujets.

On racontera tantôt les origines de cette terrible dynastie de l'Empereur Ecu. il suffit de savoir pour l'instant que l'échange est son berceau, la spoliation son procédé, et qu'elle s'est toujours couchée de la même manière dans le même lit. Nous allons la dépeindre, dans son apogée, à l'heure présente.

Répétons le encore, les produits ne s'accumulent pas. Si, par impossible, un pareil empilement avait lieu, il n'amènerait pas la formation, mais la ruine du capital (le capital-échange) par la cessation des travaux. Un seul produit est susceptible de mise en fourière, le métal précieux, agent de l'échange. C'est cette concentration des lingots et des espèces qui constitue l'unique et vrai capital, le capital-fléau, le capital-vampire, le tyran Ecu. Les accaparements de certaines marchandises sont des spéculations accidentelles, et rares, toujours orageuses, pleines d'incertitude, féconde, en désastres. Cependant, malgré le péril qui les entoure, elles inspirent une juste haine. Pourquoi l'accaparement des espèces, si meurtrier, passe-t-il pour une vertu, sous le nom hypocrite d'Epargne? Celui-là n'offre que des chances de gain, jamais de perte. il est l'état normal, le fondement de la société actuelle, le grand ressort de son organisme, ressort graissé de sang humain. Est-ce ce mérite qui en a fait un Dieu, selon l'usage?

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

L'économie politique, qui a la conscience vereuse, berne le public avec des mots. Comme les produits, tous altérés d'échange, soupirent après leur conversion en numéraire, et se disputent avec acharnement cette entrée dans le paradis terrestre qui s'appelle réalisation; comme la valeur-travail, elle aussi, quand elle réalise, se solde en valeur-monnaie, les jongleurs s'évertuent à confondre entassement d'espèces et amoncellement de travail. De là leur fameuse définition du capital: "travail accumulé!" Or, la seule utilité du numéraire, improductif par lui-même, tient à son

monopole d'intermédiaire pour l'échange. L'enlever à la circulation, sous un prétexte quel-
-que, est un vol social. Ce que Mr Thiers et les co-rabacheurs dénomment avec emphase
les économies annuelles de la France, n'est qu'un funeste accaparement de l'agent de
circulation (instrument d'échange).

Que d'encens brûlé sur les autels de l'Epargne, cette vertu-déesse
prétendue Providence du Foyer! une harpie inassouvissable, qui dévore par millions
enfants des hommes!

Le propriétaire touche en écus sonnants les loyers et fermages
le créancier de l'Etat ses rentes, le prêteur des intérêts, l'actionnaire ses dividende, le banquier
des escomptes, la grande industrie ses bénéfices, le haut commerce ses profits, l'agioteur ses
différences. Tous ces prélèvements du capital sur le travail réduisent d'une somme
égale la consommation de l'ouvrier, la plus régulière, la plus utile, la plus morale, celle
a pour cause les strictes besoins de la vie, et pour objet les denrées de première nécessité. Celle
du Riche, au contraire, mobile et fantasque comme les passions (dont elle) crée, par les excentricités
du luxe, une industrie aléatoire, toujours semée de périls et de naufrages.

Or, que fait (aujourd'hui) le Capitaliste de ces revenus pour
lesquels tant de gens ont sué, souffert lui? Deux parts, l'une de
-sance, l'autre de l'épargne. La plus préjudiciable n'est pas celle
qu'on pense. Dans l'ordre actuel, il faut bien accorder les circonstances atténu
-antes aux profusions d'un Nabab. Elles ont du moins le mérite de provoquer
l'échange. Le préjudice ne vient point de l'éparpillement, mais de l'accumu
-lation. Un million, dissipé même en folies, est une sorte de restitution, un demi
-profit (pour la société); un million amassé est une perte sèche, un gros dommage

Pourquoi l'opinion n'en juge-t-elle point ainsi? Parce que
les apparences la fourvoient. Le Gaspillage révolte justement comme une insulte à
la misère. La Thésaurisation, au contraire, prend des airs modestes et rangés, toujours
bienvenus sous les noms d'ordre et de prévoyance. C'est elle cependant la coupable
prodigalité, sa fille, si odieuse par ses déportements, ne fait que réparer en partie
les crimes de sa mère. Le vrai monstre n'est pas tant le dissipateur insolent que

Ces écus représentent à peu-près toute la valeur vénale.

fuyant qui éclabousse la foule de ses scandales, que l'avare aux doigts crochus, l'araignée sordide, qui capitalise silencieusement les victimes au centre de sa toile. 324

L'Epargne, cette divinité du jour, prêchée dans toutes les chaires, l'épargne est une peste. Elle ne se fait qu'aux dépens de la consommation, par conséquent, de la production. Restreindre ses achats, mettre de côté le numéraire, c'est diminuer d'autant l'échange, amener l'engorgement et tout aussitôt le chômage.

Supposez que la France entière, dans une fureur d'épargne, réduise tout-à-coup de moitié ses consommations. Quels seraient les effets immédiats de ce bel acte de vertu? Le Commerce et l'industrie (produits) également de moitié. Car, il faut le répéter sans cesse, l'accumulation des produits est impossible. A peine créés, ils doivent, sous peine de ruine, arriver par l'échange à la consommation. Aux premiers symptoms de pléthore, l'activité créatrice s'arrête, travail et production tombent en paralysie.

L'Economie est-elle donc un crime? non! mais point d'équivoque sur les mots! Les définitions vagues sont un fléau. Economie, dans son vrai sens, celui de l'étymologie (1), signifie règle du ménage, or n'est point du tout synonime d'épargne qui veut dire: accumulation. Ce sont là deux choses fort différentes. L'Economie, bon ordre, est une vertu et un avantage. L'Epargne, thésaurisation, est un vice et une plaie publique. Le Riche n'économise pas; il gaspille au contraire, et cependant il épargne. Le pauvre économise, et il n'épargne pas; il ne peut pas épargner.

Reste à savoir ce qu'il faut au juste entendre par

(1) Οἶκος νόμος, règle de la maison

ce sage gouvernement de la maison qui s'appelle économie. On peut le définir ainsi : dépenser l'équivalent de son produit, rien que l'équivalent, tout l'équivalent. À ce compte, la presque totalité des riches dépenseraient bien peu de chose, puisqu'ils ne produisent rien ; ils ne seraient donc plus des riches, mais des pauvres. On voit que si la définition est conforme à la justice, elle ne l'est guère à la réalité. Serait-elle, un jour, devenue pratique. En attendant, si les gens bien rentés, au lieu d'amasser, dépensaient tous leurs revenus, ils ne seraient pas l'objet de tant de malédictions.

Sont-elles imméritées ? qu'on en juge. Les prétendues économies de l'opulence ne sont que l'accaparement du numéraire soustrait à la circulation et emmagasiné, nous allons voir dans quel but. Or, la preuve vient d'en être faite, retenir l'instrument d'échange, c'est diminuer d'autant le travail et la production. Donc, l'amoncellement des espèces qui forme le capital, est bien, comme nous l'avons dit plus haut, du travail accumulé, mais du travail supprimé. Il n'y a pas là de quoi se faire bénir.

Ce n'est pas tout. Le Capital est aussi du travail volé. Chacun sait bien qu'on n'amasse pas les valeurs-métal ou papier, pour les mettre dormir dans un fond de tiroir. Seuls, les cerveaux décrépits ou fêlés s'amusent à cacher leurs piastres dans de vieux bas. Là, elles ne font point de petits. Or, on en veut et toujours, des petits. L'Élève des écus est la plus amoureuse, la plus passionnée des cultures. On n'épargne que pour faire valoir.

Faire valoir ! mot terrible dans son prosaïsme, mot immense qui renferme toutes les souffrances de l'humanité. Lorsque la déperdition du dollar, en arrêtant l'échange, a mis l'embargo sur la production,

à peu-près la valeur vénale

l'ouvrier inoccupé demande du travail pour vivre. Car, son ambition, à lui, est de pouvoir travailler, comme celle de tant d'autres est de ne rien faire. Il a même une prétention, le droit au travail, qu'il voudrait inscrire en tête des droits sociaux, prétention redoutable qui fait frémir, non sans raison, toute la race du Capital.

Qu'est-ce en effet que le droit au travail ? c'est la certitude d'un travail régulier, constamment échangeable contre les produits d'autres travaux. Car la faculté permanente de l'échange peut seule garantir la continuité de l'occupation. Point d'échange, point de travail. Or, les prélibations du capital ont pour unique origine dans le passé, pour gage unique dans l'avenir, ce lacune de l'échange, nées de l'accaparement des espèces, qui en enrayant la production, mettent l'ouvrier à la merci du capitaliste.

C'est alors que le chômage suppliant est contraint de subir la dure condition de la main-d'œuvre au rabais. Ainsi, d'un côté, le capital prélève sur le travail une nouvelle dîme, source de nouvelles accumulations qu'il fera valoir à leur tour ; de l'autre, le salarié, par suite de cette retenue, ne peut acheter l'équivalent de son produit, et marche indéfiniment de détresse en angoisse et d'angoisse en détresse.

Or, que serait le droit au travail ? nécessairement, comme nous venons de le dire, le droit à l'échange continu, et par cela même, à l'échange sans rabais ni perte, d'où l'évanouissement de la dîme capitaliste, et bientôt la suppression du capital. Voilà pourquoi les possesseurs oisifs du droit d'aubaine déclarent le droit au travail une spoliation méditée par des fainéants. Il est clair en effet que la fainéantise seule

peut se dérober au devoir sacré d'enrichir de ses sueurs l'oisiveté. Résumons

1°- l'accumulation des produits du travail est impossible. Donc, le capital des Economistes, dit travail accumulé, est une chimère.

2°. Le capital se compose uniquement de numéraire enlevé à l'échange et qui réduit d'autant la production. Donc, le capital n'est ni du travail accumulé, ni un instrument de travail. il est, au contraire, du travail supprimé et un destrument de travail.

3°. Le capital est un prélèvement léonin sur les produits du travail, condamné par l'impossibilité de s'échanger, à subir les rabais ou prélibations que lui impose l'accapareur du moyen d'échange. Donc, le capital est du travail volé.

ainsi se passent les choses depuis les temps historiques. Ce qui a été sera-t-il toujours? Le genre humain est-il voué à l'exploitation perpétuelle? ou, bien, s'il lui échappe, par quelle issue? L'abus capitaliste est-il fatalement inhérent au régime de l'échange, ou suppressible par les procédés de l'école Proudhonienne? L'avenir trouvera-t-il sa voie dans le mutuellisme, ou dans l'association intégrale, c'est-à-dire dans la communauté?

ici s'arrête la démonstration et commencent les conjectures. Le problème posé ne réunit pas encore les données suffisantes pour une solution mathématique. Toutes les angoisses de notre temps tiennent à l'impossibilité actuelle de dégager l'inconnue.

angoisses toujours plus poignantes! Car la société, mise en demeure d'abandonner une route qui mène aux abîmes, semble au contraire s'y enfoncer avec une furie aveugle, comme pour rendre impossible tout changement de direction. En vain le cri presqu'universel

à peu-près sa valeur vénale.

réclame l'égalité. Chaque jour, la tranchée se creuse plus profonde entre deux castes uniques, l'opulence et la misère. Les situations intermédiaires disparaissent. Toutes les conquêtes de la science deviennent une arme terrible entre les mains du capital contre le travail et la pensée.

Tant pis pour lui. La démence est le commencement de la fin. continuons de le montrer à l'œuvre. On sait qu'il fait deux parts de son revenu, l'épargne et la dépense. cette dernière, la moins malfesante des deux, doit avoir le pas.

Le Luxe - voir le cahier B, Capital et Travail - Le Luxe.

travail, condamné par l'im
prélibations que lui impose
capital est du travail vo
ainsi le
qui a été sera-t-il toujou
perpétuelle ? ou, bien, s'il lui éch
fatalement inhérent
procédés de l'école Proudh
mutuellisme, ou dans l'as
ici s'arrê
Le problème posé ne réun
lution mathématique :
-possibilité actuelle de dég
ango
en demeure d'abandonne
contraire s'y enfoncer
-possible tout changement de direction.

à peu-près sa valeur vénale.

symptôme de la prospérité publique. Seulement ils paient la marchandise avec les écus pris.

B Capital et Travail B 37

Le luxe

Que n'a-t-on pas dit pour et contre le luxe ? Peste ou Provi-dence, selon le point de vue, ni les malédictions, ni les dythirambes ne lui ont fait défaut. Jamais la protestation ne s'est tue devant ses triomphes, et cette opiniâtreté séculaire des répugnances l'a maintenu sourdement au ban de la conscience humaine.

Les lois somptuaires sont un des éclats de cette réprobation, qui a constamment grondé au fond des cœurs et refusé au luxe les bénéfices de la prescription. Dans leurs motifs, toutes ces lois poussent violemment le cri d'anathème. Mais, contradiction étrange ! ce rappel à l'égalité est en même temps une explosion d'orgueil aristocratique. En réglementant le faste, on l'interdit à la roture et à la plèbe, comme privilège du Patriciat. Mesures absurdes, qui se heurtaient à l'effet, au lieu de s'en prendre à la cause, funestes à l'industrie et au commerce, parcequ'elles arrêtaient les dépenses somptuaires, sans les remplacer par des dépenses utiles. Car c'est précisément le crime du capital d'immoler au superflu la société qu'il gouverne, en la privant du nécessaire. Luxe est corrélatif d'indigence. L'oisif consomme sans travailler. Le prolétaire travaille sans consommer. Ici l'excès des jouissances, là celui des privations.

Luxe et indigence sont donc aujourd'hui frère et sœur. ils ne l'ont pas toujours été. ils ne le seront pas toujours. le passé lointain avant la dynastie de l'Empereur Écu, avait l'indigence sans luxe. après sa chûte l'avenir aura le luxe sans indigence. Pour le quart-d'heure, sous le règne de sa majesté Métallique, le luxe est le représentant et le thermomètre de la misère. car il est la livrée de l'opulence qui est mère et fille de la pauvreté.

Une société régie par le capital ne peut se concevoir sans luxe. il est la dépense des Riches, la seule partie de leurs prélèvements usuraires sur le travail, qu'ils laissent rentrer dans la circulation, au pair, sans primes nouvelles. n'était cette obole, il faudrait mourir.

Comparées aux rapines de l'Epargne, les prodigalités, en dépit de leur révoltant scandale, paraîtraient presqu'un bienfait, s'il était possible d'oublier que cet argent, fruit d'une première extorsion, a pour tout mérite, cette fois, de n'en pas commettre une seconde. Mais cette réserve, qui la fait? le socialisme, pas le public. le public n'y voit que du feu, ou plutôt de l'or, toujours le bien odorant, qu'il sorte d'un boudoir ou d'une Vespasienne.

L'or, c'est la rosée fécondante, la manne appelée à grands cris par le monde des affaires. à ce visiteur-là on ne demande jamais n'mot de passe, ni certificat de bonne vie et mœurs. Combien, pourtant, il est suspect, dès qu'il se montre prodigue! Le luxe de l'oisif est une Providence pour le commerce, soit! mais pas plus que l'orgie des voleurs. En voilà, qui ne thésaurisent guère, qui jettent, en grands seigneurs, l'argent par les fenêtres! Pas de plus zélés apôtres de la consommation, ce bienheureux

symptôme de la prospérité publique. Seulement, ils paient la marchandise avec les écus pris dans la poche du marchand. Le code pénal s'empresse d'octroyer la prison et le bagne à ces trop zélés consommateurs.

Les écus, du voleur et ceux de l'oisif sont-ils de provenance bien dissemblable? La soustraction ne semble guères différer que par la forme. simple question de procédé. celui du malfaiteur est brutal.... pas toujours cependant. le détrousseur, le caroubleur, deviennent plus rares que le filou. La pègre s'urbanise. La violence passe les cartes à la ruse et à l'adresse.

Dans cette voie civilisée, les deux origines de l'Ecu, vol et usure, se rapprochent et se côtoient de si près, que la limite finit par confondre, plutôt qu'elle ne sépare, l'appropriation licite et illicite du bien d'autrui. La loi, elle-même, ne peut plus distinguer cette limite, et ne la signale que par des pénalités purement arbitraires, injustifiables.

Pourquoi l'intérêt est-il coupable à dix pour cent et légitime à cinq? sur quoi se fondent ces appréciations fantaisistes? Le marché, dans les deux cas, est librement consenti entre les parties contractantes. à quel titre, dès lors, la justice intervient-elle, là pour approuver, ici pour punir? Quel est son critérium? Le prêt à intérêt est-il un délit, oui ou non? si oui, c'est oui. si non, c'est non. Le taux importe peu et n'est point en cause.

" ni oui, ni non!" répond la justice. " Le taux importe beaucoup au contraire, et lui seul est en cause."

Parce que tel est votre bon plaisir. La raison n'est pas suffisante, et je défie qu'on en trouve une autre. — Si, cependant! on

en trouve une multitude qui peuvent se résumer ainsi : " Dans ce monde, " il n'y a point de principes, il n'y a que des compromis. La logique est une in-" justice et une absurdité."

Amen ! — L'embarras officiel se conçoit. l'ordre social repose uniquement sur le prêt à intérêt. comment le proscrire ? D'autre part, comment soulever la conscience universelle, en déchaînant sur le pays la meute des usuriers ? ([illegible])

L'Economie politique n'a pas de ces craintes ni de ces scrupules. En sa qualité de doctrine, elle sent mieux la nécessité des principes, ([illegible] le danger des inconséquences et des capitulations. Elle réclame donc hautement, avec insistance, la liberté illimitée de l'usure, la destruction de toutes ses entraves. Le monde des affaires appuie ces efforts de son influence. Mais le pouvoir hésite devant l'énormité du scandale, et le désespoir des populations.

Vains faux-fuyants ! vaines rhétoriques ambagées ! Les Economistes ont raison. il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. La société ne peut avoir pour fondement une équivoque, équivoque si effrontée, que le gouvernement pratique lui-même, sans vergogne, ce qu'il condamne chez autrui, le prêt sur gages à douze pour cent.

Donc, plus d'ambiguité ni d'arbitraire ! L'Economie politique proclame l'usure à tous les degrés, un droit et un bienfait. Le Socialisme la déclare un attentat et un fléau. Le présent et le passé prouvent à l'envi, qu'entre ces deux thèses, il n'y a pas de transaction possible, ni de juste-milieu.

Disons ici nettement que l'intérêt du Capital, à tous les taux, 329 et sous toutes les formes possibles, prêt sur hypothèques, prêt sur gages, prêt sur n'importe quoi, dividendes, rentes, loyers, fermages, escomptes, &c &c, toute cette sacrosainte et nombreuse famille est celle de l'Empereur Ecu, la famille de l'appropriation criminelle du bien d'autrui ([illegible])

Ainsi, les prodigalités du voleur et de l'oisif ont même origine et même écoulement. Leurs dépenses, sans doute, ne sont point une calamité comme leurs recettes. Qu'on se garde cependant d'y voir un avantage. D'un méchant arbre les meilleurs fruits ne valent rien.

Les extravagances du luxe ont souvent défrayé le pinceau des moralistes. inutile d'aller sur les brisées de ces maîtres et de s'attarder à des redites. Laissons même le contraste hideux du gaspillage et de la détresse, qui révolte partout le regard. Il s'agit ici seulement de montrer que l'iniquité frappe de malédiction tout ce qu'elle touche.

Le Luxe est le mauvais génie de l'industrie. La glace d'une nuit est moins perfide. La roulette n'a pas de traquenards aussi dangereux pour les joueurs, que l'opulence pour l'usine à la remorque de ses caprices. Le beau sexe joue un triste rôle dans ces guet-à-pens. Qui distribue la fortune ou la ruine, les enrichissements soudains, les catastrophes plus brusques encore ? Tantôt une reine, tantôt une prostituée, arbitres de la mode. Séparées par un abîme devant l'opinion, égales devant la toilette et l'économie sociale, elles tiennent, à tour de rôle, le sceptre de cette royauté fantasque qui dispose d'un budget supérieur à celui de l'état.

" Après tout [illegible]

Quand cette odieuse poupée passe rapide dans un huit ou quinze ressorts, avec son maquillage, ses faux cheveux, sa boutique de bijouterie, ses fanfreluches criardes, on prendrait les femmes en exécration. Mais retournez-vous: cette pauvre mère, aux yeux éteints, hâve, émaciée, flétrie, avec ses petits enfants pâles et décharnés qui se pressent contre ses haillons, vous serre le cœur et vous ramène au sentiment de la vérité. En somme, c'est la femme qui est victime. Jamais l'homme le plus infortuné n'a souffert, ne souffrira la moitié de cette douleur.

C'est pour les cocottes et leurs bacchanales que les ateliers s'escriment et suent. Trop heureuse la pauvre mère, si un travail acharné lui pêche quelques centimes dans les millions consacrés à la haute luxure.

Grand événement! Les belles dames éprouvent un jour le besoin de se renfler le derrière. Vite, par milliers, des fabriques de tournures! tout est en effervescence dans les ruches du travail. On ne sait où donner de la tête. Oh! les affaires marchent!

Mais qu'est-ce qu'un simple polisson sur d'illustres coccyxs? une babiole en vérité. Ces dames s'avisent tout-à-coup qu'elles ne tiennent pas assez de place dans le monde. "À bas les croupions! Vivent les cri-"nolines!" Et soudain, l'univers civilisé se change en manufacture de cloches ambulantes. Pourquoi le sexe charmant a-t-il oublié les garnitures de clochettes? les mules avaient pris l'initiative. Ce n'est pas tout de tenir de la place, il faut faire du bruit ici-bas, et la langue a quelquefois besoin de repos. Le quartier Bréda et le Faubourg St Germain sont rivaux en piété, aussi bien qu'en plâtrures et en chignons. Que ne prennent-ils modèle sur l'Eglise! À vêpres, l'orgue et le clergé débitent alternativement un verset des pseaumes. Les belles dames et leurs clochettes pourraient se relayer à cet exemple, paroles et tintins reprenant tour-à-tour la suite de la conversation.

Quel encouragement d'ailleurs pour le commerce des sonnettes! La démagogie, suivant son habitude, lui fait beaucoup de tort. Elle en ferait encore bien davantage à la poudre de riz. On frémit en songeant qu'une Révolution frapperait de mort une si admirable industrie, source de bien-être pour des milliers de familles. Ce n'est pas, au moins, que le beau monde lui garantisse la vie éternelle. Plus souvent! un de ces quatre matins, ennuyé de sa poudre à museau, il va culbuter ces florissantes usines et renvoyer aux vieilles ferrailles les outillages établis à grands frais.

Que lui importe? Ces culbutes sont le moindre de ses soucis. Poudres, pommades, huiles, vinaigres et eaux, parfums et puanteurs, chiffons, bijoux, rubans, dentelles, manches longues et courtes, plates et bouffantes, ceintures à la Malbrouk et ceintures-ficelles, chapeaux-parapluies, chapeaux-tonsures, étoffes plus innombrables que les sables de la mer, meubles, tentures et carrosses omniformes et omnicolores, défilent avec une rapidité vertigineuse à la lanterne magique du luxe, suivis de la multitude des travailleurs, courant, hors d'haleine, après sa majesté l'Empereur écu, pour attraper quelques bribes de ses rognures.

Un matin, Mlle Mars voit entrer chez elle, un paquet sous le bras, un négociant lyonnais, qui lui dit à brûle-pour-point, d'un ton ému: "Madame, je viens vous demander de faire ma fortune."

"... Votre fortune?... Moi, Monsieur?"

"— Oui, Madame, vous! Et vous ne me refuserez pas. Vous êtes si bonne!

"Mais, Monsieur,... je ne comprends pas....

"— C'est bien simple. J'ai en magasin des quantités considérables d'une "fort belle étoffe de soie, que j'espérais écouler avec bénéfice et qui m'est

" Après tout aura-t-on pu

« restée sur les bras. Elle n'est pas à la mode, et je viens vous prier de n'y
« mettre. Paraître avec une robe de ce genre et je suis sauvé."

« Ah! Monsieur," vous me flattez beaucoup. c'est une illusion, j
« le crains." « non, Madame, non, je suis sûr de ce que j'avance.

En tout en parlant, il pose son paquet sur une table, l'ouvre
et étale la pièce. « Ah! Monsieur" s'écrie Mlle Mars épouvantée,
"une robe jaune! vous n'y pensez pas. c'est impossible."

Dans le temps là, — Sous la Restauration, — On était
encore un peu primitif. Madame la Mode n'avait pas jeté son bonnet
par dessus les moulins. Elle avait ses caprices, mais tempérés de pruderie, et
tenait rigueur à ses amants sur l'article — Fidélité. Le jaune, le plus beau,
sans contredit, des rayons de l'arc-en-ciel, qui n'aveugle pas comme le rouge,
qui réunit à la fois la douceur et l'éclat, le jaune, véritable type de la
splendeur, n'était pas la couleur favorite de l'occident. En Chine, il règne,
En Europe, il est ridicule. il l'était plus encore, il y a cinquante ans. le
préjugé a un peu perdu.

Qu'on juge de l'effroi de Mlle Mars, à la vue de cette
nuance proscrite et moquée.

« une robe jaune, grand Dieu! mais je serais burlesque.
« la Salle éclaterait de rires. On va crier: au canari!"

« Erreur, Madame, erreur, je vous le jure" répondait le
Lyonnais. "Votre robe fera fureur. il suffit que vous la portiez."

« Ce que vous dites-là est très-aimable; mais, en vérité, je ne
« puis pas risquer une telle aventure. je serais criblée."

Le négociant ne se tenait pas pour battu. il plaidait en

Désespéré, sa dernière ressource, suppliant la grande actrice à mains 331
jointes, pesant vibrer toutes les cordes féminines, la vanité, la sensibilité, le
besoin des émotions, la soif de l'inconnu. Bref, vaincue par les prières et la
ténacité du Solliciteur, Mlle Mars cède et promet.

La couturière est mandée, et demeure ébahie à l'aspect de
ce jaune incongru. Toutefois elle se borne à secouer la tête et se met à la besogne
sans observations. Le jour de l'épreuve est venu. d'actrice, prise de
frayeur, regrette fort son imprudence, et n'est pas loin de se croire une
Déjanire, en ayant par [illegible] la tunique de Nessus, avant de l'expédier à
son époux. Dans les coulisses, tout le monde regarde avec des yeux effarés, la
robe jaune, mais n'ose demander à la grande artiste si ce cadeau sort de la
garde-robe du fils du ciel et lui arrive en droite ligne de Pékin.

Enfin, voici l'instant fatal. Mlle Mars entre en scène
demi-morte.... Elle n'a pas fait deux pas qu'une salve de bravos fait trembler
la salle. un coup-d'œil aux loges et aux galeries termine ses angoisses. Victoire
complète. La plus vive agitation règne dans le sexe féminin. toutes les
lorgnettes se braquent d'enthousiasme sur la robe jaune. C'est une soirée tri-
omphale. La pièce finie, le Lyonnais qui était venu attendre
son arrêt dans la salle, se précipite dans la loge et aux pieds de l'actrice. Elle
a la gloire, il a le profit. Chacun est ravi de son lot et on s'accable de
congratulations. L'homme cependant tenait la corde:

« ah! je le savais bien que vous seriez irrésistible et que
« vous feriez ma fortune."

Le lendemain, tout Paris de courir aux magasins de soierie,
en demandant l'étoffe jaune. Stupeur des commis. Qu'est-ce que ces chinoiseries
égarées sous les latitudes Parisiennes? On se rabat alors aux renseignements

« Après tout, aura-t-on pu

chez Mlle Mars qui donne l'adresse du vendeur. Sa fortune était faite vraiment. Toutes ses étoffes, jusqu'au dernier centimètre, furent enlevés à des prix fous.

Sur ce, la fièvre jaune éclate dans la fabrique Lyonnaise, et tous les métiers, alléchés par l'aventure, se mettent à battre sans relâche pour la nuance victorieuse. Trop tard, moutons de Panurge, trop tard! La vogue jaune n'était qu'un feu de paille. La première furie passée, les vieilles antipathie, renaissent, et tout le bloc reste pour compte aux infortunés imitateurs. un bouillon affreux.

ainsi des choses du luxe. Aujourd'hui, hors de prix, demain hors du marché. Les frasques et les joyeusetés d'en haut ont, en bas, pour contrecoup, parfois une ~~[illegible]~~ fortune des mille et une nuits, le plus souvent, les déceptions et la ruine. Cela ne déconcerte nullement les Panégyristes. L'encensoir fume sans interruption.

Lorsque le nouveau Préfet de la Seine, Henri Chevreau, a pendu la crémaillère à l'Hôtel-de-Ville en Février 1870, les journaux ont dressé en triomphe le bilan de la cérémonie, chiffrant par millions les gains du commerce parisien: tant pour les comestibles du festin Gargantuesque, tant pour ~~les étoffes, les tentures~~ les luminaires, ~~et~~ les tentures, les fleurs, tant pour les toilettes féériques, tant pour la main-d'œuvre de ces merveilles; et ils foudroyaient l'anarchie, coupable à la fois d'impuissance à répandre de si grands bienfaits, et d'acharnement à les détruire.

Ces bienfaits ont coûté aux mansardes et aux chaumières dix mille existences peut-être. Ces millions, engloutis par les saturnales de l'opulence, avaient été pris aux travailleurs sur les premiers besoins de la vie. ils ont mis au tombeau, par le jeûne, par le froid, des milliers de petits enfants. ils en ont condamné des milliers d'autres aux langueurs de la phthisie et du Rachitisme. ils en ont frappé jusques dans le sein

de leurs mères exténuées par les privations. Et combien de vieillards, de malades, de souffreteux, ont péri pour faire banqueter et danser les puissants sur les tapis de l'Hôtel-de-ville?

Les chantres du gaspillage étalent avec orgueil les brillants profits du commerce de luxe. ils ont soin d'oublier les transactions supprimées dans le commerce du nécessaire par les razzias des millions municipaux.

N'auraient-ils pas su, les malheureux ainsi dépouillés, employer leur argent en dépenses aussi modestes, aussi utiles, que les folies de la Préfecture sont odieuses et funestes? Et devant un pareil cynisme, l'Economie politique garde le silence! Elle connait le crime de ces profusions, elle en comprend le désastre, et elle se tait! alliés, ou plutôt compères et valets du capital, les tenants de la Science officielle couvrent le méfait pour en partager les profits.

ici pourtant, pas d'excuse possible ~~pour~~ à leur complicité. il ne s'agit plus de justifier l'usure par des sophismes, ~~[illegible]~~ sincères ou non, il s'agit d'une iniquité flagrante, violatrice des premiers principes de l'économie estampillée elle-même. Sou par sou, on enlève aux serfs du salaire le prix de leurs sueurs. Le sou eût acheté le morceau de pain du pauvre. On en construit la pièce de vingt francs qui offre gratis aux Riches les pâtés de foie gras. La réprobation d'un tel scandale est l'a b c du métier, et les Economistes se taisent!

Puisqu'on sait ~~fait~~ faire un meilleur usage que le pauvre de l'argent gagné par le pauvre, pourquoi s'arrêter en si beau chemin, et lui réserver quelque chose? Prenez-lui tout et donnez un bal chaque jour.

ah! c'est que le pauvre expirerait sur le coup, et qu'il faut bien lui laisser de quoi l'empêcher de mourir. Qui suerait des écus pour les

" Après tout " aura-t-on [illegible]

satrapes? Et c'est l'explication naïve que donne en effet l'économie politique. « L'expérience démontre, » disent ces précieux savants, « que le salaire se réduit « toujours strictement à ce qui est nécessaire pour ne pas mourir. » Le Capital prend tout ce qu'il peut prendre. il ne s'arrête que devant le cercueil où il descendrait lui-même avec sa victime.

« Mais, » s'écrie l'apologiste officieux, « ce n'est pas le commerce « seulement qui bénéficie de ces dépenses. C'est encore et surtout l'ouvrier. Voulez-« vous donc le vouer au chômage, lui ôter son travail et son pain? »

* Hypocrite! s'appuyer du travailleur contre le travailleur? Pourquoi avez-vous condamné l'ouvrier à l'industrie du luxe? il n'y tient pas. c'est la nécessité qui l'oblige d'abandonner les industries sérieuses pour ces futilités. L'impôt et le Capital vident la bourse du pauvre dans celle du Riche. Plus de débouchés ouverts aux denrées utiles. Or, les produits ne sont créés que pour l'échange. Ne le trouvant pas chez le prolétaire, ils vont le chercher là où il est, chez le Capitaliste.

L'industrie du luxe ne devrait être que l'exception. Elle est la dominante. Elle grandit sans cesse et tend à l'accaparement des bras. L'ouvrier est contraint de se réfugier dans cette besogne déplorable, et quand il est ainsi tenu par son unique gagne-pain, le capital prend texte de cette dépendance pour placer son égoïsme sous l'égide de l'intérêt populaire. Pourquoi le peuple ne travaillerait-il pas pour lui aussi volontiers et plus volontiers que pour ses maîtres?

On veut l'enchaîner par la détresse et le rendre solidaire de l'organisme qui le rançonne. On veut, par les caisses d'épargne, par l'exagération des industries de luxe, lier sa cause à celle du Capital. Comme la plèbe Romaine, on s'efforce de l'attacher aux extravagances de César. Les fêtes et les spectacles portent la mort dans les greniers et sous le chaume. Mais il s'en échappe quelques miettes pour les serfs de l'opulence. Cela suffit pour

fermer la bouche à l'économie politique.

L'aristocratie provinciale n'est pas si indulgente, et ne se tait pas, elle. Sa haine contre Paris, prompte à saisir l'occasion de le rendre odieux, dénonce avec fracas le scandale de ces prodigalités. Ce qu'elle oublie d'ajouter, c'est qu'elle monte en chemin de fer pour venir prendre sa part de l'orgie. Elle ne raconte pas non plus qu'elle a mis Paris hors la loi et le traite en pays conquis. De par les députés de la province, Paris a cessé de s'appartenir. il est en tutelle, taillable et corvéable à merci, sous la férule d'une commission prévôtale qui dispose souverainement de sa fortune, de ses maisons, de ses rues, sans lui, malgré lui, contre lui.

C'est le Paris du Lupanar, le Paris du capital qui fait les saturnales de l'Hôtel-de-Ville. Le Paris du travail et de la pensée frémit de rage devant ces attentats et ces hontes. il n'a pas besoin de Sardanapale pour vivre, et Sardanapale périra de sa main.

Jamais le machiavélisme politique n'a pu atteindre à cette monstruosité du Machiavélisme Social: river le serf à son carcan par la faim. Tel est en effet le sort des travailleurs qui fournissent aux besoins du Riche. Suivons la marche de ses écus. D'où viennent-ils? d'un prélèvement du capital sur le travail, prélèvement qui porte une douzaine de noms résumés en un seul: "intérêt."

Deux parts sont faites de cet argent: celle de l'Epargne pour placer, — nous la retrouverons tout-à-l'heure; celle de la dépense, pour consommer. Donc la consommation du riche est payée aux producteurs avec leur propre numéraire, perçu à titre de dîme. Evidemment, ils livrent gratis à l'oisif les produits qu'il a l'air d'acheter, et gratis encore

« Après tout » aura-t-on peut-être,

ceux qu'ils paraissent vendre aux individus occupés de pourvoir au superflu du privilégié. Car ces individus ne crèent rien alors qui s'échange contre un labeur quelconque. Ils forment autour de chaque oisif une sorte de domesticité mobile, entretenue gratuitement par la masse.

Dans l'ensemble de la circulation, il n'existe d'échange véritable que celui de produit contre produit équivalent. Deux chalands, un ouvrier et un rentier, entrent dans un magasin et font la même emplette. Le marchand encaisse les deux monnaies. Pour lui, profits identiques, et nulle différence entre les acheteurs, si ce n'est qu'il réserve à l'habit son meilleur sourire, à la blouse sa mine la plus froide.

Pour la société, c'est autre chose. L'achat de l'oisif est une perte sèche. Car il le solde avec l'argent d'autrui qui ne lui a rien coûté. La dépense du travailleur est un bénéfice, parce qu'elle constitue l'échange mutuel au pair. Qui fait jamais cette distinction? Personne. Loin de là, toutes les préférences, toutes les tendresses sont pour le Riche, parce qu'il verse plus de numéraire dans la circulation. Le bienheureux métal est accueilli avec transport, et l'on ne s'avise guère, en le palpant, d'en contrôler l'origine.

Du reste, il existe pour deux catégories distinctes d'ouvriers, deux voies, l'une au superflu, l'autre au nécessaire. La montre d'un Crésus et celle d'un artisan sont parfois l'ouvrage des mêmes mains. Tel bijou de prix qui brille sur la prostituée ou sur la grande dame, telle alliance achetée pour une laborieuse mère de famille, sortent d'un seul atelier, comme les wagons de première classe qui promènent le parasitisme, et ceux de troisième qui transportent les fourmilières du travail.

Ce sont par conséquent les produits, non les producteurs,

qu'il faut classer en utiles ou inutiles, suivant leur destination. Tout objet, morceau de pain ou cachemire, consommé par un oisif, est une chose perdue. Car elle a été cédée gratis, c'est-à-dire contre argent écumé par l'usure sur le travail. Perte également, toute consommation faite par l'ouvrier, pendant qu'il fabrique des produits réservés à cet oisif. Ce n'est pas sa faute, il subit la loi de la nécessité. Il est victime, il est dupe; mais en fait, il reste à la charge sociale, durant cette phase stérile de son activité. Or, tous les prolétaires se trouvent plus ou moins souvent dans cette situation. Qui d'entre eux ne travaille jamais pour un parasite?

Le Riche, disons-le, n'est pas toujours un pur fainéant, ou pis encore, un requin glouton, comme l'agioteur, le banquier. Le propriétaire-cultivateur, le chef d'une fabrique, d'une maison de commerce, font œuvre utile dans une certaine mesure. Leur talent, leur activité ont droit à une rémunération. Leur gain se divise donc en deux parts, l'une légitime, celle du travail, l'autre, illégitime, illicite, celle du capital. Pas facile à tracer la limite. Car, dans les bénéfices industriels, l'intérêt des avances, varie à l'infini, et plus encore le mérite du patron.

Selon l'idée socialiste, — l'équivalence, — le profit de l'exploitant ne devrait pas dépasser celui d'un ouvrier. Ce qu'il touche en sus serait alors le prélèvement capitaliste sur la main-d'œuvre. Naturellement, ce système n'est pas du goût des patrons. Ils n'entendent sacrifier ni la dime métallique, ni leurs prétentions de supériorité personnelle. Maîtres par l'or, maîtres par l'intelligence, ils ne rendront pas leur épée, comme disait Charles X, et vraiment, pareil espoir serait aujourd'hui une pure utopie, grâce à l'ignorance générale, ce rempart de l'inégalité. Seule, la diffusion des

« Après tout » aura-t-on peut-être,

lumières aura raison des résistances et fera une réalité de ce qui semble aujourd'hui une chimère.

Enfin l'oisif, lui-même, rend un service dont on doit tenir compte; c'est la violente envie qu'il donne de le démolir. Ce service en vaut bien un autre, et peut s'inscrire à l'article: "enseignement".

Cette réserve faite pour acquit de conscience, répétons que le personnel, employé à satisfaire les besoins des oisifs, est une armée entretenue gratis par les citoyens qui travaillent. Or, le prolétariat tout entier est enrôlé de force dans cette armée par la conscription du capital, et y fournit un temps de service plus ou moins long, suivant les industries. Pendant cette période, chaque homme de corvée est une charge publique, absolument comme le soldat sous le drapeau.

Toutefois le mécanisme de cet esclavage n'a point le sans-façon brutal de la servitude militaire. Loin de là, il est d'un raffinement presqu'impénétrable. La chaîne pèse, l'attache en est invisible. Essayons de la mettre à nu.

Qu'on suppose cent mille hommes, puisant toute la journée de l'eau dans la Seine, au pont de Grenelle, pour l'aller reverser au pont de Bercy; certes la besogne serait rude et le salaire bien gagné. Mais, comme une pareille besogne est complètement improductive, et ne met pas la valeur d'un fétu dans la circulation, les cent mille manœuvres condamnés à ce supplice des Danaïdes, resteraient aux crochets des travailleurs sérieux.

Tel est précisément le cas de toute occupation consacrée aux oisifs. Le travail qui ne s'échange point contre (le prix) un travail équivalent, mais contre des écus provenant de l'intérêt du capital, est du travail perdu, comme celui qui charrie la Seine en détail de Grenelle à Bercy.

Or, la France entière fait cet agréable métier pendant la moitié de l'année. 183 jours, en moyenne, sur 365, les salariés, — neuf dixièmes du pays, charrient la Seine, à la cruche, de Grenelle à Bercy, pour entretenir dans l'oisiveté l'autre dixième, les gens du revenu net, les seigneurs du capital.

Plus une profession tient de près au luxe, plus elle compte, par an, de ces journées de porteur d'eau. Le maximum, — toute l'année, — est pour les domestiques. Ceux-là, du reste, promènent l'eau à la tasse. Le minimum, — un mois environ, revient au journalier des champs. Lui, porte à tonneaux sur l'échine. C'est dur. Mais, comme il fonctionne alors pour l'alimentation des oisifs, il a beau accomplir le miracle de Cana, tout en ne buvant que de l'eau, le pain qu'il mange durant ces trente jours, est du bien jeté à la rivière, comme le pain qu'il fait manger.

"Quoi!" dira-t-on, "le pain qui s'achète avec l'argent de l'oisif, est du bien jeté à l'eau. Pourquoi donc alors, déplorer le fléau de l'absentéisme? Sur ce point, tout le monde est d'accord. Il paraît qu'on se trompe. Car, si la présence des rentiers est inutile et même funeste, leur absence est au moins indifférente."

Non! Elle doublerait le mal. Aujourd'hui le parasitisme capitaliste écrème d'abord les deux cinquièmes du produit national. Cette légère dîme prélevée, il paie aux travailleurs une somme qui leur permet de racheter, au jour le jour, les trois cinquièmes restants. Cette somme, égale seulement au gain légitime de 210 jours, doit faire face aux besoins de l'année entière. Telle est la situation actuelle, fort triste assurément. L'ouvrier vit mal, sans garantie, sans sécurité, toujours au bord ou au fond de la misère.

Mais si les oisifs dépensaient à l'étranger leurs revenus, ce serait une bien autre histoire. Toute cette partie du numéraire, que leurs achats reversent au pair dans la circulation, s'écoulant au dehors pour jamais, le corps social périrait d'épuisement. C'est une menace de ce genre, le plongeon des espèces, qui s'efforce de tenir le peuple en bride. Et la menace n'est pas de trop.

Dix pour cent de parasitisme, trente pour cent perdus à le défrayer, et la nation mise à la portion congrue de trois cinquièmes, de son produit, ce n'est pas gai. Ah! par exemple, elle a pour dédommagement la contemplation des beaux messieurs et des belles dames, cette corbeille de fleurs dont elle est le fumier. Certes, le spectacle est ravissant, mais on ne dira pas que la vue n'en coûte rien.

Une hypothèse. Si la France avait la douleur de perdre ce gracieux spectacle, que deviendraient les spectateurs? On suppose, après la chute du rideau, la disparition des personnages seulement, non celle du matériel. Pour quel serait le résultat? les campagnards du labour et de la vigne, bénéfice énorme, immédiat et gratuit. L'expérience l'a déjà prouvé. Mesure que l'occupation se rapproche du luxe, embarras et malaise croissants, d'abord. Toute la

"Après tout" dira-t-on peut-être, ...

dynastie de sa Majesté l'Empereur Ecu s'est esquivée à la hâte et laisse en plan ses vassaux. Les esclaves de l'opulence, complices involontaires pris dans l'engrenage du parasitisme, se voient contraints d'abandonner le service du superflu pour celui du nécessaire et de l'utile. Ce changement de décor ne s'improvise pas au coup de sifflet. L'angoisse de l'entr'acte, pour chaque corps d'état, serait en raison directe de son inféodation actuelle au monde de la vente.

Pas de plus méchant maître que le luxe. Les industries, ses servantes, souffrent de ses incartades dans la bonne fortune, de ses colères et de ses frayeurs dans la mauvaise, et ne peuvent jamais compter sur un lendemain. Le péril ne fait que grandir pour elles avec les envahissements de cet excentrique patron qui leur ouvre comme en perspective finale, le naufrage.

Telle est la difficulté que le présent prépare à l'avenir. La regarder en face, et sous toutes les faces, est le devoir de chacun, afin d'être prêt à la résoudre, le jour où elle surgira.

Ce jour du reste n'est pas demain. Sire Capital est toujours souverain seigneur, avec droit de vie et de mort. Ouvrez là-dessus livres et journaux, qu'y lit-on? une seule phrase à cent variantes: "Le Capital "est timide. il fuit ou se cache à la moindre alerte. ne l'effarouchez pas."

"L'argent a peur. toute émotion, politique ou autre, le fait "disparaitre. Ne vous émotionnez pas. Ni mots, ni gestes. Fixe! les yeux à "quinze pas devant vous!"

"Les ouvriers s'ôtent le pain de la bouche, en effrayant le numé-"raire. Le numéraire est poltron. une mouche qui vole le met en déroute. "empêchez les mouches de voler."

Traduction vulgaire: "Les Riches, au premier accès d'épouvante,

"arrêtent l'activité sociale par le retrait des espèces. Voilà "ce qui pend au nez du peuple. il crèverait de faim. Qu'il y songe et se tienne tranquille." 336

Ces menaces ne parlent que de peur, jamais de colère. réserve habile, mais inacceptable. il y a plus de rage que d'effroi dans les évanouissements de sa majesté l'Empereur Ecu. (l'aveu en a été fait (1)) La première réplique du capital à une Révolution, c'est sa retraite sous la tente d'Achille, retraite beaucoup moins légendaire que celle du travail sur le Mont-Aventin.

La presse conservatrice de toutes nuances n'a jamais opposé au parti Révolutionnaire que l'argument ci-dessus, et, convenons-en, il est décisif: "soumission ou la mort!" Ce dilemme est fort commode assurément pour les aristocraties. Mais la nation le trouve violent et voudrait mettre un terme à cette sinistre plaisanterie.

Sire capital est une puissance sans contrepoids. Nulle force ne lui est un obstacle. il ne souffre ni qu'on le gêne, ni qu'on fasse mine seulement de le contrarier. il a les nerfs horriblement susceptibles. Dès qu'une politique lui déplait, il coupe les vivres. s'il veut dompter une population, la mettre à genoux, il suspend la production par une double manœuvre. La part de ses dépenses est réduite au strict nécessaire. Tout le reste va se joindre à l'épargne, et l'Epargne elle-même s'ensevelit toute entière dans les coffres. Elle ne daigne même plus en sortir pour exploiter le travail, lui arracher ses dîmes. Non, rien! Elle le supprime.

On voit le système et ses conséquences. Plus il y a d'affaires et d'activité, plus un pays tombe à la merci de la majesté l'Empereur Ecu. Les contrées

(1) Citer le journal qui raconte la grève du Capital de l'année 48 et des années suivantes

"Après tout" dira-t-on p...

agricoles sont un peu à l'abri de ce fléau. La terre, créatrice par elle même tire de son propre fond. La conspiration des espèces ne la condamne point au chômage. Le propriétaire ne peut ni l'enfouir, ni l'exporter. ah! s'il le pouvait!!!.....

Un peuple industriel et commercial, au contraire, est serf du coffre-fort. La finance le tient sous ses pieds. Telle est la condition de l'Angleterre et de la France. Leur chaîne s'alourdit chaque année. D'un mot, le capital peut lancer la misère et la faim sur les masses rebelles à son joug. Il en coûte à une nation de s'être engagée à l'aveugle dans une pareille voie. Elle ne s'appartient plus et roule vers les abîmes.

L'Angleterre, avec ses lords à millions et ses pauvres à famine, l'Angleterre courant les mers pour vendre ses produits à coups de canon et faire de l'or à son aristocratie, donne l'idée du Montblanc ou du pic de Ténériffe, qui serait posé en équilibre sur un obélisque haut de mille mètres. Gare dessous..... et dessus!

" Comment!" s'écrie Gobseck, "Voleur et meurtrier, " ce capital adoré par tous comme le Dieu secourable, " ce génie des contes Arabes qui improvise des palais dans une nuit, " cet arrosage divin qui fertilise le sein des déserts!"

" un peu moins de contradictions, s'il vous plaît! Toutes " les plaintes des ouvriers contre lui commencent par une Catilinaire et " finissent par une invocation. Absent, on l'écrase d'anathèmes. Dès " qu'il arrive, on l'étouffe d'embrassements."

" Voyons! il faut s'entendre. S'il est Troppmann, qu'on " le guillotine, et n'en parlons plus. Mais le condamner à mort avec " les plus terribles considérants, et clore l'arrêt en se jetant à ses pieds,

" Vrai! c'est trop drôle!"

" Dès qu'il paraît dans une localité morte, la vie y pénètre " avec lui. C'est une résurrection, ou plutôt une naissance soudaine. Maisons " de s'élever, magasins de se remplir, populations d'accourir au festin servi " par sa munificence, ... et au dessert, on le lapide!!... ah!"

Eh! oui, on salue par des cris de joie l'arrivée du capital. C'est de l'argent qui rentre dans la circulation. À quel prix, peu importe! il en revient quelque chose au travailleur. Noël! Noël!.. on ne voit que le service rendu. Personne ne s'avise que, fils d'une spoliation, ce divin métal va devenir père d'une autre.

Ne sonnez pas vos cloches, pauvres gens! Point de cantiques d'actions de grâce! Hélas! ces chants d'allégresse ne se changeront que trop vite en gémissements. La pieuvre va vous appliquer ses suçoirs et aspirer votre sang goutte-à-goutte. Avant peu, autour de l'immense usine aux minarets fumants, on verra grouiller une foule malingre, des femmes livides et décharnées, des enfants dévorés par les scrofules et la phthisie. C'est sa majesté l'Empereur Écu qui lève sur le travail au rabais son tribut de cadavres.

Il faut bien amorcer la ligne pour prendre d'autre poisson. Il faut bien que l'épargne du sire se gonfle, pour recommencer ailleurs le semis de deniers et la moisson de victimes. Il existe toujours quelque part un coin prédestiné, où le glorieux souverain doit improviser une population pour la servitude, l'abrutissement et la mort. Maudit soit le jour où, au bruit des acclamations et des fanfares, il vient y planter son drapeau noir, entre la prison, l'hôpital et le cimetière!

" Après tout" dira-t-on peut-être, vous ...

Dans un pamphlet économique, intitulé : ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas, Bastiat s'élève avec beaucoup de raison contre les dépenses gouvernementales. " Vous déplacez le travail," dit-il. " C'est déplacer " le travailleur, c'est troubler les lois naturelles qui président à la distribu- " -tion de la population sur le territoire. Quand cinquante millions sont " laissés au contribuable, comme le contribuable est partout, ils alimentent " du travail dans quarante mille communes de France. ils agissent dans le " sens d'un lien qui retient chacun sur sa terre natale. ils se répartissent " sur tous les travailleurs possibles et sur toutes les industries imaginables. " Que si l'Etat, soutirant ces cinquante millions aux citoyens, les accumu- " et les dépense sur un point donné, il attire sur ce point une quantité pro- " -portionnelle de travail déplacé, un nombre correspondant de travailleurs dé- " -paysés, population flottante, déclassée et, j'ose dire, dangereuse, quand le " fonds est épuisé."

Fort bien. Mais que fait donc autre chose le spéculateur, lorsque, jetant sur un point choisi par son caprice, une masse de dollars, offerte brusquement à l'échange, il attire des nuées d'ouvriers qui accourent de tous les points de l'horizon? Qu'est-ce que ce numéraire? la dîme prélevée par le capital, comme l'impôt est prélevé par le fisc, sur les serfs du travail. il arrive souvent de fort loin, et bouleverse les localité qu'il envahit, par le tumulte soudain d'activité qui éclate à son contact.

On ~~[illegible]~~ l'accueille avec enthousiasme, c'est vrai. Mais qu'il est payé cher! Ce qu'il apporte, ce n'est point ce labeur paisible et régulier qui procure le bien-être, parce qu'on en récolte tous les fruits; c'est une corvée écrasante, implacable, presque sans réparation, la chair humaine broyée sous la meule pour en extraire jusqu'au dernier suc.

Plus stable sans doute que ceux du gouvernement, ce cruel atelier n'en est pas moins le jouet des crises, des chômages, des soubresauts perpétuels qui dénoncent toujours la malfesance de l'exploitation capitaliste. sous un pareil régime, tout n'est ~~que~~ qu'arbitraire, ~~par~~ ~~[illegible]~~ dès lors anarchie. Par l'im- -pôt, par les grandes compagnies, par l'intérêt sous toutes ses formes, la ~~[illegible]~~ monnaie, sous traite à l'échange direct, s'amasse en capitaux, lancés ensuite dans les voies folles de la spéculation, dans les débauches de la commandite.

L'ouvrier réduit à un salaire qui maintient à peine sa vie, ne conserve pas un fétu disponible pour concourir à l'alimentation, encore bien moins à l'établissement des foyers du travail. Le numéraire, indispensable à cet effet, lui est enlevé en manière de dîme, ~~[illegible]~~ perçue indéfiniment sur son labeur par chaque nouvelle intervention du métal précieux. Cela s'appelle faire valoir son argent, c'est-à-dire le faire valoir plus qu'il ne vaut, en abusant de la nécessité du moyen d'échange pour ne le céder qu'à titre usuraire.

Le travailleur, pendant qu'il crée un produit, a besoin de vivre, on concède cela. Pour vivre, il faut de l'argent. il n'en a pas. Monseigneur Ecu lui en avance, sous le nom de salaire, une ration aussi exigüe que possible, moyennant quoi, il s'empare, ~~[illegible]~~ du produit qui a une valeur bien supérieure. il a fourni, c'est vrai, les matières premières, et très-souvent l'outillage. Seulement, il les devait lui- -même à un écrémage antérieur du travail. En somme, son gain, aux dépens du véritable producteur, se compose de l'intérêt à cinq ou six pour cent, de tout le capital engagé dans l'entreprise, et d'un bénéfice variable, quelquefois énorme.

" Après tout" dira-t-on peut-être, " Vous admettez la

Dans un pamphlet économique, intitulé : Ce qu'on voit et Ce qu'on

24

" nécessité du capital. Qualifiez-le accaparement de numéraire, ou comme il
" vous plaira. c'est toujours un produit réalisé en espèces et réservé pour une
" consommation fructueuse. c'est une épargne très utile sur les dépenses per-
" -sonnelles qui dissipent sans reproduire."

un instant! oui, votre dépense, à vous, oisifs, est stérile, parceque vous ne créez rien en retour. mais celle du travailleur est féconde, puisqu'il la compense par son produit. il la compense même bien au delà, car il laisse entre vos mains cet excédant que vous lui extorquez sous prétexte de service rendu. Et quel est, s'il vous plait, ce service? la grâce que vous prétendez lui faire, en donnant quelques écus de sa main-d'œuvre il est contraint de vous en payer le prix à votre tarif, plus une série de primes arbitraires qui sont de véritables déprédations.

Ces monceaux de primes assurent aux riches, avec l'oisiveté, une opulence qui leur permet à la fois le gaspillage, très-père du luxe, et l'épargne, mère plus funeste encore de l'exploitation.

" il n'est pas moins vrai que dans votre ère d'utopie,
" il faudra, comme à-présent, de l'économies, un capital, pour exécuter
" les grandes entreprises." non! rien de ce vocabulaire de désordre. ni épargne, ni capital, mais un excédant naturel de produits, dû à la spontanéité d'une nation éclairée et libre. alors que l'oisif aura pris place dans la série des animaux disparus, toute consommation deviendra utile, car elle ne sera jamais que la contre-partie d'une production équivalente. Les phénomènes de la production pourront s'accomplir dans cette limite normale, qui n'admet l'excès ni en plus ni en moins, parcequ'elle résulte de l'équilibre spontané. Créations

industrielles, travaux publics, seront l'œuvre féconde de la volonté générale, et non plus le jeu ruineux de la spéculation ou des pouvoir absolu. Il serait temps bientôt de poser une borne à ces affligeantes excentricités. l'Haussmanisation de Paris et des provinces est un des grands fléaux du Second empire. On ne saura jamais à combien de milliers de malheureux ces maçonneries insensées ont coûté la vie, par la privation du nécessaire. La gruerie de tant de millions est une des causes principales de la détresse actuelle. on ne peut pas dérober impunément aux exigences courantes une masse si énorme de richesses. Les Edifices privés et publics ne sont point, comme les vêtements ou les vivres, des objets d'une consommation immédiate et rapide. Mr de la Palisse sait cela. Leur valeur, soit d'utilité, soit d'échange, est de longue durée, et se répartit sur plusieurs générations. le travail qui les crée, ne doit donc passer qu'après la production [illegible] de nécessité commune et permanente. c'est seulement lorsqu'on a pourvu à tout ce qui est consommation impérieuse, que le surcroit de l'activité nationale peut, avec profit, s'immobiliser dans les constructions destinées à l'avenir. usines, routes, canaux &. Elles ont pour limite rigoureuse la proximité des besoins futurs. [illegible] "Quand le bâtiment va, tout va", dit un adage populaire, passé à l'état d'axiôme économique. à ce compte, ces pyramides de Chéops, montant ensemble vers la nue, attesteraient un

Oui, dans un état bien ordonné, où l'Epargne n'étranglerait pas l'échange, le bâtiment serait le thermomètre vrai de la ~~richesse~~ force publique. car alors il révèle un accroissement de la population et un excédant de travail qui, tous besoins satisfaits, améliore le présent et fonde pour l'avenir. Hors de ces conditions, la truelle n'accuse que des fantaisies meurtrières de ~~[illegible]~~ l'absolutisme. Quand il oublie un instant sa fureur de la guerre il est pris de la fureur des bâtisses et se lance à fond de train dans les extravagances. il vise à la gloire et fait litière des générations vivantes pour séduire la postérité. Les foules ne sont que trop souvent complices de cette démence. Les Pyramides d'Egypte, l'Escurial de Philippe II, le Versailles de Louis XIV, et tant d'autres monuments, admiration de l'histoire qui devrait les maudire, ont été construits avec les larmes et les ossements des contemporains. ~~[illegible]~~

Toutes les bouches vénales ont célébré en chœur les grands travaux qui renouvellent la face de Paris. Rien de triste comme ces immenses remuements de pierres par la main du despotisme, en dehors de la spontanéité sociale. il n'est pas de symptôme plus lugubre de la décadence. A mesure que Rome tombait en agonie, ses monuments surgissaient plus nombreux et plus gigantesques. Elle bâtissait son sépulcre et se faisait belle pour mourir.

Mais le monde moderne ne veut pas mourir, lui, et la bêtise humaine touche à sa fin. on est las des grandeurs homicides. Les calculs qui ont bouleversé la capitale dans un double but ~~[illegible]~~ de compression et de vanité, échoueront devant l'avenir comme ils ont échoué devant le présent ~~[illegible]~~ ni en moins, parce qu'elle résulte de l'équilibre spontané. ~~[illegible]~~

C

340

Les apologies de l'usure

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Les apologies de l'usure.

Le plus hardi entre les apologistes du capital, celui qui expose, avec le plus de franchise et qui justifie avec le plus d'audace ses désolants exploits, Frédéric Bastiat, a écrit en tête même de son apologie, les signes suivantes, adressées directement aux ouvriers :

« Vous devez vous dire : Voici deux hommes. L'un travaille soir et matin, d'un
« bout de l'année à l'autre et, s'il a consommé tout ce qu'il a gagné, fût-ce
« par force majeure, il reste pauvre. Quand vient la saint-Sylvestre, il ne se
« trouve pas plus avancé qu'au premier de l'an, et sa seule perspective est de
« recommencer. « L'autre ne fait rien de ses bras ni de son intelligence.
« Du moins, s'il s'en sert, c'est pour son plaisir. Il lui est loisible de n'en rien faire,
« car il a une rente. Il ne travaille pas, et cependant il vit bien, tout lui arrive
« en abondance, mets délicats, meubles somptueux, élégants équipages ; c'est-à-
« dire qu'il détruit chaque jour des choses que les travailleurs ont dû produire à
« la sueur de leur front. Car ces choses ne se sont pas faites d'elles-mêmes, et quant
« à lui, il n'y a pas mis les mains.

« C'est nous, travailleurs, qui avons fait germer ce blé, verni
« ces meubles, tissé ces tapis. Ce sont nos femmes et nos filles qui ont filé, découpé,
« cousu, brodé ces étoffes. Nous travaillons donc pour lui et pour nous ; pour lui
« d'abord, et pour nous, s'il en reste.

« Mais voici quelque chose de plus fort. Si le premier de ces
« deux hommes, le travailleur, consomme dans l'année ce qu'on lui a laissé de
« profit dans l'année, il en est toujours au point de départ, et sa destinée le condamne
« à tourner sans cesse dans un cercle éternel et monotone de fatigues. Le travail n'est
« donc rémunéré qu'une fois. Mais si le second, le rentier, consomme dans l'année
« sa rente de l'année, il a, l'année d'après et les années suivantes, et pendant
« l'éternité entière, une rente toujours égale, intarissable, perpétuelle. Le capital
« est donc rémunéré non pas une fois ou deux fois, mais un nombre infini de fois !
« En sorte qu'au bout de cent ans, la famille qui a placé vingt mille francs à
« 5 pour 100, aura touché cent mille francs, ce qui ne l'empêchera pas d'en toucher
« encore cent mille dans le siècle suivant. En d'autres termes, pour vingt mille francs
« qui représentent son travail, elle aura prélevé, en deux siècles, une valeur décuple sur
« le travail d'autrui. »

« N'y-a-t-il pas dans cet ordre social un vice monstrueux
« à réformer ? Ce n'est pas tout encore. S'il plaît à cette famille de restreindre
« quelque peu ses jouissances, de ne dépenser, par exemple, que neuf cents francs au
« lieu de mille, — sans aucun travail, sans autre peine que celle de placer cent francs
« par an, elle peut accroître son capital et sa rente dans une progression si rapide
« qu'elle sera bientôt en mesure de consommer autant que cent familles d'ouvriers
« laborieux. Tout cela ne dénote-t-il pas que la société actuelle porte dans son
« sein un cancer hideux, qu'il faut extirper au prix de quelques souffrances passagères ? »

Nous avons pensé cela souvent, nous tous socialistes, mais personne ne l'a dit avec tant d'éloquence ! Qui oserait bien répondre à cette page foudroyante ? — Qui ? Bastiat lui-même, et voici en quels termes :

« 1°, il est conforme à la nature des choses et à la justice que le
« capital produise une rente ;

« 2°, il est conforme à la nature des choses et à la justice que la
« rente du capital soit perpétuelle ;

« 3°, l'intérêt du capital, naturel, juste, légitime, est aussi utile
« à celui qui le paie qu'à celui qui le perçoit. »

« Le problème à résoudre est celui-ci : « Mondor prête au-
« jourd'hui un instrument de travail qui sera anéanti dans quelques jours. Le

"Capital n'en produira pas moins intérêt à Mondor ou à ses héritiers pendant
" l'éternité toute entière."

"Productivité du capital, perpétuité de la rente! ces questions
" sont difficiles, et le lecteur n'en a certainement pas la solution au bord des lèvres. Eh! bien,
" ce que je redoute, moi, ce n'est pas d'être obscur, mais d'être trop clair. J'ai
" peur qu'on ne m'accuse d'enfoncer une porte ouverte."

" alors, me dira-t-on, à quoi bon votre écrit? que sert
" d'expliquer ce que tout le monde sait? — Distinguons, s'il vous plait. une
" fois l'explication donnée, plus elle est claire et simple, plus elle semble su-
"-perflue. Chacun est porté à s'écrier: "je n'avais pas besoin qu'on résolût
" pour moi le problème." C'est l'œuf de Colomb."

À ces tranchantes paroles, un frisson de terreur m'a fait tomber le livre des mains. Tant d'assurance dans une si cruelle affirmation! si cet homme disait vrai! si les sociétés humaines, comme tout le règne animal, étaient construites sur le plan de l'extermination mutuelle! si les hommes étaient condamnés, pour vivre, à s'entre-dévorer! Et pris d'angoisse, je n'osais relever le volume, de peur d'y rencontrer une conviction accablante.

On a beau se croire soi-même en possession d'une certitude, on ne se heurte pas impunément à de si hautaines déclarations. Faudrait-il donc opter en ce monde, entre la misère et le vampirisme ou se réfugier dans le suicide? Est-ce là tout le choix que notre destinée nous laisse?... Et le livre restait à terre.

Mais enfin, notre race est sociable et perfectible; c'est son double attribut. Cette idée m'a rendu courage. Si on doit vivre par l'assistance réciproque, ce n'est donc point par la guerre sans quartier. il y aurait contradiction. Un peu rassuré, j'ai r'ouvert le volume, curieux de lire la fameuse démonstration, simple jeu d'enfant pour l'auteur, travail d'Hercule pour tout autre.

La réaction d'ailleurs était vite arrivée. L'épouvantail tournait au puff et ma consternation à la moquerie. L'œuf de Colomb sentait par trop les bords de la Garonne. Cette crainte de perdre, par excès de clarté, les bénéfices de sa gloire, est un truc de place publique. Qui veut trop prouver ne prouve rien. L'outrecuidance ne démontre que le charlatanisme.

Après un tableau si lamentable et si vrai des iniquités sociales, signifier d'un ton rogue que ces iniquités sont la justice même, le droit de l'oisif, et surtout la providence des travailleurs, c'est tomber dans la bouffonnerie.

Vous leur faites, seigneur, en les croquant, un grand bonheur.

Goûtons un peu du miel si clair et si doux qui sucre cette pilule aux ouvriers, pour la faire avaler sans grimace. Bastiat leur continue son speech. il avait pris pour exorde leur mauvaise humeur. Sa péroraison sera la potion calmante.

" J'en suis bien convaincu, il y a des moments où votre intelli-
"-gence conçoit des doutes et votre conscience des scrupules sur la propagande qui se
" fait contre le Capital et la rente. Vous devez vous dire quelquefois: "Mais pro-
"-clamer que le capital ne doit pas produire d'intérêts, c'est proclamer que le prêt
" doit être gratuit, c'est-à-dire que celui qui a créé des instruments de travail,
" ou des Matériaux ou des Provisions de toute espèce, doit les céder sans compen-
"-sation. Cela est-il juste? Et puis, s'il en est ainsi, qui voudra prêter ces ins-
"-truments, ces matériaux, ces provisions? Qui voudra les mettre en réserve? Qui
" voudra même les créer? Chacun les consommera à mesure, et l'humanité ne fera
" jamais un pas en avant. Le capital ne se formera plus, puisqu'il n'y aura
" plus intérêt à le former. il sera d'une rareté excessive. Singulier acheminement
" vers le prêt gratuit! Singulier moyen d'améliorer le sort des emprunteurs que

10/31 de le mettre dans l'impossibilité d'emprunter à aucun prix ! Que deviendra
" le travail lui-même ? Car il n'y aura plus d'avances dans la société, et l'on
" ne saurait citer un seul genre de travail, pas même la chasse, qui se puisse
" exécuter sans avances. Et nous-mêmes que deviendrons-nous ? Quoi ! il ne nous
" sera plus permis d'emprunter pour travailler, dans l'âge de la force, et de
" prêter pour nous reposer, dans nos vieux jours ! La loi nous ravira la perspective
" d'amasser un peu de bien, puisqu'elle nous interdira d'en tirer aucun parti. Elle
" détruira en nous et le stimulant de l'épargne dans le présent, et l'espérance du
" repos dans l'avenir. Nous aurons beau nous entêter de fatigue, il faut renoncer
" à transmettre à nos fils et à nos filles un petit pécule, puisque la science moderne
" le frappe de stérilité, puisque nous deviendrions des exploiteurs d'hommes, si nous
" le prêtions à intérêt. Ah ! ce monde, qu'on ouvre devant nous comme un idéal, est
" encore plus triste et plus aride que celui que l'on condamne, car de celui-ci au
" moins, l'espérance n'est pas bannie !"

[redacted] (redacted). L'Espérance n'est pas bannie ! j'entends..... l'ouvrier qui peut devenir patron, le tâcheron, le marchandage. Oh ! oui, compris ! trop compris ! [redacted]

Ce dernier mot vient de couper mon fou rire. [redacted]. J'en ai encore les yeux en larmes, mais je ne ris plus. [redacted] Le tâcheron en perspective ! [redacted] On sait de quoi il est la graine. C'est dommage ! une si désopilante [redacted] péroraison ! De quoi se faire du bon sang pour la huitaine ! Voyez-vous ce travailleur, les bras levés au ciel dans un sombre désespoir, parce qu'on ne peut plus prêter ni emprunter. "Que faire, ô juste Ciel ! que devenir sur cette terre, si on
" n'emprunte plus quand on est jeune, si on ne prête plus quand on est vieux !"

Là, là... cher ami, la douleur vous égare. Dans les vieux

jours, quand le patron vous met dehors, cassé et usé, on n'en guère en fonds pour prêter, et dans l'âge de la force, on n'emprunte pas, on n'en a pas besoin.

" Si fait bien ! on emprunte pour travailler."

Ah ! pour faire travailler, oui. pour s'établir. j'y suis. Mais, si tous les travailleurs s'établissent dans leur jeunesse, il ne restera plus d'ouvriers, il n'y aura plus que des patrons. ou plutôt, ouvriers et patrons auront également disparu, et on ne verra que des citoyens s'occupant, chacun à part pour son compte. Or, un travailleur isolé peut en général vivre, mais n'amasse point. Le profit est prélevé sur les salaires. Plus de salariés, plus de bénéfices, plus d'épargne. Plus de pécule petit ou gros à transmettre aux fils et aux filles. D'ailleurs l'industrie moderne est inconciliable avec ce morcellement absolu du travail. Régime du patronat, ou régime de l'association, il faut de grands ateliers où de nombreux détails concourent à un vaste ensemble. Cette multitude d'industriels, tous seuls, ni employés, ni maître, serait une chimère. Personne n'y songe.

La rhétorique de Bastiat ne s'adresse évidemment qu'aux Marchandeurs. Ces sanglots, ces gémissements sur la suppression de l'emprunt et du prêt, sont d'un homme déçu dans ses visées d'exploitation. Travailleur, pour notre débitant de harangues, signifie aspirant-Capitaliste. il affuble le capital d'une blouse et plaide sa cause avec des larmes de Crocodile.

Rien d'étonnant. Le tâcheron est le Benjamin de l'Économie politique. Dans la classe ouvrière elle ne distingue et n'estime que lui. [redacted] prédilection bien naturelle [redacted] est le futur patron qu'elle aime à travers l'ouvrier du moment. Elle couve avec tendresse l'œuf d'où sortira l'exploiteur.

Affaire de complaisance. Cette prétendue science a pris parti à outrance pour les déprédations du capital. il lui faut des alliés, [redacted]

dans sa guerre aux travailleurs. Où en prendre de plus utiles qu'au milieu de leurs propres rangs? Les Marchandeurs se rencontrent là tout-à-propos pour fournir une réponse aux plaintes du prolétariat, une fin de non-recevoir contre ses revendications. On les cite en exemple. On dit: "Puisqu'une vie laborieuse et régulière conduit ceux-là de la pauvreté à l'aisance, souvent à la fortune, pourquoi pas les autres? C'est donc leur faute. Qu'ils ne s'en prennent qu'à eux seuls, à leur paresse, à leur inconduite, et n'accusent point la société qui n'en peut mais."

Ainsi posée, la question passe du terre-à-terre économique dans le domaine plus élevé de la physiologie et de la morale: il ne convient pas de la traiter par incidence. Elle recevra plus loin son développement. Bornons-nous ici à relever la maladresse et l'imprudence des économistes. Le reproche de fainéantise et d'inconduite, tiré de l'exemple des parvenus, est leur gros argument contre la masse des ouvriers restés la proie de la misère. Ils ne paraissent pas sentir l'inconvenance et le danger, ni même entrevoir la portée de ces absurdes récriminations.

"Le Bâton de Maréchal dans la giberne de chaque conscrit n'était qu'une arlequinade. La Balançoire des salariés passés Bourgeois est en même temps une ineptie, un outrage et une cruauté. Quel homme de sens a jamais pris texte de l'exception pour infirmer ou calomnier la règle? Les parvenus au Patronat ne forment que le très-petit nombre. De cette minorité infime a-t-on le droit d'arguer contre l'immense multitude qui naît, languit et meurt dans la détresse? a-t-on le droit de la proclamer un ramas d'ivrognes, de débauchés et de paresseux?

Eh! bien, soit! accordé! Cette masse innombrable n'est victime que de ses propres vices et mérite son sort. Alors c'est bien pis et la responsabilité se dresse autrement menaçante contre la société entière. Tout-à-l'heure elle n'était accusée que de

faire des malheureux par centaines de millions. La voici coupable de fabriquer des centaines de millions de Chenapans. Et en joignant à ce chiffre, après examen du dossier, les riches, (cent fois) plus débauchés, plus ivrognes et plus fainéants que les pauvres, qui du moins le sont à leurs frais, cette société sacrosainte reste convaincue d'être une épouvantable officine de sacripants. Donc, sa religion, son gouvernement, ses institutions, horreurs, monstruosités. Vite une adresse au déluge, pour qu'il balaie de la face de la terre ce crime à milliards de têtes.

Reprenons le discours de Bastiat qui a la prétention d'être une réponse péremptoire aux griefs des ouvriers, l'apothéose du capital et la preuve sans réplique de sa légitimité, de sa bienfaisance universelle. Le peuple n'a plus qu'à se prosterner aux pieds de ce Dieu Sauveur.

On demeure ébahi, en comparant cette assurance superbe avec la profonde inanité des arguments. Pas l'ombre d'une preuve en faveur de la rente. Pas un mot qui réfute l'accusation d'iniquité, si vigoureusement formulée dans la première partie du discours. Rien que de burlesques doléances sur la méchante querelle faite à l'usure, comme si on insultait de gaîté de cœur une sainte dans sa châsse. L'opulence et l'oisiveté parasites de la misère et du travail! Eh! bien, après? Ce scandale est le fruit naturel de l'opération la plus légitime, le prêt à intérêt. Le prêt-à-intérêt, voilà le salut de l'humanité!

Bastiat, dans son argumentation, part de ce principe que le prêteur de capitaux en a été d'abord le créateur. Où voit-il cela? C'est le contraire qui est vrai. En général, celui qui prête ne crée rien... il faut excepter les hommes des professions dites libérales, écrivains, artistes, médecins, avocats, &c tous ouvriers de la pensée. L'argent que ceux-là gagnent est un véritable salaire. S'ils le placent à intérêt, ils ont tort. Nous

verrons que l'intérêt d'un capital quelconque est toujours illégitime. S'ils prêtent ensuite les sommes provenant de cette rente, leur tort est double. Car ils rentrent alors exactement dans la condition des prêteurs habituels qui tirent un revenu du labeur d'autrui.

C'est le cas ordinaire. Les 99 centièmes des rentes perçues sous quelque nom, sous quelque forme, à quelque titre que ce soit, sont la fortune de gens qui ne font jamais œuvre de leurs dix doigts, des gens de la catégorie dont Bastiat lui-même parle plus haut en ces termes : " il ne " fait rien de ses bras ni de son intelligence. Du moins, s'il s'en sert, c'est pour " son plaisir. il lui est loisible de n'en rien faire, car il a une rente."

Bastiat, s'il est vrai, a mis ces paroles amères dans la bouche d'un ouvrier. mais il n'en conteste pas la vérité. ( ) il l'admet pleinement, au contraire, ce qui ne l'empêche pas de trouver une pareille énormité, juste, naturelle et nécessaire. c'est à n'y pas croire. Quand le personnage qui "ne fait rien ni de " son intelligence, ni de ses bras, parcequ'il a une rente, place à intérêt, soit l'argent de sa rente, soit les instruments de travail, matériaux, ou provisions de toute espèce qu'il s'est procurés avec cet argent, peut-on dire qu'il a créé le capital ainsi prêté ? Bastiat ne le dit pas, en effet, mais il estime ce placement la chose la plus consciencieuse du monde. Pourquoi ? Parcequ'en remontant au déluge, pour trouver le premier exemple et l'origine du prêt à intérêt, il démontre que cet Adam des prêteurs a loué légitimement avec prime, un capital en nature, fruit de son travail.

" Légitimement", non ! il ne démontre pas cela du tout, comme on verra, mais enfin il croit le démontrer. admettons un instant le fait. De ce placement et d'autres semblables, ainsi que des intérêts accumulés, Adam-Prêteur a fini par s'arrondir un magot qui lui permet désormais de vivre, en se croisant les bras, de la rente qu'il en tire. Que ce capital

consiste en numéraire, en outils ou en provisions, peu importe. La rente en est toujours licite et morale, et si Adam le transmet à ses héritiers, ils en percevront l'intérêt, en tout honneur et toute justice, jusqu'à la fin des siècles, in sæcula sæculorum, Amen.

Le capital aujourd'hui est si ingénieux et si varié dans le prélèvement de ses dîmes, si habile à pratiquer par mille canaux invisibles le drainage des espèces ; les écus lui arrivent de toutes parts à travers un tel enchevêtrement de rigoles, qu'il est impossible à l'œil le plus exercé de suivre les détours de ce labyrinthe. Retrouver, malgré tant d'inextricables entrecroisements, la source plus ou moins trouble de ses profits, serait un nouveau travail d'Hercule. Pour sanctifier en bloc toutes ces trigauderies, l'économie politique a imaginé le truc d'Adam-prêteur. De même que le péché originel d'Adam-Jocrisse a ricoché sur toute la race, le futé soutirage d'Adam-Prêteur a fait loi pour sa postérité. Adam-prêteur a fondé l'auguste dynastie de Sa Majesté l'Empereur Écu, le plus grand monarque de l'Univers. Le moindre coup-d'œil de doute sur ses parchemins d'origine est un attentat. Rentes, fermages, loyer, escompte, bénéfices, dividendes, profits, agio, &c, toutes les formes, variantes et dénominations possibles de l'intérêt, sont justifiées, consacrées, glorifiées, et enracinées à perpétuité par la sainte origine. Eh ! bien, nous allons tout-à-l'heure porter une main sacrilège sur ce berceau de malheur, et mettre à nu la bâtardise du poupon d'enfer qu'il a vomi sur le genre humain.

Terminons d'abord l'analyse de la harangue-Bastiat, résumé de son apologie du capital. De brèves réfutations suffiront pour en faire justice. Le lecteur peut établir lui-même un parallèle entre l'indigence de cette plaidoirie, et l'irrésistible puissance de l'accusation qu'elle se flatte modestement de réduire en poussière. il a sous les yeux la page de l'attaque et la page de la défense, toutes deux de la même main. Qu'il compare et qu'il juge. nous analysons. L'auteur s'écrie :

" Proclamer que le capital ne doit pas produire d'intérêts, c'est " proclamer que le prêt doit être gratuit. . . ."

Ceci est vrai ; une vérité de Mr de la Palisse.

" C'est dire que celui qui a créé des instruments de travail, ou des matériaux,

"ou des provisions de toute espèce, doit les céder sans compensation."

D'abord, nous avons prouvé que le créateur de toutes ces choses n'est jamais le prêteur, mais l'ouvrier qui, hélas! est bien obligé de les céder sans compensation équivalente. Et puis, qu'est-ce que céder sans compensation le fruit de son travail? qui a jamais parlé de cela? Personne ne doit céder et personne ne cède son produit sans compensation chacun le cède, au contraire, moyennant échange contre un autre produit, ou plutôt contre du numéraire qui procure un autre produit. Cela s'appelle vendre.

L'auteur trahit bientôt son artifice. "S'il en est ainsi," dit-il, "qui "voudra prêter ces instruments, ces matériaux, ces provisions?"

Ah! céder, c'est donc prêter? voilà du nouveau! céder et prêter, synonimes qui s'en serait douté? L'usure est toute entière dans cette facétie. Céder, pour le public, veut dire abandonner, et certes, moyennant compensation, rien de plus naturel et de plus juste. Pour l'usurier, céder signifie abandonner, moyennant compensation d'abord, et restitution ensuite. Très-commode, en vérité, ce système!

Confondre la vente et le prêt sous la même rubrique, et de la légitimité de l'une, conclure à celle de l'autre, telle est en effet la prétention des économistes. Mais, ne leur en déplaise, la prétention est bouffonne. Vendre et prêter, (à intérêt, s'entend), c'est le jour et la nuit, le bien et le mal. La vente est une transaction féconde, le prêt, un fléau et une spoliation. La société repose sur une fonction double, l'échange. Qui vend et achète, accomplit cette fonction. Qui prête, l'anéantit. Donc, vos lamentations sur l'injustice faite au prêteur, sont deux fois ridicules. D'abord il ne crée rien du tout. Ensuite, créât-il, cela ne lui conférerait pas le droit d'usure. Qu'il vende, qu'il ne prête pas.

"Si le prêt est gratuit, qui voudra prêter instruments, provisions "et matériaux?"

Personne. Merci, mon dieu! Plus de prêteurs! quelle jubilation! D'ailleurs, on ne prête rien de tout cela. C'est une moquerie. Harpagon seul offrait aux emprunteurs des crocodiles empaillés. Cette mode a passé. On ne prête aujourd'hui que de l'argent.

"Qui voudra les mettre en réserve?"

Personne encore. Et, sous ce rapport, il n'y aura rien de changé. On ne met jamais en réserve des instruments, des matériaux, des provisions. Ce serait du bien perdu. On se hâte de les vendre, et les vautours mettent en réserve le numéraire, prix de cette vente. Le vautour par excellence même ne vend ni n'achète de marchandises quelconques. Il ne manipule que les métaux précieux. Vraiment, Mr Bastiat fait aux prolétaires un discours par trop primitif.

"Qui voudra même les créer?"

Ceci est autre chose. On en créera bien davantage, quand les thésauriseurs n'arrêteront plus la circulation des produits par la confiscation de l'instrument d'échange.

"Chacun les consommera à mesure....."

Le beau malheur! Les instruments, les matériaux, les provisions, doivent toujours être consommés à mesure, et quand ils ne le sont point, c'est une calamité. Cette calamité, qui afflige trop souvent les peuples, est le crime, 1°, des vautours qui dérobent les espèces à la circulation pour les prêter ensuite avec prime; 2°, des poltrons qui mettent leur argent en grève, parce qu'ils n'ont pas confiance; 3°, des castes riches qui, le lendemain d'une révolution, cachent leurs écus et suppriment leurs achats, même leurs commandites, par peur, par haine et par vengeance.

Ce qui se passe alors, à la désolation générale, c'est précisément ce qui paraît si désirable à l'auteur, ce qu'il nous donne pour une condition absolue de prospérité: les divers produits ne sont point consommés à mesure. On ne les met pas en réserve.... non, (redisons) ils s'y mettent eux-mêmes en réserve, sans le consentement des détenteurs qui s'arrachent les cheveux, de désespoir. Alors plus d'échange, arrêt de la circulation, chômage universel et consternation idem.

Les économistes peuvent-ils ignorer cela? Je n'en crois rien. Mais ils tiennent mordicus pour le capital rançonneur, et dans l'intérêt de l'intérêt, ils débitent des choses de l'autre monde.

..."et l'Humanité ne fera jamais un pas en avant..."

Quoi! parce qu'on consommerait à mesure les instruments, les matériaux et

provisions de toute espèce, ce qui implique une activité incessante du travail ! voilà qui est fort ! Tout au contraire, cette consommation rapide est le grand stimulant du progrès.

L'humanité a marché jusqu'ici à pas de tortue, par la faute des prêtres d'abord, ensuite de Messire Capital qui empêche les produits d'être consommés à mesure. Elle fera des pas de géant, lorsque le clergé sera parti pour la lune et Messire Capital pour les étoiles. Car le noble seigneur n'est qu'(un parasite) le moyen d'échange accaparé, et par conséquent, la consommation, la production, le travail, bridés, ficelés, garrotés, se réduits à faire une lieue par an.

« Le capital ne se formera plus, puisqu'il n'y aura plus intérêt à le former. »

Délicieux, le Calembour ! on n'en a jamais pondu de si frais : Le nez de Bastiat a dû saigner trois heures, quand il s'y est administré lui-même un si rude coup de poing. Il est impossible de dire plus mieux que le Capital est formé uniquement des intérêts accumulés par l'usure. Or, les intérêts sont toujours servis en espèces. Les redevances féodales ont passées de mode, et s'il en surnage quelques bribes, ce sont purs gracieusetés du fermier à Madame, qui ne font pas rebattre un centime sur les écus sonnants du fermage.

Le Capital n'est donc que de l'argent. L'économie politique soutient avec fureur le contraire. Songez-vous fait-elle des Calembours tout exprès pour se donner un démenti ? et ce n'est pas le dernier (démenti, non pas Calembour.) Nous en trouverons notre route pavée. (Des) qu'on en vient à l'analyse de la rente, la vérité se fait jour aussitôt. Elle éclate aussi à chaque instant, sous toutes les plumes, dans toutes les bouches, (quand) il s'agit des fonctions du capital.

Répétons-le, le Capital n'est jamais que du numéraire accumulé. Les définitions, prétendues scientifiques, essayées par les économistes, dans le but de séparer ces deux idées, sont de pures calembredaines. Elles reposent constamment sur une équivoque. Le seul vrai capital, c'est l'argent accaparé pour être placé à intérêt, n'importe où et comment. Procurer un revenu pris sur le travail d'autrui, c'est le caractère propre et distinctif du capital. Point de capital, sans usure. Au fond, les économistes l'entendent bien ainsi, malgré leurs ambiguïtés et leurs faux-fuyants.

« … il sera d'une rareté excessive… »

je le crois bien, il n'y en aura plus.

« Singulier acheminement vers le prêt gratuit ! Singulier moyen « d'améliorer le sort des emprunteurs que de les mettre dans l'impossibilité « d'emprunter à aucun prix ! »

Personne n'aura besoin d'emprunter. C'est l'accaparement du numéraire par les usuriers qui crée la détresse de l'emprunteur et le contraint à passer sous les fourches caudines du prêt. N'était l'accaparement, l'échange des produits se ferait au pair, sans intermittence, sans cette alternative, de rareté et de surabondance, de morte saison, de chômage, et de reprises, qui transportent dans l'atmosphère sociale les tempêtes périodiques de la nature. — Ce quelques mots ne sont qu'un aperçu du sujet qui sera traité plus loin dans toute son étendue. « Que deviendra le travail lui-même ? Car il n'y aura « plus d'avances dans la société, et l'on ne saurait citer un seul genre de « travail, pas même la chasse, qui se puisse exécuter sans avances. »

Le travail deviendra une occupation régulière et continue, délivrée de ces soubresauts, de ces fluctuations perpétuelles, de ces hauts et de ces bas qui en font la plaie, le bouleversement. Les avances seront ce qu'elles doivent être, le produit du voisin obtenu par échange, et mis en œuvre pour la fabrication d'un produit nouveau. Elles ne seront plus le numéraire retiré (de) de la circulation, mis en réserve et restitué seulement à prix onéreux, moyennant prime, au travail rançonné.

Arrêtons-là notre critique. Nous avons montré déjà que la dernière ligne de la cauteleuse homélie s'adressait au Marchandage, pépinière du Patronat. Le Marchandage ne représente pas le travail. Passons.

Le socialisme n'a point à ménager l'économie politique qui lui fait une guerre déloyale. ce n'est pas sa faute s'il a mis à pied cette reine de pacotille. assise sur l'usure, elle n'avait oublié qu'une chose, démontrer la légitimité de son trône, et s'étonne fort en la voyant attaquée après cent ans de règne. elle n'avait pas même songé à examiner ce fondement de sa puissance et à vérifier s'il était de marbre ou de carton

C'est ce qu'avoue naïvement Bastiat, quand il se précipite pour soutenir l'édifice qui va s'effondrer.

" je n'ai pas le temps, dit-il, de recourir aux économistes.
" ils ne se sont guère occupés de sonder l'intérêt jusques dans sa raison d'être.
" on ne peut les en blâmer. à l'époque où ils écrivaient, l'intérêt n'était pas mis en
" question. il n'en est plus ainsi." oh! joli, bien joli!

Ces trois lignes sont l'arrêt sans appel de l'économie politique, prononcé de sa propre bouche et avec les considérants les plus burlesques.

Un siècle durant, démonter chaque jour pièce à pièce le mécanisme du corps social, en saisir sur le vif les détraquements meurtriers, mettre à nu et compter une par une les blessures saignantes dont les désordres criblent l'humanité, distinguer pleinement en fonction le grand ressort auteur de tant de maux, et ne pas même s'enquérir si cette affreuse mécanique est susceptible de réparations; cela est fort!

Tous les économistes ont constaté le prélèvement insatiable du capital. ils ont vu le travail exténué, affamé par cette glouton-nerie féroce. leur est-il échappé un mot de blâme? .... c'est trop .... de regret? .... trop encore .... de pitié, de simple pitié? .... rien, pas même une observation. rien! rien! Ça ne les regarde pas. Scribitur ad narrandum non ad probandum. Ces Messieurs écrivent pour raconter, non pour démontrer

L'économie politique n'a jamais été une science. c'est de l'anatomie froide et brutale, un inventaire d'amphithéâtre, une leçon sur le cadavre. elle ouvre et fouille le corps social, en fait une minutieuse dissection, et dresse procès-verbal de l'autopsie. L'impression qu'elle ressent dans cette besogne, est celle du naturaliste décrivant une mâchoire de tigre. l'irritation un peu la crocs de l'animal. Le bonhomme vous lancera un regard de travers ou un sarcasme.

Même accueil, chez l'économiste, pour l'utopie d'un ordre meilleur. il s'occupe de ce qui est et se soucie peu de ce qui devrait ou pourrait être. Pour lui, justice, iniquité, sont de mots vides de sens. le fait est tout, le droit rien. l'organisation actuelle lui semble le suprême effort de la raison humaine. il n'en conteste point les lugubres conséquences mais il ne voit là que l'effet de notre imperfection naturelle, et condamne sans sourciller le genre humain à l'immobilité perpétuelle dans l'antagonisme.

Cette conviction que le mal est inéluctable, dispose médiocrement à la compatissance, et ne sollicite pas outre mesure la sécrétion des glandes lacrymales. à preuve Malthus. Ce brave homme avait les meilleures intentions du monde. son livre a infiniment plus de mérite et d'originalité que les autres élucubrations économistes. mais la doctrine de la fatalité des souffrances sociales lui a dicté des pages peu attendries.

On connaît son fameux apologue des convives, dernier mot et résumé parfait de la sensibilité économique: " quand
" tous les sièges sont occupés et qu'un intrus survient, il n'y a pas de place pour
" lui au banquet de la vie, et la nature lui ordonne de partir."

La nature, non! très-cher maître. La nature au contraire lui ordonne de rester et de mettre quelque chose dans son estomach, fût-ce un quartier de derrière ou de devant des particuliers qui lui enjoignent si honnêtement de s'embarquer pour le grand voyage.

Pour peu qu'il ait des enfants qui pleurent la faim, il leur donnera de grand cœur le fils ou la fille grassouillette de l'un des banqueteurs si gaillardement attablés. il sera sûrement pendu, ou roué ou grillé vif, et puis un autre, après lui une foule d'autres. Ce que voyant, les obstinés qui se refusent à partir avant l'heure, comprendront sans peine l'impossibilité de lutter seul contre des convives si bien nourris. ils se mettront alors plusieurs pour déranger le festin.

C'est ce qu'ont fait les Bagaudes, les paysans d'allemagne, les jacques, &c, et il s'en est suivi des désagréments pour les festineurs. Du moment que la controverse devenait une question de force, le nombre prenait la parole, et les jacques possédaient le nombre. Mais l'instruction aussi est une force, et celle-là malheureusement leur manquait. ils ont bien dû s'en apercevoir quand, bon gré, mal gré, on leur a fait faire le grand voyage.

Aujourd'hui, les travailleurs ont le nombre aussi, et ils commencent à pas mal avoir la lumière. On s'en avise déjà suffisamment. Dès qu'ils la posséderont plus complète, l'affaire ne sera pas longue; et ces Messieurs de la noce feront bien de se serrer un peu, et surtout de mettre des rallonges à la table.

J'ai eu, bien jeune, l'honneur de connaître le plus éminent des économistes Français, Jean-Baptiste Say. Condisciple de l'un de ses fils, Alfred, que j'ai perdu de vue depuis long-temps, je l'accompagnai quelquefois chez son père, les jours de sortie. C'était un homme grand, sec, grisonnant, et déjà sur la pente occidentale de la vie.

Le sachant une illustration de l'époque, j'écoutais, attentif, ses moindres paroles. On se trouvait alors au plus fort des luttes politiques de la Restauration. (1820, 1821) La mort du Duc de Berry avait allumé une guerre ardente. Dans l'opposition, la Bourgeoisie seule en fesait tous les frais. Le peuple restait spectateur silencieux et indifférent.

Les bruits de la mêlée avaient retenti jusques sur les bancs du collège et y soulevaient de vives émotions. Mes oreilles, tendues de ce côté recueillaient avidement toutes les rumeurs de la polémique.

Jean-Baptiste Say avait des idées très-révolutionnaires pour le temps. il détestait à la fois les Bourbons et Bonaparte, contradiction apparente qui me remplissait d'étonnement. un Dimanche, il nous raconta que la nuit précédente, entendant tout-à-coup battre la générale dans une caserne voisine, le cœur lui avait bondi de joie et d'espérance. il croyait à un soulèvement populaire. singulière méprise chez une si forte tête! il s'agissait du départ des troupes pour une garnison nouvelle.

Je doute, hélas! qu'aujourd'hui, s'il vivait, la générale lui fît battre le cœur du même genre d'émotion. Nous subissons cependant la seconde de ses bêtes noires, la dynastie Napoléonienne, et pour un amant de la liberté, la situation est pire certainement qu'en 1820. Mais les temps sont bien changés, et les Bourgeois ne ferraillent plus au service de la Révolution. Ils appelleraient maintenant contr'elle Satan lui-même, si le pauvre diable était encore de ce monde.

Jean-Baptiste Say, lui, a pu mourir avec sa haine intacte. il ne la dissimulait guères. Peu après la mort du prisonnier de Sainte-Hélène, on causait à table, un Dimanche, de la maladie qui l'avait emporté. Chacun d'émettre son hypothèse: un cancer, une affection du foie, voire un empoisonnement. "non" dit Say, "rien de cela. il est mort d'une majesté rentrée."

Le mot n'est plus neuf on l'a bien souvent répété. mais l'économiste en a la priorité incontestable, car l'événement était de la veille. il me

parut, cruel, ce mot. Comme toute la jeunesse, j'avais alors le culte du grand homme. il servait de bélier pour démolir les Bourbons, arme maudite, plus fatale encore aux assaillants qu'à l'ennemi. On n'en fait jamais d'autre en France: combattre la peste par le choléra, puis le choléra par la peste. L'épidémie Napoléonienne a sévi longtemps. Car (en 1848) elle a surpris Eleonor de Vaulabelle écrivant, en haine de Louis-Philippe, une histoire ultra-impériale et Lafayettiphobe de la Restauration. il a dû changer brusquement de religion au dernier volume et intervertir les rôles entre son démon et son Dieu de 1815.

Ces relations d'un instant avec J. B. Say, malgré leur insignifiance, m'ouvrirent néanmoins les portes de l'économie politique. J'étais curieux de connaître l'œuvre du savant en renom que j'avais eu l'heur d'approcher quelques minutes. mais comment faire? il est défendu de lire au Collège. Dérober aux argus et dévorer en cachette deux gros volumes, cette témérité n'eût abouti qu'à de gros pensums et à la confiscation. C'étaient d'ailleurs alors des bouquins révolutionnaires, criminels au premier chef, et on n'en souffrait même point d'inoffensifs. De plus on ne dévore pas deux tomes d'économie politique: il fallut en ajourner la consommation jusqu'à l'affranchissement de la férule. Ce moment arriva.

Sur une tête jeune et ardente, l'économie politique est une douche glacée. C'est dur, sec, terne, morne, lugubre; une visite au bagne, à l'hôpital aux tables de nécropsie; le tombeau des illusions et des rêves généreux.

Dans ces pages arides, pas une trace de l'idée de justice, pas un écho de la conscience. Rien que l'Egoïsme, dans sa nudité farouche, la guerre d'homme à homme, le code de l'extermination mutuelle. Ce code pourtant a ses fanatiques. On sait que Jérémie Bentham, dans un livre célèbre, a fait l'apothéose de l'usure. "Le grand Bentham"! disait un jour avec emphase un prêteur à tous crins, "le grrrrand Bentham!" Le mot grand ne tirait de sa gorge que cinq à six r. mais dans l'accent de la voix il y avait plus de cinquante points d'exclamation.

Soit. "Les admirations sont proportionnelles aux caractères", dirait un Fourriériste. Va donc pour le grrrand Bentham! Cependant, passer les travailleurs au laminoir, pour en extraire des écus, n'est pas un procédé qui ravisse tout le monde d'enthousiasme. au récit de cette aimable opération, plus d'un lecteur sent gronder sourdement au fond de son âme la colère et la révolte. Et cependant, en dépit de l'indignation et du dégoût, une sorte d'attrait douloureux enchaîne les regards à ce spectacle d'iniquité qui nous montre à fond l'ulcère rongeur de l'espèce humaine.

Il est bien entendu que les docteurs de la science officielle sont unanimes à n'admettre ni l'ulcère, ni l'iniquité. Adam Smith, Ricardo, Malthus, Sismondi, J. B. Say, &c, tous champions de la même doctrine, ne variant que sur des points secondaires, ne paraissent pas seulement soupçonner l'illégitimité de l'intérêt, bien qu'ils n'en puissent méconnaître les déplorables résultats. Ils creusent, ils analysent, ils épluchent, ils classent, ils décrivent; ils ne raisonnent, ni ne jugent. La

morale n'est pas plus de la maison chez eux que chez les arpenteurs. Statistique sur un grand pied. Rien de plus.

Aussi Malthus a-t-il l'avantage sur ses confrères. Du moins, il a soulevé une question sérieuse, l'accroissement inégal de la population et des subsistances. D'après lui, la progression serait géométrique et simplement arithmétique pour la nourriture. Hypothèse exagérée pour les bouches à nourrir sans doute, insoluble d'ailleurs par le calcul, faute de précision dans les données, mais hypothèse vraie au fond.

Graves, on le voit, seraient les conséquences. Toutes les places prises, qu'adviendra-t-il ? ma foi ! Ce n'est pas notre affaire. Nous nous mêlons beaucoup trop de régenter l'avenir. Il fera selon son humeur et sa science, et se moquera de notre infatuation. Les morts ont déjà tort d'être les morts, puisqu'ils ne comptent plus. Mais, quand à ce tort ils joignent celui de l'ineptie, ils deviennent affreusement ridicules.

C'est une de nos outrecuidances les plus grotesques, à nous barbares, à nous ignorantasses, de poser en législateurs des générations futures. Ces générations, pour qui nous prenons la peine de ressentir des inquiétudes et de préparer des gardes-fous, nous rendront au centuple la pitié que nous inspire à nous-mêmes l'homme des cavernes, et leur compassion sera beaucoup plus autorisée que la nôtre.

Malthus a parlé trop tôt et regardé trop loin. Personne n'a la vue si longue. Son arrêt contre les survenants importuns au banquet de la vie, est prématuré de plusieurs siècles, et de plus, fort déraisonnable en présence de la moitié du globe inculte et désert. Quand les solitudes plantureuses de l'Amérique-Sud, quand l'australie, l'afrique, Bornéo

les îles de la Sonde,[83] auront leurs habitants au complet, lorsque la marée humaine ne trouvera plus à s'épandre, elle avisera... elle avisera même plus tôt.

La prévision de Malthus, bien qu'un peu hâtive, n'en ouvre pas moins une perspective curieuse sur l'embarras futur de nos neveux devant le flot montant des multitudes. La solution du problème viendra probablement de la Physiologie. Sans aucun doute, le triomphe de l'Egalité doit amener, par une juste répartition des richesses, le bien-être des masses et un rapide progrès de la santé publique.

Or, chez des générations robustes, il est permis de pressentir, d'après les faits déjà connus, une prédominance marquée des naissances mâles et, par suite, la nécessité de la polyandrie,[1] ce qui mène droit au gouvernement des femmes. Singulière application de la loi de l'offre et de la demande ! Les économistes n'avaient pas deviné celle-là.

Toutes les circonstances viendraient concourir à cette transformation. Plus de soldats ! La guerre, disparue, cesse d'exiger au gouvernail la main brutale de l'homme. Plus de prêtres ! l'ignorance et les superstitions détruites lèvent l'incapacité actuelle de la femme, en lui conservant ses mérites propres, la douceur, la patience, l'esprit d'ordre et d'administration.

Rare et très-demandé, le beau sexe acquerra une toute-puissance rendue sans péril par l'évanouissement des religions et l'universalité des lumières. Cette rareté, en même temps, posera des limites naturelles

(1) Dans les montagnes du Thibet, pays très-salubre, les femmes sont en minorité et ont plusieurs maris. Elles épousent ordinairement tous les frères d'une famille. Elles ont beaucoup d'influence et d'autorité.

à l'accroissement de la population, sans couvents, sans violences, sans odieux sacrifices. Que si la Polyandrie devenait une fatigue pour le sexe, cette énervation même, en relevant le chiffre des naissances féminines, suffirait pour conjurer le péril du dépeuplement.

Mais la Polyandrie!!! quel triste changement au chapitre des mœurs! notre pruderie s'en voilera la face. Et en vérité, la perte de la monogamie serait pleine d'amertumes. Pour nous, du moins, car le bonheur n'est guères que là. Heureusement, quand les transformations sont vraiment nécessaires, elles se préparent de loin, et peuvent ainsi s'achever presqu'inaperçues.

Pure hypothèse d'ailleurs! (sur ces choses notre incompétence est radicale, et l'avenir reste livre clos. Si les conjectures sont tolérables, les affirmations seraient grotesques. Soyons persuadés néanmoins que la Physiologie seule résoudra un jour la question posée par Malthus, véritable point noir pour la postérité.

Le développement intégral de l'Humanité existait en germe dans l'homme des cavernes, ainsi que l'adulte existe dans le fœtus et l'évolution de l'espèce s'accomplira comme celle de l'individu, non par la main des hommes, mais par celle de la nature. Fata viam invenient. Le genre humain a déjà changé tant de fois de mœurs, de caractère, d'habitudes, de lois, de religions, de morale, qu'on ne sait vraiment où serait bien sa limite dans cette voie des transfigurations. Le serpent fait moins souvent peau neuve.

Sans doute nos fautes ou nos vertus peuvent ralentir ou accélérer la marche de la civilisation, ce qui nous laisse la disposition entière de notre destinée. Mais que le chemin s'abrège ou s'allonge par notre fait, à chacune de ses étapes, lente ou rapide, l'Humanité est saisie par sa loi de développement qui l'arme et l'approvisionne pour la continuation du voyage.

Mais laissons l'avenir à lui-même. Le présent s'efforce de le façonner à son image, et les maîtres du jour voudraient tous le marquer à leur estampille comme troupeau de la propriété. peines perdues. Cet héritage-là est encore moins sûr que les autres. Détournons les regards de ces perspectives lointaines qui fatiguent pour rien l'œil et la pensée, et reprenons notre lutte contre les sophismes de l'asservissement.

Les anciens économistes se bornent tous à décrire la mécanique sociale; ils ne parlent du prêt à intérêt que du bout des lèvres, et comme de la chose la plus légitime et la plus respectée. Cette question ne surgit qu'après 1830. Elle s'empare de la scène à la Révolution de Février, et surprend l'économie politique endormie sur son trône sans adversaires. Cette science orgueilleuse qui avait une académie pour elle seule, se voit tout-à-coup menacée, non pas simplement dans sa royauté, mais dans son existence même. il lui faut mettre flamberge au vent, et passer de la morgue du professorat aux humiliations de la polémique. C'est une ère nouvelle de son histoire. Ses vieilles dissections de la société matérielle ne sont plus qu'un rabachage dans le vide. Alors se lèvent les champions de l'usure, seul fondement de l'économie politique, et tous les efforts de la doctrine se concentrent sur la défense de cette pierre angulaire de l'édifice. Frédéric Bastiat commence la guerre des apologues. Suivons-le sur ce terrain drôlatique.

10 Mars 1870

Voltaire disait : "Le million sterling de liste civile du Roi d'Angleterre "revient tout entier au peuple par la consommation." — Le Roi d'Angleterre reçoit gratuitement les guinées, et ne les rend pas. il les échange contre des valeurs équivalentes, c'est-à-dire que la nation lui fait cadeau de tout ce qu'il consomme lui-même, ou fait consommer par sa domesticité haute et basse

Apologue du Menuisier, par Bastiat.

" un menuisier travaille pendant 300 jours, gagne et dépense " 5 francs par jour. Cela veut dire qu'il rend des services à la société et que " la société lui rend des services équivalents, les uns et les autres estimés 1500 " fr. les pièces de cent sous n'étant ici qu'un moyen de faciliter les échanges.

Très-adroit ce langage. "Faciliter!" voyez-vous la modestie pauvres pièces de cent sous! comme on les fait petites! un peu plus, on s'en passerait. L'auteur, sans doute, espère étourdir et détourner le soupçon par cette désinvolture il se trompe. On ne sera pas dupe. Les pièces de cent sous vont montrer tout-à-l'heure si elles ne servent qu'à faciliter les échanges.

Le menuisier peut-il se vêtir et se nourrir de planches? — Non! — Eh! bien, s'il mange, s'il boit et s'il s'habille, c'est grâce aux pièces de cent sous qu'il a reçues en prix de son bois raboté. — D'accord. Service pour service. — Oui, mais lequel de ces deux services est le plus désiré? qu'on demande au premier venu : "aimes-tu mieux 1500 fr. écus ou 1500 fr. planches?" il vous rira au nez. Dans l'opération de l'échange, qui a tenu le haut bout? qui se croit l'obligé et remercie? Le bailleur ou le preneur des espèces? La pratique ou le Marchand?

Les écus ont donc barre sur les planches. Quand on n'est au fond que leur très humble serviteur et très-plat courtisan, il ne faut pas se donner les airs d'en faire fi et de les mettre plus bas que terre, tout cela pour les besoins d'une mauvaise cause. C'est aussi par trop de duplicité. Nous, qui exécrons

puissance du dollar, nous savons mieux l'apprécier. Si la Société avait gardé les 1500 fr., et laissé au menuisier son chêne et son sapin, qui eût été pénaud?

L'auteur continue en ces termes :

" Supposons que cet artisan économise un franc par jour. Qu'est-ce que cela " signifie? qu'il rend à la société des services pour 1500 fr., et qu'il n'en retire " actuellement que pour 1200. il acquiert le droit de puiser dans le milieu social, " où, quand, et sous la forme qu'il lui plaira, des services bien et dûement gagnés, " jusqu'à concurrence de 300 fr. Les soixante pièces de cent sous qu'il a conservées, " sont à la fois le titre et le moyen d'exécution de son droit."

Voilà un ton bien rogue. moyen connu pour dissimuler un vilain coup. ah! votre artisan économise un franc par jour! s'il n'avait que ses planches, au lieu d'écus, comment s'y prendrait-il bien pour faire cette économie? son menain et ses madriers lui donneraient-ils, par hasard, comme les pièces de cent sous, le droit et surtout la faculté de "puiser à sa guise dans le milieu social", les services les plus à sa convenance?

Lorsqu'en retour de pièces de bois inutiles pour lui, il a touché 1500 fr., qui mettent à sa disposition, comme vous le dites, cabaret, spectacle, outillage, tout ce qu'il désire en un mot, ne recevait-il pas ce bon office à charge de réciprocité? Cependant il ne le retourne que jusqu'à concurrence de 1200 fr; et retient traitreusement soixante pièces de cent sous, qui vont laisser quelque part dans la détresse une valeur égale de produits invendus. S'il lui était resté pour cent écus de planches sur les bras, serait-il content? Ferait-il des économies d'un franc par jour?

Passe encore si la restitution des 300 fr. à l'échange n'était qu'un simple ajournement pour raison d'opportunité. Dès que le numéraire rentre au pair dans la circulation, que ce soit aujourd'hui ou demain, rien à dire. chacun est libre de dépenser à son heure, pourvu qu'il dépense. Mais voici poindre à l'horizon une physionomie de triste augure, certain voisin forgeron qui va nous dévoiler de douloureux mystères. Le pauvre

diable a besoin d'argent. Pour quel motif? il le dit lui-même dans un humble speech, qui sent d'une lieue son économiste plaidant, en avocat Patelin, la cause de l'usure. Il désirerait se procurer plus de marteaux, plus de fer, plus de houille, pour améliorer, agrandir son industrie.

Eh! non, Bonhomme, ce n'est pas cela. Tu n'as pu réunir assez de gros sous pour renouveler le fer et la houille consommés par ton travail. Tu es la victime des économiseurs d'un franc par jour: tu as loyalement acheté leur produit, et ils te laissent le tien en plan. Te voilà contraint d'emprunter la monnaie dont leur manoeuvre t'a fait tort, et ils ne te la prêteront pas gratis, écoute plutôt la réponse de ton cher voisin le menuisier, la réponse d'Harpagon, pas parbleu:

" ah! diable! moi aussi, j'avais besoin de cet argent, et ça me portera préjudice de le céder. Mais enfin, pour vous être utile, je veux bien m'en priver un an, moyennant une part dans l'excédant de profits que vous allez faire."

"L'excédant de profits!" Oh! Harpagon doublé de Tartuffe! C'est le gouffre du déficit qui s'ouvre devant le malheureux, et qui va se creuser plus profond d'année en année. Jamais plus il ne touchera le prix intégral de son produit. Le plus net appartient désormais à son vampire. C'est le pacte du Diable qu'il vient de signer. Pour un jour de répit, il a livré tout son avenir. Et l'économiste de s'écrier: "Si ce marché, profitable aux deux parties, est librement consenti, qui oserait le déclarer illégitime?"

"Profitable aux deux parties!" Qu'en pense l'innombrable multitude des salariés? Car l'histoire du meunier et du forgeron est, mot pour mot, l'histoire du capital et du travail. Le contrat qui crée de ouvrières à quinze sous et de Rothschild à 250 mille francs par jour, est-il profitable aux deux parties

Et quelle ironie dans ces paroles: "librement consenti"! un marché usuraire, fût-il au taux de 1000 p%, est toujours libre dans le sens juridique du mot, puisque le victime lui-même y figure comme sollicitateur. Mais subir, la misère sur la gorge et la mort dans l'âme, des conditions homicides, qu'il n'est pas possible de débattre, est-ce la liberté? Et si la détresse, ainsi exploitée sans miséricorde, est l'ouvrage prémédité de l'exploiteur, que dire de l'apologie de telles perversités? C'est une chose merveilleuse comme le style de Gobseck en 384 chasse des picaillons, coule de source chez les économistes. Ceci n'est point personnel à Bastiat. Il est mort. Que le capital lui soit léger. Toute l'économie politique donne à l'unisson la même note qui sonne furieusement le trébuchet aux écus. Vraiment, l'antienne est mal édifiante.

Après avoir décrit en conquérant la manoeuvre de soixante pièces de cent sous transformées en armes de rançonnement, l'auteur s'écrie: "c'est ce droit " acquis (par la retenue des 300 fr.) que j'appelle capital"!

Habemus confitentem reum! Le coupable avoue: il s'est oublié et ne songe plus qu'ailleurs il qualifie, "tige de toutes les erreurs économiques", la confusion entre les capitaux et le numéraire. Ici, la vérité l'entraîne. Il a voulu mettre en action, dans son apologue, l'origine du capital, et il a réuni au delà pour-être de ses souhaits. De son propre aveu, le capital est très-positivement le numéraire soustrait à l'échange direct et gratuit, pour être loué à titre onéreux, autrement dit, prêté à usure. C'est bien là notre définition du vrai capital, le capital-argent, dérobé à la circulation, la monnaie accaparée par l'Epargne pour vampiriser le peuple, bref, sa Majesté l'Empereur écu, l'autocrate chargé de malédictions.

Adieu la belle formule du capital anodin, du capital-fantôme, sur lequel l'Economie politique discerte à perte de vue et d'haleine, sans aboutir, ni même se comprendre. Science à double face! Quand il s'agit vaguement du capital, on en trace un portrait aux suaves couleurs, un idéal d'innocence, quelque chose de vaporeux et de fantastique. Alors numéraire et capitaux sont deux choses distinctes, dont la confusion est la source des plus graves erreurs. Mais dès qu'il s'agit de légitimer l'usure, le ton change. Il faut bien parler net et montrer clairement les origines du prêt à intérêt. Le capital alors n'est plus ceci ou cela: ... du travail accumulé, ... le produit acheté au voisin, ... des avances à la production, &c. &c. Ce sont carrément des pièces de cent sous dérobées à l'échange gratuit et louées moyennant prime.

Ce n'est pas qu'on ne puisse retrouver le même sens à travers le magma des formules scientifiques. Passons en revue la demi-douzaine que l'on connaît. Il suffit

de gratter un peu pour mettre à nu le sous-entendu. ainsi :

1°. "accumulation de produits". Sous-entendu : "réalisés sous forme de nu-
-raire. — Donc accaparement de monnaie.

2°. "produit épargné," sous-entendu : "réalisé en espèces, et "destiné à
reproduction", sous-entendu : "moyennant prime." — Donc accaparement de monna

3°. "précédent de produits non consommés," sous-entendu : transformé en écus
et "destiné à la reproduction", sous-entendu : "moyennant prime". Donc accaparement
monnaie. 4°. "somme de valeurs, dû, consacrée, à faire des avances à la productio
traduire : "argent qu'on va prêter à intérêt au producteur." — accaparement de monnai

5°. "produit accumulé", sous-entendu : "en métaux précieux", et "destiné
"à la production", sous-entendu : "moyennant prime". — accaparement de monnaie.

6°. "travail accumulé", sous-entendu : "en or ou argent." accaparement de mon

7°. "toute valeur faite, en terre instruments de travail, marchandises, monnaie, d

Ici, équivoque complète. La formule est de Proudhon. La valeu
faite, terre, argent ou marchandise, est d'ores et déjà entre les mains du producteur
qui va la faire fonctionner. Il s'agit de savoir d'où il la tient et à quelle condition
Ces autres définitions décrivent l'origine du capital. Celle-ci le pose au moment de
mise en œuvre, sans s'occuper de sa formation. Elle laisse donc la question de côté e
ne résout rien.

Nos trois définitions équivalent à l'idée simple et légitim
d'échange, et par conséquent ne donnent point le sens vrai du mot capital, dans
acception connue.

En somme, les six premières formules, et tant d'autres qui l
ressemblent, ont un petit tour anodin, parfaitement hypocrite et mensonger. L'analys
directe du prêt à intérêt arrache le masque et dévoile la mauvaise foi. Alors même
qu'elle tient la plume, l'économie politique se dénonce. Son patelinage, ses minaude
ses airs vertueux et pénétrés, ne réussissent pas à dissimuler l'odieux de l'opération.

Il y a du Croppmann dans cet apologue du menuisier, un petit
chef d'œuvre de méchanceté. On y sent l'astuce qui masque avec soin le danger
l'hypocrisie qui endort la victime, trompe et désarme le spectateur ; puis la

charge à fond, la main foudroyante et sans pitié qui exterminе. Car l'ar-
-gent tue aussi sûrement que l'acier. De l'immense service rendu au fabricant
par l'échange intégral de son produit, pas un mot. Pas un mot de l'impérieux
devoir de la réciprocité. De l'idée de justice, du sentiment d'humanité, nulle trace.
Rien qu'un égoïsme farouche, hurlant son privilège de l'homicide quand même, chez-
-sant son semblable à l'affût et au traquenard comme une bête fauve. C'est son droit,
c'est son métier. Qu'on ne lui parle pas d'autre chose.

Mais, misérable, tu détruis le fondement de la sociabilité humaine
Depuis que, par le progrès de la civilisation, chaque individu a cessé de fabriquer
lui-même ses vivres, ses vêtements, ses meubles, ses outils, ses armes, sa demeure, depuis
la division du travail et l'usage de la monnaie, son corollaire forcé, l'échange au
pair est la loi sociale et morale des nations, jusqu'à l'avènement d'un ordre plus
parfait. Si on ne t'achetait pas ton produit, tu mourais de faim, et tu
remercies par un guet-à-pens ! au lieu d'acheter le produit du voisin, tu l'affames
par la confiscation de l'instrument d'échange. Et quand il se trouve à ta merci, tu
lui loues à usure ce qu'il t'a livré gratis. Tu t'enrichis de sa détresse qui est ton
ouvre. il est désormais ton esclave, ta bête de somme. Tu rends le mal pour le
bien. tu es un ennemi public.

Dans son pamphlet : Mandit argent, page 82, Bastiat dit :

" En recevant un écu pour prix d'un service que je vous rends, c'est moi qui mainte-
" nant suis en avance envers la société du service que je viens de lui rendre en votre
" personne. c'est moi qui deviens son créancier de la valeur du travail que je vous ai
" livré, et que je pourrais me consacrer à moi-même "

mensonge ! Tout l'échafaudage de l'usure repose sur cette absurdité,
qu'on pourrait garder pour soi la valeur du travail qu'on livre à autrui. le produit
de ce travail ne prend de valeur que dans l'échange, précisément parce qu'il est
impossible de le consommer soi-même. Quand un cordonnier a chaussé une paire
de souliers sur cent qu'il fabrique, il doit échanger tout le reste contre de la mon-
-naie, à peine de mourir de faim.

L'aphorisme de Bastiat est exactement le contrepied de la vérité. En recevant un écu pour un produit, ~~on devient débiteur et non créancier~~, on ne devient pas créancier, mais débiteur de la société. En retour d'une chose que le vendeur ne saurait consommer, elle lui ouvre le choix entre une immense variété d'objets propres à satisfaire ses besoins et ses goûts. Est-ce par reconnaissance de ce service qu'il prétend la traiter de Turc à Maure? Bien loin de posséder ce droit, il a le devoir impérieux de compléter, par l'achat du produit d'autrui, l'échange commencé par la vente du sien. Les deux actes de l'opération sont connexes et solidaires, et de l'aveu des économistes, l'équivalence en est la condition.

L'échange n'est pas terminé, tant que l'écu ~~ne fait pas retour à la société~~, ne rentre pas au pair dans la circulation, par l'emplette d'une valeur égale à la première. ~~[illegible]~~ il ne doit pas laisser en souffrance un autre produit qui réclame à son tour acquéreur. L'argent n'est qu'un intermédiaire. il ne lui est pas permis de changer ~~[illegible]~~ de rôle. Le détourner de sa destination, afin d'en tirer un profit usuraire, c'est violer la loi de réciprocité et d'équivalence, et transformer l'agent d'échange en instrument de rapine. Toute extorsion de gain par un abus de ce genre ~~semblable~~, entre les deux actes de l'échange, au détriment du second, est un délit social.

Rendre un service pour de l'argent! mais c'est l'ambition universelle. Qui donc ne soupire ~~pas~~ après ce bonheur? Combien meurent à la peine pour n'avoir pu obtenir cette chance qui rend si hautain et si dur le fabricant de planches de Bastiat! Rendre service à la société, c'est-à-dire lui céder sa marchandise contre de l'or, est-ce donc une besogne si facile? Les commis-voyageurs, les courtages, les hauts prix des clientèles, la quatrième page des journaux, tant de soucis, d'efforts, de sacrifices, pour se défaire de sa denrée moyennant finance, n'attestent-ils pas la difficulté de la première partie de l'échange, la vente, ~~[illegible]~~ par conséquent l'obligation morale d'accomplir la seconde l'achat?

Malheureusement la morale n'a pas sans crédit ~~[illegible]~~ dans les affaires. On sue sang et eau pour vendre. Quand on tient le précieux métal ~~[illegible]~~, on ne s'empresse plus pas de les lâcher. L'épargne est une vertu si recommandable et si recommandée. On ~~[illegible]~~ se prive et on prête. Les écus, au lieu de s'envoler avec la dépense, rentrent au bercail avec des petits à la fin de l'année. Tant pis pour les producteurs que la mévente contraint d'emprunter. il ~~[illegible]~~ travaille désormais ~~[illegible]~~ pour la sang-sue attachée à ses flancs. Les dollars de l'accaparement lèvent leur dîme impitoyable.

Cet argent, ainsi soustrait à la circulation dans un but d'usure, l'économie le déclare un droit acquis et le dénomme capital. Nous le proclamons, nous, un droit violé, un détroussement. Telle est l'origine de la dynastie de l'Empereur Ecu. Elle a pour fondement l'ingratitude, l'hypocrisie, la fraude. L'iniquité est son trône. Ce qu'elle fut à son berceau, elle l'est à l'heure présente. il ne faut pas s'y tromper, si la majeure partie des capitaux se transmettent par hérédité, là n'est cependant pas leur force. En les suivant de l'œil avec attention, on les verrait se fondre peu-à-peu et disparaître. mais ils se reconstituent par la race des vautours. La dynastie se retrempe sans cesse à son origine.

Capital est synonime d'usure.

Le capital n'est que de l'argent drainé par ~~[illegible]~~ les mille et mille rigoles de l'usure. L'économie politique a beau regimber, subtiliser, sophistiquer et pointiller, ses définitions du capital sont des escobarderies. il est même singulier que son audace puisse faire illusion. ~~[illegible]~~. Cette bonasserie ne s'explique que par l'inattention ou l'indifférence. ajoutons que, chez les intéressés, l'illusion n'est un pur artifice. La question ne supporte pas une heure ~~[illegible]~~ d'examen. Le langage usuel la tranche à toute minute, et donne un démenti permanent aux entortillages jésuitiques des économistes.

Capitaux est un terme qui est dans toutes les bouches et sous toutes les plumes. Que veut-il dire pour le public? — Des maisons? Des outils? Des vivres? Des vêtements? ~~[illegible]~~, bref, des marchandises quelconques? non, jamais! il signifie de l'or, de l'argent, des billets de banque, des valeurs-papiers, échangeables à vue contre espèces. Pas autre chose.

L'économie politique répond par des faux-fuyants, des dissertations, des distinctions, par tout un appareil de logomachie. Suivant elle, le capital n'est point de l'argent, mais l'ensemble des produits réunis pour être mis en œuvre, des outils nécessaire pour l'opération, et des provisions de toute espèce destinées aux travailleurs. Subterfuge. Tout cela est acheté avec de l'argent, exprès pour l'entreprise en vue. Tout cela n'a point été amassé de loin, peu-à-peu, et réservé à l'exécution du projet. appeler cet ensemble d'objets "le capital", à l'exclusion du numéraire qui en est à l'origine, c'est une misérable équivoque.

Quand on crie au peuple que son agitation lui est funeste à lui-même, en le privant de son gagne-pain, quel est l'argument invariable? Vous effrayez les capitaux. Les capitaux se cachent. Les capitaux s'enfuient. Est-ce que les maisons, les champs, les marchandises, les outillages, & se cachent et s'enfuient, le lendemain d'une révolution? Ce qui fuit, ce qui s'enterre, ce qui s'éclipse, c'est le numéraire. Son petit volume pour une grande valeur facilite ses évolutions. un trou dans le mur, dans la cave, dans le jardin... et ces sommes énormes disparaissent en un clin-d'œil, à l'insu de tous.

Faut-il apprendre cela au public? il rirait au nez du professeur. Comment donc peut-on le prendre pour dupe, en lui persuadant que capitaux et capital ne sont pas identiques, qu'il n'y a que la différence du pluriel au singulier? Nulle part cette expression les capitaux n'a d'autre signification que celle de numéraire ou de valeurs-papiers. Capital; Comment l'économie politique a-t-elle le front de soutenir que le capital et l'argent sont deux choses distinctes, dont la confusion est un danger et une hérésie? l'argent n'a pas toujours le rôle de capital. Mais le capital est toujours de l'argent.

On lit quelquefois dans les gazettes: "tel pays (un pays habité, s'il vous plaît), est magnifique, plein de ressources. il ne lui manque que des capitaux pour développer ses richesses naturelles." quel est donc le sens de ces phrases? si le pays possède tant de ressources naturelles, s'il a de bonne terre, des fois un beau soleil, de pluie féconde, et des bras, qu'a-t-il besoin de capitaux étrangers, puisqu'il possède le capital par excellence selon vous, le sol, et tout ce que

sol est susceptible de produire? En avant les bras, et la richesse va surgir.

"Oh! mais", dit-on, "il faut des avances." Voilà encore un mot cabalistique, des avances! L'économie politique a-t-elle jamais défini ce qu'elle entend par avances? où, elle a fait de l'amphigouri selon son habitude. "Des avances", dit-elle, "c'est du travail accumulé, des produits épargnés et mis en réserve pour faire face aux consommations des producteurs &c" c'est-à-dire que l'économie politique répète pour le mot avances la définition du mot capital, une phraséologie obscure, vague, pédante et fausse, des hiéroglyphes à mystifications.

Parlez net! point de formules entortillées, de verbiage creux! Nous disons, nous: ces avances, ce sont des écus, rien que des écus. Sans doute, les matériaux, les outils, les provisions pour les ouvriers, &c sont les choses indispensables. Mais ces choses peuvent-elles, doivent-elles s'appeler Capital? non, cent fois non! peuvent-elles s'appeler avances? non! bien moins encore. Car ici le mot a une signification propre qui serait parfaitement mensongère.

Lorsqu'on dit, par exemple: des capitaux Anglais et Français vont "enfin permettre à la Russie d'établir ses réseaux de lignes ferrées", il est clair que ces capitaux constituent les avances nécessaires pour l'exécution de l'entreprise. Est-ce que par hasard on transporte d'Angleterre ou de France en Russie, des produits accumulés, des outils, des matières premières, des provisions, &c, tous objets préparés de longue main et mis à part en France et en Angleterre pour cette destination?

Vous ne conterez cela à personne certainement. on porte en Russie du numéraire, l'agent d'échange, voilà tout. Dès qu'il arrive, les produits dont on a besoin pour les travaux, accourent à sa rencontre. Les outils sont achetés sur place. Les locomotives seules, viendront de l'extérieur, parce que la Russie n'en construit pas. Les Wagons seront faits avec les bois et les outils Russes. Les rails, s'ils ne sont pas tous fabriqués dans le pays, seront

importés du dehors. Mais, indigène, ou exotiques, ces instruments de travail n'auront pas été réunis lentement d'avance, sans l'intervention de la monnaie. Le capital-argent les trouvera du jour au lendemain à les ordres.

Quant aux provisions de bouche, aux vêtements, &c pour les travailleurs, il n'en viendra pas un atôme de l'étranger. Tout sera fourni par le pays, non pas qu'on en ait fait un amas préalable, en prévision des futurs travaux. Rullement. Point d'accumulation, ni d'épargne, ni rien de semblable à l'appui du numéraire, tous les produits se présenteront en foule, sans avoir été amoncelés par personne. Ils seront créés et arriveront au fur et à mesure des besoins, pas une heure plus tôt, pas une heure trop tard. Du moment que les ouvriers auront des écus en poche, vivres, vêtements et logis seront là.

Donc vos capitaux, baptisés matière première, instruments, provisions, &c qu'on a accumulés épargnés, accumulés, ... mensonge. vos capitaux, vos avances, c'est de l'argent... de l'argent épargné, accumulé, eh! oui d'accord. C'est ce que nous disons nous-même par un mot plus exact: "accaparé". Si vous ajoutez que cet argent représente des produits épargnés et accumulés, halte-là! c'est faux. on n'épargne et on n'accumule jamais les produits. On les vend aussitôt après production, et si on ne peut les vendre, il y a ruine. Une fois vendus, ils sont consommés. Ce qu'on épargne, ce qu'on accumule, c'est le prix de la vente. Le numéraire ainsi accaparé représente des produits, rien de plus vrai. il représente une partie des produits subtilisés aux travailleurs par la méthode ci-après: on achète le résultat de leur travail aux deux tiers, aux trois quarts de sa valeur, on le leur revend valeur entière. Vente pour eux, un tiers, un quart, souvent davantage. Pour la couvrir, ils mangent du pain sec, boivent de l'eau, couchent dans les taudis, crèvent de froid.

Leur perte forme le bénéfice de l'exploitation. Ce bénéfice s'accumule sous forme de monnaie, métal ou papier, pas autrement, c'est impossible. La monnaie soustraite par ce procédé à la circulation

directe, s'appelle capital, et le capital n'est jamais autre chose. il est le fils de l'usure et devient le père de l'usure, absolument comme on est le fils de son père et le père de son fils.

Le nom de Capital qu'on donne aux terres, aux maisons, aux marchandises, voire aux individus eux-mêmes, est une mauvaise plaisanterie, un truc mystificateur. autant vaudrait appeler poêle une pièce d'or, parce qu'on a payé ce poêle vingt francs, et appeler Louis un poêle, un chapeau, une paire de bottes, ou n'importe quel objet valant un Louis. Toujours la même équivoque, la même tromperie, en gros comme en détail. "Service pour service", définit-on l'échange. oui, en théorie, non! dans la pratique. L'échange se dédouble en deux opérations bien différentes pour le même individu, le troc de son produit contre du numéraire, le troc de ce numéraire contre un autre produit. L'économie politique affecte de placer sur un même pied ces deux actes. c'est une rubrique pour justifier le prêt à intérêt et en dissimuler l'odieux. Car le tour se fait précisément dans l'intervalle des deux opérations. il consiste tout bonnement à supprimer la seconde. on vend plus qu'on n'achète, et on fait l'usure avec la portion d'argent mise en réserve.

Pour le détenteur de l'instrument d'échange, la deuxième opération, l'achat, se fait à volonté. de toutes parts on la sollicite. Comme un Sultan, il n'a qu'à jeter le mouchoir. En revanche, la première, c'est à dire la vente, offre des difficultés graves, parfois insurmontables. Par exemple, le travail seul crée tout, nul n'en disconvient. Or, que demande l'ouvrier? vendre son travail. Certes, la prétention est modeste. Eh bien, on la trouve exorbitante. Pourquoi? parce qu'on ne veut le lui acheter qu'au rabais, par le prélèvement de la dîme capitaliste.

Vendre! mais c'est pour chacun la question d'existence, le to be or not to be, (être ou n'être pas.) achète qui veut et ce qu'il veut,

argent en poche bien entendu, — vend qui peut. Et que de millions d'hommes ne peuvent pas!

Cette difficulté de vendre est l'écueil du régime de l'échange par les métaux précieux. De là naissent les misères individuelles comme les indigences nationales. Un citoyen souffre, parce qu'il ne peut accomplir la première partie de l'échange, le troc de son travail ou de son produit contre du numéraire. Des nations languissent par la même cause, malgré l'opulence de leur sol. Elles ne trouvent pas argent des richesses de cette terre, qui dès lors reste inactive.

L'économie politique, qui n'aime pas à rester court, dira peut-être d'un de ces airs de compassion qui vont si bien à son infaillibilité: "Vous tombez dans l'erreur commune qui prend l'argent pour la richesse. C'est oublier l'Espagne, ruinée précisément par la découverte du nouveau-monde, qui la inondée de métaux précieux. Détrompez-vous. Le travail seul crée la richesse. L'Espagne, ou dépôt ou plutôt à cause de ses monceaux d'or, est devenue pauvre par la cessation du travail."

Oh! nous sommes tout détrompé. On connait la mésaventure de la Péninsule. Elle est complexe. L'émigration en Amérique l'a privée, il est vrai, d'une grande partie de ses bras, et l'invasion des prêtres lui a beaucoup enlevé du reste, en créant des multitudes d'oisifs. Un clergé innombrable gorgé d'or, des masses de Hidalgos, enrichis également par les galions, ont fait de l'Espagne une nation de consommateurs improductifs. Mais le coup mortel lui a été porté par l'expulsion des Maures.

C'était le peuple du travail. L'inquisition a chassé tous les producteurs et n'a gardé que les fainéants. Ceux-ci ont dépensé gaiement leurs écus d'Amérique. Par malheur, ces écus, pour trouver des produits, ont dû les prendre à l'étranger. Ils sortaient du pays et n'y rentraient plus. Les piastres n'étaient pas éternelles. Un drainage séculaire en a vu la fin. L'Espagne est restée très-catholique... et très-pauvre. Elle n'avait pas marchandé sa foi. Dans le naufrage de sa fortune, l'expulsion des Maures entre pour les neuf-dixièmes.

Il est certain que, si la nation française, 14 (359) page 5 361
manchie d'argent, cessait de travailler pour jouir de ses rentes, la génération
ux écus laisserait après elle la dépopulation et la misère. Aussi le Socialisme
arde-t-il de viser un pareil but. Loin de là, il rêve un avenir affranchi de
tyrannie de l'or. L'échange par le numéraire, métal ou papier, a suffisam-
ent donné la preuve de son impuissance à fonder l'ordre social sur la
ustice. Telle est cependant la condition imposée par le progrès, de lumière,
il faudra bien s'y soumettre. Question de temps et d'activité.

En attendant que la monnaie soit évincée du mé-
anisme économique, notre époque a vu un exemple mémorable de
toute puissance, la Californie! Pays sauvage, désert, il ne s'y trouve
un morceau de pain, ni un morceau d'étoffe, ni une hutte de paille
ien que le silence, le roc ou le friche. L'or y apparait tout-à-coup
tre des pierres. On ne le mange pas, l'or, la Rhétorique le dit, sans
tromper cette fois. Non! il ne se mange pas, et cependant à cette
uvelle, une marée humaine s'abat sur la plage aride et nue.

De tous les points du globe on accourt, abandon-
ant patrie et famille. Les soldats désertent, les marins désertent, les
uviers désertent. Toutes les classes, toutes les conditions, professeurs, avo-
ts, médecins, commerçants, industriels, propriétaires, tout se précipite
s ces solitudes lointaines, sans s'inquiéter ni de la famine, ni des in-
mpéries. Qu'importe qu'il n'y ait là ni pain, ni vêtements, ni abri!
l'or, il y a de l'or, et la fièvre de l'or saisit, emporte les populations
erdues.

Les économistes se moquent-ils assez de nous, quand
répètent: "Service pour service."? Qu'on annonce demain la découverte
te de planches magnifiquement rabotées sur les bords du détroit

de Magellan. Sans doute, des navires partiront à la recherche de cette aubaine. Mais si la foule se dérange pour se disputer la trouvaille, "je me fais planche moi-même.

Le grand-archipel d'Asie, l'Afrique, l'australie, l'amérique méridionale surtout, offrent des étendues immenses d'une fertilité merveilleuse, libres, à la disposition du premier occupant. Ces magnificences ne tentent à peu-près personne. "Le climat n'est pas "sain", dit-on. Puis il faut des avances pour le voyage et l'installation."

Soit! mais que l'or s'y montre, et sur ce simple bruit, on verra dans les vingt-quatre heures, une troisième édition de l'aventure californienne. L'Australie a été la seconde. Eh! bien et l'insalubrité du climat! Et le défaut d'avances, ces obstacles insurmontables! Qui s'en souvient?

De l'or, de l'or! Prodigieux Economistes, voilà qui dérange tous vos calculs, ou plutôt qui ne les dérange pas le moins du monde. Vous connaissez trop bien l'omnipotence de Sa Majesté l'Empereur Ecu. Vous êtes de sa cour et à son service. Tous vos efforts ont pour but de protéger son despotisme contre l'indignation publique. Car il lève un cruel impôt sur quiconque a besoin de lui:

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

le communisme, avenir de la Soc.

H

Quant aux provisions de bouche, aux vêtements, &c pour les travailleurs, il n'en arrivera (viendra) pas un atôme du dehors. Tout sera fourni par le pays, non pas qu'on en ait fait un amas préalable, en prévision des travaux futurs. Nullement. Point d'accumulation, ni d'Epargne, ni rien de pareil. • à l'appel du numéraire, tous ces produits se présenteront en foule, sans avoir été amoncelés d'avance. ils seront créés et arriveront au fur et à mesure des besoins, pas une heure plus tôt, pas une heure trop tard. Du moment que les ouvriers auront en poche des écus, vivres, vêtements et logis seront là.

Donc vos capitaux, vos avances, baptisés matières premières, instruments, provisions, &c qu'on a épargnés, accumulés, mensonge. vos capitaux, vos avances, c'est de l'argent.

ah! si vous dites que ce numéraire a été épargné, accumulé, (nous serons) d'accord. C'est ce que nous disons nous-mêmes depuis long-temps par un mot plus exact: "accaparé". Si vous ajoutez que ce numéraire représente des produits épargnés et accumulés, Halte-là! c'est faux. on n'épargne et on n'accumule jamais les produits. on les consomme (vend aussitôt) après production, et (si on ne peut les vendre, ils ne sont pas consommés) il y a ruine. une fois vendus, ils sont consommés. donc point d'accumulation. Ce qu'on épargne c'est le numéraire, prix de cette vente. Là est le méfait. La vente n'accomplit que la première partie de l'échange. Il doit se compléter par la seconde partie, l'achat d'un produit équivalent. Votre numéraire accumulé, je veux dire accaparé représente des produits, rien de plus vrai. il représente (exactement)

Ce qu'on entasse, un produit vendu. arrêter au passage l'instrument d'échange, en le détournant de sa destination, l'accaparer (en vue de rançonner le producteur) dans un but de rançonnement sur le travail en détresse.

une partie des produits que vous avez rattribués aux travailleurs par la méthode ci-après : vous achetez le résultat de leur travail aux deux tiers, aux trois-quarts de sa valeur, vous le leur revendez valeur entière. Cette perte pour eux 1/4 ou 1/3, souvent davantage. Pour la couvrir, ils mangent du pain sec, boivent de l'eau, couchent dans des taudis, grelottent de froid. Leur perte est votre bénéfice, 1/5, 1/4, 1/3, parfois 1/2, le chiffre est très-variable et dépend de mille circonstances (non moins changeantes). Ce bénéfice, vous l'accumulez, sous forme de monnaie-métal ou papier. Car pas autrement, c'est impossible. L'argent ainsi accaparé et soustrait à la circulation directe, s'appelle capital, et le capital ne peut pas être, n'est jamais autre chose - il est le fils de l'usure et devient le père de l'usure, absolument comme je suis le fils de mon père et le père de mon fils.

Ce nom de capital qu'on donne aux terres, aux maisons, aux marchandises, voire aux individus eux-mêmes, est une mauvaise plaisanterie, un truc mystificateur. autant vaut appeler poêle une pièce d'or, parce qu'on a payé le poêle 20 francs, et appeler Louis un poêle, un chapeau, une paire de bottes, n'importe quel objet valant (payable) un Louis.

Toujours la même équivoque, la même tromperie, en gros comme en détail. "service pour service" définit-on l'échange. Oui, en théorie, non, dans la pratique. L'échange se dédouble en deux opérations bien différentes, le troc du premier produit contre le numéraire, le troc du numéraire contre le deuxième produit.

L'économie politique affecte de placer sur un même pied ces deux actes. C'est une rubrique pour justifier le prêt à intérêt et en dissimuler l'odieux. Car le tour se fait (précisément) dans l'intervalle des deux opérations. il consiste tout bonnement simplement à supprimer la seconde. on vend et on n'achète pas.

Pour le détenteur de l'instrument d'échange, cette deuxième opération se fait à volonté. De toutes parts on la sollicite. Comme un Sultan, il n'a qu'à jeter le mouchoir. La première offre des difficultés considérables, des difficultés telles, que souvent elle est impossible. Le travail qu'on demande par exemple, on voit que le travail seul crée tout, nul ne l'ignore. Que demande l'ouvrier ? vendre son travail. Sa prétention est modeste. Eh, bien, on la trouve exorbitante. Vendre. Mais c'est pour chacun la question d'existence, (c'est) le to be or not to be. (Etre ou n'être pas). achète qui veut et ce qu'il veut (celui en poche, bien entendu), vend qui peut. Et que de millions d'hommes ne peuvent pas ! Cette difficulté de vendre est l'écueil du régime de l'échange par les métaux précieux. De là naissent les misères individuelles comme les indigences nationales. un citoyen souffre, parce qu'il ne peut accomplir la première partie de l'échange, le troc de son travail ou de son produit contre du numéraire. Les nations languissent par la même cause, malgré l'opulence de leur sol. Elles ne trouvent pas argent des richesses de cette terre qui dès lors reste inactive.

4/ Notre époque a vu un exemple mémorable de cette puissance du numéraire, la Californie! Pays sauvage, désert, il ne s'y trouve ni un morceau de pain, ni un morceau d'étoffe, ni une hutte de paille; Rien que le silence, le roc, ou le friche. L'or s'y montre (y apparaît) ~~tout~~-à-coup entre des pierres. On ne le mange pas l'or, la Rhétorique le dit, sans se tromper cette fois. Non! il ne se mange pas, et cependant à cette nouvelle, une marée humaine s'abat sur la plage aride et nue. De tous les points du globe on accourt, abandonnant patrie et famille. Les soldats désertent, les marins désertent, les ouvriers désertent. Toutes les classes, toutes les conditions, professeurs, avocats, médecins, commerçants, industriels, propriétaires, ~~toutes les classes, toutes les conditions désertent et se précipitent~~ tout déserte et se précipite vers ces solitudes lointaines, sans s'inquiéter ni de la famine, ni des intempéries. Qu'importe qu'il n'y ait là ni pain, ni vêtements, ni abri? de l'or, il y a de l'or, et la fièvre de l'or saisit, emporte les populations éperdues. Les économistes se moquent-ils assez de nous, quand ils répètent, (ils viennent dire): "Service pour service"? Qu'on annonce demain la découverte de planches magnifiquement rabotées, sur les bords du détroit de Magellan. Sans doute des navires partiront à la recherche de cette aubaine. mais si la foule se dérange pour leur disputer la trouvaille, je me fais planche moi-même.

Le Grand archipel d'Asie, l'Afrique, l'Australie, l'Amérique Méridionale surtout, offrent des étendues immenses d'une fertilité merveilleuse, libres, à la disposition du premier occupant. Ces ~~merveil~~ magnificences ne tentent à peu près personne. "Le climat n'est "pas sain", dira-t-on. "Puis il faut des avances pour le voyage et "l'installation."

Soit! mais que l'or s'y montre, et sur ce simple bruit, on verra dans les vingt-quatre heures une troisième édition de l'aventure californienne. L'australie a été la seconde. Eh! bien, et l'insalubrité du climat! Et le défaut d'avances, ces ~~de~~ obstacles insurmontables! Qui s'en souvient?

De l'or, de l'or! Farceurs d'économistes, voilà qui dérange tous vos calculs, ou plutôt qui ne les dérange pas le moins du monde. Vous connaissez trop bien l'omnipotence de sa Majesté l'Empereur Ecu. Vous êtes de sa cour et à son service. Tous vos efforts ont pour but de protéger sa tyrannie contre l'indignation publique. Car il lève un cruel impôt sur quiconque a besoin de lui.

1869 H [redacted] le Communisme, avenir de la Société.

[redacted] L'Etude attentive de la géologie et de l'histoire révèle que l'humanité a commencé par l'isolement, par l'individualisme absolu, et qu'à travers ~~(après)~~ une longue série de perfectionnements, elle ~~aboutira~~ elle doit aboutir à la communauté.

La preuve de cette vérité se fera par la méthode expérimentale, la seule valable aujourd'hui, parce qu'elle a fondé la science.

L'observation des faits et leurs déductions irréfutables établiront pied-à-pied cette marche ~~de~~ constante du genre humain. On verra nettement que tout progrès est une conquête, tout recul une défaite du communisme, que son développement se confond avec celui de la civilisation, que les deux idées sont identiques; que tous les problèmes successivement posés dans l'histoire par les besoins de notre espèce ont eu une

6) Solution communiste, que les questions aujourd'hui pendantes, si ardues, si pleines de trouble et de guerre, n'en peuvent pas non plus davantage recevoir d'autre, à peine d'aggravation du mal et de chûte dans l'absurde.

Tous les perfectionnements de l'impôt, la régie substituée à la ferme, les postes, le tabac, le sel, innovations communistes. Les compagnies industrielles, les sociétés commerciales, les assurances mutuelles de toute nature, même estampille. L'armée, les ~~[illegible]~~ collèges, les prisons, les casernes, communisme dans les limbes, ~~[illegible]~~ grossier, brutal, mais inévitable. Rien ne se fait hors de cette voie. L'impôt, le gouvernement lui-même, sont du communisme, de la pire espèce à coup sûr, et cependant d'une nécessité absolue. L'idée a dit à peine son premier mot. Avant d'en être à son dernier, elle aura tout changé de face. Nous ne sommes encore que des barbares. ~~[illegible]~~

Voyez les effets du régime actuel ! le bas prix et par conséquent l'abondance des denrées est tenue pour une calamité, qui ruine les producteurs, met aux abois l'industrie et le commerce. L'économie politique consacre ouvertement ce blasphème par ses définitions. Elle dénomme utilité la richesse naturelle, et valeur la richesse sociale. ~~[illegible]~~ Or, l'utilité, c'est l'abondance, et la valeur c'est la rareté. Plus il y a de valeur utile, moins il y a de valeur vénale. Ô démence ! comment ce qui est un bienfait par soi-même peut-il devenir un fléau ? Par l'avidité du capital qui exige la part du lion, et se retire dès que les prix la lui refusent. Sa retraite renchérit les produits, et il revient pêcher en eau trouble.

Les Hollandais, dans leurs possessions asiatiques, interdisaient la culture du poivre, de la muscade, &c et détruisaient par masses les épices, afin d'en maintenir le haut prix sur le marché. Dans ~~[illegible]~~ les pays civilisés, chaque producteur désire la cherté de son produit et l'avilissement de tous les autres. La baisse des farines désole l'agriculteur, et le hausse l'industriel. Cette guerre sociale en permanence n'est-elle pas une accusation terrible contre ~~notre~~ l'organisation présente ? — Les machines — le mot de Ch. Dupin.

364 7

~~[illegible]~~ Sous le régime communautaire, le bien profite à tout le monde, et le mal ne profite à personne. Les bonnes récoltes sont une bénédiction, les mauvaises une calamité. Nul ne bénéficie de ce qui nuit aux autres, et ne souffre de ce qui leur est ~~[illegible]~~ utile. Toutes choses se règlent selon la justice et la raison. Le stock peut regorger, sans qu'il s'en suive des crises industrielles et commerciales. ~~[illegible]~~ Bien au contraire, l'accumulation des produits, impossible aujourd'hui sans désastres, n'aura de limite alors que leur détérioration naturelle.

~~[illegible]~~ Les pires plantes s'emparent souvent du terrain au détriment des meilleures. ~~Les mauvaises plantes poussent (sur le bon) en bon terrain aussi bien que les meilleures et à leur détriment.~~ Le capitalisme, âpre au gain, l'œil ~~[illegible]~~ aux aguets, a saisi la portée de l'association, et ce magnifique instrument de progrès est devenu entre ses mains ~~[illegible]~~ un véritable chassepot. Il en use pour exterminer la petite et moyenne industrie, le moyen et petit commerce.

Ces pauvres gens meurent, étouffés dans l'ombre, à la muette. Ni éclat, ni scandale. On ne voit, on n'entend rien. Ils disparaissent incognito. Ceci est bien autre chose que les émeutes de 1848, cause de tant de fureurs aveugles et de vengeances sans pitié. Les commerçants peuvent méditer à loisir la fable de la Fontaine, le torrent au fracas inoffensif, la rivière qui engloutit sans bruit dans ses eaux ~~[illegible]~~ tranquilles. On passe le torrent, les pieds un peu mouillés ; on reste au fond de la rivière.

Sur les ruines du bourgeois modeste s'élève, ~~[illegible]~~ plus savante et plus terrible que le vieux patriciat, ~~(les vieilles castes) la vieille gentilhommerie du blason~~ cette triple féodalité financière, industrielle et commerciale qui tient sous ses pieds la société entière ; l'astuce au lieu de la violence, ~~[illegible]~~ le détrousseur de grande route supplanté par le pick-pocket.

il était écrit que le passé, avant de mourir, frapperait son dernier coup avec l'arme même qui doit le tuer. En frappant, il s'est porté de sa propre main une blessure mortelle. L'association, au service du capital, devient un fléau tel qu'il ne sera pas longtemps supporté. C'est le privilège de ce glorieux principe de ne pouvoir faire que le bien. il est pour le mal l'insecticide Picat. les punaises qui s'y frottent périssent empoisonnées.

Quand l'heure a sonné d'une évolution sociale tout se précipite à sa rescousse pour aider l'enfantement. Les énergies épuisées qui vont s'éteindre, lui apportent elles-mêmes, sans en avoir conscience, le concours de leur dernier effort. nous assistons à un curieux spectacle. sous nos yeux se déroulent les préliminaires de la communauté.

Qu'est-ce que l'assistance mutuelle, dont le principe reçoit à chaque instant une application nouvelle, et travaille à solidariser peu-à-peu tous les intérêts? une des faces de la transformation qui s'approche. Et l'association, cette favorite du jour, panacée universelle dont les louanges retentissent en chœur, sans une seule voix discordante, qu'est-ce également sinon la grande avenue du communisme? et le dernier mot?

Point d'illusions cependant. Ce dernier mot ne se dira pas, tant que la grande majorité reste accroupie dans l'ignorance. La lune descendrait sur notre globe, plus tôt que la communauté, privée de son élément indispensable, les lumières. il nous serait aussi facile à nous de respirer sans air qu'à elle d'exister sans l'instruction, son atmosphère

et son véhicule. Entre ces deux choses (instruction et communisme) le lien est si étroit que l'une ne saurait faire sans l'autre, ni un pas en avant, ni un pas en arrière. Elles ont constamment marché de conserve et de front dans l'humanité, et ne se distanceront jamais d'une ligne jusqu'à la fin de leur commun voyage. ignorance et communauté sont incompatibles. généralité de l'instruction sans communisme, et communisme sans généralité de l'instruction constituent deux impossibilités égales.

L'homme de la communauté, c'est celui qu'on ne trompe ni ne mène. or, tout ignorant est une dupe et un instrument de duperie, un serf et un instrument de servitude.

Supposez, une belle nuit, tous les soldats transformés en savants. j'imagine que l'entrée des officiers dans la caserne, le lendemain matin, offrirait un spectacle des plus pittoresques, et que leur sortie s'opérerait pour le moins au pas gymnastique. Rêvez mieux encore, les trente huit millions de Français métamorphosés comme les soldats ci-dessus, d'un coup de baguette. En vingt-quatre heures, il ne resterait pas trace de gouvernement, et au bout d'un mois la communauté serait en pleine fonction.

Un insensé, sinon un jésuite, a osé dire dans une réunion publique: "si la société était composée de producteurs, bons ouvriers, "mais ignorants, elle marcherait, tombant de l'exploitation au despotisme, "mais elle vivrait. si la société était composée de savants, nullement "producteurs, elle ne saurait vivre."

Le même homme a dit aussi: "je redoute cette anomalie de déclassés qu'on voit chaque jour, qui sont très-instruits, très-"intelligents, et qui sont hors d'état de gagner leur vie."

C'est encore ce précieux orateur qui "repousse l'enseignement

"gratuit, obligatoire et laïque, comme attentatoires à la liberté et aggravant la réglementation centralisatrice"

Ce sont là tous les vœux et toutes les haines des prêtres, vœux de ténèbres, haines des lumières. La guerre aux déclassés était, après le coup-d'état, le cri de ralliement de la chasse impitoyable faite aux instituteurs et aux collèges laïques. il faut lire les circulaires des préfets de cette époque néfaste pour comprendre les projets de la réaction clérico-monarchique. L'enseignement libre livrerait toute l'éducation aux jésuites. nulle concurrence possible devant la coalition du clergé et du capital. La trahison seule osera soutenir le contraire. Enfin, l'anathème lancé à une société toute composée de savants, révèle suffisamment l'intention de perpétuer le régime des castes, ici les parias du travail manuel, là les privilégiés de l'intelligence, une masse d'abrutis et une poignée d'abrutisseurs.

il faut beaucoup d'audace, si ce n'est encore plus d'ineptie, pour prétendre qu'une nation de savants ne saurait vivre, et sans doute se laisserait mourir de faim. aucun peuple des temps actuels ne pourrait lutter de puissance productive avec une nation de savants, soit en Agriculture, soit en industrie. La distance entre les deux serait plus grande qu'entre les gaulois de César et les Français de 1870.

Que les réunions publiques, si elles durent, prennent garde aux émissaires de la compagnie de jésus. C'est sa tactique d'en entretenir dans tous les clubs, et pour enlever les questions qui tiennent à cœur aux révérends pères, ces limiers ont l'ordre de prendre tous les masques. or, l'intérêt clérical, c'est l'enseignement libre, la mise en suspicion de la science et des savants, et la guerre aux déclassés, autrement dit, aux hommes instruits et pauvres. Quiconque, sous prétexte de liberté et d'économie, rejette l'enseignement gratuit et obligatoire, pour demander l'enseignement

libre, est un agent du jésuitisme. Qu'il se dise d'ailleurs Républicain, révolutionnaire, athée, matérialiste, socialiste, communiste, proudhoniste, tout ce qu'il voudra, peu importe la couleur de son masque, on peut sans crainte d'erreur, l'appeler suppôt des jésuites. En effet, le simple bon sens montre que l'enseignement libre, sans intervention de l'état, ni gratuité, c'est, par la toute-puissance de l'écu, le monopole de l'éducation aux mains des prêtres.

or, enseignement du prêtre signifie ténèbres et oppression. L'armée noire, forte de cent mille soldats mâles et femelles, s'en va pleine de furie, colportant la nuit et posant partout l'éteignoir. appuyée sur l'Etat, elle domine, gouverne, menace, comprime. Le bras séculier est à ses ordres, le capital lui prodigue toutes ses ressources, la sachant son meilleur auxiliaire, ou plutôt sa dernière planche de salut.

Qui ne connait aujourd'hui ce péril? La démocratie entière, sans distinction de nuances, le proclame, en invoquant l'unique remède, l'instruction. Divisée pour tout le reste, elle est unanime sur ce point. Le même cri s'échappe de toutes les poitrines: "De la lumière! De la lumière! Plus d'abrutissement clérical!

Vaines clameurs! le gouvernement fait la sourde oreille et ne répond que par l'accélération fiévreuse de l'influence jésuitique. Chaque année, se ferment par centaines les écoles laïques, et s'ouvrent plus nombreuses encore les écoles congréganistes. Si l'on compare 1848 à 1870, on verra que les filles, il y a 25 ans, appartenaient par moitié

aux deux enseignements, qu'il en restera à peine un sixième aujourd'hui aux laïques; que de 17 pour cent, le chiffre des garçons empoisonnés par l'éducation sacerdotale, s'est élevé à 50 pour cent, et que cette effrayante progression continue avec redoublement pour les deux sexes. Le plan de Crétinisation universelle se poursuivra sans relâche. s'accomplira-t-il?

Non! mais quel retard dans l'avènement des jours heureux! Quelle halte désolante dans l'antagonisme et la misère! Les années furent inutiles et monotones, les générations passent, dévorées l'une après l'autre par le monstre de la superstition et de l'ignorance. Il est là debout, barrant à l'Humanité le chemin de la terre promise qu'elle entrevoit dans le lointain, sans pouvoir l'atteindre.

Combien de temps encore faudra-t-il lutter contre cet ennemi qui ne fait jamais quartier, lui, et qu'on pardonne toujours, après l'avoir terrassé? ah! si la Révolution avait fait son devoir en 1830, en 1848, ce demi-siècle, si tristement perdu, aurait suffi pour toucher le but. La guerre serait finie, et les nations laissant, derrière elle, le passé s'enfoncer rapidement dans la nuit, s'avanceraient à grands pas vers un avenir toujours plus radieux.

La Révolution sera-t-elle sage enfin à son prochain triomphe, ou fera-t-elle grâce encore une fois au génie du mal, qu'elle a laissé jusqu'ici se relever plus terrible de chacune de ses chûtes? il a dans ses rangs des traîtres qui le protègent aux heures des revers, avec des phrases cabalistiques dont le peuple est dupe. le mot d'ordre de la future trahison sera: "suppression du budget des cultes; séparation de l'Eglise et de l'Etat". Traduisez: victoire du Catholicisme, écrasement de la Révolution. Que notre devise à nous soit: "suppression des cultes, expulsion des prêtres!" et qu'elle ne fléchisse ni devant la prière, ni devant la menace, ni devant l'estuc.

Céder serait la mort. La République victorieuse n'aura pas de temps à gaspiller en luttes inutiles. Trop d'obstacles exigeront des années de tranchée ouverte, pour l'amener à l'attaque en règle d'une haie qu'elle franchit à la course. L'armée, la magistrature, le Christianisme, l'organisation politique, simples haies. L'ignorance, bastion formidable. un jour pour la haie; pour le bastion, vingt ans.

La haie générait le siège; — rasée. il ne sera encore que trop long, et coûteux la Communauté ne peut s'établir que sur l'emplacement du bastion détruit, il n'y faut pas compter pour le lendemain. un voyage à la lune serait une chimère moins dangereuse. C'est pourtant le rêve de bien des impatiences, hélas! trop légitimes, rêve irréalisable avant la transformation des esprits. la volonté même de la France entière resterait impuissante à devancer l'heure, et la tentative n'aboutirait qu'à un échec, signal de furieuses réactions.

Il y a des conditions d'existence pour tous les organismes. En dehors de ces conditions, ils ne sont pas viables. La communauté ne peut s'improviser, parce qu'elle sera une conséquence de l'instruction qui ne s'improvise pas davantage. n'oublions pas le rôle des vampires qui est aussi celle des Caméléons. Elle ne disparaîtrait pas plus, le lendemain de la révolution que la race des naïfs et des simples, sa pâture ordinaire.

Les habits seraient tôt retournés. On verrait surgir de terre en foule, comme des champignons après l'orage, des charlatans de communisme pour embrigader les hommes, des Tartufes de communauté pour embobeliner les femmes. à eux, prix infaillible de l'intrigue, la gérance, c'est-à-dire la disposition discrétionnaire des biens communs.

la masse des ignorants deviendrait leur proie et leur armée ... absolument comme aujourd'hui, avec des conséquences bien autrement terribles: une telle mêlée de tyrannie et d'anarchie que la contre-révolution arriverait foudroyante, non pour un jour, mais pour longues années sous les terreurs vivaces du souvenir. un bond effroyable en arrière!

N'est-ce point d'ailleurs folie de s'imaginer que, par une simple culbute, la société va retomber sur ses pieds, reconstruite à neuf? Non! les choses ne se passent pas ainsi, ni chez les hommes ni dans la nature. La communauté s'avancera pas-à-pas, parallèlement à l'instruction sa compagne et son guide, jamais en avant, jamais en arrière, toujours de front. Elle sera complète le jour où, grâce à l'universalité des lumières, pas un seul homme ne pourra être la dupe d'un autre. Ce jour-là nul ne voudra souffrir l'inégalité de fortune. or, le communisme seul satisfait à cette condition. Les gens instruits ne la subissent aujourd'hui cette inégalité que par une nécessité d'honneur, contre le vol social, la conscience interdite, au nom de la solidarité, toutes représailles particulières. Le voleur n'est qu'un émule du déprédateur capitaliste.

On objectera peut-être que l'égalité de l'éducation n'entraîne point du tout celle des intelligences, et qu'il restera toujours l'inégalité des cerveaux pour constituer une hiérarchie intellectuelle, depuis le génie jusqu'à la nullité.

D'accord. mais chez les plus pauvres cerveaux, l'instruction intégrale sera une armure suffisante, à l'épreuve de la tromperie, quel qu'en soit le masque. L'expérience le prouve. L'exploiteur rencontrerait sur chaque visage ce sourire écrasant qui veut dire: "Banquiste, va!"

La conviction de son impuissance lui épargnera ce déboire. D'ailleurs, l'ordre établi n'étant point une improvisation, la race des vampires aura eu le temps de s'acclimater et de se résigner au nouveau milieu. (qu'on ne s'y trompe pas, la fraternité, c'est l'impossibilité de tuer son frère.

La plus utile des facultés humaines, la faculté protectrice par excellence, qui nous défend à la fois contre le dedans et le dehors, contre les autres et contre nous-mêmes, le jugement, trop rare aujourd'hui, prendra, par l'instruction intégrale, un essor prodigieux qui en fera l'arme de la société nouvelle. Fruit de l'expérience et de la comparaison, il y puisera une force inconnue. C'en sera fait alors de la ruse. une clairvoyance implacable ira la dépister sous ses derniers déguisements. Fripons et dupes cesseront de former les deux grands divisions de l'humanité.

Déjà la crédulité est partout battue en brèche. L'armée noire garde encore sous sequestre les enfants et les femmes. Les hommes l'abandonnent. Tenir l'enfant et perdre l'adulte! avoir toujours à soi, par privilège, la page blanche où se gravent si aisément les impressions ineffaçables, et les voir ensuite effacer, remplacer, ... travail si rude! quelle sentence irrévocable! Puisse-t-elle s'exécuter à bref délai!

Le génie demeurera une exception. Le jugement deviendra l'apanage commun. il suffit pour détrôner à jamais l'hypocrisie, reine actuelle du monde. Tartufes de sentiment, Tartufes de franchise, Tartufes de mansuétude, Tartufes de dévouement, Tartufes de cordialité, Tartufes de candeur, Tartufes de chevalerie, Tartufes de vertu,

Tartufes de Bonhomie, Tartufes de bienveillance, Tartufes mes amis, abominables pestes, vous serez démasqués à la minute, sifflés, bafoués, et la Tartuferie religieuse, la plus infernale de toutes, ne sera plus qu'un souvenir historique, souvenir d'étonnement et d'horreur.

Les yeux auront des regards si perçants que, chez tout individu, défauts et qualités se compteront un à un, comme ~~si on était~~ dans un bocal de verre. (~~que tout individu sera un bocal de verre où se compteront un à un ses défauts et ses qualités~~). Ah! il faudra marcher droit, sous peine des ~~[illegible]~~ lires et des huées. Et cependant l'indulgence sera le fond général des esprits, car le libre arbitre, par arrêt définitif de la science, aura cessé d'exister. Quant au crime, disparu avec le capital et la religion, ses père et mère.

Telles seront, d'après nous, les conséquences de l'universalité des lumières: notez que, dans cet horoscope, le communisme ~~est un simple effet, non une cause~~ figure comme simple effet, non comme cause; il naîtra fatalement de l'instruction généralisée et ne peut naître que de là. or, on lui reproche d'être (~~la négation de l'individu, la liberté et~~) le sacrifice de l'individu et la négation de la liberté. Certes, s'il venait, par forceps, avant terme, (~~aujourd'hui pour demain~~), ce triste avorton ferait fuir à toutes jambes vers les ~~[illegible]~~ ognons d'Egypte. Mais s'il doit être ~~[illegible]~~ fils de la science, qui osera se porter accusateur contre l'enfant d'une telle mère? où sont d'ailleurs les ~~imputations~~ preuves à l'appui de l'imputation qu'on lui lance? Elle n'est qu'une insulte gratuite, puisque l'accusé n'a jamais vécu.

Et au nom de qui cette arrogante supposition? au nom de l'individualisme qui, depuis des milliers d'années, assassine en permanence et la liberté et l'individu. Combien sont-ils, dans notre espèce, les individus dont il

369

n'ait pas fait des îlotes et des victimes? un sur dix mille peut-être. Dix mille martyrs pour un bourreau! Dix mille esclaves pour un tyran! et l'on plaide (~~[illegible]~~) de par la liberté! je comprends! quelque sinistre escobarderie, ~~[illegible]~~ embusquée derrière une définition. L'oligarchie ne ~~[illegible]~~ s'intitule-t-elle pas ~~l'appelle, se dénomme-t-elle~~ ~~[illegible]~~ démocratie, le parjure honnêteté, l'égorgement modération?

La liberté qui plaide ~~qu'on invoque~~ contre le communisme, nous la connaissons, c'est la liberté d'asservir, la liberté d'exploiter à merci, la liberté des grandes existences, comme dit Renan, avec les multitudes pour marchepied. Cette liberté-là, le peuple l'appelle oppression et crime. il ne veut plus la nourrir de sa chair, et de son sang

Moralistes et législateurs posent tous en principe que l'homme est tenu de faire à la société le sacrifice d'une portion de sa liberté, en d'autres termes, que la liberté de chacun a pour limite la liberté d'autrui. Cette définition est-elle obéie par l'ordre actuel, avec ses deux ~~castes~~ catégories de privilégiés et de parias? Combien faut-il de servitudes pour faire une liberté? ~~[illegible]~~ 10, 20, 60, 100, 2000, 30,000, 100,000? innombrables les tarifs, innombrables leurs applications. La chaîne seule ne varie pas.

Tout empiètement sur la liberté d'autrui viole la définition des moralistes, la seule légitime, quoique toujours restée un vain mot. Elle implique donc parité sociale entre les individus, d'où il suit que la liberté a pour limite l'égalité. ~~ou si on veut,) que l'égalité est la limite de la liberté~~.

Seule, l'association intégrale peut satisfaire à cette loi souveraine. Le vieil ordre la trépigne sans pudeur et sans pitié. Le communisme est la sauvegarde de l'individu; l'individualisme en est l'extermination. Pour l'un tout individu est sacré. L'autre n'en tient pas plus compte que d'un ver de terre, et l'immole par hécatombes à la sanglante trinité Loyola, César et Shylock; après quoi, il dit avec philegme: "La Communauté serait "le sacrifice de l'individu"

Elle troublerait le festin des anthropophages, cela est clair. mais ceux qui en ~~forment le menu~~ font les frais, ne trouveront pas mauvais ce dérangement ~~(la chose mauvaise)~~. C'est essentiel. ~~D'ailleurs on prendra texte d'une querelle contre nous~~? Pour quel prétexte d'ailleurs nous chercher querelle? S'agit-il d'imposer le communisme à priori? nullement. on se borne à prédire qu'il sera le résultat ~~certain~~ infaillible, ~~inévitable~~ de l'instruction universalisée. Qui ~~(pourrait)~~ (~~voudrait~~) pourrait condamner le développement rapide des lumières? s'il doit s'ensuivre l'avènement régulier (~~nécessaire~~) de la Communauté, personne n'a mot à dire. ~~Chacun prend~~

Chacun proclame l'instruction la seule ~~véritable~~ réponse possible aux énigmes du sphynx social. il n'est pas bien sûr que cette invocation soit sincère dans toutes les bouches. il en est de ce mot comme de tous ceux qui posent un problème: autant de partis, autant de définitions. Pour les prêtres, c'est le catéchisme et point de science; pour les socialistes, c'est la science et plus de Catéchisme.

Rien d'étonnant dès lors dans cette unanimité des voix. Elle n'en cache pas moins ~~un antagonisme mortel~~ une guerre à mort. Le peuple n'a pas à s'en inquiéter. il est sans arrière-pensées, lui, et ne prend point de fausses enseignes. il a toujours écrit sur sa bannière:

"Liberté, instruction", avec un sens clair et précis. Le cléricalisme, au contraire, après avoir long-temps chargé ~~ses drapeaux~~ ce beau mot de ses anathèmes, s'est ravisé, voyant son impuissance, et le colle aujourd'hui à sa bannière, pour bénéficier de leur prestige. Double et impudent mensonge: Que lui importe pourvu qu'il fasse ~~illusion~~ des dupes. ~~Mais mensonge fait de force~~ Que le Conservatisme prenne ~~pour~~ où il conduit la diffusion des lumières, son alliance (~~nécessaire~~) avec l'ignorance le dit assez haut. Vive d'ignorance, plus d'oppression! il est sapé par la base, et lutte pour prolonger les ténèbres, son milieu vital. Au socialisme la tâche opposée: faire émerger de la nuit présente le ciel lumineux qui éclairera sa victoire, victoire de la justice et ~~de la raison~~ du sens commun sur le malfaisant ~~et~~ ~~l'inepte~~ et l'absurdité. Sa mission alors sera remplie.

"On prétend toutefois exiger de lui davantage. La doctrine capitaliste qui a comblé et comble encore le genre humain de tant de bienfaits, se tourmente fort de voir son pupille s'acheminer vers ~~de nouvelles destinées~~ d'autres drapeaux. Dans sa sollicitude, elle soumet le Communisme, son jeune rival, d'exposer par le menu les détails de ~~son~~ l'organisation future, de résoudre toutes les difficultés qu'il lui plaît de prévoir, de servir enfin à sa curiosité un édifice complet de la cave au grenier, sans omission d'un clou ni d'une cheville.

"Comment le citoyen de la nouvelle Salente disposera-t-il de sa personne, de son temps, de ses fantaisies de voyage et de repos? "Qui lavera la vaisselle? qui balaiera? qui videra les pots de chambre "et remplira les tinettes? Qui tirera la houille des mines, &c? Suite page 21

il paraît que le métier de mineur ne sourit pas plus que

de raison à nosseigneurs du capital. ils ont du reste leur manière de résoudre la question: "rafraîchir au feu du Chassepot les échappés du feu-grisou, et enterrer dans un cachot les déterrés de la mine. Ces Messieurs possèdent une longue habitude des solutions.

Eh! bien, leur questionnaire est impertinent, je veux dire mais, et ne comporte qu'une réponse: "Cela ne vous regarde pas, ni moi non plus, ni personne."

Comment! voici, — casernes, sacristies, bourses préalablement raïées, — voici quarante à cinquante millions d'hommes, tous ferrés à glace autant et mieux que nos académiciens, — car d'ici là il aura passé de bonne eau sous le pont, — tous armés de pied en cap, — tous susceptibles, comme des sensitives, tous outrageux comme des chevaux sauvages! Bien de ce quelque chose d'exécrable et d'exécré qui s'appelle un gouvernement, ne pourra seulement montrer son nez au milieu d'eux; pas une ombre d'autorité, pas un atôme de prédominance, pas un souffle d'influence! Et ces quarante millions de capacités, à qui vous n'irez pas à la cheville, auraient besoin, pour s'organiser, de nos conseils, de nos réglements, de notre férule! sans nous, ils ne sauraient où trouver des chemises et des culottes, et si nous ne les avions prévenus qu'on mange par la bouche, ils seraient capables de gens à mettre dans leur oreille!

Quant à moi, s'ils venaient me relancer dans ma tombe sur la question des pots-de-chambre, je leur répondrais net: "Bon "que diable! si vous ne savez pas vous boucher le nez, bouchez-vous le derrière!"

Nos quarante immortels eux-mêmes, si une multiplication soudaine par Six zéros improvisait un million de Thiers, un million d'Ollivier, un million de Dupanloup, 88 avec la France déserte à leur disposition, croyez-vous qu'ils passeraient leur temps à s'adresser des harangues en vers et en prose? Oh si fous! item, il faut déjeuner.

La première question mise aux voix naturellement serait la division du travail. Enlevé d'enthousiasme le système des castes, tout installé d'avance par les quarante types. quelle joie pour des écrevisses! les jules Favre pâtissiers n'éprouveraient pas plus de scrupules à faire des brioches, que les ollivier maçons à gâcher trop clair. La caste-Méline tiendrait fabrique de vases étrusques nocturnes. j'insiste sur cette industrie, par suite d'une observation. Quand on discute communisme, il est remarquable que les terreurs maternelles de l'adversaire pour la postérité, le portent toujours d'instinct sur le pot-de-chambre. "Qui le videra?" c'est le premier cri. Trop de désolation, mon dieu! (il faut toujours faire) on fait toujours de nécessité vertu. Si nos quarante types n'étaient pas malheureusement des machoires vides, nul doute qu'ils mordraient avec ardeur à la besogne, méritant à qui mieux mieux l'éloge de Boileau:

Ce rat édenté devint, à son honneur,
De méchant politique, excellent vidangeur.

Voir au bas de la page 19

à ces interrogations impertinentes une seule réponse: "Cela ne vous "regarde pas ni moi non plus, personne."

Eh! quoi! voici quarante à cinquante millions d'hommes, tous ferrés à glace mieux que pas un académicien, tous armés de pied en cap contre la violence et la ruse, tous susceptibles, comme des sensitives, ombrageux comme des chevaux sauvages! Rien de ce quelquechose d'exécrable et d'exécré qui s'appelle un gouvernement, ne pourrait montrer son nez au milieu d'eux; pas une ombre d'autorité, pas un atôme de contrainte, pas un souffle d'influence! Et ces quarante millions de capacités, à qui mil de nous n'irait à la cheville auraient besoin, pour s'organiser, de nos conseils, de nos réglements, de notre férule! ils ne sauraient, sans nous, où trouver des chemises

et des culottes, et ils seraient gens à mettre dans leur oreille, si nous ne les avions prévenus qu'on mange par la bouche ! C'est fort. Quant à moi, s'ils venaient me relancer dans ma tombe sur la question des pots-de-chambre, je leur dirais tout net : "Quand on ne sait pas se boucher le nez, on se "bouche le derrière."

Nos quarante immortels eux-mêmes, si une multiplication soudaine par six zéros improvisait un million de Thiers, un million d'Ollivier, un million de Dupanloup, &c, avec la France déserte à leur disposition, croyez-vous bonnement que, [illegible] au chiffre de quarante millions, ils passeraient tout leur temps à s'adresser des harangues en vers et en prose ? Pas si fous ! item, il faut déjeûner, et ils n'attendraient pas une heure (pour) mettre la main à la pâte.

Naturellement, le premier vote aurait pour objet la division du travail. Le système des castes, presqu'installé d'avance par le fait des quarante types, serait-il accueilli d'enthousiasme ? Oh ! que nenni ! Plus si écrevisses les quarante, après la multiplication ! Je me persuade que les Mérimée, par exemple, ne tiendraient pas obstinément au privilège de rincer les vases de nuit, fût-ce des vases Etrusques. Tant de fortes têtes sauraient bien entourer cette besogne indispensable d'une auréole de poésie, qui permît de dire de tous et de chacun :

Ce réac édenté devint, à son honneur,
d'assez triste écrivain, merveilleux vidangeur.

C'est une chose rejouissante, quand on discute communisme, comme les terreurs de l'adversaire le portent d'instinct sur ce meuble fatal ! "Qui videra "le pot-de-chambre ?" c'est toujours le premier cri. "Qui videra mon pot-de-"chambre ?" veut-il dire, au fond. Mais il est trop avisé pour user du pronom possessif, et il consacre généreusement ses alarmes à la postérité.

Sale chose que l'égoïsme de l'heure vivante ! un mélange de cynisme et d'hypocrisie ! Est-il question du passé ? Feuilles mortes ! on en fait litière. L'histoire s'esquisse à grands traits, du plus beau sang-froid, avec des monceaux de cadavres et de ruines. Nulle boucherie ne fait sourciller ces fronts

impassibles. Le massacre d'un peuple ? évolution de l'humanité. L'invasion des Barbares ? infusion de sang jeune et neuf dans les vieilles veines de l'Empire Romain. La trombe des Germains et des Huns n'a passé sur le monde latin que pour en purifier l'atmosphère corrompue. Ouragan providentiel ! Quant aux populations et aux villes que le fléau a couchées sur son passage, ... nécessité... marche fatale du progrès. Tout est bien qui a enfanté le présent, c'est-à-dire nous. Pas d'avance trop dispendieuse pour un si beau produit !

Mais s'agit-il des générations à venir ? Quel changement ! à l'insensibilité succède une passion délirante. On est pris d'une telle furie de tendresse devant ces poupards en perspective, qu'on se hâte de les mettre sous clé, afin de les préserver des accidents. Leurs pas, leurs gestes, sont comptés, équilibrés, crainte de chûte. Tout est réglé d'avance, comme un papier de musique, pour les pauvres petits automates, et à perpétuité, s'il vous plaît. Religion perpétuelle, dynastie perpétuelle, lois perpétuelles, et surtout dette perpétuelle, en paiement légitime de tant de sollicitude et d'amour.

Hé ! bonnes gens, quand vous aurez rejoint vos ancêtres, on fera de vous le cas, et un peu moins, que vous avez fait d'eux. Après s'être mises à l'abri de l'infection de vos carcasses matérielles, les poupées à ressort de votre usine casseront tous leurs ressorts, et feront, à peu-près en ces termes, l'oraison funèbre de vos carcasses morales :

"Dans l'histoire de l'Humanité, vous êtes la page du "choléra et de la peste. Les barbaries et les sottises de vos aïeux étaient la "faute de l'ignorance, le résultat de convictions aveugles. Vous avez fait le "mal, vous, sciemment, avec préméditation, par noir égoïsme. Car vous "n'avez jamais cru à rien qu'à votre intérêt, et à cet intérêt, vous avez "voulu sacrifier jusqu'à vos plus lointains neveux."

« Qui vous avait donné mandat de stipuler en notre nom, de
« penser et d'agir pour nous? avons-nous consenti la traite tirée sur notre
« travail? Tartuffes! Sous prétexte d'assurer notre bien-être, vous avez dévoré
« d'avance le fruit de nos sueurs, nous crevant de votre mieux les yeux et les
« oreilles, pour nous empêcher de voir et d'entendre. Que ne vous borniez-vous à
« vos affaires, en nous laissant le soin des nôtres? vous aviez l'impôt annuel,
« pour recette et pour dépense. il fallait rester dans cette limite et vous
« conduire en loyaux usufruitiers, frais et profits compensés. Nous n'acceptons
« l'héritage que sous bénéfice d'inventaire. Qui fait les dettes, les paie.

« On dit que vos emprunts avaient pour but
« des travaux profitables à la postérité, et qu'elle doit prendre sa part
« des charges comme des bénéfices. On travaille pour elle, à elle de payer.
« — Pour elle? hypocrites! Quelle entreprise a jamais été conçue dans un
« intérêt (tutut?) non! Le présent ne songe qu'à lui. il
« se moque de l'avenir aussi bien que du passé. il exploite les débris de l'un
« et veut exploiter l'autre par anticipation. il dit: "après moi le déluge!" ou,
« s'il ne le dit pas, il le pense, et agit en conséquence. Ménage-t-on les
« trésors amassés par la nature, trésors qui ne sont point inépuisables et ne se repro-
« duiront pas? (on fait) de la houille un odieux gaspillage, sous pré-
« texte de gisements inconnus, réserve de l'avenir? on extermine la
« baleine, ressource puissante, qui va disparaître, perdue pour nos descendants?
« Le présent saccage et détruit au hasard, pour ses besoins ou ses caprices."

Donc, occupons-nous d'aujourd'hui. Demain ne nous appartient pas, ne nous regarde pas. Notre seul devoir est de lui préparer de bons matériaux pour son travail d'organisation. Le reste n'est plus de notre compétence. Un Bas-Breton n'a point à faire la leçon à l'institut. Si Mons

Veuillot soutient le contraire, comme c'est probable, disons à son intention personnelle: "Gros jean n'en doit pas remontrer à son curé." Ce rôle de Bas-breton ou de Gros jean n'est-il pas grotesque? et ne faut-il pas admirer la fatuité de ces Lycurgue qui se croient tenus en conscience de minuter article par article le code de l'avenir? ils semblent craindre que ces pauvres générations futures ne sachent pas mettre un pied devant l'autre, et s'empressent de leur fabriquer, qui un bourrelet, qui des brassières, qui une petite prison roulante pour leur apprendre à marcher libres.

il est vrai que ces générations ne seront pas en reste de charité, et s'attendriront à leur tour sur la folie de ces bons ancêtres, maçonnant à l'envi des édifices sociaux pour y claquemurer la postérité. La vieille prison est encore debout, menaçante et noire, avec deux ou trois lézardes à peine qui ont permis l'évasion de quelques captifs, et déjà, comme les mères-poules, à la vue de leurs petits canards descendus à l'eau, les néo-Révélateurs sont dans les transes pour les malheureux évadés qui s'ébattent joyeusement au soleil:

« Eh! mes enfants! quelle imprudence! vous allez vous
« enrhumer au grand air. Vite, rentrez dans ce beau palais que j'ai construit
« pour vous. On n'a jamais vu, on ne verra jamais son pareil."

ils sont déjà trois ou quatre Moïses qui assurent avoir bâti à chaux et à ciment pour l'Eternité, et les portes de l'Enfer ne prévaudront certes pas contre ces paradis neufs à l'enchère. Libre à un voyant de chercher, à travers la brume, quelque fugitive échappée sur le monument de l'avenir. c'est un but honnête de promenade et un excellent exercice pour les yeux. Mais nous rapporter de cette excursion un dessin complet et minutieux de l'édifice, plan, coupe, hauteur et détails, avec état de lieux authentique, ... non, mon ami, non, rempochez votre épure.

La manie serait innocente, si ces fanatiques amants de claustration ne prêtaient main-forte contre les démolisseurs de la vieille geôle, qui refusent de travailler à la confection de la nouvelle, et prétendent laisser le public en promenade, chose horrible suivant tous les messies.

Que la civilisation ait pour couronnement inévitable la communauté, il serait difficile de nier cette évidence. L'Etude du passé et du présent atteste que tout progrès est un pas fait dans cette voie, et l'examen des problèmes aujourd'hui en litige ne permet pas d'y trouver une autre solution raisonnable. Tout est en pleine marche vers ce dénouement. il ne relève que de l'instruction publique, par conséquent de notre bonne volonté. Le Communisme n'est donc pas une utopie. il est un développement normal, et n'a aucune parenté avec les trois ou quatre systèmes, sortis tout équipés de cervelles fantaisistes.

Cabet, par son icarie et sa tentative de Nauvoo, a eu précisément le tort d'assimiler l'idéal régulier de l'avenir aux hypothèses en l'air des révélateurs de pacotille. il a dû échouer plus rudement encore que ses émules, le communisme étant une résultante générale, et non point un œuf pondu et couvé dans un coin de l'espèce humaine, par un oiseau à deux pieds, sans plumes ni ailes.

Saint-Simoniens, Fouriéristes, Positivistes, ont tous déclaré la guerre à la Révolution, accusée par eux de négativisme incorrigible. Pendant une trentaine d'années, leurs prêches ont annoncé à l'univers la fin de l'ère de destruction et l'avènement de la période organique, dans la personne de leurs Messies respectifs. Rivales de boutique, les trois sectes ne s'accordaient que dans leurs diatribes contre les Révolutionnaires, pécheurs endurcis, refusant d'ouvrir les yeux à la lumière nouvelle et les oreilles à la parole de vie.

Chose remarquable qui suffit pour établir la distinction, les communistes n'ont cessé de former l'avant-garde la plus audacieuse de la Démocratie, tandisque les poursuivants d'hypothèses ont rivalisé de platitude devant tous les gouvernements rétrogrades, et mendié leurs bonnes grâces par l'insulte à la République. C'est que le Communisme est l'essence, la moelle de la Révolution, tandisque les nouvelles religions n'en furent jamais que les ennemies, tout comme l'ancienne.

Personne n'ignore ce que sont aujourd'hui les Saints-Simoniens: des piliers de l'Empire. On ne peut pas certes les accuser d'apostasie. leurs doctrines ont triomphé. la souveraineté du Capitol, l'omnipotence de la banque et de la haute-industrie. ils trônent avec elles, rien de mieux. mais dire que ces braves gens ont été pris pour de dangereux novateurs!

Les Fouriéristes, après avoir fait, dix-huit ans, leur Cour à Louis-Philippe sur le dos des Républicains, ont passé à la République avec la Victoire, fort étonnés, et encore plus déconfits de rencontrer la proscription où ils avaient cru trouver la puissance. Disparus dans la tempête avec leur burlesque utopie. Les débris restent mêlés aux rangs démocratiques. ils n'ont plus d'espoir ailleurs.

Le Positivisme troisième chimère du Siècle, a débuté par la négation de tous les cultes, et fini par le système des castes, enté sur une caricature de catholicisme. Du reste, il s'est divisé. Les orthodoxes disent gravement la messe (Comtiste) dans la chambre mortuaire du prophète. Les protestants passent leur vie à nier la doctrine qu'ils prêchent, ou prêcher la doctrine qu'ils nient, comme on voudra. Tous également remarquables par leur crainte des coups, leur respect de la force et leur soin de fuir le contact des vaincus.

Comte a consacré sa dernière année au panegyrique de l'Empereur Nicolas et au trépignement de révolutionnaires. il avait imaginé ses castes pour gagner la cour de la Réaction. la Réaction et le Czar n'ont pas daigné tourner la tête.

Les Schismatiques font un certain bruit et possèdent un simulacre d'influence, grâce aux troubleurs de l'athéisme qui sont venus s'abriter sous une équivoque. Sauvé le péril, cette ombre d'existence s'évanouira, et les positivistes prendront la queue du socialisme ou émigreront dans le camp conservateur. Le Communisme, qui est la Révolution même, doit se garder des allures de l'utopie et ne se séparer jamais de la politique, (~~il ne sera pas impunément~~) il en était dehors naguères, il s'y trouve en plein cœur aujourd'hui. Elle n'est plus que sa servante. il ne doit pas le surmener, afin de conserver ses services. ~~il ne peut~~ lui est impossible de s'imposer brusquement par plus le lendemain que la veille d'une victoire. autant vaudrait partir pour le soleil. avant d'être bien haut, on se retrouverait par terre, avec membres brisés et une bonne halte à l'Hôpital. ~~culbute, membres fracturés et longue halte séjour à l'hôpital~~.

N'oublions pas notre axiôme : instruction et Communauté ~~marchent~~ cheminent de front et ne peuvent se devancer d'un pas. C'est beaucoup déjà d'avoir une sœur siamoise que tout le monde appelle à grands cris. l'une ne viendra pas sans l'autre.

il est vrai que ces appels unanimes ont un sous-entendu : la définition. Or, nous l'avons vu, la définition est double, noire et blanche. ne soyons pas dupes. ~~Les Statistiques en font foi~~ Les pièces sont là. le Gouvernement et le Conservatisme ne veulent que l'instruction donnée par les prêtres, ce qui signifie : ténèbres. ils poussent avec frénésie à ce résultat. César, Shylock et Loyola, marchent, les coudes serrés, à la conquête de la nuit. ils n'arriveront pas, mais ils nous empêchent aussi d'arriver.

~~[illegible]~~

Les deux forces aux prises se tiennent mutuellement en échec. Personne n'avance, personne ne recule. immobilisé sur place. Dans nous dans la situation, c'est un succès. Le mal tient à ses ordres 50,000 prêtres, 50,000 congréganistes et à peu près 40,000 instituteurs. Car, presque tous aujourd'hui obéissent à la sacristie. l'université est en pleine trahison. on ne peut même pas compter sur la presse. celle de l'opposition ne dépasse guères les murs de nos villes. la campagne appartient aux feuilles rétrogrades qui viennent appuyer de leur propagande écrite la propagande orale du curé, de l'ignorantin et des grands propriétaires. tout est contre nous, rien pour nous.

Que nous reste-t-il donc ? le souffle du progrès qui circule dans l'air, les communications d'homme à homme par les ~~réunions~~ toutes fermées, la conscience publique, le spectacle de nos ennemis surtout, notre meilleur plaidoyer. Ce qui grandit peut-être, c'est ~~le mécontentement~~ la colère, force précaire ~~[illegible]~~ la colère d'aujourd'hui devient souvent la peur de demain. point de base solide que l'instruction, et les efforts adverses la paralysent. nous marquons le pas.

Mais le lendemain d'une Révolution, coup de théâtre. non pas qu'il s'opère une transformation subite. Hommes et choses sont les mêmes que la veille. seulement l'espoir et la crainte ont changé de camps. ~~Le char de retour à Saturne, mais~~ Les chaînes sont tombées, la nation est libre, et un horizon immense s'ouvre devant elle.

Que faire alors ? atteler un nouveau relai au même chariot, comme en 1848, et reprendre tranquillement les mêmes ornières ?

~~[illegible]~~

pour le règlement de la caisse d'épargne.

30 Nota bene — ne pas publier, dans le manuscrit H, ce qui est enfermé entre deux barres, pages 30, 31 et 32, depuis les mots: "Empêcher la disparition du numéraire, qui se trouvent au milieu de la page 31, jusqu'aux mots: "L'appel précipité au suffrage universel", qui se trouvent à la 7e ligne de la page 32. — ne pas publier non plus la phrase encadrée qui se trouve à la fin du premier alinéa de la page 33, à la 10e ligne.

étapes correspondantes, à la Communauté. ~~Forçons (doublons les étapes)~~

Sur les deux routes, au début, même mesure: destruction des obstacles. ils sont bien connus. ici, l'armée noire; à côté, la conspiration du capital. L'armée noire, on l'évacue au delà des frontières, besogne simple. Le capital est moins accommodant. On sait ~~la manière~~ son procédé invariable: il fuit ou se cache. après quoi, le capitaliste se met à la fenêtre et regarde tranquillement le peuple barbotter dans le ruisseau. C'est l'histoire de 48. Le peuple a gémi, pleuré, maugréé, puis se fâchant trop tard, a été bien battu et a repris ses fers. ne recommençons pas.

Empêcher la disparition du numéraire, impossible! il n'y faut pas songer seulement. Mais les immeubles, voire les meubles, ne peuvent ni se cacher, ni fuir. Cela suffit. on court au plus pressé.

Dispositions immédiates.

Dans l'ordre Economique:

1°. commandement à tous les chefs d'industrie et de commerce, sous peine d'expulsion du territoire, de maintenir provisoirement dans le Statu quo leur situation présente, personnel et salaire. L'Etat ~~[illegible]~~ prendrait des arrangements avec eux. Substitution d'une régie à tout patron expulsé pour cause de refus.

2°. — convocation d'assemblées compétentes, pour ~~juger~~ régler la question des douanes, celle des mines et des grandes compagnies industrielles, celle du crédit et de l'instrument d'échange.

Loyola, marchent, les coudes serrés, à la conquête de la nuit. Ils n'arriveront pas, mais ils nous empêchent aussi d'arriver.

33 ensemble, elles plaideront l'une après l'autre. 33

En prévision des événements, déjà les meilleurs de la

31 3°. assemblée chargée de jeter les bases des associations ouvrières. 31

Par le commandement aux patrons, le coup de jarnac du capital serait paré. ~~Aux~~ à la première heure, c'est l'essentiel. Les travailleurs pourront attendre ailleurs que dans le ruisseau les nouvelles mesures ~~[illegible]~~ sociales.

Dans l'ordre politique

Suppression de l'armée et de la magistrature — Révocation immédiate des fonctionnaires moyens et supérieurs. maintien provisoire des employés. — Expulsion de toute l'armée noire, mâle et femelle. — Réunion au domaine de l'Etat de tous les biens meubles et immeubles des Eglises, communautés et congrégations des deux sexes, ainsi que de leurs prête-noms. — Répétitions à exercer contre ~~[illegible]~~ les ennemis sérieux de la République, pour actes postérieurs au 24 février 1848 — annulation de toute vente de ces biens ou de toute hypothèque prise sur eux, depuis cette même date.

Réorganisation du personnel fonctionnaire. — Plus point de code pénal, ni de magistrature. — arbitres au civil, jurés au criminel. Peine proportionnelle à la faute, et toujours ~~[illegible]~~ édictée par le jury, selon sa conscience, sans tarif obligatoire. — nature des diverses peines, seule formulée d'avance.

Formation d'une armée nationale sédentaire. — armement général des ouvriers et des populations Républicaines.

Aucune liberté pour l'Ennemi.

Ordre Financier

Suppression du grand livre de la dette publique — Commission pour le règlement de la caisse d'Epargne.

Remplacement de toutes les contributions directes ou indirectes par un impôt direct progressif, sur les successions et sur le revenu.

Instruction publique

Constitution d'un corps enseignant des trois degrés : primaire, secondaire et supérieur.

Gouvernement : Dictature parisienne.

L'appel précipité au suffrage universel en 1848 fut une trahison réfléchie. On savait que, par le bâillonnement de la presse depuis le 18 Brumaire, la province était devenue la proie du clergé, du fonctionnarisme et des aristocraties. Demander un vote à ces populations asservies, c'était le demander à leurs maîtres. Les républicains de bonne foi réclamaient l'ajournement des comices jusqu'à pleine libération de conscience, par une polémique sans entraves. Grand effroi pour la réaction aussi effrontée de sa victoire immédiate, que de se défaite au bout d'un an. Le gouvernement provisoire lui a livré avec préméditation la République qu'il avait subie avec colère.

Le recours au scrutin le lendemain de la révolution ne pouvait avoir que deux buts également coupables : enlever le vote par contrainte, ou ramener la Monarchie. On dira que c'est là un aveu de minorité et de violence. Non ! la majorité acquise par la terreur et le bâillon n'est pas une majorité de citoyens, mais un troupeau d'esclaves. C'est un tribunal aveugle qui a écouté 70 ans une seule des deux parties. Il se doit à lui-même d'écouter 90 ans la partie adverse. Puisqu'elle n'a pu plaider

ensemble, elles plaideront l'une après l'autre.

En prévision de événements, déjà les meneurs de la réaction brodent de romanesque sentimentale sur cette antienne : "Non malheureux que les partis ne cherchent dans la victoire que le repos et le pain, au lieu d'y chercher la liberté." L'antienne est ~~bien mensongère~~ fausse. En 1848, les républicains, oubliant 50 années de persécution, ont accordé liberté pleine et entière à leurs ennemis. L'heure était solennelle et décisive. Elle ne reviendra plus. Les vaincus malgré de longs et cruels griefs, prenaient l'initiative, donnaient l'exemple. Quelle fut la réponse ? L'extermination : affaire réglée en juin. Cette légion sortira de la bouche du travail à tout jamais entre dans celle du capital.

Un an de dictature parisienne en 48 aurait épargné à la France et à l'histoire le quart de siècle qui touche à son terme. S'il en faut dix ans cette fois, qu'on n'hésite pas. Après tout, le gouvernement de Paris est le gouvernement du pays par le pays, donc le seul légitime. Paris n'est point une cité municipale, cantonnée dans ses intérêts personnels, c'est une véritable représentation nationale. Il importe au salut de la révolution qu'elle sache unir la prudence à l'énergie. L'attaque au principe de la propriété serait inutile autant que dangereuse. Loin de s'imposer par décrets, le communisme doit attendre son avènement des libres résolutions du pays, et ces résolutions ne peuvent sortir que de la diffusion générale de lumières. Les ténèbres ne se dissipent pas en 24 heures. De tous nos ennemis, c'est le plus tenace. Vingt années ne suffiront peut-être pas à faire le jour complet. Les ouvriers éclairés savent

s'installer en France ? Question difficile, à juger par la disposition

déjà par expérience que le principal, on peut même dire, le seul obstacle au développement des associations, est l'ignorance. Les masses ne comprennent pas et se défient. Défiance trop légitime, hélas! La race des vampires est toujours là, prête à recommencer l'exploitation sous de nouveaux masques. Les ignorants, par un instinct vague de ce danger, préfèrent encore la simplicité du salariat. Ils en savent par cœur les inconvénients et les avantages, et complication les effraie. Rien d'aussi décourageant que de ne pas voir clair dans son jeu quand la vie en dépend.

Néanmoins, les bienfaits manifestes de l'association ne tarderont pas à éclater aux yeux de tout le prolétariat ~~(in-dustriel)~~ de l'industrie, dès que le pouvoir travaillera pour la lumière, et le ralliement peut s'accomplir avec une extrême rapidité.

Autrement grave est la difficulté dans les campagnes. D'abord l'ignorance et le soupçon hantent beaucoup plus encore la chaumière que l'atelier. Puis il n'existe pas d'aussi puissants motifs de nécessité et d'intérêt qui entraînent le paysan vers l'association. Son instrument de travail est solide et fixe. L'industrie, création artificielle du capital est un navire battu par les flots et menacé à chaque instant du naufrage. L'agriculture a sous ses pieds le plancher des vaches qui ne sombre jamais.

Le paysan connaît son terrain, s'y cantonne, s'y retranche et ne redoute que l'empiètement. Le naufrage, pour lui, serait l'engloutissement de sa parcelle dans cet océan de terres dont il ignore les limites. Aussi partage et communauté

écouter 70 ans [illegible]

d'écouter 70 ans la partie adverse. Puisqu'elles n'ont pu plaider

35 sont-ils des mots qui sonnent le tocsin à ses oreilles. Ils ont contribué pour une bonne part aux malheurs de la République en 1848, et servent derechef contre elle, depuis la nouvelle coalition des trois monarchies.

Ce n'est pas une raison pour rayer le mot communisme du dictionnaire politique. Loin de là, il faut habituer les campagnards à l'entendre, non comme une menace, mais comme une espérance. Il suffit de bien établir que la communauté est simplement l'association intégrale de tout le pays, formée peu-à-peu d'associations partielles, grossies par des fédérations successives. L'association politique du territoire français existe déjà. Pourquoi l'association économique n'en deviendrait-elle pas le complément naturel par le progrès des idées?

Mais il faut déclarer nettement que nul ne pourra jamais être forcé de s'adjoindre avec son champ à une association quelconque, et que, s'il y entre, ce sera toujours de sa pleine et libre volonté. Les répétitions sur les biens des ennemis de la République seront exercées, à titre d'amende, par arrêt de commissions judiciaires, ce qui n'implique en rien le principe de propriété.

Il sera indispensable également d'annoncer que ces arrêts respecteront les petits et moyens propriétaires, attendu que leur hostilité, sans importance quand elle existe, ne mérite pas une représaille. Ce qu'il faut balayer du sol, sans hésitation, sans scrupule, ce sont les aristocraties et le clergé. À la frontière, marche!

Dans quels délais le communisme pourra-t-il s'installer en France? Question difficile. À juger par la disposition

déjà par expérience que le principal, on peut même dire, le [seul] obstacle au développement des associations, est l'ignorance. Il

36/ présente des esprits, et ne frapperait pas précisément aux portes. Ma
- rien de si trompeur qu'une situation, para que rien n'est si mobile
- la grande barrière, on ne le redira jamais trop, est l'ignorance
- là-dessus, [lui] le fait illusion. [à Paris] Chez tout simple. D'un
- milieu lumineux on n'aperçoit pas la région de l'ombre. Les jour
- naux, les voyageurs racontent la province, ils ne la sauraient la
- peindre. il faut plonger dans les ténèbres pour les comprendre. Elles
- couvrent la France par couches si épaisses qu'il semble impossible
- de les soulever. Sur un point unique le Soleil, sur quelques ar
- à peine des aubes naissantes, de faibles crépuscules, partout ailleurs
- la nuit. De là, pour nous l'impossibilité de voir clai
- rement la solution du problème social. Entre ce qui est et ce qui
- veut être, il existe une distance si prodigieuse que la pensée
- n'arrive pas à la franchir. Une hypothèse cependant donne
- clé de l'énigme. Si chaque citoyen avait l'instruction du lycée
- par quel procédé s'établirait l'Egalité absolue, moyen magique
- concilier les impérieuses prétentions de tous ? Par le communis
- me, sans une ombre de doute. Le Communisme est la seule orga
- nisation possible d'une société, savante à l'extrême, et dès lors
- violemment égalitaire.

Que la soif de [supériorité] soit le premier effet de l'instruction, il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux autour de soi et sur soi. Qui, parmi les gens [éclairés] voudrait souffrir une prédominance quelconque, s'il n'y était contraint par la force ? L'habitude de cette contrainte donne

l'habitude de la résignation. On n'y songe même pas, ou si l'on y songe, c'est avec ce haussement d'épaules, geste éloquent de l'impuissance.

Or, qu'est-ce que la force brutale ? C'est l'ignorance, par la grâce du hasard, aux ordres du premier venu, l'ignorance embrigadée, tremblante et soumise, instrument à la fois et victime de la violence. Plus d'ignorants, plus de soldats ! Toute prépotence est anéantie. Qui pourra régenter son voisin ou vivre à ses dépens ? L'égalité sera la première loi. La fraternité et la liberté deviendront ses compagnes naturelles, toujours par nécessité. Le communisme sera certainement la forme obligée d'un tel ordre social, car seul, il résout, d'après le sens commun, tous les problèmes économiques.

Voilà justement aussi pourquoi il ne saurait être la forme de la société présente. il n'est compatible qu'avec l'universalité des lumières, et nous n'en sommes pas là. Les tentatives prématurées pour l'implanter dans un milieu réfractaire n'enfanteraient que désastres. En 1848, la majorité des ouvriers a mal accueilli l'égalité des salaires, peu conciliable en effet avec une instruction bornée.

L'association, cette mère future du communisme, n'en est encore qu'à la première période de gestation. Elle maintient ses adhérents sous le régime de l'échange, par conséquent, de l'individualisme. Nul ne consentirait [à se soumettre à] plus étroite. Rien n'est mûr pour de si profondes transformations. Jusqu'ici, la communauté n'a donné d'elle au monde qu'une [caricature] hideuse, le cloître. [Elle] de l'avenir sera la liberté. Un chemin est sec et ferme par le froid comme par le chaud. Entre les deux, il y a le dégel.

On a osé, à Paris, en pleine réunion publique, reprendre contre les déclassés les diatribes du coup-d'état. On a osé dire qu'une société de savants ne serait pas viable, et lui préférer [ouvertement] une société d'abrutis. Se plaindre qu'il y ait trop d'hommes instruits, alors que la nation est esclave par ignorance et prêtre, avec le capital qui l'escorte, le pied au berceau.

n'est-ce point le langage des ennemis du peuple? ils le sentent si bien que leur tactique s'enveloppe de gros compliments. ils doivent la pilule d'une flagornerie, en prétendant aux prolétaires que les habiletés de la main valent les puissances du cerveau. les travailleurs dévoués à l'émancipation des masses connaissent bien tout le poison de ces encens. ils savent trop que ni la force, ni l'adresse ne sont l'intelligence, et que l'auteur de tel chef-d'œuvre industriel, peut être en même temps une dupe aveugle.

Voyez l'Inde et la Chine. l'Europe n'a jamais pu égaler les Hindous dans le tissage du cachemire. comme artistes, comme artisans, les Chinois sont au moins nos rivaux. et cependant, quelle dégradation! pourquoi? la pensée est absente!

Combien d'animaux même se montrent les émules, sinon les supérieurs de l'homme dans la manipulation de la matière! certains nids d'oiseaux sont d'inimitables chefs-d'œuvre. quels plus merveilleux ouvriers que l'abeille et l'araignée! l'abeille juxtapose ses tubes hexagones avec une précision géométrique que nous ne pourrons jamais surpasser. l'araignée défie la science du mathématicien et tout l'art du tisseur, dans les mille calculs qui savent nouer les fils et adapter les toiles aux emplacements les plus divers. deux simples insectes pourtant!

Non! ce n'est pas la dextérité manuelle, c'est l'idée seule qui fait l'homme. l'instrument de la délivrance n'est point le bras, mais le cerveau, et le cerveau ne vit que par l'instruction. l'attaque à cette mère nourrice de la pensée est un attentat contre l'être pensant lui-même, un crime social.

L'Estomach ne peut supporter l'abstinence. Le cerveau s'y habitue aisément, au contraire. bien vite il pâtit, moins il ressent le besoin. l'excès de privation ne lui donne pas l'avidité, mais le dégoût et la fatigue de la nourriture. il ne sent pas son mal, il s'y complaît même, et s'abandonne volontiers aux langueurs de cette léthargie. si le jeûne de l'Estomach cause la mort physique, celui du cerveau amène la mort intellectuelle. il ne reste que des brutes satisfaites de croupir dans une vie purement bestiale. C'est ainsi que, par une atrophie savante des facultés de l'âme, la tyrannie a fait arriver à l'extinction morale d'un peuple, et le rejette en quelque sorte de l'humanité. Une nation peut pardonner à ses oppresseurs la servitude, les prisons, les supplices, la misère, la faim, toutes les choses, mais elle ne peut pardonner à celui qui l'a contrainte par la force à s'habituer à cette contrainte abrutissante

39 violences, toutes les calamités, toutes les douleurs, mais jamais l'attentat sur son cerveau, jamais l'étouffement de son intelligence, jamais, jamais, jamais! pour un tel forfait point de pardon possible!

Laissons donc là les billevesées, les programmes fantaisistes, les querelles de mots et de formes. le Salut du peuple est dans l'instruction. c'est le cri universel: de la lumière! de la lumière! l'ennemi n'en veut pas, lui. il s'épuise en efforts désespérés pour nous refouler dans le moyen âge. qui ne se rappelle ces paroles mémorables de Montalembert, à la tribune législative en 1850: "Deux armées sont en présence, l'armée du bien et l'armée du mal. l'armée du bien, 40,000 curés; l'armée du mal, 40,000 instituteurs."

Eh! bien, ces deux armées aujourd'hui n'en font plus qu'une. l'appel de Montalembert a été entendu. qu'on ouvre le Moniteur après le coup-d'état, on y trouvera l'exécution littérale de son programme. les collèges partout remplacés par des jésuitières; les instituteurs traqués comme des bêtes fauves; les anathèmes contre la déclassement, ce qui veut dire contre l'instruction du pauvre; l'enseignement primaire réduit au catéchisme; dans les lycées, la suppression de la philosophie, et la bifurcation ou plutôt l'étranglement des études; les jeunes générations livrées au Clergé; partout une guerre à mort aux lumières, partout la race du capital appelant à grands cris le prêtre et les ténèbres au secours de son omnipotence en péril. En ces jours néfastes, qui aurait pu retenir les larmes devant le déchaînement de toutes les perversités contre la pensée humaine? quelle conscience de leur crime dans un tel acharnement! oh! s'il leur eût été donné d'emporter la France loin, bien loin, au sein des plus reculés océans, avec quelle volupté de rage ils auraient anéanti tous les monuments de l'esprit humain, la lettre moulée elle-même et jusqu'au nom de l'imprimerie!

Malheureusement pour eux, si on transporte les citoyens, le sol reste en place, et comme, au milieu du monde civilisé, l'intelligence seule fait la véritable force, nos triomphateurs allaient périr bientôt par leur propre victoire. il a fallu s'arrêter sous peine de mort, et ne pas détruire complètement les fonctions du cerveau. Mais quelles ruines déjà! et nous ne sommes pas au bout. La Triade sabre-eau-goupillon, toujours souveraine, ne peut se maintenir que par la violence et l'abrutissement. le Suffrage universel, son misérable esclave, marche au scrutin, tenu au collet par le gendarme et le prêtre, avec le capital qui l'escorte, le pied au derrière.

n'est-ce point le langage des ennemis du peuple? ils le sentent si bien que leur tactique [illegible] de nos compliments. ils dorent la pilule avec une flagornerie, en prêchant [illegible]

40 Comment s'en étonner? l'ignorant est à peine un homme, et on peut le mener comme un cheval, avec la bride et l'éperon. Le dresser au travail et à l'obéissance, c'est l'unique préoccupation du maître. Si l'on veut connaître à fond les rêves ~~projets~~, ~~pensées~~ du Conservatisme, qu'on étudie son langage et ses œuvres, après le coup-d'état, alors que tenant le peuple sous ses pieds, il avait levé le masque, et se croyait dispensé de ménagements. Suppression immédiate des écoles normales où se formaient de vrais instituteurs. il faut lire les déblatérations furieuses de l'époque contre ces "pépinières de boute-feu et d'empoisonneurs de la jeunesse". Discours officiels, journaux, sermons, proclament à l'envi qu'on ne doit apprendre aux enfants du peuple que le catéchisme et un métier, que tout autre enseignement est une source permanente de révolte, une calamité publique. C'est partout un déchaînement de blasphèmes contre l'instruction qui allume l'envie des masses et les précipite sur la société; une tempête d'imprécations à l'adresse des déclassés, ces ennemis de tout ordre social, ces fauteurs de bouleversements.

Quand on voit ~~[illegible]~~ reparaître aujourd'hui, jusqu'au sein des assemblées populaires, les attaques au déclassement, la guerre à l'instruction gratuite et obligatoire, il n'est pas difficile de deviner, sous son faux nez socialiste, l'intrigue clérico-féodale. En creusant le projet des écoles professionnelles, on retrouverait aisément le venin de 1852. Cette idée fixe d'incarcérer le travailleur dans un métier, et d'en revenir par ce chemin au système des castes. il faut le dire bien haut, les écoles professionnelles, telles que beaucoup de gens les préméditent, ne seraient que des séminaires de Chinois. ~~[illegible]~~

Péril d'autant plus grave qu'il revêt une forme flatteuse. On veut conduire par la vanité à l'abâtardissement et à l'immobilisme. Guttemberg et Voltaire ont été bien autrement utiles à l'humanité que le plus habile artisan. Ce n'est point d'ailleurs le talent, c'est le capital qui opprime. La capacité, sans l'argent, n'est un danger que pour la tyrannie.

Tel ouvrier de la pensée est souvent plus besoigneux que le moindre ouvrier de la matière. Qu'est-ce que les déclassés, sinon les parias

K ~~[illegible]~~ Ecrit en 1869 La caisse d'Epargne 382 384

41 de l'intelligence? On ne les insulte que parce qu'ils sont pauvres. Dès qu'ils ont des écus, ils cessent d'être des déclassés et montent aux premiers rangs. Quelle meilleure preuve que la fortune seule, et non le mérite, classe les individus dans notre ordre social? 381

Une foule de savants vivent et meurent pauvres, après avoir rendu des services ignorés. ils avaient le savoir. ils manquaient du savoir-faire, ~~ils n'avaient pas le savoir faire~~ qui seul enrichit. Le savoir faire, ce suçoir du vampire, est le souverain maître de ~~[illegible]~~ notre cruelle société. Malheur à ceux que la nature a oublié d'en pourvoir! ils serviront de pâture à la science-reine, la science de l'exploitation.

Des milliers de gens d'élite languissent dans les bas-fonds de la misère. ils sont l'horreur et l'effroi du capital. Le capital ne se trompe pas dans sa haine. Ces déclassés, arme invisible du progrès, sont aujourd'hui le ferment secret qui gonfle sourdement la masse et l'empêche de s'affaisser dans le marasme. Demain, ils seront la réserve de la Révolution.

BIBLIOTHÈQUE

Ecrit en 1869

La caisse d'Epargne 382

La caisse d'Epargnes, cette merveilleuse institution de la philanthropie, est une jonglerie et un mensonge. Pour preuve, il suffit de pousser le principe jusqu'au bout. Tous les Français sont déposants. Quel est le résultat? La nation payant d'une main, comme impôt, ce qu'elle touche de l'autre, comme revenu. Perte sèche. ~~Les frais du parasitisme administratif~~ (les frais parasites d'administration)

Supposez maintenant que des travailleurs, — un vingtième de la population, — perçoivent vingt millions d'intérêt pour un placement de 500 millions. Ils se paient à eux-mêmes la vingtième partie de leur rente. Le surplus est prélevé sur l'impôt. Ils grèvent la France d'une charge de 19 millions qui s'accroît chaque année par l'excédant des dépôts sur les remboursements.

C'est un emprunt continu, indéfini, soustrait ~~[illegible]~~ au ~~[illegible]~~ vote législatif. Or, cet emprunt permanent crée une dette flottante et montante, exigible à toute minute, et dont le créancier est précisément la classe la plus sujette aux paniques. De là, sur sa tête, la banqueroute suspendue par un fil. Déjà une fois, en 1848, ce fil s'est rompu. Tout a couru au remboursement. L'Etat, mis au pied du mur, insolvable, a dû violer ses engagements, consolider d'autorité cette dette flottante, au détriment tout-à-la fois des créanciers et du trésor. Le trésor a consolidé au dessus du cours,(1) sacrifiant ainsi la différence. Les créanciers ont perdu le cinquième de leur capital, puis vendu leurs titres à vil prix, par peur et par besoin. L'agiotage, comme d'habitude, a pêché en eau trouble et bénéficié de toutes les pertes. Eh! bien, cette leçon n'a pas servi. La dette flottante s'est bientôt reconstituée par l'insouciance oublieuse des uns, par le calcul machiavélique des autres.

(1) au taux de 80 — la rente était à

ajourné — [illegible]

croquer, pour ses successeurs des millions à rembourser, coup double.

Voilà d'accusation plus grave contre les économistes que la caisse d'Epargne, cette chérie de leurs coryphées, prônée, répandue par eux tous, au mépris de leur dogme fondamental, la non-intervention de l'Etat dans les affaires privées. De quel droit, à quel titre, cette levée de 25 à 30 millions sur le pays, pour servir un revenu à quelques milliers de personnes?

Qui ne se rappelle les hurlements de ces Messieurs en 48 contre les prêts du trésor aux associations ouvrières? "C'était le renversement de toute justice, de toute raison!" ils ne chantent point cette antienne, à propos de la Caisse-d'Epargne, ingérence bien autrement scandaleuse dans les transactions sociales: une rente à des particuliers, prise sur l'impôt, sans nécessité publique.

Sans nécessité, oui! mais non sans motif, et ce motif est toujours le même, l'intérêt du pouvoir, sa sécurité. La Caisse d'Epargne a pour but de coudre, par un fil d'argent, au manteau de pourpre de César, les guenilles du prolétariat. Solidarité précieuse, qu'on peut bien payer trente millions, surtout en les prenant dans la poche du prolétaire lui-même. Mais le fisc n'a pas seulement cette peine. Il ne débourse pas, il emboursa au contraire. Chaque année l'excès des dépôts sur les retraits suffit à servir la rente de la dette, et il reste un boni au trésor.

Cette petite spéculation est bien connue de la police correctionnelle et de la Cour d'assises. Elle consiste, on le voit, à payer, sur le capital versé, des dividendes aux actionnaires, afin d'amorcer les dupes, (sauf effet en dupes). Des particuliers qui se la permettent, y ramassent quelques années de centrale. Le gouvernement, lui, s'en fait un revenu régulier. Vient enfin la débâcle, comme en 48. — Mais bah! c'est la fin du monde, cela! les gouvernements sont éternels. Ils n'admettent pas la fin du monde. Et puis, si elle arrive, ma foi, tant pis! que les héritiers s'en tirent. Quelle consolation de leur laisser sur les bras un milliard, payable dans les vingt-quatre heures, avec dix millions en caisse!

mon-

travail et proclame la productivité, autrement dit, la souveraineté du capital, 385
avait sévi la Réaction, et son règne a trop d'abord

Sous le gouvernement bourgeois de Louis-Philippe, les financiers, ravis d'abord de voir des prolétaires enrôlés par la rente dans l'armée de l'ordre, avaient battu des mains à l'invention des philanthropes. Mais, gens de calcul avant tout, ils ne tardèrent pas à prendre peur de cette invasion de la plèbe dans la dette publique, et l'on ne songea plus qu'à l'entraver par la réduction du chiffre-maximum des dépôts. Précaution vaine! l'argent du petit monde continuait d'affluer dans la caisse, à l'effroi croissant du juste-milieu.

Cette dette flottante, montée jusqu'au milliard, était passée à l'état d'épouvantail classique. M. Thiers, dès qu'il n'était plus ministre, enfourchait ce cheval de l'apocalypse, pour couvrir le terroir sur le troupeau bourgeois. Du haut de sa bête caracolante, il montrait du geste l'abîme d'où allait s'élancer le dragon de la banqueroute. Le portefeuille de retour, il mettait pied à terre et rentrait à l'écurie son noir coursier.

Ces temps naïfs sont loin. La dynastie Napoléonienne nous a durci l'épiderme, et personne ne s'inquiète plus ni de la caisse d'épargne, ni des bons du trésor, cet autre facteur de la dette flottante, moyen ingénieux de manger son blé en herbe.

L'indifférence est même telle, que le Gargantua, levé d'ombre-pents, avait songé à ce filon de réserve. Un projet anodin proposait de porter de 1000 à 3000 fr. le pécule-maximum de chaque déposant. Les écus de la domesticité ne demandaient pas mieux. Ils auraient couru à l'appât et ouvert une assez jolie rigole à drainage. Que s'est-il passé dans la coulisse? Le drainage y a-t-il fait scandale? La Bourse a-t-elle clabaudé? Je ne sais. Toujours est-il que le projet de loi reste dans les cartons législatifs, ajourné? enterré?... Ce serait dommage. Pour Gargantua des millions à croquer, pour les successeurs des millions à rembourser, coup double.

point d'accusation plus grave contre les économistes que la caisse d'Epargne,

Ecrit le 4 8bre 1869

Le Coopératif

la même pensée que celle de la caisse d'épargne a mis au monde et patronné le Coopératif. quelle supériorité dans cette nouvelle combinaison il ne s'agit plus d'une entorse brutale à l'économie politique, mais d'un hommage au contraire, d'une application rigoureuse de ses doctrines. il n'en coûte à l'Etat ni un sou, ni un geste. l'Epargne pour moyen, la capitalisation pour but; consécration du vieil ordre, et reniement du Socialisme. le peuple se déclare lui-même très-humble serviteur et vassal de la science officielle. il signe la déchéance du travail et proclame la productivité, autrement dit, la Souveraineté du Capital. ..... Ces quelques lignes s'écrivaient à l'heure où triomphaient le Proudhonisme rétrograde et l'économie officielle. En Avril 1870, les choses avaient changé de face, et le passage qui précède n'était plus que de l'histoire. il va donc reprendre la physionomie qui lui sied aujourd'hui.

Le Coopératif, dans la pensée du gouvernement, avait le même but que la caisse d'épargne, désarmer et endormir le prolétariat par un mirage de bien-être. Combinaison plus savante, quoiqu'elle ait échoué et même abouti à un résultat tout révolutionnaire.

il ne s'agissait plus en effet d'une entorse brutale à l'économie politique, mais au contraire, d'une application rigoureuse de ses doctrines. il n'en coûtait plus à l'Etat ni un sou, ni un geste. L'Epargne pour moyen, la Capitalisation pour but, Consécration du vieil ordre et reniement du Socialisme, tel était le programme. Le peuple se déclare lui-même très-humble serviteur et vassal de la Science officielle. il signe la déchéance du travail et proclame la productivité, autrement dit, la Souveraineté du Capital.

Ainsi l'avait rêvé la Réaction, et son rêve a paru d'abord se réaliser. Le Congrès de Genève inaugurait hautement le système pur de l'Economisme. tout sans l'Etat, rien par l'Etat. indifférentisme politique et religieux. la coopération fondée sur l'intérêt légitime du Capital. anathème aux idées de 48. Proudhon lui-même condamné dans sa guerre à l'usure. ainsi parlaient à Genève, au nom des Sociétés Coopératives, les ouvriers délégués par l'association internationale. Et la presse entière d'applaudir à cette abjuration, par le peuple lui-même, de ses anciennes folies révolutionnaires. Devant ces rétractations solennelles, les hommes de l'Egalité baissaient la tête. ils l'ont relevée depuis. car tout ce qui avait triomphé à Genève en 1866, chancelait à Lausanne en 1867, s'écroulait à Bruxelles en 1868, et a disparu à Bâle en 1869. L'idée communiste a ressaisi la victoire, écrasé l'individualisme, et dans le camp bourgeois l'allégresse a fait place à la consternation.

Ecrit en 1868

Balance du Commerce

La balance du commerce est une sottise. L'excès des importations sur les exportations n'entraîne nullement une perte de numéraire, et prouve encore moins un appauvrissement. C'est tout le contraire.

La statistique des douanes, dans ses tableaux, n'accuse que les marchandises ou denrées, jamais les valeurs métalliques qui sont cependant aussi une marchandise. Ces valeurs ne figurent à l'entrée et à la sortie qu'à titre de renseignement.

Les introducteurs de métaux précieux ne sont pas des industriels ou des négociants; ce sont des banquiers et leurs opérations ne ressemblent

besoins et se suffit à lui-même avec peu de chose. une nation

en vieu à celle du commerce. Le métal est fourni par des banques étrangères qui l'expédient, non point en retour d'autres produits, mais moyennant une prime payée par le demandeur, qui saura bien récupérer cette avance avec bénéfice.

Que motive ce demande de numéraire? Les besoins de l'échange. Elle signifient donc activité dans les transactions intérieures, par conséquent prospérité.

Maintenant, admettez un excédant de demi-milliard dans les importations. La France le solde en argent. S'appauvrit-elle de ces 500 millions, comme l'affirme la théorie de la balance? Pas du tout. Si nous avons payé en or le demi-milliard de marchandises qui dépassait nos propres exportations d'un autre côté, ce demi-milliard s'est introduit chez nous, sans tambour ni trompette, sous formes de matières d'or et d'argent, appelées précisément par cette suractivité de l'échange. Peut-être même est-il entré plus de numéraire qu'il n'en est sorti, malgré les 500 millions absorbés par la plus-value de l'importation étrangère. En somme, ces 500 millions de marchandises du dehors viennent d'ajouter à la consommation des produits indigènes, ce qui n'est point un signe de misère. Consommation, c'est bien-être.

Supposez au contraire l'excédent de demi-milliard dans nos exportations. On nous le solde en métaux. Fort bien. Sommes-nous enrichis d'autant? grosse illusion! Tandis que cet argent entre en France par la porte de la douane, il sort à bas bruit par celles de banques, pour chercher emploi à l'étranger, peut-être même pour y payer notre surcroît d'exportations. Le plus clair de la chose, c'est que, balance faite, notre consommation est moindre de 500 millions, marque de détresse, non de prospérité.

Dans le premier cas, le numéraire vient à nous et nous consommons un demi-milliard de plus. dans le second, le numéraire s'éloigne de nous et nous consommons un demi-milliard de moins. différence totale à notre détriment un milliard!

" souverains arbitres de la circulation, ils arrêtent toutes les affaires par

Le vieux système de la balance du commerce était donc une absurdité. C'est la doctrine inverse qui est vraie. Dans le trafic extérieur, la prédominance des importations est un profit, celle des exportations un dommage. Les faits viennent à l'appui de cette théorie. Les années 1848 et 49, si désastreuses pour les affaires, sont remarquables par l'énorme excédant de nos exportations. L'affaissement général de la consommation arrêtait à la fois les arrivages de l'extérieur, et forçait de chercher à tout prix au dehors les débouchés qu'on ne trouvait plus au dedans. Par haine et par peur, l'argent s'était retiré en masse, laissant le travail à sec.

"Oui!" va-t-on nous dire, en saisissant la balle au bond, "et vous voulez recommencer cette belle aventure!"

Ceci est une question à vider ailleurs et autrement que par le fait brutal. L'omnipotence et la méchanceté ne font pas le droit. Le capital est plus maître du pays en 1870 qu'en 1848, c'est incontestable, et il le sera plus encore demain qu'aujourd'hui. il marche à pas de géant vers l'autocratie absolue. Ces progrès constituent un péril, mais non pas une légitimité. On nous dit: "il faut le soumettre!" Les travailleurs répondent: "il faut aviser! je crois qu'on avisera.

Revenons à notre sujet. L'obscurité et l'excès de civilisation offrent un symptôme commun: "pas ou peu de commerce extérieur." Dans le dernier cas, il est de trop. Un peuple à demi-sauvage n'a pas de besoins et se suffit à lui-même avec peu de chose. Une nation

6) en rien à celles du commerce. Le métal est fourni par des banques étrangères qui

8/ ultra-civilisée ne doit tirer du dehors que des matières premières et les comestibles dont la production est interdite à son climat. S'emporter à une débauche d'industrie, qui la mettrait, pour ses vivres, dans la dépendance de l'étranger, serait une faute mortelle. Prendre chez le voisin des objets manufacturés, serait un stigmate d'infériorité.

En Général, toute exportation dénote un malaise, toute importation une impuissance. Dans le premier cas, il y a des producteurs qui ne peuvent pas consommer; dans le second, des consommateurs qui ne savent pas produire. L'échange externe n'est bon que pour suppléer à des impossibilités absolues.

7bre 1869 La guerre du Capital

Contre les Révolutions

Le Figaro du 8 7bre 1869, à propos de la maladie de Bonaparte et de la cessation des affaires, dit :

« L'argent est poltron. il se cache à la moindre émotion. »

« Le National du même jour, et sur le même sujet :

« Le Capital est comme un cheval ombrageux qui, à la « moindre alerte, prend le mors aux dents et va se cacher le plus loin « qu'il peut. Tâchons qu'il revienne vivifier les affaires mortes. »

Traduction en langue vulgaire : « Les Riches, qui prélèvent « une si large dîme sur le travail, s'empressent, à la première « bouffée de colère ou de peur, de dérober leurs écus à la production. ils cessent de placer et d'acheter, et maîtres du marché, « souverains arbitres de la circulation, ils arrêtent toutes les affaires par « le retrait de l'instrument d'échange. Voilà ce qui attend le peuple après « une révolution. Qu'il y songe et se tienne tranquille. Le Capital est Roi « et veut rester Roi. Résignez-vous. »

La presse conservatrice de toutes nuances n'a jamais opposé d'autre argument au parti révolutionnaire, et l'argument est décisif : se « soumettre ou mourir. »

La production s'adresse de préférence aux Riches, parceque là surtout elle trouve ce qu'il lui faut, un débouché. De là tant de clameurs contre les bouleversements politiques : « ils anéantissent les transactions, « déchaînent la misère. » je crois bien. La première réplique du Capital à une révolution, c'est sa retraite sous la tente d'Achille, beaucoup moins légendaire que celle du travail sur le Mont-Aventin.

Les Riches font deux parts de leur revenu, l'Epargne et la dépense, la dépense, pour jouir de la vie, l'Epargne, pour grossir leur capital au moyen de l'intérêt sous ses formes diverses, rentes, fermage, loyer, dividendes, &c. Le soir même d'une Révolution, ils suspendent placements et commandites, empilent leurs écus, dans des trous, restreignent leurs frais au strict nécessaire et ruinent ainsi toute de commerce de luxe, commerce funeste que leur opulence a créé, qu'elle peut seule entretenir.

La suppression de la commandite enlève à l'industrie son aliment principal et ferme les ateliers. La réduction des achats au minimum extrême, engorge les magasins, arrête les fabriques. Chômage

soi et pour les siens d'une vie sans privations, suffit à l'homme.

et mévente partout. Le numéraire est mis sous clé, et à l'instant même l'activité sociale s'évanouit. Le peuple victorieux meurt de faim devant la porte de ses maîtres vaincus.

Un pareil mécanisme est très-commode pour les aristocraties. Mais la nation qui travaille commence à le trouver scandaleux, et le moment approche qui doit mettre un terme à ces sinistres plaisanteries.

L'impôt progressif

écrit en 1867

..... L'impôt progressif est une mesure de transition. Ses adversaires l'accusent de détruire l'unique source de l'activité humaine, l'espoir et la possibilité d'acquérir. D'acquérir quoi ? le moyen d'exploiter autrui.

Le but de toute activité est le bonheur. Mais qu'est-ce que le bonheur? chacun en donne sa définition, et la liste serait longue. On dit volontiers, la satisfaction des besoins. Encore un mot vague. Celui-là quels besoins? ici, le champ s'ouvre à perte de vue. il y a besoin physique et besoin moral. au physique, la chose désirable par excellence, c'est la santé pour soi et les siens. Elle n'est pas possible sans le bien-être matériel. Ce bien-être, en somme, ne dépend que de conditions modérées. il n'est pas indispensable, il n'est même pas utile d'être empereur pour se bien porter et pour avoir de beaux et vigoureux enfants.

d'opulence et le pouvoir ne sont donc pas des objets de première nécessité, ce qui ne les empêche pas d'être, la richesse surtout, le but de toutes les aspirations, le mobile de presque tous les actes. Pourquoi ? parceque la servitude et la misère épouvantent. la société se compose de riches et de pauvres, de puissants et de faibles, d'exploiteurs et d'exploités. il faut choisir entre ces deux catégories. Qui pourrait hésiter ? de supprimer toutes deux, c'est le véritable progrès à poursuivre.

« soupçon de valeur ou de preuve, de [illegible] la production). ils veulent de placer et d'acheter, et maîtres du marché,

l'ainant de côté ces imbroglios de détails obscurs, on peut [illegible]

L'inégalité a pour cause le vampirisme, vice de cerveau, non de caste. la race des vampires est créée par la nature aidée de l'ordre social. Les tuer ? Barbarie impuissante ! ils renaîtraient le lendemain, le jour même. L'ouvrier ultrà-révolutionnaire se montre souvent, une fois parvenu, le plus dur des patrons, le plus féroce des conservateurs. Ce n'est pas aux prolétaires qu'il faut l'apprendre. ils ne connaissent que trop ce phénomène.

Les acquéreurs de biens nationaux, jacobins jusqu'en 1830, par terreur de la restitution, sont devenus, depuis leur sécurité, des suppôts de sainteté et de police. acceptés enfin par ceux qui possèdent, ils se sont retournés en vrais boule-dogues contre ceux qui ne possèdent pas. Eux ou leurs héritiers sont les plus fermes piliers de la réaction. Hélas ! on ne monte que pour tirer l'échelle après soi.

Le mal est dans le vampirisme, le remède dans [illegible] son extirpation. Si, du moins, tous les hommes étaient vampires ! ne pouvant s'entre-dévorer, ils se tiendraient mutuellement en échec. Mais cette engeance n'est que le petit nombre, et la majorité lui sert de pâture. Ce n'est pas gai.

La question sera de mettre d'abord les mânes à l'abri de ces dévorants. ils s'éteindront ensuite peu-à-peu par suite de la transformation cérébrale qui dépend à un si haut degré du milieu social.

En somme, on désire et on pourchasse la fortune par crainte de l'indigence et par vanité, c'est-à-dire pour satisfaire un besoin physique et un besoin moral. L'opulence n'est pas nécessaire, elle est le plus souvent funeste à la santé, premier élément du bien-être. La certitude pour soi et pour les siens d'une vie sans privations, suffit à l'homme.

et mèvente partout. Le numéraire est mis sous clé, et à l'instant même

12

Quand la Richesse ne sera plus l'unique moyen d'échapper à la pauvreté, lorsqu'en même temps elle aura cessé d'être la grande satisfaction d'amour-propre, les activités humaines viseront d'autres buts, par exemple le savoir, et la considération qui s'y attache. Les arts, la littérature, les sciences, deviendront le point de mire des ambitions. Dès qu'elles ne confèrent plus le privilège des écus et du pouvoir, ces distinctions ne sont ni un danger ni une menace.

Mais le Vampirisme, cette peste homicide, peu connue sur les hauteurs intellectuelles, si virulente au contraire dans les bas-fonds de l'industrie, de la Finance et du Commerce, comment la circonscrire d'abord, puis l'atrophier et l'éteindre? Par la suppression de la misère et de l'ignorance.

C'est bientôt dit, moins vite fait. Par où commencer? De ces deux harpies, qui est la mère? qui est la fille? L'Etude du passé, l'observation, semblent conclure pour la maternité de l'ignorance. Conclusion dangereuse toutefois qui fournirait des prétextes à l'ajournement des questions sociales, comme elle en a fourni long-temps pour renvoyer aux calendes Grecques l'émancipation des noirs. L'attaque doit s'ouvrir et se poursuivre simultanément contre ces deux bastions de l'iniquité.

Ecrit en juin 1869 Balance du commerce

La balance du commerce est une sottise. L'excès des importations sur les exportations n'entraîne nullement une perte de numéraire, encore moins un appauvrissement. Ce serait plutôt le contraire.

Le chassé-croisé des échanges à travers une demi-douzaine de pays, ne permet pas de démêler l'écheveau des profits et des pertes dans ce ricochet d'opérations. Cela d'ailleurs n'est pas nécessaire.

Laissant de côté cet imbroglio de détails obscurs, on peut raisonner en thèse générale et supposer, sans crainte d'erreur, la réciprocité des avantages. Ce résultat est le propre de l'échange.

L'absence et l'excès de civilisation offriront sans doute ce point de ressemblance : Peu de commerce extérieur.

Une peuplade demi-sauvage n'a pas de besoins et se suffit à elle-même avec peu de chose. Une nation ultra-civilisée ne doit tirer du dehors que des matières premières et les comestibles dont la production est interdite à son climat. S'emporter à une débauche d'industrie qui la mettrait, pour ses vivres, à la merci de l'Etranger, serait une faute peut-être mortelle. Prendre chez le voisin ce qu'on pourrait fabriquer soi-même est un stigmate d'infériorité.

L'histoire atteste que la puissance fondée sur l'usine et le comptoir est une puissance éphémère. Athènes, Tyr, Carthage, La Hanse, Venise, Gênes, Pise, la Hollande, disent la brièveté de cette splendeur. L'agriculture seule est une base solide et durable. On ne garde jamais indéfiniment la suprématie dans l'industrie et le commerce. Des rivaux surgissent, parfois des vainqueurs. C'est le signal d'une chûte, presque toujours irréparable. En général, toute importation dénote une incapacité, toute exportation un malaise. Dans le premier cas, il y a des consommateurs qui ne savent pas produire; dans le second, il y a des producteurs qui ne peuvent consommer.

À preuve 1848 et 1849. Ces deux années ont été remarquables par l'énorme excédant de nos exportations. L'affaissement

~~L'affaissement~~ de la consommation arrêtait à la fois les arrivages de l'extérieur et forçait de chercher à tout prix au dehors les débouchés qui n'existaient plus au dedans. Par haine et par peur, l'argent s'était retiré en masse, laissant le travail à sec.

« Oui »! va-t-on dire, en saisissant la balle au bond, « et « vous voulez recommencer cette belle aventure. »

Ceci est une question à vider ailleurs et autrement que par le fait brutal. L'omnipotence et la méchanceté ne font pas le droit. Le capital est plus maître du pays en 1870 qu'en 1848, cela est incontestable, et il le sera plus encore demain qu'aujourd'hui. il marche à pas de géant vers l'autocratie absolue. Tant pis pour lui. Ces progrès menaçants constituent un péril public, mais non pas une légitimité. On nous crie : « il faut se soumettre ! » Les travailleurs répondent : « il faut « aviser. » je crois qu'on avisera.

Ecrit en 1867 Propriété intellectuelle ~~[illegible]~~

Nul ne peut gagner une fortune par son seul travail. il serait aussi aisé d'empocher les étoiles. Dans l'ordre actuel, il faut cependant excepter de cette règle : 1° l'avocat — 2°, le médecin. — 3° le peintre — 4° l'acteur. 5° le compositeur de musique. — 6° l'écrivain — 7° l'inventeur.

Ceux-là peuvent trouver l'opulence dans leur labeur personnel, sans exploiter autrui. Encore doit-on faire des réserves pour les trois premières catégories et la moitié de la quatrième. Les richesses sans doute y sont ~~[illegible]~~ acquises par le talent. mais elles proviennent de clients enrichis eux-mêmes par l'exploitation. La source est donc dans ce ricochet d'opérations. cela d'ailleurs n'est pas nécessaire ~~[illegible]~~

l'impuissance de formuler une loi sur la propriété intellectuelle 390 17

389 15

empoisonnée, et par contre-coup, le gain presqu'illégitime. Les gosiers des chanteurs notamment sont un des plus grands scandales du luxe.

Les artistes des théâtres ordinaires remplissent une mission. ils servent au délassement et à l'instruction du public. Donc œuvre utile et rétribution méritée. Le compositeur de musique puise encore, pour une forte part, dans le milieu opulent. Néanmoins, le ~~[illegible]~~ service qu'il rend a un caractère d'universalité qui justifie la récompense.

Seuls, l'écrivain, le savant, l'inventeur, doivent leur gain ~~[illegible]~~ au travail personnel, sans la moindre plus légère souillure d'exploitation. On objecte, en vain, que fils du siècle, ils empruntent les éléments de leur puissance au fond commun du passé. Cette vérité ne diminue ~~[illegible]~~ en rien leur droit. Le fond commun est ouvert à tout le monde. Or, les uns n'y puisent que des platitudes, les autres des chefs-d'œuvre. D'un même sol, deux plantes tirent ~~[illegible]~~ ce qui donne la vie, ou ce qui donne la mort. Sans doute encore, l'écrivain ne peut communiquer sa pensée qu'à l'aide de l'imprimerie. Aussi ne rançonne-t-il point son humble auxiliaire, trop souvent, hélas ! suzeraine arrogante. Cette collaboration a sa part fixe qui absorbe presque tout le prix de l'ouvrage ; et cependant quel maigre rôle que le sien ! presque toujours détruire une valeur, ~~[illegible]~~ en salissant du papier qui aboutit au cornet ou à la hotte !

L'écrivain fait seul le succès ~~de~~ d'un livre et le gain de son associé matériel. il ne s'adresse point aux classes oisives seulement. il distribue aux ~~[illegible]~~ travailleurs, pour une obole, la lumière, la pensée, la délivrance. L'inventeur aussi produit de son propre fond,

~~L'affaiblissement~~ de la consommation arrêtait à la fois les arrivages de
la [illegible] et forçait de chercher à tout prix un débouché aux
16/ produits. Presque sans le concours de la matière, l'idée une fois émise, l'application
est sans limite. Elle transforme l'industrie et le monde.

La propriété des inventeurs et des écrivains a donc ce privilège unique d'être exclusivement le fruit du travail personnel. Aussi n'est-ce point une propriété. On dépouille l'écrivain ~~au profit~~ en faveur du public et surtout des libraires. La spoliation de l'inventeur ~~au profit~~ de quelques capitalistes va sans une parcelle pour l'ouvrier. Des fortunes colossales s'édifient sur une découverte de l'homme de génie qui meurt à l'hôpital.

Ces procédés sont le résultat logique de notre constitution sociale. La propriété y est essentiellement le fruit du travail d'autrui, et dès lors incompatible avec la propriété d'origine contraire. On s'est morfondu à résoudre le problème ~~[illegible]~~ d'une conciliation. Autant valait-il chercher la quadrature du cercle.

C'est l'honneur de la propriété intellectuelle d'être restée réfractaire à ces efforts suspects, et de n'avoir pu entrer par aucun bout dans le moule de la ruse et de la violence. C'est sa gloire d'avoir démontré qu'étant elle-même impossible, elle la seule fondée sur le droit, toute autre ne saurait être qu'une usurpation, une iniquité et une barbarie. Elle a ainsi donné la clé de l'avenir.

Jusqu'ici la force a été reine, la pensée esclave. Mais peu-à-peu la pensée reprend le rôle d'intervenir. La pensée est encore servante, et déjà pourtant son droit se fait jour, et se révèle en complète hostilité avec celui de la force. Il faudra bien que la société née de la violence, plie bon gré mal gré sous les lois de la reine légitime. Sommée en faveur de la guerre du contraire, selon son habitude, cette cherche avec anxiété la voie d'une transaction. Mais tout pacte est impossible.

l'impuissance de formuler une loi sur la propriété intellectuelle prouve qu'intelligence et propriété individuelle sont deux antagonismes irréconciliables. La force, sous tous ses aspects, est l'affirmation brutale de cette propriété. La pensée, dans toutes ses manifestations, en est l'inflexible démenti. La force sera écrasée, ses œuvres seront mises à néant.

Les apôtres de l'idée n'ont jamais eu pour lot que la servitude et la misère. Cette destinée ne s'adoucit pas. Plus un homme s'approche de la pensée pure, plus l'arrêt qui le frappe est sans pitié. Ils périssent par centaines, par milliers, ceux que les lois de la force balaient du monde matériel. Qu'on examine de près le talent qui a su faire fortune, on trouvera sur le caractère une tache, une tare, la piqûre du ver dans un beau fruit. Ce n'est plus l'être sublime planant dans les régions de la lumière, sans souvenir ni souci de sa chaîne terrestre.

Le homme de génie représente à la fois la plus grande force et la plus grande faiblesse de l'humanité, la pensée sans bornes, l'incapacité de pourvoir à sa propre vie. Il est plus qu'un homme et moins qu'un enfant. S'il ne trouve l'aile d'une mère, il meurt. à ce titre il est l'idéal de la fraternité et de l'avenir. Il raconte aux nations que l'intérêt du faible et l'intérêt du génie ~~[illegible]~~ se confondent, qu'on ne peut attenter à l'un sans attenter à l'autre, et qu'on aura touché la dernière limite de la perfectibilité, alors seulement que le droit du plus faible aura remplacé sur le trône le droit du plus fort.

18/ août 1867 L'Equivalence, loi de l'Echange.

.... Le numéraire vient d'être détourné par les vampires de la destination. Il devait être un lien de solidarité, il se change en lourde chaîne. Comment? par une simple entorse à son principe.

Quel est ce principe? l'échange au pair entre deux valeurs égales. Le seul mot: Echange implique cette condition d'Equivalence lorsque qu'on troque deux objets, c'est qu'ils se valent.

Mais la comparaison des objets est souvent difficile, presque impossible. De plus, le besoin du troc n'est pas contemporain chez les opérants. Le numéraire offre la solution de ces deux difficultés. L'échange se dédouble. On vend d'abord, on achète ensuite. La condition immuable, c'est l'Equivalence des objets échangés. Le numéraire, reçu d'une main, en prix d'une marchandise vendue, doit être restitué de l'autre à la circulation, en prix d'une marchandise achetée, de même valeur, quel que soit l'intervalle écoulé entre les deux opérations.

à coup sûr, cette égalité n'existe pas toujours. elle existe même rarement: mais elle est de principe. acheteur ou vendeur on peut se tromper, mais la question n'est pas là. ces différences, quelles qu'elles soient, laissent toujours au numéraire sa fonction intacte, mesure de la valeur, instrument neutre de l'échange. On avait reçu la monnaie en retour d'un objet qui la valait, on la restitue en échange d'un autre objet qui la vaut. La condition d'Equivalence est maintenue.

Que si le numéraire, intercepté au passage par le vendeur d'un produit, ne rentre dans la circulation qu'à titre onéreux, en écornant, sous un prétexte quelconque, la valeur de l'objet reçu, s'il prétend valoir plus contre l'objet acheté qu'il ne valait contre l'objet vendu, il cesse d'être moyen d'échange, pour devenir instrument de rapine.

Se faire restituer l'écu, au bout d'un an, avec une dîme, une prime, un droit d'aubaine, un intérêt, peu importe l'appellation, c'est recevoir cette dîme en surplus de ce qu'on a payé soi-même, c'est exploiter l'instrument d'échange, détruire sa fonction fraternelle, changer la fée en harpie. 19/ 391

La substitution du prêt à la vente, qu'il s'agisse de numéraire ou de marchandise, est un attentat à la loi sociale, fondée par la division du travail et l'emploi de la monnaie.

9bre 1868 La propriété territoriale.

La propriété territoriale n'a que trois origines: la force, l'achat, le travail. Aucune des trois ne peut constituer la légitimité de la possession, au delà de ce qui est cultivable par le propriétaire en personne.

1° La force se condamne par son nom même. C'est le conquérant, le prince, le brigand, peu importe, faisant travailler les autres, par violence à son profit.

2° L'achat est l'acquisition par le capital. Le capital lui-même est illégitime comme produit du travail d'autrui, et ne peut conférer un droit.

3° Le travail, seule origine humaine, ne donne droit qu'à la portion de terre cultivable par le possesseur. Tout ce qui ne produit que par le travail d'un autre, est dérobé au travailleur.

Le droit de premier occupant se borne donc à la portion que l'occupant peut exploiter par lui-même. Le surplus n'est qu'une usurpation

---

Mars 1870 Fausse monnaie Gouvernementale

En France, Suisse, Belgique, Italie, dans les Etats du Pape, toutes les pièces d'argent au dessous de cinq francs sont de la fausse monnaie. Elles sont au titre de 840 millièmes, au lieu de 900. On s'est permis avec les pièces d'argent considérées comme appoint, les mêmes libertés qu'avec la monnaie de

billon, dépourvue à peu-près de valeur intrinsèque.

Détestable mesure dont les inconvénients ne tardent pas à éclater. Cette monnaie de titre inférieur, ne représentant qu'un appoint, doit être frappée en quantité limitée. Les cinq états d'occident qui ont une monnaie commune, ont fixé par une convention la quantité respective de ce mauvais argent, permise à chaque état et marquée de son effigie.

Le pape, infaillible et maître du monde, ~~[illegible]~~ s'est délié, de par Jésus-Christ, de l'obligation contractée. On sait que le catholicisme, dans l'intérêt de Dieu, se croit tout permis, mensonge, parjure, vol, assassinat, incendie, &c il n'existe d'autre droit que sa volonté.

En vertu de cette théorie, le Pape s'est mis à frapper indéfiniment de la monnaie d'appoint, sans tenir compte de la limite imposée par la convention, et il a inondé la France, l'Italie, la Suisse, la Belgique, de ses pièces de faux aloi.

Le public, trompé par le silence du Gouvt Français qui ne se permet jamais de contrarier le Pape, a accepté de confiance les pièces papales, et bientôt ses poches se sont remplies de fausse monnaie. On finit par s'en apercevoir. Panique générale. Personne ne veut plus de l'argent du pape, le Gouvt le premier. Le tour est fait.

Ces filouteries n'auraient pas eu lieu sans la convention internationale. Pourquoi frapper de la fausse monnaie, sous prétexte d'appoint. Pourquoi, surtout, se fier à la loyauté du pape, quand l'histoire n'est qu'un long récit des déloyautés et des parjures catholiques ?

Garnier, Page 217	Frai de la monnaie		[illegible]
	La perte annuelle de la monnaie par le frai, sur le Globe est d'un million et un tiers. La perte totale, tant par le frai que par causes quelconques, c'est de 80 millions, la centième partie de ce qui existe, 8 milliards.		

Capital et Travail, Économie Sociale. 6 7bre 1869 393

Table du Cahier Page

1 – La Caisse d'épargne 1
2 – Le coopératif 4
3 – Balance du Commerce 5
4 – Guerre du Capital à la révolution 8
4bis – Impôt progressif 10
5 – Balance du Commerce 12
6 – Propriété intellectuelle 14
7 – L'Equivalence, loi de l'échange 18
8 – La propriété territoriale 19
9 – Fausse monnaie légale 19
10 – Frai des monnaies 20

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE SSR

... de Cerveau, non

392

20 billon, dépourvue à peu-près de valeur intrinsèque.

Détestable mesure dont [illegible] tendent pas à éclater

Cette monnaie de tit[illegible]

[illegible]

Capital et Travail, N° 3 – N° 3 Economie Sociale. 6 7bre 1869 393 (1)

Le Vampirisme est un vice ~~[illegible]~~ de cerveau, non de caste. Le monde a été sa proie jusqu'aujourd'hui. Que propose Mlle Royer au nom du progrès? De livrer complètement l'espèce humaine aux vampires, ces monstruosités cérébrales. Merci.

Le Rançonnement universel

Le Décime de guerre est devenu le décime à perpétuité. Le pourboire des garçons de café, d'abord bénévole, s'est changé en impôt fixe que le patron s'approprie. Le garçon, au lieu d'être payé, paie sa place et s'indemnise avec les générosités du consommateur.

Dans les hôtels, l'ancien pourboire s'inscrit maintenant sur la note à titre de service, et le chiffre en va croissant. Le voyageur paie d'abord ce service, pourboire officiel, puis un nouveau tribut que le garçon ne manque pas de réclamer comme son unique salaire.

Dans les administrations, le prix fixe, le seul qu'on annonce, est suivi d'une foule d'appendices qui doublent la dose, et il faut s'estimer heureux, quand elle ne va pas jusqu'au triple.

Le Luxe

D'un mauvais arbre les meilleurs fruits ne valent rien. Le luxe, dépense du riche, crée une industrie et un commerce aléatoires, qui flottent constamment entre l'exagération des profits et la faillite.

un centime aux [illegible]

Si maintenant on songe à [illegible] chef jusqu'à l'humble manœuvre, on verra que la majorité [illegible] spoliée de la moitié de son dû.

Réveil du 21 août 1869

Réunion du 19 août 1869, Rue de Javel, 95

Discours de Passedouet sur l'instruction. – il repousse l'ins-
« -truction gratuite et obligatoire, au nom de l'économie, de la dignité
« et de la liberté. il demande à la fois l'instruction intellectuelle et
« manuelle. (très-bien) « il redoute cette anomalie des déclassés qu'on
« voit chaque jour, qui sont très-instruits, très-intelligents, et qui sont
« hors d'état de gagner leur vie....

il émet ces axiômes: "Si la société était composée de
« producteurs, de bons ouvriers, mais ignorants, elle marcherait, tombant
« de l'exploitation au despotisme, mais elle vivrait. D'autre part, si
« la société était composée de savants, nullement producteurs, elle ne
« saurait vivre." ... "Le seul moyen d'exécuter son système est
« l'association.

L'orateur repousse la gratuité, l'obligation et
« l'enseignement exclusivement laïque, comme attentatoires à la liberté
et aggravant la réglementation centralisatrice.

il dit que l'instruction gratuite grèverait le budget de
1200 millions..... &c

Le sieur Passedouet ne doit être autre chose
qu'un agent clérical, affublé d'un masque démocratique. Toutes
ses propositions, toutes ses théories aboutiraient au triomphe de la
contre-révolution.

Réveil du 27 août 1869

394

Lettre très-intéressante de Nadaud sur les ouvriers Anglais et sur
l'état de l'Angleterre dans le premier quart du 19e siècle. il y
expose fort bien la question sociale:

Réveil du 3 7bre 1869

Réunions publiques – Page 2, Col. 2 et 3 – à la belle moissonneuse,
discussion sur l'instruction publique.

Le citoyen Passedouet combat l'instruction obligatoire
« et demande l'enseignement libre. il ajoute que, malgré les préjugés, la
« doctrine de l'enseignement libre, de la liberté sans l'obligation, gagne
« chaque jour du terrain et finira par triompher."

Ce jour-là, les jésuites chanteront un beau Te-deum. ils
tiendront la France. Le citoyen Passedouet est leur émissaire, il n'est
pas possible d'en douter. Un homme de simple bon sens voit du premier
coup-d'œil que l'enseignement libre, sans l'intervention de l'état, ni
la gratuité, c'est le monopole de l'enseignement aux mains du clergé, le
triomphe de ~~[illegible]~~ la coalition clérico-capitaliste.

Cette idée-là ne gagne du terrain que dans les feuilles
de ~~la~~ sacristie, le Monde, l'univers, l'union, et tous les affidés de
Loyola ne la feront pas admettre par les réunions populaires. Ce
Passedouet est un traître, un suppôt du jésuitisme. Les bons pères
en ont dans toutes les assemblées populaires. En 1848, ils en avaient
dans chaque club.

un centime aux [illegible]
Si maintenant on songe à [illegible]
chef jusqu'à l'humble manœuvre, on verra que la majorité [illegible]
spoliée de la moitié de son dû.

Rappel du 4 7bre 1869

Une couturière d'Angers fait faire des gilets qu'elle paie aux ouvrières 40 centimes.

Le repaire jésuitique dénommé Refuge du bon Pasteur a fait offrir un rabais de 10 centimes par gilet.

Ainsi de toutes les industries. Les couvents écrasent les travailleurs de leur concurrence au rabais. Ils réduisent les hommes à la mendicité ou au vol, les femmes au vol à la prostitution ou au cloître.

Rappel du 4 7bre 1869

Discours du Sénateur Brenier. — "il parle de l'immense accroissement de l'industrie et du commerce depuis le coup-d'état. Le chiffre des affaires commerciales à l'intérieur s'est accru de cinq milliards à l'intérieur et d'autant à l'extérieur... &c &c"

Oui, prospérité publique misère publique. Ces messieurs ne tiennent nul compte de la répartition. Beaucoup de richesses créées, cela leur suffit. C'est tout simple, la création est à leur profit. Le peuple est écrasé de travail et de misère pour les gorger de biens et d'oisiveté. Cet accroissement de richesses n'est pour le travailleur qu'un accroissement de souffrances.

Ce développement prodigieux des affaires industrielles et commerciales a-t-il supprimé les caves de Lille et de Laval, le rachitisme des populations manufacturières, la mortalité de 95 p%, sur les enfants des ouvriers? non! cette marée montante de prospérité

est une marée montante de détresse pour le prolétariat. Chaque création d'usine est une création de malheureux. partout où il y a un misérable centime à ramasser, accourt une nuée d'affamés, qui se le disputent. Les pauvres naissent par millions pour trouver à vivre par milliers. Le reste meurt. Tels sont les bienfaits des gouvernements capitalistes, quels qu'en soient le nom, l'étiquette et la forme.

Le Rappel du 4 7bre raconte la mort à Londres de deux femmes, le samedi 28 août 1869. Mortes de faim. l'une, âgée de 49 ans, ~~gagnait~~ avait au plus 15 shillings par semaine pour une famille de cinq personnes, le mari, la femme, deux fils et une fille. Quelquefois ils ne gagnaient rien. Maison en ruines, plancher percé, point de vitres. Morte de faim aussi une irlandaise de 22 ans. Mariée en travaillant jour et nuit, gagnait 2 pence et 1/2, cinq sous. à trois sœurs, elles arrivaient au plus à 4 ou 5 shellings par semaine, 28 cent. par personne et par jour.

Voilà la réponse à l'hymne du Sieur Brenier. L'Angleterre peut se vanter, plus que la France encore, du progrès colossal de son activité commerciale et industrielle. Nul pays ne saurait l'égaler dans cette voie. Qu'a-t-elle produit cette multiplication des richesses? la multiplication des misères. il y a balance exacte entre l'excès de la prospérité et l'excès des souffrances. Dans le système capitaliste l'une engendre les autres. La croissance est parallèle et obéit à la même loi. jouissance effrénée pour quelques-uns, agonie de la masse. L'Angleterre est sans rivale dans l'univers comme terre d'opulence et comme terre de douleurs.

un centime aux [illegible]

Si maintenant on songe à [illegible] chef jusqu'à l'humble manœuvre, on verra que la majorité [illegible] spoliée de la moitié de son dû.

National du 10 7bre 1869 - article sur les réunions publiques. Flatterie au Coopératif et au Proudhonisme. Projet de mariage entre le Capital et la main-d'œuvre.

Réunion publique de la Rue National, 31. Education des Enfants. Pamedouet combat avec acharnement la gratuité et l'obligation. il veut l'association libre, rien autre chose.

Millière voit dans cette prétendue liberté un piège de congrégations. Roullier le réfute avec passion et demande la liberté, rien que la liberté absolue. il veut qu'on ait, dans un état libre, la liberté d'avoir une religion.

Le Président, Léo Melliet, dit que pour toute amélioration, Millière se borne à substituer la congrégation communiste à la congrégation cléricale, conclusion que le National trouve de toute justesse.

Rappel du 17 7bre 1869 - Réunion publique, 190, avenue de Choisy. Le fameux Pamedouet pose cette question :

« Que faire, la liberté reconquise, pour empêcher l'arrêt subit du « travail, de l'industrie et du Commerce ? Pour empêcher une nouvelle « chûte de la Révolution sociale ? »

Le Pamedouet est un agent de jésuite, et un agent fort habile. il réclame à grands cris l'enseignement libre et poursuit à mort l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, double manœuvre qui livrerait aux prêtres l'avenir de la France.

il ne se borne pas à cette guerre de quartier contre la Révolution. il en prend le masque pour la frapper au point mortel.

sous prétexte de dévouement aux ouvriers, il leur met sous le nez la question qui les trouble et les fait trembler, la question du lendemain, celle de vivre ou de mourir de faim, question que le dit Pamedouet fait insoluble. C'est la question capitale en effet. mais qui peut en donner une solution régulière et raisonnée ? ni lui, avec son faux Proudhonisme, ni le Congrès de Bâle avec son collectivisme.

Elle est suffisamment compliquée pour défier et culbuter tous les systèmes dogmatiques qui s'agitent dans les poches des théoriciens. La réaction sait cela, et son perfide séminaire se fait un malin plaisir de bafouer la révolution et de lui mettre, comme on dit, le nez dans la merde.

Réveil du 19 7bre 1869 — Voir la Politique

Mauvaise humeur du Réveil contre les congrès. — Le communisme du Congrès de Bâle, l'apothéose de Victor Hugo au congrès libéral de Lausanne, ont remué la bile Rollinisto.

Le Réveil détache des quais aux deux congrès. Voici pour celui de Bâle : « Quand ils ne font pas trembler, les congrès « font rire. Les trembleurs ont tort. . . . . Ce sont qui font semblant « d'avoir peur sont intéressés à effrayer leurs concitoyens. ils voient « passer un troupeau de moutons, et à la foule aveuglée par la peur « ou par la poussière, ils affirment que c'est l'armée la plus terrible « qu'on ait jamais . . .

un centime aux [illegible]

Si maintenant on songe à [illegible] chef jusqu'à l'humble manœuvre, on verra que la majorité [illegible] politique de la moitié de son dû.

28 7bre 1869

Les Bordels et les couvents sont fières, en opulence et en politique. L'or y coule à flots de la même source, le capital. il paie aux uns la jouissance infâme; il paie aux autres l'abrutissement des masses qui fait sa sécurité. nonne ou prostituée, la femme ~~lui~~ est son instrument et sa victime.

Paris rebâti ne sera plus que le Lupanar de l'Europe. Les travailleurs sont refoulés de proche en proche et rejetés hors de la ville. Ne pouvant les expulser par les baïonnettes ou par l'ostracisme, on les chasse par les démolitions

18 8bre 1869

..... La sacristie, la bourse et la caserne, ces trois antres associés pour vomir sur les nations la nuit, la misère et la mort.

Boutique au rabais Rue Montmartre, avec cette double inscription : " arrivage des prisons". - "arrivage des couvents." chez un marchand de Bonneterie du Quartier Montmartre

4 Février 1870

La malfesance du capital implique de droit son illégitimité. mais un si puissant prince n'a pas à redouter l'abandon. il compte plus de serviteurs que d'ennemis. Les thuriféraires accourent par milliers à la rescousse avec l'encensoir et la musique, chantant : "Hosannah!" " gloire au veau d'or, père de l'abondance!"

Il faut faire justice de ces cantiques de Mammon et, par une sévère analyse, ~~pour~~ montrer qu'à l'instar de tant d'autres royautés, nées du brigandage, la divine dynastie de l'Empereur Ecu a tout simplement une origine de pick-pocket. Précisons :

Le capital est un accaparement du numéraire, ayant pour but et pour résultat de s'approprier par des moyens coupables le bien d'autrui.

3 Février 1870

On sait que le revenu du Riche se divise en deux parts, celle de la dépense, celle de l'Epargne.

La première, qui semble presqu'un bienfait presque bienfaisante en regard de l'autre, rentre directement au pair dans la circulation au pair sans droit d'aubaine c'est la consommation du Riche, source du luxe et des plaintes colères qu'il provoquent soulèvent dans chez le peuple ses extravagances. Luxe a pour corrélatif

et,

un centime aux [illegible]

Si maintenant on songe à [illegible] chef jusqu'à l'humble manœuvre, on verra que la majorité [illegible] spoliée de la moitié de son dû.

indigence. L'oisif consomme sans travailler. L'ouvrier travaille sans consommer. L'un a du superflu jusqu'au scandale, l'autre manque du nécessaire. Il inutile d'insister sur ce contraste qui défraie la plainte éloquente du socialisme. Et pourtant, nous le répétons, ces prodigalités irritantes, comparées à l'épargne, ont un avantage, car elle, restituent à l'échange direct, sans prime, une partie du numéraire prélevé sur le travail. Cet argent fait aller les affaires, comme on dit, et provoque l'écoulement des marchandises, avec bénéfice pour le vendeur. Il est la manne désirée et appelée par le monde commercial, la rosée fécondante du négoce, la source des bénédictions qui suivent la présence des riches, nationaux ou étrangers, en un mot le père du luxe.

Mais il y a une tache sur cet or. Son origine est illégitime. Les voleurs aussi, par leurs dépenses effrénées, font aller (favorisent) le commerce. Ceux-là n'entassent jamais (ceux-là) ils jettent l'argent par les fenêtres, gaspillent à tort et à travers, ne marchandent jamais. La consommation, cette sainte de la propriété (publique) n'a pas de plus fervents apôtres, prosélytes (zélés pratiquants). Seulement bon numéraire, produit du vol, dépouille du prochain, n'enrichit le marchand qu'aux frais des populations pillées. Le code pénal s'empresse d'ouvrir la prison et le bagne à ces trop zélés consommateurs.

Au fond, les écus du voleur et ceux de l'oisif sont-ils d'une provenance bien différente? d'une nature semblable? La soustraction ne diffère que dans la forme, ne me paraît-elle pas différer que dans la forme? Simple question de procédé. Celui du malfaiteur est brutal .. pas toujours cependant. Le cambrioleur, le détrousseur sont plus rares que le filou. La violence cède le terrain à la ruse. Dans cette voie, les deux origines se rapprochent et se côtoient

de si près qu'une limite très-difficile à distinguer finit par confondre plutôt qu'elle ne sépare l'appropriation licite et illicite (légale et illégale) du bien d'autrui. L'agiotage de toute couleur, la spéculation, le prêt à intérêt, depuis 1000 jusqu'à 5 p%, (le) prêt sur gages, (le) prêt sur hypothèques, la commandite, la rente, les loyers et fermages, (et) toute cette sainte et nombreuse famille est l'appropriation du bien d'autrui, non pas sans travail ni même sans péril, mais sans travail utile en retour, seule honnête.

10 Mars 18[illegible] Brochure, page 119

Apologue du Menuisier de Bastiat

" Un menuisier travaille pendant 300 jours, gagne
" et dépense 5 fr. par jour.
" Cela veut dire qu'il rend des services à la société et
" que la société lui rend des services équivalents, les uns et les autres
" estimés 1500 fr., les pièces de cent sous n'étant ici qu'un moyen de faciliter les échanges.
" Survient un faiseur de projets qui imagine de créer pour le menuisier
" des pièces de cent sous, mais en bois. Le menuisier travaille pendant 300 jours,
" et fabrique 1500 fr. de pièces de cent sous, avec lesquelles il achète
" 1500 fr. de vêtements et de nourriture.
" Le faiseur de projets croit avoir prouvé que la fabrication de 1500 fr.
" de pièces de cent sous en bois donne du travail au menuisier pendant
" 300 jours, et que la consommation de 1500 fr. de vêtements et de nourriture
" donne du travail à d'autres pendant 300 jours.
" Il a oublié de voir que ce travail existait avant comme après, et que
" le but de l'échange est de se procurer sans travail ce qu'on désire.

Demandez au premier venu: "aimez-vous mieux 1500 fr. en écus ou 1500 fr. de planches?" il vous rira au nez. Dans l'opération de [illegible] on ne donne et on ne reçoit que 1500 fr. de pièces de cent sous, mais nous allons voir que par la grâce de la fable, le menuisier a donné pour 1500 fr. de planches, et reçu pour 1500 fr. de vêtements et de nourriture. Il savait avec cela pour l'échange et [illegible] à la fois, la propriété entre les mains et l'activité de la circulation.

Si maintenant on songe à [illegible] manœuvre, on verra que la majorité [illegible] chef jusqu'à l'humble manœuvre, est spoliée de la moitié de son dû.

l'échange, qui a tenu le haut bout? qui s'estime (se croit) l'obligé et remercie? le bailleur ou le preneur des espèces? la pratique ou le marchand? les écus ont donc barre sur les planches. Quand on n'est au fond que leur très-humble serviteur et très-plat courtisan, lorsqu'on leur sacrifie sans pitié les populations, il ne faut pas se donner les airs d'en faire fi et de les mettre plus bas que terre, tout cela pour les besoins d'une mauvaise cause. C'est aussi par trop de duplicité. nous qui avons (effroi et en haine) en exécration (exécrons) la puissance du dollar, nous savons mieux (la jugeons) ~~l'apprécier~~ (la juger). Si la société avait gardé les 1500 fr. et laissé au menuisier son chêne et son sapin, qui eût été pénaud

L'auteur continue en ces termes:

„ Supposons que cet artisan économise un franc par jour.

" Qu'est-ce que cela signifie? Qu'il rend à la société des services pour
„ 1500 fr. et qu'il n'en retire actuellement que pour 1200. Il acquiert
„ le droit de puiser dans le milieu social, où, quand et sous la forme
„ qu'il lui plaira, des services bien et dûement gagnés, jusqu'à concurrence
„ de 300 fr. les 60 pièces de cent sous qu'il a conservées, sont à la fois le
„ titre et le moyen d'exécution de son droit."

Voilà un ton bien rogue, (beaucoup de morgue). moyen connu pour dissimuler un vilain coup. ah! votre artisan économise un franc par jour! s'il n'avait que ses planches, au lieu d'écus, comment s'y prendrait-il bien pour faire cette économie? son merrain et ses madriers lui donneraient-ils par hasard, comme les pièces de cent sous, le droit et surtout la faculté de "puiser à sa guise dans le milieu social", les services les plus à sa convenance?

Lorsqu'en retour de pièces de bois sans usage possible pour lui, il a touché 1500 fr. qui mettent à sa disposition immédiate, comme vous le dites, cabaret, spectacle, outillage, &c, ne recevait-il pas ce bon office à charge de réciprocité? cependant il ne le retourne que

jusqu'à concurrence de 1200 fr. et retient traîtreusement 60 pièces de cent sous qui vont laisser quelque (un) part dans la détresse pour une valeur égale (somme) des produits invendus. S'il lui était resté pour cent écus de planches sur les bras, serait-il content? Ferait-il des économies ~~pour~~ d'un franc par jour?

Passe encore si la restitution des 300 fr. à l'échange n'était qu'un simple (qu') ajournement (différé) pour raison d'opportunité. Pourvu (dès) que le numéraire rentre au pair dans la circulation, que ce soit (aujourd'hui ou demain, un peu plus tôt, un peu plus tard,) rien à dire. chacun est libre de dépenser à son heure, pourvu qu'il dépense.

Mais voici poindre à l'horizon une physionomie de mauvais augure, certain voisin forgeron qui va nous dévoiler de tristes mystères. Le pauvre diable a besoin d'argent. Pour quel motif? il le dit lui-même, dans un humble speech qui sent d'une lieue son économiste plaidant, en avocat Patelin, la cause de l'usure. il désirerait se procurer plus de marteaux, plus de fer, plus de houille, pour améliorer, agrandir son industrie.

Eh! non, Bonhomme, ce n'est pas cela. tu n'as pas assez de gros sous pour ~~acheter~~ renouveler la houille et le fer consommés par ton ~~produit~~ travail. Tu es la victime des économiseurs d'un franc par jour. tu ~~as~~ ~~leur~~ as loyalement acheté leur produit, et ils te laissent le tien en plan. Te voilà contraint d'emprunter le numéraire (la monnaie) dont leur manœuvre t'a fait tort, et ils ne te la prêteront pas gratis, écoute plutôt la réponse de ton cher voisin le menuisier.

la réponse d'Harpagon parbleu !: " ah ! Diable ! mais
" aussi j'avais besoin de cet argent, et ça me portera grand préjudice (de
" mais enfin, pour vous faire plaisir, je veux bien m'en priver
" un an, moyennant une part dans l'excédant de profits que fera
" vous allez faire. l'excédant de profits ! oh ! Harpagon doublé
de Tartuffe. c'est le Déficit qui s'ouvre et qui va se creuser (d'année en
année). chaque année pour le malheureux emprunteur. jamais plus, il ne
touchera le prix intégral de son produit. (jamais) il ne pourra en racheter l'équivalent. le plus net appartient désormais à son
vampire. c'est (traîtreusement) le (traité) pacte du Diable qu'il vient de signer.
pour un jour de répit, il a livré tout son avenir.

" (si ce marché) dit l'économiste, " si ce marché,
" profitable au deux parties, est librement consenti, qui osera le
" déclarer illégitime ?

" Profitable aux deux parties ! " qu'en dites-vous, l'innombrable multitude des salariés ? car l'histoire du meunier et du forgeron est, pour-trait pour-trait, l'histoire du Capital et du travail. Le contrat qui crée des ouvriers, à 15 sous et de Rothschild à 250 mille francs par jour, est-il profitable aux deux parties ?

(Et) quelle ironie féroce dans ce mot : " librement consenti ! "
Et ce qui (marché usuraire, usure pur) toujours libre, un marché
usuraire, fût-il au taux de 1000 p o/o, est toujours libre, puisque la
victime elle-même (le sollicite) (y figure comme) solliciteur. mais
subir, le misère sur le gorge et le mort dans l'âme, des conditions

homicides qu'il n'est pas permis de débattre, est-ce la liberté ? Et si la détresse,
ainsi exploitée sans miséricorde (guerre) est l'ouvrage prémédité de l'exploiteur,
que dire de l'apologie de telles perversités ?

C'est une chose merveilleuse comme le style de Gobseck
en chatte de velours, coule de source chez les économistes. Ceci n'est point
personnel à Bastiat. il est mort. Que le Capital lui soit léger. Toute
l'économie politique donne (ici du cor) à l'unisson la même note qui donne
furieusement le trébuchet aux écus, (espèces) d'autrefois est mal édifiante.

mettre ici : nous avons vu de cette [illegible] à l'heure est [illegible] ci-dessus, p. 16

Il y a du Grippminann dans le petit chef-d'œuvre de
Coquinisme. on y sent l'artiste qui masque avec soin le danger, l'hypocrisie
qui endort la victime, trompe et désarme le spectateur ; puis la charge
à fond, la main foudroyante et sans pitié qui extermine ; car l'argent
tue plus sûrement que l'acier.

De l'immense service rendu par l'échange intégral
du produit, pas un mot. De l'impérieux devoir de la réciprocité, pas un
mot. De l'idée de justice, du sentiment d'humanité, nulle trace. Rien
qu'un égoïsme farouche, brandant son privilège de l'homicide quand même,
chassant son semblable à l'affût et en traquenard comme une bête fauve.
C'est son droit, c'est son métier. ne lui parlez pas d'autre chose.

Mais, misérable, tu détruis le fondement de la sociabilité humaine.

Reprends que, par le progrès de la civilisation, chaque individu a cessé de fabriquer lui-même ses vivres, ses vêtements, ses meubles, ses outils, ses armes, sa demeure, depuis la division du travail et l'usage de la monnaie, son corollaire forcé, l'échange au pair est la loi sociale et morale des nations, jusqu'à l'avènement d'un ordre (régime) plus parfait.

Si on ne t'achetait pas ton produit, tu crèverais de faim, et tu renierais (par un quet-à-pens) ton prochain, tu l'affames en supprimant l'instrument d'échange. Et quand par suite il râle de misère, qu'il se trouve à ta merci, tu lui loues à usure ce qu'il t'a livré gratis. tu vis de sa détresse qui est ton œuvre. il est dès or-mais ton esclave, ta bête de somme. tu es un malfaiteur, un ennemi public il faut (t')écraser la tête (comme à une) vipère.

---

16 Mars 1870

qu'après avoir décrit en conquérant la manœuvre des 60 pièces de cent sous transformées en armes d'exploitation, l'auteur écrit: "c'est le droit acquis (par la confiscation des [illegible]) que j'appelle "Capital."

Habemus confitentem reum! le coupable a avoué il s'est oublié, et ne songe plus qu'ailleurs il qualifie "tige de toutes "les erreurs économiques", la confusion entre les capitaux et le numéraire. ici la vérité l'entraîne. il a voulu mettre en action, dans son apologue, l'origine du capital, et il a réussi au delà peut-être de ses souhaits. de son propre aveu, le capital est très-positivement le numéraire soustrait à l'échange direct et gratuit, pour être (donné en location) loué à titre onéreux, autrement dit, prêté à usure. C'est bien là notre définition du vrai capital, le capital-Argent, dérobé à la circulation, la monnaie accaparée par l'épargne et affûtée pour vampiriser le peuple, Dieu, sa majesté l'Empereur Lui, l'autocrate chargé de tout le malédiction.

adieu les belles formules du capital anodin, du capital Bastiat, sur lequel l'économie politique discourt à perte de vue et de raison sans aboutir, ni même se comprendre!

(C'est une) science à double face! quand il s'agit vaguement du capital, on en trace un portrait aux suaves couleurs, un idéal d'innocence, quelque chose de vaporeux et de fantastique. alors numéraire et capitaux sont deux choses distinctes, dont la confusion est la source des plus graves erreurs. mais dès qu'il s'agit de légitimer l'usure, le ton change. il faut bien parler net et montrer clairement l'origine du placement à intérêts. le capital alors, n'est plus ceci ou cela; du travail accumulé;... le produit acheté au voisin,.... des avances à la production, etc. (ce sont) cent sous dérobés à l'échange gratuit et loués moyennant une prime. C'est carrément du numéraire soustrait

Ce n'est pas qu'on ne puisse retrouver le même sens à travers le nuage des formules scientifiques. il suffit de gratter un peu (savon ou rouge) pour trouver le sous-entendu. ainsi:

1°- "accumulation de produits". Sous-entendu: "réalisés sous forme de numéraire. - Donc accaparement de monnaie.

2°- "produit épargné, (sous-entendu: et réalisé en espèces), et destiné "à la reproduction." Sous-entendu: "moyennant prime." Donc accaparement de monnaie

3°- "excédant de produit non consommé (sous-entendu: et transformé en écus) "et destiné à la reproduction." Sous-entendu: moyennant prime." Donc accaparement de monnaie.

18/

4°- Somme de valeurs, 88 consacrée à faire des avances à la production. (Traduire : argent qu'on va prêter à intérêt au producteur.) toujours du numéraire accaparé.

5°- Produit accumulé (Sous-entendu : en métaux précieux) destiné à la production (Sous-entendu : moyennant prime) accaparement de monnaie.

6°- travail accumulé, (Sous-entendu, en or ou argent) - accaparements de monnaie.

7°- Toute valeur faite, en terre, instruments de travail, marchandises, monnaies; 88. ici, équivoque complète. La formule est de Proudhon. La valeur faite, ce terre, argent ou marchandise, est d'ores et déjà entre les mains du producteur qui va la faire fonctionner. il s'agit de savoir d'où il la tient et à quelles conditions. Les autres définitions découvrent l'origine du capital. Celle-ci le pose au moment de sa mise en œuvre, sans s'occuper de sa formation. Elle laisse donc la question de côté et ne résout rien.

Les définitions, par nous ajoutées, équivalent toutes trois à l'idée simple et légitime d'échange, et par conséquent ne donnent point le sens vrai du mot Capital. Donc elle, sont plus fausses encore que les six précédentes, où du moins, l'usure se laisse deviner et entrevoir.

En somme, les six premières formules, et tant d'autres qui leur ressemblent, sont un petit tour savant, parfaitement hypocrite et mensonger. l'analyse directe du prêt à intérêt arrache le masque et montre à nu la mauvaise foi, le jésuitisme de l'économie politique; alors même qu'elle tient la plume, (elle se renonce) son patelinage, ses minauderies, ses airs vertueux et pénétrés, toute les ressources de la tartufferie ne réussissent pas à dissimuler la laideur de l'opération. (à la suite de Ceci mettre : il y a du troppmann dans cet agiotage du marchand d'un petit chiffre d'affaires ? page 1.)

25 Mars 1870 — 407 — 19

Économie politique

Son indifférence morale lui ôte toute puissance de critique. La justice en le seul critérium vrai dans l'appréciation des choses humaines. Elle est sourde ténèbre pour le Sceptique. Il y cherche à tâtons, constate isolément les objets pour le toucher, mais ne distingue rien, n'aperçoit ni détail, ni ensemble. C'est un aveugle volontaire. Son Scepticisme le frappe d'impuissance (de Stérilité). On ne peut pas étudier une vitalité changeante, (variable) et perfectible comme une matière inerte et immuable.

La justice est le ferment du Corps Social. N'en tenir compte équivaut (à se crever les yeux) à se fermer la perspective, à s'ôter la faculté de comprendre. On voit peut-être le présent, jamais l'avenir (on ne distingue pas même les éléments.

25 Mars 1870 — Question du Crédit.

La question du crédit reste un livre fermé (illisible) pour l'économie politique, un mystère, une énigme, un hiéroglyphe indéchiffrable. Pourquoi? Parce qu'elle met de côté, comme une métaphysique (spéculation) oiseuse la question de répartition. Son affaire n'est pas de juger, mais de disséquer et de décrire. Elle constate (analyse, remarque, expose) très bien d'abord les avantages du crédit, (puis) bientôt après, se désastres, et demeure interloquée, (ahurie, abasourdie) la bouche béante devant cette contradiction, antinomie inexplicable. après de nombreux volumes et de controverses, sans fin sur ce chapitre mystérieux, elle conclut par son aphorisme phlegmatique, que les meilleures choses ont leur inconvénient. Elle n'a garde de voir ce qui crève les yeux, que le Crédit active la production, sans pouvoir activer en

même degré la consommation, par suite du prélèvement capitaliste qui ne permet pas aux travailleurs de racheter l'équivalent de leur produit.

De là nécessairement pléthore croissante, et comme conséquence une crise générale tous les ~~quatre ou~~ cinq ~~ans~~ ou six ans. La production s'arrête, faute de débouchés, jusqu'au dégorgement du ~~[illegible]~~ stock ~~[illegible]~~ encombré, puis le trop plein écoulé, reprend avec une furie aveugle et recommence toutes les folies du crédit pour arriver bientôt à une aventure nouvelle, toujours la même. à défaut de consommation locale, l'industrie alors s'en va courir le monde, à la poursuite, (recherche, en quête) de l'échange que (ne peut lui offrir, ouvrir) lui refuse nécessairement la détresse (misère, indigence) du travailleur.

On sait l'absence totale de scrupules, l'immoralité, la barbarie que déploie le commerce Européen dans cette chasse furieuse aux débouchés. Toutes les régions du globe ont souffert et souffrent de la cupidité (l'avidité) féroce de ces étrangers qui ne reculent devant aucune turpitude, devant aucun forfait pour assouvir leur soif du gain.

Lorsqu'il a ainsi (après avoir) organisé la misère et la mort dans son propre pays, le capitalisme court porter aux plages les plus lointaines l'escroquerie, le vol, le brigandage, l'assassinat. ~~[illegible]~~ après la traite des noirs, la traite des jaunes il a fait de la race blanche le juste (légitime) objet de l'exécration pour (des) quatre cinquième, de (du genre humain, l'espèce humaine.

---

25 Mars 1870 L'or et l'argent — leur rôle

Sophismes et rabachages puériles, (séniles), de l'économie politique sur les métaux précieux. Les Economistes font des volumes pour démontrer que l'or ~~et~~ ni rabachages séniles contre des préjugés erreurs détruites. Ils continuent de l'argent ne sont pas une richesse. ils ont sur ce sujet même à pourfendre la balance du commerce, les trésors inépuisables ~~de~~ d'arguties. C'est pour le coup qu'ils enfoncent une porte ouverte.

Ces niaiseries se réfutent par la seule définition des

deux métaux : ~~[illegible]~~ marchandise précieuse en elle-même par ses divers usages, inaltérable, d'une conservation indéfinie sous un petit volume, rare, et d'une production limitée à des quantités connues ; agent universel de l'échange, en vertu de cet ensemble de propriétés. Si elles varient, la valeur du métal suit ces variations.

Supposez l'or et l'argent privés de leur utilité propre dans les arts et l'industrie, tout en conservant leurs autres qualités, ce qui du reste serait fort difficile, leur privilège comme instrument souverain de l'échange ~~royauté de l'échange~~ serait singulièrement gravement compromise. Jusqu'où, nul ne peut le dire.

La perte de l'inaltérabilité serait le signal de leur déchéance immédiate. Même chute, comme souverain de l'échange plus rou prompte encore, s'ils devenaient aussi communs qu'ils sont rares, alors même que leur utilité industrielle aurait centuplée.

En un mot, c'est une marchandise qui suit la condition de toute marchandise. Sa valeur s'accroît par la rareté, diminue par l'abondance. Sa fonction spéciale (dans l'échange) ne modifie en rien cette loi qui reste absolue. il est clair que la réaction est réciproque, et que la l'abondance ou la rareté des autres marchandises accroît ou diminue le prix des métaux précieux, à moins d'oscillations ~~parallèles~~ (parallèles) simultanées et identiques, et simultanées dans leur production. il est encore plus clair que, s'il n'y a rien à échanger, l'étalon de l'échange ~~[illegible]~~ devient inutile et tombe à zéro. il ne conserve plus alors que sa valeur industrielle, fort peu de chose aussi, assurément, sinon même rien aussi zéro, dans l'hypothèse admise qu'il n'existe plus aucun produit. Les avares, mourant de faim près d'un monceau d'or sont des amplifications de rhétorique, ou ~~[illegible]~~ des scènes de Roman, sur un vaisseau désemparé, un rocher désert ~~[illegible]~~ et derrière la porte refermée d'une cachette. La valeur (l'importance) des métaux précieux est en raison directe de la masse des objets échangeables. Ces conditions posées, l'écu est roi, comme maître de l'échange qui crée la vie sociale.
ils sont rois arbitres domine

La puissance écrasante de l'or et de l'argent comme numéraire, a si bien rejeté dans l'ombre, (éclipsé) leurs autres mérites qu'on a fini par les méconnaître et les nier d'une manière absolue. La rancune ~~aidant~~ valeur, la mauvaise humeur aidant, on va jusqu'à leur refuser toute utilité en dehors de la fonction d'échange. (grave erreur.) On a tort. Si, par impossible, l'or et l'argent devenaient aussi communs que les pierres, ils ~~feraient~~ entraîneraient d'un coup deux révolutions, la chute (déchéance) du numéraire d'abord, puis l'invasion de matières si incomparablement utiles que l'économie publique en serait bouleversée. Il faut être aveugle d'ailleurs pour ne pas voir leur importance actuelle dans l'industrie. L'or fait tous les frais de la bijouterie qui est la passion d'une moitié et demie ~~de~~ du genre humain. L'argent ouvré est la seule manifestation raisonnable du luxe qui ne pèche guère par la recherche de l'utile. Il est donc probable (permis de supposer) que, sans leur valeur propre intrinsèque, les deux métaux, en ~~[illegible]~~ dépit de leur royale conformation (constitution, aptitude) spéciale, ~~ne~~ ne fussent (seraient) pas montés sur le trône de l'échange et n'auraient pas fondé la dynastie de sa Majesté l'Empereur écu.

25 Mars 1870 Puissance du Numéraire

Le procès de Tours met la ville sens dessus dessous. La manne arrive avec le flot des curieux.

Se peut-il une preuve plus éclatante de l'omnipotence des écus. "Le travail, dit-on, le travail est tout. Sans doute il fait tout mais après? Le travail ne fabrique que des produits. Dans l'ordre actuel, Que sont les produits sans l'échange? un fardeau, la ruine souvent. Vienne l'échange, dans la personne du métal son maître, la vie ruisselle

et déborde. Les produits se précipitent à sa rencontre pour tomber à ses genoux et solliciter ses faveurs.

De l'or! Voilà de l'or! Tout prend feu, tout s'embrase. Quel n'est pas le crime de l'Egoïste qui recevant cette majesté ~~ou~~ puissante en retour de son produit, la refuse aux autres pour en faire une poule aux œufs d'or, prisonnière de sa basse-cour!

25 Mars 1870 Division du travail

La division du travail, pas décisif dans la civilisation, mais à quel prix! sacrifice complet de l'indépendance individuelle, ~~[illegible]~~ (esclavage) (faire mutuelle) (réciproque) sous le nom de Solidarité. Les liens de l'association se resserrent jusqu'à la servitude. Nul ne peut plus pourvoir lui-même à tous ~~les~~ ses besoins. ~~Il~~ Son existence tombe à la merci de ses semblables. Il est tenu d'en attendre son pain quotidien, ses vêtements, son logis. Car il ne peut plus se livrer qu'à un travail unique. La qualité (perfection) du produit est à ce prix qui rend esclave, et à mesure que cette division du travail ~~de~~ s'accentue (davantage) par les progrès de l'outillage, l'homme (situation) est plus étroitement rivé à son métier.

On sait où en sont venues les choses aujourd'hui: des travailleurs humains, passent leur vie à faire des pointes d'aiguille ou des têtes d'épingle. Hors de cette besogne abrutissante, impuissance, incapacité.

Certes, une telle situation crée des devoirs impérieux entre les citoyens. Chacun étant voué à une occupation unique, les 99/100, que dis-je? les 999/1000 de son produit lui ~~[illegible]~~ sont parfaitement inutile. Ce produit servira par quantités infinitésimales à d'autres individus. L'ensemble de ces consommateurs

est tenu de fournir aux besoins de celui qui a travaillé pour eux.

L'existence de la société est dès lors basée sur l'échange. Loi qui en règle les conditions doit être une loi d'assistance mutuelle car cette aide réciproque est désormais une question de vie ou de mort pour chacun et pour tous. Or, si le troc en nature, toujours très rare, était possible aux temps primitifs, alors que la consommation portait sur un très petit nombre de objets, toutes de nécessité absolue, il devenait radicalement impraticable entre les milliers de produits (sortis) d'une industrie perfectionnée.

Un intermédiaire se trouvait dès lors donc indispensable. Les qualités des métaux précieux ont dû les désigner de bonne heure à l'attention publique. Car l'origine de la monnaie remonte à des époques inconnues, et, comme dit le cliché, se perd dans la nuit des temps. Est-elle antérieure à l'âge de Bronze? Les découvertes archéologiques ne paraissent pas avoir signalé l'existence d'objets d'or ou d'argent, plus anciens que cette date, ou même contemporains. Du reste, ceci n'a aucune importance économique et n'intéresse que l'archéologie.

Ce qui nous touche, c'est l'expérience depuis trop longtemps acquise, que (si le numéraire a rendu d'éminents services, il les a vendus bien cher) les services rendus par le numéraire ont été chèrement payés. Il a créé l'usure, l'exploitation capitaliste, et ses filles sinistres, l'inégalité, la misère. L'idée de Dieu, seule peut lui disputer la palme du mal. Du reste, les deux fléaux sont associés et frères.

La nécessité d'un instrument d'échange a donc intronisé les métaux précieux. Jusqu'où va leur autocratie, qui l'ignore aujourd'hui? Sa Majesté l'Empereur Eur n'a point de rival parmi les plus absolus monarques de la terre. Charlemagne, Haroun-al-Raschid, Tamerlan, Aureng-Zeb, ne lui vont pas à la cheville.

26 Mars 1870 — Même sujet: La division du travail

Le sacrifice de l'indépendance, provoqué par la division du travail, a-t-il été brusque? Non. Personne ne l'eût consenti. Il y a dans le sentiment de la liberté personnelle une si âpre saveur de jouissance, que pas un homme ne l'aurait échangé contre le collier doré de la civilisation.

Cela se voit bien par les sauvages que depuis cent ans, le monde Européen a tenté de s'assimiler. Les pauvres gens (~~meurent à ce contact funeste. Ils~~) s'enveloppent dans leur linceul en pleurant la liberté perdue et préfèrent la mort à la servitude.

Ces merveilles, qui nous semblent si éblouissantes, entraînantes, séduisantes ne les séduisent pas. Elles dépassent leur intelligence et leurs besoins. Elles bouleversent leurs habitudes. Ils ne les sentent seulement (que) comme des étrangetés ennemies qui s'enfoncent, d'une pointe acérée dans leur chair et dans leur âme. Les peuplades infortunées que notre civilisation a surprise, si brusquement dans leurs solitudes Américaines, ou dans leurs archipels perdus du Pacifique, vont disparaître après cent ans d'un contact empoisonné.

Notre race impitoyable assiste avec indifférence à leur agonie, son ouvrage. Nous répondrons du meurtre devant l'histoire (qui) bientôt nous reprochera ce crime avec toute la véhémence d'une moralité consciente bien supérieure à la nôtre. Saisie d'admiration (en présence devant) ce spectacle inouï de peuples primitifs surgissant tout à coup aux regards du monde moderne comme une résurrection des temps de la plus lointaine géologie et une étude vivante de l'humanité antéhistorique, elle ne nous pardonnera jamais notre brutalité stupide, notre barbarie vandale envers ces spécimens si

précieux des premiers âges. il n'y aura pas assez de haine et de malédiction contre le Christianisme qui a tué, sous prétexte de les convertir, ces créatures sans armes, contre l'ignoble mercantilisme qui les a massacrés, empoisonnés, contre les nations qui ont assisté à ces agrées atrocités d'un œil sec

Depuis trois siècles, notre détestable race détruit tout ce qu'elle rencontre, animaux, végétaux, minéraux. La baleine va s'éteindre, exterminée par une poursuite aveugle. L'arbre du Quinquina diminue tous les jours, la hache abat, personne ne replante. Ses forêts disparaissent. on se soucie peu que l'avenir ait la fièvre. Les gisements de houille sont gaspillés avec une incurie sauvage.

Des hommes étaient apparus, nous racontant par leur seul aspect les premiers temps de notre séjour sur la terre. il fallait conserver avec un soin filial, ne fût-ce qu'au nom de la science, ces échantillons survivants de nos ancêtres. nous les avons assassinés. Parmi les nations huissantes Chrétiennes Européennes, c'est à qui les achèvera. Les malheureux n'ont pu s'assimiler à nous. Est-ce leur faute? L'humanité n'a franchi que par des transitions insensibles les étapes sans nombre qui séparent son berceau de son âge viril. Des milliers de siècles dorment entre ces deux moments. Rien ne s'est improvisé chez les hommes non plus que dans la nature, si ce n'est les catastrophes qui détruisent et ne fondent pas. Les Révolutions elles-mêmes, avec leurs apparences si brusques, ne sont que la délivrance d'une Chrysalide. Elles avaient grandi lentement sous l'enveloppe rompue. On ne les voit jamais que toujours autonomes. Bien différente est la conquête, irruption brutale d'une idée étrangère qui brise et bouleverse sans réformer.

L'évolution spontanée d'une race, d'une peuplade, ne présente rien de (tel,) pareil. Elle s'accomplit par degrés, sans trouble sensible, comme le développement d'une plante.

Le régime de la division du travail n'a dû remplacer celui de l'isolement individuel que par une série de transformations (réparties échelonnées sur) (embrassant) un long immense intervalle (durée) (période). Chaque pas dans cette voie était applaudi sans doute comme un progrès attendu, désiré, et le changement s'est ainsi opéré peu-à-peu, sans secousse, sans froissement d'habitudes, d'usages, ni même de préjugés même, à travers une longue suite de générations.

26 Mars 1870 Ordre des matières

La Page de Bastiat — observations — ordre de l'ouvrage. Réfutation de Bastiat. — impuissance et fausseté de l'Economie politique. — son silence sur la légitimité du prêt à intérêt et de l'exploitation capitaliste. — son insensibilité — sa tendance aristocratique et bourgeoise. — sa servilité pour les écus. —

Bastiat, le premier à peu-près des Economistes, entre en ligne contre l'idée Socialiste. Ses confrères suivent la même marche que lui dans l'attaque et la défense. — Tous essaient de remonter aux premiers exemples du prêt à intérêt et procèdent par Historiettes démonstratives, par petits romans économiques, où se montrent les rudiments du Mécanisme capitaliste. — Fausseté et ridicule de ces anecdotes qui mêlent les temps, les idées, et ne mettent en avant que des suppositions dénuées de sens, des hypothèses inadmissibles et absurdes.

Tous les anciens Économistes ont laissé de côté la question de légitimité de la rente. Cette question est récente et ne date guères pour le public que de l'année 1848

Bastiat s'en est emparé et en a fait le texte de ses polémiques

contre Proudhon, le jouteur Socialiste de l'époque. Ses arguments de ses confrères, ne diffèrent pas de siens, quelle qu'en soit la forme. On peut donc, sur ce chapitre de l'intérêt, réfuter dans la personne de Bastiat toute l'économie politique.

Du reste, la forme de l'apologue qu'il emploie pour démontrer la légitimité de l'usure, a été usitée aussi par d'autres. Ils s'en servent avec assurance, on peut dire avec présomption. Ils semblent se croire irréfutable et traitent leurs adversaires avec les façons de grands seigneurs envers la roture. Bastiat, notamment, se pose avec une outrecuidance assez risible. Il craint dans son argumentation, qu'on ne l'accuse d'enfoncer les portes ouvertes, tant il se trouve foudroyant.

26 Mars 18-0 — Bastiat, tome 5, page 64.

" Jacques échange d'abord son rabot contre de l'argent. Il prête l'argent " à Guillaume, et Guillaume échange l'argent contre une scie. La transaction est " décomposée en deux facteurs. Mais elle n'a pas pour cela changé de nature. " elle ne contient pas moins tous les éléments du prêt direct."

Là est le sophisme, et le mensonge. Le numéraire cesse d'être ce qu'il doit être, un simple instrument d'échange. Il prend traître le rôle bienfaisant pour en prendre un nuisible. D'ami il se fait ennemi, de bienfait, fléau d'auxiliaire il devient obstacle, d'assistance, entrave. Cette métamorphose s'opère à son passage par les mains de Jacques, qui se sert de l'écu qu'il tient pour rançonner son voisin. Car, il ne l'échange pas au pair contre un produit de valeur égale, comme on avait fait pour lui en remplaçant son produit par l'écu. Il obtient au bout de l'an, soit le produit de Guillaume de valeur égale au sien, avec un bonis, un surplus, soit la même somme de numéraire, avec un excédant d'un vingtième. Son devoir était d'acheter, avec son écu, un produit égal en valeur à celui qu'il avait vendu contre cet écu. Il a retenu méchamment le numéraire qu'il devait rendre à la circulation par l'opération complémentaire de l'échange, savoir le troc de l'écu contre un produit de valeur égale au premier. S'il ne voulait pas procéder immédiatement à ce troc, libre à lui de choisir son heure, pourvu qu'il remplît la condition loyale et juste de l'échange, la parité entre les deux valeurs échangées par l'intermédiaire de l'écu.

Quant au prétendu service du prêt, service méritant rémunération, c'est une hypocrisie. Si Jacques avait besoin de son outil, il devrait s'en servir. Apparemment il ne l'a pas croisé les bras pendant l'année où son rabot était entre les mains de Guillaume. S'il avait prêté son rabot, il pouvait s'en passer. Dire qu'il a fait un sacrifice, qu'il s'est privé d'un objet utile pour son voisin, c'est tartufferie pure. Il a travaillé pendant l'année du prêt, et perçu le prix de son produit. Il n'a aucun droit sur le produit de Guillaume. Que Guillaume ait fait usage ou non du rabot, il suffit qu'il le rende à Guillaume tel qu'il l'a reçu. Il ne doit rien en sus.

" Mais pourquoi prêterais-je " dit Jacques, " s'il ne doit " rien me revenir du service que je rends ? je refuserai alors."

Refuser, si cela vous convient. Mais vous ne pouvez pas échapper à ce dilemme. ou vous avez besoin de votre rabot, ou il ne vous est pas indispensable. S'il vous est dommageable de vous en dessaisir, gardez le et usez-en. S'il ne vous est pas indispensable, si vous pouvez faire autre chose, sans perte pour vous, exiger pour compensation d'un service qui ne vous coûte rien, un vingtième du prix de votre rabot, outre le rabot neuf, c'est tout simplement une escroquerie.

ajoutons la question préalable à ces arguments. La question préalable, c'est que l'histoirette est une niaiserie, un non-sens, une arlequinade. Jamais il ne s'est passé et n'a pu se passer d'aventure de ce genre, dans les conditions ridicules dont on l'environne. Toutes ces hypothèses sont démuées de sens, étrangères à la vie réelle et n'ont aucune valeur comme exemple à citer. Qui a jamais vu un ouvrier emprunter un rabot, une scie pour un an, avec un marché solennel pour la restitution en parfait état, plus un boni? Les ouvriers se prêtent des outils, non pour un an, mais pour quelques jours, et ne stipulent aucune condition, pas même celle de rendre l'outil en bon état.

26 Mars 1870

« Si ce marché, profitable aux deux parties, est librement
« consenti, qui osera le déclarer illégitime ?"

qui ? la morale. Elle défend de rendre le mal pour le bien et de dépouiller autrui.

Qu'aurait fait ce fripon de ses planches ? — il les a cédées, dit-on, à qui en avait besoin. il a rendu un service. il en a reçu le prix. il est le maître de disposer de ce prix. le service rendu n'est pas déniable. non ! mais à qui charge de réciprocité. Est-il donc si facile et si commode de placer son produit et de rendre service ? Combien de gens ne demandent qu'à rendre de tels services soldés en argent ? Tout le monde soupire après ce bonheur de faire accepter ses services moyennant finance. c'est la visée universelle, le désir ardent, le but poursuivi par tous, qu'un, n'atteignent pas, à beaucoup près. le genre humain n'a pas d'autre préoccupation. Que de rendre un service pour de l'argent ! Celui qui n'obtient pas la faveur de rendre ce service, meurt de faim. On les compte par milliers ceux qui sollicitent cette faveur comme un bienfait, et malheureux parce qu'on ne veut pas de leur service.

je le répète, qu'aurait fait ce fripon de ses planches ? — rien. Elles étaient pour lui une lourde charge. On l'en débarrasse, on lui donne en échange des écus qui lui ouvrent le choix de toutes les choses utiles et agréables. va-t-il le faire ce choix et remplacer son produit si heureusement vendu par d'autres produits aussi près que le sien de trouver acquéreur ?

Non ! une fois nanti du précieux numéraire, il n'a garde de s'en dessaisir. il le privo plutôt, afin de ne pas lâcher ses écus. il accapare ainsi l'instrument d'échange. il l'empêche de remplir la seconde partie de ses fonctions, l'achat. il devait acheter pour déterminer ainsi une autre vente semblable à la sienne et qui l'eût mis en possession du produit du vendeur.

Ce vendeur avait besoin de numéraire aussi pour choisir sur le marché les objets à sa convenance. L'accapareur arrête ainsi la circulation de la monnaie, la détourne de sa mission bienfaisante et la transforme en instrument de rapine. il force le travailleur, qu'il en a traitreusement privé, à lui en payer la location.

Grevé de ce prélèvement, le produit du débiteur devient insuffisant à ses besoins. il ne travaille plus pour lui seul, mais aussi pour la sangsue qui s'est attachée à ses flancs. Les accapareurs retiennent au passage le numéraire, le dérobent à la circulation, et mettent ainsi en détresse les produits invendus, et contraignent le malheureux détenteur à payer chèrement la monnaie qui lui est indispensable, et pour vivre et pour continuer son travail. Cet argent, ainsi soustrait à la circulation par l'accapareur, dans un but d'usure, l'économie le déclare un droit acquis et le dénomme Capital. Nous le proclamons, nous, un devoir violé, un détroussement, un vol. Telle est l'origine de la dynastie de l'Empereur Or. Elle a pour fondement l'ingratitude, l'hypocrisie, la fraude, le dol. l'iniquité est son trône.

Ce qu'elle fut à son berceau, elle l'est à l'heure présente. il ne faut pas s'y tromper. Si la plupart des capitaux se transmettent par hérédité, ce n'est pas leur force. Que l'on les suivent de l'œil avec attention, on les verrait se fondre peu-à-peu et disparaître. Mais ils se (reforment) reconstituent par le vol des vampires. La dynastie se retrempe sans cesse (relâche) dans son origine

26 Mars 1870

Bastiat, tome V, Maudit argent, page 82, dit :

« En recevant votre écu, pour prix d'un service que je vous rends,
« dois-je croire que je suis en avance envers la société du service que je

Viens de ~~[illegible]~~ lui rendre en votre personne. C'est moi qui deviens son
" créancier de la valeur du travail que je vous ai livré et que je pouvais me
" consacrer à moi-même.

Cela est faux. Sous le régime social actuel, celui de la division du travail, nul ne peut se consacrer à lui-même le travail ou produit qu'il livre à un autre, ou du moins il ne peut ~~[illegible]~~ se consacrer ainsi qu'une infime partie de ce travail. Quand un cordonnier ~~aura~~ se sera fait ~~[illegible]~~ trois paires de souliers, ~~il~~ c'est trois jours sur 365 employés pour sa personne. il n'a pas besoin de plus. il doit échanger tout le reste de son produit, ~~[illegible]~~ c'est-à-dire plus des 99 centièmes, contre du numéraire, à peine de mourir de faim.

il est scandaleux de motiver aussi faussement les propositions les plus graves. Tous les raisonnements de l'auteur en faveur de la légitimité du prêt à intérêt, reposent sur cette absurdité: j'ai ~~livré~~ rendu à la société un "service que je pouvais garder pour moi-même."

Pour se consacrer son travail à soi-même, il faudrait revenir à la méthode primitive et fabriquer à soi tout seul sa nourriture, ses habits, ses meubles, ses outils, ses armes, sa maison &c, idée fantastique dans notre monde civilisé.

Est-ce que les loups vivent en communauté. La vie des sauvages est celle des loups.

26 Mars 1870 — Sur le communisme primitif.

Prétendu communisme de l'homme primitif. — absurdité. — C'est tout le contraire, l'individualisme à sa plus haute puissance. — Le non-partage des terres est un argument ridicule. à quoi bon partager ce qu'on ne cultive pas? C'est comme si on disait les peuples actuels communistes parcequ'ils ne divisent pas la mer en lots particuliers. L'appropriation personnelle était le procédé des sauvages, cela ressort de leurs coutumes, (institutions)

Les guerres indiennes de l'amérique Nord avaient en général pour cause des querelles sur les ~~d~~ territoires de chasse. Chaque tribu avait le sien et le défendait avec acharnement contre les tribus voisines. C'était bien de la propriété, non point individuelle mais par

association. C'était la seule possible. Comment partager entre particuliers un terrain dont toute la valeur consistait dans les bêtes sauvages qui le peuplaient? Si ce partage eût été (praticable) fesable, il se serait fait. mais une pareille idée n'aurait pas eu de sens. Les animaux sauvages ne s'emprisonnent pas comme des porcs et des vaches.

---

26 Mars 1870 Comparaison

Si, dans une nuit (tout le monde) hommes et femmes étaient transformés en académiciens, possédant l'instruction universelle, le tumulte de l'activité sociale provoquée par cet événement serait comparable à la substitution de l'oxygène à l'air dans le phénomène de la combustion. — Sottise du propos tenu par Passedouet dans une réunion publique sur la stérilité industrielle de la haute-instruction.

---

2 Avril 1870

Les économistes ont pris l'habitude de dire que les sauvages vivent en communauté, d'où la conclusion naturelle que le communisme est l'état de sauvagerie. ~~[illegible]~~ ~~(où ont-ils puisé ce droit, et)~~ Sur quoi se fonde leur affirmation? Sur rien. Cependant personne ne contredit.

Les Australiens sont-ils communistes, parcequ'ils ne se partagent pas le sol? à quoi bon, puisqu'ils n'en tirent aucun parti? La communauté du friche n'est pas la communauté de la culture. C'est précisément le contraire. D'un côté, l'absence totale, de l'autre, la perfection du travail. Les deux bouts de l'humanité. Les loups sont-ils communistes, parcequ'ils vaguent errent par en troupes dans les forêts?

Ce qui constitue la communauté, ce n'est pas le vagabondage sur des terrains incultes, mais l'exploitation en commun.

Les sauvages sont ultrà-individualistes, justement parcequ'ils n'ont rien au delà de quelques outils insignifiants, œuvre personnelle de chacun d'eux, et qu'ils ne ressentent pas même le besoin du troc en nature.

Le partage des terres a été un grand pas vers le communisme. (Ceci a l'air d'un paradoxe) c'est une vérité qui a l'air d'un paradoxe. Mais l'apparence est menteuse. Elle ne trompe que par défaut de réflexion. Depuis son apparition sur la terre, l'humanité n'a pas fait un (progrès) un pas en avant qui ne l'ait rapprochée du communisme. (l'ait poussée dans la voie, direction du communisme. (On ne voit chez) On n'a vu jusqu'ici chez aucun peuple la culture du sol en commun, procédé d'une civilisation parvenue à la dernière limite, incompatible dès lors avec l'état d'ignorance et de semi-barbarie que n'a jamais dépassé jusqu'à présent aujourd'hui l'espèce humaine, pas plus en Europe qu'ailleurs.

Les économistes, Bastiat en tête, entreprennent de prouver la légitimité de Monseigneur Capital, par des historiettes où ils lui (prêtent un rôle sublime) composent un doivent le rôle de bienfaiteur. (il faut) il importe de) faire justice de ces contes bleus qui voudraient prétendent servir de piédestal à l'idole. Ce sont en général de petites scènes à deux personnages jouant une comédie de fort mauvais aloi. Que nos adversaires cherchent (poursuivent) dans ces exemples vivants une démonstration plus saisissante de leurs théories, soit (Rien de mieux) (à la bonne heure). On a mis la morale en action, on peut bien y mettre le capital, sans dérogeance et même sans calembour.

Mais il ne faudrait pas bâtir ces historiettes démonstratives sur un tohu-bohu (ébouriffant pêle-mêle) d'anachronismes. Néanderthal ces Messieurs, pour les besoins de leur cause, transportent sans façon à l'âge de pierre les industries de 1848 et mettent nos idées, notre style, (langage) dans la bouche des hommes de Neanderthal. Ils créent avec cet amalgame des situations impossibles, des arguments burlesques, et voilà la légitimité de l'intérêt triomphante.

On est (était) en droit de répondre à ces niaiseries par une fin de non-recevoir. Nous n'aurons garde, car nos contradicteurs ne pouvaient imaginer un moyen plus sûr d'être battus. Ils ont posé eux-mêmes ces anecdotes comme base et origine de la dîme capitaliste. Ils en font des exemples-types pour toutes les questions qui se rattachent à ce grand débat. Prêt en nature, prêt d'argent (numéraire) entrent en scène aux âges les plus lointains, et sont discutés entre les premiers hommes que ces intérêts aient dû mettre en présence. Nous acceptons de grand cœur, la lutte sur ce terrain. Tant pis pour les maladroits que leur étourderie (imprudence) a fourvoyés (égarés) dans les impasses de l'anachronisme, et leur présomption dans les absurdités de la légende.

Pour arrêter ces Messieurs (dans leurs pérégrinations fabuleuses) et les ramener à la réalité ainsi qu'au sens commun, il est bon utile (suffira) de tracer un aperçu rapide de la marche de l'humanité à travers les siècles et de rappeler les diverses périodes qui, selon la science, se partagent cette longue durée.

Première situation. âge de pierre. L'homme des cavernes, isolé de ses semblables, vit presqu'à la façon des animaux, ses ennemis quotidiens, qui lui disputent le logement et la nourriture. Pas trace de société. point d'entente, ni de liens quelconques. chacun pour soi et contre tous. La famille, unique groupement. De cette période humaine, la géologie seule nous a conservé les vestiges et la preuve.

Deuxième Situation. — ~~[illegible]~~ Suite de l'âge de pierre. Commencement de l'âge du bronze.

Rapprochement des ~~[illegible]~~ hommes par tribus. Point de culture encore, ni d'appropriation du Sol. Deux formes sociales. 1° Le pasteur, avec ses troupeaux, la terre commune. C'est le Patriarchat. Ebauche de gouvernement; une hiérarchie, un ou plusieurs chefs. Premier degré de l'association, payé déjà à un haut prix, le sacrifice de l'indépendance, la domesticité voisine de l'esclavage.

2° Le chasseur. — Ni propriétés agricoles, ni troupeaux. De vastes forêts, territoires collectifs de chasse, que les tribus se disputent par des guerres sanglantes. La vie des bois et des combats. Un ou plusieurs chefs. Gouvernt des plus anciens et des plus braves.

L'histoire nous a transmis le souvenir des deux formes de cette période. La Haute-Asie conserve encore la première dans ses tribus de pasteurs nomades, Mongols et Tartares.

L'époque ~~pr~~ actuelle nous montre également la deuxième forme dans sa réalité vivante, chez les peaux-rouges des deux Amériques, les noirs d'Australie. Chez ces derniers, l'ébauche d'organisation est presque nulle.

Troisième Situation. — âge du bronze. âge du fer. culture d'abord, — puis avec le laps du temps, appropriation du sol. Ce pas apparent vers l'individualisme est au contraire un progrès sensible de l'association parmi les hommes et un acheminement à la Communauté.

Ce développement nouveau de la Civilisation, est acheté, comme tous les autres à un prix douloureux. accroissement

des pouvoirs politiques et sociaux. Monarchie et aristocratie. Castes. Servage. Vasselage. Néanmoins, l'individualisme conserve sa principale forteresse, l'indépendance économique des familles. On pourvoit soi-même à tous ses besoins, nourriture, logis, vêtements, mobilier, armes, outillage. Ni division du travail, ni échange, ni monnaie, ni par conséquent exploitation capitaliste. à peine quelques trocs en nature. L'histoire est muette sur cette forme politique qui a dû, presque partout, marquer le premier degré de l'institution propriétaire. Sans doute elle aura trop peu duré pour laisser mémoire de son passage. Elle s'est maintenue jusqu'à nos jours dans les archipels de l'Océanie, grâce probablement à l'absence des métaux qui n'a pas permis l'usage d'une monnaie sérieuse. Nous possédions, ainsi un vivant échantillon de l'ordre transitoire qui relie les temps primitifs à l'organisation civilisée et qui n'a point laissé de traces dans la tradition. il va est en train de disparaître sous la conquête Européenne.

Sur le continent, aussitôt après la naissance (l'introduction, apparition) de l'agriculture et la multiplication des hommes (l'accroissement de population) qui s'en est suivie, les développements de l'industrie et du commerce ont dû amener nécessités promptement la division du travail. L'échange exigeait dès lors un intermédiaire. L'aptitude spéciale de l'or et de l'argent pour cette fonction a été sans doute remarquée (observée) de bonne heure. L'or, suivant toute apparence, est le premier en date (figure le premier) dans la découverte des métaux. il n'existe qu'à l'état natif,

propriété exceptionnelle qui l'aura placé long-temps avant les autres sous la main de l'homme. l'argent pur se rencontre parfois aussi, mais bien plus rarement. tous deux d'abord, le ~~bronze~~ cuivre plus tard, (ensuite) auront été adoptés pour agents d'échange, ~~mais~~ non pas cependant, il s'en faut, sous l'aspect artistique et commode de la monnaie actuelle.

ils n'étaient point frappés d'une empreinte légale, garantie de leur titre et de leur poids. on les pesait à chaque transmission, cérémonie solennelle qui imprimait au négoce un caractère de gravité. chez nous, cette vénérable coutume n'a pas survécu au moyen âge. elle règne encore en Orient, dans l'Afrique indigène. le trébuchet est le compagnon inséparable du marchand Chinois.

le nom même des monnaies en Europe atteste encore l'usage de la pesée. Livre en Français, Pound en Anglais, Peso en Espagnol, ~~se~~ expriment en même temps l'idée de poids et d'unité monétaire. il en était de même dans toute l'antiquité.

L'emploi des métaux comme agents d'échange est bien vieux. on le trouve déjà au berceau des deux plus anciennes civilisations, l'Egypte et la Chine. aucune tradition ne révèle la date de ses débuts. on doit les supposer antérieurs à toute espèce d'alphabet, par conséquent à la parole écrite. de là le silence de toutes les chroniques, (chronologies.) la première aube de l'histoire nous montre l'humanité agenouillée comme aujourd'hui devant le prestige de l'or. l'Empereur Jaune a fondé la plus ancienne aussi bien que la plus puissante des dynasties. Le Globe entier lui appartient. Révolutions, Conquêtes, Catastrophe ne l'ont pas ébranlée. Régnera-t-elle jusqu'à la consommation des Siècles?

l'avenir seul peut le dire. toujours est-il que le mécontentement commence à gronder autour d'elle. on la tient pour responsable du passé, et le passé est en exécration.

si anté-diluvienne qu'elle soit néanmoins, l'âge de pierre ne l'a pas connue. impossible de la reculer au delà de l'âge de bronze. si c'est une belle vieillesse pour la tradition, c'est tout au plus, tout récente pour la géologie. l'âge de bronze est récent dans l'humanité, l'âge de fer est d'hier à peine. tous deux, réunis, n'égalent pas à beaucoup près, (de bien loin) la durée de l'âge de pierre.

4 avril 1870

..... nous avons introduit aussi l'usage de notre monnaie dans la Polynésie et chez les (indiens) indigènes des deux Amériques. ils l'ont acceptée comme tout ce qu'il a plu à leurs conquérants de leur imposer. mais cette intrusion violente d'une institution ~~étrangère~~ (en désaccord avec l'état politique), étrangère dans une société qui ne la comporte pas, ne sera pour ces malheureuses peuplades qu'un agent de mort, comme toutes les autres importations de même origine, l'eau-de-vie, le christianisme, les deux véroles, &c.

4 avril 1870 Division du travail

..... Sans les accapareurs-usuriers, l'humanité aurait passé, presque sans intervalle, de la division du travail à l'association. l'échange des produits se faisant au pair et sans délai, les hommes auraient senti bientôt la nécessité d'associer leurs efforts pour la production qui exige des avances, avances d'autant plus considérables que l'industrie est plus

perfectionnée. Les individus isolés sont impuissants pour ces grands efforts. Aux premiers temps de la division du travail, dans la période d'enfance de toutes les industries, quand l'outillage était encore simple (sans complications), les producteurs isolés auraient pu se procurer par l'échange mutuel de leurs produits, les matériaux, instruments et vivres, nécessaires pour leur travail. Ce sont ces matériaux, & qu'on veut s'obstine à dénommer, appeler capital, à très-grand tort. Car, dans la situation primitive dont nous parlons ici, ce prétendu capital pouvait s'obtenir par l'échange direct des produits, sans prime, ni intérêt. On n'accumulait pas le numéraire pour en tirer profit par l'usure. La nécessité des grosses mises de fonds avances pour une industrie plus savante, aurait déterminé promptement des associations dans ce but, et les travailleurs recueillant tout le fruit (intégral) de leur travail, la prospérité générale aurait grandi dans de rapides proportions. (De là un) par suite accroissement (progressif) de la population, du bien-être, des lumières, réseau de plus amples vaste (et compréhensif) des associations, et aboutissement assez prompt à l'association intégrale ou communiante, sans despotisme, ni contrainte, ni oppression quelconque des individus.

Le vampirisme a mis obstacle à ce beau rêve. L'accumulation du capital s'est opérée par l'accaparement individuel, (au lieu de se faire non) par l'association. Il s'est fait aux dépens de la masse, au profit scandaleux du petit nombre. Ce régime subsiste encore. C'est celui qu'il s'agit de détruire et de remplacer enfin par l'union et le concours de tous.

Echange — 4 avril 1870 Division du travail 41

413

La cession (vente) d'un produit contre un écu n'est pas un service (tellement gratuit) si absolu (important, éminent), qu'il arme le vendeur d'un droit impérieux sur la société et l'autorise à la traiter de Turc à Maure. Son droit est inséparable (n'est que la contre-partie) d'un devoir. Car il (vient de recevoir) reçoit lui-même un service au supérieur moins égal à celui qu'il rend.

On le débarrasse de son produit. Qu'en eut-il fait, puisqu'il ne peut le consommer? En retour d'une chose qui lui serait une inutilité et un fardeau, on lui ouvre le choix entre une immense variété d'objets propres à (capables de) satisfaire (à) tous ses besoins, (à) tous ses goûts.

Il a maintenant le devoir de choisir et de compléter ainsi, par l'achat du produit d'autrui, l'échange commencé par la vente du sien. Ces deux parties de l'opération sont connexes et solidaires. (De l'aveu de tous les économistes,) l'équivalence en est la condition. (Tous les économistes le déclarent l'avouent).

L'échange n'est pas terminé, tant que l'écu ne fait pas retour à la société, (ne rentre pas dans la circulation) par l'emplette (achat, acquisition) d'une valeur égale à la première. Cet argent retenu laisse en souffrance un autre (nouveau) produit qui réclame (un) acquéreur. Cet argent (il) n'est qu'un (qu')intermédiaire

et ne doit pas changer de pôle. Le détourner de sa destination, afin d'en tirer un profit usuraire, c'est violer la loi de réciprocité et d'équivalence, et transformer l'instrument d'échange en instrument d'extorsion (de rapine).

Toute usurpation de gain par un abus (vol, dol) de ce genre, entre les deux actes de l'échange, et au détriment du second, est (une atteinte au droit social) (un délit social) (un dommage social) un dommage fait à la société, une friponnerie. Les commis-voyageurs, le courtage, la diplomatie, voyages fictifs, et en un mot le travail fictif, fait par le vendeur pour placer ses produits pour augmenter le bénéfice, quoique accompagné de tous les attentats de la fraude et de la difficulté.

X partie de l'échange est obligation morale qu'elle soit supposé d'accomplir le second achat.

4 Avril 1870

Variation, dans la valeur des métaux précieux; — leur très haut prix jusqu'à la découverte des deux Amériques. — Dernière invasion de l'or et de l'argent Américain, au seizième siècle. — Révolution dans l'échange — Augmentation du prix de toutes les denrées. Mouvements après les violentes oscillations du début (les premiers moments) le niveau de réforme (refait) peu à peu. — Seconde invasion, à dater de 1848, par la découverte des Mines de Californie et d'Australie. Perte et gains, conséquences de cette irruption. — Le numéraire semble immobile dans sa valeur. Les variations portent sur les denrées. On dit qu'elles hausse, quand (tandisque) c'est le métal qui baisse.

Hommage à l'Empereur (feu), même dans sa décadence, (dans) ses humiliations. Plus ou moins invisible, il reste toujours le monarque asiatique absolu. (l'ignorance et l'habitude font la cause de cette erreur,) (Cf. d'or et d'argent) (le métaux précieux), mesure des valeurs respectives, demeure dans le pensée publique, l'étalon invariable, et conservent

leur prestige de fixité, d'immuabilité. Hommage à l'empereur (feu), même dans sa décadence et ses humiliations. Plus ou moins invisible, il reste toujours le monarque asiatique absolu.

Deux classes souffrent de la dépréciation du numéraire, deux classes placées aux deux pôles opposés (de l'économie social) (du corps social), les rentiers et les travailleurs. La rente reste servie à l'ancien taux: elle perd donc la différence survenue. Le salaire la perd également. Le peuple ne donne pas la réalité. Il accuse l'enchérissement des marchandises.

Les premiers à profiter de la Révolution sont les propriétaires. Les vivres étant par excellence la denrée de première nécessité, il est impossible de s'en passer un seul jour. Le producteur la tient à haut prix et ne la cède que contre la nouvelle valeur de la monnaie. Le propriétaire de maisons suit l'exemple. On ne peut pas coucher dehors. Il faut subir la loi.

Quand nous disons producteur, il faut s'entendre. Le propriétaire terrien ne produit pas, puisqu'il ne cultive pas. Il a des fermiers, des métayers. il augmente le prix du fermage, et empoche ainsi le bénéfice de l'enchérissement. Les autres objets haussent également, mais moins vite et toujours en raison de leur nécessité. On ne peut différer son dîner, on ajourne l'achat d'un vêtement. De là souffrance comparative dans le trafic industriel. Le commerce agricole au contraire a tout l'avantage. C'est ainsi en effet ce qui se voit (se passe) depuis 1848.

Le blé et les céréales en général n'ont que faiblement participé à la hausse des subsistances. tandisque la viande, le poisson, les légumes, les fruits, ont plus que doublé de valeur, le renchérissement des céréales est presqu'insensible. Le prix du pain est à peu-près le même qu'avant l'invasion de l'or nouveau. La différence ne dépasse pas un cinquième.

Ce phénomène paraît d'abord inexplicable. Car les céréales forment la majeure partie de la production agricole. Pourquoi ne suivent-elles pas le mouvement universel de hausse des denrées alimentaires? La propriété terrienne est maîtresse des prix. Comment ne fait-elle pas pour le blé ce qu'elle fait pour les fruits, les viandes, les légumes?

On ne trouve guère d'autre raison que l'impossibilité. Le pain est le principal aliment des masses. Le reste ne forme qu'un accessoire. On a doublé et triplé le prix des accessoires sans trop d'obstacles. mais Comment doubler celui de la nourriture fondamentale? Le salaire n'ayant hausé que d'un cinquième ou d'un quart au maximum, serait impuissante à payer double l'alimentation du peuple.

C'est donc une question de vie ou de mort. il n'est pas aisé de condamner à mort la population des travailleurs. Tel est le but de l'état. cette nécessité se fait pour tous les autres, et tient en échec les prétentions de la propriété. On se contente de réduire l'ouvrier à la portion congrue à la ration minimum. Mais le renchérissement des céréales aura son tour. La lutte acharnée des grèves pour l'augmentation des salaires aura pour contre-coup certain la hausse progressive du blé. Dès l'instant que la masse trouvera quelques sous de plus pour payer, la propriété oisive les ramassera. c'est elle qui aura gagné la bataille des grèves. le prix de la victoire passera dans ses poches.

Capital est Synonime d'usure

Le Capital n'est que de l'argent prêté à usure sous mille formes diverses. L'économie politique a beau regimber, subtiliser, sophistiquer et pointiller, les définitions du Capital sont des mensonges, ou plutôt des escobarderies.

Il est même singulier que son audace puisse faire illusion au public. Cette bonasserie ne s'explique que par l'ignorance, l'inattention ou l'indifférence. ajoutons que chez les intéressés, l'illusion est tout simplement de la coquinerie.

La question ne supporte une heure d'examen. On ne s'aperçoit pas que le langage usuel la tranche à toute minute et donne le plus formel démenti aux entortillages jésuitiques des économistes.

Capitaux est un terme qui remplit (tous) les bouches, le public et les journaux. que veut-il dire pour tout le monde? — des maisons? des outils? des vivres? des vêtements? des marchandises quelconques? non! jamais! il signifie de l'or, de l'argent, des billets de banque, des valeurs-papiers échangeables à vue contre espèces. Pas autre chose! jamais autre chose! L'économie politique répond par des faux-fuyants, des dissertations, des distinctions, par tout un appareil de logomachie.

D'après elle, le Capital n'est point de l'argent, mais l'ensemble des produits réunis pour être mis en œuvre, des outils nécessaires pour cette opération et des provisions quelconques destinées aux travailleurs. Pure escobarderie!

Tout cela est acheté avec de l'argent, appris pour l'entreprise en vue. Tout cela n'a point été amassé de loin, mis en tas peu-à-peu et réservé à l'opération du projet. appeler cet ensemble d'objets le Capital et soutenir que cela seulement et non le numéraire forme le capital, c'est un mensonge, une misérable équivoque.

Quand on crie au peuple que son agitation lui est fatale à lui-même, en le privant de son unique gagne-pain, quel est l'argument de rigueur, (favori, invariable?) : "Vous effrayez les Capitaux! et les Capitaux se cachent. les Capitaux s'enfuient."

Est-ce que les maisons, les champs, les marchandises, les outillages, les manufactures se cachent et s'enfuient? Le lendemain d'une Révolution, est-ce que tout le bataclan s'enfuit ou se cache?

Ce qui fuit, ce qui s'enterre, ce qui s'éclipse, c'est le numéraire: son petit volume pour une grande valeur facilite les mouvements (lui fermer tout.) un trou dans le mur, dans la cave, dans le jardin, et des sommes énormes disparaissent en un clin-d'œil à l'insu de tous. Faut-il apprendre cela au public? il rirait au nez du maître d'école. Comment donc peut-on le duper en lui faisant accroire que les Capitaux ne sont pas le Capital? Nulle part, cette expression: Les Capitaux, n'a d'autre signification que celle de numéraire ou de billets de banque. Par quelle aberration se laisse-t-il persuader que capital soit autre chose que Capitaux? Et comment l'économie politique a-t-elle le front de soutenir que le capital et l'argent sont deux choses distinctes, dont la confusion est un (grand danger?) une grave hérésie?

On le trouve dans les gazettes: "Tel pays (un pays habité, s'il vous plaît), est magnifique, plein de ressources. il ne lui manque que des Capitaux pour développer ses richesses naturelles."

Quel est donc le sens de ces phrases? Si le pays est riche en ressources naturelles, s'il a de bonnes terres des forêts, un beau soleil, des pluies fécondes et des bras, qu'a-t-il besoin de capitaux étrangers, puisqu'il possède le capital par excellence, le sol et tout ce que le sol est susceptible de produire? Un avant les bras! et la Richesse va surgir.

"Ah! mais" (dit-on) "il faut des avances!" Voilà encore un mot cabalistique, des avances! l'économie politique a-t-elle jamais défini ce qu'elle entend par avances? Oui! elle a fait de l'entortillage et de l'amphigouri selon son invariable usage. "Des "avances," dit-elle, "c'est du travail accumulé, des produits épargnés et "mis en réserve pour faire face aux consommations des producteurs," c'est-à-dire. que l'économie politique reconnaissant (refait, reprend, redonne) pour le mot avance, la définition du mot Capital, une phraséologie obscure, vague, pédante, des hiéroglyphes pour mystifier le public. Parlez net! Point de formules entortillées, de verbiage creux! nous disons, nous: "ces avances, c'est de l'argent, rien que de l'argent. Sans doute, les matériaux, les outils, les provisions pour les ouvriers, sont des choses indispensables. mais peuvent-elles, ces choses, s'appeler capital? non! cent fois non! peuvent-elles s'appeler avances? non! bien moins encore. Car (ici) le

mot a une signification expressive (propre) qui est (ici) un mensonge (parfaitement mensongère)

Lorsqu'on dit, par exemple : "Des capitaux Anglais et "Français vont enfin permettre à la Russie d'établir ses réseaux de "lignes ferrées", il est clair que ces capitaux constituent les avances indispensables pour l'exécution de l'entreprise.

Est-ce que par hasard on transporte d'Angleterre ou de France en Russie des produits accumulés, des outils, des matières premières, des provisions de toute espèce ~~[illegible]~~, tous ces objets préparés, de longue main et mis à part en France et en Angleterre pour cette destination ?

Vous ne conterez cela à personne, certainement, ce qui ne vous empêchera pas de recommencer la rengaine savante de travail accumulé, produits épargnés pour avances, et toutes les fariboles connues. Vous portez en Russie du numéraire, pas autre chose, ... l'agent d'échange dès qu'il arrive, les produits dont vous avez besoin pour vos travaux, accourent à sa rencontre (au devant de lui). Vous achetez des outils sur place, pour une bonne raison, c'est qu'ils sont à meilleur marché, n'ayant point à supporter les frais de transport, et pour une autre raison encore, c'est que les ouvriers en ~~[illegible]~~ ont l'habitude, et ~~[illegible]~~ feront mieux la besogne ~~entre leurs mains~~ qu'avec ~~que~~ des outils étrangers, même supérieurs.

Les locomotives seules viendront de l'extérieur, parce que la Russie n'en construit pas. Les wagons seront ~~[illegible]~~ faits sur place avec les bois et les outils Russes. Les rails, s'ils ne sont pas tous fabriqués en Russie, seront peut-être importés d'Allemagne ou de Suède. Tous les bois pour la pose (des rails) seront indigènes.

3

Économie sociale

Capital et [illegible]

N° 3

418

417

10 Mars 1870

Voltaire disait : "Le million sterling de liste civile du Roi d'Angleterre "revient tout entier au peuple par la consommation." — Le Roi d'Angleterre reçoit gratuitement les guinées, et ne les rend pas. Il les échange contre des valeurs équivalentes, c'est-à-dire que la nation lui fait cadeau de tout ce qu'il consomme, et fait consommer par sa domesticité haute et basse.

7 Mars 1870

Le Creuzot — Les Salaires.

À propos de la grève du Creuzot, la presse conservatiste, pour démontrer l'injustice des prétentions grévistes, a établi le bilan de l'usine. Il en résulte que dix mille ouvriers touchent huit dixièmes du revenu, les employés (ingénieurs, buralistes) un dixième, le patron Schneider, un dixième.

"Quelle éloquente réponse aux déclamations anarchiques !" s'écrient les officieux. "Ce capital, qu'on accuse de boire, jusqu'à la dernière "goutte, les sueurs du peuple, ne se fait donc pas la part du lion, puisqu'il "se contente d'un modeste dixième !"

Les Gazetiers oublient seulement que ce modeste dixième égale 1250 parts de travailleurs, et tombe dans une seule poche.

D'après les chiffres du Creuzot qui peuvent servir de moyen le Capital prélèverait 10 p % sur la totalité des produits. Reste à savoir si ce dixième représente toute la dîme capitaliste. M. Schneider n'est-il pas simplement le directeur ou le gérant de l'usine qui appartient à une société commerciale ? Dans ce cas, le dixième en question ne serait ~~[illegible]~~ que le traitement ~~[illegible]~~ administratif. Et les actionnaires ? ne touchent-ils rien ? Ceci est une simple réserve. Nous ne connaissons pas le gouvernt du Creuzot.

Dans tous les cas, on a payé aux travailleurs neuf francs ce qui en valait dix, puisque le capital est de sa nature improductif et n'ajoute pas un centime aux valeurs créées.

Si maintenant on songe à la décroissance des salaires, depuis l'ingénieur chef jusqu'à l'humble manœuvre, on verra que la majorité des travailleurs spoliée de la moitié de son dû.

48

mot a une signification expressive (propre) qui est (ici) un mensonge (parfaitement mensongère)

Lorsqu'on dit, par exemple : "Des capitaux Anglais et

Frai de la monnaie

La perte annuelle de la monnaie par le frai, sur le globe, est d'un million et un tiers. La perte totale, tant par le frai que par causes quelconques est de 80 millions, la centième partie de ce qui existe, 8 milliards

3e Économie sociale Capital et [illegible] 419

N° 3 418

Table des matières

		Pages
1	Le Vampirisme	1
2	Le Rançonnement universel	1
3	Le Luxe	1
4	Discours de Passedouet	2
5	Lettre de Nadaud	3
6	Discours Passedouet	3
7	Travail des couvents	4
8	Discours du Sénateur Brenier	4
9	Encore Passedouet	6
10	Bordels et Couvent	8
11	Sacristie, bourse, caserne	8
12	Le capital malfaiteur	9
13	~~intérêt et vol similaires~~ ~~les voleurs sont [illegible]~~	9
14	L'apologue du Menuisier	11
15	L'Économie politique, sans moral	19
16	Question du Crédit	19
17	Rôle de l'or et de l'argent	20
18	Puissance du numéraire	22
19	Division du travail	23
20	Encore la division du travail	25
21	Ordre des matières, exposition	27
22	Le Rabot de Jacques	28
23	Le Menuisier de Bastiat	30
23bis	Le prêt qui se prive	31
24	Sur le communisme	32
25	Coup de baguette de nuit	33
26	Prétendu communisme des sauvages	33
27	Les divers âges de l'humanité	36
28	accaparement du numéraire, origine de l'exploitation	39
	Dédoublement de l'échange	41
	[illegible]riation dans le prix des métaux précieux	42

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE MSS

Liberté du 4 août 1867 — article sur le positivisme et profession de foi positiviste. 2

107

107 — Phare de la Loire du 4 août 1867 — article Chassin sur le coopératif. — amas de contradictions, alternative perpétuelle de oui et de non, d'approbations et de blâmes. aboutissez donc à quelque chose avec un pareil système! Dire le pour et le contre, prêcher le blanc et le noir tout le long d'un article! quelle Babel!

8 août 1867

... La véritable humilité ~~[illegible]~~, ne s'acquiert que par la science. Celle qui naît de l'ignorance, n'est que de l'orgueil, un immense orgueil qui se donne pour de l'humilité et met une vertu pour étiquette à un vice.

10 août 1867

... On dit que rien ne s'improvise, que rien ne se fait que peu-à-peu et par le temps, que par conséquent les révolutions ne peuvent rien fonder, précisément parcequ'elles sont des mouvements brusques, contraires à la lenteur naturelle de toute formation, de toute organisation.

il est vrai, le temps est le seul créateur de toute chose. Aussi ~~[illegible]~~ les Révolutions n'improvisent ~~[illegible]~~ rien. Elles labourent le sol et l'ensemencent; puis la moisson pousse et mûrit par l'action lente du temps. mais sans labour et sans semailles, point de moisson, point de récolte.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

106 Phare de la Loire du 10 7bre 1867 — article Variétés intitulé: Vins anciens. — Pâte mal, sauf un mot malheureux, à la fin, sur le: triomphe des idées, représenté comme une oppression. L'idée est tout, on le verra de plus en plus, et le progrès croissant de la conquête matérielle pure, tendance actuelle, ~~[illegible]~~ démontrera finalement que l'idée seule est l'homme et que hors de l'idée, il n'y a que décadence et mort.

106

8 7bre 1867

Tous les efforts du peuple sont frappés d'impuissance devant l'impôt, l'agiotage, l'exploitation qui perpétuent la misère, devant l'éducation cléricale qui maintient et aggrave l'ignorance.

Le peuple a deux ennemis mortels, l'ignorance et la misère, double cause de servitude. Il ne peut donc être affranchi que par le bien-être et par l'instruction. Or, tout espoir d'affranchissement n'est qu'un rêve, une utopie en présence de l'impôt, de l'agiotage, de l'exploitation capitaliste qui maintiennent la misère, et devant l'éducation cléricale qui perpétue l'ignorance. Cette fantasmagorie de la délivrance qu'on fait miroiter à ses yeux dans le coopératif, n'est qu'un feu follet, destiné à l'égarer hors du droit chemin, dans un sentier sans autre issue que la déception et le découragement.

1er août 1867

107 l'absolu. — En politique, comme en philosophie, la pierre d'achoppement, la chose fatale, la perdition et la ruine, c'est l'absolu. — La guerre — La centralisation. — Le Courrier Français du 24 juillet 1867 et la centralisation.

109 Phare de la Loire du 2 août – Convocation du Congrès international à Paris pour le 16 août 1867, par Horn et Paul Blanc, avec programme purement technique et commercial.

109 Phare du 4 août 1867 – Article Chanvin qui blâme la convocation du Congrès coopératif à Paris, comme exclusif des questions politiques.

109 Avenir national du 31 juillet 1867. – Article philosophique Desonnaz sur le positivisme, remettant à sa place l'hypocrisie douceureuse de cette Secte prudente qui décline sa confraternité avec le matérialisme, et s'excuse d'être de ce vilain monde sur qui on frappe.

109 Phare de la Loire. – Refus d'autorisation du Congrès coopératif à Paris par le préfet de police. Pure comédie, et acte de prudence. Une réunion à Paris du Congrès international montrait un peu trop la connivence du pouvoir avec cette boutique de Révolution populaire. Il est habile de lui donner des airs de persécutée, pour l'accréditer dans le peuple.

111 Temps du 31 juillet 1867. – Nouvel appel des promoteurs du congrès international de la paix, et nouvelle liste d'adhérents. adhésions venues du grand-duché de Bade.

Concitoyens d'Europe,

Le Congrès dont nous avons pris l'initiative est le Congrès

24 juillet 1867

108 Phare de la Loire du 23 juillet 1867. – Chez Bachelin-Deflorenne, libraire à Paris, Dictionnaire des familles qui, de 1803 à 1867, ont modifié leurs noms, par Duffin, secrétaire de la Mairie de Beaujeu.

3 août 1867

Phare de la Loire du 2 août 1867 – Fixation du Congrès international coopératif au 16, 17 et 18 août 1867, à Paris. appel, au nom du bureau, par Horn, président, Paul Blanc, secrétaire

108 Moniteur du [illegible] 15 Mai 1867 – Discussion sur les sous-officiers de armées de terre et de mer incapacité légale qui frappe les ouvriers.

Phare de la Loire du 3 août 1867 – Recette pour amorce.

108 une pomme de terre cuite dans un jus gras. – une fois cuite, la retirer et la mêler avec de la mie de pain. retirer le tout et en faire une pâte ni trop molle, ni trop dure. ajouter à la pâte ainsi travaillée un verre d'anis et pétrir de nouveau – les poissons mordent à tous les hameçons.

107

107 Espiègle du 4 août 1867 –

Statistique de la population indigente à Paris en 1866 – un sur 17.12 – 9e arrondt. 1 sur 59.65. – 13e arrondt. 1 sur 6.21.

Population de Paris = 1,800,000 âmes.

En 1865, indigents : 40, 056 ménages, 101, 650 individus. En 1866, 40, 644 ménages, 105, 119 individus

de la paix par la liberté. Les dictatures militaires ont simplifié
la question démocratique, et lui ont fait faire un énorme pas en avant.
Il n'y a plus que deux partis en Europe, celui des dictatures et celui
de la liberté.

Concitoyens du parti de la liberté, le congrès interna-
-tional est destiné à nous rallier.

Nouvelle liste d'adhérents

Abadie
Banot-Rivet
Bien-Barrière
Albert Barrière
Docteur Barrier
Bergeron
Ch. Bernard
De Kuppenheim
Berthélemy
Bonnarder
Boucherot
L. Bougy
Brotter
Bruckmann
de Heidelberg
Bulart
Rémi Champion
Ch. L. Chastin
E. Delattre
Ch. Dollfus
H. Dumangin
V. Duval
Alph. Esquiros
E. des Essarts
Gustave Flourens

Lotze, typographe
de Heidelberg
Hénocq
Hodé
Aureau de Villeneuve
Jaeger, de
Heidelberg
Javel
Frédéric Lauth
Sébastien Leconte
Lentillon
Isaïe Levaillant
Aug. Luchet
Majorchini
Margarot
Mejanel dela Roque
Meurizet
Morgnon
A. M. Mounier,
René Paquet
Ulyss. Parent
Raimbaud
Richegardon
N. Rigaud
Rouet, Ex. repès.
Scheurer-Kestner
Vilcocq

Yunghanns
de Bade
Leupold
Mittermaier
Remy, coiffeur
Roder, juif-docteur
Weisbrod, potier
Welcker, Cons. intime
} de Heidelberg

Schlicht Jupp, mécani-
-cien, de Handschuchzeim
Uberle, batelier de
Mennheim.

Séance du 31 juillet 1867. — Salle Scribe, rue de Grenelle
Présidence de 1868 - Dernier théâtre : ... " La Femme juste des
" temples en deux actes, dont l'un regarde en arrière, tandis que l'autre à porte
" en avant. Elle en partage entre deux tendances contraires, et s'agite pour
" elle de savoir si elle se tournera vers le Nord ou vers le Sud; si elle
" pendra vers l'ami de jeune et vieux temps de Paris; avec
" l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche ou l'Espagne.
" Comité communique aussi ce soir qu'il a mettra définitivement
" en demeure de faire son choix." — Bon fort en vérité!

Séance du 9 août 1867.

Physionomie toute à nouveau qui ne ressemble pas au théâtre d'une
réunion d'un parquet d'habitués.

Cent, peut-être plus ou moins, de personnes d'une certaine classe
sociale. La moitié environ à un signe épuisé. Elle fleurit pudeur
et ne sait à quoi se prendre. Elle a pour cette soirée mis de côté
sa réserve, ou le fard sur la figure, était de rigueur.

Mœurs hé — oh! Godinet, la marquise: oh!
Assez! — on sait ce que nous, était de rigueur!

Séance du 31 juillet 1867. — Salle Scribe, rue de Grenelle
Présidence de 1868 - Dernier théâtre : ... " La Femme juste des
" temples en deux actes, dont l'un regarde en arrière, tandis que l'autre à porte
" en avant. Elle en partage entre deux tendances contraires, et s'agite pour
" elle de savoir si elle se tournera vers le Nord ou vers le Sud; si elle
" pendra vers l'ami de jeune et vieux temps de Paris; avec
" l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche ou l'Espagne.
" Comité communique aussi ce soir qu'il a mettra définitivement
" en demeure de faire son choix." — Bon fort en vérité!

111 Temps du 31 juillet 1867

En 1864, en France, 72,069 écoles et 4,720,224 Elèves. Fr. de ces écoles = 58,646,952 fr., sur lesquels 20 millions payés par les parents, plus de 25 millions par les communes, 2,200,000 fr. par des fondations et legs, 5,900,000 fr. par les départements et 5,400,000 fr. par l'Etat. Population de la France en 1861 = 37,386,161 âmes

En Prusse, en 1861, 26,197 écoles libres ou privées, 3,090,294 élèves. Dépense 9,902,696 florins.

La Russie est le pays d'Europe qui a le moins d'écoles, 20,000 écoles, suivies par 8 à 900,000 élèves.

La Turquie a 15,000 écoles suivies par 600,000 Elèves. Population, 25 millions d'âmes.

111 Liberté du 11 août 1867. — Statistique comparée de la diminution d'accroissement de la population, en France et en Belgique.

112

112 Courrier Français du 29 juillet 1867. — Article — Duchêne. Coopération entre millionnaires (Variétés)

Le Courrier Français, organe du coopératif et du progrès social par le crédit mutuel, ne pouvait pas patauger indéfiniment dans le petit coopératif prolétaire. Le voilà qui se lance dans le grand coopératif entre nababs, suivant sa propre expression. Celui là sera mieux vu et mieux accueilli des industriels millionnaires et mettra le Courrier Français en très bonne odeur dans le monde respectable.

7 bis

allez donc! quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. après avoir prêché aux prolétaires les chiffres en place des idées, la substitution des spéculations privées au socialisme solidaire et fraternel, les prédicants se tournent vers les gros bonnets, vers les véritables spéculateurs, ceux qui s'entendent dans cette besogne du gain impitoyable, et ils trouvent alors à qui parler. Les nababs sont là dans leur élément, l'égoïsme individuel et ils y profiteront comme le poisson dans l'eau.

Ainsi, ce fameux coopératif, inventé pour le salut du prolétaire, revient à sa vraie destination. A la bonne heure.

112 Population de Gibraltar en 1867 = 15,500 âmes. — Revenu de la ville = 32,094 liv. sterl.

Fin de Xbre 1866, la population de Porto-Rico était de 646,372 habitants, dont 341,649 blancs et 304,713 de couleur. En Xbre 1866, le nombre des esclaves était de 42,227 — 90,389 hab. savaient lire et écrire.

113 Phare du 11 août 1867. — Article Amédée Rolland. — Dans la Haute-Vienne, un instituteur primaire destitué et envoyé au régiment pour avoir dit qu'il avait cessé d'être catholique — arrêté du Préfet Boby de la Chapelle. — ~~attendu~~ "Considérant que le Sieur Autier, n'étant "plus catholique, ne peut pas diriger une école catholique, &c.

113 Etoile Belge du 11 août 1867 — une page de Maximilien, extraite de ses œuvres posthumes.

"... j'aime le vieux temps, ... où de fortes femmes ne récla-
"-~~pas~~ maient pas des sels à la vue d'une goutte de sang. Les temps alors

" étaient rudes, les hommes étaient forts. Qu'avons-nous gardé de l'héritage
" de nos pères, en fait de distractions viriles ?..... il ne nous reste que la
" guerre que les philanthropes n'ont pu encore abolir, et deux exercices chez
" deux peuples qui ne sont pas encore tout-à-fait dévolus à la décadence,...
" la chasse au renard ~~[illegible]~~ en Angleterre, ... les combats de
" taureaux en Espagne, une vraie fête populaire des temps anciens. Sans doute
" les passions, la bestialité sont éveillées, mais la force l'est aussi. Le peuple
" Espagnol, en dépit de cette fête, est pieux et bienfesant.... &c &c

Maximilien a ~~t~~ oublié une foule d'autres plaisirs moyen âge, la roue, les chevalets, l'inquisition, les bûchers, les Sts. Barthélémi, les Massacres des Albigeois, des Vaudois, les potences sur tous les grands chemins &c &c &c il a été chercher au Mexique les temps rudes, les hommes forts, les émotions du sang. il les a trouvées. il a fait fusiller à discrétion, et il s'est enfin donné la forte satisfaction d'être fusillé lui-même. Grand bien lui fasse !

Voilà l'homme qui allait détruire la barbarie et la violence au Mexique pour y établir la paix et la Civilisation !

VIIA Courrier Français du 2 août 1867. — Controverse des imprimeurs sur étoffes de Puteaux, Patrons et ouvriers. manifeste des patrons. appel des ouvriers. noms des patrons : Guillaume père et fils ; Bourgeois Desmet et Cie ; Veuve Godefroy et fils ; Ch. Aubry ; I. Thomann ; Dubost et Cie ; Driessens ; Lemoine ; Boulanger ; Ohnenberger ;

appel aux corporations émané des ouvriers imprimeurs et signé par les membres du Conseil dont les noms suivent :

Emile Haroud, Adolphe Malidor, Edouard Charlo, Ange Née, Doriand, Emile Dorbourg, Merkès père, Charles Pachot, Théodore Blum, Emile Héell, Michel, Victor Beaurin

Appel à la solidarité par des membres de sociétés coopératives. Benoit Malon, (à Puteaux) ; Deschamps (à Suresnes) ; Hu, (à Clichy) ; Marrynier, (à Courbevoie) ; ~~[illegible]~~ Tous de la Société de la Revendication ; Varlin (à Paris) de la Société de la Ménagère ; Myard (à Paris) de la Société des tailleurs de pierre ; Bedouch, Ex-gérant de la Société des Cordonniers.

Les fonds de secours demandés par l'appel des douze ouvriers imprimeurs sur étoffe, Emile Haroud, Adolphe Malidor, &c seront reçues à titre d'emprunt. un registre à souche est ouvert à Paris, chez Mr Berthault, Rue Turenne, 30 ; à Puteaux, chez Mr Née, 10, Rue Pireau ; à St Denis, au siège de la Société, 41, Rue de la Boulangerie.

Etoile Belge du 13 août 1867. — affreuse exécution de deux condamnés dans la cour de la prison de Newgate, frappés de 20 coups de Knout (cat-at-nine-tails) — Hurlements, râle et anéantissement des torturés, emportés sans connaissance, les reins changés en une vaste plaie.

Le fouet Anglais, neuf lanières de cuir fort, de 1m,34 cent de long, terminées par un nœud gros comme une noisette, clouées sur un fort manche de 50 centim. — Deux tours en l'air avant de frapper chaque coup.

115 Phare de la Loire du 29 juillet 1867 — Correspondance Belge

---

Etoile Belge du 13 août 1867 — Le journal de Columbus (Ohio) dit que depuis la dernière guerre, l'émigration (des Allemands) a beaucoup augmenté. Dans les six mois de 1er janvier au 1er juillet 1867, il y a eu 21,498 émigrants, au lieu de 12,909 en 1866, 8,589 de plus, venant des pays annexés par la Prusse. Ces émigrants ne voulaient pas entrer dans la landwehr prussienne et détestent les Prussiens.

---

115 Phare de la Loire du 13 août 1867. —

Réponse de Bamberger et de Schultze-Delitzsch [illegible] au refus d'adhésion au Congrès de la Paix. — Liste de 107 adhérents allemands à ce congrès.

——— article Legault sur une brochure de Malardier intitulée la Coopération et la politique

il semble résulter de la brochure Malardier que le Coopératif ne ferait pas florès et aurait amené pas mal de déceptions.

---

115 Liberté du 18 août 1867 — article sur la paix et le Congrès Coopératif épilé de Paris.

adhésion et éloge à la Coopération, prétendu instrument de délivrance. avoue que le pouvoir n'en a voulu que comme d'un

11 instrument, et a constamment essayé de le dominer, de l'absorber, d'en faire un moyen de gouvernement. La répugnance du peuple à subir ce joug irrite le pouvoir qui passe de la approbation à la défiance, puis peut-être à l'hostilité.

Dans tous les cas, la preuve est faite que le Coopératif n'a jamais été pour le gouvernement qu'un moyen nouveau et plus adroit de dominer et de paralyser les tendances révolutionnaires.

---

116 Liberté (Belg) du 18 août 1867

à propos du Chat à neuf queues, trois citations d'atrocités Françaises. 1° — En 1852, un capitaine de Vaisseau fait de garde fait mettre un matelot aux fers sur la boite à poudre. — Le Médecin dit : " Commandant, c'est la mort en une 1/2 heure. — " Sortez, je ne vous consulte pas. — En arrivant à terre, je ferai " mon rapport et vous passerez en Conseil de guerre. — Prenez vos " ordres. Vous n'en sortirez plus, jusques là.

Le matelot n'est mort qu'au bout de trois heures. Le commandant a passé en conseil de guerre et a été ..... blâmé. — il est mort plus tard.

2° en 8bre 1857, un garde-chiourme est poignardé par un forçat qui est guillotiné. Comme il s'était un homme sans caractère, on cherche l'instigateur, on trouve un Corse, on lui applique 30 coups d'un instrument analogue au Chat. Le bourreau avait des instructions. Le médecin chargé de lui tâter le pouls, constata que

les derniers coups avaient été appliqués sur un cadavre. L'école de médecine, accourue en foule à son autopsie, constata que les muscles du dos n'existaient plus.

à un retour de soldats du Mexique, un zouave fut mis à sec dans les haubans et y mourut. Là aussi, le médecin se plaignit. il y eut conseil de guerre et le commandant fut blâmé. Plus tard il a été décoré et avancé en grade.

on appelle mettre à sec suspendre un homme dans les cordages, et le laisser à l'air et à la pluie.

---

117 Courrier Français du 12 août 1867 —

Projet de statuts pour une Fédération des Sociétés coopératives. — Considérants du projet de Fédération

---

Courrier Français du 12 août 1867 — article Duchêne

association et coopération. — Long et singulier exposé de doctrines sur les progrès de l'industrie, l'invention des machines, les transformations successives du travail, &c.

quelques assertions de Georges Duchêne : " En 1764, il fallait " 64 hectares pour nourrir un habitant en France. En 1840, il suffisait " de 41 hectares." or, La France a une superficie de (54,305,100 Hectares) 54 Millions et 305 mille d'Hectares, tout compris, terre et eau. il résulte de là qu'en 1764, La France n'avait que 848517 habitants et en 1841, elle en avait 1,324,514. Voilà de la singulière statistique.

D'après Duchêne, c'est la nécessité seule, la famine, la misère qui ont amené toutes les transformations du travail, tous les développements de l'industrie, l'association des bras comme celle des capitaux, la production collective par le groupement des travailleurs et de l'épargne, l'accroissement rapide des produits, en quantité, en promptitude.

De là la solidarité des ouvriers poussée jusqu'à la servitude, celle des capitalistes jusqu'à la ruine, l'individu absorbé dans l'être collectif, l'artisan primé par la machine, &c

tout cela, par nécessité impérieuse, pour ne pas mourir de faim.

La deuxième partie de l'article, intitulée les deux régimes est une allusion à la controverse Bastiat-Proudhon et une exposition nouvelle de l'idée Proudhonienne.

à conserver et à relire. — il y aura une suite.

---

117 Courrier Français du 14 août 1867 —

Article — Tolain sur le Congrès de Lausanne

" ..... Le Congrès ouvrier n'a donc point à solliciter l'adhésion, " le concours d'individualités célèbres, puisque seuls, les membres " élus par un groupe, ont le droit de prendre part aux débats. " Là ne se révéleront point les théories ou les doctrines particulières " de tel ou tel savant économiste, mais bien les différences qui " caractérisent le génie différent de chaque peuple. il n'y aura

" paix d'églises, point de coteries, point de Systèmes. On cherchera les
" moyens d'établir sur des bases solides la solidarité de tous ceux qui
" vivent du travail, laissant à chaque groupe ou pays, la liberté de
" conquérir son émancipation par les moyens qui lui semblent les plus
" pratiques et les plus rationnels."

---

118 Phare de la Loire du 3 7bre 1867. — Lettre d'un Comte Fernand de Bouillé, petit-fils de Bonchamps à propos d'une controverse sur le mot de son grand-père, au passage de la Loire en 93 : " Grâce pour les prisonniers. (de 5000 républicains).

On lit dans cette lettre, assez curieux échantillon des sentiments Royalistes de l'Epoque :

" ... oh ! vous aurez beau faire, la gloire de Bonchamps
" restera immortelle. Elle passera par dessus vos Santerre, vos Westermann,
" vos Rossignol et tous vos généraux qui commandaient vos armées vic-
" -torieuses, et son nom brillera jusques dans les générations futures.
" Oui, c'est en vain que vous allez chercher de mots ronflants pour
" accabler cette grande armée de géants. L'Esprit public ne s'y laisse
" pas prendre. il sait bien lui, où est le crime, où est la vertu. c'est
" vainement encore que vous invoquez le nom de la patrie et que vous
" prononcez à tout propos le mot de guerre civile.
" Car enfin, qui donc fesait la guerre civile ? mais
" c'étaient vous autres, Républicains de 93, vous qui veniez détruire ce

" qui existait en France depuis tant de siècles et qui mettiez à la place le
" désordre, l'anarchie, la guillotine. mais c'étaient vous, vous qui
" veniez menacer les ministres d'un Dieu que la France adorait
" depuis de si nombreuses années, et qui élevaiez à la place une religion
" sanguinaire et ridicule.
" Ce, Vendéens n'ont pas fait la guerre civile. ils l'ont
" subie. C'est donc sur vous autres, et non pas sur nous, que doivent re-
" -tomber ces luttes sanglantes qui ont désolé notre pays. Si quoi, un
" voleur, un assassin viendra pour dérober mon bien, pour exterminer ma
" famille, et je n'aurai pas le droit de me défendre, de le tuer, sous
" prétexte qu'il est français. allons donc ! ce serait une théorie com-
" -mode qu'adopteraient avec plaisir les voleurs et les assassins. ... "

---

116 Courrier Français du 9 août 1867 — Correspondance d'Italie.
Florence, 5 août 1867

" ..... Les bruits d'une guerre prochaine sont très-répandus
" ici, et l'opinion publique est très-contraire à la guerre. On voudrait
" du moins avoir des garanties sûres d'obtenir Rome, et l'alliance avec
" la France est très-impopulaire, même dans l'armée. L'armée vou-
" -drait se battre pour réparer la défaite de Custozza. Mais si nous
" sommes alliés avec la France, toutes les victoires seront contestées à
" nos soldats. au contraire, étant alliés avec la Prusse, nous partagerions ses
" chances. Et je puis vous assurer qu'on aimerait mieux partager une défaite
" avec les vainqueurs de Sadowa qu'une victoire dont la gloire serait absor-
" -bée par le prestige de la France. C'est là un sentiment étrange, absurde,
" mais tel est l'état de l'opinion publique. ..... "

16

119 Courrier Français du 10 août 1867

article de la correspondance libérale-nationale de Berlin sur la note Française au sujet du Schleswig :

" . . . . il ne saurait faire question que nous pourrions être
" en six semaines à Paris, pour y dicter une paix plus durable que le
" résultat de la générosité mal récompensée que nous avons montrée concer-
" nant le Luxembourg.

" il faut espérer que le gouvt Prussien, de même que le
" Reichstag, qui va se réunir prochainement, donnera une bonne leçon à
" l'impudence française et fera comprendre au gouvt français que nous
" sommes à bout de patience, que tous les avantages de la guerre sont de
" notre côté, que nous voulons la paix sérieusement, mais non au prix de
" notre honneur, et que, forcés à la guerre, nous serions obligés, pour
" notre propre conservation et pour assurer une paix durable, d'abaisser la
" France au rang d'une puissance de deuxième ou troisième ordre, en lui
" reprenant les anciennes provinces Allemandes.

" nous voulons la paix et encore la paix ! mais si la
" France nous oblige à la guerre, nous écrirons avec une plume sanglante
" sur tous les drapeaux Allemands : " Alsace et Lorraine ! "

---

119 Oeuvres posthumes de Maximilien, d'archiduc Autrichien, l'Empereur du Mexique, fusilleur et fusillé. Huit volumes, dont quatre parus. (Tableaux de ma vie, aphorismes, poésies.)
Curieuse monographie d'une bête féroce, rédigée par elle même.
Temps des 21, 22, 23, 24, 25 août 1867.

17 4287

119 Liberté du 5 7br 1867 — Compte-rendu de l'ouverture à Lausanne du congrès international des ouvriers, par Fribourg.

Proposition des ouvriers Génevois de déclarer qu'un peuple esclave ne peut résoudre le problème social et que, par conséquent, la première réforme à poursuivre est une réforme politique.

Réponse jésuitique des délégués Parisiens, agents de Tolain, Fribourg et Cie. ils déclarent abonder dans ce sens.
" très-certainement, disent-ils, on ne peut attendre d'un peuple enchaîné
" des résultats égaux à ceux d'un peuple libre."

Première escobarderie : on ne peut attendre des
" résultats égaux, " . . . ce qui implique qu'on peut toujours attendre des résultats quelconques, fût-ce les moindres, d'où l'application naturelle des proverbes : " qui trop embrasse mal étreint ", — ou " le
" mieux est l'ennemi du bien " . . ., ou encore, " il faut viser au
" possible, et ne pas demander tout ou rien ", — bref, la sortie des sophismes, hypocrisie des justes milieux et de la défection qui se masquent de l'intérêt pratique pour couvrir leur lâcheté ou leur connivence avec l'ennemi.

Seconde hypocrisie. Les délégués refusent de prendre part à un débat sur la proposition des ouvriers Génevois, parce que ce serait " donner à croire qu'il se trouve au Congrès des délégués qui ne
" sont pas convaincus qu'un peuple ne veut qu'en raison de sa liberté. "

Ô Tartuffes! La vieille rubrique du jésuitisme! éviter une discussion, parceque la discussion supposerait la divergence." Mais nous sommes "tous d'accord! Personne ne conteste. À quoi bon poser une question "qui n'en est pas une? mettons cela de côté. n'en parlons plus."

Et en effet, ils ont écarté la question. Sans la repousser, ils l'ont mise à la suite. Les Genevois demandaient que cette proposition vînt en tête. on l'a mise en queue. Quand le programme sera épuisé, le temps aura la patience de l'accueillir, la question Neuve se verra renvoyée aux Calendes.

C'est ainsi que procèdent les intrigants et les escamoteurs. faire le silence sur un sujet qu'on abhorre, sous prétexte qu'en parle c'est le discuter et le discuter, c'est le mettre en doute, alors que l'autosilence est un mensonge.

---

119 Temps du 29 août 1867 — article Lock sur l'instruction publique, à propos d'un livre de Mr Mr Méziéres, professeur à la faculté de Paris — Décadence de la culture intellectuelle, abaissement progressif des études, destruction systématique des études classiques, déclin rapide de la France par le fait du gout qui vise à l'abrutissement du pays pour en faciliter l'asservissement.

---

119 Temps du 2 7bre 1867. — accroissement et diminution de la population en France et comparaison avec les divers pays d'Europe. La guerre et le militarisme, causes principales de la diminution.

[illegible] Aujourd'hui, en avril courant [illegible]
en 1867 à donner un enseignement conforme à ce que les [illegible] appellent de
[illegible] de mauvais goût à n'imiter que l'antiquité vaut mieux pour
le temps que craindre calomnies.

Hélas! Ils en grossissent encore, dans leur jeune zèle, [illegible]
Diminuons la taille que nous donnons à la Barbarie du grand Nord, pour y
mieux lancer le trait. Quel avenglement! Qui, l'antiquité seule contient
tout le remède que le Christianisme y apporte pour guérir, dans ses
profondeurs, la plaie: Idolâtrie! Orgueil! Sensualité! Voluptueuse cruauté de la matière
intelligente marche le tuer. Les écoles, l'élèvent peu-à-peu dans les murs, de l'école
casque. Gagnée d'avance par le quart de la totalité. L'instant il en a sucé tout
sa substance. Que l'on ne vienne pas nous dire que la question est grave
que chaque année vient constater au milieu de l'indifférence générale. Tout ce qui
est vide et jeune, aux jeunes. Quand il aura terminé son œuvre d'anéantissement
sur la jeunesse, cette race sera faite, l'instant il en a sucé tout
la substance, cette race sera faite, l'instant il en a sucé tout
d'un jeunesse

gouvernements qui perdent ou qui sauvent les nations. Elles vivent et meurent par eux. Tout sort d'eux, le bien et le mal. Ils savent à merveille se faire honneur de l'un, comment n'auraient-ils pas la responsabilité de l'autre ? Ils sont responsables de tout, de l'ignorance, de la misère, de la perversion des idées et des mœurs, de la décadence et de la ruine matérielle, intellectuelle et morale. Le pain du peuple dépend d'eux aussi bien que son honneur. C'est donc en toute justice qu'il leur impute ses souffrances. On ne mange pas une bouchée sans leur permission, pas plus en Angleterre qu'ailleurs, n'en déplaise à Mr. les Économistes. Ils nous tiennent par toutes les coutures. Quand une nation, affligée d'un mauvais gouvernement n'a plus la volonté ou la force de le changer, elle tombe en agonie et glisse peu-à-peu dans le sépulcre. La question du gouvernement est une question de vie et de mort.

Rien ne serait plus funeste que de détruire cette vérité dans l'esprit des masses et de leur persuader que leur bien-être matériel n'est pas de la compétence de l'État. C'est ce qu'a tenté la coopération, soufflée par l'économie politique du laissez-passer et du laissez-faire, qui veut, paraît-il, qu'on passe et qu'on fasse, alors même qu'il n'est permis ni de faire, ni de passer. Elle a essayé de convaincre les prolétaires qu'il serait facile de marcher, pieds et mains liés. L'illusion ne sera pas longue. Ils l'apercevront qu'on ne peut pas faire route, les membres garrottés et un bandeau sur les yeux.

Dans les conditions politiques actuelles, il ne saurait y avoir d'utile aux ouvriers qu'une société d'assurance mutuelle pour la sauvegarde des droits du travail et la résistance au capital. Toute tentative organique de production serait un faux pas et un anachronisme. Une telle entreprise n'a chance de succès qu'avec la liberté et la lumière.

Les travailleurs n'ont donc en ce moment qu'une marche à suivre : Réunir leurs efforts pour se garantir contre l'autocratie du capital, puis pour obtenir :

1° La liberté complète de la presse, sans entraves fiscales, sans répression draconienne ; la liberté de réunion et d'association, la liberté du colportage ;

2° L'affectation annuelle d'une somme de cinq cents millions à l'instruction publique.

C'est ici la question capitale qui décidera du sort de la nation. L'enseignement ne peut rester ce qu'il est aujourd'hui, une décision, un éteignoir il doit être, non pas seulement gratuit et obligatoire, mais complet. Savoir lire et écrire ou ne rien savoir, c'est presque tout un. À quoi bon un instrument dont il est impossible de se servir ! il faut apprendre à tous les Français sans exception : la langue Française, l'arithmétique, la cosmographie et la géométrie élémentaires, la géographie, l'histoire, le dessin, des notions suffisantes de géologie, de physique et de chimie. L'enseignement professionnel doit être organisé partout, sur une vaste échelle, pour l'agriculture, l'industrie et le commerce.

Défense absolue à tout clergé de mettre le pied dans les écoles. Le culte ne regarde que les parents et le foyer privé.

De cinq à quinze ans, l'enfant acquerrait sans peine toutes ces connaissances, et si on voulait les étendre aux adultes, dans la mesure du possible, la dépense, au bout de trois années, se couvrirait déjà par l'accroissement énorme de la production. Qu'on joigne à ce système d'études la liberté d'association et la liberté de la presse, avant dix ans l'exploitation aura disparu et le peuple sera son propre maître. On pourra commencer alors à parler de self-gouvernement. Pour l'instant, le self-gouvernement est une pasquinade. Il n'existe nulle part, pas même aux États-unis, où l'instruction des masses est beaucoup trop rudimentaire pour comporter un tel degré de civilisation.

Que si les prolétaires s'obstinent à barboter dans de vains essais de coopération sans avenir, ils riveront leurs chaînes, au lieu de les briser. Tout ce qui tend à les distraire des améliorations gouvernementales, leur est mortel, et la première, la plus importante de ces améliorations, est la diffusion des lumières. Ils ne savent pas que l'instruction, c'est le pain aussi bien que la liberté, et que l'ignorance est à la fois

citoyens éclairés, associeraient spontanément leurs intelligences et leurs bras, et le problème de l'organisation du travail selon la justice se trouverait résolu.

Par malheur, nous n'en sommes point là, et on se consume en luttes sans issue, en efforts impuissants. Considérons, par exemple, le mouvement coopératif, et voyons quelle est sa portée dans la situation actuelle. il se présente sous trois formes: Sociétés de consommation, sociétés de crédit, sociétés de production.

Les Sociétés de Consommation sont les plus faciles et les plus simples. On y risque peu. mais elles ne peuvent conduire qu'à des résultats insignifiants, parfois même à des déceptions. Elles ne sont praticables d'ailleurs que dans les fortes localités. En somme, ce n'est qu'une amusette, pas même un palliatif.

Les Sociétés de crédit sont déjà un péril pour les ouvriers, un mirage fascinateur qui les entraine et les embrouille dans les questions ardues de comptes courants, d'échéances, d'intérêts accumulés, dans tout le dédale des combinaisons financières, où leur inexpérience risque fort de se perdre. Elles exigent une instruction qui en rétrécit singulièrement le cercle.

Quant aux sociétés de production, je les tiens pour le piège le plus funeste où puisse tomber le prolétariat. il est manifeste qu'un très petit nombre de travailleurs seulement possède la capacité nécessaire pour de pareilles entreprises. C'est donc l'élite intellectuelle qui s'engagerait dans cette voie. Eh! bien, dans cette voie, échec et succès seraient également un malheur. L'échec, c'est la ruine et le découragement. Le succès, pis encore; c'est la division des ouvriers en deux classes, d'un côté, la grande masse ignorante, abandonnée sans appui, sans espoir, dans les bas-fonds du salariat; de l'autre, une petite minorité intelligente, préoccupée désormais de ses seuls intérêts privés, et séparée à jamais de ses frères malheureux.

Voudrait-on, par impossible, écrémer le peuple, lui enlever ses protecteurs naturels, pour en faire une caste nouvelle, une espèce de demi-bourgeoisie, plus égoïste encore, parcequ'elle serait plus près de ses pièces, par conséquent plus

ombrageuse et plus brutalement conservatrice? Voilà donc le dernier mot de l'expédient bâtard qu'on a baptisé à son berceau de ce grand nom: Résurrection du Socialisme, et qui en est la négation, le tombeau! C'est une amorce pour attirer le peuple hors de sa route naturelle dans une impasse aboutissant à des fondrières, pour le fourvoyer dans je ne sais quel enfantillage de spéculation, sans autre résultat possible que de souffler au malheureux ouvrier la fièvre continue du profit et de la perte qui dévorera sa vie et ne lui laissera plus une pensée pour la chose publique.

Il ne faut pas s'étonner si le congrès international vient siéger sur les bords de la Seine. A Lausanne, il eût été difficile peut-être de fermer encore une fois la bouche aux contradicteurs. A Paris on n'aura pas cette peine, puisqu'il ne leur sera pas permis de l'ouvrir. Cette rubrique coopérative est sans contredit le coup le plus puissant et le plus habile, frappé pour la sécurité quand même de l'ordre actuel; la preuve en est dans le désarroi et le tohubohu croissant de l'opinion depuis cette dérivation du courant populaire. Une telle victoire du Conservatisme pourrait devenir la fin de la France. Car rien n'est fatal à une nation comme la sécurité absolue de son gouvernement. il s'emporte alors vers les régions de la mort et rien ne l'arrête, tout le précipite.

Ah! l'on prétend émanciper le peuple à l'encontre même de l'action gouvernementale, avec de petites sociétés coopératives! Chimère! Trahison peut-être! Le peuple ne peut sortir de servage que par l'impulsion de la grande société, de l'Etat, et bien osé qui soutiendrait le contraire. Car l'Etat n'a pas d'autre mission légitime. Quelle est donc cette thèse nouvelle soulevée, en dépit de l'expérience et du sens commun, par une prétendue Science qui s'intitule économie politique; thèse étrange, qui place toute l'activité d'un peuple en dehors de son gouvernement et l'en déclare radicalement indépendante? Une pareille doctrine est le plus audacieux démenti à l'évidence et à l'histoire, par conséquent une sottise. Pis que cela, elle est une immoralité et un crime.

L'histoire le proclame bien haut à la face des siècles, ce sont les

cinquante, cent personnes et à s'acquiner dans ces recins pour tenir à l'œil le ~~magot~~ gérant et soigner la fructification du magot. Sar cela menée, en réalité, on les dirnade de fourrer le nez dans la grande association où vont s'engloutir les gros sous jusqu'à concurrence de deux milliards et demi de francs.

S'imagine-t-on, par hasard, que ce prélèvement de deux milliards sur la production national soit chose indifférente au bien-être des travailleurs, et qu'ils n'aient pas plus à se soucier que des montagnes de la lune? Et l'emploi de ces milliards est-il aussi pour eux sans intérêt? 500 millions de dette publique, donc le capital a passé qui sait à quoi? 500 millions servant à empêcher dix cent mille hommes de travailler; soixante millions alloués à l'Eglise, c'est-à-dire à la production des ténèbres, 25 millions à la soi-disant instruction publique, souvent simple succursale des sacristies, tout au plus manufacture de pénombre; tout cela n'a-t-il aucune influence sur le sort des masses? Comment ose-t-on leur dire de détourner leurs regards de l'état et de ne compter que sur elles-mêmes?

Je sais bien ce qu'on va répondre: "Personne ne cherche à distraire les ouvriers de la chose publique, tout au contraire. On les presse vivement d'y prendre une part active. Qu'ils s'occupent de politique, c'est leur droit et leur devoir. mais la politique est une chose et le travail social en est une autre. "Réclamez de l'Etat une bonne gestion des intérêts communs, c'est bien. Lui demander de l'argent pour leurs intérêts privés, comme ils l'ont fait en 48, c'est insensé. il ne faut pas confondre deux questions distinctes et essentiellement différentes."

"Différentes! Distinctes!" mille et mille fois non! La question est une et indivisible. j'accorde que le budget ne commandite pas les associations de travailleurs.... Et encore! En supposant quelques avances, faites à fonds perdus, à des sociétés ouvrières, contrairement aux axiômes sacramentels de l'économie politique officielle, qu'est-ce que ce chiffre de centaines et de mille, auprès

des milliers de millions semés à pleines mains sur tous les grands chemins de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique? une rivière et un verre d'eau! on jette les hauts cris pour le verre d'eau répandu, on regarde en silence couler la rivière. Et pourtant, le verre d'eau a produit quelque chose là où il est tombé, et le fleuve est allé se perdre stérile dans la mer.

Mais point de chicanes! Supprimée la commandite du budget! les ouvriers ne demandent point d'argent à l'Etat. C'est l'Etat, au contraire, qui leur en demande, et beaucoup, sous prétexte des intérêts généraux. Leurs intérêts particuliers ne souffrent-ils pas de cette saignée? Si la grande association prend leurs sous, avec quoi pourront-ils constituer le capital des petites? Et si elle use mal des sommes prélevées, plus désastreux encore sera pour eux le mauvais usage que l'espèce de l'impôt. Car l'espèce n'attente qu'à leur bourse. le mauvais usage peut tuer leur intelligence, source première de toute activité.

Evidemment, la cause principale qui paralyse la coopération, qui la rend dérisoire, en la circonscrivant d'avance dans un cercle imperceptible, c'est l'ignorance. La plupart des prolétaires n'ont pas les connaissances suffisantes pour juger par eux-mêmes la gestion d'une société, à plus forte raison pour y intervenir, et ils s'abstiennent par défiance. ils craignent à bon droit d'être dupes et préfèrent le salariat du salaire. Sûr-il seul, et il n'en manque pas d'autres, cet obstacle suffit pour faire du coopératif une mystification.

Or, d'où vient l'ignorance? "Du défaut d'instruction", dirait Mr de Salin. je me permets d'ajouter: elle vient surtout de l'enseignement clérical qui a pour but et pour résultat l'extinction des lumières et l'abrutissement par la superstition. Si, au lieu de gaspiller 500 millions par an à tenir dans une oisiveté qui les désespère, les six cent mille jeunes gens les plus robustes du pays, l'Etat consacrait cette somme à l'instruction publique et voulait organiser un enseignement sérieux, rationnel, basé sur la science, en moins de dix ans la transformation de la France serait complète. Tous les travailleurs devenus, d'instruments passifs, des

depuis qu'on voit comment l'entendent et l'appliquent ses prétendus adeptes. Sauve Proudhon! Eût-il jamais soupçonné qu'un enfant, son fils putatif, emmaillotté de ses doctrines, serait tenu au baptême, choyé, baisé, édulcoré et prôné par l'économie politique de Malthus et Cie?

Il faut s'entendre pourtant. Oui, en 1848, il y avait en présence et aux prises deux socialismes, l'un, celui de Proudhon, fondé sur l'individualisme tempéré de mutualité gratuite, l'autre, anonyme, basé sur l'association générale progressive. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient triompher alors. Ces victoires-là ne sont pas l'affaire d'un jour. Ils ont succombé également. C'étaient des frères ennemis. Mais ces frères, au milieu de leurs hostilités acharnées, n'en conservaient pas moins une ressemblance essentielle qui attestait la communauté d'origine, et qui leur a toujours permis de porter le même nom. Tous deux faisaient une guerre sans quartier à la tyrannie capitaliste et proclamaient l'illégitimité de l'intérêt sous toutes ses formes, rente, loyer, fermage, primes, &c.

Ils ne reconnaissaient de droit qu'au travail. Ils n'en accordaient aucun au capital. Cette doctrine n'est pas seulement la vérité scientifique, mais encore la plus haute morale. En effet, le travail, c'est l'homme; le capital, c'est la matière. L'homme seul agit, le capital n'agit pas. Il n'est qu'un instrument inerte entre les mains du travailleur. Il n'y a donc aucune part à lui faire dans le produit.

Ce n'est point ici le lieu de réfuter les sophismes de l'économie politique en faveur de la rémunération du capital. Ce serait un hors-d'œuvre qui déborderait mon cadre. Il suffit de rappeler que les deux socialismes, en lutte le mutuellisme et l'association, malgré leur divergence radicale, s'accordaient néanmoins sur le point décisif, l'illégitimité de l'intérêt. Il n'est pas tout sans doute. Mais qu'on demande si peu, aux propriétaires, aux hommes de finance, d'industrie et de négoce sans méconnaître les difficultés de l'organisation du travail dans les deux systèmes socialistes, et c'est précisément à propos de cette organisation qu'éclate leur antagonisme, on peut avancer hardiment que l'énonciation même du socialisme gît dans cette formule: illégitimité de l'intérêt du capital.

Si donc, comme s'en vantent ses fondateurs, comme le répètent avec complaisance ses journaux, la Coopération est une fille bien élevée du socialisme

Proudhonien, c'est bien le moins qu'elle eût dû choisir pour assise le seul point de doctrine qui fasse de Proudhon socialiste. Loin de là, le tant pour cent est son dieu et le capital son souverain seigneur. Elle repose sur la même base que toutes les sociétés commerciales possibles, — anonyme — en participation — en commandite. Qu'on lise ses statuts, ses comptes rendus, tous ses manifestes, c'est l'argot de la Finance, sans un point de plus, sans une virgule de moins. Amende honorable aux pieds du laissez-faire et du laissez-passer; triomphe complet de cette économie politique sans entrailles qui jette les victimes par millions dans l'engrenage dévorant de la concurrence,... et l'on peut bien ajouter: de l'offre et de la demande; car il y a des auxiliaires dans la coopération. Auxiliaires! mot prédiqué pour déguiser salariés. Et qui sait si les patrons à plusieurs têtes ne seraient pas plus durs que les patrons monocraques? Qu'on s'étonne, après cela, de tendresses malthusiennes pour le poupon coopératif!

Ses parrains disent aux prolétaires: "Ne vous inquiétez pas du gouvernement. Vous n'avez nul besoin de son aide. Ne lui demandez pas l'aumône de ses millions. Vous n'en avez pas le droit, et d'ailleurs, ils vous seraient plus nuisibles qu'utiles. Tirez vos sous de votre pauvre bourse pour vous créer un capital, un instrument de travail, et de ce jour, vous cesserez d'être des salariés, des exploités, pour devenir des capitalistes, cumulant le double profit de l'intérêt d'abord, puis de la main-d'œuvre, sans prélibation. Voilà le vrai chemin de l'affranchissement et du bien-être! Laissez donc là le gouvernement, et loin de solliciter son intervention, faites plutôt des vœux pour qu'il ne se mêle pas de vos affaires."

Et comment pourrait-il ne point s'en mêler, puisqu'il est l'état? Certes, le conseil serait admirable, s'il n'était une raillerie. On engage les ouvriers à bâtir avec leurs centimes de petites associations de dix, vingt, trente,

mais que le bureau, devenu l'instrument de cette volonté ou de ces desirs, ait ainsi placé la coopération sous la main et à peu-près dans l'antichambre du Préfet de police, voilà qui a un peu droit de surprendre. Est-ce donc là que devait aboutir si vite ce mouvement coopératif, chanté sur toutes les lyres comme l'œuvre de salut et de délivrance de la classe ouvrière. Ne ferait-il, par hasard, que revenir à son point de départ? Vraiment, pour qui en a suivi la marche d'un œil attentif, ce dénouement n'est pas une surprise.

Le congrès de Genève de l'an dernier laissait déjà pressentir ce qui arrive aujourd'hui. Oui, dès ce moment, disons mieux, dès le début, la main puissante, bien qu'invisible du pouvoir était derrière cette machine coopérative et en manœuvrait tous les ressorts. Les scènes de Genève n'ont été qu'un des symptômes révélateurs. Qu'a-t-on vu là? Une assemblée, soi-disant cosmopolite, qui appelait à sa libre tribune tous les penseurs de l'Europe, amis ou adversaires, et qui les a jetés dehors à coups de pied, au premier mot d'opposition qu'elle a deviné sur leurs lèvres. Et ses orateurs officiels, une fois en possession du monologue, quels oracles ont-ils rendus, en face des prolétaires dans l'attente? Écoutons ces merveilles:

1° Déclarer le divorce complet et permanent du travail et de l'Etat;

2° Ecarter comme étrangère et inutile, la question religieuse;

3° Organiser la coopération d'après l'économie Malthusienne, en lui donnant pour drapeau le socialisme Proudhonien; proclamer, en principe, le droit exclusif du travail, et en réalité le faire passer sous les fourches caudines du Capital.

Tel est, en substance, le résumé des doctrines exposées à Genève. Voyons un peu cela.

"Le divorce de ~~[illegible]~~ l'Etat et du travail?" — Quant à présent, Plût au ciel!..... si c'était possible. Mais dévoilons d'abord le fond de notre propre pensée. La grande association nationale, autrement dit l'Etat, ne restera pas toujours ce qu'elle a été jusqu'ici, une gendarmerie des riches contre les pauvres. L'économie politique la veut maintenir telle. Nous la rêvons, nous, dans l'avenir, un immense atelier libre, avec toutes les divisions du travail, et une société générale d'assistance mutuelle. Nous n'en sommes pas là aujourd'hui, Hélas!..... va donc pour le divorce!..... oh!

oui, le divorce!..... si ce n'était pas une plaisanterie. Car où doit aboutir, par exemple, ce mot stupide des meneurs coopératifs: "Ecarter, comme étrangère et inutile, "la question religieuse."?

S'il vous plaît, quel est le grand obstacle aux progrès de l'association dans le peuple, sinon l'ignorance qui rend la faculté de groupement inaccessible à la presque totalité des travailleurs? Or, ignorance et question religieuse ne sont qu'une ~~[illegible]~~ même question, et cette question est si peu étrangère au coopératif qu'elle en est la clé, au contraire, la clé unique....., comme elle est la clé de tout, au surplus. Cette clé, le gouvernement la détient et il peut, à volonté la mettre dans sa poche ou à la serrure. Que devient dès lors le prétendu divorce? Par la question religieuse, l'Etat est l'arbitre absolu de l'organisation du travail. telle est la réalité.

Cette coopération est une étrange créature, un être hybride, moitié Proudhon, moitié Malthus, ou plutôt Malthus en chair et en os, coiffé de quelques semblants de loques Proudhoniennes. On colporte partout l'idole en triomphe, la larme à l'œil, avec de grands cris de joie: "Voici la bonne nouvelle! Voici le vrai, le bon socialisme! Le "mauvais est mort. Ses forfaits l'ont tué. Le peuple lui dit: Raca! et abjure ses vieilles "erreurs. il renie ses extravagances de 48 et pousse même le repentir jusqu'à jeter aux "ordures le mot: association, en châtiment de ses crimes. il remplace ce mot coupable par "l'humble terme de Coopération, qui exclut toute intrusion de la pensée et ne comporte que "la notion d'attelage, plus conforme à la modestie de ses aspirations. Dignes et excellentes "basses classes!" Erreur, Messieurs! Le peuple n'a rien renié, rien abjuré, rien jeté à l'égoût. Le socialisme de 48 a été proscrit, voilà tout, et ce n'est point par le peuple. La proscription n'est pas un argument, et le libéralisme, en trépignant avec tant de mépris le corps d'un supplicié politique, montre seulement toute sa joie d'avoir été débarrassé d'un ennemi par la main d'un adversaire. Hum! il lui a bien donné un petit coup d'épaule à cet ex-allié. Patience! ces morts-là ressuscitent quelquefois. Mais, pour le quart-d'heure, c'est vrai, le socialisme de 48 est toujours dans son sépulcre. On ne lui a jamais permis d'en soulever la pierre. Ses gardes ne s'endorment point. Depuis seize ans, il est muet comme la tombe, et il n'a pas mis un seul de ses cheveux dans la toilette du Coopératif. Toute la place demeure au socialisme Proudhonien qui fait beaucoup moins peur, surtout

chiffres. Depuis 89, l'idée seule est la force ou le salut des prolétaires. Elle a toujours vaincu. Elle a toujours vaincu. La formule: Liberté! Egalité! Fraternité! ne renferme pas seulement le progrès moral, mais la vie matérielle, et elle donnera au peuple le bien-être en même temps que la dignité. Qu'il ne sorte donc pas de l'idée pour se jeter dans la spéculation. La spéculation, c'est la voie de l'iniquité et des exploiteurs. Ce n'est pas la sienne. Il y périrait.

---

9 Août 1867

Citoyens, je prends la parole, l'esprit obsédé de doutes pénibles que je ne puis taire. Quand il s'agit de la cause des masses, la franchise est le plus impérieux des devoirs, et la duplicité, ce vice toujours odieux, devient alors un véritable crime. Car le peuple, simple et loyal, n'est pas de défense contre l'astuce, et sa bonne foi en fait une dupe facile. Je dirai donc ici toute ma pensée, nettement et sans ambages, et j'espère qu'on ne cherchera pas à l'étouffer. Cette violence d'ailleurs ne profiterait pas à l'intrigue et ne ferait que démasquer ses projets.

Pourquoi le siège du congrès de l'association internationale, fixé d'abord à Lausanne, a-t-il été transféré à Paris? Quel est le motif de ce changement? Les noms des premiers convocateurs ne sont plus ceux des seconds. A qui, des uns ou des autres, appartenait le droit de convocation? Où puisaient leur mandat MM[rs] ` ` qui ont convoqué le congrès à Lausanne pour le 2 7bre, et MM[rs] Horn et Paul Blanc qui l'ont convoqué à Paris pour le 16 août?

On ne saurait s'y méprendre, ces deux appels contradictoires ne révèlent pas seulement un désaccord au sein de ce pouvoir hypothétique qui se qualifie Bureau, ils accusent surtout des menées plus que suspectes. La fixation du congrès à Paris n'a pu avoir lieu qu'avec l'agrément préalable du Préfet de police. Or, personne n'ignore qu'en France, la politique et l'économie sociale sont rigoureusement bannies de toute réunion publique. L'autorisation n'est accordée qu'à ce prix. Ainsi, par le fait seul de la convocation à Paris, les ordonnateurs du Congrès ont expulsé du programme les questions politiques et sociales et l'ont réduit à une thèse de doit et avoir, à une pure affaire commerciale. Le prétendu congrès n'est plus qu'une réunion d'actionnaires et tombe dans la catégorie des assemblées financières, dont on voit traiter les comptes rendus à la quatrième page des journaux.

Que telles soient les vues du gouvernement, rien de plus naturel.

Dans les conditions politiques actuelles, il ne saurait y avoir d'utile aux ouvriers qu'une Société d'assurance mutuelle, pour la sauvegarde des droits du travail et la résistance au capital. Toute tentative organique, de production, serait un faux pas et un anachronisme. Car une telle entreprise n'a chance de succès que avec la liberté et la lumière. Les travailleurs n'ont donc en ce moment qu'une marche à suivre : réunir leurs efforts pour obtenir :

1° la liberté complète de la presse, sans entraves fiscales ni législation draconienne ; la liberté de réunion et d'association, la liberté du Colportage ; 2° l'affectation annuelle d'une somme de cinq Cents millions à l'instruction publique. C'est ici la question capitale qui doit décider du sort de la nation. L'Enseignement ne peut rester ce qu'il est aujourd'hui, une dérision, un éteignoir. il doit être non pas seulement gratuit et obligatoire, mais complet. Savoir lire et écrire ou ne rien savoir, c'est presque tout un. à quoi bon un instrument dont il est impossible de se servir ? il faut enseigner à tous les Français, sans exception, la langue Française, l'arithmétique, la cosmographie et la géométrie élémentaires, des notions suffisantes de géologie, de physique, de chimie, la géographie et l'histoire, le dessin. L'enseignement professionnel doit être organisé partout sur une vaste échelle, pour l'agriculture, l'industrie et le commerce. défense absolue à tout clergé de mettre le pied dans la Ecole. Le culte regarde que les parents et le foyer privé.

De cinq à quinze ans, l'enfant acquerrait sans peine toutes ces connaissances, et si on voulait en même temps les étendre aux adultes, la déperdition de trois années se couvrirait déjà par l'accroissement énorme de la production. Qu'on joigne à ce système d'étude la liberté d'association et la liberté de la presse, dix ans, l'exploitation avant

aura disparu et le peuple sera son propre maître. On pourra commencer alors à parler de Self-government. à tous (Virtuel), le Self-government est une pasquinade, il n'existe nulle part, pas même aux Etats-Unis. l'instruction des masses y est beaucoup trop rudimentaire pour admettre un tel degré de civilisation.

Que si les prolétaires s'obstinent à barboter dans de vains essais de coopération sans avenir, ils riveront leurs chaînes, au lieu de les briser ; tout à qui tend à la destruction des améliorations pourraient être conférées est mortel, et la première de beaucoup, c'est la propriété diffusion des lumières. Ils ne savent pas que l'instruction, c'est le pain aussi bien que la liberté, et que l'ignorance est à la fois l'esclavage et la misère. Si à ceux qui ont vingt ans aujourd'hui, on avait donné un enseignement complet, ils ne seraient point d'humbles salariés, ils marchanderaient les gages de n'importe qui. l'instruction vaut mieux que cinquante Californies.

Hélas ! elle est gravement menacée dans notre pauvre pays, grâce à l'insouciance du peuple qui ne songe pas à la demander de la grande voix, parce qu'il n'en sent point le prix. Fatal aveuglement ! Oui, l'instruction perd constamment du terrain, tout le terrain que le cléricalisme gagne pied-à-pied, jour par jour, dans son infatigable marche de taupe. Ses écoles s'élèvent peu-à-peu sur les ruines des écoles laïques. Naguère, il n'avait pas le quart, bientôt il en a eu le tiers, puis la moitié. à la stabilité la progression continue rapide de et il poursuit fièrement ses conquêtes, que chaque année vient constater au milieu de l'indifférence générale. Quand il aura terminé son œuvre d'envahissement, quand l'éducation aura passé toute entière entre ses mains, alors la nuit sera faite sur la France, et le travailleur verra ce que la nuit lui apporte, ou plutôt il ne le verra pas, car on cesse de voir dans les ténèbres.

La coopération est venue en aide à l'ennemi, et s'est mise à démolir la Révolution, en remplaçant son drapeau par des

protecteurs naturels, pour en faire une caste nouvelle, une espèce de demi-bourgeoisie, plus égoïste encore, parce qu'elle serait plus près de ses pièces, par conséquent plus ombrageuse et plus brutalement conservatrice ?

Voilà donc le dernier mot de l'expédient bâtard qu'on a baptisé, dans son berceau, de ce grand nom : Résurrection du Socialisme !, et qui en est la négation, le tombeau. C'est une amorce pour attirer le peuple hors de sa route naturelle, dans une impasse aboutissant à des fondrières, pour le fourvoyer dans je ne sais quel enfantillage de spéculation, sans autre résultat possible que de souffler au malheureux ouvrier cette fièvre continue du profit et de la perte qui dévorera sa vie à rien, et ne lui laissera plus une pensée pour la chose publique.

Il ne faut pas s'étonner si le Congrès vient siéger sur les bords de la Seine. à Lausanne, il eût été difficile peut-être de fermer encore une fois la bouche aux contradicteurs. à Paris, on n'aura pas cette peine, puisqu'il ne leur sera pas permis de l'ouvrir. La rubrique coopérative est sans contredit le coup le plus puissant et le plus habile frappé pour la sécurité quand même de l'ordre actuel, la preuve en est dans le désarroi et le tohubohu croissants de l'opinion, depuis cette dérivation du courant populaire. une telle victoire du conservatisme pourrait devenir la fin de la France. Car rien n'est fatal à une nation comme la sécurité absolue de son gouvernement. il s'emporte alors vers les régions de la mort, et rien ne l'arrête, tout le précipite.

Ah ! l'on prétend émanciper le peuple à l'encontre même de l'action gouvernementale avec de petites sociétés coopératives ! chimère ! trahison peut-être ! Le peuple ne peut sortir de servage que par l'impulsion de la grande société, de l'Etat, et bien osé qui soutiendrait le contraire. Car l'Etat n'a pas d'autre mission légitime.

Quelle est donc cette thèse nouvelle, soulevée, en dépit de l'expérience et du sens commun, par une prétendue science qui s'intitule économie politique ; thèse étrange, qui place toute l'activité

d'un peuple en dehors de son gouvernement et l'en déclare absolument indépendante ? une pareille doctrine n'est pas seulement le plus audacieux démenti à l'évidence et à l'histoire, par conséquent une sottise ; elle est pis que cela, une immoralité et un crime. L'histoire le proclame bien haut à la face des siècles, ce sont les gouvernements qui sauvent ou qui perdent les nations. Elles vivent et meurent par eux. Tout vient d'eux, le bien et le mal. ils savent à merveille se faire honneur de l'un. Comment n'auraient-ils pas la responsabilité de l'autre ? ils sont responsables de tout, de l'ignorance, de la misère, de la perversion des idées et des mœurs, de la ruine matérielle, intellectuelle et morale. Le pain du peuple dépend d'eux aussi bien que son honneur. (c'est donc en toute justice qu'il s'en prend à eux de ses souffrances.) ils nous tiennent par toutes les coutures. On ne mange pas une bouchée sans leur permission, en Angleterre pas plus qu'ailleurs, n'en déplaise à Messieurs les Economistes. Quand une nation, affligée d'un mauvais gouvernement, n'a plus la volonté ou la force de le changer, elle tombe en agonie et glisse peu-à-peu dans le sépulcre. La question de gouvernement est une question de vie ou de mort.

Rien ne serait plus funeste que de détruire cette vérité dans l'esprit des masses, et de leur persuader que leur bien-être matériel n'est pas de la compétence de l'état. C'est ce qu'a tenté la coopération, soufflée par l'économie politique du laissez-passer et du laissez-faire qui veut, paraît-il, qu'on passe et qu'on fasse, alors même qu'il n'est permis ni de faire ni de passer. Elle a essayé de convaincre les prolétaires qu'il serait facile de marcher, les pieds et les mains liés. L'illusion ne sera pas durable ; ils s'apercevront qu'on ne peut pas faire route, les membres garrotés et un bandeau sur les yeux.

Sociétés ouvrières, contrairement aux axiômes sacramentels de l'économie politique, qu'est-ce que ce chiffre de centaines et de mille, auprès des milliers de millions, semés à pleines mains sur toutes les grandes routes de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique? une rivière et un verre d'eau! on jette les hauts cris pour le verre d'eau répandu, on ~~le~~ regarde avec un prudent effroi couler la rivière. Si pourtant le verre d'eau a produit quelque chose là où il est tombé, et le fleuve est allé se perdre stérile à la mer.

Mais point de chicanes! Supprimée la commandite du budget! il ne s'agit nullement de cela. Les ouvriers ne demandent point d'argent à l'État. C'est l'État, au contraire, qui leur en demande, et beaucoup, sous prétexte des intérêts généraux. Leurs intérêts particuliers ne souffrent-ils pas de cette saignée? Si la grande association prend leurs sous, avec quoi pourront-ils constituer le capital des petites? Et si elle use mal des deniers levés, plus désastreux encore sera pour eux le mauvais usage que l'excès de l'impôt. Car l'excès n'attente qu'à leur bourse. Le mauvais usage tue leur intelligence, source première de toute activité.

Évidemment, la cause principale qui paralyse la Coopération, qui la rend dérisoire et par suite funeste, en renfermant d'avance dans un cercle impénétrable, c'est l'ignorance. La plupart des prolétaires n'ont pas les connaissances suffisantes pour juger par eux-mêmes la gestion d'une société, à plus forte raison pour y intervenir; or, ils s'abstiennent par défiance. Ils craignent à bon droit d'être dupes et préfèrent la sécurité du salaire. Fût-il seul, et il n'en manque pas d'autres, cet obstacle suffit pour faire du Coopératif une mystification.

Or, d'où vient l'ignorance? "Du défaut d'instruction," dirait sur de la Palisse. Je me permets d'ajouter: "Elle vient surtout de l'enseignement clérical qui a pour but et pour résultat l'extinction des lumières par la superstition. Si, au lieu de gaspiller 500 millions par an à tenir dans une oisiveté qui les désespère, les six cent mille jeunes gens les plus robustes du pays, l'État consacrait cette somme à l'instruction publique et voulait organiser un enseignement sérieux, rationnel, basé sur la science, en moins de dix ans, la transformation de la France serait complète. Tous les travailleurs, devenus, d'instruments passifs, des citoyens éclairés, associeraient spontanément leurs intelligences et leurs bras, et le problème de l'organisation du travail selon la justice se trouverait résolu.

Par malheur, nous n'en sommes point là et on se consume en luttes sans issue, en efforts impuissants. Considérons, par exemple, le mouvement coopératif et voyons quelle est la portée dans la situation actuelle. Il se présente sous trois formes: Sociétés de consommation, Sociétés de crédit, Sociétés de production.

Les Sociétés de consommation sont les plus faciles, les plus simples. On y risque peu, mais elles ne peuvent aboutir qu'à de résultats insignifiants, parfois même à des déceptions. (Elles ne sont pratiquables d'ailleurs que dans les petites localités.) En somme, ce n'est qu'une amusette, pas même un palliatif.

Les Sociétés de crédit sont déjà un péril pour les ouvriers, un mirage fascinateur qui les entraîne et les embrouille dans les questions ardues de comptes courants, d'échéances, d'intérêts accumulés, dans tout le dédale de combinaisons financières où leur inexpérience risque fort de se perdre. Elles exigent déjà une instruction qui en rétrécit singulièrement le cercle.

Quant aux Sociétés de production, je les tiens pour le piège le plus funeste où puisse tomber le prolétariat. Il est manifeste qu'un très petit nombre seulement de travailleurs possède la capacité nécessaire pour de pareilles entreprises. C'est donc l'élite intellectuelle qui s'engagerait seule dans cette voie. Eh bien, dans cette voie, échec et succès seraient également un malheur. L'échec, c'est la ruine et le découragement. Le succès, pis encore! c'est la division des ouvriers en deux classes, d'un côté, la grande masse ignorante, abandonnée sans appui, sans espoir, dans les bas-fonds du salariat; de l'autre, une petite minorité intelligente, préoccupée désormais de ses seuls intérêts privés, et séparée à jamais de ses frères malheureux.

Voudrait-on, par impossible, écrémer le peuple, lui enlever ses

que l'essence même du socialisme est dans cette formule : illégitimité de l'intérêt du capital.

Si donc, comme s'en vantent ses fondateurs, comme le répètent avec complaisance ses journaux, la coopération est une fille bien élevée du socialisme Proudhonien, c'est bien le moins qu'elle eût dû choisir pour assise le seul point de doctrine qui fasse de Proudhon un socialiste : l'illégitimité de l'intérêt. Loin de là, le tant pour cent est son Dieu, et le capital son souverain seigneur. Elle repose sur les mêmes bases que toutes les sociétés commerciales possibles, — anonyme, — en commandite, — en participation. Qu'on lise ses statuts, ses comptes-rendus, toutes ses œuvres, c'est l'argot de la Finance, sans un point de plus, ni une virgule de moins. Amende honorable aux pieds du laisser-faire et du laisser-passer, triomphe complet de cette économie politique sans entrailles, qui jette les victimes par millions dans l'engrenage dévorant de la concurrence, et on peut bien ajouter : de l'offre et de la demande ; car il y a des auxiliaires dans la coopération, un mot pudique pour voiler salariés. Et qui sait si les patrons à plusieurs têtes ne seraient pas plus durs que les patrons monocrânes ? Qu'on s'étonne, après cela, des tendresses Malthusiennes pour le poupon coopératif.

Ses parrains disent aux prolétaires : " Ne vous inquiétez pas du gouvernement. Vous n'avez nul besoin de son aide. Ne lui demandez pas l'aumône de ses millions, vous n'en avez pas le droit, et d'ailleurs ils vous seraient plus nuisibles qu'utiles. Tirez sou par sou de votre pauvre bourse, pour vous créer un capital, un instrument de travail, et de ce jour, vous cesserez d'être des salariés, des exploités, pour devenir des capitalistes, cumulant le double profit de l'intérêt d'abord puis de la main-d'œuvre, sans prélibation. Voilà le vrai chemin de l'affranchissement et du bien-être ! Laissez-donc là le gouvernement, et loin de solliciter son intervention, faites plutôt des vœux pour qu'il ne se mêle point de vos affaires. "

Et comment pourrait-il ne pas s'en mêler, puisqu'il est l'État ? Certes, le conseil serait admirable, s'il n'était une raillerie. On engage les ouvriers à former avec leurs centimes de petites associations de dix, vingt, trente, cinquante, cent personnes, et à s'acoquiner dans ces recoins particuliers pour tenir à l'œil le gérant et soigner la fructification du magot. Pas là même en réalité on les dissuade de fourrer le nez dans la grande association, où vont s'engloutir les gros sous jusqu'à concurrence de deux milliards et demi de francs. S'imagine-t-on par hasard, que ce prélèvement de deux milliards sur la production nationale soit chose indifférente au bien-être des travailleurs et qu'ils n'aient pas plus à s'en soucier que des montagnes de la lune ? Et l'emploi de ces milliards est-il aussi pour eux sans intérêt ? 500 millions de dette publique, dont le capital a passé qui sait à quoi ? 500 millions servant à empêcher six cent mille hommes de travailler, soixante millions alloués à l'Église, c'est-à-dire à la production des ténèbres, 25 millions octroyés à la soi-disant instruction publique, souvent simple succursale des sacristies, et tout au plus manufacture de pénombre, tout cela reste-t-il sans influence sur le sort des masses ? Comment ose-t-on leur dire de détourner leurs regards de l'État, et de ne compter que sur elles-mêmes ?

Je sais bien ce qu'on va répondre : " Personne ne cherche à éloigner les ouvriers de la chose publique, tout au contraire. On les presse vivement d'y prendre une part active. Qu'ils s'occupent de politique, c'est leur droit et leur devoir. Mais la politique est une chose et le travail social en est une autre. Réclamez de l'état une bonne gestion des intérêts communs, c'est bien. Lui demandez de l'argent pour leurs intérêts privés, comme ils l'ont fait en 48. C'est insensé. Il ne faut pas confondre deux questions distinctes et essentiellement différentes. " "Différentes ! Distinctes !" Mille et mille fois non ! Ce n'est là qu'une seule et même question. J'accorde que le budget ne commandite pas les associations de travailleurs, et encore !... En supposant quelques avances faites à fonds perdus, aux

devient dès lors le prétendu divorce? Par la question religieuse, l'Etat est l'arbitre absolu de l'organisation du travail. Tel est la réalité.

Cette coopération est une étrange créature, un être hybride, moitié Proudhon, moitié Malthus, ou plutôt Malthus en chair et en os, coiffé de quelques semblants de loques Proudhoniennes. On colporte partout l'idole en triomphe, la larme à l'œil, avec de grands cris: "Voici la bonne nouvelle! „ voici le vrai, le bon socialisme! le mauvais est mort. ses forfaits l'ont tué. Le „ peuple lui dit: Raca!, et abjure ses vieilles erreurs. il renie ses extravagances „ de 48, et pousse même le repentir jusqu'à jeter aux ordures le mot: association, „ en châtiment de ses crimes. il remplace ce mot coupable par l'humble terme de „ coopération, qui exclut toute intrusion de la pensée, et n'admet que „ la notion d'attelage, plus conforme à la modestie de ses espérances. dignes et excellentes basses „ classes!"

Erreur, Messieurs! le peuple n'a rien renié, rien abjuré, rien jeté à l'égoût. Le socialisme de 48 a été proscrit, voilà tout, et ce n'est point par le peuple. La proscription n'est pas un argument, et le libéralisme, en trépignant avec tant de mépris le corps d'un supplicié politique, montre seulement toute sa joie d'avoir été débarrassé d'un ennemi par la main d'un adversaire. ajoutons qu'il a bien donné aussi son coup d'épaule à cet ex-allié.

Patience, du reste! ces morts-là ressuscitent quelquefois. Pour le quart-d'heure, c'est vrai, le socialisme de 48 est toujours dans son sépulcre. on ne lui a jamais permis d'en soulever la pierre. Depuis seize ans, il est muet comme la tombe, et il n'a pas mis un seul de ses cheveux dans la toilette du coopératif. Toute la place demeure au socialisme Proudhonien qui fait beaucoup moins peur, surtout depuis qu'on voit comment l'entendent et l'appliquent ses soi-disant adeptes. Pauvre Proudhon! eût-il jamais soupçonné qu'un enfant, son fils putatif, emmailloté de ses doctrines, serait présenté

au baptême, choyé, baisé, éduqué et prôné par l'économie politique de Malthus et compagnie!

il faut s'entendre pourtant. Oui, en 48, il y avait en présence et aux prises deux socialismes, l'un, celui de Proudhon fondé sur l'individualisme tempéré de mutualité gratuite, l'autre, anonyme, basé sur l'association générale progressive. ni l'un ni l'autre ne pouvaient triompher alors. ces victoires-là ne sont point l'affaire d'un jour. ils ont succombé également, c'étaient des frères ennemis. mais ces frères, au milieu de leurs hostilités acharnées, n'en conservaient pas moins une ressemblance essentielle qui attestait la communauté d'origine et qui leur a toujours permis de porter le même nom. Tous deux faisaient une guerre sans quartier à la tyrannie capitaliste et proclamaient l'illégitimité de l'intérêt sous toutes ses formes, rente, loyer, fermage, primes, &c.

ils ne reconnaissaient de droit qu'au travail. ils n'en accordaient aucun au capital. cette doctrine n'est pas seulement la vérité scientifique, mais encore et surtout la plus haute morale. En effet, le travail, c'est l'homme, le capital, c'est la matière. L'homme seul agit, le capital n'agit pas. il n'est qu'un instrument inerte entre les mains du travailleur. il n'y a donc point de part à lui faire dans le produit.

Ce n'est pas ici le lieu de réfuter les sophismes de l'économie politique en faveur de la rémunération du capital. ce serait un hors-d'œuvre qui déborderait mon cadre. il suffit de rappeler que les deux socialismes en lutte, le mutuellisme et l'association, malgré leur divergence radicale, s'accordaient néanmoins sur le point décisif, l'illégitimité de l'intérêt. ce n'est pas tout, sans doute. mais qu'on demande aux gens de bourse, de finance, de négoce, d'industrie, et aux propriétaires, si c'est peu. mais qu'on demande si c'est peu, aux propriétaires, aux gens de bourse, de finance, de négoce et d'industrie. Sans méconnaître les difficultés de l'organisation du travail pour les deux systèmes socialistes, et c'est précisément à propos de cette organisation qu'éclate leur antagonisme, on peut avancer hardiment

réunion publique d'autorisation n'est accordée qu'à ce prix. Elle est la règle invariable. Ainsi donc, par le fait seul de la convocation à Paris, les ordonnateurs du Congrès en ont expulsé les questions sociales et politiques, et l'ont réduit à une thèse de doit et avoir, à une pure affaire commerciale. Le prétendu congrès n'est plus qu'une réunion d'actionnaires et tombe dans la catégorie des assemblées financières, dont on voit trainer les comptes-rendus à la quatrième page des journaux.

Que telle soient les vues du gouvernement, rien de plus naturel. Mais que le Bureau, devenu l'instrument de cette volonté (ou de ces désirs), ait ainsi placé la Coopération sous la main et à peu-près dans l'antichambre du Préfet de police, voilà qui a un peu droit de nous surprendre. Est-ce donc là que devait si vîte aboutir ce vaste mouvement coopératif, célébré, chanté sur toutes les lyres comme l'œuvre de salut et de délivrance de la classe ouvrière? Ne ferait-il, par hasard, que revenir à son point de départ? Croirons, pour qui en a suivi la marche d'un œil attentif, ce dénouement n'est pas une surprise.

Le Congrès de Genève de l'an dernier laissait déjà pressentir ce qui arrive aujourd'hui. Oui, dès le moment, disons mieux, dès le début, la main puissante, bien qu'invisible du pouvoir était derrière cette machine (coopérative) et on manœuvrait tous les ressorts. Les Scènes de Genève n'ont été que l'un des symptômes révélateurs. Qu'a-t-on vu là? une assemblée, soi-disant cosmopolite, qui appelait à sa libre tribune tous les penseurs de l'Europe, amis ou adversaires, et qui les a jetés dehors à coups de pied, au premier mot d'opposition qu'elle a deviné sur leurs lèvres. Et les orateurs officiels, une fois en possession du monologue, quels oracles ont-ils rendus, en face des prolétaires dans l'attente? Écoutons ces merveilles :

1°- Déclarer le divorce complet et permanent du travail et de l'État.

2°- Écarter, comme étrangère et inutile, la question religieuse.

3°- Organiser la coopération d'après l'économie malthusienne, arborer pour drapeau le socialisme proudhonien; proclamer, en principe, le droit exclusif du travail, et en réalité, le faire passer sous les fourches caudines du capital.

Tel est, en substance, le résumé de la doctrine coopérative, exposée à Genève. Voyons un peu cela de près.

"Le divorce de l'État et du travail?" — Quant à présent, plût au ciel! .... si c'était possible. Mais (révélation) d'abord le fond de notre propre pensée: La Grande association nationale, autrement dit l'État, ne restera pas toujours ce qu'elle a été jusqu'ici, une gendarmerie des riches contre les pauvres. d'économie politique la veut maintenir telle. Nous la rêvons, nous, dans l'avenir, un immense (idole) avec toutes les Divisions du travail et une Société générale d'assistance mutuelle. On n'en est pas là aujourd'hui, hélas! ... Va donc pour le divorce! ... oh! oui, le divorce! .... Si ce n'était pas une plaisanterie. car, on doit aboutir, par exemple, à ce mot stupide des moteurs coopératifs: "Écarter, comme étrangère et inutile, la question religieuse?"

S'il vous plaît, quel est le grand obstacle au progrès de l'association dans le peuple, sinon l'ignorance, qui rend la faculté du groupement inaccessible à la presque totalité des travailleurs? Or, ignorance et question religieuse ne font qu'une même question, et cette question est si peu étrangère au coopératif qu'elle en est la clé, au contraire, la clé unique, ... comme elle est la clé de tout, au surplus. Cette clé, le gouvernement la détient et il peut, à volonté, la mettre dans sa poche ou à la serrure. que

8 août 1867

Messieurs, je prends la parole, l'esprit obsédé de doutes pénibles que je ne puis dissimuler. Quand il s'agit des intérêts populaires, la franchise et la plus impérieuse des conditions, et la duplicité, ce vice toujours odieux, devient alors un véritable crime. Car le peuple, simple et loyal, n'est pas de défense contre l'astuce et sa bonne foi en fait une dupe facile. Je dirai donc ici ma pensée, nettement, sans ambages, et j'espère qu'on ne cherchera pas à l'étouffer. Cette violence d'ailleurs ne profiterait pas à l'intrigue et ne ferait que démasquer ses projets.

Pourquoi le siège du Congrès, fixé d'abord à Lausanne, a-t-il été transféré à Paris? quel est le motif de ce changement? ces nouveaux premiers convocateurs ne sont plus ceux des seconds. à qui, des uns ou des autres, appartenait le droit de convocation? où puisaient leur mandat Messieurs qui ont convoqué le Congrès à Lausanne pour le 2 7bre, et Messieurs Horn et Paul Blanc qui l'ont convoqué à Paris pour le 16 août?

On ne saurait s'y méprendre, ces deux appels contradictoires ne révèlent pas seulement un désaccord au sein de ce pouvoir hypothétique qui se qualifie Bureau, ils accusent surtout des menées plus que suspectes. La fixation du Congrès à Paris n'a pu se faire qu'avec l'agrément préalable du Préfet de police. Or, personne n'ignore qu'en France la politique et l'économie sociale sont rigoureusement bannies de toute

Que n'a-t-on pas dit pour et contre le luxe ? (Voir N° 7. Capital et travail ..... Le Luxe

24 pages. Depuis : "Que n'a-t-on pas dit pour et contre le luxe" jusqu'à : "Créations" dernier mot de la 24e page du N° 7, et : industrielle dernier mot de la première page du N° 8, Capital et travail – Le

Economie politique 443

Prologue.

Cinq cahiers, A, B, C, H, K

Prologue	35 pages
A – Capital et travail	16
B – Le luxe	26
C – Les apologies de l'usure	38
H – Le communisme, avenir de la société	36
K – Fragments	20

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Histoire de février 1848

un cahier de variantes et duplicata incomplet

Que n'a-t-on pas dit pour et contre
et travail ..... Le Luxe
24 pages, depuis : "Que n'a-t-on
jusqu'à : "Créations" dernier mot de la 24e
premier mot de la première page du N°

Feuilles en double dans les cahiers A, B C

Du capital

Duplicata inachevé demi-brouillon

444

1

L'économie politique définit le capital du "travail accumulé". C'est merveilleux. Qui a jamais vu du travail accumulé ? Mais ne chicanons pas. On a voulu dire, je suppose : " des produits accumulés par le travail " En toutes choses, dans les questions sociales (plus qu'ailleurs) la clarté des définitions est de nécessité absolue. Définition équivaut à explication. Mal définir, c'est mal expliquer, par conséquent faire fausse route et tomber dans l'erreur. Définissons à notre tour. Essayons nous-mêmes de définir

1°. Le prétendu Capital des économistes est une chimère ; 2°. Le Capital n'est point du travail accumulé mais est du travail supprimé ; 3°. Le Capital est du travail volé.

1° Le Capital des Economistes est une Chimère.

Ni le travail, ni les produits du travail ne s'accumulent. Sous quelle forme, s'il vous plait, se ferait cette accumulation ? Pour le producteur, produits accumulés signifient produits perdus. Son souci, du jour de la nuit, est de s'en débarrasser au plus vite de ses produits, son plus

rêve, d'en être débarrassé avant même qu'ils n'existent. Chez le marchand, mêmes inquiétudes et mêmes vœux. Le consommateur, c'est autre chose. Son désir, à lui, serait d'éterniser le produit, désir (un peu) fantastique. Il faut bien consommer pour vivre. D'ailleurs les produits sont caducs. Comme destination, rangeons-les en trois classes : 1° nourriture. 2° vêtement. 3° couvert. Une foule d'objets divers se rattachent à ces divisions principales.

Presque tous les produits alimentaires sont rapidement destructibles. Les vêtements s'usent. Les meubles, armes, outils se détériorent. Les maisons résistent davantage, mais finissent aussi. Il faut les renouveller constamment sous forme de réparation et d'entretien. Nourriture, habillements, logis, toutes ces créations du travail passent donc plus ou moins vite et ne sont point des produits accumulés. Éphémères, elles disparaissent par l'usage ou se trouvent perdues. Durables, leur accumulation serait inutile et absurde. Car l'abondance en amoindrit et pourrait parfois en supprimer la valeur.

Des maisons pour vingt fois le chiffre de la population, des vivres, des hardes, des meubles, des denrées de toute espèce pour une consommation de vingt ans, seraient à coup sûr des produits accumulés. Cela constituerait-il ce qu'on appelle Capital ? Non,

ce serait l'anéantissement du capital au contraire. Les trois quarts de ces richesses périraient inutiles, et le reste, en conservant sa valeur d'usage, perdrait complètement sa valeur vénale.

Puis donc que le Capital se définit du "travail accumulé", et qu'il n'existe rien de pareil, le Capital des Économistes est une chimère, ... (et malheureusement une chimère très-malfesante.)

2° — Le Capital est du travail supprimé.

Ces deux locutions, valeur d'usage, valeur vénale, mises en regard, vont nous donner la clé du mystère. S'il existe, d'une denrée quelconque, trente fois la quantité nécessaire, on peut bien en user comme d'habitude, mais on ne peut plus la vendre. Vendre, c'est échanger son produit contre du numéraire. Pourquoi pas contre les produits dont on a besoin ? parce qu'il est impossible de comparer directement les valeurs respectives d'une multitude d'objets divers.

Des substances se sont rencontrées, précieuses par la variété de leurs usages, d'un très-petit volume, d'une extrême divisibilité, d'une conservation à peu-près indéfinie, parce qu'elles sont inaltérables, enfin et surtout d'une production très-limitée. De par tous ces mérites, l'or et l'argent sont devenus la marchandise-reine qui sert de mesure commune à toutes les autres et règle leur valeur comparative. Nul échange ne peut avoir lieu que par leur entremise. En général,

un produit reste un embarras, une charge, souvent un péril, tant qu'il n'est pas métamorphosé en ce bienheureux métal qui procure toutes les joies de l'existence. Cette transformation est le plus ardent des désirs, le but de toutes les activités, la préoccupation universelle.

Le papier-monnaie, quel qu'il soit, est un simple représentant, un Sosie du numéraire, et n'a de valeur que par son privilège de conversion à volonté en monnaie métallique. Que cette faculté lui échappe, (et un rien suffit pour cela) il n'est plus qu'un chiffon. Ainsi, comme maître de l'échange qui est la circulation de la vie sociale, l'or et l'argent sont rois.

Cette Royauté, (ainsi que les autres) fait des malheureux, des mécontents. On devine que les courtisans vont se mettre en quatre pour lui fabriquer des paratonnerres. Pas de sophismes qu'ils n'aient imaginés dans ce but. La scolastique du moyen âge est moins hérissée d'arguties que l'Economie politique, cette (rusée) madrée servante et gardienne de Sa Majesté l'Empereur Ecu, le tout-puissant autocrate.

Premier trait de génie. Elle l'affuble d'un masque-Protée dit Capital qui assume la responsabilité à sa place et le couvre contre les atteintes. Plus changeant et plus fugace que le Kaléidoscope, ce vice-Roi Capital! Quelle science de prestidigitation dans ses titres! il est d'abord travail accumulé, nom vénérable qui en fait la personnification, le fils des labeurs de la multitude. Puis, le voici instrument de travail, père adoré, créateur infatigable des

autres du genre humain. il est le père, il est le fils! n'est-il pas également le Saint-Esprit qui s'incarne en chacun de nous, et y infuse Dieu? Quand un ouvrier invective ce cher seigneur, l'économie politique lui gazouille d'un ton paterne: "tu es capital toi-même, mon ami. "n'est-ce pas admirable de charrier partout son capital avec soi, "même quand on est sans chemise? Un avocat a pour capital sa langue, "un ouvrier ses bras, une couturière ses dix doigts, un facteur ses jambes, "et un chacun son cerveau, s'il en a un. Oui, mon ami, tout homme est "un capital. je suis capital, tu es capital, ton frère est capital, nous sommes "tous capitaux; embrassons-nous. Si l'affaire ne s'arrange pas, à qui la "faute?" C'est le Dieu-Panthéiste ce Capital-Protée. il n'est pas seulement toute personne; il est encore toute chose. Champs, prés et bois, maisons, chemins et ponts, marchandises, denrées de toute nature, meubles et immeubles, ... toujours capital: travail accumulé. C'est bizarre. Les maisons paraissent bien en effet du travail accumulé, brique sur brique, ou pierre sur pierre. Mais une forêt vierge, le plus plantureux des capitaux, l'Economie politique en fait-elle aussi du travail accumulé? l'homme n'y a jamais mis la main, ni le pied, et de là justement provient sa grande valeur.

Les terres de la Virginie, où se trouvent accumulés deux siècles de travail, sont des terres usées, finies, insensibles à la fumure, et celles du Farwest, (savanes de l'Ouest américain), que nul n'a touchées, constituent un trésor incomparable. Les champs sont d'autant moins

6/ capital qu'ils sont plus : travail accumulé. Mais qu'importe ! avant tout la définition populaire, bouclier du monarque ! un fameux truc, cette Capitalerie universelle pour embrouiller l'Echeveau et dépister les enquêtes !

Le Protée néanmoins n'est pas tellement insaisissable, (si si bien travesti,) qu'on ne puisse l'appréhender au corps et lui dire : "je " te connais, beau masque ! qui donc fait la grève du milliard dans les " caves de la Banque ? seraient-ce par hasard, le meuble et le immeuble, " qui dorment là d'un si bon sommeil ?

Quand on lit à la Quatrième page des journaux : "chemin " de fer direct pour le Soleil, avec embranchement sur la lune, Capital " social, mille millions", il est permis de s'écrier : "le voilà le vrai Capital, " en personne naturelle !" ici, comme ailleurs, il se trouve nécessairement en compagnie d'une foule de prétendus frères, l'ingénieur-Capital, l'employé-Capital, l'ouvrier-Capital. Ce sont ceux qui feront la besogne et par lui. Mais qui est le maître et qui est l'esclave ?

Va-t-on mendier partout, à renforts de prières, de puffs, de salamalecs, l'appui du Capital-Bras, du Capital-Cerveau ? Plus souvent ! ils sont les mendiants dans l'affaire ces capitaux postiches, ces Capitaux de Carton, et l'autre, le grand, le seul capital, le Capital pour de bon, le Capital-Espèces, trône en souverain plus absolu que le roi de Dahomey. Les petits frères, ci-dessus, dont il est peu question dans l'annonce du journal, viennent se prosterner à ses pieds, en implorant une miette de son festin.

Les immeubles ont leur mérite que personne ne dédaigne, c'est connu. Mais ils ne sont point des Capitaux, qu'on leur trouve un autre nom. Celui-là n'est pas le leur. Ils ne gouvernent point. Pour devenir gouvernement, ils doivent se faire Dollars. Jusques là ils ne sont que d'illustres sujets.

Ce n'est pas ici l'instant de remonter aux origines de cette terrible dynastie de l'Empereur Ecu. L'occasion se trouvera d'écrire ses annales. (Bornons-nous à dire aujourd'hui) que l'échange est son berceau, la spoliation son procédé, et qu'elle a toujours couché toujours de la même manière dans le même lit (ajournant donc l'histoire de sa naissance et de ses progrès,) nous allons prendre la dynastie (à l'heure présente,) dans son apogée.

Le Capital, ou la vue n'est point du travail accumulé. Les produits du travail ne sauraient s'accumuler, ne s'accumulent pas. Si, par impossible, cet empilement avait lieu, il n'amènerait pas la formation, mais la ruine du Capital, par l'inutilité de l'échange et la cessation des travaux. Un seul produit est susceptible d'accumulation, la marchandise instrument de l'échange, le métal précieux ou ses délégués, les papiers-monnaie. C'est cet accaparement de lingots et de espèces qui constitue le seul et vrai capital, le capital-fléau, le Capital-Vampire, le tyran Ecu. L'Economie politique qui a la conscience vireuse, mystifie le public avec des mots. Comme Ecu, les produits, attirés d'échange, soupirent après leur conversion en numéraire, et se disputent avec acharnement cette entrée dans le paradis terrestre qui s'appelle réaliser. Comme la valeur-travail, par cette réalisation, se solde en valeur-Espèces, les jongleurs s'évertuent à confondre entassement d'espèces et amoncellement de travail. De là leur fameuse définition du Capital :

« travail accumulé. » Or, la seule utilité du numéraire est dans la multiplication de l'échange. L'enlever à la circulation sous un prétexte quelconque, est un vol social. Ce que dit Thiers et les co-rabâcheurs dénombrement avec emphase la économies annuelles de la France, n'est qu'un odieux et funeste accaparement de instruments d'échange.

Que d'encens brûlé sur les autels de l'Epargne, cette vertu-déesse, prétendue Providence du Foyer! une harpie inassouvissable qui dévore par millions les enfants des hommes! (On dira un jour les débats hypocrites. il suffit en ce moment de dévoiler les mystères de sa sinistre splendeur.)

Le propriétaire touche (en outre) les loyers et fermages, le créancier de l'Etat ses rentes, le prêteur ses intérêts, l'actionnaire ses dividendes, le banquier ses escomptes, la grande industrie ses bénéfices, le haut Commerce ses profits, le spéculateur ses différences. Tous ces prélèvements du Capital sur le travail réduisent d'une somme égale la consommation de l'ouvrier, la plus régulière, la plus utile, la plus morale, car elle a pour (origine) cause les strictes besoins de la vie, et pour objets les denrées de première nécessité. Celle du Riche, au contraire, mobile et fantasque comme la passion de l'oisif, créée par les excentricités du luxe, une industrie aléatoire, toujours pleine de périls et de naufrages.

Or, que font de leurs revenus les illustres seigneurs du Capital, de ces revenus qui ont fait tuer tant de monde, excepté eux? Deux parts, l'une pour la jouissance, l'autre pour l'Epargne. La plus malfaisante de deux n'est point celle qu'on pense. Dans l'ordre actuel, il faut bien [illegible] à titre de pis-aller, la profusion, du Nabab. Elle a du moins le mérite de provoquer l'échange. Le préjudice ne vient point de l'éparpillement, mais de l'accumulation. Un million, dissipé même en folies, est une sorte de restitution, un demi-profit pour la société. Un million amassé est une perte sèche et un gros dommage.

Pourquoi l'opinion n'en juge-t-elle point ainsi? Parce que les apparences l'égarent. Le gaspillage révolte comme une insulte à la misère. La thésaurisation prend des airs modestes et rangés, toujours bienvenus sous le nom d'ordre et de prévoyance. C'est elle pourtant la coupable. La prodigalité, sa fille, si odieuse par ses déportements, ne fait que réparer en partie les crimes de sa mère. Le vrai monstre n'est point le dissipateur insolent et bruyant qui éclabousse la foule de son scandale; c'est l'avare aux doigts crochus, l'usurier sordide qui capitalise silencieusement les victimes au centre de la toile.

L'Epargne, cette divinité du jour, prêchée dans toutes les chaires, l'Epargne est une peste. Elle ne se fait qu'aux dépens de la consommation, par conséquent de la Production. Restreindre les achats, mettre de côté, c'est diminuer d'autant l'échange et la circulation, d'où l'engorgement et tout aussitôt le chômage.

Supposez que la France, dans une fureur d'épargne, réduise tout-à-coup de moitié ses consommations. Quels seraient les effets immédiats de ce bel acte de Vertu? Le commerce et l'industrie réduits également de moitié: car, il faut le répéter sans cesse, l'accumulation des produits est impossible. A peine créés, ils doivent, sous peine de ruine, arriver par l'échange à la consommation. Aux premiers symptômes de pléthore, l'activité créatrice

s'arrête, travail et production tombent en paralysie.

L'Économie est-elle donc un crime? non, mais point d'équivoque sur les mots! Les définitions vagues sont des calamités. Économie, dans son vrai sens, celui de l'étymologie (1), signifie bonne direction du ménage, et n'est point du tout synonime d'épargne qui veut dire: accumulation. Ce sont là deux choses fort différentes. L'Économie, bon ordre, est une vertu et un avantage. L'Épargne, thésaurisation, est un vice et une plaie publique. Le Riche n'économise pas, il gaspille au contraire, et cependant il épargne. Le pauvre économise, et il n'épargne pas, ne peut pas épargner.

Reste à savoir ce qu'il faut au juste entendre par ce sage gouvernement de la maison qui s'appelle économie. On peut le définir ainsi: dépenser l'équivalent de son produit, rien que l'équivalent, tout l'équivalent. À ce compte, les trois-quarts des Riches dépenseraient bien peu de chose, puisqu'ils ne produisent rien. Ils ne seraient donc plus des riches, mais des pauvres. On voit que si la définition est conforme à la justice, elle ne l'est guère à la réalité. Peut-être un jour deviendra-t-elle pratique. En attendant, si les gens bien rentés dépensaient tous leurs revenus, au lieu d'amasser, ils ne seraient pas l'objet de tant de malédictions.

Sont-elles imméritées? qu'on en juge. Les prétendues économies de l'opulence ne sont que l'accaparement du numéraire, soustrait à la circulation et emmagasiné, nous allons savoir dans quel but.

(1) οἶκος νόμος, règle de la maison

Or, la preuve vient d'en être faite, retenir l'instrument d'échange, c'est diminuer d'autant la production et le travail. Donc, l'amoncellement des espèces qui forment le capital, est bien, comme nous l'avons dit plus haut, du travail supprimé, non du travail accumulé, mais il n'y a pas là de quoi se faire bénir, et ce n'est pas tout.

3°, le capital est du travail volé.

Chacun sait bien qu'on n'entasse pas les valeurs-métal ou papier, pour les mettre dormir dans un fond de tiroir. Seuls, les cerveaux décrépits ou fêlés s'amusent à cacher leurs piastres dans de vieux bas (et sous des tas de chiffons.) Là elles ne font pas de petits. Or, on en veut et toujours des petits. L'élève des écus est la plus amoureuse, la plus passionnée des cultures. On n'épargne que pour faire valoir.

Faire valoir, mot terrible dans son prosaïsme, mot immense qui renferme toutes les souffrances de l'humanité. Lorsque la séquestration du dollar, en supprimant (arrêtant, enrayant) le moyen d'échange, a mis l'embargo sur la production, l'ouvrier inoccupé demande du travail pour vivre. Car son ambition, à lui, est de pouvoir travailler, comme celle de tant d'autres est de ne rien faire. Il a même une aspiration (prétention), le droit au travail qu'il voudrait inscrire en tête des droits sociaux, prétention redoutable qui fait frémir, non sans raison, toute la race du capital.

Qu'est-ce en effet que le droit au travail? C'est la certitude d'un travail régulier, constamment échangeable contre

12/ les produits d'autres travaux. Car [illegible], la faculté permanente d'échange, garantit la continuité de l'occupation. Point d'échange, point de travail. Or, les prélibations du capital ont pour unique origine dans le passé, pour gage unique dans l'avenir, ces lacunes de l'échange qui, en arrêtant la production, mettent l'ouvrier à la merci du Capitaliste.

C'est alors que le chômage suppliant est contraint de subir les dures conditions du travail au rabais. Ainsi, d'une part, le Capital prélève sur le travail une nouvelle dîme, source de nouvelles accumulations; de l'autre, le Salarié, par suite de cette retenue, ne peut acheter l'équivalent de son produit, et marche ainsi indéfiniment de détresse en angoisse et d'angoisse en détresse.

Or, Que serait le droit au travail? nécessairement,

Comme nous venons de le dire, le droit à l'échange continue, et par là même, à l'échange sans rabais ni perte, d'où l'évanouissement de la dîme Capitaliste, et par conséquent la suppression du Capital. Voilà pourquoi les possesseurs oisifs du droit d'aubaine déclarent le droit au travail une spoliation méditée par des fainéants. Il est clair en effet que la fainéantise seule peut se dérober au devoir sacré d'enrichir l'oisiveté de ses sueurs. Résumons:

1° L'accumulation du travail ou de ses produits est impossible. Donc le Capital des Economistes, "travail accumulé," est une chimère.

2° Le Capital se compose uniquement de numéraire

enlevé à l'échange et qui réduit d'autant la production et le travail. Donc, le Capital n'est ni du "travail accumulé" ni un instrument de travail. Il est, (au contraire) du travail supprimé, et, un destrument de travail.

3° Le Capital est un prélèvement usuraire sur les produits du travail, condamné, par l'impossibilité de s'échanger, à subir les rabais ou prélibations que lui impose l'accaparement des moyens d'échange. Donc, le Capital est du travail volé.

Ainsi se passent les choses depuis les temps historiques. Ce qui a été sera-t-il toujours? Le genre humain est-il voué à l'exploitation perpétuelle? ou s'il lui échappe par quelle issue? Voilà la question: l'abus Capitaliste est-il essentiel au régime de l'échange, ou suppressible par les procédés de l'école Proudhonienne? L'avenir trouvera-t-il sa voie dans le Mutuellisme ou dans l'association intégrale?

Ici s'arrête la démonstration et commence la conjecture. Le problème posé ne réunit pas encore les données suffisantes pour la solution. Tous les malheurs du temps viennent de l'impossibilité actuelle de dégager l'inconnue.

tout. Si par miracle, avons-nous dit, il le trouvait, d'une 451
denrée quelconque, trente fois la quantité nécessaire, on pourrait certes
en user comme d'habitude, voire plus que d'habitude, mais elle devien-
drait ~~impossible~~ invendable. Vendre, c'est échanger son produit contre du
numéraire. Pourquoi pas immédiatement contre les produits dont on a
besoin? ~~Immédiatement~~ d'abord, parce qu'on est toujours dans la nécessité de
vendre, et que, pour une foule de raisons, on ne l'est pas dans celle
d'acheter. Ensuite, parce qu'il est impossible de comparer directement les
valeurs respectives d'une multitude d'objets divers.

Dans le troc en nature, l'embarras de l'estimation réciproque
est une gêne moins grande encore que la livraison simultanée des produits.
Cette dernière obligation est une servitude intolérable. Pour échapper à ces ennuis,
il fallait à tout prix un intermédiaire, évaluateur commun, qui permît
le dédoublement de l'échange en deux actes distincts et indépendants,
la vente et l'achat.

Or, des substances se sont rencontrées, précieuses par
la variété de leurs usages, d'un très-petit volume, d'une extrême divisibilité,
d'une conservation à peu-près indéfinie, parce qu'elles sont inaltérables, enfin et
surtout d'une production forcément limitée. De par tous ces mérites,
l'or et l'argent sont devenus la marchandise-reine qui sert de mesure com-
-ne à toutes les autres et règle leur valeur comparative.

Nul échange ne peut avoir lieu que par leur entremise. En général

tout. Si par miracle, avons-nous dit, il se trouvait, d'une 451
denrée quelconque, trente fois la quantité nécessaire, on pourrait certes
en user comme d'habitude, voire plus que d'habitude, mais elle devien-
-drait invendable. Vendre, c'est échanger son produit contre du
numéraire. Pourquoi pas immédiatement contre les produits dont on a
besoin? D'abord, parcequ'on est toujours dans la nécessité de
vendre, et que, pour une foule de raisons, on ne l'est pas dans celle
d'acheter. Ensuite, parcequ'il est impossible de comparer directement les
valeurs respectives d'une multitude d'objets divers.

Dans le troc en nature, l'embarras de l'estimation réciproque
est une gêne moins grande encore que la livraison simultanée des produits.
Cette dernière obligation est une servitude intolerable. Pour échapper à ces ennuis,
il fallait à tout prix un intermédiaire, évaluateur commun, qui permît
le dédoublement de l'échange en deux actes distincts et indépendants,
la vente et l'achat. Or, des substances se sont rencontrées, précieuses par
la variété de leurs usages, d'un très-petit volume, d'une extrême divisibilité,
d'une conservation à peu-près indéfinie, parcequ'elles sont inaltérables, enfin et
surtout d'une production forcément limitée. De par tous ces mérites,
l'or et l'argent sont devenus la marchandise-reine qui sert de mesure comm-
-ne à toutes les autres et règle leur valeur comparative.

Nul échange ne peut avoir lieu que par leur entremise. En gêner

un produit reste une charge, souvent un péril, tant qu'il n'est pas échangé contre ce bienheureux métal, source déjà de toutes les félicités de cette permutation est le plus ardent des désirs, le but de toutes les activités, la préoccupation universelle.

Laissons donc là les pointilleries byzantines sur le capital-Fantôme. Son côté de paravent est clos. Voici surgir le capital-Roi dans sa sinistre splendeur. Sa définition à celui-là n'est point "travail accumulé", mais "travail supprimé" et "travail volé".

Page 111

La somme des créances hypothécaires en France est de 15 milliards; celle des créances chirographaires, de 6 milliards. La commandite était en 1850 de 2 milliards. elle est au moins du double en 1870. La dette est de 12 milliards. Total, 36 milliards au moins.

C'est un intérêt annuel de 1800 millions payé au capital-argent. En y joignant l'impôt, moins la dette déjà mentionnée, 1600 millions, on trouve 3 milliards quatre cent millions d'intérêts payés chaque année au capital-argent.

Le prix des fermages et des loyers n'est pas compris dans ce chiffre. Sur les 10 milliards que produit la France, l'usure dévore au moins 6 milliards. Il reste aux travailleurs 40 p.% de ce qu'ils ont seuls créé.

---

23 Mars 1870

452

Citations — Extraits

" Il y a des personnes qui se figurent que le capital, c'est de
" l'argent, et c'est précisément pourquoi on nie sa productivité. car, comme
" dit Mr Thiers, les écus ne sont pas doués de la faculté de se reproduire.
" mais il n'est pas vrai que Capital soit synonime d'argent. avant la
" découverte des métaux précieux, il y avait des capitalistes, dans le monde, et
" j'ose même dire qu'alors, comme aujourd'hui, chacun l'était à quelque degré.

"Qu'est-ce donc que le Capital? il se compose de trois choses:

1°, des Matériaux sur lesquels les hommes travaillent, quand ces ma-
" -tériaux ont déjà une valeur communiquée par un effort humain quelconque,
" qui ait mis en eux le principe de la rémunération: laine, lin, cuir, soie, bois, &c.

2°, des instruments dont ils se servent pour travailler: outils,
" machines, navires, voitures, &c.

3° des Provisions qu'ils consomment pendant la durée du travail:
" vivres, étoffes, maisons, &c.

Sans ces choses, le travail de l'homme serait ingrat et à
" peu-près nul, et cependant ces choses ont elles-mêmes, exigé un long travail,
" surtout à l'origine. Voilà pourquoi on attache un grand prix à la, posséder,
" et c'est aussi la raison pour laquelle il est parfaitement légitime de les
" échanger et vendre, d'en tirer avantage, si on les met en œuvre, d'en tirer une
" rémunération, si on les prête[1] j'arrive à mes anecdotes — "Le Sac de blé."

Bastiat, œuvres complètes, tome 5, page 89 (Capital et Rente).

---

[1] Voyez, sur la notion du capital, le chapitre VII du tome 6 de nos

Bastiat, tome 5, page 80 (en bas) Pamphlet intitulé Maudit argent. — il dit

" Vous avez un écu. Que signifie-t-il en vos mains? il y est
" comme le témoin et la preuve que vous avez, à une époque quelconque, exécuté
" un travail, dont, au lieu d'en profiter, vous avez fait jouir la société, en la personne
" de votre client. Cet écu ~~constate~~ témoigne que vous avez rendu ~~à~~ un service à la société
" et de plus il en constate la valeur. . . . . ."

. . . . . si vous savez lire avec les yeux de l'esprit, les inscriptions
" dont il est chargé, vous déchiffrerez distinctement ces mots: " Rendez au porteur
" un service équivalent à celui qu'il a rendu à la société, valeur reçue constatée,
" prouvée et mesurée par celle qui est en moi-même."

" Maintenant vous me cédez votre écu comme prix d'un
" service. Votre compte de satisfactions réelles avec la société se trouve réglé, balancé
" et fermé. Vous lui aviez rendu + un service contre un écu. Vous lui restituez main-
" tenant l'écu contre un service; partant quitte quant à vous.

" Pour moi, je suis justement dans la position où vous étiez
" tout-à-l'heure. C'est moi maintenant qui suis en avance envers la société du service
" que je viens de lui rendre en votre personne. C'est moi qui deviens son créancier de
" la valeur du travail que je vous ai livré, et que je pouvais me consacrer à moi-même.
" C'est donc entre mes mains que doit passer le titre de cette créance, le témoin et la
" preuve de la dette sociale." ~~mes~~ &.

Page 82. . . . " Qui dit service, dit à la fois service reçu et rendu, car
" ces deux termes s'impliquent, en sorte que toujours il doit y avoir balance. . . ."

Propositions de Bastiat — Tome 5, page 200 — ~~gratuité~~ crédit du

1° — Le Capital féconde le travail.

2° — Le Capital est du travail.

3° — à mesure que le Capital s'accroît, l'intérêt baisse, mais de telle sorte que le revenu total du Capitaliste augmente.

4° — à mesure que les capitaux augmentent (et avec eux les produits), la part absolue qui revient au Capital augmente, et sa part proportionnelle diminue.

5° — à mesure que les capitaux augmentent (et avec eux les produits), la part proportionnelle et la part absolue du travail augmentent.

26 Avril 1870

Extraits de la dernière lettre de Bastiat à Proudhon, dans leur duel économique, lettre que le Peuple n'a pas publiée et qui se trouve seulement dans les oeuvres de Bastiat:

. . . . . Mr Proudhon me reproche deux choses: D'abord, de m'en tenir toujours à défendre mon assertion, la légitimité de l'intérêt; ensuite, de ne pas discuter son système, la gratuité du crédit.

" Oui, dans chacune de mes lettres, je me suis attaché à pénétrer, sous
" des points de vue divers, la nature intime du Capital pour en déduire la légitimité de
l'intérêt. Pour tout esprit logique, cette manière de procéder était ~~légitime~~ décisive. Car il
est bien clair que la chimère du crédit gratuit s'évapore, si une fois il est démontré que
l'intérêt est légitime, utile, indestructible, de même essence que toute autre rémunération,
profit ou salaire; la juste récompense d'un sacrifice de temps et de travail, volontairement
allouée à celui qui fait le sacrifice par celui qui en profite; en d'autres termes, que le
prêt est une des variétés de la vente.

" D'ailleurs ne devais-je pas m'efforcer de donner à cette polé-
mique une portée utile? Et quand les classes laborieuses, égarées, attribuent leurs
souffrances au Capital, quand les flatteurs du peuple, abondant lâchement dans le sens
de ses préjugés, ne cessent de l'irriter contre l'infâme capital, l'infernal capital, que
pouvais-je faire de mieux que d'exposer à tous les yeux l'origine et les effets de cette
puissance si mal comprise, puisqu'aussi bien j'atteignais du même coup l'objet ~~précis~~ précis
de notre polémique?

2/ 4

En procédant ainsi, j'ai fait quelque preuve de patriotisme et d'abnégation. Si je n'avais écouté que l'amour-propre de l'écrivain, je me serais borné à discuter à réfuter les arguties de Mr Proudhon. Critiquer est un rôle facile et brillant. Exposer une doctrine sans y être obligé, c'est abandonner ce beau rôle pour le céder à son adversaire. Je l'ai fait, cependant, parce que je me préoccupais plus de la polémique que du polémiste, et des lecteurs que de moi-même. (1)

Est-ce à dire que j'aie négligé les arguments de Mr Proudhon? Je montrerai que j'ai répondu à tous, et d'une manière si catégorique, qu'il les a tous successivement abandonnés. Je n'en veux que cette preuve: Mr Proudhon a fini par où on finit, quand on a tort; il s'est fâché.

Je reprends donc la même marche, et après avoir de nouveau appelé l'attention du lecteur sur la nature du capital, je passerai en revue les arguments de Mr Proudhon.

Qu'on me permette de remonter un peu haut, seulement au Déluge.

Les Eaux s'étant retirées, Deucalion jeta derrière lui de ~~pierres~~, et il en naquit des ~~pierres~~ hommes. Et ces hommes étaient bien à plaindre, car ils n'avaient pas de capital. Ils étaient dépourvus d'armes, de filets, d'instruments, et ils ne pouvaient en fabriquer, parce que, pour cela, il aurait fallu qu'ils eussent quelques provisions. Or, c'est à peine s'ils réussissaient à prendre chaque jour assez de gibier, pour satisfaire la faim de chaque jour.

(1) "Quelques personnes ont trouvé excessive la patience de Bastiat pendant le cours de cette discussion. Ce paragraphe et le précédent motivent parfaitement son attitude. Il obtenait un grand prix à faire pénétrer, parmi les ouvriers, quelques vérités salutaires, à l'aide même de la voix du peuple. Ce résultat, il fut encouragé bientôt à s'applaudir d'avoir poursuivi. Un matin, peu de jours avant la clôture du débat, il reçut la visite de trois ouvriers, délégués d'un certain nombre de leurs camarades, qui s'étaient rangés sous la bannière du crédit gratuit. Ces ouvriers venaient le remercier de ses bons intentions, de ses efforts pour les éclairer sur une question importante. Ils n'étaient point convertis à la légitimité et à l'utilité de l'intérêt. Mais leur foi dans le principe contraire était fort ébranlée et ne tenait plus qu'à leurs vives sympathies pour Mr Proudhon. "Il nous veut beaucoup de bien, Mr Proudhon" disaient-ils, "et nous lui devons une grande reconnaissance. C'est dommage qu'il aille souvent chercher des mots et des phrases si difficiles à comprendre. Finalement, ils émirent le vœu que Mrs Bastiat et Proudhon parvinssent à se mettre d'accord, et le déclarèrent prêts à accepter, les yeux fermés, une solution quelconque, si elle était proposée de concert par l'un et l'autre." O Sancta simplicitas!

ils se tenaient dans un cercle difficile à franchir, et ils comprenaient qu'ils n'en auraient été tirés, ni par tout l'or de la Californie, ni par autant de billets que la Banque du peuple en pourrait imprimer dans un an, et ils se disaient entre eux: "le Capital n'est pas ce qu'on dit."

Cependant un de ces infortunés, nommé Hellen, plus énergique que les autres, se dit: je me lèverai plus matin, je me coucherai plus tard, je ne reculerai devant aucune fatigue, je souffrirai la faim et ferai tant que j'aurai une avance de trois jours de vivres. Ces trois jours, je les consacrerai à fabriquer un arc et des flèches. Et il réussit. A force de travailler et d'épargner, il eut une provision de gibier. C'est le premier capital qui ait paru dans le monde depuis le Déluge. C'est le point de départ de tous les progrès.

Et plusieurs se présentèrent pour l'emprunter. "Prêtez-nous "ces provisions, disaient-ils à Hellen, nous vous en rendrons tout juste autant dans "un an." Mais Hellen répondit: "Si je vous prêtais mes provisions, je demanderais à partager les avantages que vous en retireriez. Mais j'ai un dessein. J'ai pris assez de peine "pour me mettre en mesure de l'accomplir, et je l'accomplirai."

Et, en effet, il vécut trois jours sur son travail accumulé, et, pendant ces trois jours, il fit un arc et des flèches.

Un de ses compagnons se présenta de nouveau, et lui dit: "Prête-moi "tes armes, je te les rendrai dans un an." A quoi Hellen répondit: "Mon capital est précieux, "nous sommes mille. Un seul peut en jouir, et il est naturel que ce soit moi, puisque je "l'ai créé."

Mais, grâce à son arc et à ses flèches, Hellen put beaucoup plus facilement que la première fois, accumuler d'autres provisions et fabriquer d'autres armes. C'est pourquoi il prêtait les unes ou les autres à ses compagnons, stipulant chaque fois une part pour lui dans l'excédant de gibier qu'il les mettait à même de prendre.

Et malgré ce partage, les emprunteurs voyaient leur travail facilité. Ils accumulaient aussi des provisions; ils fabriquaient aussi des flèches, des filets et d'autres instruments, en sorte que le capital, devenant de plus en plus abondant, se louait à des conditions de moins en moins onéreuses. Le premier mouvement avait été imprimé à

la roue du progrès, elle tournait avec une rapidité toujours croissante.

Cependant, et bien que la facilité d'emprunter s'accrût sans cesse, les retardataires se mirent à murmurer, disant : "Pourquoi ceux qui ont des provisions, " des flèches, des filets, des haches, des scies, stipulent-ils une part pour eux, quand ils " nous prêtent ces choses ? n'avons-nous pas aussi le droit de vivre et de bien vivre ? La " société ne doit-elle pas nous donner tout ce qui est nécessaire au développement de nos " facultés physiques, intellectuelles et morales ? Évidemment, nous serions plus heureux, " si nous empruntions pour rien. C'est donc l'infâme capital qui cause notre misère !"

Et Hellen, les ayant assemblés, leur dit : "Examinez attentivement " ma conduite et celle de tous ceux qui, comme moi, ont réussi à se créer des ressources. " vous resterez convaincus que, non seulement elle ne vous fait aucun tort, mais qu'elle " vous est utile, alors même que nous aurions assez mauvais cœur pour ne pas le vouloir. " quand nous chassons ou pêchons, nous attaquons une classe d'animaux que vous ne pouvez " atteindre, de telle sorte que nous vous avons délivrés de notre rivalité. il est vrai que, " quand vous venez nous emprunter nos instruments, nous nous réservons une part dans " le produit de votre travail. mais d'abord cela est juste, car il faut bien que le nôtre " ait aussi sa récompense. Ensuite, cela est nécessaire. Car, si vous décidez que désormais " on prêtera les armes et les filets pour rien, qui fera des armes et des filets ? Enfin, et " c'est ici ce qui vous intéresse surtout, malgré la rémunération convenue, l'emprunt, " quand vous le faites, vous est toujours profitable, sans quoi vous ne le feriez pas. il peut " améliorer votre condition, il ne peut jamais l'empirer. Car, considérez que la part " que vous cédez n'est qu'une portion de l'excédant que vous obtenez du fait de notre " capital. Ainsi, après cette part payée, il vous reste plus, grâce à l'emprunt, que " si vous ne l'aviez pas fait, et cet excédant vous facilite les moyens de faire vous-" mêmes des provisions et des instruments, c'est-à-dire du capital. D'où il suit que " les conditions du prêt deviennent tous les jours plus avantageuses aux emprunteurs, " et que vos fils seront, à cet égard, mieux partagés que vous."

Ces hommes primitifs se mirent à réfléchir sur ce discours, et ils le trouvèrent sensé.

Depuis, les relations sociales se sont bien compliquées. Le capital a pris mille formes diverses. Les transactions ont été facilitées par l'introduction de la monnaie, des promesses écrites, &c. mais à travers toutes ces complications, il est deux faits qui sont restés et resteront éternellement vrais, savoir :

1°, chaque fois qu'un travail antérieur et un travail actuel s'associent dans l'œuvre de la production, le produit se partage entre eux, selon certaines proportions.

2°., plus le capital est abondant, plus sa part proportionnelle dans le produit est réduite. Et, comme les capitaux, en augmentant, augmentent la facilité d'en créer d'autres, il s'ensuit que la condition de l'emprunteur s'améliore sans cesse.

J'entends qu'on me dit : "Qu'avons-nous à faire de vos démonstra-" -tions ? Qui vous conteste l'utilité du capital ?"

Aussi, ce sur quoi j'appelle la réflexion du lecteur, ce n'est pas sur l'utilité absolue et non contestée du capital, ni même sur son utilité, relativement à celui qui le possède, mais bien sur l'utilité dont il est à ceux qui ne le possèdent pas. C'est là qu'est la science économique, c'est là que se montre l'harmonie des intérêts.

Si la science est impassible, le savant porte dans sa poitrine un cœur d'homme. Toutes ses sympathies sont pour les déshérités de la fortune, pour ceux de ses frères qui succombent sous le triple joug des nécessités physiques, intellectuelles et morales, non satisfaites. Ce n'est pas au point de vue de ceux qui regorgent de richesses que la science des richesses offre de l'intérêt. Ce que nous désirons, c'est l'approximation constante de tous les hommes vers un niveau qui s'élève toujours. La question est de savoir si cette évolution humanitaire s'accomplit par la liberté ou par la contrainte. Si donc je n'apercevais pas distinctement comment le capital profite à ceux même qui ne le possèdent pas, comment, sous un régime libre, il s'accroît, s'universalise et se nivelle sans cesse ; si j'avais le malheur de ne voir dans le capital que l'avantage des capitalistes, et de ne saisir ainsi qu'un côté, et assurément, le côté le plus étroit et le moins consolant de la science économique, je me ferais socialiste. Car de manière ou d'autre, il faut que l'inégalité s'efface progressivement, et si la liberté ne renfermait pas cette solution, comme les socialistes, je la demanderais à la loi, à l'État, à la contrainte, à l'art, à l'utopie.

2/ 8/

mais c'est ma joie de reconnaître que les arrangements artificiels sont superflus là où la liberté suffit, que la pensée de Dieu est supérieure à celle du législateur, que la vraie science consiste à comprendre l'œuvre divine, non à en imaginer une autre à la place. Car c'est bien Dieu qui a créé les merveilles du monde social, comme celles du monde matériel, et sans doute il n'a pas moins souri à l'un de ces ouvrages qu'à l'autre : Et vidit Deus quod esset bonum. il ne s'agit donc pas de changer les lois naturelles, mais de les connaître pour nous y conformer.

Le Capital est comme la lumière . . . . . .

Page 324

. . . . . Mr Proudhon, se fendant à fond contre le capitaliste, lui a porté cette botte terrible et bien connue : "Le capitaliste n'a pas droit à une "rémunération, parce qu'il ne se prive pas. il ne se prive pas de la chose qu'il cède, puis-"qu'il ne pourrait l'utiliser personnellement.

j'ai répondu que c'était là une misérable équivoque, qui incrimine la vente aussi bien que le prêt. Si l'homme n'était pas un être sociable, il serait obligé de produire directement tous les objets nécessaires à la satisfaction de ses besoins. Mais il est sociable, il échange. De là la division du travail, et la séparation des occupations. C'est pourquoi chacun ne fait qu'une chose, et en fait beaucoup plus qu'il ne peut personnellement consommer - cependant, il le troque contre d'autres choses qu'il ne fait pas, et qui lui sont indispensables. il travaille pour les autres, et les autres travaillent pour lui.

Sans doute, celui qui a fait deux maisons et n'en habite qu'une, ne se prive pas personnellement en louant l'autre. il ne s'en priverait pas davantage en la vendant; et si, par ce motif, le prix de location est un vol, il en est de même du prix de vente. Le chapelier, qui a cent chapeaux dans sa boutique, quand il en vend un, ne se prive pas personnellement, dans ce sens qu'il ne se réduit pas à aller tête nue. L'éditeur des livres de Mr Proudhon, qui en a mille exemplaires dans ses magasins, ne se prive pas personnellement, à mesure de ses ventes, car un seul exemplaire suffirait à son instruction. L'avocat et le médecin qui donnent des conseils ne se privent pas. ainsi cette objection attaque non seulement l'intérêt, mais le principe même des transactions et de la société. C'est certainement une chose déplorable d'en être réduit, au 19e siècle, à réfuter sérieusement de telles équivoques, de telles puérilités 9

456

Page 326 . . . . Le jour où un sauvage a prêté ses armes sous condition d'avoir une part dans le gibier, le jour où le pasteur a prêté son troupeau à la condition d'avoir une part dans le croît, ce jour-là, et il remonte sans doute à l'origine des sociétés, le principe de l'intérêt est né. Car l'intérêt n'est que l'arrangement fait entre le travail antérieur et le travail actuel, qu'il s'agisse d'exploiter la terre, la mer ou l'air. Depuis, et quand l'expérience a permis le progrès, la part du capital, d'aléatoire qu'elle était, est devenue fixe, comme le métayage s'est transformé en fermage. l'intérêt s'est régularisé sans changer de nature . . . . . .

Page 328 . . . . En répondant au projet de la Banque du peuple, Bastiat dit : . . . "ou votre banque nationale prêtera indistinctement des billets à tous ceux qui "se présenteront, et en ce cas, la circulation en sera tellement saturée, qu'ils seront "dépréciés. ou bien, elle ne les livrera qu'avec discernement, et alors votre but n'est pas atteint.

il est clair en effet que si chacun peut aller se pourvoir de monnaie fictive à la banque, et si cette monnaie est reçue à sa valeur normale, les émissions n'auront pas de limite et s'élèveront à plus de 50 milliards, dès la première année. l'effet sera le même que si l'or et l'argent devenaient aussi communs que la boue.

L'illusion qui consiste à croire que la richesse se multiplie, ou même que la circulation s'active à mesure qu'on accroît l'instrument de l'échange, ne devrait pas entrer dans la tête d'un publiciste qui, de nos jours, discute de questions économiques. nous savons tous, par notre propre expérience, que le numéraire, non plus que les billets de banque ne portant pas intérêt, chacun n'en garde dans son coffre ou son portefeuille que le moins possible, et par conséquent, la quantité que le public en demande est limitée. On ne peut l'accroître sans la déprécier, et tout ce qui résulte de cet accroissement, c'est que, pour chaque échange, il faut deux, ou deux billets au lieu d'un.

2/ 10/

Ce qui se passe à la Banque de France est une leçon qui ne peut être perdue. Elle a émis depuis deux ans beaucoup de billets. Mais le nombre de ses transactions ne s'en est pas accru. Il dépend d'autres causes, et ces causes ont agi dans le sens d'une diminution d'affaires. Aussi, qu'est-il arrivé? C'est que à mesure que la Banque émettait des billets, le numéraire affluait dans ses caves, de telle sorte qu'un instrument d'échange s'est substitué à un autre. Voilà tout. . . . . .

. . . . . gorger la circulation de billets n'est donc ni le moyen d'accroître la Richesse, ni de détruire la rente. D. plus, livrer des billets à tout venant, c'est mettre la Banque en faillite avant six mois.

Aussi Mr Bouchon répond: "que la Banque fasse son métier avec "prudence et sévérité, comme elle a fait jusqu'à présent. Cela ne me regarde pas."

Cela ne vous regarde pas! quoi! Vous imaginez une banque nouvelle qui doit réaliser le crédit gratuit pour tout le monde, et quand je vous demande si elle prêtera à tout le monde, vous répondez: "Cela ne me regarde pas!" mais tout en disant que cela ne vous regarde pas, vous ajoutez que la nouvelle Banque fera son métier avec prudence et sévérité. cela ne signifie rien, ou cela veut dire qu'elle prêtera à ceux qui peuvent répondre du remboursement.

Mais alors que devient l'Egalité qui est votre idole? Ne voyez-vous pas qu'au lieu de rendre les hommes égaux devant le crédit, vous constituez une inégalité plus choquante que celle que vous voulez détruire?

En effet, dans votre système, les Riches emprunteront gratis, et les pauvres ne pourront emprunter à aucun prix. . . . .

Page 333 . . . . . Dans l'intérêt des travailleurs, je pose les questions suivantes:

La rémunération légitime d'un homme doit-elle être identique, soit qu'il consacre à la production sa journée actuelle, soit qu'il y consacre en outre des instruments, fruit d'un travail antérieur?

Personne n'osera le soutenir. Il y a là deux éléments de rémunération, et qui peut s'en plaindre? Sera-ce l'acheteur du produit? Mais qui

457

n'aime mieux payer 3 fr. par jour à un menuisier pourvu d'une scie, que 2,50 au même menuisier, faisant les planches avec ses dix doigts?

Ici, les éléments de travail et de rémunération sont dans les mêmes mains. mais s'ils sont séparés et s'associent, n'est-il pas juste, utile, inévitable que le produit se partage entre eux selon certaines proportions?

Quand c'est le capitaliste qui fait l'entreprise à ses risques, la rémunération du travail se fixe souvent et se nomme salaire. quand le travailleur entreprend et court les chances, c'est la rémunération du capital qui se fixe, et elle se nomme intérêt.

On peut croire à des arrangements plus perfectionnés, à une association de risques et de récompenses, plus étroite. C'était naguère, la voie qu'explorait le Socialisme. (allusion au système des Associations ouvrières) Cette fixité de l'un des deux termes lui paraissait rétrograde. je pourrais démontrer qu'elle est un progrès. mais non est hic locus. . . . . .

. . . . . il n'est pas possible de contester en principe, la justice et l'utilité d'une répartition entre le capital et le travail. Reste à savoir quelle est la loi de cette répartition. Vous ne tarderez pas à la trouver dans cette formule: plus l'un des deux éléments abonde relativement à l'autre, plus sa part proportionnelle se réduit, et réciproquement.

Et s'il en est ainsi, la propagande du crédit gratuit est une calamité pour la classe ouvrière.

Car, de même que les capitalistes se feraient tort à eux-mêmes, si, après avoir proclamé l'illégitimité du salaire, ils réduisaient les travailleurs à mourir ou à s'expatrier, de même les travailleurs se suicident, quand, après avoir proclamé l'illégitimité de l'intérêt, ils forcent le capital à disparaître.

2/ 12/ Tome V, page 282, Pamphlet : Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas.

. . . . . De ce que les dépenses publiques déplacent le travail sans l'accroître, il en résulte contre elles une seconde et grave présomption. Déplacer le travail, c'est déplacer le travailleur, c'est troubler les lois naturelles qui président à la distribution de la population sur le territoire. Quand 50 millions sont laissés au contribuable, comme le contribuable est partout, ils alimentent du travail dans les 40,000 communes de France. ils agissent dans le sens d'un lien qui retient chacun sur sa terre natale. ils se répartissent sur tous les travailleurs possibles et sur toutes les industries imaginables. Que si l'Etat, soutirant ces 50 millions aux citoyens, les accumule et les dépense sur un point donné, il attire sur ce point une quantité proportionnelle de travail déplacé, un nombre correspondant de travailleurs dépaysés, population flottante, déclassée et j'ose dire dangereuse, quand le fond est épuisé . . . .

Observations. – Le reproche fait ici aux dépenses arbitraires de l'Etat s'applique tout aussi bien aux caprices du Capital. Le numéraire soustrait à la circulation ~~[illegible]~~ par la thésaurisation, fruit de la rente, va porter le travail, au gré de sa fantaisie, sur tous les points possibles, y attirer le ~~travail~~ capital et les travailleurs et enlève l'un et les autres ~~[illegible]~~ à leur siège naturel.

Même cécité de Bastiat dans toutes ses argumentations contre l'arbitraire des dépenses gouvernementales. il ne s'aperçoit pas que le reproche est applicable au capital, exactement au même titre et pour les mêmes motifs. ainsi, dans son article intitulé l'abondance, il accuse le protectionnisme de créer une rareté factice de certains produits au profit des producteurs, au détriment des consommateurs. – Que fait la spéculation du capitaliste sinon la même chose. il raréfie par l'accaparement certains produits qu'il

vend ensuite à bénéfice. L'économie politique répond par le pouvoir neutralisant de la concurrence. Réponse impuissante. L'accumulation du capital écrase toute concurrence et se fait place libre. Le monde actuel est dévoré par cette plaie qui s'agrandit chaque jour, grâce à l'association des capitaux.

Autre aveuglement de Bastiat. il cite des proverbes populaires bien connus : – La production surabonde – nous périssons de pléthore. – Tous les marchés sont engorgés et toutes les carrières encombrées. – La faculté de consommer ne peut plus suivre la faculté de produire.

Chacun, dit-il, déplore l'abondance et appelle la rareté, et cependant tout le monde travaille de son mieux à créer l'abondance, contradiction étrange. Puis il explique que les lois de protection, les impôts, les entraves s'efforcent de créer la rareté qui semble le bien le plus désirable.

Cette cause n'a que des effets minimes et n'entre que pour une faible élément dans l'enfantement des proverbes ci-dessus. C'est le capital qui joue le grand rôle dans ces belles imaginations. C'est lui, par ses prélèvements sur le travail qui paralyse la consommation en frappant d'indigence la masse des travailleurs et les mettant dans l'impossibilité d'acheter les produits qui engorgent en effet les magasins. Tous ces proverbes bizarres sont le résultat de l'action capitaliste beaucoup plus que des sottises économiques du gouvernement. il est prodigieux qu'un homme si clairvoyant pour certaines choses devienne absolument aveugle pour d'autres.

Voici une énumération assez plaisante des ennemis de l'abondance et de leurs arguments. mais pas l'ombre d'allusion à l'œuvre du capital.

Page 394 – "..." Voici un détracteur des machines. il déplore que les miracles du génie de l'homme étendent indéfiniment sa puissance de produire. que redoute-t-il ? l'abondance."

Voici un protectionniste. il gémit de la libéralité de la nature envers d'autres climats. il craint que la France n'y participe par l'échange et ne veut pas qu'elle soit libre, parceque, si elle l'était, elle ne manquerait pas

2/

14/ d'attirer sur elle-même le fléau de l'invasion et de l'inondation, que redoute-t-il? l'abondance. "Voici un homme d'État. il s'effraie de tous les moyens de satisfaction que le travail accumule dans le pays, et croyant apercevoir dans les profondeurs de l'avenir le fantôme d'un bien être révolutionnaire et d'une égalité séditieuse, il imagine de lourds impôts, de vastes armées, des dissipations de produits sur une grande échelle, de grandes existences, une aristocratie artificielle chargée de remédier, par son luxe et son faste, à l'insolent excès de fécondité de l'industrie humaine. Que redoute-t-il? l'abondance.

"Enfin, voici un logicien qui, dédaignant les voies tortueuses et allant droit au but, conseille de brûler périodiquement Paris, pour offrir au travail l'occasion et l'avantage de le reconstruire. Que redoute-t-il? l'abondance."

observations. La moquerie sur le protectionniste est vraie et sincère. Le protectionniste a peur en effet de l'abondance. mais la raillerie est de mauvaise foi contre les hommes d'état et le brûleurs de Paris. Aucun homme d'état ne redoute l'abondance. Tous la désirent au contraire, même quand leurs sottises l'entravent. ce qu'ils veulent, c'est la domination, les richesses, la jouissance, et ils ne peuvent s'en donner le monopole que par l'écrasement des masses.

Quant aux brûleurs de Paris, on peut les diviser en deux catégories. l'une, la plus nombreuse, ne veut le brûler qu'une fois et pour toujours. l'autre, quelques têtes seulement, ne le brûlent pas, ils révolutionnent pour rebâtir. ni les uns ni les autres ne redoutent l'abondance, et cette ironie n'entre pour rien dans leurs fantaisies destructives. ils n'ont qu'un seul mobile, la haine et la peur de la Révolution qui a son foyer à Paris. l'aristocratie provinciale veut anéantir ce foyer, la gent Bonapartiste veut le désarmer par une transformation.

Page 396 – Pamphlet: l'abondance. 459 15

..... l'abondance n'est pas seulement un bien matériel. Les besoins se développent au sein de l'humanité, dans un certain ordre. ils ne sont pas tous également impérieux, et l'on peut même remarquer que leur ordre de priorité n'est pas leur ordre de dignité. Les besoins les plus grossiers veulent être satisfaits les premiers, parce qu'à cette satisfaction tient la vie, et que, quoi qu'en disent les Déclamateurs, avant de vivre dignement, il faut vivre. Primò vivere, deindè philosophare. Il suit delà que c'est l'abondance des choses propres à répondre aux nécessités les plus vulgaires qui permet à l'humanité de spiritualiser de plus en plus ses jouissances, de s'élever dans la région du vrai et du beau. Elle ne peut consacrer au perfectionnement de la forme, au culte de l'art, aux investigations de la pensée que le temps et les forces qui, en vertu du progrès, cessent d'être absorbés par les exigences de la vie animale. l'abondance, fruit de longs travaux et de patientes économies, ne peut être universelle dès l'origine des sociétés. Elle suit un ordre successif, passant du matériel au spirituel. Malheureux les peuples, quand des impulsions extérieures, comme celles des gouverné", s'efforcent d'intervertir cet ordre, dérangent la direction naturelle du travail. . . . . .

..... mais, en face de ce problème: "l'abondance vaut-elle mieux que la disette"? d'où vient que tous les hommes, après s'être virtuellement prononcés pour l'abondance, par leur manière d'agir, de travailler et d'échanger, se constituent théoriquement les défenseurs de la disette, jusque là qu'ils forment dans ce sens l'opinion publique et en font jaillir toutes sortes de lois restrictives et compressives?

C'est ce qu'il nous reste à expliquer.

Au fond, ce à quoi nous aspirons tous, c'est que chacun de nos efforts réalise pour nous la plus grande somme possible de bien-être. Si nous n'étions pas sociables, si nous vivions dans l'isolement, nous ne connaîtrions, pour atteindre ce but, qu'une règle: "travailler plus et mieux", règle qui implique l'abondance progressive.

2/

16/

Mais, à cause de l'échange et de la séparation des occupations qui en est la suite, ce n'est pas immédiatement à nous-mêmes, c'est à autrui que nous consacrons notre travail, nos efforts, nos produits, nos services. Dès lors, sans perdre de vue la règle: produire plus, nous en avons une autre toujours plus actuellement présente à notre esprit: produire plus de valeur. Car c'est de là que dépend la quantité de services que nous avons à recevoir en retour des nôtres.

Or, créer plus de produits ou créer plus de valeur, ce n'est pas la même chose. Il est bien clair que, si, par force ou par ruse, nous parvenons à raréfier beaucoup le service spécial ou le produit qui fait l'objet de notre profession, nous nous enrichirions sans augmenter ni perfectionner notre travail. Si un cordonnier, par exemple, pouvait, par un acte de sa volonté, faire évaporer tous les souliers du monde, excepté ceux de sa boutique, ou frapper de paralysie ~~quelconque~~ quiconque sait manœuvrer le tranchet et le tire-pied, il deviendrait un Crésus. Son sort s'améliorerait, non point avec le sort général de l'humanité, mais en raison inverse de la destinée universelle.

Voilà tout le secret et tout l'odieux de la théorie de la disette, telle qu'elle se manifeste dans les restrictions, les monopoles et les privilèges. Elle ne fait que traduire et voiler, par un commentaire scientifique, ce sentiment égoïste que nous portons tous au fond du cœur: "Les consommateurs m'importunent."

Page 399 ..... chacun s'adresse à la législature, et par cet intermédiaire, à la force publique, pour lui demander de créer artificiellement, par tous les moyens en son pouvoir, la rareté de la chose qu'il produit. L'agriculteur demande la rareté du blé; l'éleveur, la rareté du bétail; le maître de forges, la rareté du fer; le colon, la rareté du sucre; le tisseur, la rareté des draps, &c. Chacun donne les mêmes raisons, ce qui finit par faire un corps de doctrine qu'on pourrait appeler la théorie de la disette.

Pamphlet: Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. Chapitre intitulé: Epargne et Luxe, Tome V, page 383

Ce n'est pas seulement en matière de dépenses publiques que ce qu'on voit éclipse ce qu'on ne voit pas. En laissant dans l'ombre la moitié de

de l'économie politique, ce phénomène induit à une fausse morale. Il porte les nations à considérer comme antagoniques leurs intérêts moraux et leurs intérêts matériels. Quoi de plus décourageant et de plus triste! Voyez:

Il n'y a pas de père de famille qui ne se fasse un devoir d'enseigner à ses enfants l'ordre, l'arrangement, l'esprit de conservation, l'économie, la modération dans les dépenses.

Il n'y a pas de religion qui ne tonne contre le faste et le luxe. C'est fort bien. Mais d'une autre côté, ~~rien~~ de plus populaire que ces sentences:

"Thésauriser, c'est dessécher les veines du peuple."

"Le luxe des grands fait l'aisance des petits."

"Les prodigues se ruinent, mais ils enrichissent l'état."

"C'est sur le superflu du riche que germe le pain du pauvre."

Voilà, certes, entre l'idée morale et l'idée sociale, une flagrante contradiction. Que d'esprits éminents, après avoir constaté le conflit, reposent en paix! C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Car il me semble qu'on ne peut rien éprouver de plus douloureux que d'apercevoir deux tendances opposées dans l'humanité. Quoi! elle arrive à la dégradation par l'une ou par l'autre extrémité! L'économe, elle tombe dans la misère. Prodigue, de l'abîme dans ~~l'abîme~~ la déchéance morale!

Heureusement que les maximes vulgaires montrent sous un faux jour l'épargne et le luxe, ne tenant compte que de ces conséquences immédiates qu'on voit, et non des effets ultérieurs qu'on ne voit pas. Essayons de rectifier cette vue incomplète.

Mondor et son frère Triste, ayant partagé l'héritage paternel, ont chacun 50 000 fr. de rente. Mondor pratique la philanthropie à la mode. C'est ce qu'on nomme un bourreau d'argent. Il renouvelle son mobilier plusieurs fois par an, change ses équipages tous les mois. On cite les ingénieux procédés auxquels il a recours pour en avoir plus tôt fini. Bref, il fait pâlir les Viveurs de Balzac et d'Alexandre Dumas.

Aussi, il faut entendre le concert d'éloges qui toujours l'environne! "Parlez-nous de Mondor! Vive Mondor! C'est le bienfaiteur de l'ouvrier, c'est la

17

2/

18/ « Providence du peuple. à la vérité, il le vautre dans l'orgie, il éclabousse les
« passants. la dignité et la dignité humaine en souffrent quelque peu. Mais... bah!
« s'il ne se rend pas utile par lui-même, il se rend utile par sa fortune. il fait ar-
« -culer l'argent. sa cour ne désemplit pas de fournisseurs qui se retirent toujours satis-
« -faits. ne dit-on pas que, si l'or est rond, c'est pour qu'il roule ?"

Ariste a adopté un plan de vie bien différent. s'il n'est pas un égoïste, il est au moins un individualiste, car il raisonne ses dépenses, ne recherche que des jouissances modérées et raisonnables, songe à l'avenir de ses enfants, et, pour tout dire, il économise. Et il faut entendre ce que dit de lui le Vulgaire!

« à quoi est bon ce mauvais riche, ce fesse-Mathieu ? sans doute, il y a quelque
« chose de d'imposant et de touchant dans la simplicité de sa vie. il est d'ailleurs
« humain, bienfaisant, généreux, mais il calcule. il ne mange pas tous ses revenus. son
« hôtel n'est pas sans cesse resplendissant et tourbillonnant. Quelle reconnaissance s'ac-
« -quiert-il parmi les tapissiers, les carossiers, les maquignons et les confiseurs?"

Ces jugements, funestes à la morale, sont fondés sur ce qu'il y a une chose qui frappe les yeux : la dépense du prodigue, et une autre qui s'y dérobe : la dépense égale et même supérieure du prodigue de l'économe.

Mais les choses ont été si admirablement arrangées par le divin inventeur de l'ordre social qu'ici, comme en tout, l'économie politique et la morale, loin de se heurter, concordent, et que la sagesse d'Ariste est, non seulement plus digne, mais encore plus profitable que la folie de Mondor.

Et quand je dis plus profitable, je n'entends pas dire seulement profitable à Ariste, ou même à la société en général, mais plus profitable aux ouvriers actuels, à l'industrie du jour.

Pour le prouver, il suffit de mettre sous l'œil de l'esprit ces conséquences cachées des actions humaines que l'œil du corps ne voit pas.

Oui, la prodigalité de Mondor a des effets visibles à tous les regards. Chacun peut voir ses berlines, ses landaws, ses phaëtons, les mignardes peintures de ses plafonds, ses riches tapis, l'éclat qui jaillit de son hôtel. Chacun sait que ses pur-sangs courent sur le turf. Ses dîners qui il donne à l'hôtel de Paris arrêtent la foule sur le boulevard, et l'on se dit : "Voilà un brave homme qui, loin de rien réserver de ses revenus, ébrèche follement son capital." C'est ce qu'on voit.

19

Il n'est pas aussi aisé de voir, au point de vue de l'intérêt des travailleurs, ce que deviennent les revenus d'Ariste. Suivons-les à la trace, cependant, et nous nous assurerons que tous, jusqu'à la dernière obole, vont faire travailler des ouvriers, aussi certainement que les revenus de Mondor. il n'y a que cette différence : la folle dépense de Mondor est condamnée à décroître sans cesse et à rencontrer un terme nécessaire. la sage dépense d'Ariste va grossissant d'année en année.

Et s'il en est ainsi, certes, l'intérêt public se trouve d'accord avec la Morale. Ariste dépense, pour lui et sa maison, vingt mille francs par an. Si cela ne suffisait pas à son bonheur, il ne mériterait pas le nom de sage. — il est touché des maux qui pèsent sur les classes pauvres. il se croit, en conscience, tenu d'y apporter quelque soulagement et consacre dix mille francs à des actes de bienfaisance. — Parmi les négociants, les fabricants, les agriculteurs, il a des amis momentanément gênés. il s'informe de leur situation, afin de leur venir en aide avec prudence et efficacité, et destine à cette œuvre encore dix mille francs. — Enfin, il n'oublie pas qu'il a des filles à doter, des fils auxquels il doit assurer un avenir, et en conséquence, il s'impose le devoir d'épargner et placer tous les ans dix mille francs. Voici donc l'emploi de ses revenus. Dépenses personnelles, 20,000 f. — Bienfaisance, 10,000. Services d'amitié, 10,000. — Épargne, 10,000.

Reprenons chacun de ces chapitres, et nous verrons qu'une seule obole n'échappe pas au travail national.

1°, Dépense personnelle. Celle-ci, quant aux ouvriers et aux fournisseurs, a des effets absolument identiques à une dépense égale faite par Mondor. Cela est évident de soi, n'en parlons plus. 2°. Bienfaisance. Les dix mille francs consacrés à cette destination vont également alimenter l'industrie. ils parviennent au boulanger, au boucher, au marchand d'habits et de meubles. seulement, le pain, la viande, les vêtements ne servent pas directement à Ariste, mais à ceux qu'il s'est substitués. or, cette simple substitution d'un consommateur à un autre n'affecte en rien l'industrie générale. Qu'Ariste dépense cent sous

ou qu'il prie un malheureux de le dépenser à sa place, c'est tout un.

3e. Services d'amitié. L'ami à qui Ariste prête ou donne dix mille francs ne les reçoit pas pour les enfouir. Cela répugne à l'hypothèse. Il s'en sert pour payer des marchandises ou des dettes. Dans le premier cas, l'industrie est encouragée. Osera-t-on dire qu'elle ait plus à gagner à l'achat par Mondor d'un pur-sang de 10,000 fr. qu'à l'achat par Ariste ou son ami de 10,000 fr. d'étoffes? Que si cette somme sert à payer une dette, tout ce qui en résulte, c'est qu'il apparaît un troisième personnage, le créancier, qui touchera les 10,000 fr., mais qui certes les emploiera à quelque chose dans son commerce, son usine ou son exploitation. C'est un intermédiaire de plus entre Ariste et les ouvriers. Les noms propres changent, la dépense reste, et l'encouragement à l'industrie aussi.

4e. Epargne. — Restent les 10,000 fr. épargnés. — Or c'est ici qu'au point de vue de l'encouragement aux arts, à l'industrie, au travail, aux ouvriers, Mondor paraît très-supérieur à Ariste, encore que, sous le rapport moral, Ariste se montre quelque peu supérieur à Mondor.

Ce n'est jamais sans un malaise physique, qui va jusqu'à la souffrance, que je vois l'apparence de telles contradictions entre les grandes lois de la nature. Si l'humanité était réduite à opter entre deux partis, dont l'un blesse ses intérêts et l'autre sa conscience, il ne nous resterait qu'à désespérer de son avenir. Heureusement il n'en est pas ainsi. — Et pour voir Ariste reprendre sa supériorité économique, aussi bien que sa supériorité morale, il suffit de comprendre ce consolant axiome, qui n'en est pas moins vrai, pour avoir une physionomie paradoxale: "Epargner, c'est dépenser".

Quel est le but d'Ariste, en économisant 10,000 fr.? Est-ce d'enfouir deux mille pièces de cent sous dans une cachette de son jardin? non certes, il entend grossir son capital et son revenu. En conséquence, ces argents qu'il n'emploie pas à acheter des satisfactions personnelles, (il se prive, le pauvre homme, pauvrette!) il s'en sert pour acheter des ~~maisons~~ terres, une maison, des rentes sur l'Etat, des actions industrielles, ou bien il le place chez un négociant ou un banquier. Suivez les écus dans toutes les hypothèses, et vous vous convaincrez que, par l'intermédiaire des vendeurs ou emprunteurs, ils vont alimenter du travail ~~pour~~ aussi sûrement que si Ariste, à l'exemple de son frère, les eût échangés contre des meubles, des bijoux et des chevaux. (Ah! ouida! Et continuons le déroulement du sophisme. Voyons un peu Bastiat économiste.)

Car, lorsqu'Ariste achète pour 10,000 fr. de terre ou de rente, il est déterminé par la considération qu'il n'a pas besoin de dépenser cette somme, puisque c'est ce dont vous lui faites un grief.

Mais, de même, celui qui lui vend la terre ou la rente, est déterminé par cette considération qu'il a besoin de dépenser les 10,000 fr. d'une manière quelconque. (Qu'en savez-vous? il y a ici une équivoque dans le mot dépenser. ~~Dépenser~~ Est-ce dépenser en achats d'objets que l'on consomme, ou dépenser en placement quelconque? Ariste n'en sait rien et peu lui importe. Il achète une terre ou une ~~rente~~ invention. Il aurait son capital et son revenu par un fermage ou par une rente. Rente et fermage sont un prélèvement capitaliste sur le travail d'autrui. Quant au vendeur de l'immeuble ou de l'inscription, pourquoi, dans cette opération, ne chercherait-il pas le moyen d'obtenir de son capital un revenu supérieur, ~~même~~ par un placement plus productif?)

De telle sorte, continue Bastiat, que la dépense se fait, dans tous les cas, ou par Ariste ou par ceux qui se substituent à lui.

(Ceci est une escobarderie qui prouve la mauvaise foi de l'auteur. Il sent bien qu'Ariste fait un acte d'égoïsme et d'exploitation, et il cherche à le déguiser sous la prétendue dépense que doit faire le vendeur. A supposer en effet que le vendeur eût besoin d'argent pour une consommation quelconque, Ariste n'en commet pas moins son acte usuraire.) Au point de vue de la classe ouvrière, de l'encouragement au travail, il n'y a donc, entre la conduite d'Ariste et de Mondor, qu'une différence. La dépense de Mondor étant directement accomplie par lui, et autour de lui, on la voit. Celle d'Ariste s'exécutant en partie par des intermédiaires et au loin, on ne la voit pas. Mais au fait, et pour qui sait rattacher les effets aux causes, celle qu'on ne voit pas est aussi certaine que celle qu'on voit. Ce qui le prouve, c'est que dans les deux cas, les écus circulent, et qu'il n'en reste pas plus dans le coffre-fort du sage que dans celui du dissipateur.

(Sans doute les écus circulent, mais à quelle condition? Les usuriers aussi font circuler leurs espèces. mais elle coûte cher cette circulation.)

Bastiat continue: il est donc faux de dire que l'Epargne fait un tort actuel à l'industrie. Sous ce rapport, elle est tout aussi bienfaisante que le luxe.

(Mensonge. Le luxe n'est pas bienfaisant, et au contraire. mais il est moins malfaisant que l'épargne. Du moins il restitue le numéraire à l'échange

22

sans prime et au pair.]

Mais combien ne lui est-elle pas supérieure, si la pensée, au lieu de se renfermer dans l'heure qui fuit, embrasse une longue période!

Dix ans se sont écoulés. Que sont devenus Mondor et sa fortune, et sa grande popularité? tout cela est évanoui. Mondor est ruiné. Loin de répandre soixante mille francs, tous les ans, dans le corps social, il lui est peut-être à charge. En tout cas, il ne fait plus la joie de ses fournisseurs. il ne compte plus comme promoteur des arts et de l'industrie. il n'est plus bon à rien pour les ouvriers, non plus que sa race, qu'il haïne dans la détresse.

Au bout de même dix ans, Ariste, non seulement continue à jeter tous ses revenus dans la circulation, mais il y jette de revenus croissants d'année en année. il grossit le capital National, c'est-à-dire le fonds qui alimente le salaire, et comme c'est de l'importance de ce fonds que dépend la demande des bras, il contribue à accroître progressivement la rémunération de la classe ouvrière. Vient-il à mourir, il laisse des enfants qu'il a mis à même de le remplacer dans cette œuvre de progrès et de civilisation. Sous le rapport moral, ~~l'économie~~ la supériorité de de l'Epargne sur le luxe est incontestable. il est consolant de penser qu'il en est de même, sous le rapport économique, pour quiconque, ne s'arrêtant pas aux effets immédiats des phénomènes, sait pousser ses investigations jusqu'à leurs effets définitifs.

— observations. il y a sur cette thèse, une flagellation d'importance à administrer aux économistes. Cette page de Bastiat est un chef-d'œuvre de d'hypocrisie, de mauvaise foi, de jésuitisme et de fausseté. Cette question est traitée ailleurs. Passons à d'autres sophismes.

Toujours le pamphlet: Ce qu'on voit et ne voit pas. article Machines, page 368, tome 5.

"Malédiction sur les Machines!" voilà le cri qui s'élève du préjugé vulgaire. Mais, maudire les machines, c'est maudire l'esprit humain.

(Suit une tirade facile contre les ennemis et les destructeurs de machines. Sur ce terrain, les économistes font rage, trop heureux de trouver un prétexte tolérable à leurs déclamations. Mais tout ce tapage n'empêche pas leur impuissance à justifier les Machines du mal qu'elles causent dans l'ordre actuel.

Là, de condamnation plus terrible de cet ordre social que son incompatibilité avec l'emploi bienfaisant des machines. « L'économie politique ne le tirera jamais de là. Voyez les démonstrations de Bastiat. Toujours subtil et lucide, il fausse ses arguments sous toutes sortes de masques. mais il perd sa peine. Il dit, page 371.

23
413

"Jacques Bonhomme avait deux francs qu'il devait gagner à deux ouvriers. mais voici qu'il imagine un arrangement de cordes et de poids qui abrège le travail de moitié. Donc il obtient la même satisfaction, épargne un franc et congédie un ouvrier. C'est ce qu'on voit. Et ne voyant que cela, on dit: "Voilà comment la misère suit la civilisation. Voilà comment la liberté est fatale à l'Egalité! Et l'esprit humain a fait une conquête, et aussitôt un ouvrier est à jamais tombé dans le gouffre du paupérisme." Je le veux cependant que Jacques Bonhomme continue à faire travailler les deux ouvriers, mais il ne leur donnera plus que dix sous à chacun, car ils se feront concurrence entre eux et s'offriront au rabais. C'est ainsi que les Riches deviennent toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres. il faut refaire la société. Belle conclusion et digne de l'époque!

Heureusement sophisme et conclusion, tout cela est faux, parce que derrière la moitié du phénomène qu'on voit, il y a l'autre moitié qu'on ne voit pas. on ne voit pas le franc épargné par Jacques Bonhomme et les effets nécessaires de cette épargne.

Puisque Jacques Bonhomme ne dépense plus qu'un franc en main-d'œuvre, il lui reste un autre franc. Si donc, il y a dans le monde un ouvrier qui offre ses bras inoccupés, il y a aussi dans le monde un capitaliste qui offre son franc inoccupé. Ces deux éléments se rencontrent et se combinent.

Il est clair comme le jour qu'entre l'offre et la demande du travail, entre l'offre et la demande du salaire, le rapport n'est nullement changé. d'invention et un ouvrier, payé avec le premier franc, font maintenant l'œuvre qu'accomplissaient auparavant deux ouvriers. Le second ouvrier, payé avec le second franc, réalise une œuvre nouvelle. Qu'y a-t-il donc de changé dans le monde? il y a une satisfaction nationale de plus, en d'autres termes, l'invention est une conquête gratuite, un profit gratuit pour l'humanité.

De la forme que j'ai donnée à ma démonstration, on pourra tirer cette conséquence: " c'est le capitaliste qui recueille tout le fruit des machines. la classe salariée, si elle en souffre momentanément, n'en profite jamais, puisque, d'après vous-même, elles déplacent une portion du travail national sans le diminuer d'est vrai, mais aussi

2/

24/ sans l'augmenter." Il n'entre pas dans le plan de cet opuscule de résoudre toutes les objections. Son seul but est de combattre un préjugé vulgaire, très-dangereux et très-répandu. Je voulais prouver qu'une machine nouvelle ne met en disponibilité un certain nombre de bras qu'en mettant aussi et forcément, en disponibilité la rémunération qui les salarie. Ces bras et cette rémunération se combinent pour produire ce qu'il était impossible de produire avant l'invention. D'où il suit qu'elle donne pour résultat définitif un accroissement de satisfactions, à travail égal.

Qui recueille cet excédant de satisfactions? Oui, c'est d'abord le Capitaliste, l'inventeur, le premier qui se sert avec succès de la machine, et c'est là la récompense de son génie et de son audace. Dans ce cas, ainsi que nous venons de le voir, il réalise sur les frais de production, une économie, laquelle, de quelque manière qu'elle soit dépensée, et elle l'est toujours, occupe juste autant de bras que la machine en a fait renvoyer. (Fausseté et impossibilité absolues) mais bientôt la concurrence le force à baisser son prix de vente dans la mesure de cette économie elle-même. Et alors, ce n'est plus l'inventeur qui recueille le bénéfice de l'invention, c'est l'acheteur du produit, le consommateur, le public, y compris les ouvriers, en un mot, c'est l'humanité.

Et ce qu'on ne voit pas, c'est que l'épargne, ainsi procurée à tous les consommateurs, forme un fonds où le salaire puise un élément, qui remplace celui que la machine a tari. Ainsi, en reprenant l'exemple ci-dessus, Jacques Bonhomme obtient un produit en dépensant deux francs en salaires. Grâce à son invention, la main d'œuvre relative coûte plus qu'un franc. Tant qu'il vend le produit au même prix, il y a un ouvrier de moins occupé à faire ce produit spécial, c'est ce qu'on voit. mais il y a un ouvrier de plus occupé par le franc que Jacques Bonhomme a épargné, c'est ce qu'on ne voit pas.

Lorsque, par la marche naturelle des choses, Jacques Bonhomme est réduit à baisser d'un franc le prix du produit, alors il ne réalise plus une épargne: alors il ne dispose plus d'un franc pour commander au travail national une production nouvelle. Mais à cet égard, son acquéreur est mis à sa place, et cet acquéreur, c'est l'humanité. Quiconque achète le produit le paie un franc de moins, épargne un franc, et tient nécessairement cette épargne au service du fonds des salaires. C'est encore ce qu'on ne voit pas.

On a donné, de ce problème des machines, une autre solution fondée sur des faits. On a dit: la machine réduit les frais de production et fait baisser le prix du produit. la baisse du prix provoque un accroissement de consommation, laquelle nécessite un accroissement de production, et en définitive, l'intervention d'autant d'ouvriers en plus, après l'invention qu'il en fallait avant. On cite à l'appui l'imprimerie, la filature, la presse, &c.

464 25

Cette démonstration n'est pas scientifique. il faudrait en conclure que, si la consommation du produit spécial dont il s'agit, reste stationnaire ou à peu près, la machine nuirait au travail. — Ce qui n'est pas. L'économie, réalisée par les consommateurs, irait salarier tout le travail que la machine a rendu inutile et provoquer un développement nouveau de toutes les industries. Les journaux qui étaient à 80 fr. sont à 48. il n'est pas certain que les 32 fr. d'économie réalisée se portent sur la presse. Si elle ne l'ils ne prennent pas cette direction, ils en prennent une autre. on se nourrit, on s'habille, on se loge mieux. ainsi les industries sont solidaires. Ce qui est économisé sur l'une profite à toutes. Ce qui importe, c'est de bien comprendre que jamais, au grand jamais, les économies n'ont lieu aux dépens du travail et du salaire.

Observations. — Cette affirmation si tranchante est le contre-pied de la vérité. Toutes les économies se font aux dépens du salaire et du travail. Dans l'ordre actuel, l'invention d'une machine, en remplaçant un certain nombre de bras par la mécanique, met à pied les ouvriers pour un temps variable. il arrive que ces travailleurs mis à pied soient occupés aussitôt par le capital nouveau qui résulte de l'économie réalisée. L'événement prouve constamment le contraire. Et l'introduction d'une machine laisse toujours en chômage les ouvriers remplacés, pendant et on comprend fort bien qu'ils ne puissent pas trouver immédiatement d'autres occupations. il n'existe aucun motif pour que ces occupations s'improvisent en 48 heures, ou même dans un mois. C'est par suite de l'économie résultant de la nouvelle machine que les consommateurs peuvent écouler une production plus abondante. Dans tous les cas, il y a chômage forcé, de plus, baisse des salaires, par suite de l'offre des bras inoccupés, double source de misère qui se prolonge.

Lorsque l'équilibre commence à se rétablir, la situation nouvelle est celle-ci: tout le bénéfice provenant de la découverte du procédé mécanique va au capital. Le salaire baisse juste en proportion de l'économie survenue. La somme du capital s'accroît et crée des centres d'industrie pour occuper les bras rendus disponibles; mais le sort du travailleur n'est point amélioré. Le capital salarie une plus grande quantité de travail, cela est vrai, Du reste toujours aux mêmes conditions désormais d'autrefois.

Pamphlet : Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. — article - Beaux arts

... je suis de ceux, je l'avoue, qui pensent que le droit, l'impulsion doit venir d'en bas, non d'en haut, des citoyens, non du législateur, et la doctrine contraire me semble conduire à l'anéantissement de la liberté et de la dignité humaine. Mais, par une déduction aussi fausse qu'injuste, sait-on de quoi on accuse les économistes? c'est, quand ils repoussent la Subvention, de repousser la chose subventionnée. Ainsi, demandons-nous que l'état n'intervienne pas, par l'impôt, dans les matières religieuses? nous sommes des athées. Demandons-nous que l'Etat n'intervienne pas, par l'impôt, dans l'éducation? nous haïssons les lumières. . . . . .

Capital et rente, pamphlet. Tome V, page 28

j'adresse cet écrit aux ouvriers de Paris, particulièrement à ceux qui se sont rangés sous la bannière de la Démocratie Socialiste. J'y traite ces deux questions:

1°_ Est-il conforme à la nature des choses et à la justice que le capital produise une rente?

2°_ Est-il conforme à la nature des choses et à la justice que la rente du capital soit perpétuelle?

Les ouvriers de Paris voudront bien reconnaître qu'on ne saurait agiter une sujet plus important. Depuis le commencement du monde, il avait été reconnu, du moins en fait, que le capital devait produire un intérêt. Dans ces derniers temps, on affirme que c'est précisément là l'erreur sociale qui est la cause du paupérisme et de ~~l'injustice~~ l'inégalité. Il est donc bien essentiel de savoir à quoi s'en tenir.

En définitive, on arme le travail contre le capital. Tant mieux si ces deux puissances sont antagoniques! et que la lutte soit bientôt finie! Mais si elles sont harmoniques, la lutte est le plus grand des ~~maux~~ maux qu'on puisse infliger à la société. Vous voyez donc bien, ouvriers, qu'il n'y a pas de question plus importante que celle-ci: La rente du capital est-elle ou non légitime? Dans le premier cas, vous devez renoncer immédiatement à la lutte vers laquelle on vous pousse. Dans le second, vous devez la mener vivement et jusqu'au bout. ~~Il est donc bien essentiel de savoir à quoi s'en tenir.~~

— Car si le prélèvement d'un intérêt au profit du capital est une iniquité, c'est à bon droit que les travailleurs se soulèvent contre l'ordre social actuel; et on a beau leur dire qu'ils ne doivent avoir recours qu'aux moyens légaux et pacifiques, c'est là une recommandation hypocrite. Quand il y a d'une côté un homme fort, savant et volé, et de l'autre un homme faible, riche et voleur, il est assez singulier qu'on dise au premier, avec l'espoir de le persuader: "attends que ton oppresseur renonce volontairement à l'oppression ou qu'elle cesse d'elle-même!" Cela ne peut pas être, et ceux qui enseignent que le capital est stérile par nature, doivent s'attendre à ce que l'appât qu'ils provoquent une lutte terrible et immédiate.

Si, au contraire, l'intérêt du capital est naturel, légitime, conforme au bien général, aussi favorable à l'emprunteur qu'au prêteur, les publicistes qui le nient, les tribuns qui exploitent cette prétendue plaie sociale, conduisent les ouvriers à une lutte insensée, injuste, qui ne peut avoir d'autre issue que le malheur de tous.

(Mettre ici:) En définitive, on arme le capital, 88 (le paragraphe encadré au bas de la page précédente. - Suivre ceci:

Productivité du capital, perpétuité de la rente. Ce question, sont difficiles à traiter. je m'efforcerai d'être clair. Pour cela, j'aurai recours à l'exemple plus qu'à la démonstration, ou plutôt je mettrai la démonstration dans l'exemple.

Je commence par convenir qu'à la première vue, il doit vous paraître singulier que le capital prétende à une rémunération, et surtout à une rémunération perpétuelle. Vous devez vous dire: Voilà deux hommes. L'un travaille soir et matin, se

. . . . . .

. . . . . de l'échange c'est le domaine principal tome 5, page 34

de l'économie politique, parceque c'est, de beaucoup, le mode le plus fréquent de la transmission des propriétés, selon des conventions libres et volontaires, dont cette science étudie les lois et les effets. A proprement parler, l'échange, c'est la mutualité de services. Les parties se disent entr'elles: "Donne-moi ceci et je te donnerai cela." ou bien: "Fais ceci pour moi et je ferai cela pour toi." il est bon de remarquer que la seconde formule est toujours impliquée dans la première. Quand on dit: "fais ceci pour moi et je ferai cela pour toi," on propose d'échanger service contre service.

Pamphlet : ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. — article — Beaux-arts

. . . . . je suis de ceux, je l'avoue, qui pensent que le choix, l'impulsion doit venir d'en bas, non d'en haut, des citoyens, non du législateur, et la doctrine contraire me semble conduire à l'anéantissement de la liberté et de la dignité humaine. Mais, par une déduction aussi fausse qu'injuste, sait-on de quoi on accuse les économistes? c'est, quand ils repoussent la subvention, de repousser la chose subventionnée. Ainsi, demandons-nous que l'état n'intervienne pas, par l'impôt, dans les matières religieuses? nous sommes des athées. Demandons-nous que l'Etat n'intervienne pas, par l'impôt, dans l'éducation? nous haïssons les lumières . . . . . .

Capital et rente, pamphlet. Tome V, page 28

J'adresse cet écrit aux ouvriers de Paris, particulièrement à ceux qui se sont rangés sous la bannière de la Démocratie socialiste. J'y traite ces deux questions:

1° — Est-il conforme à la nature des choses et à la justice que le capital produise une rente?

2° — Est-il conforme à la nature des choses et à la justice que la rente du capital soit perpétuelle?

Les ouvriers de Paris voudront bien reconnaître qu'on ne saurait agiter un sujet plus important. Depuis le commencement du monde, il avait été reconnu, du moins en fait, que le capital devait produire un intérêt. Dans ces derniers temps, on affirme que c'est précisément là l'erreur sociale qui est la cause du paupérisme et de ~~l'iniquité~~ l'inégalité. Il est donc bien essentiel de savoir à quoi s'en tenir.

En définitive, on arme le travail contre le capital. Tant mieux si ces deux puissances sont antagoniques! et que la lutte soit bientôt finie! Mais si elles sont harmoniques, la lutte est le plus grand des ~~mot~~ maux qu'on puisse infliger à la société. Vous voyez donc bien, ouvriers, qu'il n'y a pas de question plus importante que celle-ci: La rente du capital est-elle ou non légitime? Dans le premier cas, vous devez renoncer immédiatement à la lutte vers laquelle on vous pousse. Dans le second, vous devez la mener vivement et jusqu'au bout. ~~il est donc bien essentiel de savoir à quoi s'en tenir.~~

Car si le prélèvement d'un intérêt au profit du capital est une iniquité, c'est à bon droit que les travailleurs se soulèvent contre l'ordre social actuel; et on a beau leur dire qu'ils ne doivent avoir recours qu'aux moyens légaux et pacifiques, c'est là une recommandation hypocrite. Quand il y a d'un côté un homme fort pauvre et volé, et de l'autre un homme faible, riche et voleur, il est assez singulier qu'on dise au premier, avec l'espoir de le persuader: "attends que ton oppresseur renonce volontairement à l'oppression ou qu'elle cesse d'elle-même." Cela ne peut pas être, et ceux qui enseignent que le capital est stérile par nature, doivent savoir qu'ils provoquent une lutte terrible et immédiate.

Si, au contraire, l'intérêt du capital est naturel, légitime, conforme au bien général, aussi favorable à l'emprunteur qu'au prêteur, les publicistes qui le nient, les tribuns qui exploitent cette prétendue plaie sociale, conduisent les ouvriers à une lutte insensée, injuste, qui ne peut avoir d'autre issue que le malheur de tous.

(mettre ici:) En définitive, on arme le capital, §§ (le paragraphe encadré au bas de la page précédente. — Ensuite ceci:

Productivité du capital, perpétuité de la rente. Ces questions sont difficiles à traiter. Je m'efforcerai d'être clair. Pour cela, j'aurai recours à l'exemple plus qu'à la démonstration, ou plutôt je mettrai la démonstration dans l'exemple.

Je commence par convenir qu'à la première vue, il doit vous paraître singulier que le capital prétende à une rémunération, et surtout à une rémunération perpétuelle. Vous devez vous dire: Voilà deux hommes. L'un travaille soir et matin, §§

. . . . . .

tome 5, Page 34 . . . . . L'échange c'est le domaine principal de l'économie politique, parceque c'est, de beaucoup, le mode le plus fréquent de la transmission des propriétés, selon des conventions libres et volontaires, dont cette science étudie les lois et les effets. A proprement parler, l'échange, c'est la mutualité des services. Les parties se disent entr'elles: "Donne-moi ceci et je te donnerai cela." ou bien: "Fais ceci pour moi et je ferai cela pour toi." il est bon de remarquer que la seconde formule est toujours impliquée dans la première. Quand on dit: "fais ceci pour moi et je ferai cela pour toi," on propose d'échanger service contre service.

De même, quand on dit : "Donne-moi ceci et je te donnerai "cela", c'est comme si l'on disait : "~~Donne-moi~~ je te donne ceci que j'ai fait (ou que tu n'as pas fait, mon bon homme), cède-moi cela que tu ~~n'as pas fait~~ as fait". Le travail est passé, au lieu d'être actuel. Mais l'échange n'en est pas moins gouverné par l'appréciation comparée des deux services, en sorte qu'il est très-vrai de dire que le principe de la valeur est dans les services rendus et reçus à l'occasion des produits échangés, plutôt que dans les produits eux-mêmes.

En réalité, les services ne s'échangent presque jamais directement. il y a un intermédiaire qu'on appelle monnaie. Paul a confectionné un habit, contre lequel il veut recevoir un peu de pain, un peu de vin, un peu d'huile, une visite du médecin, une place au parterre, &c. L'échange ne se peut accomplir en nature. Que fait Paul ? il échange d'abord son habit contre de l'argent, ce qui s'appelle vente. Puis il échange encore cet argent contre les objets qu'il désire, ce qui se nomme achat. Ce n'est qu'alors que la mutualité des services a fini son évolution. Ce n'est qu'alors que le travail et la satisfaction se balancent dans le même individu. Ce n'est qu'alors qu'il peut dire : "j'ai fait ceci pour la société, elle a fait "cela pour moi." En un mot, ce n'est qu'alors que l'échange est réellement accompli. Rien n'est donc plus exact que cette observation de J. B. Say : "Depuis l'introduction "de la monnaie, chaque échange se décompose en deux facteurs, la vente et l'achat. "C'est la réunion de ces deux facteurs qui constitue l'échange complet."

Il faut dire aussi que la constante apparition de l'argent dans chaque échange a bouleversé et égaré toutes les idées. L'homme, ouvrier, a fini par croire que l'argent était la vraie richesse, et que le multiplier, c'était multiplier les services et les produits. De là le régime prohibitif et le papier-monnaie. De là ~~le~~ le célèbre aphorisme : "Ce que l'un gagne, "l'autre le perd", et autres erreurs ruineuses. . . . . .

Page 36. . Je me suis un peu étendu sur l'Echange, quoique j'aie à m'occuper principalement du Prêt. Mon excuse est que, selon moi, il y a

dans le prêt un véritable échange, un véritable service rendu par le prêteur et qui met un service équivalent à la charge de l'emprunteur, deux services dont la valeur comparée ne peut être appréciée, comme celle de tous les services possible, que par la liberté.

Or, s'il en est ainsi, la parfaite légitimité de ce qu'on nomme loyer, fermage, intérêt, sera expliquée et justifiée. Considérons donc le Prêt.

Supposons que deux hommes échangent deux services ou deux choses dont l'équivalence soit à l'abri de toute contestation. Supposons par exemple que Pierre dise à Paul : "Donne-moi dix pièces de dix sous contre "une pièce de cinq francs." il n'est pas possible d'imaginer une équivalence plus incontestable. Quand ce troc est fait, aucune des parties n'a rien à réclamer à l'autre. Les services échangés se valent. il résulte de là que si l'une des parties veut introduire dans le marché une clause additionnelle qui lui soit avantageuse et qui soit défavorable à l'autre partie, il faudra qu'elle consente à une seconde clause qui rétablisse l'équilibre et la loi de justice.

Voir l'injustice dans cette seconde clause de compensation, voilà certainement qui serait absurde. Cela posé, supposons que Pierre, après avoir dit à Paul : "Donne-moi dix pièces de dix sous, je te donnerai une pièce "de cent sous", ajoute : "tu me donneras les dix pièces de dix sous actuellement, "et moi je ne te donnerai la pièce de cent sous que dans un an" ; il est bien évident que cette nouvelle proposition change les charges et les avantages du marché, qu'elle altère la proportion des deux services.

Ne saute-t-il pas aux yeux en effet, que Pierre demande à Paul un service nouveau, supplémentaire et d'une autre espèce ? N'est-ce pas comme s'il disait : "rends-moi le service de me laisser utiliser à mon profit "pendant un an cinq francs qui t'appartiennent et que tu pourrais utiliser pour "toi-même." ? Et quelle bonne raison peut-on avoir de soutenir que Paul est tenu de rendre gratuitement ce service spécial, qu'il ne doit rien demander de

plus en vue de cette exigence, que l'État doit intervenir pour le forcer de la subir? Comment comprendre que le publiciste qui prêche au peuple une telle doctrine, la concilie avec son principe: la mutualité de services?

J'ai introduit ici le Numéraire. J'y ai été conduit par le désir de mettre en présence deux objets d'échange d'une égalité de valeur parfaite et incontestable. Je voulais prévenir des objections. Mais, à un autre point de vue, ma démonstration eût été plus frappante encore, si j'avais fait porter la Convention sur les services ou les produits eux-mêmes.

Supposez, par exemple, une maison et un navire de valeurs si parfaitement égales que leurs propriétaires soient disposés à les échanger troc pour troc, sans soulte ni remise. En effet, le marché se conclut par devant notaire. au moment de se mettre réciproquement en possession, l'armateur dit au citadin: "Fort bien! la transaction est faite, et rien ne prouve mieux sa parfaite équité que notre libre et volontaire consentement.

" nos conditions ainsi fixées, je viens vous proposer une petite modification pratique. C'est que vous me livrerez bien votre maison aujourd'hui, mais moi, je ne vous mettrai en possession de mon navire que dans un an, et la raison qui me détermine à vous faire cette demande, c'est que, pendant cette année de tempête, je puis utiliser le navire." Pour ne pas nous embarrasser dans les considérations relatives à la détérioration des objets de l'objet prêté, je supposerai que l'armateur ajoute: " je m'obligerai à vous remettre au bout de l'an le navire " dans l'état où il est aujourd'hui."

Je le demande à tout homme de bonne foi, le citadin se trouve-t-il pas en droit de répondre: " la nouvelle clause que vous me proposez change entièrement la proportion ou l'équivalence des services échangés. Par elle, je serai privé, pendant un an, tout à la fois, de ma maison et de votre navire. Par elle, vous utiliserez l'une et l'autre. Si, en l'absence de cette clause, le troc pour troc était juste, par cette raison même, la clause m'est onéreuse. Elle stipule un avantage pour vous, et un désavantage pour moi. C'est un service nouveau que vous me demandez. J'ai donc le droit de vous le refuser, ou de vous demander en compensation un service équivalent."

Si les parties tombent d'accord sur cette compensation, dont le principe est incontestable, on pourra distinguer aisément deux transactions dans une, deux échanges de services dans un. Il y a d'abord le troc de la maison contre le navire. Il y a ensuite le délai accordé par l'une des parties, et la compensation corrélative à ce délai, concédée par l'autre. Ces deux nouveaux services prennent les noms génériques et abstraits de crédit et intérêt. Mais les noms ne changent pas la nature des choses, et je défie qu'on ose soutenir qu'il n'y a pas là, au fond, service contre service, ou mutualité de services. Dire que l'un de ces services ne provoque pas l'autre, dire que le premier doit être rendu gratuitement, à moins d'injustice, c'est dire que l'injustice consiste dans la réciprocité des services, que la justice consiste à ce que l'une des parties donne et ne reçoive pas, ce qui est contradictoire dans les termes.

Pour donner une idée complète de l'intérêt et de son mécanisme, qu'il ne soit pas mis de recourir à deux ou trois appendices. Mais avant, je dois dire quelques mots du Capital.

Il y a des personnes qui se figurent que le capital c'est de l'argent, et c'est précisément pourquoi on nie sa productivité. Car, comme le dit Mr Thiers, les écus ne font pas doués de la faculté de se reproduire. Mais il n'est pas vrai que Capital soit synonime d'argent. Avant la découverte des métaux précieux, il y avait des capitalistes dans le monde, et j'ose même dire qu'alors, comme aujourd'hui, chacun l'était à quelque degré.

Qu'est-ce donc que le Capital? il se compose de trois choses:

1°- de matériaux sur lesquels les hommes travaillent, quand ces matériaux ont déjà une valeur communiquée par un effort humain quelconque, qui ait mis en eux le principe de la rémunération: laine, cuir, lin, soie, bois, &c.

2° de instruments dont ils se servent pour travailler: outils, machines, navires, voitures, &c.

3°- des provisions qu'ils consomment pendant la durée du travail: Vivres, étoffes, maisons, &c. Sans ces choses, le travail de l'homme serait inapte ou à peu près nul, et cependant ces choses ont elles-mêmes exigé un long travail, surtout à l'origine. Voilà pourquoi on attache un grand prix à les posséder, et c'est aussi la raison pour laquelle il est parfaitement légitime de les échanger et vendre, d'en tirer avantage, si on les met en œuvre, d'en tirer une rémunération, si on les prête.

J'arrive à mes anecdotes.

2/32

Le sac de blé.

Mathurin, d'ailleurs pauvre comme Job, et réduit à gagner sa vie au jour le jour, était cependant propriétaire, par je ne sais quel héritage, d'un beau lopin de terre inculte. Il souhaitait ardemment le défricher. "Hélas! se disait-il, creuser des fossés, élever des clôtures, défoncer le sol, le débarrasser de ronces, et de pierres, l'ameublir, l'ensemencer, tout cela pourrait bien me donner à manger dans un an ou deux, mais non certes aujourd'hui et demain. Il m'est impossible de me livrer à la culture avant d'avoir préalablement accumulé quelques provisions qui me fassent subsister jusqu'à la récolte, et j'apprends, par expérience, que le travail antérieur est indispensable pour rendre vraiment productif le travail actuel.

Le bon Mathurin ne se borna pas à faire ces réflexions. Il prit aussi la résolution de travailler à la journée et de faire des épargnes, sur son salaire, pour acheter une bêche et un sac de blé, choses sans lesquelles il faut renoncer aux plus beaux projets agricoles. Il fit si bien, il fut si actif et si sobre, qu'enfin il se vit en possession du bienheureux sac de blé. "Je le porterai au moulin, dit-il, et j'aurai là de quoi vivre jusqu'à ce que mon champ se couvre d'une riche moisson."

Comme il allait partir, Jérôme vint lui emprunter son trésor. "Si tu veux me prêter ce sac de blé, disait Jérôme, tu me rendras un grand service, "car j'ai en vue un travail très-lucratif, qu'il m'est impossible d'entreprendre, "faute de provisions pour vivre jusqu'à ce qu'il soit terminé."

"J'étais dans le même cas, répondit Mathurin, et maintenant j'ai du pain assuré pour quelques mois, je l'ai gagné aux dépens de mes bras et de mon estomach. Sur quel principe de justice serait-il maintenant convenu à la réalisation de ton entreprise et non de la mienne?

On peut penser que le marché fut long. Il se termina cependant, et voici sur quelles bases: 1°, Jérôme promit de rendre au bout de l'an un sac de blé de même qualité, de même poids, sans qu'il y manquât un seul grain." Cette première clause est de toute justice, disait-il, sans elle, Mathurin ne prêterait pas, il donnerait. 2°- il s'obligea à livrer cinq litres de blé en sus de l'hectolitre. Cette clause n'est pas moins juste que l'autre, pensait-il. Sans elle, Mathurin me rendrait un service sans compensation. Il s'infligerait une privation, il renoncerait à sa chère entreprise,

il me mettrait à même d'accomplir la mienne, il me ferait jouir, pendant un an, du fruit de mes épargnes et tout cela gratuitement. Puisqu'il ajourne son défrichement, puisqu'il me met à même de réaliser un travail lucratif, il est bien naturel que je le fasse participer, dans une mesure quelconque, à des profits que je ne devrai qu'à son sacrifice. De son côté, Mathurin, qui était quelque peu clerc, faisait ce raisonnement. Puisqu'en vertu de la première clause, le sac de blé me rentrera au bout de l'an, se disait-il, je pourrai le prêter de nouveau. Il me reviendra à la seconde année. Je le prêterai encore et ainsi de suite pendant l'éternité. Cependant, je ne puis nier qu'il aura été mangé depuis longtemps. Voilà qui est bizarre, que je sois éternellement propriétaire d'un sac de blé, bien que celui que j'ai prêté ait été détruit à jamais. Mais cela s'explique. Il aura été détruit au service de Jérôme. Il mettra Jérôme en mesure de produire une valeur supérieure, et par conséquent Jérôme pourra me rendre un sac de blé ou la valeur, sans éprouver aucun dommage au contraire. Et quant à moi, cette valeur doit être ma propriété, tant que je ne la détruirai pas à mon usage. Si je m'en étais servi pour défricher ma terre, je l'aurais bien retrouvée sous forme de belle moisson. Au lieu de cela, je la prête, je dois la retrouver sous forme de restitution.

Je tire de la seconde clause un autre enseignement. Au bout de l'an, il me rentrera cinq litres de blé en sus de ceux-ci que je viens de prêter. Si donc, je continuais à travailler à la journée, et à épargner sur mon salaire, comme j'ai fait, dans quelque temps, je pourrais prêter deux sacs de blé, puis trois, puis quatre, et lorsque j'en aurais placé un assez grand nombre, pour pouvoir vivre sur la somme de ces rétributions de cinq litres, afférentes à chacun d'eux, il me serait permis de prendre, sur mes vieux jours, un peu de repos.

Mais quoi! En ce cas, ne vivrais-je pas aux dépens d'autrui? Non, certes, puisqu'il vient d'être reconnu qu'en prêtant je rends service, je perfectionne le travail de mes emprunteurs, et ne prélève qu'une faible partie de ces excédants de production, dû à mon prêt et à mes épargnes. C'est une chose merveilleuse que l'homme puisse ainsi réaliser un loisir qui ne nuit à personne et ne saurait être jalousé sans injustice. — Amen.

La maison

Mondor avait une maison. Pour la construire, il n'avait rien extorqué à qui que ce soit. Il la devait à son travail personnel, ou, ce qui est identique, à du travail équitablement rétribué. Son premier soin fut de passer un marché avec un architecte, en vertu duquel, moyennant cent écus par an, celui-ci s'obligeait à entretenir la maison toujours en bon état.

Mondor se félicitait déjà de 4 jours heureux qu'il allait couler dans cet asile, déclaré sacré par notre constitution. Mais Valère prétendit en faire sa demeure. "Y pensez-vous? dit Mondor. C'est moi qui l'ai construite. Elle m'a coûté dix ans de pénibles travaux, et c'est vous qui en jouiriez!" On convint de s'en rapporter à des juges. On ne fut pas chercher de profonds économistes, il n'y en avait pas dans le pays. Mais on choisit des hommes justes et de bon sens. Cela revient au même. (Oh sûr!) Économie politique, justice, bon sens, c'est tout un. (Oh sûr!) Or, voici ce que les juges décidèrent.

Si Valère veut occuper pendant un an la maison de Mondor, il sera tenu de la soumettre à trois conditions. La première, de déguerpir au bout de l'an et de rendre la maison en bon état, sauf les dégradations inévitables qui résultent de la seule durée. La seconde, de rembourser à Mondor les 300 fr. que celui-ci paie annuellement à l'architecte pour réparer les outrages du temps, car ces outrages survenaient, pendant que la maison était au service de Valère, il est de toute justice qu'il en supporte les conséquences. La troisième, c'est de rendre à Mondor, un service équivalent à celui qu'il en reçoit. Quant à cette équivalence de service, elle devra être librement débattue entre Mondor et Valère.

Le Rabot.

Il y a bien long-temps, bien long-temps, vivait, dans un pauvre village, un menuisier philosophe, car mes personnages le sont tous quelque peu. Jacques travaillait matin et soir de ses deux bras robustes, mais son intelligence n'était pas pour cela oisive. Il aimait à se rendre compte de ses actions, de leurs causes et de leurs suites. Il se disait quelquefois: avec ma hache, ma scie et mon marteau, je ne puis faire que des meubles grossiers, et on me les paie comme tels. Si j'avais un

rabot, je contenterais mieux ma clientèle, et elle me contenterait mieux aussi. C'est trop juste. Je n'ai plus attendre que de services proportionnés à ceux que je lui rends moi-même. Oui, ma résolution est prise, et je me fabriquerai un Rabot.

Cependant, au moment de mettre la main à l'œuvre, Jacques fit encore cette réflexion: je travaille pour ma clientèle trois cents jours dans l'année. Si j'en mets dix à faire mon rabot, à supposer qu'il me dure un an, il ne me restera plus que 290 jours, pour confectionner des meubles. Il faut donc, pour que je ne sois pas dupe en tout ceci, qu'aidé du rabot, je gagne désormais autant en 290 jours que je fais maintenant en 300 jours. Il faut même que je gagne davantage, car sans cela, il ne vaudrait pas la peine que je me lançasse dans les innovations."

Jacques se mit donc à calculer. Il s'assura qu'il vendrait des meubles perfectionnés à un prix qui le récompenserait amplement des dix jours consacrés à faire le Rabot. Et quand il eut toute certitude à cet égard, il se mit à l'ouvrage.

Je prie le lecteur de remarquer que cette prévoyance, qui est dans l'outil, d'augmenter la productivité du travail, est la base de la solution qui va suivre.

Au bout de dix jours Jacques eut en sa possession un admirable Rabot, d'autant plus précieux qu'il l'avait fait lui-même. Il en sauta de joie. Car, comme la bonne Perrette, il supputait tout le profit qu'il allait tirer de l'ingénieux instrument. Mais plus heureux qu'elle, il ne se vit pas réduit à dire: "Adieu veau, vache, cochon, couvée!"

Il en était à édifier les beaux châteaux en Espagne, quand il fut interrompu par son confrère Guillaume, menuisier au village voisin. Guillaume, ayant admiré le Rabot, fut frappé des avantages qu'il en pouvait retirer: il dit à Jacques: il faut que tu me rendes un service. — Lequel? — Prête-moi ce Rabot pour un an.

Comme on pense bien, à cette proposition, Jacques ne manqua pas de se récrier: "Y penses-tu, Guillaume? Et si je te rends ce service, quel service me rendras-tu de ton côté? — Aucun. Ne sais-tu pas que le prêt doit être gratuit? Ne sais-tu pas que le capital est naturellement improductif? Ne sais-tu pas qu'on a proclamé la Fraternité? Si tu ne me rendais un service que pour en recevoir un de moi, quel serait ton mérite?

"Guillaume, mon ami, la Fraternité ne veut pas dire que tous les sacrifices seront d'un côté. Sans cela, je ne vois pas pourquoi ils ne seraient pas du tiers. Je ne sais si le prêt doit être gratuit. Mais je sais que si je te prêtais gratuitement mon Rabot pour un an,

Ce serait te le donner. à te dire vrai, je ne l'ai pas fait pour cela.

« Eh! bien, passons un peu par dessus les modernes axiômes Fraternitaires découverts par messieurs les socialistes. je réclame de toi un service. Quel service me demandes-tu en échange? — "D'abord, dans un an, il faudra mettre le Rabot au rebut. il ne sera plus bon à rien. il est donc juste que tu m'en rendes un autre exactement semblable, ou que tu me donnes assez d'argent pour le faire réparer, ou que tu me remplaces les dix journées que je devrai consacrer à le refaire. De manière ou d'autre, il faut que le Rabot me revienne en bon état, comme je te le livre.

« C'est trop juste, je me soumets à cette condition. je m'engage à te rendre ou un rabot semblable ou la valeur. je pense que te voilà satisfait. — je pense le contraire. j'ai fait ce rabot pour moi et non pour toi. j'en attendais un avantage, un travail plus achevé et mieux rétribué, une amélioration dans mon sort. je ne puis te céder tout cela gratuitement. quelle raison y-a-t-il pour que ce soit moi qui aie fait le Rabot et que ce soit toi qui en tires le profit? autant vaudrait que je te demandasse ta scie et ta hache. Quelle confusion! Et n'est-il pas plus naturel que chacun garde ce qu'il a fait de ses propres mains, comme il garde ses mains elles mêmes? Se servir, sans rétribution, des mains d'autrui, cela s'appelle esclavage. Se servir, sans rétribution du Rabot d'autrui, cela peut-il s'appeler Fraternité?

« Mais, puisqu'il est convenu que je te le rendrai au bout de l'an, aussi poli et aussi affilé qu'il l'est maintenant. — il ne s'agit plus de l'année prochaine. il s'agit de cette année-ci. j'ai fait ce Rabot pour améliorer mon travail et mon sort. si tu te bornes à me le rendre dans un an, c'est toi qui en auras le profit pendant toute une année. je ne suis pas tenu de te rendre un tel service, sans en recevoir aucun de toi. si donc tu veux mon Rabot, indépendamment de la restitution intégrale déjà stipulée, il faut que tu me rendes un service que nous allons débattre. il faut que tu m'accordes une rétribution. Et cela fut fait ainsi. Guillaume accorda une rétribution calculée de telle sorte, que Jacques eut à la fin de l'année un Rabot tout neuf, et de plus une compensation, consistant en une planche, pour les avantages dont il s'était privé et qu'il avait cédés à son confrère. Et il fut impossible à quiconque eut connaissance de cette transaction d'y découvrir la moindre trace d'oppression et d'injustice.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au bout de l'an, le Rabot rentra en la possession de Jacques qui le prêta déréchef, le recouvra et le prêta une troisième et une quatrième fois. il a passé dans les mains de son fils qui le loue encore. Pauvre Rabot! Combien de fois n'a-t-il pas vu changer tantôt sa lame, tantôt son manche? Ce n'est plus le même rabot, c'est toujours la même valeur, du moins pour la postérité de Jacques.

Ouvriers, dissertons maintenant sur ces historiettes.

J'affirme d'abord que le sac de blé et le Rabot sont ici le type, le modèle, la représentation fidèle, le symbole de tout capital, comme les cinq litres de blé et la planche sont le type, le modèle, la représentation, le symbole de tout intérêt. Cela posé, voici ce me semble une série de conséquences, dont il est impossible de contester la justesse: 470 87

1° Si l'abandon d'une planche par l'emprunteur au prêteur est une rétribution naturelle, équitable, légitime, juste prix d'un service réel, nous pouvons en conclure, en généralisant, qu'il est dans la nature du Capital de produire un intérêt. Quand ce Capital, comme dans les exemples précédents, revêt la forme d'un instrument de travail, il est bien clair qu'il doit procurer un avantage à son possesseur, à celui qui l'a fait, qui y a consacré son temps, son intelligence et ses forces. Sans cela, pourquoi l'eût-il fait? on ne satisfait immédiatement aucun besoin avec des instruments de travail. on ne mange pas de rabots, on ne boit pas des scies, si ce n'est chez Fagotin. Pour qu'un homme se soit décidé à détourner son temps vers de telles productions, il faut bien qu'il y ait été déterminé par la considération de la puissance que ces instruments ajoutent à sa puissance, du temps qu'ils lui épargnent, de la perfection et de la rapidité qu'ils donnent à son travail, en un mot, des avantages qu'ils procurent.

Or, ces avantages qu'on s'était préparés par le labeur, par le sacrifice d'un temps qu'on eût pu utiliser d'une manière plus immédiate, alors qu'on est enfin à même de les recueillir, est-on tenu de les conférer gratuitement à autrui. Serait-ce un progrès dans l'ordre social, que la loi en décidât ainsi, et que les citoyens payassent des fonctionnaires pour faire exécuter par la force une telle loi? j'ose dire qu'il n'y en a pas un seul parmi vous qui le soutienne. Ce serait légaliser, organiser, systématiser l'injustice elle-même. Car ce serait proclamer qu'il y a des hommes nés pour rendre et d'autres nés pour recevoir des services gratuits. Posons donc en fait que l'intérêt est juste, naturel et légitime. 2° une seconde conséquence, non moins remarquable que la première, et s'il se peut, plus satisfesante encore, sur laquelle j'appelle votre attention, c'est celle-ci: « L'intérêt ne nuit pas à l'emprunteur. je veux dire: l'obligation où se trouve l'emprunteur de payer une rétribution pour avoir la jouissance d'un capital, ne peut empirer sa condition. (voir la 8e lettre du Pamphlet Gratuité du Crédit).

Remarquez en effet que Jacques et Guillaume sont parfaitement libres relativement à la transaction à laquelle le Rabot peut donner lieu. Cette transaction ne peut s'accomplir qu'autant qu'elle convienne à l'un comme à l'autre. Le pis qui puisse arriver, c'est que Jacques soit trop exigeant, et en ce cas Guillaume, refusant le prêt, restera, comme il était avant. Par cela même qu'il souscrit à l'emprunt, il constate

qui, tout calcul fait, et en tenant compte de la rétribution, quelle qu'elle soit, mise à la charge, il trouve encore plus profitable d'emprunter que de n'emprunter pas. il ne se détermine que parce qu'il a comparé les inconvénients aux avantages. il a calculé que le jour où il restituera le Rabot, accompagné de la rétribution convenue, il aura encore fait plus d'ouvrage à travail égal, grâce à cet outil. il lui restera un profit, sans quoi il n'emprunterait pas.

Les deux services dont il est ici question s'échangent selon la loi qui gouverne tous les échanges. La loi de l'offre et de la demande. Les prétentions de Jacques ont une limite naturelle et infranchissable. C'est le point où la rétribution par lui demandée absorberait tout l'avantage que Guillaume peut trouver à se servir d'un Rabot. En ce cas, l'emprunt ne se réaliserait pas. Guillaume serait tenu ou de se fabriquer lui-même un rabot ou de s'en passer, ce qui le laisserait dans sa situation primitive. il emprunte, donc il gagne à emprunter.

Je sais bien ce qu'on me dira. On me dira : Guillaume peut se tromper, ou bien il peut être maitrisé par la nécessité ou subir une dure loi. j'en conviens, mais je réponds : quant aux erreurs de calcul, elles tiennent à l'infirmité de notre nature, et en arguer contre la transaction dont il s'agit, c'est opposer une fin de non-recevoir à toutes les transactions imaginables, à toutes les actions humaines. L'erreur est un fait accidentel que l'expérience redresse. En définitive, c'est à chacun d'y veiller.

En ce qui concerne les dures nécessités qui réduisent à des emprunts ~~onéreux~~ onéreux, il est clair que ces nécessités existent antérieurement à l'emprunt. Si Guillaume est dans une situation telle qu'il ne peut absolument pas se passer d'un Rabot, et qu'il soit forcé d'en emprunter un à tout prix, cette situation provient elle de ce que Jacques s'est donné la peine de fabriquer cet outil ? N'existe-t-elle pas indépendamment de cette circonstance ? Quelque dur, quelque âpre que soit Jacques, jamais il ne parviendra à empirer la position supposée de Guillaume. Certes, moralement, le prêteur pourra être blâmable. Mais, au point de vue économique, jamais le prêt lui-même ne saurait être considéré comme responsable de nécessités antérieures, qu'il n'a pas créées et qu'il adoucit toujours dans une mesure quelconque.

Mais ceci prouve une chose sur laquelle je reviendrai, c'est que l'intérêt évident de Guillaume, personnifiant là les emprunteurs, est qu'il y ait beaucoup de Jacques et de Rabots, autrement dit, de prêteurs et de capitaux. il est bien clair que si Guillaume peut dire à Jacques : "vos prétentions sont exorbitantes, je vais m'adresser à d'autres, il ne manque pas de Rabots dans le monde", il sera dans une situation meilleure que si le rabot de Jacques est le seul qui se puisse prêter assurément, il n'y a pas d'aphorisme plus vrai que celui-ci : Service pour Service. mais n'oublions jamais qu'aucun service n'a, comparativement aux autres, une valeur fixe et absolue. Les parties contractantes sont libres. Chacune

d'elles porte ses exigences au point le plus élevé possible, et la circonstance la plus favorable à ces exigences, c'est l'absence de rivalité. il suit de là que s'il y a une classe d'hommes plus intéressée que toute autre à la formation, à la multiplication, à l'abondance des capitaux, c'est surtout la classe emprunteuse. Or, puisque les capitaux ne se forment et ne s'accumulent que sous le stimulant et par la perspective d'une juste rémunération, qu'elle comprenne donc le dommage qu'elle s'inflige à elle même, quand elle nie la légitimité de l'intérêt, quand elle proclame la gratuité du crédit, quand elle déclame contre la prétendue tyrannie du capital, quand elle décourage l'épargne et pousse ainsi à la rareté des capitaux, et par suite à l'élévation de la rente.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE B.F.

2° L'anecdote que je vous ai racontée vous met aussi sur la voie d'expliquer ce phénomène, en apparence, bizarre, qu'on appelle la pérennité ou la perpétuité de l'intérêt. Puisqu'en prêtant son rabot, Jacques a pu très légitimement stipuler cette condition qu'il lui serait rendu au bout de l'an dans l'état même où il l'a cédé, n'est-il pas bien clair qu'il peut, à partir de cette échéance, soit l'employer à son usage, soit le prêter de nouveau, sous la même condition ? S'il prend ce dernier parti, le rabot lui reviendra au bout de chaque année, et cela indéfiniment.

Jacques sera donc en mesure de le prêter aussi indéfiniment, c'est-à-dire d'en tirer une rente perpétuelle. On dira que le Rabot s'use. Cela est vrai, mais il s'use par la main et au profit de l'emprunteur. Celui-ci a fait entrer cette déperdition graduelle en ligne de compte et en a assumé sur lui, comme il le devait, les conséquences. il a calculé qu'il tirerait de cet outil un avantage suffisant pour consentir à le rendre dans son état intégral, après avoir réalisé encore un bénéfice. Aussi long temps que Jacques n'usera pas ce capital par lui même et pour son propre avantage, aussi long temps qu'il renoncera à ces avantages qui permettent de le rétablir dans son intégrité, il aura un droit incontestable à la restitution, et cela, indépendamment de l'intérêt.

Remarquez, en outre, que si, comme je crois l'avoir démontré, Jacques, bien loin de faire du tort à Guillaume, lui a rendu service en lui prêtant son rabot pour un an, par la même raison, il ne fera pas tort, mais au contraire, il rendra service à un second, à un troisième, à un quatrième emprunteur dans les périodes subséquentes. Par où vous pouvez comprendre que l'intérêt d'un capital est aussi naturel, aussi légitime, aussi utile la millième année que la première.

Allons plus loin encore. il se peut que Jacques ne prête pas qu'un seul rabot : il est possible qu'à force de travail, d'épargnes, de privations, d'ordre, d'activité, il parvienne à prêter une multitude de rabots et de scies, c'est-à-dire à rendre une multitude de services.

J'insiste sur ce point que si le premier prêt a été un bien social, il en sera de même de tous les autres, car ils sont tous homogènes et fondés sur le même principe. Il pourra donc arriver que la somme de toutes les rétributions reçues, par notre honnête artisan, en échange des services par lui rendus, suffise pour le faire subsister. En ce cas, il y aura un homme dans le monde qui aura le droit de vivre sans travailler. Je ne dis pas qu'il fera bien de se livrer au repos, je dis qu'il en aura le droit, et s'il en use, ce ne sera aux dépens de qui que ce soit, bien au contraire. Que si la société comprend un peu la nature des choses, elle reconnaîtra que cet homme subsiste sur des services qu'il reçoit sans doute, mais qu'il reçoit très-légitimement en échange d'autres services qu'il a lui-même rendus, qu'il continue à rendre et qui sont très-réels, puisqu'ils sont librement et volontairement acceptés. Et ici on peut entrevoir une des plus belles harmonies du monde social.

Je veux parler du loisir, non de ce loisir que s'arrangent les castes guerrières et dominatrices par la spoliation des travailleurs, mais du loisir, fruit innocent et légitime de l'activité passée et de l'épargne. En ici tirade sentimentale et emphatique sur la nécessité et la bienfaisance du loisir, père des arts, des sciences, des découvertes, de la civilisation. Bastiat, après cette déclamation, continue ainsi : la tirade est insérée textuellement. elle est suivie du petit paragraphe ci-après.

Eh bien, je dis que, bien comprise, l'histoire de mon humble Rabot, quoique bien modeste, suffit pour nous élever jusqu'à la contemplation d'une des harmonies sociales les plus consolantes et les plus méconnues. — voir page 41, ligne 9 ✗

Ni exprimant ainsi, je sais que je choque bien des idées reçues. Mais voyez ! le loisir n'est-il pas un ressort essentiel dans la mécanique sociale ? Sans lui, il n'y aurait jamais eu dans le monde ni de Newton, ni de Pascal, ni de Fénélon. L'humanité ne connaîtrait ni les arts, ni les sciences, ni ces merveilleuses inventions préparées, à l'origine, par des investigations de pure curiosité. La pensée serait inerte, l'homme ne serait pas perfectible. D'un autre côté, si le loisir ne se pouvait expliquer que par la spoliation et l'oppression, s'il était un bien dont on ne peut jouir qu'injustement et aux dépens d'autrui, il n'y aurait pas de milieu entre ces deux maux : ou l'humanité serait réduite à ~~végéter~~ croupir dans la vie végétative et stationnaire, dans l'ignorance éternelle, par l'absence d'un des rouages de son mécanisme ; ou bien, elle ~~ne~~ devrait conquérir ce rouage au prix d'une inévitable injustice et offrir de toute nécessité le triste spectacle, sous une forme ou une autre, de l'antique classification des êtres humains en maîtres et en esclaves. ~~[illegible]~~

Je défie qu'on me signale, dans cette hypothèse, une autre alternative. Nous serions réduits à contempler le plan providentiel qui gouverne la société avec le regret de penser qu'il présente une déplorable lacune. Le mobile du progrès y serait oublié, ou, ce qui est pis, ce mobile ne serait autre que l'injustice elle-même.

Mais non ! Dieu n'a pas laissé une telle lacune dans son œuvre de prédilection. Gardons-nous de méconnaître sa sagesse et sa puissance. Que ceux dont les méditations incomplètes ne peuvent expliquer la légitimité du loisir, imitent du moins cet astronome qui disait : à tel point du ciel, il doit exister une planète qu'on finira par découvrir. Car sans elle, le monde céleste n'est pas harmonie, mais discordance.

✗ ~~[illegible]~~ Suite du petit paragraphe encadré au milieu de la page précédente finissant par : méconnues.

Il n'est pas vrai qu'il faille opter entre la négation ou l'illégitimité du loisir. Grâce à la rente et à sa naturelle pérennité, le loisir peut surgir du travail et de l'épargne. C'est une douce perspective que chacun peut avoir en vue. C'est une noble récompense à laquelle chacun peut aspirer. Il fait son apparition dans le monde, il s'y étend, il s'y distribue proportionnellement à l'exercice de certaines vertus. Il ouvre toutes les voies de l'intelligence. Il ennoblit, il moralise, il spiritualise l'âme de l'humanité, non seulement sans peser d'un poids quelconque sur ceux de nos frères que les conditions de la vie vouent encore à de rudes labeurs, mais de plus en les soulageant progressivement de ce que ce labeur a de plus lourd et de plus répugnant.

Il suffit que les capitaux se forment, s'accumulent, se multiplient, se prêtent à des conditions de moins en moins onéreuses, qu'ils descendent, qu'ils pénètrent dans toutes les couches sociales et que, par une progression admirable, après avoir affranchi les prêteurs, ils hâtent l'affranchissement des emprunteurs eux-mêmes. Pour cela, il faut que les lois et les mœurs soient toutes favorables à l'épargne, source du capital. C'est assez dire que la première de toutes les conditions, c'est de ne pas effrayer, attaquer, combattre, nier ce qui est le stimulant de l'épargne et sa raison d'être : la rente.

Tant que nous ne voyons passer de main en main, à titre de prêt, que des provisions, des matériaux et des instruments, choses indispensables à la productivité du travail lui-même, les idées exposées jusqu'ici ne trouveront pas beaucoup de contradicteurs. Qui sait même si l'on ne me reprochera pas d'avoir fait un grand effort pour enfoncer, comme on dit, une porte ouverte. Mais sitôt que c'est le numéraire qui se montre, comme matière de la transaction, (et c'est lui qui se montre presque toujours), aussitôt les objections renaissent en foule. L'argent, dira-t-on, ne se reproduit pas de lui-même, ainsi que votre sac de blé. Il n'aide pas le travail comme votre Rabot. Il ne donne pas directement une satisfaction comme votre maison.

: il est donc impuissant, par sa nature, à produire un intérêt, à se multiplier, et la rémunération qu'il exige est une véritable extorsion.

Qui ne voit où est le sophisme? Qui ne voit que le numéraire n'est qu'une forme transitoire que les hommes donnent un moment à d'autres valeurs, à des utilités réelles, dans le seul but de faciliter leurs arrangements? au milieu des complications sociales, l'homme qui est en mesure de prêter, n'a presque jamais la chose même dont l'emprunteur a besoin. Jacques a bien un rabot. mais peut-être que Guillaume désire une scie. ils ne pourraient pas s'entendre. La transaction favorable à tous les deux ne pourrait avoir lieu, et alors qu'arrive-t-il? il arrive que Jacques échange d'abord son rabot contre de l'argent. il prête l'argent à Guillaume, et Guillaume échange l'argent contre une scie. La transaction s'est compliquée. Elle s'est décomposée en deux facteurs, ainsi que je l'ai exposé plus haut en parlant de l'échange. mais elle n'a pas pour cela changé de nature. Elle ne contient pas moins tous les éléments du prêt direct. Jacques ne s'en est pas moins défait d'un outil qui lui était utile. Codieux mensonge, d'une telle évidence qu'il ne permet plus de supposer la bonne foi de l'auteur, à moins de la remplacer par un brevet d'imbécillité. Jacques se défaisant d'un outil qui lui est utile, Jacques le fabricant de Rabots! il est vrai que cette fois il ne prête pas le Rabot. il le vend, contre sa coutume; mais s'il n'est plus ici usurier en rabots, c'est pour devenir usurier en espèces. il vend son rabot, ne pouvant le prêter à Guillaume qui a besoin d'une scie, mais il ne vend que pour prêter le prix de cette vente et en tirer intérêt. Comment oser dire qu'il s'est défait d'un outil qui lui était utile? et à quoi bon revenir à ce mensonge, inventé seulement pour mystifier le lecteur au début du boniement, mensonge qu'on a jeté de côté bientôt, pour installer Jacques prêteur de Rabots à la douzaine? apparemment ces douzaines de Rabots ne lui sont pas utiles pour menuiser. L'ouvrier le plus soigneux n'en possède pas plus de trois ou quatre.) Guillaume n'en a pas moins reçu un instrument qui perfectionne son travail et augmente ses profits. il n'y a pas moins service rendu de la part du prêteur, lui donnant droit à recevoir un service équivalent de la part de l'emprunteur. Cette juste équivalence ne s'établit pas moins par le débat libre et contradictoire. L'obligation bien naturelle de restituer à l'échéance la valeur intégrale n'en constitue pas moins le principe de la pérennité de l'intérêt. "Est-ce qu'au bout d'un an, dit Mr Thoré, vous trouverez un écu de "plus dans un sac de cent francs?"

Non, certes, si l'emprunteur jette le sac de cent francs dans un coin. à cette condition, le rabot non plus, ni le sac de blé ne se reproduisent d'eux-mêmes. Mais ce n'est pas pour laisser l'argent dans le sac ou le rabot au crochet qu'on les emprunte. On emprunte le rabot pour s'en servir, ou l'argent pour se procurer un rabot. Et s'il est bien démontré que cet outil

met l'emprunteur à même de faire des profits qu'il n'eût pas faits sans lui, s'il est démontré que le prêteur a renoncé à créer pour lui-même cet excédant de profits, comment Bastiat ose-t-il recommencer encore cette rengaine du prêteur qui se prive, qui renonce à un profit en cédant son outil, alors qu'il vient, deux pages plus haut, de déclarer très légitime le prêt d'une multitude de rabots à la fois? Tout cela passe les bornes de la mystification.) On comprend que la stipulation d'une part de cet excédant de profits en faveur du prêteur est équitable et légitime.

L'ignorance du vrai rôle que joue le numéraire dans les transactions humaines est la source des plus funestes erreurs.